

Marcel Fréchette et Marc LeBlanc
Respectivement Ph.D en psychologie et Ph.D en criminologie,
professeurs à l'École de criminologie de l'Université de Montréal

(1987)

DÉLINQUANCES ET DÉLINQUANTS

Collection "Travaux en criminologie"

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES
CHICOUTIMI, QUÉBEC
<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

Les Classiques des sciences sociales est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25^e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique avec le concours de Diane Brunet, bénévole, guide retraitée du Musée de La Pulperie, Chicoutimi

Courriel: Brunet_diane@hotmail.com

Page web dans Les Classiques des sciences sociales :

http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_brunet_diane.html

à partir de :

Marcel Fréchette et Marc LeBlanc

DÉLINQUANCES ET DÉLINQUANTS.

Chicoutimi, Québec : Gaëtan Morin, Éditeur, 1987, 384 pp.

[Autorisation formelle accordée par Marc Leblanc le 20 janvier 2020 de diffuser ce livre en libre accès à tous dans Les Classiques des sciences sociales].



Courriel : Marc Leblanc : marc.leblanc@umontreal.ca

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

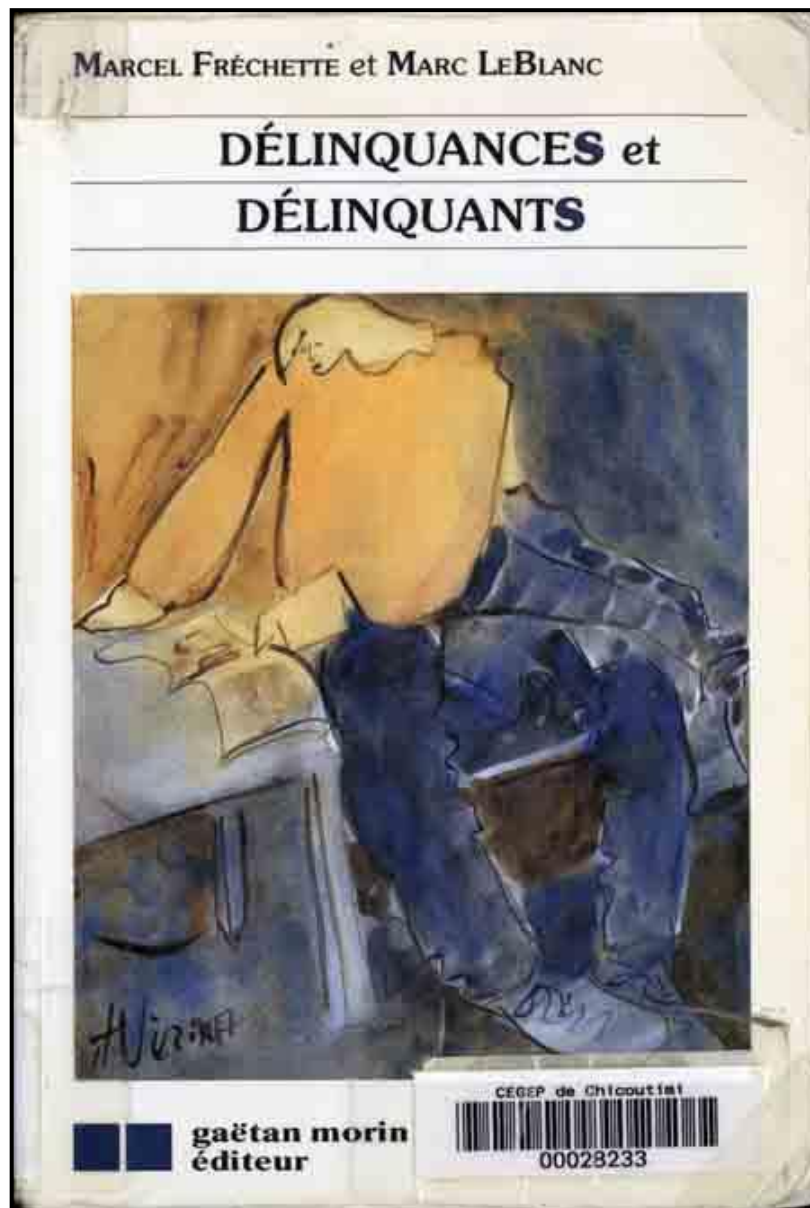
Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 1^{er} mai 2020 à Chicoutimi, Québec.



Marcel Fréchette et Marc LeBlanc
Respectivement Ph.D en psychologie et Ph.D en criminologie,
professeurs à l'École de criminologie de l'Université de Montréal

DÉLINQUANCES ET DÉLINQUANTS



Chicoutimi, Québec : Gaëtan Morin, Éditeur, 1987, 384 pp.

LES AUTEURS

Marcel Fréchette



détient un doctorat en psychologie de l'Université de Montréal (1967). Il est professeur titulaire à l'École de criminologie et chercheur associé au Centre international de criminologie comparée de cette même institution.

Marc LeBlanc



détient un doctorat en criminologie de l'Université de Montréal (1969). Il est lui aussi professeur titulaire à l'École de criminologie et chercheur associé au Centre international de criminologie comparée de cette même institution.

Délinquances et délinquants

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

Délinquance ou délinquances ? Voilà une interrogation trop souvent absente chez les scientifiques, les juristes et les experts en sciences humaines ! Le terme délinquance s'est vu attribuer une définition floue, que ce soit en sociologie, en psychologie, en criminologie ou en droit. De façon à dissiper cette imprécision, nous proposons d'asseoir la compréhension du phénomène sur l'analyse détaillée des activités délictueuses de même que sur leur mode d'émergence et d'évolution à la fois chez les adolescents conventionnels et les adolescents judiciairisés. Deux chapitres portent sur la manière dont les adolescents dirigent leur conduite délinquante, globalement et à l'intérieur de types particuliers d'infraction ; nous y montrons aussi comment se développe la conduite délinquante en fonction de divers processus, dont l'activation et l'aggravation. Au terme de ces analyses, nous avons pu identifier plusieurs formes de délinquance bien caractérisées.

Délinquant ou délinquants ? Voilà un autre sujet de discussion brûlant parmi les scientifiques, les juristes et les professionnels des sciences humaines ! L'analyse des facteurs criminogènes actifs, associés à la conduite délinquante des adolescents conventionnels et des adolescents judiciairisés, nous a conduits à plusieurs observations. Premièrement, les facteurs sociaux (famille, école, amis...) rendent compte principalement de l'émergence de la conduite délinquante alors que les facteurs psychologiques sont directement responsables de son développement. Deuxièmement, le syndrome de la personnalité délinquante existe ; nous l'avons reconnu et décrit. Troisièmement, au terme de notre analyse étiologique, nous concluons à la diversité parmi les délinquants ; ainsi il nous a été possible d'associer, à des types de

conduite délinquante, des caractéristiques sociales et psychologiques qui permettent de distinguer des façons d'être délinquant.

Recherches ou impressions éclairées ? Ce dilemme revient constamment lorsqu'il s'agit d'un problème social ! Le présent ouvrage rapporte quinze années de recherches empiriques ayant porté sur un échantillon représentatif d'adolescents (3070) et sur un groupe important de jeunes délinquants (470) ; ces recherches ont nécessité des contacts directs et répétés avec les jeunes et elles nous ont permis de suivre leur évolution du début à la fin de l'adolescence. Leurs comportements ont été étudiés à partir de mesures connues relatives à leurs activités délinquantes et déviantes, leur fonctionnement psychologique et leur adaptation sociale (famille, école, amis, loisirs ...).

Connaissances ou actions ? Certains se limitent à l'acquisition de connaissances, d'autres ne s'intéressent qu'aux applications ! La dernière partie de l'ouvrage concerne le « quoi faire » : en nous appuyant sur les données présentées dans les chapitres précédents, nous proposons une stratégie générale d'intervention face à la délinquance et des moyens spécifiques de réadaptation pour chacun des types de délinquants que nous avons identifiés.

Les propositions pratiques qui découlent de nos travaux peuvent fournir d'utiles points d'appui pour les parents et les intervenants qui œuvrent quotidiennement auprès des jeunes délinquants. Ainsi, les policiers, les juges, les avocats, les éducateurs et les intervenants sociaux qui prennent en charge les adolescents en difficulté pourront trouver dans ce livre des informations pertinentes à leur action. En outre, de par le caractère multidisciplinaire des recherches qui y sont rapportées, *Délinquances et délinquants* présente un intérêt certain à la fois pour les travailleurs sociaux, les criminologues, les sociologues, les psycho-éducateurs et les psychologues.



Marcel Fréchette détient un doctorat en psychologie de l'Université de Montréal (1967). Il est professeur titulaire à l'École de criminologie et chercheur associé au Centre international de criminologie comparée de cette même institution.

Parallèlement au secteur universitaire, M. Fréchette a agi en qualité de praticien et de consultant clinique dans différents services, tels les pénitenciers, les agences de surveillance, la Commission québécoise des libérations conditionnelles, et comme agent de formation pour divers organismes du réseau des Affaires sociales et du Service correctionnel.



Marc LeBlanc détient un doctorat en criminologie de l'Université de Montréal (1969). Il est lui aussi professeur titulaire à l'École de criminologie et chercheur associé au Centre international de criminologie comparée de cette même institution.

Depuis 1969, il a mené de nombreuses recherches sur la délinquance juvénile, ses causes, la réaction policière et judiciaire, le fonctionnement des tribunaux pour mineurs, la probation et les internats de rééducation. Ces recherches ont conduit à la publication de rapports, d'articles de revues scientifiques, de chapitres de livres, de monographies et d'autres ouvrages portant sur ces questions.

En outre, l'auteur a fait office de consultant auprès de divers ministères et organismes du réseau des Affaires sociales et de la Justice, en plus d'agir à titre d'expert auprès de plusieurs commissions, telles la Commission Rochon sur les services de santé et les services sociaux (1987), la Commission Charbonneau sur la protection de la jeunesse (1982), le comité Batshaw sur les centres d'accueil (1975), la Commission Le Dain sur l'usage des drogues (1971).

gaëtan morin éditeur

ISBN 2-89105-237-4

C.P. 965, CHICOUTIMI, QUÉBEC, CANADA, G7H 5E8

TÉL. : (418) 545-3333

Note pour la version numérique : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[iii]

Marcel Fréchette et Marc LeBlanc

**DÉLINQUANCES
et DÉLINQUANTS**

gaëtan morin éditeur

[iv]

gaëtan morin éditeur

C.P. 965, CHICOUTIMI, QUÉBEC, Canada

G7H 5E8

TÉL. : (418)545-3333

ISBN 2-89105-237-4

Dépôt légal 2^e trimestre 1987

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 1987, gaëtan morin éditeur Itée

123456789 GME 987

Révision linguistique et conception technique :

Marie-Josée Drolet

[v]

[vi]

Le Fonds F.C.A.R., pour l'aide et le soutien à la recherche, a accordé une aide financière pour la rédaction et l'édition de cet ouvrage, dans le cadre de sa politique visant à favoriser la publication en langue française de manuels et de traités à l'usage des étudiants de niveau universitaire.

[vii]

Délinquances et délinquants

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Présentation et remerciements](#) [ix]

[Introduction](#). La criminologie [xi]

[Première partie](#)

Le phénomène de la délinquance [1]

Chapitre 1. **[Qu'est-ce que la délinquance ?](#)** [5]

[Introduction](#) [6]

[La délinquance à travers les lois](#) [7]

[La délinquance vue par les citoyens](#) [15]

[La délinquance : un concept scientifique controversé](#) [17]

[Une définition criminologique de la délinquance](#) [23]

Chapitre 2. **[La conduite délinquante des adolescents](#)** [31]

[Introduction](#) [32]

[Comment mesurer la délinquance réelle ?](#) [33]

[La nature et l'ampleur de la délinquance](#) [39]

[De la délinquance des adolescents conventionnels à celle des adolescents
judiciarisés](#) [77]

[Des différences de proportion mais aussi des traits communs](#) [84]

Chapitre 3. **[Le développement de la conduite délinquante](#)** [89]

[Introduction : la dynamique évolutive](#) [90]

[La précocité](#) [91]

[La persistance](#) [99]

[La gradation](#) [108]

[L'activation](#) [112]
[Le polymorphisme](#) [118]
[L'évolution de la délinquance](#) [130]
[Conclusion : devant deux types de délinquance](#) [133]

[Deuxième partie.](#)

Les facteurs criminogènes actifs [137]

Chapitre 4. **[De la socialité à la dyssocialité](#)** [141]

[Introduction](#) [142]
[Le milieu inéluctable](#) [142]
[Le milieu partagé](#) [145]
[Le milieu subi](#) [170]
[Le développement psychosocial et le développement de la délinquance](#)
[172]
[Les facteurs sociocriminogènes : un bilan](#) [188]

[viii]

Chapitre 5. **[De l'égoïsme à l'allocentrisme](#)** [193]

[Introduction](#) [194]
[Les dimensions de la personnalité](#) [195]
[De l'adolescent conventionnel au jeune délinquant](#) [202]
[Les traits de personnalité des délinquants](#) [211]
[La psychocriminodynamique](#) [231]
[Vers une sociopathie](#) [233]

Chapitre 6. **[Portraits types de jeunes délinquants](#)** [237]

[Introduction](#) [238]
[Quelques préalables méthodologiques](#) [238]
[Comment opposer les délinquants aux conformistes](#) [249]
[Les adolescents conventionnels et la délinquance](#) [258]
[Les adolescents judiciairisés et la délinquance](#) [264]
[Le continuum d'inadaptation à l'adolescence](#) [277]
[La criminalité adulte](#) [298]
[Les trois grands paliers de fonctionnement social](#) [300]

[Troisième partie.](#)
Vers une criminologie appliquée [303]

Chapitre 7. [Face à la délinquance : une stratégie différentielle](#) [307]

[Introduction](#) [308]
[Homogénéité et hétérogénéité de la délinquance](#) [309]
[La stratégie globale : agir sur deux fronts](#) [311]
[Comment réagir devant la délinquance commune ?](#) [317]
[Comment réagir devant la délinquance distinctive ?](#) [322]
[Conclusion](#) [332]

Appendice A. [La délinquance officielle : un phénomène alarmant ?](#) [333]

[Introduction](#) [333]
[Le volume de la délinquance officielle, de 1932 à 1985](#) [334]
[La délinquance d'aujourd'hui](#) [337]
[La nature de la délinquance](#) [341]
[L'épidémiologie de la délinquance](#) [343]
[Conclusion](#) [332]

Appendice B. [Les catégories de délits](#) [349]

[Bibliographie](#) [351]
[Index des auteurs](#) [373]
[Index des sujets](#) [379]

[ix]

Délinquances et délinquants

Présentation et remerciement

[Retour à la table des matières](#)

Dans le présent ouvrage, nous voulons rendre compte des résultats obtenus dans deux programmes de recherche qui ont démarré au début des années 1970 et qui ont été menés par des équipes du Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile de l'Université de Montréal. Ces deux études avaient le même objectif, soit expliquer comment la délinquance se développe à l'adolescence, et la même méthode, soit soumettre les sujets à une observation longitudinale.

Dans la première démarche intitulée « Le diagnostic et le pronostic de la délinquance grave », on a suivi l'évolution de 470 pupilles du Tribunal de la jeunesse de Montréal tout au long de leur adolescence, en faisant appel essentiellement à des entrevues séquentielles pour mesurer leur activité délinquante, leur vécu social et leur personnalité. Dans la seconde démarche, qui avait pour titre « La structure et la dynamique du comportement délinquant », on a mesuré les mêmes aspects auprès de 3070 adolescents des deux sexes, habitant l'île de Montréal.

Ces recherches n'auraient pu être menées à terme sans la contribution des jeunes qui ont accepté d'y participer et sans l'aide des parents, des professeurs, des responsables du réseau scolaire et des divers praticiens du réseau des affaires sociales et de la justice pour mineurs. Nous les remercions de leur précieux concours.

Nous demeurons aussi les obligés des nombreux collaborateurs qui ont participé à cette œuvre collective et qui l'ont rendue possible, que

ce soit nos collègues ou ex-collègues de l'École de criminologie : Louise Langelier-Biron, Maurice Cusson, Daniel Élie, Jocelyne Forget et Pierre-Marie Lagier, ou les divers assistants de recherche qui ont travaillé à la collecte et à l'analyse des données : Jacqueline Bayreuther, Normand Bélanger, Diane Bourgouin, Aaron Caplan, Roger Charland, Claude-Nil Claveau, Gilles Côté, Renée Dedecker, Marie-Claire Fabien, Françoise Frenette-Deschène, Marie Gagnon, Rosette Gagnon, André Lapierre, Jacques Lapierre, Marie-Josée Lavigneur, Suzanne Légaré-Boisclair, Diane Maisonneuve, Bruno Marceau, Martin Massé, Danielle Maurice Hamel, Pierrette Trudeau-LeBlanc, François Mourant, Élisabeth Mischlich, Hébert Parisé, Luc Pariseau, Michèle Perreault, Louison Pronovost, Lucie Rodrigue, Marie Sarrasin, Gisèle Séguin et Pierre Tremblay. Nous ne saurions trop leur exprimer toute notre gratitude.

[x]

De plus, des activités de recherche de cette ampleur n'auraient pu être menées à bien sans le support technique du secrétariat du Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile et du Centre international de criminologie comparée. Nous remercions particulièrement Claudine Ohayon qui les a dirigées si efficacement. Les centres de documentation de ces organismes, par l'entremise de Vesna Blazina et Raymonde Beaudry, nous ont apporté une aide constante, madame Beaudry ayant dressé patiemment, en outre, la liste des références de ce volume.

Enfin, il est bien évident qu'une entreprise d'aussi longue haleine n'aurait pu être réalisée sans l'assistance de bailleurs de fonds : Le Conseil québécois de la recherche sociale, le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada, le ministère du Solliciteur général du Canada et l'Université de Montréal. Qu'ils veuillent bien agréer l'expression de notre reconnaissance la plus vive.

[xi]

Délinquances et délinquants

INTRODUCTION

LA CRIMINOLOGIE DES MINEURS

[Retour à la table des matières](#)

Vol, violence, prostitution, drogue, fugue ... ! Ce sont là les visages multiples et désolants de la délinquance et en même temps les maillons tragiques d'une chaîne capable d'étouffer tout le devenir social d'un jeune humain.

Il est certain que la délinquance juvénile représente à l'heure actuelle un des problèmes les plus angoissants qui se posent aux sociétés organisées. Nous pouvons invoquer plusieurs raisons à l'appui de cette assertion : d'abord, bien sûr, le fait que la délinquance des mineurs occupe une place considérable dans l'ensemble de la criminalité commise, les juvéniles produisant à eux seuls plus du tiers, sinon la moitié des actes illicites pour bon nombre de catégories de délits ; ensuite le fait que, dans ce désaveu ou même cette fin de non-recevoir souvent brutale qui est signifiée à l'endroit des valeurs et des préoccupations sociales, c'est toute l'efficacité des mécanismes sur lesquels la société compte pour mobiliser et intégrer ses nouveaux membres qui se trouve remise en question ; aussi, la dramatique constatation que l'activité délinquante marque le début, pour un nombre substantiel de jeunes (10% chez les jeunes Montréalais), d'une longue et désastreuse errance sous le signe de l'antagonisme, de la méfiance et de la dissidence ; enfin, le malaise profond ressenti inévitablement par le groupe social lui-même, puisqu'il est clair qu'un tel problème est lié

au développement humain, plus précisément au délicat ajustement à la vie de groupe que chaque être, de façon lente et souvent laborieuse, doit effectuer, comme s'il y avait un prix à payer, une sorte de tribut fatidique par lequel l'échec de certains garantit la réussite de la majorité.

Drame à la fois humain et social, la délinquance nous interpelle tous, que ce soit à titre de parent, d'éducateur, de citoyen ou, plus fondamentalement, d'humain ... Que penser de la récurrence, sinon de l'amplification d'un tel phénomène aujourd'hui ? Que faire devant ces comportements où explosent en même temps un refus de participer, un besoin de s'affirmer, une réaction de défi, un cri de révolte, un aveu d'impuissance, un appel à l'aide... ? Est-il possible de réagir autrement que par la réprobation formelle et le contrôle social qui, trop souvent, cachent la peur, l'intolérance et la rigidité ? C'est à de telles questions que la criminologie, lorsqu'elle reste fidèle à ses sources, s'efforce d'apporter des réponses nouvelles et constructives ; et il n'y a pas de doute que la criminalité des mineurs est le problème qui, depuis de nombreuses années, suscite les recherches les plus nombreuses et les plus novatrices, tout autant en ce qui concerne les causes que les moyens d'intervention.

[xii]

UN BILAN RAPIDE

Depuis une cinquantaine d'années — soit depuis les travaux étiologiques et comparatifs de E. et S. Glueck (1934), les études écologiques de Shaw et McKay (1942), les enquêtes de Whyte (1943) sur les bandes délinquantes et les premiers sondages de délinquance rapportée de Porterfield (1946) —, on a réussi, en criminologie expérimentale, à dresser une liste à peu près exhaustive de tous les facteurs susceptibles de conduire à la délinquance. Qu'ils soient d'ordre biologique, psychologique, sociologique ou légal, leurs effets sur la conduite délinquante sont maintenant bien connus, et l'on peut dire que dans l'ensemble les démarches analytiques ou comparatives ont été fructueuses (les recensions récentes de Rutter et Giller, 1983, et de

Wilson et Herrnstein, 1985, en font foi), bien qu'il persiste encore certaines ambiguïtés et certaines controverses...

Tous ces travaux ont donné lieu, du même coup, à l'élaboration de nombreuses théories sur la délinquance ; il suffit de consulter n'importe quel manuel de criminologie digne de foi pour en être convaincu (Empey, 1977 ; Feldman, 1978 ; Shoemaker, 1984 ; West, 1984). Chacune de ces théories donne d'ailleurs l'impression de proposer l'explication de la délinquance des mineurs. Bien que la plupart aient une base expérimentale, nous devons cependant rappeler que rares sont celles qui ont bénéficié de vérifications fouillées telles que la réplication systématique ou les comparaisons transculturelles et temporelles. De même, dans sa dimension pratique, la criminologie des mineurs propose (parfois à la suite d'un contrôle expérimental) diverses politiques et méthodes d'action curatives ou préventives allant de la punition la plus rigoureuse à la non-intervention radicale. Ces politiques et ces méthodes ¹ ont apporté beaucoup, mais elles sont loin d'avoir permis une réduction satisfaisante de la délinquance ou la resocialisation adéquate des jeunes contrevenants.

À la suite de ce rapide bilan, nous sommes justifiés à conclure que cet acquis scientifique est très riche. Toutefois, son utilisation par les criminologues s'est heurtée et se heurte encore à quatre écueils épistémologiques et méthodologiques importants : l'oubli de la règle des niveaux d'interprétation, l'impuissance à procéder à des études longitudinales, l'incapacité à passer d'une approche analytique à une perspective systémique et l'inaptitude à fonder l'intervention sur les connaissances scientifiques disponibles. Nous n'avons pas l'intention de discuter longuement de ces difficultés ; il convient toutefois de tenter de les aplanir, afin de clarifier la nature de la démarche que nous avons poursuivie dans le cadre des programmes de recherche qui sont à la base du présent ouvrage.

¹ Voir Schur, 1973 ; Ohlin *et al.*, 1977 ; Palmer et Lewis, 1980 ; Lerman, 1975, 1982 ; Kobrin et Klein, 1983 ; Cusson, 1983 ; etc., de même que Martinson *et al.*, 1975 ; Klein, 1976 ; Murray et Cox, 1980 ; Finckenaue, 1982 et 1984 ; LeBlanc, 1983b ; Feldman *et al.*, 1983 ; etc.

[xiii]

NOS PERSPECTIVES

Dans un effort magistral pour définir les bases de la criminologie, Pinatel (1963) a proposé aux criminologues de distinguer trois niveaux d'interprétation du phénomène criminel, soit : la criminalité, le criminel et le crime, chaque niveau commandant des perspectives, des principes et des méthodes qui lui sont propres. Sélosse (1982-1983) a repris cette règle épistémologique de Pinatel pour l'adapter à la délinquance des mineurs, en parlant de la délinquance, du délinquant et du délit. Mais sa règle de base est loin d'être respectée dans le discours des criminologues, puisque plusieurs utilisent le terme délinquance en référant indistinctement aux trois niveaux d'interprétation (Matza, 1964 ; Muchielli, 1965) tandis que d'autres formulent leur théorie sans spécifier le niveau auquel ils s'adressent (Mailloux, 1971 ; Lemay, 1973). Certains véhiculent un concept de la délinquance qui ne correspond pas au niveau où se situe leur analyse ; ainsi Cohen, 1955, de même que Cloward et Ohlin, 1960, utilisent une définition de la délinquance qui a trait à la conduite, mais ils formulent de fait une théorie du rôle délinquant. Toutefois un certain nombre d'auteurs plus récents, depuis Hirschi (1969) jusqu'à Cusson (1981) et Arnold et Brungardt (1983), ont tenu compte de cet impératif.

De manière à respecter cette règle, nous avons dès le départ choisi d'asseoir solidement notre démarche sur le troisième niveau, c'est-à-dire l'activité délinquante elle-même, à partir du principe que l'état délictueux, dans sa signification vécue, représente le fait premier en criminologie, la *réalité inattaquable* (Fréchette, 1970) qui ne souffre pas de spéculation et qui peut autoriser une approche scientifique du phénomène. C'est pourquoi, après avoir consacré une bonne partie du premier chapitre à l'évolution de la définition légale du concept de délinquance au Québec et au Canada de même qu'à l'inventaire des acceptions scientifiques de ce concept, nous en viendrons à proposer une définition rigoureuse qui vise à maximiser sa spécificité, son homogénéité, sa constance et sa validité. Par la suite, nous consacrerons les deuxième et troisième chapitres à l'analyse approfondie de la

structure et de la dynamique internes de la conduite délinquante des adolescents.

De plus, en favorisant une approche longitudinale rigoureuse, il est évident que nous adopterons une perspective qui n'a pas été tellement exploitée en criminologie (ce que démontrent les recensions de Farrington, 1979, et de Mednick et Baert, 1981), pas plus d'ailleurs que n'ont été fouillés les processus de développement qui conduisent les adolescents à la socialité (voir Nesselroade et Bâtes, 1974 ; R. et S.L. Jessor, 1977 ; Leblanc et al., 1978). En effet, la mise en parallèle du développement de la conduite délinquante et du développement psychosocial durant l'adolescence, que nous ferons dans les chapitres 4,5 et 6, constitue une démarche de recherche plutôt inédite en criminologie.

Encore faudra-t-il, une fois la notion de délinquance clarifiée et une fois l'approche longitudinale choisie, éviter de nous échouer sur un des écueils [xiv] contre lequel de nombreux auteurs ont buté au cours des cinquante dernières années, soit la démarche strictement analytique. Bien sûr, les sciences naturelles et humaines se sont développées grâce à l'analyse qui a permis la décomposition des réalités en unités de plus en plus petites et ainsi une meilleure compréhension de leur nature et de leur fonctionnement (Laszlo, 1972 ; Sutherland, 1973). En criminologie aussi, on a pu de cette façon dresser la liste des facteurs, des conditions et des causes susceptibles de déterminer la conduite délinquante. Mais après plus d'un demi-siècle d'analyse, une compréhension plus globale nous apparaît nécessaire. C'est pourquoi nous adopterons, afin de dépasser l'analyse multifactorielle tant décriée (Cohen, 1962), une perspective systémique qui met l'accent sur les interactions des facteurs. À cet égard, notre discipline n'en est qu'à ses balbutiements, même si le défi de la criminologie intégrative est lancé depuis déjà près de vingt ans (Pinatel, 1968 ; Wolfgang, 1968).

La perspective retenue implique la prise en compte, dans une même visée, d'une diversité de facteurs tant sociaux que culturels et psychologiques, qui peuvent mener l'individu à l'activité délinquante et à l'enracinement criminel. C'est vers un tel effort de convergence interdisciplinaire que nous nous orienterons dans le présent ouvrage. Nous appuyant sur une théorie intégrative de la conduite délinquante (LeBlanc, 1983), nous mènerons une analyse typologique élaborée à

partir des interactions entre la conduite délinquante, le vécu social et les traits de personnalité de l'individu.

Finalement, dans une discipline appliquée comme la criminologie, il est essentiel de déboucher sur les interventions. Nous avons toujours affirmé que la criminologie est une science qui doit précéder et accompagner l'action. En conséquence, les criminologues doivent vaincre la crainte qui les empêche d'utiliser les connaissances scientifiques pour guider leurs décisions et leurs interventions. Au terme de ce volume, nous précisons donc dans le chapitre 7 les retombées possibles de nos résultats sur les politiques d'intervention curative et préventive, ainsi que sur les méthodes d'action à privilégier auprès des individus, des groupes et des collectivités.

[1]

Délinquances et délinquants

Première partie

LE PHÉNOMÈNE DE LA DÉLINQUANCE

Chapitre 1. [Qu'est-ce que la délinquance ?](#)

Chapitre 2. [La conduite délinquante des adolescents](#)

Chapitre 3. [Le développement de la conduite délinquante](#)

[Retour à la table des matières](#)

[2]

[3]

PRÉSENTATION

[Retour à la table des matières](#)

Mal caractérisé dans l'esprit des gens, mal précisé dans les formulations administratives et légales, mal explicité dans les définitions courantes de la criminologie, de la psychologie et de la sociologie, le terme délinquance demeure chargé de toute l'ambiguïté qui marque une réalité diffuse et complexe où de multiples manifestations se chevauchent, où des niveaux de gravité très distincts s'opposent, et où toutes sortes de déclencheurs sociaux et personnels s'entrecroisent. Il n'est donc pas surprenant que persiste, même dans la documentation scientifique récente, une certaine confusion quant à son acception et à sa portée exactes.

C'est pourquoi il est essentiel de préciser ce que nous entendons par délinquance. Une fois ce point de départ bien établi, nous pourrions tenter d'apporter des réponses aux questions cruciales suivantes : Que signifie l'engagement dans la délinquance ? Y a-t-il des formes majeures d'expression de la délinquance ? Comment se développe-t-elle à travers le temps ? Quels sont les facteurs qui favorisent ou déterminent son apparition ? Qui sont les individus qui s'y commettent ? Et ainsi de suite. D'ailleurs, notre objectif n'est pas seulement de dégager une explication scientifique du phénomène, mais aussi de jeter les bases d'une politique d'intervention capable de rejoindre les jeunes contrevenants dans leurs difficultés réelles.

L'examen fouillé de cette question de la définition de la délinquance nous apparaît nécessaire pour tenter de dissiper toutes les ambiguïtés qui persistent encore. Il nous faudra aussi échapper au piège dans lequel tombent beaucoup de chercheurs qui traitent de la délinquance en oubliant sa phénoménologie, s'attaquant à la recherche des causes sans prendre le temps de procéder à une description rigoureuse de l'activité délictueuse elle-même. Quelle peut être, en effet, la valeur réelle d'explications en apparence sophistiquées si l'objet à l'étude est lui-

même mal cerné et mal défini ? Cet examen aura l'avantage de nous permettre de faire le point sur l'évolution des idées et sur les développements scientifiques au cours des dernières années en criminologie des mineurs.

[4]

[5]

Délinquances et délinquants
PREMIÈRE PARTIE
LE PHÉNOMÈNE DE LA DÉLINQUANCE

Chapitre 1

**QU'EST-CE QUE
LA DÉLINQUANCE ?**

[Introduction](#)

[La délinquance à travers les lois](#)

De la découverte de l'enfance à l'invention de la délinquance
Vers une définition de la délinquance au Québec
La Loi sur les jeunes délinquants
Un chassé-croisé de définitions
Une définition légale restreinte

[La délinquance vue par les citoyens](#)

[La délinquance : un concept scientifique controversé](#)

Déviance ou délinquance ?
Symptôme ou syndrome ?

[Une définition criminologique de la délinquance](#)

[Retour à la table des matières](#)

[6]

[6]

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

Est-il possible de donner une définition rigoureuse de la délinquance ? Le terme « délinquance » peut-il avoir un sens clair et uniforme pour tous ? Comment, par un seul mot, rendre compte de ce foisonnement d'actes divers que l'observation la plus superficielle du phénomène révèle immédiatement ?

Voyons rapidement ce que le langage, par son activité millénaire de décantation du sens, nous apprend. Le mot lui-même a une origine latine, *delinquere*, qui voulait dire littéralement « délaissé », et ce sens profond apparaît particulièrement intéressant. Le terme a adopté par la suite, nous disent les dictionnaires, le sens générique de « commettre une faute ». Sa définition actuelle, selon le Robert, est spécifique depuis le XIV^e siècle : elle correspond à l'activité de toute personne qui s'écarte de la loi, c'est-à-dire, selon le sens étymologique, qui en « délaïsse » l'observance et qui, de ce fait, commet un acte illicite ou, en langage commun, un délit.

L'usage courant, que ce soit dans les pratiques judiciaires, dans les sciences humaines ou au sein de la population en général, a eu tendance de plus à réserver l'application de ce terme aux seules dérogations des mineurs, ceux-ci étant identifiés dans la plupart des législations à travers le monde comme des personnes de moins de 18 ans.

Cette analyse du vocable lui-même, bien que sommaire, met en relief l'importance de la loi comme critère de définition. C'est le législateur qui façonne la délinquance, d'une part en identifiant formellement les actes prohibés et considérés comme punissables, d'autre part en promulguant les conditions d'attribution du statut de délinquant à un individu particulier. Il est clair que de telles prescriptions sont inévitablement assujetties aux valeurs, aux normes et aux usages d'une société donnée. Toute définition de la délinquance est donc par nécessité relative, voire contingente dans le temps et dans

l'espace, comme le signalent avec raison de nombreux auteurs, encore que des constantes frappantes, transculturelles et transhistoriques, émergent d'une société à une autre.

C'est pourquoi il convient d'examiner plus attentivement la signification de ce terme dans les législations actuelles du monde occidental, et plus spécifiquement dans celles qui sont en vigueur au Canada et au Québec. Pour mieux éclairer encore cette question, nous mènerons cet examen dans une perspective historique tenant compte de l'évolution des législations. Cette analyse sera complétée d'abord par une comparaison entre les définitions données par la loi et les définitions provenant des intervenants du système de justice ainsi que de la population en général, ensuite par une revue des diverses définitions scientifiques venant de la psychologie, de la sociologie et de la criminologie. Pour terminer, nous formulerons une définition criminologique spécifique de la délinquance selon le point de vue qui a guidé les travaux de recherche à l'origine de ce volume.

[7]

LA DÉLINQUANCE À TRAVERS LES LOIS

[Retour à la table des matières](#)

La délinquance est une préoccupation récente du législateur. En effet, ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle qu'elle se voit attribuer une spécificité légale, à partir de lois particulières. Ainsi, même si le terme avait une signification explicite dès le XIV^e siècle, ce n'est que cinq siècles plus tard que les textes de loi des sociétés occidentales reconnaissent formellement le statut de mineur et édictent des règles distinctes pour la délinquance. Au Canada, c'est la Loi sur les jeunes délinquants, adoptée en 1908, qui marque cette évolution.

De la découverte de l'enfance à l'invention de la délinquance

Dans une perspective historique plus large, il est intéressant de noter, à la suite des « historiens de l'enfance » — entre autres Ariès (1962), De Mause (1974) et Gillis (1974) —, que l'idée même d'enfance est une découverte relativement tardive dans l'histoire de notre civilisation. Bien que l'on trouve chez Platon et Aristote une conception théorique du développement de l'homme, de l'enfance jusqu'à l'âge adulte, il faut attendre la Renaissance et les travaux de Locke et Rousseau en particulier pour voir apparaître le concept moderne d'enfance. C'est alors seulement que l'on commence à reconnaître l'enfant comme un individu de plein droit qui, en raison de son âge et de son état, a besoin d'être préparé à la vie d'adulte et qui, dans ce but, requiert une certaine protection.

Les mêmes auteurs démontrent qu'avant la Renaissance les collectivités sont en quelque sorte indifférentes à l'enfance, indifférentes surtout à des notions qui apparaissent aujourd'hui fondamentales, tels les droits de l'enfant, sa protection, son bien-être, etc. Les historiens fondent leur argumentation sur les pratiques courantes, jusqu'à cette époque, d'infanticide, d'abandon, d'éducation dure, voire cruelle, de traitement inadéquat des maladies, d'engagement de nourrices à gages, d'exploitation sexuelle, d'abus physique, de travail forcé, et ainsi de suite.

Ils démontrent aussi qu'à partir du XVI^e siècle, les attitudes changent. Sous l'influence d'événements historiques majeurs, comme la Renaissance, la Réforme protestante, la colonisation du Nouveau Monde et la Révolution industrielle, les conceptions sur l'enfance se trouvent bouleversées en profondeur jusqu'à ce que « l'esprit des lois » sur cette question en soit lui-même modifié.

Ces transformations sociales majeures amènent les grandes sociétés d'Occident à concevoir l'enfant comme une créature fragile, innocente et sacrée, et en même temps corrompible, capricieuse et difficile. Par conséquent, pour [8] assurer le meilleur développement possible de cet être en évolution, la mise en place de structures capables de le préparer à devenir adulte devient nécessaire. La famille est d'abord perçue

comme la structure essentielle devant assurer cette progression, structure primaire qui se prolonge et s'amplifie par la suite dans d'autres structures telles l'école et la stratification de la société en groupes d'âges (Empey, 1978). Ainsi se construit progressivement le concept d'enfance, sur la base d'une philosophie diamétralement opposée à ce qui existait antérieurement.

Et c'est l'exploitation de la main-d'œuvre infantine, amplifiée par la Révolution industrielle, qui joue un rôle catalyseur dans la reconnaissance officielle d'un statut à l'enfant. De la sorte, la « découverte » sociale de l'enfance et l'attribution collective d'un nouveau signifié à cette notion entraînent la codification, par le truchement de diverses lois, de la conduite que les adultes doivent adopter à l'égard des enfants, plus particulièrement dans les situations de travail et devant les comportements antisociaux de ces derniers. Ainsi, et ce n'est pas le moindre des paradoxes, l'énoncé formel des droits de l'enfant s'accompagne de la « reconnaissance de la délinquance et du délinquant ».

Aux États-Unis, dans la foulée de la déclaration de l'Indépendance, une morale individualiste et optimiste se développe et les réformateurs américains ne peuvent logiquement que proscrire toute punition barbare infligée particulièrement aux enfants. Ils se donnent même pour mission d'aider tous les défavorisés, y compris les criminels. À cette fin, l'internat leur apparaît un moyen novateur pour assurer leur réforme, car il permet d'isoler le délinquant, le malade mental et les autres cas problèmes de la communauté, et de les préserver des conditions néfastes pouvant les affliger (par exemple la pauvreté). Dans le cas des enfants, l'internat remplace les parents et de là il n'y a qu'une étape à franchir pour faire de l'État le « super-parent » prenant à sa charge l'enfant négligé ou le délinquant. On endosse ainsi le concept de *parens patriae* du droit anglais.

Cette logique conduit plusieurs États américains à mettre en place des *reformatories* pour les jeunes criminels et des écoles industrielles pour les enfants négligés. À partir de là, la création d'un tribunal pour mineurs s'impose et c'est à l'État d'Illinois que revient le mérite d'instituer le premier en 1899. Plaît (1969) a reconstitué l'histoire de ce qui est à l'époque une importante innovation. En pratique, ce tribunal devient lui aussi une sorte de « super-parent » avec des pouvoirs précis de contraintes à l'égard des parents et des mineurs.

Le tribunal pour mineurs définit avec précision la place sociale de l'enfance et reconnaît *de jure* la délinquance. Comme le signale Empey (1978), pour la première fois un tribunal spécifie les droits des enfants dans la société et différencie ces derniers des adultes : déjà les limites d'âge sont spécifiées, le rôle de l'État est clarifié, des règles légales sont énoncées, un système judiciaire spécial est instauré pour appliquer ces règles, et un groupe particulier de personnes est mandaté pour assumer le rôle de parent vis-à-vis des enfants déclarés négligés ou délinquants.

[9]

Ce tribunal applique le principe selon lequel tout enfant a droit, en raison de son état de dépendance et de développement inachevé, de bénéficier d'un traitement particulier à caractère non punitif, même s'il a violé la loi. Le tribunal pour mineurs remplit ainsi une fonction sociale inédite, puisque de fait il introduit une nouvelle façon de prendre en charge et d'éduquer les enfants pauvres, négligés ou délinquants ; par rapport aux instances traditionnelles de contrôle et d'encadrement de l'enfant que représentaient jusqu'alors la famille, l'école, l'Église et la communauté naturelle, c'est à la fois un recours distinct et un nouveau pouvoir qui sont institués.

Au Canada, ainsi que le décrit Corrado (1983), on assiste à la même évolution commandant les mêmes idées et les mêmes gestes. Tout comme aux États-Unis, l'esprit qui domine est celui d'un souci humanitaire vis-à-vis des enfants abandonnés, négligés ou délinquants dans le but de les « sauver » non seulement des effets délétères de la pauvreté, de la misère, de l'indigence culturelle et d'autres influences, mais aussi de la brutalité de la procédure criminelle adulte. Et comme les liens avec l'Angleterre sont à l'époque plus étroits que maintenant, puisque le Canada fait alors partie de l'Empire britannique, l'influence de la doctrine du *parens patriae* se fait sentir ici avec d'autant plus de force (Farrington, 1979).

Il est à noter d'ailleurs qu'en Europe occidentale les premières lois sur la délinquance ne tardent pas tellement à emboîter le pas aux initiatives des pays s'inspirant du common law. Comme l'illustre l'étude comparative de Trépanier et Tulkens (en cours), il y a une ressemblance évidente entre les positions et les arguments des deux côtés de l'Atlantique.

Vers une définition de la délinquance au Québec

Dans sa rétrospective sur les façons dont on dispose de l'enfant au Québec de 1608 à 1977, D'Amours (1982) montre comment, jusqu'au XIX^e siècle, protection de l'enfance et assistance publique se confondent, sous la férule de la famille d'abord et de l'Église ensuite. De plus, au terme de la conquête de 1760, le Québec se voit imposer une dualité juridique : le droit public anglais coexiste avec le droit privé français. Or ce droit public anglais reconnaît la prérogative royale au titre 6^e *parens patriae* dont l'exercice est délégué au juge. Cette notion sera le fondement de la protection de l'enfance au Québec et elle facilitera l'adoption des idées qui, comme nous l'avons signalé, circulent aux États-Unis à la même époque et qui trouveront ici, de la sorte, un terrain judiciaire favorable.

À la fin du XIX^e siècle, ainsi que le montre D'Amours (1982), les problèmes sociaux deviennent plus complexes en raison de la migration des Québécois vers les villes et vers les États-Unis. Afin de mieux maîtriser cette complexité, la société québécoise en vient à distinguer clairement les problèmes de l'enfance [10] de ceux de l'assistance publique. Dans les faits cependant, l'Église demeure la principale dispensatrice des diverses formes d'assistance (hôpitaux, écoles, écoles de réforme ...), bien que l'État commence à donner quelques subsides à certaines institutions spécialisées. C'est durant cette période que le pacte fédératif de 1867 (l'Acte d'Amérique du Nord britannique) vient confirmer la distinction entre le droit privé et le droit public, donnant ainsi aux provinces canadiennes juridiction sur la protection de l'enfance et sur l'assistance publique.

Fortes de cette responsabilité dans le domaine de la protection de l'enfance, les provinces, dont l'Ontario (Hagan et Leon, 1977) et le Québec, s'engagent immédiatement dans cette direction. C'est ainsi qu'en 1869 le Québec adopte deux lois concernant la protection de l'enfance : la Loi sur les écoles industrielles et la Loi sur les écoles de réforme (il est intéressant de noter que les termes employés ici sont les mêmes que ceux utilisés dans les premières expériences américaines, au Massachusetts en 1846, à New York en 1849 et dans le Maine en 1853, et que des lois identiques apparaissent à peu près en même temps

dans une dizaine d'États américains (Empey, 1978) et même en Angleterre (Farrington, inédit)). Ces deux lois sont complémentaires : la première vise à prévenir la délinquance et la seconde a pour objectif la réhabilitation des délinquants. L'admission dans ces écoles peut être demandée par les autorités politiques, municipales ou provinciales, par les juges des cours criminelles ou par les parents, tuteurs ou gardiens de l'enfant à la suite de l'enquête d'un juge de paix.

Les écoles de réforme reçoivent les jeunes délinquants déclarés coupables par les cours criminelles ainsi que d'autres enfants dits « incorrigibles ». Pour leur part, les écoles industrielles accueillent des enfants de 6 à 14 ans qui sont soit orphelins, de parents indignes, négligés, battus ou traités cruellement, soit infirmes, abandonnés, exposés au vagabondage ou à mourir de faim. Les quelques données que nous possédons sur la population de ces écoles (Boyer, 1966) laissent croire qu'il s'agit d'une population très diversifiée d'enfants. Ces écoles sont sous la responsabilité de communautés religieuses et le régime de vie y est très sévère.

Parallèlement aux tentatives faites dans les provinces pour définir et contrôler la délinquance, le Parlement fédéral adopte certaines dispositions à l'intérieur de son propre champ de compétence. C'est ainsi qu'à la fin du XIX^e siècle, en 1884 apparaît la première loi qui dispense l'enfant coupable d'une infraction, des procédures judiciaires ainsi que des sentences prévues pour les adultes ; elle prescrit de plus que, s'il a moins de 16 ans, l'enfant doit avoir un procès à huis clos et ne doit pas être détenu avec des prisonniers adultes.

Ces premières lois, fédérale et provinciales, permettent d'obtenir une première définition de la délinquance : un enfant délinquant est celui qui a commis un acte criminel, ou qui est incorrigible, ou qui est sur la voie de la délinquance en raison de sa situation d'orphelin, d'abandonné, de battu, d'infirmes ... C'est une définition extensible qui finit par englober passablement de marginaux.

[11]

La Loi sur les jeunes délinquants

En 1908 on adopte au Canada une loi délimitant la délinquance et créant des tribunaux pour mineurs ou des cours pour jeunes délinquants : c'est la Loi sur les jeunes délinquants. Elle a toutefois été précédée de plusieurs modifications aux procédures criminelles de l'époque (Gagnon, 1978). Ainsi en 1857, la première réglementation concernant une application distincte des procédures criminelles pour les jeunes de moins de 16 ans fait son apparition : il s'agit de la Loi pour accélérer le procès et la punition des jeunes délinquants. Toutefois on peut dire que, jusqu'à l'adoption du Code criminel de 1892, les modifications concernant les procès et les sentences pour les jeunes de moins de 16 ans ne seront que mineures.

Ce nouveau Code criminel comprend une première codification des critères et des mesures qui doivent prévaloir pour les jeunes : l'âge minimal de la responsabilité criminelle est fixé à 7 ans ; un enfant de plus de 7 ans et de moins de 14 ans ne peut être tenu criminellement responsable que s'il comprend la nature et les conséquences de ses actes ; des procédures particulières sont instituées pour les procès des jeunes de moins de 16 ans, et les dispositions des lois précédentes sur les sentences sont retenues, dont le remplacement du pénitencier par l'école de réforme. En 1894, la spécificité de la loi s'accroît encore par deux nouvelles obligations : tenir des procès à part pour les jeunes délinquants et ne pas les détenir dans les mêmes lieux que les adultes. Ces modifications préparent visiblement l'organisation de cours pour les jeunes délinquants. Elles comportent d'ailleurs de nouvelles mesures d'intervention : confier l'enfant à un officier de la société de secours, lui trouver un foyer autorisé, suspendre sa sentence pour une période indéterminée, lui donner une amende minime et l'envoyer dans une école de réforme ou industrielle.

À la suite de ces modifications progressives de la législation criminelle, la Loi sur les jeunes délinquants de 1908 n'apparaît pas comme une révolution. Elle vient plutôt cristalliser une conception renouvelée de la délinquance et de son traitement, et elle permet aussi

de généraliser à l'ensemble du Canada des mesures qui jusqu'alors ne s'appliquaient qu'en Ontario ou au Québec.

Voyons le contenu de cette loi qui est demeurée en vigueur jusqu'à tout récemment et qui a marqué un tournant majeur dans l'histoire du système judiciaire canadien. Elle institue un tribunal exclusif pour les jeunes délinquants : elle délimite le champ de la délinquance ; elle définit des objectifs à atteindre avec la mesure ; elle permet de recourir à des spécialistes pour conseiller, éclairer et soutenir le tribunal ; elle spécifie des procédures telles que les dispositions pour déférer un cas au tribunal adulte, l'avis aux parents ... Ce nouvel appareil judiciaire s'appuie sur une conception totalement différente de la justice et sur une vision nouvelle de la délinquance, comme en fait foi son préambule. Le délinquant y apparaît comme le produit de son environnement et comme quelqu'un qui a besoin d'aide plus que de punition. L'État devient un bon père de famille qui [12] doit traiter le jeune aux prises avec la justice, non comme un criminel, mais comme un enfant engagé dans la mauvaise voie, qui a besoin de conseils, d'encouragements, d'aide et de soutien. Pour ce faire, l'État doit déléguer aux personnes en autorité un large pouvoir discrétionnaire.

La définition qu'on donne du délinquant dans cette loi mérite d'être soulignée, non pas tellement à cause de son contenu formel (elle reste en effet très simple et très concrète), mais plutôt à cause de son intentionnalité car elle vise à faire du jeune contrevenant un sujet de droit pleinement reconnu. « Délinquant » y signifie être :

... un enfant (de moins de dix-huit ans au Québec ou de moins de seize ou dix-sept ans dans d'autres provinces) qui commet une infraction à quelque une des dispositions du Code criminel, ou d'un statut fédéral ou provincial, ou d'un règlement ou ordonnance d'une municipalité, ou qui est coupable d'immoralité sexuelle ou de toute forme semblable de vice, ou qui, en raison de toute autre infraction.

Cette définition a l'inconvénient d'être passablement élastique. Elle vise les auteurs de conduites plus ou moins marginales tout autant que les auteurs d'actes criminels graves. Les comportements en cause ici vont en effet des activités jugées par les adultes comme impropres à un mineur (promiscuité sexuelle, usage d'alcool...) jusqu'aux délits les plus graves définis avec précision par le Code criminel, en passant par

les comportements prohibés par les lois et règlements divers (dont les règlements municipaux sur le couvre-feu) ou par ceux spécialement prévus pour les juvéniles (la fréquentation scolaire, etc.) ou encore par ceux édictés dans les législations provinciales (enfants négligés, abandonnés, en danger, etc.).

La notion de délinquance qui émerge de ce texte de loi fait donc référence à un phénomène extrêmement disparate, mais il faut ajouter que cette définition ne s'écarte pas tellement de celles qui ont été adoptées par la plupart des États américains et des pays occidentaux à la même époque ou au cours des décennies suivantes (Corrado, 1983).

Un chassé-croisé de définitions

Une fois la Loi fédérale sur les jeunes délinquants adoptée, le Québec procède lentement à la mise en place des services requis par cette loi, comme le montre D'Amours (1982). La Cour des jeunes délinquants est établie en 1910 à Montréal, en 1940 à Québec, et ce n'est qu'à partir de 1950 qu'elle sera instituée dans l'ensemble du territoire québécois. Même si les écoles industrielles et de réforme ont précédé la loi, il faut attendre le milieu des années 1930 pour voir se développer la probation, les cliniques et les sociétés d'aide à l'enfance.

Toujours selon D'Amours (1982), dans la première moitié du XX^e siècle, la province de Québec devient partenaire de l'Église dans le cadre de l'assistance [13] publique et, comme bien d'autres pays occidentaux, affirme de plus en plus sa préoccupation pour la protection de l'enfance. Sans faire une chronologie des différentes étapes qui marquent cette évolution, il convient de noter qu'au cours des années 1930 et 1940, diverses sociétés ainsi que de nombreux organismes et services voient le jour dans le domaine de la protection de l'enfance et de la délinquance ; de plus, la problématique de l'enfance est analysée par le truchement de divers travaux, dont des commissions d'enquêtes. Ce cheminement nous conduit en 1951, date à partir de laquelle, en vertu de la Loi sur la protection de la jeunesse (dénommée article 15), le Québec occupe véritablement le champ de juridiction qui lui revient dans le domaine de la protection de l'enfance.

La Loi sur la protection de la jeunesse (on notera ici la disparition du terme « enfance ») porte sur les mineurs particulièrement exposés à des dangers moraux ou physiques. Elle vise six types de jeunes : ceux dont les parents, gardiens ou tuteurs sont jugés indignes, les orphelins dont personne ne prend soin, les enfants abandonnés, les jeunes qui, dans leur milieu, sont exposés tout particulièrement à la délinquance, les sujets incontrôlables qui accusent généralement des traits de prédélinquance, et enfin ceux qui présentent des troubles caractériels sérieux. Les trois premiers types correspondent à la définition de la clientèle des écoles industrielles, telle qu'elle est spécifiée dans la législation du XIX^e siècle, tandis que les trois autres types concrétisent mieux le terme « incorrigible » de la Loi sur les écoles de réforme.

Au fond, la Loi fédérale sur les jeunes délinquants et la Loi provinciale sur la protection de la jeunesse s'inspirent toutes deux d'un principe commun : la notion de *parens patriae* du droit public anglais. Toutefois, la Loi fédérale se veut tellement extensive qu'elle inclut de fait la protection de la jeunesse. Elle devient ainsi source de confusion, ce qui a été amplement dénoncé encore récemment par la Commission Charbonneau (1982). Cette confusion entre délinquance et protection s'est d'ailleurs reflétée à tous les niveaux d'intervention auprès des mineurs, et les travaux de la Commission ont pu en montrer les effets néfastes sur la philosophie de l'intervention et sur la qualité de l'aide apportée aux jeunes. L'illustration la plus flagrante en est donnée par la pratique courante d'utilisation des mêmes internats pour les deux types de clientèle.

En 1977, la Loi sur la protection de la jeunesse vient proposer une distinction claire entre les mineurs en danger physique ou moral et les mineurs dangereux pour la collectivité. Par ses articles 38 et 40, elle distingue protection et délinquance, rejoignant ainsi les nouvelles lois américaines sur la délinquance qui proposent de départager les infractions et les situations de danger (Empey, 1978 ; Smith et *al.*, 1980 ; Corrado, 1983). L'article 38 énumère dix situations dans lesquelles la sécurité ou le développement de l'enfant est considéré comme compromis, tandis que l'article 40 limite la notion de délinquance à l'enfant « ... qui a commis une infraction à une loi ou un règlement en vigueur au Québec... ». En établissant clairement cette distinction, le législateur du Québec fait [14] une brèche dans la précédente Loi sur les jeunes délinquants puisqu'il limite la notion de

délinquance aux infractions à des lois et règlements et qu'il extrait les situations de danger, sans prévoir cependant pour celles-ci une intervention de nature différente.

Une définition légale restreinte

Continuant sur cette lancée, la nouvelle Loi fédérale sur les jeunes contrevenants (1982) limite l'étendue de la notion de délinquance. Est appelé « jeune contrevenant » celui qui commet une infraction au Code criminel et aux autres lois et règlements fédéraux, mais non celui qui se rend coupable d'une dérogation aux lois provinciales et aux règlements municipaux. Ainsi se trouve aboli le concept très général de délinquance figurant dans la Loi sur les jeunes délinquants et englobant les délits commis par les jeunes, les situations de danger pouvant conduire à la délinquance, les désordres de conduite graves, ainsi que les circonstances portant atteinte à leur sécurité ou à leur développement. En outre, les mineurs ne peuvent plus désormais faire l'objet de poursuites judiciaires pour des actes qui sont considérés comme licites venant des adultes (telle la consommation d'alcool) ou qui doivent être assumés par les personnes responsables de leur éducation.

Ce resserrement qui représente un effort de différenciation des cas de protection et des cas de délinquance, tant dans la définition de l'objet que dans les juridictions responsables et les procédures en vigueur, vise aussi à clarifier la distinction entre enfance et adolescence. Dans ce but, la Loi sur les jeunes contrevenants ne s'applique qu'aux mineurs de 12 à 18 ans, ces seuils d'âge correspondant aux limites de l'adolescence. Par ailleurs, les lois provinciales font une distinction entre enfants en danger et adolescents en difficulté. Selon Zimring (1982), cette position s'inscrit tout à fait dans l'évolution des conceptions juridiques et des théories psychosociales, lesquelles ont amené d'abord les scientifiques, ensuite les intervenants et les législateurs à différencier clairement l'enfance de l'adolescence. C'est ainsi que sur le plan légal, l'adolescence est considérée comme une phase de semi-autonomie où, même si les droits sont identiques à ceux reconnus aux enfants, les devoirs et les responsabilités s'avèrent nettement plus caractérisés et plus impératifs.

S'il n'y a pas lieu de reprendre ici les arguments longuement développés par la Commission Charbonneau (1982) et qui militent en faveur des deux distinctions protection - délinquance et enfance - adolescence, nous devons cependant souligner que les sciences humaines fournissent des bases solides pour les étayer. Qu'il suffise de rappeler la démonstration éclatante de Farrington (1979) sur la compétence différentielle des enfants et des adolescents à assumer les conséquences de leurs actes, tant au plan du développement cognitif qu'au plan du développement moral. Mentionnons aussi l'élaboration, par [15] la criminologie, de critères et de règles formels visant à ajuster la nature de l'intervention à la nature du problème, le calibrage entre les deux pouvant se faire à l'aide de procédures rigoureuses de validation basées sur la méthode scientifique ...

Il est donc clair, et les études historiques le démontrent amplement, qu'un peu partout dans les sociétés contemporaines le développement législatif en matière de délinquance est marqué par un effort considérable de spécification conceptuelle et de délimitation pratique de la notion même de délinquance. Deux types de manquements, beaucoup mieux circonscrits et explicités, se trouvent finalement mis en cause : le premier concerne les délits les plus significatifs, soit les manquements au Code criminel, et constitue la délinquance formelle, désignée aussi dans certains de nos écrits par l'expression « délinquance criminelle » ; le second englobe les manquements aux lois et règlements qui régissent des aspects particuliers de la vie sociale des jeunes (par exemple la conduite automobile, la consommation d'alcool, la paix publique, etc.) et est qualifié de « délinquance statutaire ». Il est indispensable que les recherches empiriques sur la délinquance des mineurs tiennent compte de cette distinction capitale, dans l'élaboration des définitions de base et dans le choix des instruments.

LA DÉLINQUANCE VUE PAR LES CITOYENS

[Retour à la table des matières](#)

Stulhen (1972) a montré comment les divers groupes d'individus dans la société ont leur vision propre, et même leur définition particulière, de la délinquance. Le Québec n'échappe pas à cette règle et les travaux disponibles révèlent, ici comme ailleurs, une tendance générale de la population à construire sa représentation du criminel et de la criminalité selon un certain imaginaire collectif nourri avant tout par les séries noires de la télévision, par la littérature et en particulier les romans policiers, par les journaux, à sensation surtout, et ainsi de suite. Parce qu'ils ont peu d'expérience directe du crime, les citoyens sont portés à adopter une définition stéréotypée et générique de la criminalité, basée surtout sur les manifestations criminelles les plus spectaculaires ou les plus dramatiques : pour les délits, ce sont la violence, le vol à main armée, le meurtre qui retiennent l'attention ; quant aux criminels, on les associe surtout aux multirécidivistes, ces « irrécupérables » aux yeux de la collectivité (Brillon et Louis-Guérin, 1982).

Même si les citoyens distinguent le petit criminel — celui qui a commis des actes bénins et envers qui il faut être tolérant — du vrai criminel — celui qui a commis des actes graves et envers qui il faut être sévère —, et ces deux derniers du malade mental — celui qu'il faut soigner —, ils n'en demandent pas moins un système pénal diligent et impitoyable ainsi que des mesures punitives longues et rigoureuses. De plus, comme le montre le dossier de presse préparé [16] par la Commission Charbonneau (Ducasse, 1982), ils ne sont pas prêts à protéger à tout prix les jeunes délinquants ainsi que le propose la Loi sur la protection de la jeunesse.

Il est intéressant de constater que le groupe des adolescents opte lui aussi pour des attitudes punitives face à la délinquance (Farrington, 1979 ; Ribordy, 1977), mais il est aussi surprenant d'observer que la majorité des jeunes démontre un degré élevé de méconnaissance de la loi (Ribordy, 1977 ; Strong, 1983). En même temps, comme le signale Farrington (1979), les adolescents ont une attitude plutôt négative face à la justice et aux intervenants du système de justice ; cette attitude,

comme on pouvait s'y attendre, devient encore plus critique chez les jeunes délinquants dont les remarques les plus acerbes s'adressent aux policiers. Notons finalement que, si les jeunes acceptent que la délinquance soit définie à partir du Code criminel, ils sont beaucoup plus hésitants à qualifier de délinquants ceux qui s'adonnent à la drogue, à l'alcool ou à la promiscuité sexuelle (Heise, 1968 ; LeBlanc et al., 1972) et ils rejettent l'équivalence entre délinquance et apparition prématurée de certains comportements adultes.

En gros, la population autant adulte qu'adolescente privilégie une attitude punitive face à la délinquance. Cette réaction générale, plutôt impulsive et émotive, ne favorise évidemment pas une vision objective et réaliste du phénomène ; elle explique la difficulté qu'éprouvent les gens à concevoir et à définir clairement la délinquance, de même qu'à bien la démarquer des situations de protection tout comme des manifestations de marginalité. Malgré cette attitude répressive généralisée, la population manifeste à l'endroit des mineurs dont l'éducation n'est pas encore achevée, une tolérance plus grande qu'à l'endroit des criminels adultes.

Quant aux intervenants situés aux divers paliers de l'Administration de la justice, ils ne sont pas du tout unanimes à reconnaître que les adolescents devraient être différenciés des adultes en ce qui a trait au degré de responsabilité et surtout aux conséquences légales des actes posés, ni à accepter qu'ils aient des besoins spéciaux découlant de leur état de dépendance et d'immaturité relatives. À ce propos, nos recherches ont démontré que ce sont les policiers, suivis des procureurs de la couronne, qui s'avèrent les plus réticents alors que, dans un ordre croissant, les avocats de la défense, les agents de relations humaines et les juges du Tribunal de la jeunesse n'appuient que par une faible majorité la prise en considération du statut particulier de l'adolescent (LeBlanc, 1984a). Il faut préciser qu'ils ne sont pas tendres par ailleurs pour la Loi sur la protection de la jeunesse du Québec qui accorde aux jeunes des droits spécifiques, qui permet la déjudiciarisation et qui donne la priorité au placement en milieu naturel (voir le dossier de presse préparé par Ducasse, 1982).

Assez curieusement toutefois, ces réticences ne s'accompagnent pas d'une perception « dramatisée » du problème de la délinquance, puisqu'une faible proportion seulement des intervenants considèrent que les délinquants [17] juvéniles représentent une menace réelle pour

la société. Ils proposent même, comme le prouvent les données recueillies (LeBlanc, 1984a, 1984b, 1984c, 1985a), des mesures somme toute légères, telles que la restitution ou la probation pour une bonne proportion des cas, et ne prescrivent l'internat que pour un nombre limité de contrevenants.

Il y a là une ambiguïté, si ce n'est une contradiction, pour le moins significative. Une proportion importante, voire même une majorité de ces professionnels écartent le principe selon lequel les délinquants adolescents devraient être traités différemment des criminels adultes, mais, du même souffle ou presque, ils préconisent pour les jeunes des modes d'intervention qui sont nettement plus tolérants. Sommes-nous ici en présence de l'opposition maintes fois constatée entre, d'une part, les positions de principe qui tendent souvent, parce que plus abstraites, à être dogmatiques, rigides et même conservatrices, et, d'autre part, les réactions subjectives qui, parce que plus concrètes, sont aussi plus souples et plus humaines ? Ou s'agit-il de la manifestation d'une certaine irrationalité qui est souvent liée aux problèmes sociaux suscitant des sentiments d'insécurité, de réprobation ou d'impuissance ? Ou peut-être est-ce la difficulté d'harmoniser tradition et innovation qui est en cause ?

De toute façon, il est clair que les intervenants, tout comme la population en général et tout comme les jeunes eux-mêmes, demeurent ambivalents face aux délinquants et surtout face à la délinquance. Toutefois, et il est intéressant de le signaler, les intervenants et les adolescents se rejoignent pour définir la conduite délinquante selon un mode spécifique et limitatif, c'est-à-dire comme la violation stricte des lois, plutôt que de façon générique ou englobante. Il y a là un progrès majeur dans l'évolution des mentalités ...

LA DÉLINQUANCE : UN CONCEPT SCIENTIFIQUE CONTROVERSÉ

[Retour à la table des matières](#)

Pour satisfaire aux exigences de la démarche scientifique, on ne peut toutefois se borner à définir la délinquance comme la violation d'une loi par un mineur. Trop de questions restent alors en suspens, par exemple : *Quelles lois doivent être violées pour qu'il y ait délinquance ? De quelle nature ou de quelle gravité doit être l'infraction ? La perpétration du délit est-elle le seul critère nécessaire pour que l'on considère qu'il y a délinquance ? La délinquance doit-elle être vue comme une conduite ou un genre de vie ? Qu'est-ce qui distingue la délinquance des autres comportements de dérogation aux règles ?* Autant de thèmes qu'on a âprement débattus dans les milieux scientifiques, que ce soit en sociologie, en criminologie, en sciences politiques ou en psychologie.

[18]

Déviance ou délinquance ?

C'est en sociologie qu'on a établi en premier lieu la distinction entre déviance et délinquance. La plupart des manuels sur la délinquance juvénile, qu'ils soient anciens ou récents ² n'ont pu échapper à ce débat qui oppose les tenants d'une définition légale et ceux d'une définition non légale de la délinquance.

Les défenseurs de cette dernière position affirment qu'il faut envisager la délinquance soit comme la violation des normes de conduite en usage (Sellin, 1938), soit comme une conduite qui entre en conflit ou en désaccord avec les intérêts prioritaires de la communauté (Robinson, 1972), soit comme un comportement qui s'écarte nettement des usages sociaux normaux (Cavan, 1969). Délinquance et déviance deviennent ainsi équivalentes et la définition qui prévaut alors, et que

² Robinson, 1936 ; Cavan, 1962, 1969 ; Gibbons, 1976 ; Reed et Baali, 1972 ; Empey, 1978 ; Cusson, 1981.

l'on retrouve dans la plupart des manuels de sociologie générale (par exemple dans Rocher, 1968), assimile la délinquance à une violation des normes institutionnalisées, partagées et reconnues comme légitimes à l'intérieur du système social (Cohen, 1955).

Prôner une telle perspective complique énormément la démarche scientifique, puisqu'il revient à la criminologie l'ambitieux mandat d'étudier et d'expliquer l'ensemble des conduites qui sont socialement désapprouvées. Ce mandat rend à peu près insoluble le problème majeur de l'opérationnalisation de cette notion, puisqu'il est quasi impossible de délimiter un objet d'étude suffisamment précis et spécifique pour constituer une réalité homogène.

En outre, étendre la délinquance à la déviance accentue le degré d'imprécision du phénomène à cerner puisque, comme l'explique Walker (1977), les normes de conduite d'un groupe ont assurément plus de chances d'être relatives et contingentes que les lois pénales ou les règles formelles. Enfin, le dernier inconvénient de taille est le manque d'utilité pratique d'une définition non légale de la délinquance, puisque les données du chercheur risquent de ne plus être entièrement conformes à la réalité du système de justice pour mineurs.

Reste évidemment l'autre option axée sur une définition strictement légale de la délinquance, c'est-à-dire conçue à partir de lois et règlements promulgués dans des textes écrits et sanctionnés par l'autorité formelle d'un parlement dûment reconnu. Ces réglementations édictées et les sanctions qui les accompagnent ont l'avantage d'offrir une continuité certaine. C'est ainsi que la Loi canadienne sur les jeunes délinquants a été en vigueur pendant plus de soixante-quinze ans. La délinquance devient du même coup identifiée comme une classe bien délimitée de comportements humains dont on peut contrôler facilement et optimalement la variabilité. Le champ des actes à considérer étant [19] ainsi substantiellement rétréci, la mesure scientifique en est facilitée d'autant et se prête même à des comparaisons à travers le temps et l'espace ; ainsi la validité et la précision des schémas d'observation ou d'explication ne peuvent qu'y gagner. L'adoption de cette position présente donc des avantages d'une importance capitale pour la démarche scientifique.

Il est intéressant de noter par ailleurs que c'est la définition légale de la délinquance qui semble recevoir le plus d'appuis des scientifiques,

anciens et modernes, en commençant par Durkheim (1956) qui déclare :

« ... nous appelons crime tout acte sanctionné d'une peine », jusqu'aux contemporains dont nous citons ici quelques définitions : « ... l'ensemble des infractions commises, dénoncées, poursuivies et sanctionnées d'une peine » (Tappan, 1949), « ... un comportement qui viole des normes fondamentales d'une société et qui, s'il était rapporté aux agents de régulation sociale, serait jugé par eux comme délinquant » (Cloward et Ohlin, 1960), « ... des actes dont la détection, par les agents de régulation sociale, peut se traduire par une sanction formelle pour la personne qui les commet » (Hirschi, 1969), « ... les infractions commises par les adolescents, punissables aux termes du Code pénal » (Cusson, 1981).

Le recours à la loi pour définir la délinquance ne règle cependant pas tous les problèmes. Si les définitions précitées se rapportent pour la plupart à des comportements qui sont devenus visibles pour l'appareil judiciaire, d'autres définitions parlent d'actes qu'on « pourrait » éventuellement signaler et introduisent ainsi tout le problème de la différence entre la délinquance cachée et la délinquance officielle avec comme question corollaire : la délinquance réelle est-elle mieux représentée par la première ou par la seconde ?

Ce débat, qui a duré de nombreuses années, s'est envenimé lorsque les premiers travaux sur la délinquance cachée, ceux de Porterfield (1946) et ceux de Nye et Short (1958), ont démontré que la quasi-totalité des adolescents commettait des actes criminels. Ceux qui considéraient la délinquance cachée comme le meilleur « révélateur » de la délinquance réelle ont toujours invoqué l'argument de la « pureté du phénomène », puisque cette délinquance échappe aux variations de l'application différentielle des lois et à celles de l'Administration erratique de la justice (voir Moyer, 1980, qui recense les écrits, et LeBlanc, 1971, 1977b, en ce qui concerne le Québec).

Toutefois, les travaux récents prouvent que confronter la délinquance apparente et la délinquance cachée, c'est opposer, et de façon sans doute un peu futile, deux procédures qui mesurent le même phénomène. LeBlanc (1983) de même que Hindelang et al. (1981) montrent que les conclusions obtenues avec l'une ou l'autre des procédures convergent et qu'elles sont même de caractère équivalent, malgré des différences importantes de degré.

En somme, de la déviance à la délinquance, et qu'il s'agisse de délinquance officielle ou de délinquance cachée, la question essentielle demeure [20] celle des limites du phénomène. À la lumière des travaux abondants sur la question et selon nos propres observations empiriques, il apparaît certain que c'est la loi, en tant que règle formelle et aussi en tant que symbole — c'est-à-dire à la fois comme véhicule de consensus social, témoin de contrat et instrument d'ordre collectif—, qui constitue le point d'ancrage le plus important, le plus solide et le plus invariant pour définir ce qu'est la délinquance à travers le foisonnement des comportements incongrus rencontrés dans l'activité humaine.

Symptôme ou syndrome ?

Pendant que les sociologues discutent de la distinction entre délinquance et déviance, les psychologues, mettant l'accent sur la personne plutôt que sur le comportement, étudient la condition délinquante. Traditionnellement d'ailleurs, les psychologues ont toujours eu tendance à considérer l'agir antisocial comme la manifestation d'un problème d'adaptation plus profond et plus général.

Dans cette perspective, deux courants principaux se détachent nettement. Le premier, plus ancien, voit le passage à l'acte criminel répétitif comme un signe ou plus précisément un symptôme rattaché à certains états morbides de type psychiatrique auxquels il est lié en tant que criminalité symptomatique, c'est-à-dire provoquée par une affection d'une autre nature. Le second courant est plus directement criminologique et fait reposer l'orientation criminelle sur un ensemble de caractéristiques psychologiques et sociales qui en déterminent l'intensité ; il s'agit alors d'un syndrome à caractère spécifique, c'est-à-dire qui possède son existence propre et qui n'est pas la conséquence d'une autre affection.

Au cours des trois dernières décennies, ce deuxième courant s'affermi et devient nettement prépondérant. À partir de problématiques fort différentes et avec un bagage d'observations scientifiques et cliniques souvent considérable, plusieurs écoles de pensée s'accordent pour mettre en évidence un tel syndrome et pour étoffer, en validant sa spécificité, le portrait-robot de l'individu

antisocial. Signalons d'abord le groupe des « psychocliniciens » où dominant deux conceptions : celle des psychiatres et des psychologues de tradition européenne, tels De Greeff, Andersen, Lagache, Hesnard, Glover, Debuyst, Mailloux, et celle des chercheurs et des praticiens nord-américains, dont Cleckley, Karpman, Schmideberg, Lindner, W. et J. McCord, Hare, Yochelson et Samenow figurent parmi les représentants les plus connus. Mentionnons aussi le groupe des « développementalistes » qui s'intéressent prioritairement aux étapes du devenir criminel, dont Healy et Bronner, E. et S. Glueck, Bennett et Robins représentent les plus anciens, et West, S.L. et R. Jessor, Jesness et Haapanen, Fréchette et Leblanc, les plus récents. Et finalement, même des auteurs de formation sociologique (en particulier les « culturalistes » comme [21] Cloward et Ohlin, Cohen, Becker, Jeffery, Wolfgang et d'autres) contribuent à préciser la délimitation de la condition criminelle, en décrivant comment le rôle de délinquant est acquis.

Toutes ces contributions permettent de cerner la silhouette du criminel type, qui se dessine aujourd'hui avec de plus en plus de clarté et dans sa vérité propre. Même si les formulations sont différentes, ainsi qu'il est possible de le démontrer en empruntant à quelques auteurs une description-synthèse :

Hesnard (1963), par exemple, parle d'égoïsme, d'immaturité personnelle, de virulence agressive et d'irréalité psychique ; Mailloux (1971) voit le criminel comme un individu dont le surmoi est implacable, le narcissisme prédominant et l'identité négative évidente ; Pinatel (1971) décrit les quatre traits du noyau central de la personnalité criminelle, soit l'égoïsme éthique, la labilité, l'hétéroagressivité et l'indifférence affective ; Jeffery (1959) définit le criminel comme un sujet souffrant d'une véritable « dépersonnalisation sociale », ce qui le condamne à la solitude et à la stérilité, etc.,

elles reconnaissent et démontrent toutes qu'il existe chez les individus qui se criminalisent des traits endopsychiques spécifiques et stables qui fondent l'entrée en rôle criminel.

Selon une telle perspective, la délinquance s'inscrit comme un « état pathologique » pouvant advenir, explique Mailloux (1963), dans une sphère tout à fait distincte de la personnalité qui serait la sphère

psychomorale, et impliquant, précise Houchon (1962), « ... la maturation d'un état dangereux sans crise apparente qui débouche sur le passage à l'acte à répétition », c'est-à-dire sur l'édification de modèles de conduite à caractère fortement compulsif. Il s'agirait donc là, pour reprendre le terme de Mucchielli (1968), d'une véritable « sociopathologie » capable d'engager et le style de vie et l'évolution du sujet qui en est frappé.

Cette conception de la délinquance a essuyé quelques critiques. La première concerne la réduction induite du groupe des délinquants aux seules personnes ayant opté pour un authentique style de vie illicite, de telle sorte que ceux qui ne s'engagent pas aussi profondément, les délinquants d'occasion par exemple, ou ceux qui évitent le statut formel de délinquant, tels les auteurs de la délinquance cachée, ne se retrouvent pas dans la visée du modèle conceptuel ; leur conduite, dit Hirschi (1969), demeure par le fait même inexplicée, puisqu'on fait référence à une partie trop spécifique du phénomène de la délinquance pour justifier la formulation d'une théorie générale. Une deuxième critique, sans doute la plus souvent entendue mais qui n'est en fait qu'une conséquence concrète de la première, porte sur cette trop grande spécificité qui, amplifiant l'opposition entre les « vrais délinquants » et les autres, favorise par le jeu d'un étiquetage excessif une sorte de redondance et d'artificialité dans le choix de l'objet d'étude. Finalement, une dernière critique souligne la réduction de l'ensemble du phénomène délinquance à la délinquance-syndrome : [22] d'abord, sur le plan scientifique, cette restriction ne facilite pas tellement l'élaboration d'une représentation fidèle de la réalité, compte tenu que l'hétérogénéité des actes, des personnes et des situations se maintient très élevée, et ensuite, sur le plan opérationnel, elle n'améliore pas la correspondance des observations expérimentales avec les données fournies par le système de justice des mineurs.

Nonobstant ces critiques, précisons que la délinquance ne devient pas dans cette perspective un phénomène homogène ou unidimensionnel. Elle y est plutôt envisagée comme un phénomène complexe et multiforme dont il est nécessaire de reconnaître les diverses variantes : la délinquance des délinquants authentiques par opposition à celle de la majorité des adolescents, la délinquance persistante par opposition à la délinquance temporaire, la délinquance intentionnelle par rapport à la délinquance « insouciant » et à la

délinquance pathologique, et finalement la délinquance des diverses catégories de contrevenants lorsqu'ils sont différenciés soit dans leur agir, soit dans leurs caractéristiques personnelles, ou autrement.

En effet, tout ce courant de pensée proprement criminologique s'enrichit constamment des fruits de la démarche taxonomique. Et grâce aux contributions de nombreux scientifiques³, ces fruits sont abondants. Ils permettent une compréhension poussée de la réalité délinquante, puisque celle-ci est cernée et dépeinte avec précision sous ses différents visages, ce qui n'exclut d'ailleurs pas la reconnaissance, à travers la diversité des actes, d'une authentique unité de base. À la suite d'Hirschi (1969) qui s'élevait avec force contre l'affirmation que la seule ressemblance entre les différents types de comportements illicites est leur illégalité, les auteurs d'études empiriques récentes démontrent en effet (Leblanc, 1983a ; Dickes et Hausman, 1982 et 1983), à partir de ce que les criminologues nomment l'élément subjectif, qu'il existe une parenté profonde entre les individus de cette classe, parenté qui se manifeste par une sorte de position de rupture par rapport à la société : pour reprendre la formulation de Mucchielli (1965), la personnalité n'est pas « construite en fonction de l'adaptation sociale ou de la recherche d'objectifs valorisés par la société », mais plutôt en fonction d'une « surestime de soi fondée sur la ruine des valeurs collectives » qui fait que l'individu est inapte à participer, à partager...

Bref, si nous faisons le point, il apparaît avec clarté que le concept de délinquance gagne considérablement en spécificité au cours des dernières décennies. À partir d'une acception générique trop englobante qui inclut un vaste ensemble de dérogations disparates, ce qui revient à donner à la délinquance le sens de « déviance », le concept évolue significativement : en ce qui concerne les comportements d'abord, on ramène le focus sur l'activité proprement illicite (dans le sens formel du terme, c'est-à-dire en tant que violation du [23] Code criminel) ; en ce qui a trait aux individus ensuite, les sujets à structure délinquante deviennent le point de référence prioritaire. Ces changements permettent de lier les deux éléments fondamentaux de la criminologie, que Sélosse (1982-1983) appelle des « domaines

³ Entre autres Sullivan, Grant et Grant, 1957 ; MacIver, 1964 ; Quay, 1965 ; Gibbons, 1970 ; Megargee et Bohn, 1979 ; Fréchette et LeBlanc, 1980.

d'analyse » et Pinatel (1970) des « niveaux d'interprétation », soit le « crime » et le « criminel », de telle sorte qu'il devient possible de répondre — et cette réponse est d'une importance capitale dans le cas des transgresseurs juvéniles — à la question-clé suivante : Quand *l'AGIR* délictueux révèle-t-il *l'AGENT* délinquant ? Dans un certain nombre de cas, qui intéressent le criminologue de façon prépondérante, « ... la conduite exprimée traduit la condition vécue » (Fréchette, inédit), et c'est alors que l'on peut parler de délinquance explicite. Cette évolution a comme effet majeur de conférer au concept de délinquance la densité qui lui était nécessaire pour qu'on puisse l'étudier et l'interpréter scientifiquement.

UNE DÉFINITION CRIMINOLOGIQUE DE LA DÉLINQUANCE

[Retour à la table des matières](#)

La criminologie se situe à l'intersection du droit pénal et des sciences humaines. La convergence de ces deux perspectives lui permet non seulement de se donner un cadre théorique plus raffiné et plus dynamique, mais aussi de mieux rendre compte de la réalité criminelle.

Ce qui a d'ailleurs singularisé dès le départ la démarche criminologique, c'est l'extrême importance accordée au comportement délictueux comme base première de toute conceptualisation. N'est-ce pas Cohen, un pionnier de la criminologie, qui dès 1959 prescrit que, pour construire une théorie de la délinquance, il faut constamment avoir le même point de référence, soit la conduite délinquante ? Et quelques années plus tard, Farrington (1973) renchérit en affirmant qu'en criminologie la « variable dépendante cruciale » (key dependent variable) est le comportement délinquant. Par ailleurs, la criminologie a toujours préconisé, et c'est même la règle d'or de la méthode, de ne mettre à contribution qu'un seul des trois niveaux d'interprétation (criminalité, criminel, crime) pour établir le critère dans l'analyse expérimentale (Pinatel, 1963), et les faits ont maintes fois prouvé que le niveau à privilégier pour répondre à cette exigence est celui du crime.

Or, un examen minutieux des comportements illicites manifestés par les adolescents dans la vie courante nous révèle nettement l'extrême

hétérogénéité de leurs actes. Ainsi, nous pouvons énoncer plusieurs principes de différenciation à partir desquels émergent différents types de délinquance qui s'opposent entre eux sur chacun des principes mais qui, d'un principe à l'autre, s'emboîtent les uns dans les autres à la manière de formes gigognes.

Le premier de ces principes met en cause la *visibilité sociale* des comportements et permet d'opposer deux grands types de délinquance : la délinquance [24] cachée et la délinquance sanctionnée. La délinquance cachée est une délinquance ignorée par le groupe social pour deux raisons bien distinctes : d'une part, les actes posés correspondent à ce qui est le plus souvent appelé déviance ou indiscipline sociale et sont considérés comme des actes bénins ou mineurs qui, même s'ils sont visibles et connus du milieu, voire de la police, sont intentionnellement tolérés ; d'autre part, certains actes demeurent véritablement secrets et, même s'ils peuvent être judiciairement sérieux, sont commis en toute impunité.

La caractéristique majeure de la délinquance cachée est sa quasi-universalité (ou, selon l'expression de certains auteurs, son « caractère de normalité statistique ») chez les adolescents. De fait, elle est répandue à un point tel que, selon Leblanc (1983a) qui a mesuré son incidence grâce à un échantillon représentatif de l'ensemble des adolescents montréalais, 92,8% de ceux-ci reconnaissent s'être livrés à des actes délinquants au moins une fois au cours des douze mois précédant la mesure. Ces résultats concordent avec ceux de plusieurs investigations menées dans d'autres pays, les pourcentages d'adolescents impliqués variant de 70% à 95% (Leblanc, 1983a, a fait un relevé de ces recherches). Chez les adolescents de la région de Montréal, le pourcentage établi par LeBlanc s'est maintenu à un niveau remarquablement constant, avec une moyenne de plus de 90% durant les années 1967 à 1975 (LeBlanc, 1977b, énumère sept études successives qui aboutissent à un tel résultat).

De toute évidence, cette délinquance n'est pas judiciairisée et ne pourrait ni ne devrait l'être, même si les actes sont loin d'être toujours bénins. La tolérance judiciaire ainsi constatée, même si elle n'est pas toujours intentionnelle, apparaît nécessaire, d'autant plus qu'il ressort clairement que ces conduites ont très peu de chances de persister et qu'elles diminuent substantiellement au terme de l'adolescence. La conclusion de LeBlanc (1977a, p. 21), selon laquelle cette délinquance

est « ... un épiphénomène qui se greffe au processus de socialisation... », est donc pleinement justifiée puisqu'elle s'inscrit dans une période d'apprentissage ou, plus exactement, d'essais et d'erreurs sociaux quasi inévitables pour des jeunes en formation.

La délinquance sanctionnée est le résultat d'une décantation administrative et/ou judiciaire opérée sur les comportements adolescents jugés inadmissibles. Elle se compose des actes repérés par les agents officiels — policiers, officiers de justice, intervenants sociaux— surtout parce que la plupart de ces comportements tombent directement sous le coup des diverses lois et réglementations en vigueur et qu'ils justifient de la sorte une intervention et une sanction explicites. Le champ est de ce fait nettement plus restreint que celui de la délinquance cachée, car ce ne sont que les actes filtrés par l'intervention sélective du système de régulation sociale qui sont retenus.

Fouillant cette question de l'intervention sélective, le Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile (LeBlanc, 1971, 1976, 1977b ; Caplan, 1972) a démontré dans plusieurs travaux que, s'il n'y a pas de différence statistiquement [25] significative entre les divers milieux socio-économiques pour ce qui concerne le volume de la délinquance cachée, il y a par contre deux fois plus d'adolescents en milieu ouvrier qu'en milieu aisé qui deviennent officiellement délinquants (c'est-à-dire, ici, formellement reconnus par la police). Toutefois, des travaux approfondis, menés tant aux États-Unis (Short et Nye, 1958 ; Gibbons, 1970) qu'en Angleterre (Belson, 1975 ; West, 1982) et au Québec (références ci-dessus) montrent que c'est loin d'être par une sélection entièrement aléatoire que les adolescents sont amenés dans le circuit de l'administration de la justice, et que ceux qui ont le plus de chances de s'y retrouver sont les auteurs des actes délinquants les plus nombreux et les plus graves. Cependant, les adolescents de milieu aisé, même s'ils répondent à ces deux critères, ont deux fois moins de chances d'être « officialisés » que les adolescents de milieu ouvrier (LeBlanc, 1971).

Malgré ce biais, la délinquance sanctionnée apparaît comme le résultat d'un processus de repérage ayant une validité certaine. C'est pourquoi lorsque nous sommes en quête, à des fins d'expérimentation, d'un objet qui soit suffisamment significatif, substantiel et consistant, la délinquance sanctionnée, parce qu'elle est le produit d'une épuration sociale qui est loin d'être aveugle ou arbitraire, constitue une réalité

dont l'homogénéité intrinsèque est nettement plus marquée que celle de la délinquance cachée.

Le second principe permettant de distinguer les différents types de délinquance se fonde sur la nature en quelque sorte dérogatoire des actes eux-mêmes. Deux catégories d'actes délinquants deviennent manifestes ici. D'abord les actes appelés par les Américains *status offences*, qui sont des manquements aux réglementations spéciales applicables aux jeunes et que LeBlanc (1977a, p. 3), pour le Canada, énumère comme suit ; « ... les statuts fédéraux, les statuts provinciaux, la Loi sur les jeunes délinquants, la Loi sur la fréquentation scolaire, la Loi sur la consommation d'alcool, la Loi sur les véhicules à moteur et les règlements municipaux ». Ensuite les actes qui, de façon moins spécifique, résultent d'une violation des prescriptions du Code criminel, lesquelles s'appliquent à tout citoyen, jeune ou adulte.

Dans le premier cas, il s'agit de l'ensemble des comportements des mineurs qui sont définis formellement par la collectivité comme étant irrecevables (LeBlanc, Biron et Caplan, 1972) et qui encourent de ce fait une condamnation explicite ; nous adopterons (LeBlanc, 1977a) l'expression « délinquance statutaire » pour les désigner. Ils correspondent à un univers considérable d'actes de gravité et de forme variables.

Dans le second cas, les actes sont à proprement parler des délits ; leur caractère illicite est vraiment manifeste puisqu'ils enfreignent des interdits sociaux qui sont à la fois d'importance cruciale et unanimement appuyés par la société ; c'est pourquoi cette délinquance est qualifiée, à défaut d'un meilleur terme et au risque d'une certaine redondance, de « criminelle ». C'est une délinquance beaucoup plus significative, puisqu'elle implique un degré marqué de nuisance [26] sociale et qu'elle appelle un mode stable de réaction à travers le temps, car c'est elle qui mobilise la plus grande partie de l'activité de la police et des tribunaux pour mineurs (LeBlanc, 1977).

Dans la présente démarche, nous choisirons donc comme « cible prioritaire », pour reprendre les termes de Fréchette (1980), la délinquance criminelle. Nous sommes en effet convaincus qu'elle est la plus apte à fournir une base suffisamment cohérente et stable pour que devienne possible une véritable analyse scientifique, impliquant la mise à jour de formes d'expression constantes, l'identification de

relations de cause à effet ou au moins de relations d'influence, le dégagement de facteurs d'explication valables, etc. La délinquance statutaire ne pourrait répondre aussi bien à de telles attentes en raison de son caractère trop diffus et de son mode d'expression beaucoup plus aléatoire.

Finalement, le troisième principe fait intervenir l'action des « définisseurs ». En effet, plusieurs instances sociales distinctes sont chargées de repérer et de sanctionner la délinquance. La réaction sociale se matérialise dans l'intervention de trois types d'institution (que nous nommons les paliers de réaction sociale), chacun découpant la délinquance qui lui est propre ; nous obtenons ainsi, pour reprendre les termes de LeBlanc (1977b), la « délinquance policière », la « délinquance judiciaire » et la « délinquance institutionnelle ». En tenant compte de l'ordre donné, chaque délinquance présuppose la précédente, tout en étant substantiellement moindre que celle-ci ; c'est ainsi que la délinquance institutionnelle a d'abord été une délinquance policière puis une délinquance judiciaire.

À partir d'un tel principe de division de la délinquance en divers types, il nous est possible de déterminer avec une précision accrue la délinquance cible de notre démarche. Compte tenu d'ailleurs des arguments invoqués pour accorder la priorité à la délinquance sanctionnée et à la délinquance criminelle, le palier de réaction sociale où l'intervention différentielle est en mesure selon nous d'engendrer une spécificité réelle des actes (dans le sens où la délinquance y est suffisamment étoffée, homogène, consistante ...), paraît devoir se situer au niveau judiciaire (cette observation s'applique surtout à la situation qui prévalait dans les années 1970 lors de nos premières collectes de données).

En effet, au palier précédent, il est évident que la police, de par son rôle de premier agent de régulation sociale, est confrontée à une gamme incroyable d'actes de tout acabit (il est patent que l'on fait appel à la police pour tout et pour rien). Les affaires qu'elle est obligée de traiter, malgré l'impact des normes et des critères administratifs qu'elle s'efforce d'appliquer, demeurent excessivement disparates, allant des simples frasques, incartades ou négligences jusqu'aux « crimes » proprement dits, en passant par les violations des règlements municipaux, les manquements aux lois fédérales et provinciales ou encore les diverses applications de la Loi sur la protection de la

jeunesse. Il devient donc difficile de tabler sur la cohérence intrinsèque de la délinquance que les policiers ont mission d'identifier et de traiter.

[27]

Cependant, leur tamisage qui consiste à repérer les infractions susceptibles de mériter des effets de suite, soit administratifs, soit juridiques, est efficace. Dans une excellente analyse de la question, LeBlanc (1971, p. 149), démontre qu'à Montréal, malgré que l'action de la police repose sur une « base instable », l'étiquetage auquel celle-ci se livre :

... tient principalement compte de la nature des délits ; cette action tend à sélectionner ceux qui sont les plus sérieux ; elle élimine du système de la justice juvénile les délits bénins, qui étaient sur-représentés d'après la comparaison de la délinquance révélée et de la délinquance officielle ...

En regard de la délinquance relativement plus sérieuse, l'organisation bureaucratique qu'est la police opère assez uniformément, compte tenu, il va sans dire, de certaines fluctuations plus ou moins aléatoires ou de certains critères plus ou moins discrétionnaires dans la définition des actes.

Mais c'est au palier suivant, soit le palier judiciaire, que l'effet utile de ce tamisage se fait sentir, la relation étant telle, selon LeBlanc (1971, p. 167), que « le diagnostic des policiers se voit confirmé par la décision des juges... »

Au moment de l'intervention du tribunal, la validité de l'identification de la délinquance comporte des chances d'être sensiblement plus élevée, puisque de nombreux problèmes de tous genres et même pas mal de dérogations ont déjà été élagués. Cette tendance à mieux filtrer les cas ou à les aiguiller vers d'autres services est d'ailleurs à la hausse depuis quelques années, car les ressources humaines et institutionnelles se sont substantiellement accrues (Commission Charbonneau, 1982). Par conséquent, la plupart des jeunes qui ont comparu en vertu de la Loi sur les jeunes délinquants avaient très certainement plus de chances de présenter une configuration délictueuse réelle et nourrie.

Une confirmation indirecte de l'existence d'une délinquance substantielle à ce niveau est donnée par LeBlanc (1977b) lorsqu'il

montre que la délinquance cachée est vingt fois plus importante que la délinquance connue au palier du tribunal pour mineurs, alors qu'au palier de la police elle est dix fois plus marquée. Le même auteur (1977b, p. 25) établit aussi que de 1962 à 1974, la délinquance judiciaire présente au Québec une structure stable dans laquelle domine « la délinquance contre les biens, suivie de la délinquance violente contre les biens, puis des autres infractions au Code criminel et, loin derrière, de la délinquance contre les personnes » ; à travers le temps, cette délinquance apparaît donc tout à fait constante avec elle-même dans ses formes d'expression.

Quant à la délinquance institutionnelle, elle nous semble s'inscrire dans le prolongement de la délinquance judiciaire et ne pas être « substantiellement » différente de celle-ci, sinon par une probabilité de gravité accrue des actes délictueux eux-mêmes et du processus général de criminalisation. Les différences que nous pouvons observer à partir des données recueillies sur les internats (LeBlanc, 1983b) tiennent en majeure partie à l'aiguillage différentiel de certaines catégories de clients vers certains internats, compte tenu de la vocation respective, réelle ou présumée, de ces derniers.

[28]

Les trois principes dont il vient d'être question — visibilité sociale, nature dérogatoire des actes, action des définisseurs — nous permettent de rétrécir et en même temps de préciser considérablement la réalité visée par notre définition de la délinquance. Nous avons d'ailleurs montré précédemment que l'utilisation d'une conception trop large entraîne de nombreux inconvénients puisque, comme le note LeBlanc (1977b) avec justesse, toute la gamme des activités prohibées se trouvent alors regroupées sous ce terme, à partir des actes « jugés par les adultes comme impropres à un mineur » (1977b) jusqu'aux délits définis avec précision par le Code criminel, en passant par les comportements prohibés par les lois et règlements « édictés » spécialement pour les juvéniles (1977b). Une définition de type « générique », recouvrant un tel éventail d'actes, serait évidemment marquée par une élasticité sémantique excessive et risquerait fort d'être source de brouillage sinon de confusion dans le processus scientifique d'appréhension et d'interprétation de la réalité.

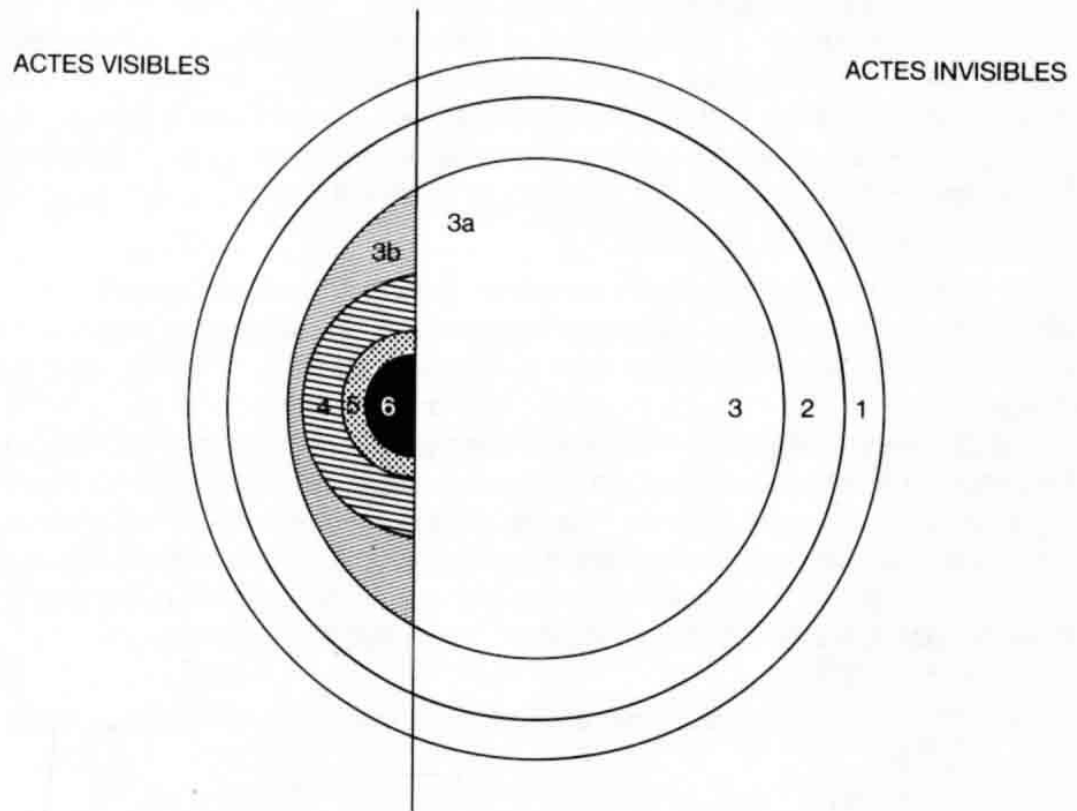
C'est pourquoi nous optons carrément, et toute la suite du présent ouvrage sera régie par ce choix, pour une définition « restreinte » de la délinquance, qui reflète d'ailleurs très bien la problématique fondamentale de la criminologie. Nous envisageons la délinquance comme :

une conduite *JUVÉNILE*, c'est-à-dire une conduite dont l'auteur est un mineur aux yeux de la loi, une conduite *DÉROGATOIRE*, puisqu'elle va à l'encontre des prescriptions normatives écrites — une priorité stricte étant accordée aux violations « criminelles » par opposition aux violations « statutaires » —, une conduite *INCRIMINABLE*, dont le caractère illégal a été, ou pourrait être, validé par une arrestation ou une comparution devant un tribunal et qui est passible d'une décision à caractère *JUDICIAIRE* et une conduite *SÉLECTIONNÉE*, puisqu'elle n'englobe qu'un nombre limité d'actes dont le calibrage, en matière de dangerosité sociale, est acquis et présente un haut degré de stabilité.

Cette définition, en plus de tenir compte du contenu des lois, répond à plusieurs exigences majeures : 1) elle cherche évidemment à maximiser la spécificité, l'homogénéité et la constance de l'objet de mesure (c'est une délinquance aux contours bien définis) ; 2) elle dégage et retient ce qui est hautement significatif pour le groupe social, c'est-à-dire ce que le groupe réproouve de façon claire à travers des prescriptions normatives formelles (c'est une délinquance définie par consensus social) ; 3) elle tire parti du travail accompli par les instances de régulation sociale dont l'un des rôles les plus importants est de reconnaître la délinquance (ce qui en fait une délinquance liée au vécu social concret) ; 4) méthodologiquement, elle n'engage qu'un seul niveau d'analyse, soit celui du crime, et laisse complètement libre l'autre niveau qui nous intéresse, soit celui du criminel, de telle sorte qu'il nous sera possible de mettre ce dernier à contribution pour expliquer le premier (c'est une délinquance strictement définie comme comportement)...

[29]

Figure 1.1.
**ILLUSTRATION DE LA SPÉCIFICATION
 DE LA NOTION DE DÉLINQUANCE**



1. Univers de la déviance.
2. Univers de la délinquance générale (statutaire et criminelle).
3. Actes criminels susceptibles d'entraîner une sanction :
 - 3a. ... qui restent cachés,
 - 3b. ... qui sont connus et contrôlés.
4. Délinquance sanctionnée par la police.
5. Délinquance sanctionnée par le Tribunal.
6. Délinquance entraînant le placement en internat.

Le schéma de la figure 1.1. vise à illustrer le sens de notre définition « restreinte » de la délinquance. Il permet de voir qu'à partir de ce que nous appelons l'univers de la déviance, qui regroupe l'ensemble des interdictions que la société impose aux jeunes (cercle n° 1), en passant par l'univers de la délinquance générale qui contient tous les actes

formellement prohibés dans des codes ou des réglementations (cercle n° 2), et jusqu'à l'univers des actes qui sont effectivement l'objet de sanctions dans les pratiques courantes (cercle n° 3), il y a emboîtement sélectif selon un processus que nous estimons sensé puisqu'il retient, et les auteurs cités l'établissent, les actes à la fois les plus sérieux et les plus répétitifs. À l'intérieur du groupe des actes sanctionnés par la police, un [30] nouveau filtrage intervient, qui amène une réduction, encore une fois sensible, du nombre des actes traités par le Tribunal.

Le schéma illustre le principe selon lequel, à chaque fois que le cercle se rétrécit, les actes résiduels gagnent en spécificité et en authenticité délinquante, la présence de ces deux caractéristiques étant de plus en plus assurée, selon les recherches inventoriées, à mesure que le phénomène est tamisé par les diverses instances. De cette façon est renforcée la garantie que le comportement délictueux choisi comme objet de mesure correspond bel et bien à la délinquance véritable et qu'il est susceptible de ce fait d'avoir une signification réelle pour son auteur.

Compte tenu des précisions qui viennent d'être apportées, il nous est possible d'affirmer que c'est la « délinquance incriminable » (celle que l'on trouve à l'intérieur du cercle n° 3) qui sera notre préoccupation majeure tout au long du présent ouvrage. Elle englobe les actes que les différents agents de contrôle social (policiers, délégués à la jeunesse, avocats, juges, etc.) ont pour mandat de sanctionner en vertu des lois, des ordonnances et des règles de procédure actuellement en vigueur pour les mineurs. Plus simplement dit, ces actes sont ceux que le législateur ou ses mandataires considèrent comme passibles de poursuite devant un tribunal. Nous avons cherché à déceler chez nos sujets la présence de tels actes, qu'ils aient été ou non contrôlés officiellement.

[31]

PREMIÈRE PARTIE
LE PHÉNOMÈNE DE LA DÉLINQUANCE

Chapitre 2

**LA CONDUITE DÉLINQUANTE
DES ADOLESCENTS**

Introduction

Comment mesurer la délinquance réelle ?

La qualité de la mesure
La mesure retenue

La nature et l'ampleur de la délinquance

La délinquance des adolescents conventionnels

L'ampleur
Les variations

La délinquance des adolescents judiciairisés

L'ampleur
Les formes spécifiques : vol avec effraction, vol à l'étalage, vol de véhicules à moteur, vol simple, vol d'une personne, vol grave, vandalisme, attaque contre la personne, autres catégories

De la délinquance des adolescents conventionnels à celle des adolescents judiciairisés

Quelques précautions préalables
Les différences d'échelle

Des différences de proportion mais aussi des traits communs

[Retour à la table des matières](#)

[32]

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

La délinquance incriminable est notre point de mire, avons-nous affirmé dans le chapitre précédent. Il s'agit d'une cible aux dimensions sans doute limitées, mais qui nous place au cœur du phénomène que nous voulons étudier. Encore nous faut-il faire mouche, c'est-à-dire appréhender cette délinquance telle qu'elle existe, dans toutes ses manifestations mais surtout dans toute son étendue.

Deux voies s'ouvrent à nous pour recueillir les données sur pareille délinquance. La première consiste à faire l'inventaire des délits connus et consignés au greffe du Tribunal ou dans les dossiers de police, afin d'obtenir la feuille de route officielle du sujet (l'appendice A présente de telles statistiques). La seconde conduit à l'interrogation de l'adolescent lui-même sur les délits qu'il a commis, en misant sur son assentiment à les raconter ainsi que sur sa capacité de se les remémorer fidèlement.

Or il est bien connu des chercheurs en criminologie que la première approche sous-évalue considérablement le volume et l'intensité de l'activité délictueuse, puisqu'un nombre très élevé de transgressions (de 75% à 85% selon les estimations) échappent à la détection policière ou judiciaire. C'est pourquoi nous avons choisi de donner priorité à la seconde approche, celle qui se fonde sur l'aveu par le sujet lui-même de ses délits, dont il est en définitive le principal témoin.

Cette technique d'enquête, qui met en relief ce que nous désignons sous les termes de délinquance « révélée », « racontée » ou « confessée », a gagné ses lettres de noblesse depuis déjà un bon moment en criminologie. C'est en effet en 1943, il y a déjà plus de quarante ans, que Porterfield (1946) a effectué sur un échantillon d'adolescents la première grande enquête de délinquance révélée. Quelques années plus tard, Wallerstein et Wyle (1947) ont fait de même avec un échantillon d'adultes. Ces démarches étaient les premières à

sonder l'activité délictueuse cachée et à lever le voile sur ce qui a été appelé le « chiffre noir » de la criminalité. En même temps était mise au point une technique permettant de mesurer le niveau réel d'activité illicite dans un groupe social donné.

L'appréciation de l'activité criminelle cachée a d'ailleurs fait l'objet de nombreuses spéculations depuis ce temps et la question est même demeurée jusqu'à aujourd'hui un sujet majeur de controverses. C'est ainsi qu'on a soutenu que les enquêtes basées sur la confession ou l'aveu étaient dangereuses parce qu'elles remettaient en question la définition et l'identification de la délinquance par les organes officiels. On a prétendu de plus qu'elles faussaient l'évaluation de la distribution de la délinquance et de ses causes, même si, comme nous l'avons déjà souligné, les faits montrent qu'il n'y a pas de contradiction entre les relevés de délinquance officielle et ceux de délinquance cachée. On leur a reproché [33] aussi de « dramatiser » l'ampleur et la gravité de la délinquance, ce qui risquait d'inciter les instances responsables à faire preuve d'une rigueur excessive...

Dépassant les critiques du genre qui ont été formulées de part et d'autre, les criminologues se sont efforcés de clarifier la question-clé suivante : *Est-il possible de mesurer avec efficacité la délinquance réelle au moyen de la révélation faite par le sujet lui-même ?*

COMMENT MESURER LA DÉLINQUANCE RÉELLE ?

[Retour à la table des matières](#)

Tout d'abord, deux types de problèmes doivent être considérés : le degré de qualité technique qui caractérise l'instrument construit, et les difficultés d'interprétation qui découlent de ce type de mesure. La qualité technique de l'instrument construit dépend évidemment de la forme et des caractéristiques de l'instrument (questionnaire ou entrevue, période de temps allouée pour répondre, etc.), ainsi que de la qualité de l'information obtenue du point de vue de la vraisemblance, de la fidélité et de la validité. Les problèmes d'interprétation sont fonction de la représentativité de l'échantillon et de la pertinence des conduites délinquantes énumérées dans l'instrument.

La qualité de la mesure

L'évaluation de la délinquance selon cette méthode se fait habituellement à partir d'un questionnaire anonyme, administré en groupe, conçu avec des catégories de réponses fixes (du type jamais, quelquefois, souvent...) et centré sur la délinquance récente (en général, celle de la dernière année). D'autres techniques de collecte ont aussi été mises à contribution, dont l'entrevue individuelle et le questionnaire avec identification ...

Depuis les premières tentatives pour connaître l'ampleur réelle de la délinquance, les chercheurs ont débattu le pour et le contre de l'utilisation de l'entrevue et du questionnaire. Nous avons antérieurement résumé les principaux éléments en faveur de l'une ou l'autre procédure : l'entrevue, surtout l'entrevue en profondeur, dépasse largement en précision et surtout en étendue les relevés officiels, dont la faiblesse ne fait de doute pour personne, et se révèle supérieure même au questionnaire objectif, si détaillé soit-il, pour la qualité de son contenu, pour son extension et pour sa pertinence ; par ailleurs, le questionnaire écrit possède plus d'un avantage : il est économique, constant, directement quantifiable et comparable, et il peut être gradué... (Fréchette et Leblanc, (1979).

[34]

La pratique la plus courante a été et demeure celle de l'utilisation du questionnaire objectif ; Hardt et Bodine (1965) ont relevé 12 questionnaires de ce type sur 20 enquêtes répertoriées ; Gibson (1968), 9 sur 15 ; pour notre part, (LeBlanc *et al.*, 1972), le résultat a donné 34 sur 40. Nous n'analyserons pas ici toutes les études techniques sur le sujet (voir à ce propos LeBlanc, 1981), mais nous croyons opportun de rapporter le seul travail d'envergure effectué sur la valeur comparée de l'entrevue anonyme, de l'entrevue personnalisée, du questionnaire anonyme et du questionnaire identifié. Il s'agit d'une étude de Hindelang *et al.* (1981) qui, à partir d'une esquisse expérimentale de recherche, en sont arrivés aux constatations suivantes : d'abord, l'obtention des informations se fait de façon tout aussi efficace d'une technique à l'autre ; ensuite, le degré d'efficacité relatif aux variations

de la délinquance selon le sexe, la classe sociale, l'âge, etc., est sensiblement le même d'une procédure à l'autre ; de plus, quels que soient les critères techniques de fidélité et de validité de l'instrument utilisé, il ressort une similarité étonnante entre les résultats obtenus à partir des quatre procédures étudiées. Les auteurs concluent donc que les résultats des études sur la délinquance confessée sont largement indépendants de la technique employée. La formulation des questions revêt cependant une importance capitale pour la qualité des résultats. Certains auteurs (Elmhorn, 1965 ; Heise, 1968) se sont penchés sur ce problème et ont conclu que la nature de l'acte criminel qui est l'objet d'investigation doit être précisée avec soin.

La vraisemblance des réponses fournies constitue un autre aspect majeur de la qualité de l'enquête ; elle correspond à la crédibilité des répondants, c'est-à-dire à leur honnêteté, à leur franchise dans les réponses fournies. Plusieurs auteurs ont traité longuement ce problème, dont Stinchcombe (1964) et Hirschi (1969), selon lesquels il apparaît peu probable que les répondants essaient systématiquement de bien ou mal paraître. Cette constatation est confirmée par les résultats de Clark et Tifft (1966) qui, après avoir procédé à des tests au moyen du détecteur de mensonge, ont établi à 93% le taux global de véracité. La vraisemblance des réponses a aussi été vérifiée au moyen d'échelles de véracité (Nye et Short, 1958 ; SurrIDGE et Lambert, 1972 ; Whitehead et Smart, 1971) et moins de 1% seulement des répondants manquaient de franchise selon ces critères.

Les inventaires de délinquance révélée ont évidemment été soumis à des épreuves de fidélité qui évaluaient leur capacité de mesurer de façon équivalente, à différents moments, la délinquance réelle. Les études ont démontré que les répondants étaient cohérents avec eux-mêmes, que ce soit par la vérification du nombre de sujets qui disent la même chose, le taux atteint étant de 80% et plus ⁴ ou par la vérification de la similitude des réponses obtenues lors du [35] deuxième test, les pourcentages obtenus se situant autour de 60% pour de courtes périodes ⁵.

⁴ Voir Elmhorn, 1965 ; Kulik, 1968 ; LeBlanc et Fréchette, 1979.

⁵ Voir Clark et Wenninger, 1961 ; Dentler et Monroe, 1961 ; Kulik, 1968 ; Whitehead et smart, 1971 ; Clark et Tifft, 1966 ; Farrington, 1973 ; Bachman, Malley et Johnston, 1978 ; Fréchette et LeBlanc, 1978e).

Signalons à cet égard une étude récente de Hindelang *et al.* (1981) portant sur différents modes d'administration de la mesure, qui montre que la cohérence interne et la stabilité sont excellentes quelle que soit la méthode de collecte retenue. Ces auteurs ont vérifié aussi, comme nous l'avions fait auparavant (LeBlanc *et al.*, 1972), plusieurs autres modes d'appréciation de la fidélité de la mesure (formes équivalentes, corrélations interitems, distribution au hasard des items) et les résultats demeurent excellents.

La validité de ces instruments a aussi été vérifiée sous deux aspects majeurs : le premier concerne la validité « prédictive », c'est-à-dire le degré de précision avec lequel la mesure de délinquance confessée rejoint la délinquance effectivement perpétrée ; le second met en cause la validité « convergente », c'est-à-dire le degré de concordance entre les résultats obtenus par la méthode de confession et ceux fournis par d'autres indicateurs de l'activité délictueuse.

Dans le premier cas, de nombreux auteurs ont contrôlé si les délits officiellement connus et consignés dans les dossiers de police ou au Tribunal étaient avoués spontanément par les jeunes qui les avaient commis, et donc s'il y avait correspondance entre la délinquance officielle et la délinquance révélée. À cette fin, différents groupes de sujets (écoliers, délinquants en liberté, délinquants en internat...) ont été mis à contribution.⁶ L'ensemble de ces travaux établit l'existence de covariations significatives dans le taux et la gravité de l'activité délinquante chez les divers groupes enquêtés. Dans la seule synthèse rigoureuse dont nous disposons sur la validité prédictive, Farrington (1973) conclut que les résultats ont une valeur théorique plutôt que pratique : la délinquance cachée actuelle est un bon indice prévisionnel de la délinquance officielle future, mais cet indice comporte une large marge d'erreur. Par ailleurs, nos travaux (Bossé et LeBlanc, 1980 ; LeBlanc, 1983) et ceux de Loeber (1982) indiquent qu'il s'agit quand même du meilleur indice de la conduite délinquante future.

Dans le second cas, l'étude des corrélations entre les mesures prélevées dans les inventaires de délinquance révélée d'une part, et les

⁶ Voir Nye et Short, 1958 ; Reiss et Rhodes, 1959 ; Erickson et Empey, 1963 ; Voss, 1963 ; Christie *et al.*, 1965 ; LeBlanc, 1969 ; Fréchette et LeBlanc, 1978 ; Hindelang *et al.*, 1981.

mesures obtenues par le truchement d'autres révélateurs de délinquance d'autre part, a été menée de deux façons.

[36]

La première, pour laquelle les travaux sont plutôt rares, consiste en la comparaison de diverses échelles de délinquance révélée (les résultats disponibles démontrent des corrélations en général élevées ⁷) ou encore en la confrontation, comme nous l'avons fait avec l'échelle « Socialisation » du test CPI (*California Psychological Inventory*), de mesures indirectes de propension à la délinquance avec des mesures de la délinquance officielle, ce qui nous a permis d'obtenir des corrélations substantielles de l'ordre de 0,60 à 0,80 ⁸. La seconde est constituée par la confrontation de la délinquance révélée à des critères indépendants, plus particulièrement des sources non officielles capables d'indiquer une participation à l'activité délinquante. Pour ce faire, Gold (1970) a eu recours à des informateurs tandis qu'ERICKSON et Smith (1974) ont employé une approche parallèle où les répondants pouvaient tricher ; les résultats des deux méthodes ont indiqué un excellent degré de validité puisqu'il s'est établi une concordance dans 75% des cas. Une autre méthode utilisée qui a fait émerger de fortes corrélations est celle d'une liste des actes délinquants commis par des amis ou la fratrie, qu'on demande à des jeunes de dresser (LeBlanc *et al.*, 1972 ; Hindelang *et al.*, 1981). Une dernière technique consiste à demander aux répondants s'ils ont déjà eu des contacts officiels avec la police. Les résultats de ces deux autres types de démarche sont eux aussi impressionnants, depuis les premiers travaux d'ELMHORN (1965) et de CHRISTIE *et al.*, (1965), en passant par les nôtres (LeBlanc, inédit), jusqu'au plus récent de Hindelang *et al.*, (1981) ; ils indiquent des coefficients de 0,62 à 0,70 pour la délinquance « normale » et des coefficients encore plus élevés pour la délinquance grave. Notons que plusieurs auteurs ⁹ ont démontré qu'il y a un lien entre le fait, pour un

⁷ Voir DENTLER et Monroe, 1961 ; LeBlanc, 1969 ; Hirschi, 1969 ; Hindelang, 1971 ; Caplan, 1972 ; Fréchette et LeBlanc, 1978 ; Hindelang *et al.*, (1981).

⁸ Voir LeBlanc, 1969 ; Biron, LeBlanc et Maisonneuve, 1971 ; LeBlanc, 1972 ; Caplan, 1979.

⁹ Voir Gibson *étal.*, 1970 ; Blackmore, 1974 ; Erickson et Empey, 1963 ; Hardt et Peterson, 1972 ; Hindelang *et al.*, 1981.

jeune, de rapporter l'existence d'un dossier officiel le concernant et le fait qu'il ait effectivement un tel dossier à la police ou au Tribunal.

En ce qui a trait à la délinquance officielle, plusieurs mesures différentes ont été employées : les infractions connues de la police (Elliott et Voss, 1974 ; LeBlanc, inédit), les contacts officiels avec la police et/ou le Tribunal (Hirschi, 1969 ; Kulik, 1968), les comparutions au Tribunal (Erickson, 1972) et les condamnations ¹⁰ Les résultats de ces travaux sont significatifs : dans l'ensemble, les corrélations entre les données officielles et les données confessées sont élevées ou au moins moyennes, selon les faiblesses inhérentes à chaque type de mesure.

[37]

La mesure retenue

L'acquis scientifique, comme nous venons de le voir, nous autorise pleinement à croire que la méthode de la confession reflète bien la réalité qu'elle cherche à appréhender. C'est pourquoi nous nous sommes servis de ce mode d'investigation. Plus encore, nous avons tenté de résoudre les deux difficultés majeures que sont la représentativité des conduites délinquantes retenues dans l'instrument de mesure et la représentativité des échantillons.

La question de la représentativité des conduites délinquantes était particulièrement cruciale, compte tenu de la définition de la délinquance que nous avons adoptée au chapitre 1. Nous avons opté en effet pour une définition qui, tout en spécifiant le caractère criminel des actes, cherche à inclure toute la gamme des délits (LeBlanc et *al.*, 1972 ; Fréchette, 1980). Par rapport à la mesure, ce choix soulève un problème de validité logique et l'on sait, en sciences humaines, qu'il s'agit du type de validité le plus difficile à assurer. Dans le cas des enquêtes de délinquance révélée, ce type de validité renvoie à deux questions : 1) *Les conduites retenues sont-elles vraiment des conduites délinquantes,*

¹⁰ Voir Elliott et Voss, 1974 ; Erickson et Empey, 1963 ; Gould, 1969 ; Hackler et Lutt, 1969 ; Gibson *et al.*, 1970 ; Farrington, 1973 ; Bossé et LeBlanc, 1980.

c'est-à-dire seraient-elles considérées comme telles par des agences officielles de contrôle social ? 2) Les conduites retenues représentent-elles bien l'ensemble de l'activité délinquante ?

Notons que, dans la majorité des enquêtes, on porte peu d'attention à cette question de la représentativité des conduites retenues. Ou bien les chercheurs utilisent tel quel un instrument déjà testé (le questionnaire de Nye et Short est le plus employé), ou bien ils le déforment en enlevant ou en ajoutant quelques items, ou bien ils changent la formulation de certains items. Les auteurs des études récentes (LeBlanc *et al.*, 1972, 1979 ; Elliott et Ageton, 1980 ; Hindelang *et al.*, 1981) et des recherches dont nous nous inspirons ici se sont beaucoup préoccupés de cette question et se sont efforcés d'obtenir la meilleure représentativité possible des diverses conduites, depuis les délits mineurs jusqu'aux délits sérieux.

Quant à savoir si les conduites retenues pour la mesure sont effectivement des conduites délinquantes au sens de la loi, les travaux (Gold, 1970) et les discussions (Hindelang *et al.*, 1981) en ce sens convergent pour reconnaître que les questions posées dans la plupart des instruments portent généralement sur des conduites punissables, mais qu'en réponse à ces questions les répondants rapportent souvent des événements vécus qui pourraient ne pas être considérés comme délictueux selon les critères juridiques habituels. Il est donc clair que la confession donne une indication de l'incidence et de la prévalence des conduites socialement nuisibles, mais qu'elle n'est pas un indice absolument sûr du taux de délinquance formelle. Nous pouvons toutefois en conclure que la validité logique de la mesure, sans être parfaite, est satisfaisante.

[38]

En ce qui concerne la représentativité des échantillons, on ne peut accuser les auteurs des études de délinquance cachée d'utiliser des échantillons trop restreints, puisqu'en général ils font appel à plusieurs centaines d'adolescents. Néanmoins, rares sont les échantillons pleinement représentatifs car la plupart des travaux ont porté sur la clientèle scolaire. Les quelques enquêteurs (dont nous sommes) qui ont voulu tirer un échantillon vraiment aléatoire se sont butés à la difficulté suivante : comment englober les décrocheurs scolaires, les populations marginales, les populations institutionnalisées ?

Pour remédier à ces divers problèmes, nous avons d'abord misé sur l'ampleur des données recueillies. En effet, à partir de deux échantillons aléatoires, respectivement de 3 070 adolescents fréquentant ou non l'école (que nous qualifierons d'adolescents conventionnels) et de 470 pupilles du Tribunal (que nous qualifierons d'adolescents judiciairisés), nous avons pu dresser un inventaire beaucoup plus complet et beaucoup plus nuancé de la délinquance chez les adolescents. De plus, nous avons eu recours à deux modes de collecte de données (voir Fréchette et LeBlanc, 1978) : d'abord l'administration aux deux échantillons recrutés d'un questionnaire de délinquance révélée, ensuite le recours à une entrevue semi-structurée pour les adolescents judiciairisés uniquement.

Les adolescents conventionnels devaient remplir un questionnaire d'environ 200 questions où étaient insérés au hasard les 39 actes délinquants choisis ; à chaque énoncé, ils devaient indiquer laquelle des catégories suivantes s'appliquait à leur comportement de la dernière année : jamais, une ou deux fois, plusieurs fois ou très souvent. Le produit de cette investigation, que nous avons appelé la « délinquance révélée », contient un matériel qui permet de juger l'ampleur, la nature, la gravité et la diversité de la délinquance, mais uniquement de la délinquance récente, soit celle de la dernière année.

Les adolescents judiciairisés, quant à eux, étaient invités à « raconter » les délits qu'ils avaient commis ; pour les orienter dans cette rétrospective, une entrevue semi-structurée avait été préparée, qui leur permettait de décrire de façon aussi exacte et aussi précise que possible la nature des délits commis, leur fréquence, les circonstances dans lesquelles ils s'étaient produits, leurs conséquences judiciaires, etc. C'est la totalité de leurs actes délictueux que les sujets devaient inventorier, à partir des plus récents jusqu'aux plus anciens, en reconstituant l'ordre chronologique le plus fidèlement possible. De la sorte, il nous a été possible de retracer les faits connus et enregistrés par les instances officielles (police, Tribunal, centres d'accueil...) de même que les actes ignorés de celles-ci (d'ailleurs, pour favoriser la validité de l'enquête, nous garantissions aux sujets, dès le début de l'entretien, le caractère confidentiel des informations qu'ils allaient nous transmettre).

Le produit de cette investigation, que nous avons appelé la « délinquance racontée », contient un matériel abondant : à un relevé

des délits qui se révèle aussi complet que possible s'ajoute, pour chacun, une étude de la motivation, [39] de la préparation, du *modus operandi*, de la participation ou non de complices, des réactions pendant et après le passage à l'acte, etc.

Il importe de souligner que les données consignées dans la délinquance révélée tout comme dans la délinquance racontée sont strictement « comportementales », c'est-à-dire qu'elles se rapportent uniquement à l'agir délictueux. Ce niveau de mesure devait demeurer pur, non contaminé par des composantes d'un autre ordre (psychologique, culturel, social ou autre), permettant ainsi des confrontations ultérieures avec d'autres mesures, prises alors comme variables dépendantes.

LA NATURE ET L'AMPLEUR DE LA DÉLINQUANCE À L'ADOLESCENCE

[Retour à la table des matières](#)

L'analyse vise ici à ouvrir une fenêtre épidémiologique et comparative sur le phénomène de la délinquance. Dans une première section, nous décrirons la délinquance des adolescents de 12 à 18 ans qui représentent l'ensemble de la population adolescente de Montréal, en fonction particulièrement de l'âge, du sexe et du statut social. La deuxième section traitera de la délinquance des adolescents recrutés au Tribunal de la jeunesse de Montréal. Nous analyserons alors l'activité délinquante de ces jeunes (circonstances, durée ...) sous toutes ses facettes. Pour terminer, une section comparative nous permettra de confronter la nature et l'ampleur de la délinquance de l'un et l'autre groupe, de manière à identifier leurs différences et leurs ressemblances.

La délinquance des adolescents conventionnels

Une question qui a beaucoup intrigué les criminologues au cours des dernières décennies est celle du nombre réel d'adolescents qui se livrent à des activités délictueuses. Pour les responsables de l'application des lois, cette question est cruciale car, advenant le cas où les conduites adolescentes pourraient constituer une réserve inépuisable de comportements délictueux, le problème des « limites de tolérance » se poserait alors avec un acuité particulière.

L'ampleur de leur délinquance

C'est pourquoi l'étude de l'ampleur de la délinquance est particulièrement importante. Il ressort de nos observations que la délinquance, dans le sens que nous lui avons donné plus haut de « conduite incriminable », frappe une proportion [40] particulièrement élevée d'adolescents de 12 à 18 ans ; en effet, 92,8% d'entre eux admettent être passés à l'acte au moins une fois au cours de la dernière année ¹¹ Donc, si la loi avait été appliquée rigoureusement, 93% des adolescents de 12 à 18 ans auraient pu comparaître devant les tribunaux pour mineurs. Des proportions semblables sont observables dans divers pays du monde occidental : ainsi, Elmhorn (1965) rapporte 93% chez les jeunes de 9 à 14 ans en Suède ; Junger-Tas (1976) obtient 68% chez les jeunes de 15 à 16 ans en Belgique ; William et Gold (1972) relèvent 88% dans un échantillon national d'adolescents de 13 à 16 ans aux États-Unis ; Farrington (1973) obtient 96% dans un échantillon d'adolescents provenant des milieux ouvriers en Angleterre ; Monrange (1979) rapporte que 89% des écoliers de France avouent avoir commis

¹¹ Au total, 39 énoncés mesuraient la délinquance des sujets : les données recueillies provenaient d'un échantillon-maître de 3070 adolescents (voir BIRON étal., 1975 et BIRON et LEBLANC, 1977), parmi lesquels 825 avaient été vus à deux reprises, avec un intervalle de deux ans entre les rencontres. L'échantillon initial de 3070 adolescents couvrait les âges de 12 à 16 ans et, de manière à faire une description de la délinquance chez les adolescents de 12 à 18 ans, nous avons constitué un échantillon de 1084 sujets à partir de leurs réponses soit à la première collecte de données, soit à la seconde.

des délits ; Remschmidt (1978) en Allemagne et Podgorecki (1976) en Pologne obtiennent des taux aussi élevés.

Malgré des différences dans la composition des échantillons et dans les mesures de délinquance générale, les diverses enquêtes nous permettent d'affirmer que 90% des adolescents commettent, annuellement, des actes qui pourraient les conduire devant les tribunaux pour mineurs. Toutes les études montrent aussi une même distribution de fréquence de la délinquance ; cette distribution, en forme de L, indique que la majorité des adolescents commet très peu d'actes délinquants tandis qu'une faible minorité en pose beaucoup.

Cette ampleur de la délinquance n'est certes pas fortuite ni localisée, à preuve le fait qu'elle ressorte dans un nombre élevé d'enquêtes indépendantes se chiffrant à près d'une centaine à travers le monde occidental (LeBlanc, 1983a). Elle n'est pas non plus propre à une période, puisque les enquêtes s'échelonnent de 1946 à aujourd'hui ; en outre, à Montréal seulement (LeBlanc, 1972), nous avons relevé sept enquêtes qui, bien que réparties sur une période de plus de dix ans et malgré des variations touchant les comportements délinquants proposés, l'âge (diverses compositions entre 12 et 18 ans) et le sexe, aboutissent à une proportion relativement similaire d'adolescents qui avouent avoir commis des actes délinquants, soit environ 90% pour chacune des sept enquêtes. La seule variation importante, quant à la nature de l'activité délinquante, concerne le trafic et la consommation de drogue qui ont gagné une place de plus en plus grande dans l'activité illégale des adolescents. Gold et Reimer (1974), en comparant le taux de délinquance cachée en 1967 et en 1972, confirment cette progression du phénomène de la drogue ; par ailleurs, ils [41] concluent que la fréquence des actes délinquants chez les adolescents américains était un peu plus faible en 1972 qu'en 1967, du fait d'une diminution chez les garçons et en dépit d'une augmentation chez les filles. Lawrence et Shireman (1980) abondent dans le même sens.

Ces observations nous amènent à avancer l'hypothèse que la délinquance est avant tout un épiphénomène de l'adolescence. Matza (1964) avait déjà soutenu une position semblable, qui n'a cependant pas reçu toute l'attention qu'elle méritait de la part des chercheurs et des théoriciens parce que l'objet d'étude était alors la délinquance apparente et que les données empiriques semblaient établir que ce type de délinquance était l'apanage de certains groupes sociaux particuliers.

Parler de la délinquance comme d'un épiphénomène de l'adolescence, c'est soutenir que sa présence n'est qu'accessoire tout au long de cette période de la vie et, surtout, c'est affirmer qu'elle n'affecte pas profondément le développement de l'individu à ce moment-là, d'autant plus que l'adolescence est généralement reconnue comme une période de crise et de remise en question au cours de laquelle les processus de régulation normative de la conduite sont notamment soumis à dure épreuve.

L'adhésion aux normes étant donc un des acquis majeurs de cette période, il nous paraît plausible de penser que la généralisation de la délinquance chez les adolescents fait précisément partie de cette mise à l'épreuve des règles grâce à laquelle chaque sujet, dans une sorte de vérification nécessaire des limites de tolérance sociale, sonde et valide tout autant la nécessité que la légitimité des normes de conduite. Cette observation ne signifie pas que tous les adolescents enfreignent ou doivent enfreindre les interdictions, mais que bon nombre le font à l'occasion, par ignorance, par défi, par recherche d'excitation, par plaisir ou pour les mêmes motifs que dans bien d'autres conduites humaines ... (voir Cusson, 1981). Bref, cette délinquance accompagne l'adolescence et peut même y jouer un rôle utile, mais elle ne caractérise ni ne détermine la condition de l'adolescent.

Si la délinquance, comme mode général de comportement, touche presque tous les adolescents de 12 à 18 ans, son incidence doit être appréciée différemment lorsque la gravité des actes entre en ligne de compte. En effet, les actes les plus fréquents sont les plus bénins ; et si 92,8% des jeunes ont commis au moins une transgression, il y en a 88% qui ont contrevenu à une prescription exclusive aux adolescents, alors qu'il y en a 81,5% qui ont dérogé au Code [42] criminel ¹². C'est en fait

¹² L'échelle de délinquance criminelle regroupe 32 comportements qui portent sur le vol bénin, le vol grave, l'agression et le vandalisme. Il s'agit de comportements inscrits dans le Code criminel qui peuvent donc entraîner pour tout contrevenant des poursuites judiciaires. Les scores sur cette échelle varient de 0 à 32. Pour les besoins de l'analyse, nous avons constitué quatre groupes à partir de la distribution des scores. Les groupes sont : absents de délinquance, score de 0, 220 sujets (18,5%) : délinquance criminelle faible, scores de 1 à 2, 263 sujets (29,8%) : délinquance criminelle moyenne, scores de 3 à 10, 461 sujets (42,5%) : délinquance criminelle grave, score de 11 et plus, 60 sujets (9,2%).

ce dernier type de délinquance, dite spécifique, qui, conformément à la définition adoptée au chapitre 1, nous intéressera au premier chef. Il faut souligner que, parmi le groupe de jeunes recrutés dans les écoles, 8,7% seulement ont commis des actes de délinquance plus graves ¹³.

D'ailleurs, cette délinquance de type criminel a un contenu très disparate et porte sur des cibles de natures bien différentes. En effet, nous avons noté que 4,4% des jeunes ont commis un ou des vols graves (voir Fréchette et LeBlanc, 1979, pour les définitions de ces mesures de la délinquance), 15% se sont livrés à du vandalisme, 28% ont consommé de la drogue ou en ont fait le trafic, 31% ont agressé autrui et 37,5% ont commis des vols bénins (voir la figure 2.1.). Ainsi, chaque catégorie de délinquance criminelle est pratiquée par, au plus, un tiers des adolescents et bon nombre de ces actes, même s'ils sont considérés techniquement comme des délits, correspondent à ce qui peut être appelé des « comportements juvéniles » et ne véhiculent pas toujours un niveau élevé de malfaisance sociale.

En ce qui a trait à la variété de la délinquance, il est clair que, pour une proportion substantielle d'adolescents (37,8%), il ne s'agit que d'une incursion éphémère dans des modes illicites de comportement. Dans le même sens, un deuxième groupe, important lui aussi (29,5%), se cantonne dans un patron homogène de délinquance, c'est-à-dire dans

¹³ Pour mesurer la délinquance grave, nous avons d'abord dû choisir des critères qui permettent de définir des comportements graves parmi les 32 énoncés inclus dans l'échelle de délinquance. Ainsi nous avons retenu comme comportements graves des actes qui visent directement une victime (bien ou personne), qui sont peu fréquents (moins de 10% des adolescents en ont commis), qui ne peuvent être considérés comme mesures redondantes d'un même type de délinquance, et qui obtiennent un score de 200 ou plus sur l'échelle de gravité de SELLIN et WOLFGANG (1964), adaptée pour le Québec par LEBLANC (1969). Quatre questions portant sur quatre actes répondent à ces critères : Avez-vous pris quelque chose de grande valeur (50 \$ ou plus) qui ne vous appartenait pas ? Avez-vous défoncé une porte ou une fenêtre et êtes-vous entré quelque part pour y prendre quelque chose ? Avez-vous utilisé une arme (bâton, couteau, fusil, roches ...) en vous battant avec une autre personne ? Avez-vous pris une automobile pour faire une promenade sans la permission du propriétaire ? En raison de la distribution concentrée des adolescents sur cette échelle, nous l'avons dichotomisée de telle sorte qu'un score de 0 représente ceux qui n'ont commis aucun de ces actes (91,3%) alors qu'un score de 1 regroupe tous les autres, soit 8,7% des 1084 adolescents.

une activité délictueuse qui se limite à un seul type de délit. Ce qui veut dire que seul un tiers des sujets (32,7%) s'engagent dans une délinquance hétérogène marquée par la diversité, mais [43] encore là de façon limitée puisque pour plus de la moitié d'entre eux (18,3% de l'échantillon) cette hétérogénéité s'arrête à deux catégories de délits. De toute évidence, la délinquance ne tend pas à s'amplifier en gestes multiformes chez ces jeunes.

Finalement, avec un recul par rapport à l'ensemble des données, nous pouvons énumérer les traits saillants de cette délinquance comme suit : la cible privilégiée demeure les biens plutôt que les personnes ; la nature des délits n'accuse pas un caractère de gravité très marqué, puisque ce sont les vols bénins ainsi que les gestes d'agression impulsifs et réactionnels qui dominent ; le passage à l'acte se déroule dans un contexte hédoniste avec, comme éléments prioritaires, la recherche d'excitation, la satisfaction immédiate, l'évasion... ; l'engagement dans la délinquance est relativement faible, se limitant soit à quelques actes accidentels, soit à un même type de délits. Ces caractéristiques soutiennent très fortement la conclusion suivante : le comportement délinquant chez les adolescents conventionnels, bien qu'il soit généralisé, est avant tout un accident de parcours durant l'adolescence, une recherche d'expériences ou un défi conjoncturel. Et ce sont surtout la faible incidence d'hétérogénéité délictueuse ainsi que la rareté des délits les plus sérieux qui témoignent du fait que cette délinquance, quasi universelle, est au fond une activité contingente. C'est pourquoi nous disons quelle est beaucoup plus une mise à l'épreuve du système normatif, dans le cadre du processus régulier de socialisation, qu'une activité véritablement antisociale synonyme d'antagonisme, de refus et de rupture.

Les variations de la délinquance

À la question : *Y a-t-il des groupes sociaux qui présentent un risque plus élevé de délinquance ?* la réponse, en ce qui concerne les adolescents normaux, peut être donnée avec précision. Plusieurs auteurs ont effectivement reconnu que, chez ces jeunes, les garçons sont plus délinquants que les filles, que la délinquance s'aggrave à mesure

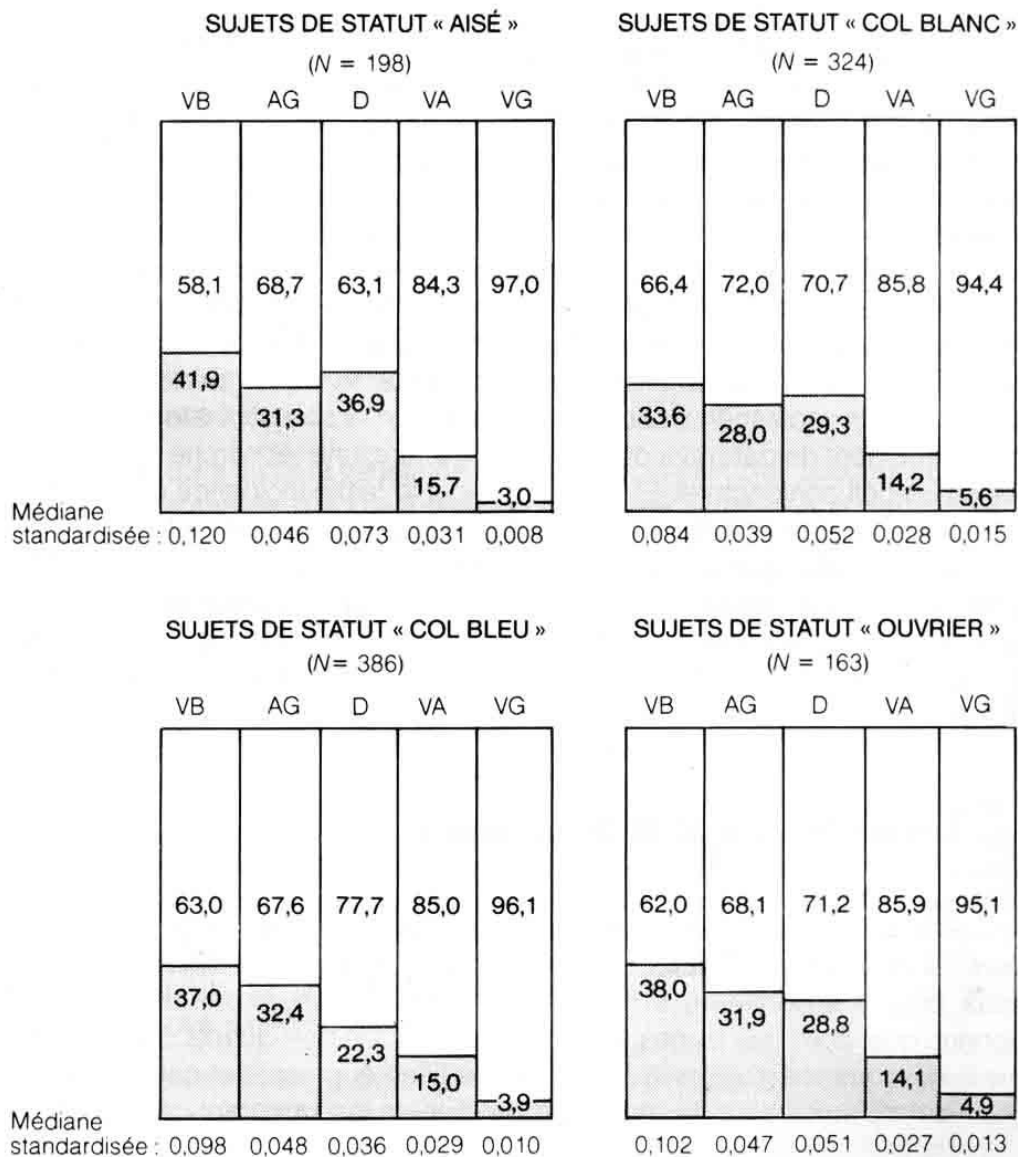
que l'âge augmente et que les jeunes issus de milieux socio-économiques inférieurs commettent plus d'actes délinquants.

S'il est un sujet sur lequel tous les chercheurs s'accordent, c'est bien celui des différences dans la délinquance des filles et des garçons. Nos données (Fréchette et LeBlanc, 1979) montrent que ces différences portent sur l'ampleur et la gravité. Les relevés de divers écrits (LeBlanc, 1977a ; Hindelang *et al.*, 1979,1981 ; Lawrence et Shireman, 1980 ; LeBlanc, 1983a) abondent dans le même sens. Les résultats pourraient se résumer ainsi : les garçons commettent entre deux et cinq fois plus d'actes délinquants que les filles ; cet écart est valable pour l'ensemble des actes délinquants sauf pour la promiscuité où les filles sont plus impliquées ; les garçons commettent cinq fois plus d'actes délin-

[44]

Figure 2.1.

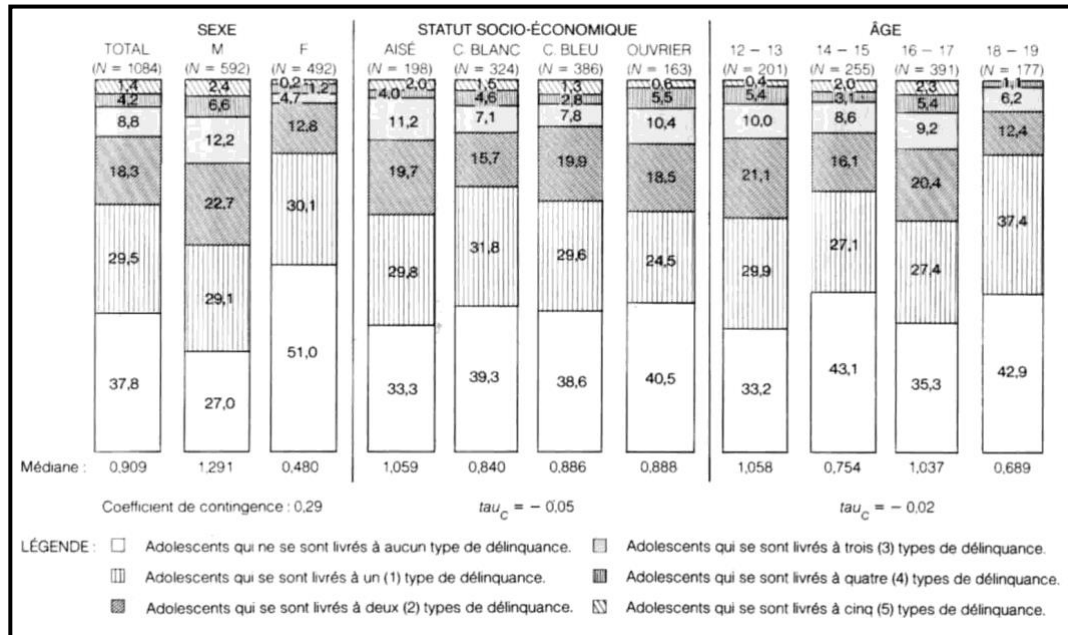
**TYPES DE DÉLINQUANCE CRIMINELLE
— RÉPARTITION EN POURCENTAGES**



LÉGENDE : VB = Vol bénin
 AG = Agression
 DR = Drogue
 VA = Vandalisme
 VG = Vol grave

[45]

Figure 2.2.
DIVERSITÉ DE LA DÉLINQUANCE
— RÉPARTITION EN POURCENTAGES



[46]

quants graves que les filles et ils présentent une plus grande diversité d'activités illicites ; les figures 2.1. et 2.2. illustrent bien ces affirmations.

La répartition des diverses formes de délinquance criminelle suit l'ordre de fréquence suivant : au premier rang, le vol bénin, ensuite l'agression, puis la drogue, le vandalisme et finalement, au tout dernier rang, le vol grave (voir figure 2.1.). En fonction de l'âge, cet ordre n'est parfaitement respecté que pour la catégorie d'âge 14-15 ans ; pour les plus jeunes (12-13 ans), l'agression passe du deuxième au premier rang, le vol bénin du premier au second rang, le vandalisme du quatrième au troisième rang et la drogue du troisième au quatrième rang ; chez les plus vieux (16-17 ans et 18-19 ans), c'est la drogue qui prend le premier rang et le vol bénin est relayé au second rang, alors que les autres types de délits gardent le même rang.

Ces données concernant l'incidence de l'âge sur les modes d'apparition de la délinquance sont fort instructives. En effet, l'orientation de la délinquance peut être qualifiée, pour les 12-13 ans, de malicieuse sinon de vindicative en raison de la prédominance de l'agression et de l'importance accrue du vandalisme ; pour les 14-15 ans, la délinquance semble prendre une orientation nettement plus acquisitive, puisque c'est le vol qui occupe le premier rang, et en même temps plus hédoniste, puisque la fréquence des délits reliés à la drogue augmente ; finalement à 16-17 et 18-19 ans, c'est la drogue qui domine, entraînant le risque que la délinquance soit plus organisée puisque cette forme d'activité délictueuse implique une plus grande participation à la déviance de groupe, une intégration à des réseaux de distribution, une implication dans la vente, etc. Dans le même sens, il est d'ailleurs intéressant de noter à la figure 2.2. la réduction assez surprenante de l'hétérogénéité de la délinquance pour le groupe des 18-19 ans, comme si la délinquance avait tendance à devenir plus « concentrée » à la fin de l'adolescence ...

La délinquance statutaire, par ailleurs, augmente nettement en intensité avec l'âge, et ce, d'une façon constante (voir Fréchette et Leblanc, 1978). Cette progression s'explique par le fait que l'adolescent qui se rapproche de l'âge adulte se voit et se définit comme adulte, ce qui le porte à poser en nombre accru les actes défendus aux

adolescents mais permis aux adultes (relations sexuelles, consommation d'alcool, etc.). De plus, à mesure que le jeune rejoint le seuil légal de 18 ans, le groupe social est lui aussi porté à tolérer la violation des normes statutaires, ces interdits apparaissant comme de moins en moins valides sinon de moins en moins légitimes. Nous avons d'ailleurs pu montrer, en suivant les adolescents selon une approche longitudinale (Fréchette et Leblanc, 1979), que les activités proprement criminelles, de même que la délinquance grave, diminuent à la fin de l'adolescence, alors que la délinquance statutaire s'amplifie visiblement.

De façon globale, nous pourrions dire que les jeunes arrivés à la fin de l'adolescence cherchent en même temps à se « décriminaliser » et à s'émanciper socialement. Cette conclusion rejoint les observations de Jessor et Jessor [47] (1977) et de Bachman *et al.* (1978) sur l'accroissement de la marginalité en cours d'adolescence, ainsi que celles d'ELLIOTT et Voss (1974) et à nouveau de Bachman *et al.* (1978) sur la diminution de la délinquance criminelle à l'approche de l'âge adulte. Il semble donc clair — même si l'ensemble des études (voir Leblanc, 1983a ; Lawrence et Shireman, 1980) indiquent des résultats plutôt inconstants quant à l'âge précis, étant donné que les points de coupure et le choix des seuils d'âge sont souvent très différents d'une étude à l'autre — que la délinquance d'orientation criminelle puisse être considérée comme un phénomène typique de début et de milieu d'adolescence.

Quant à la question de la relation entre délinquance et statut social, plus d'une trentaine de publications, depuis l'étude initiale de Nye et Short en 1958, ont porté sur la question (voir LeBlanc, 1983a). Les trois quarts d'entre elles indiquent une relation inexistante ou négligeable entre la délinquance et le statut social (à cet égard, l'étude rigoureuse menée par Hindelang *et al.* (1981) est particulièrement convaincante). De l'ensemble des connaissances disponibles (voir aussi nos propres données illustrées dans les figures 2.1. et 2.2.), nous retenons que la délinquance se distribue également dans l'ensemble de la structure sociale ; par conséquent, des concepts comme « société de masse » ou « classe moyenne généralisée » parviennent selon nous à bien rendre compte de la réalité. En d'autres termes, même si la richesse varie dans la société nord-américaine, un mode de vie véritablement uniforme est à ce point répandu qu'il rend l'apparition de la délinquance relativement

équivalente pour les jeunes de toutes les couches de la société ; c'est pourquoi les théories anciennes et nouvelles de la délinquance, axées sur les différences de culture, de statut socioéconomique ou d'opportunités, doivent à notre avis être reprises et reformulées.

En résumé, quelles sont les caractéristiques marquantes de la délinquance des adolescents dits conventionnels ou ordinaires ? C'est d'abord une activité omniprésente chez les jeunes, de sorte qu'à un moment ou l'autre de l'adolescence à peu près tous les jeunes posent des gestes délictueux. C'est aussi une activité à degré de gravité criminelle relativement bas, les délits usuels étant le vol plutôt bénin, les comportements agressifs entre pairs et la consommation de drogue. C'est encore une activité à caractère immature, la période la plus propice à son émergence se situant dans la première moitié de l'adolescence. C'est finalement une activité homogène puisque chaque jeune qui s'y adonne a nettement tendance à se limiter à une catégorie spécifique de délits. Ce que nous devons ajouter, c'est que cette délinquance touche plus les garçons que les filles, et qu'elle s'étale sur l'ensemble du champ social indépendamment des disparités socio-économiques. C'est une délinquance somme toute usuelle, qui ne marque pas négativement le responsable et qu'on peut sans doute définir comme l'équivalent d'un rite de passage par lequel le jeune ferait l'expérience personnelle des limites sociales à ne pas franchir et qui, une fois son rôle terminé, serait en quelque sorte « désactivé » pour rapidement devenir caduc...

[48]

La délinquance des adolescents judiciairisés

Abordons maintenant la délinquance des adolescents qui ont déjà comparu devant le Tribunal pour mineurs. La première question se rapporte à l'ampleur de leur délinquance ; nous devons ici préciser que c'est l'activité délictueuse totale que nous avons cherché à connaître pour chacun des sujets, soit la délinquance commise depuis le moment où elle a commencé et incluant évidemment la délinquance cachée et la délinquance officielle (ce sont les sujets qui se racontent), cette dernière ne représentant dans bon nombre de cas que la pointe de l'iceberg...

L'ampleur de leur activité illégale

À partir de l'auto-portrait dressé par les adolescents interrogés, il nous a été possible d'évaluer la productivité délictueuse des adolescents judiciairisés. L'histogramme de la figure 2.3. représente visuellement l'intensité de leur délinquance. Il y apparaît clairement une courbe de distribution des sujets en forme de L, dont la branche horizontale est toutefois considérablement étirée et forme comme un long plateau ; cette particularité signifie qu'une délinquance abondante, et même très abondante, caractérise plusieurs de nos jeunes.

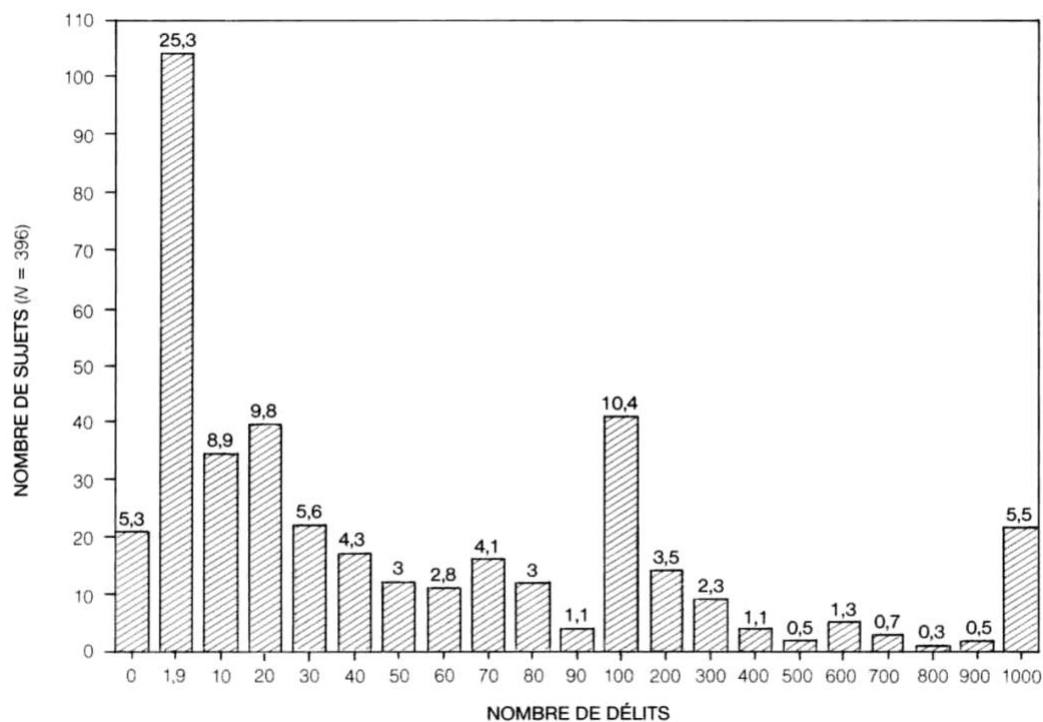
En effet, toujours selon la figure 2.3., 25,7% des sujets de l'échantillon total ont à leur actif 100 délits et plus, 33,9% en ont 70 et plus, alors que plus de 40% en ont 40 et plus. Un seuil de gravité aussi élevé que 40 délits révèle qu'un nombre important de ces jeunes délinquants (44%) se caractérisent par une très forte capacité de passage à l'acte. Par contre, une proportion très significative d'entre eux se concentre à l'extrémité gauche du schéma, dans les classes où les nombres de délits sont les plus faibles ; de fait, 39,6% de ceux qui ont commis des délits admettent moins de 10 délits, 40,5% en admettent moins de 20 et 50,4%, moins de 30.

En somme, nous pouvons considérer que le tiers des auteurs d'actes délinquants s'est commis dans une délinquance « bénigne », c'est-à-dire dans un nombre limité d'actes à caractère sans doute occasionnel et transitoire ; environ un deuxième tiers s'est livré à une délinquance assurément significative, puisque le nombre d'actes commis est d'au moins une dizaine et qu'il peut grimper jusqu'à une soixantaine ; finalement, le dernier tiers s'est lancé dans une multiplicité d'actes dont la quantité varie d'une soixantaine à plusieurs centaines, résultat qui semble refléter une sorte de constante comportementale dans la façon d'agir de ces sujets.

D'ailleurs, tout en tenant compte du fait que les sujets sont très étalés sur l'échelle, signalons que la moyenne se situe à près de 78 délits par tête (78,12), et ce, même après avoir éliminé les nombres qui apparaissent excentriques et

Figure 2.3.

**DISTRIBUTION DES SUJETS (%)
SELON LE NOMBRE TOTAL DE DÉLITS RACONTÉS**



[50]

même en intégrant dans le calcul de la moyenne les 21 sujets qui n'ont commis aucun acte délinquant. Quant à la médiane, qui est évidemment beaucoup moins élevée, elle atteint quand même 24,80 délits par tête ; la productivité de l'ensemble du groupe est par conséquent très forte. Au cours de l'adolescence, ces jeunes génèrent une activité délinquante qui, tout en étant carrément illicite — puisque les questions posées en entrevue avaient pour but d'amener les sujets à révéler les délits passibles d'une arrestation et d'une sanction —, s'avère surprenante par son volume. Si nous considérons qu'une accumulation de 20 délits constitue un seuil suffisamment élevé pour témoigner de difficultés sérieuses de conduite, il ressort qu'au moins 60% des sujets se sont compromis dans une abondance d'actes et sont aux prises avec une inadaptation importante.

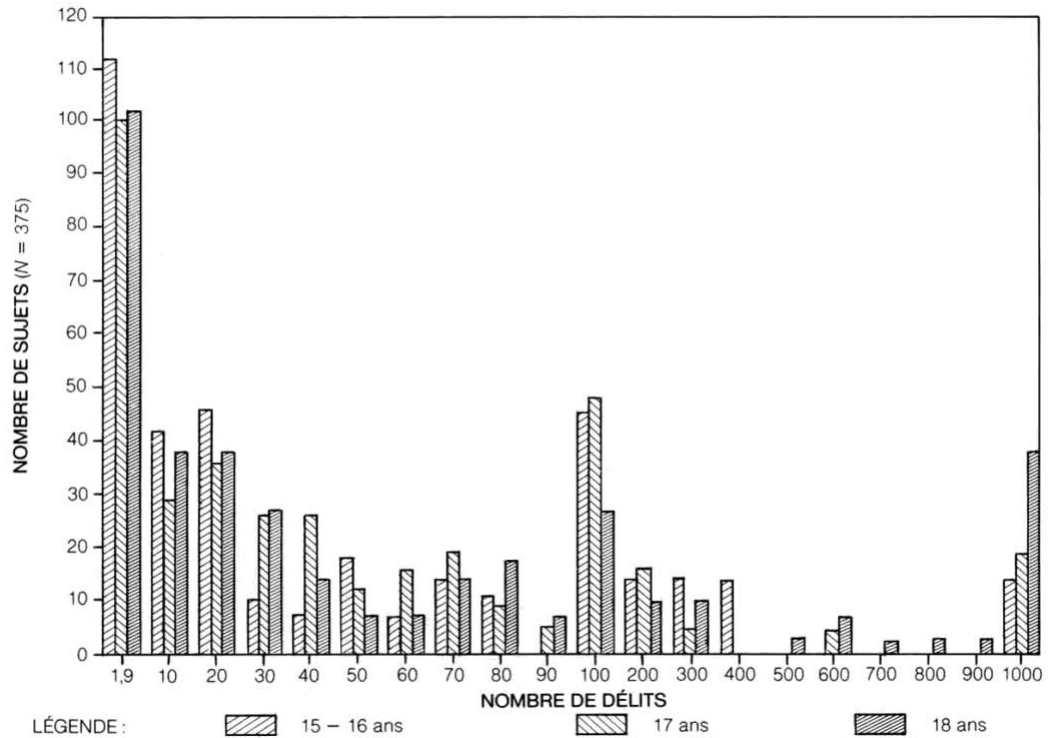
En faisant intervenir de plus les trois niveaux d'âges où se distribuent les sujets (rappelons qu'au moment de la première collecte de données 113 sujets, ou 28,6% de l'échantillon, ont 14 ans, 169, ou 42,8%, ont 15 ans et 113, ou 28,6%, ont 16 ans, et qu'au moment de la deuxième collecte ils ont 16, 17 et 18 ans), il est visible que la répartition des sujets à la figure 2.4. suit le profil en L de la figure 2.3., mais ne subit pas, d'un âge à l'autre, de modification sensible et constante à mesure que le nombre de délits augmente ; c'est dire que les sujets de 15-16 ans se révèlent tout aussi capables que ceux de 17-18 ans de charger les classes de fréquence moyenne ou élevée. La capacité en ce domaine n'attend pas, semble-t-il, le nombre des années pour se déployer.

En somme, pour l'échantillon retenu, l'enquête fait ressortir un nombre très restreint (une vingtaine) de garçons totalement exempts d'antécédents délinquants. Pour ceux qui ont perpétré des délits, la moyenne atteint le taux surprenant de près de 80 dérogations par tête mais, comme l'étalement des mesures supérieures à la moyenne est très marqué, nous devons préciser que le haut niveau de productivité est dû à la performance délictueuse d'environ le tiers des interrogés (dont la moyenne des délits dépasse d'ailleurs largement la centaine), alors qu'un autre tiers se retrouve dans les trois classes immédiatement inférieures à la moyenne (de 10 à 70 délits) et que le dernier tiers se masse dans une seule classe, celle d'une faible activité délinquante. Finalement, en simplifiant encore et en incluant les 21 cas sans délinquance, il nous est possible de conclure qu'au moins un cas sur deux dans l'échantillon se caractérise par une délinquance substantielle, la feuille de route faisant état d'au moins 20 délits jusqu'à une possibilité de plusieurs centaines ; à l'opposé, parmi la moitié qui reste, un sujet sur deux ne présente que peu de passages à l'acte et la question suivante peut alors être posée : Comment ces sujets, dont l'activité délictueuse est d'aussi faible intensité, peuvent-ils se retrouver devant les instances judiciaires ? Cette question sera reprise plus loin.

[51]

Figure 2.4.

RÉPARTITION DES SUJETS EN CLASSES DE FRÉQUENCE DES DÉLITS, COMPTE TENU DE L'ÂGE



[52]

Les formes spécifiques de délinquance

Grâce aux informations très détaillées que l'entrevue permettait de recueillir sur la délinquance, nous pouvons maintenant aborder le problème suivant : Sous quelles formes concrètes la délinquance se manifeste-t-elle ? À la suite d'un inventaire aussi exhaustif que possible des dérogations délictueuses commises en général par les jeunes amenés devant le Tribunal pour mineurs, nous avons dégagé 12 catégories de délits, chacune regroupant sous une appellation-synthèse un certain nombre d'actes distincts (voir l'appendice B). Ce regroupement avait pour but de fournir la plus grande homogénéité

possible à l'intérieur des catégories, tout en maximisant la spécificité de chacune. Toute l'information brute fournie par les adolescents a été classée et codifiée à partir des 12 choix possibles, ce qui nous a permis de manipuler beaucoup plus économiquement et efficacement les données tout en les organisant avec le maximum de cohérence.

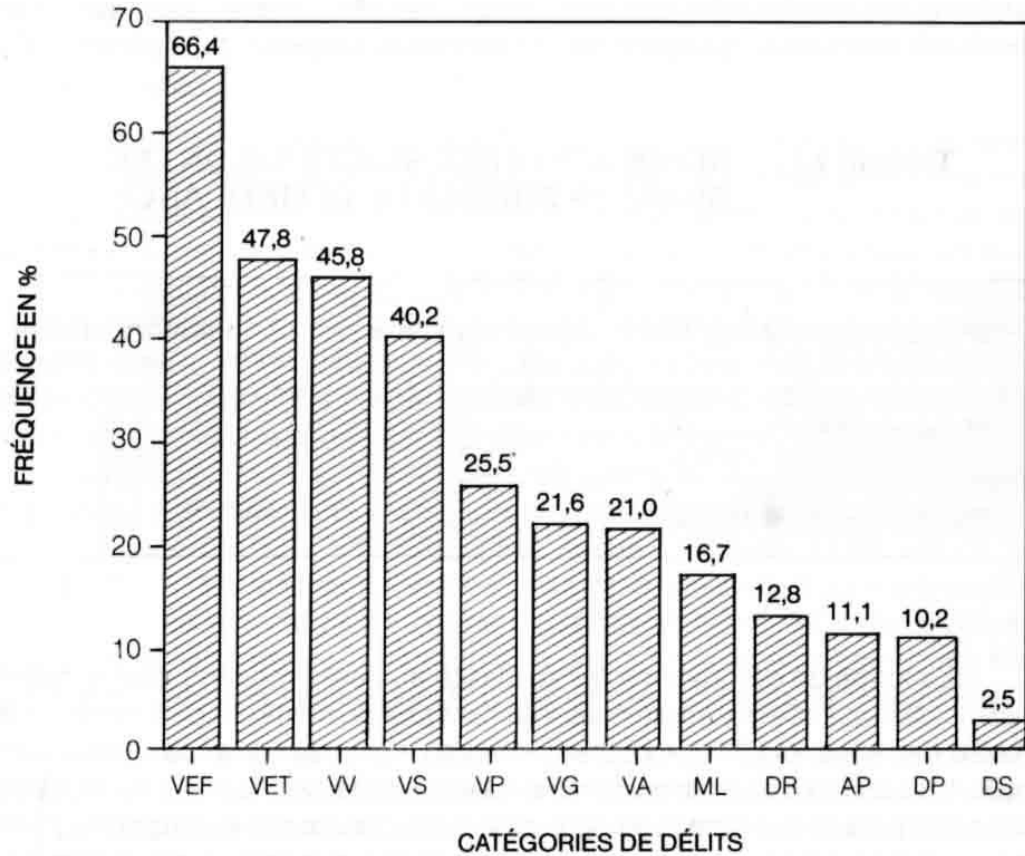
La figure 2.5. présente par ordre décroissant le pourcentage de sujets dans chacune des catégories ; précisons que les catégories ne sont pas mutuellement exclusives et qu'un même sujet peut être compté dans plus d'une. Il ressort de cet histogramme les données suivantes : un type de délits domine largement les autres, soit le vol avec effraction qui est pratiqué par 66% des sujets. Trois autres catégories de délits suivent : il s'agit du vol à l'étalage (48%), du vol de véhicules à moteur (46%) et du vol simple (40%), qui sont eux aussi prépondérants par rapport aux autres. Les trois catégories suivantes, soit le vandalisme, le vol d'une personne et le vol grave apparaissent, comparativement aux premières, d'importance secondaire ; leurs fréquences d'apparition sont tout à fait équivalentes, bien que les délits diffèrent sensiblement par leur nature et leur gravité objective. Viennent ensuite les catégories menus larcins, attaque contre la personne, possession ou trafic de drogue et désordres publics, qui ne mobilisent chacune que 10 à 15% de l'échantillon et dont le caractère commun est de contenir des délits à orientation nettement moins acquisitive ; quant aux infractions de type sexuel, elles comptent peu dans l'ensemble.

Nous avons ensuite regroupé les délits selon des critères plus généraux (voir LeBlanc, 1968), à savoir : 1) la délinquance matérielle réunissant, à l'exception du vandalisme, les actes traditionnellement appelés « délits contre les biens » et dans laquelle nous plaçons les cinq catégories de délits suivantes : le vol à l'étalage, le vol simple, le vol avec effraction, le vol de véhicules à moteur et les menus larcins ; 2) la délinquance interpersonnelle regroupant les « délits contre la personne » et plus précisément le vol d'une personne, le vol grave, l'attaque contre la personne et les délits sexuels, c'est-à-dire les délits où il y a une atteinte physique contre la victime ; 3) la délinquance malveillante, englobant les conduites gratuites et assez souvent destructrices que véhiculent les deux catégories vandalisme et désordres publics ; finalement 4) la délinquance

[53]

Figure 2.5.

POURCENTAGE DE SUJETS PAR CATÉGORIE DE DÉLITS



LÉGENDE :

VEF = Vol avec effraction
 VET = Vol à l'étalage
 VV = Vol de véhicules à moteur
 VS = Vol simple
 VP = Vol d'un personne
 VG = Vol grave

VA = Vandalisme
 ML = menus larcins
 DR = drogue
 AP = attaque contre la personne
 DP = Désordres publics
 DS = Délits sexuels

relée à la drogue, plus précisément aux deux activités considérées par les responsables de l'Administration de la justice comme des délits, soit la possession et le trafic. Un tel classement est susceptible de donner un aperçu plus global des grandes tendances de la délinquance chez les adolescents montréalais.

Parmi cette classification, ce qui émerge c'est l'écrasante prépondérance des vols matériels, lesquels mettent en cause 91,7% de l'échantillon (voir le tableau 2.1.). Ainsi, la délinquance exercée contre les biens matériels représente, par une très forte marge, l'activité de prédilection de nos sujets. C'est donc dire, à l'instar de la plupart des études descriptives faites ailleurs, que le vol s'affirme chez nous aussi comme l'axe porteur de la délinquance. La figure 2.5. (voir plus haut) démontre que ce sont les trois formes les plus classiques de vol (le vol avec effraction, le vol à l'étalage et le vol simple) qui apparaissent aux premiers [54] rangs et qui témoignent du caractère tout à fait acquisitif de l'activité délictueuse. Il est intéressant de noter à ce propos que, pour Montréal, les statistiques policières des dernières années font état d'une augmentation considérable des vols à l'étalage et surtout des cambriolages (voir l'appendice A).

Tableau 2.1.

**RÉPARTITION DES SUJETS
SELON LES GRANDES FORMES DE DÉLINQUANCE**

Types de délinquance	Nombres de sujets	Pourcentages (<i>n</i> = 396)
Délinquance matérielle	363	91,7
Délinquance interpersonnelle	175	44,2
Délinquance malveillante	122	30,8
Délinquance reliée à la drogue	50	12,8

La forme de délinquance qui se classe au deuxième rang, bien loin derrière la délinquance matérielle mais touchant tout de même un peu moins de la moitié des sujets (44,2% de l'échantillon total), est la

délinquance interpersonnelle. Il ressort ici que, pour un nombre substantiel de cas, l'activité délinquante peut aller jusqu'à des formes d'expression aussi graves que le vol qualifié, le vol à main armée, l'assaut, les voies de fait, etc., c'est-à-dire jusqu'à des manifestations d'hétéroagressivité passablement plus directes et plus dangereuses que celles présentes dans la délinquance matérielle (on notera cependant que les deux catégories incluant le vol sont nettement prépondérantes, plus de 100 sujets ayant commis l'une ou l'autre, ou les deux). N'est-il pas significatif de constater qu'autant d'adolescents, d'âge relativement peu avancé, soient déjà aux prises avec des problèmes de conduite aussi graves ?

Au troisième rang arrive la délinquance malveillante, comptant près du tiers des sujets (30,8%). Ce pourcentage est lui aussi significatif, puisqu'il s'agit d'une délinquance à peu près totalement gratuite sinon futile, et qui a tendance, lorsqu'elle se manifeste, à être marquée d'irréalisme, d'impulsivité, voire de désorganisation de l'agir. *Comment se fait-il qu'autant d'adolescents s'y adonnent ?* Nous tenterons plus loin de clarifier cette question.

Finalement, loin derrière les autres se classe la délinquance reliée à la drogue. Ce genre d'activité se distingue soit par son caractère prononcé de recherche d'excitation ou d'évasion (une dizaine des sujets de ce sous-groupe, arrêtés pour possession, se trouvaient alors en état d'intoxication), soit par son caractère exploiteur et mercantile, le trafic servant à soutenir la consommation personnelle puisque la quasi-totalité des « trafiquants » ou pushers étaient [55] aussi des consommateurs (information révélée dans une autre partie de l'entrevue). Compte tenu du nombre restreint de tels cas dans l'échantillon, cette forme de délinquance n'a en somme qu'un poids relatif dans l'ensemble des activités délictueuses et demeure nettement marginale chez nos sujets, du moins ceux de 14 à 16 ans.

En définitive, les jeunes Montréalais de notre échantillon qui comparaissent devant le Tribunal de la jeunesse vers le milieu de l'adolescence, se distinguent essentiellement comme des voleurs : ils privilégient une délinquance de type matériel, dont la gravité objective apparaît moyenne comparativement aux autres manifestations possibles ; cette délinquance conserve un caractère tout à fait traditionnel, dans le sens où elle est alimentée par des délits que les jeunes commettent depuis longtemps ; elle permet aussi à son auteur,

de par sa nature même (vol avec effraction, vol de véhicules, vol à l'étalage, vol simple), d'éviter à peu près complètement tout contact direct avec la victime. Globalement parlant, il s'agit donc d'une activité dirigée uniquement contre les biens, effectuée dans un but essentiellement acquisitif ou rentable et caractérisée par un modus operandi impersonnel). Cette description donne un premier profil-type de la délinquance à l'adolescence. Par ailleurs, il émerge un sous-groupe passablement nombreux et aussi plus inquiétant, puisque les membres sont capables, dès leur quinzième année, de s'adonner à une délinquance dirigée contre les personnes, une délinquance dont le poids est plus lourd que la précédente.

Nous pouvons maintenant passer à une description plus détaillée des 12 catégories de délits, mettant à profit les nombreuses informations recueillies sur le mode de perpétration, les circonstances, le mobile, la présence ou non de partenaires, les réactions ressenties pendant et après l'acte, les conséquences judiciaires, etc., ce que nous appelons les « caractéristiques » des délits. Elles sont énumérées au tableau 2.2. qui regroupe la fréquence des sujets pour chaque caractéristique. C'est ce tableau que nous commenterons dans les pages suivantes, catégorie par catégorie ¹⁴, lesquelles sont placées dans le même ordre qu'à la figure 2.5. Ainsi espérons-nous pouvoir brosser un portrait plus exact et plus « réaliste » de l'agir délinquant des adolescents.

Le vol avec effraction

Comme nous l'avons mentionné plus haut, cette catégorie de délits, qui comprend tout genre d'entrée illégale, d'effraction ou de bris en vue de commettre un vol, est la plus répandue puisqu'elle englobe 261 sujets sur 396, soit 66,4%. Plus de trois garçons sur cinq ont donc déclaré avoir commis des actes [56] tels que : entrée illégale dans une maison privée pour y voler de l'argent ou des objets de valeur, entrée avec effraction dans des entrepôts, des magasins, pour y dérober de la

¹⁴ Il est à noter pour la douzième catégorie où sont classés les délits sexuels, les pourcentages ne sont pas vraiment valables, étant donné que seul 10 sujets sont compris dans cette catégorie.

marchandise, vol d'objets dans des véhicules à moteur après en avoir forcé la serrure, etc.

Le nombre de perpétrations varie substantiellement à l'intérieur de ce groupe. En effet, 52 jeunes (19,9%)¹⁵ avouent une (1) perpétration de ce type, 64 (24,1%) en reconnaissent de 2 à 5, 62 (23,7%) en admettent de 6 à 20, 56 (21,4%) en déclarent de 21 à 100 et 27 (6,9%) en avouent plus d'une centaine (13 sujets n'ont pas fourni de réponse précise). Il est à noter ici, comme pour les autres catégories d'ailleurs, qu'une certaine imprécision accompagne les nombres élevés d'occurrences : en effet, l'estimation faite par les jeunes est basée sur le rappel de faits antérieurs qui peuvent s'étaler parfois sur une période de plusieurs années, et elle est d'autant plus difficile à valider que le nombre est élevé. Le résultat obtenu en définitive est une approximation de la réalité qui, sans constituer un relevé absolument précis, donne quand même une idée juste de la production délictueuse de chaque sujet.

Pour les vols avec effraction, la moyenne est de 35,4 délits par sujet. Ce nombre élevé témoigne du volume important de vols de ce genre commis par les adolescents judiciarisés. L'amplitude est évidemment forte, oscillant de un à plusieurs centaines de délits selon les sujets, et l'écart-type est très élevé, démontrant que le groupe est fort hétérogène. Comme l'indiquent le morcellement sommaire du groupe donné plus haut et la courbe de distribution des fréquences présentée à la figure 2.6, le nombre de sujets atteint un très fort maximum dans la classe de ceux qui ont commis moins de 10 délits puis décroît très rapidement dès que ce chiffre est dépassé. La courbe s'étend ensuite sur un long segment de l'abscisse, révélant qu'un certain nombre de sujets, assez excentriques par rapport à la tendance centrale du groupe, atteignent des sommets de perpétration et contribuent à hausser la moyenne.

Bien qu'une valeur plus représentative du groupe puisse être estimée autour de 12 à 15 perpétrations par jeune, il n'en reste pas moins significatif qu'un tel délit, dont le caractère illicite est prononcé et qui implique passablement de difficultés techniques dans son exécution, atteigne cette fréquence chez des adolescents dont la moyenne d'âge n'est que de 17 ans environ. De façon plus précise, à la lumière de la

¹⁵ Ces chiffres n'apparaissent pas au tableau 2.2. Ils fournissent une répartition détaillée des sujets dans les diverses classes de fréquence des délits.

distribution des fréquences, plus de 50% du groupe se caractérise par une délinquance limitée qui a sans doute la forme d'un agir contingent. Dans les 50% qui restent, pour un individu sur deux ce type de vol apparaît comme une activité variable, alors que pour l'autre il est devenu en quelque sorte une conduite constante.

Cette catégorie de délits présente des caractéristiques spécifiques intéressantes, comme on peut le voir au tableau 2.2. La caractéristique la plus frap-

[57]

Tableau 2.2.
FRÉQUENCE DES SUJETS POUR CHAQUE CARACTÉRISTIQUE
D'UNE CATÉGORIE À L'AUTRE

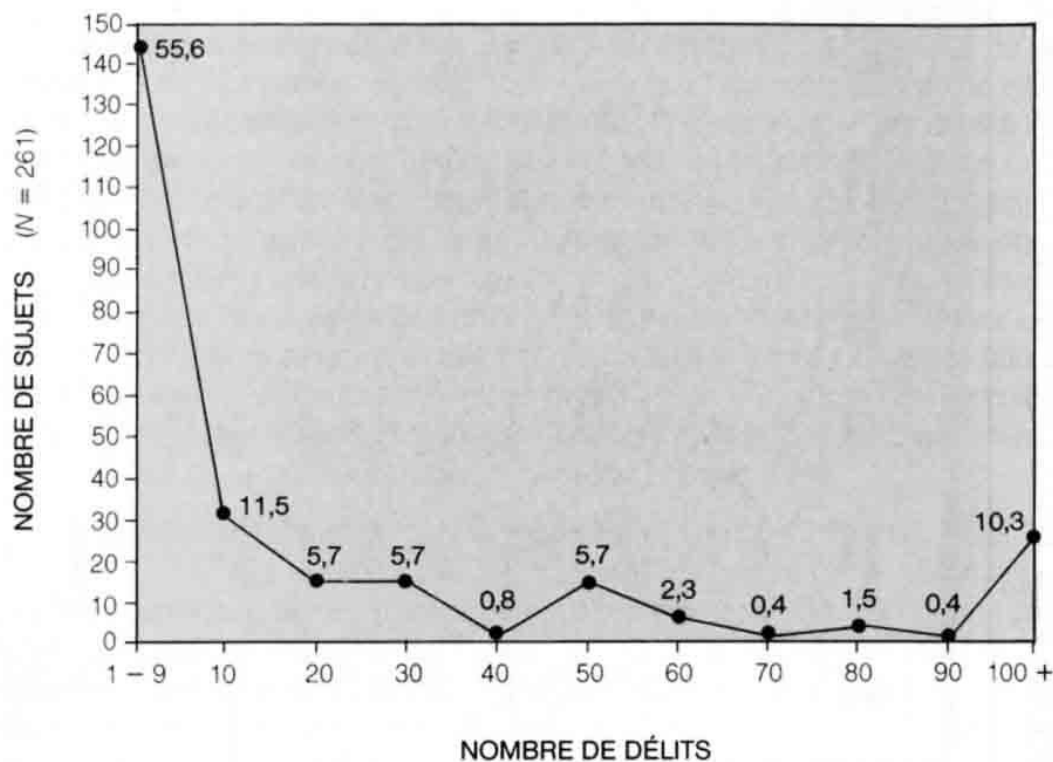
Types de délit	Nombre de sujets	Caractéristiques de pénétration										
		Instruments	Préparation	Complices	Violence physique	Violence psychologique	Intoxication	Victime connue	Motivation hédoniste	Motivation utilitaire	Tension pendant	Tension après
Vol avec effraction	66,4% (261)	61,0% (161)	71,2% (188)	90,1% (238)	11,4% (30)	3,4% (9)	36,7% (97)	29,2% (77)	53,4% (141)	75,0% (198)	54,9% (145)	50,8% (134)
Vol à l'étalage	47,8% (182)	14,3% (26)	55,5% (101)	73,6% (134)	4,9% (9)	1,1% (2)	13,7% (25)	9,9% (18)	72,0% (131)	53,3% (97)	55,5% (101)	44,5% (81)
Vol de véhicules à moteur	45,8% (180)	45,0% (81)	55,0% (99)	86,7% (156)	4,4% (8)	2,2% (4)	47,2% (85)	17,2% (31)	80,0% (144)	47,8% (86)	43,9% (79)	19,4% (35)
Vol simple	40,2% (180)	22,7% (35)	55,2% (85)	68,2% (105)	3,9% (6)	1,3% (2)	19,5% (30)	39,0% (60)	52,6% (81)	72,7% (112)	42,9% (66)	46,1% (71)
Vol d'une personne	26,7% (100)	38,0% (38)	58,0% (58)	86,0% (86)	64,0% (64)	51,0% (51)	49,0% (49)	10,0% (10)	46,0% (46)	82,0% (82)	41,0% (41)	40,0% (40)
Vol grave	21,6% (85)	81,2% (69)	78,8% (67)	87,1% (74)	30,6% (26)	57,6% (49)	47,1% (40)	23,5% (20)	36,5% (31)	82,3% (70)	43,5% (37)	40,0% (34)

Types de délit	Nombre de sujets	Caractéristiques de pénétration										
		Instruments	Préparation	Complices	Violence physique	Violence psychologique	Intoxication	Vicime connue	Motivation hédoniste	Motivation utilitaire	Tension pendant	Tension après
Vandalisme	21,0% (81)	66,7% (54)	37,0% (30)	82,7% (67)	16,0% (13)	6,2% (5)	28,4% (23)	42,0% (34)	80,2% (65)	35,8% (29)	37,0% (30)	43,2% (35)
Menus larcins	16,7% (77)	3,9% (3)	29,9% (23)	41,6% (32)	1,3% (1)	0,0% (2)	2,6% (49)	63,6% (48)	62,3% (43)	55,9% (40)	52,0% (41)	53,2%
Drogue	12,8% (50)	8,0% (4)	70,0% (35)	60,0% (30)	6,0% (3)	2,0% (1)	66,0% (33)	14,0% (7)	48,0% (24)	70,0% (35)	28,0% (14)	22,0% (11)
Attaque contre la personne	11,1% (44)	60,0% (27)	46,7% (21)	44,4% (20)	71,1% (32)	26,7% (12)	45,4% (20)	54,5% (24)	43,2% (19)	68,2% (30)	41,0% (18)	43,2% (19)
Désordres publics	10,2% (40)	20,0% (8)	30,0% (12)	55,0% (22)	17,5% (7)	5,0% (2)	40,0% (16)	32,5% (13)	57,5% (23)	32,5% (13)	27,5% (11)	32,5% (130)
Délits sexuels	2,5% (10)	100%	60,0% (6)	70,0% (7)	30,0% (3)	20,0% (2)	60,0% (6)	30,0% (3)	70,0% (7)	60,0% (6)	30,0% (3)	30,0% (3)

[58]

Figure 2.6.

DISTRIBUTION DES SUJETS
SELON LE NOMBRE DE VOLS AVEC EFFRACTION



pante est que la quasi-totalité des vols avec effraction sont des délits de groupe, 90,1% des garçons étant accompagnés par un ou des complices au moment de la commission de l'acte. Il s'agit de micro-groupes, puisque la moyenne des participants se situe à deux et ne dépasse à peu près jamais cinq. Par ailleurs, dans 90% des cas il s'agit de garçons qui ont sensiblement le même âge, à un an près. Ainsi le support de groupe s'avère-t-il une condition sinon indispensable, du moins fort répandue, de perpétration de ce type de délit.

Il apparaît aussi que c'est l'une des catégories de délits où il y a le plus souvent préparation de l'acte délictueux : 71,2% des jeunes affirment avoir préparé de tels délits de façon régulière, et ce, par une planification et une organisation avant le délit, ou par le recours à un

modus operandi familial et relativement rodé. En outre, 61% d'entre eux se sont servis d'instruments (outils de cambrioleur, barres, lames, objets divers...). En bref, ces vols tendent à être préparés et organisés d'avance, une telle organisation signifiant que, dans presque trois cas sur quatre, les sujets calculent l'efficacité du modus operandi et, dans près de la moitié des cas, s'équipent d'instruments nécessaires.

De plus, ce sont des mobiles d'ordre utilitaire qui prédominent (75% du groupe) mais les gratifications hédonistes sont aussi recherchées dans une [59] bonne moitié des cas (53,4%). Cette situation se reproduit d'ailleurs dans l'ensemble des catégories de vol à caractère prioritairement acquisitif, tels le vol simple, le vol d'une personne et le vol grave, quoique les pourcentages varient quelque peu de l'une à l'autre. Par contre, un trait plus typique du vol avec effraction est la présence de tension pendant (54,9%) et après (50,8%) l'acte, tension que ces sujets affirment ressentir presque à tout coup ; cette caractéristique s'explique peut-être par le fait que, d'une part, le vol avec effraction fait courir à son auteur des risques élevés et que, d'autre part, c'est une activité dans laquelle se lancent des adolescents passablement jeunes et inexpérimentés. Il reste que bon nombre de sujets (45,1% dans le premier cas et 49,2% dans le second) n'éprouvent pas de telles tensions au moment du passage à l'acte, demeurant relativement froids et insensibles ; cette constatation se vérifie par le pourcentage assez peu élevé (toujours par comparaison avec les autres catégories de délits) de sujets (36,7%) qui ressentent le besoin de se stimuler ou de s'aider à agir en consommant de l'alcool et/ou de la drogue.

En général, le vol avec effraction est un délit strictement dirigé contre les biens et exécuté furtivement en l'absence du propriétaire ; à preuve, près de 90% des sujets n'ont pas eu recours à la violence et plus de 90% n'ont pas usé de menace ou d'intimidation pour atteindre leurs fins. Cette recherche d'anonymat est confirmée par le fait que, dans 75% des cas, la victime n'était pas connue (le concept de victime inclut aussi les endroits ou lieux connus ou familiers au sujet).

En somme, dans notre échantillon de délinquants montréalais de 14 à 18 ans, le vol avec effraction se définit comme une forme de délinquance généralisée (deux sujets sur trois s'y sont livrés) et même « typique » de ces adolescents, ce type de délit étant en plus pratiqué à un haut degré d'intensité par au moins 25% d'entre eux. Il s'agit

essentiellement d'une activité de petit groupe, réalisée dans des circonstances où 80% d'entre eux affirment avoir joué un rôle actif. Préméditée la plupart du temps, cette activité est soutenue par une préparation mentale et souvent matérielle. Elle découle avant tout d'une motivation utilitaire et acquisitive, bien que la recherche de plaisir (le « kick ») et le besoin de s'affirmer y tiennent une large place. La tension qui entoure la commission de l'acte est assez souvent absente et, pour une bonne moitié des sujets, la capacité de poser de tels actes avec sang-froid paraît incontestable. Enfin, il s'agit d'une activité dont toute hétéroagressivité directe est à peu près exclue et qui a besoin pour se matérialiser d'un anonymat propice.

En définitive, le vol avec effraction est une forme de délinquance qui, de par son extensivité et sa fréquence, s'avère le mode d'expression favori des adolescents interrogés. Il est d'autant plus lourd de conséquences que, de par sa nature et plusieurs de ses caractéristiques, il représente un agir à orientation fortement criminelle.

[60]

Le vol à l'étalage

Cette catégorie de délits occupe le deuxième rang des méfaits révélés par les sujets questionnés : 182 jeunes, ou 47,8% de l'échantillon, reconnaissent s'y être adonnés. À la différence de la plupart des autres types de conduite délinquante, la commission d'un vol à l'étalage est relativement facile, l'obtention de conditions favorables au passage à l'acte ne posant en général que peu de problèmes. De plus, les facteurs habituels d'inhibition de l'agir, tels le préjudice causé à une victime, les difficultés techniques d'exécution, le risque d'être pris sur le fait et d'être l'objet d'une intervention policière immédiate, l'opprobre social, etc., y sont largement atténués ; en même temps, divers types d'incitation semi-ouverte (étalage de la marchandise, attraction des produits, absence de surveillance apparente...) contribuent à populariser cette activité, et des justifications toutes trouvées du genre « tout le monde commet des vols à l'étalage » ou « les commerçants ont des assurances à cette fin » concourent à déculpabiliser en quelque sorte les infracteurs. Il fallait donc s'attendre

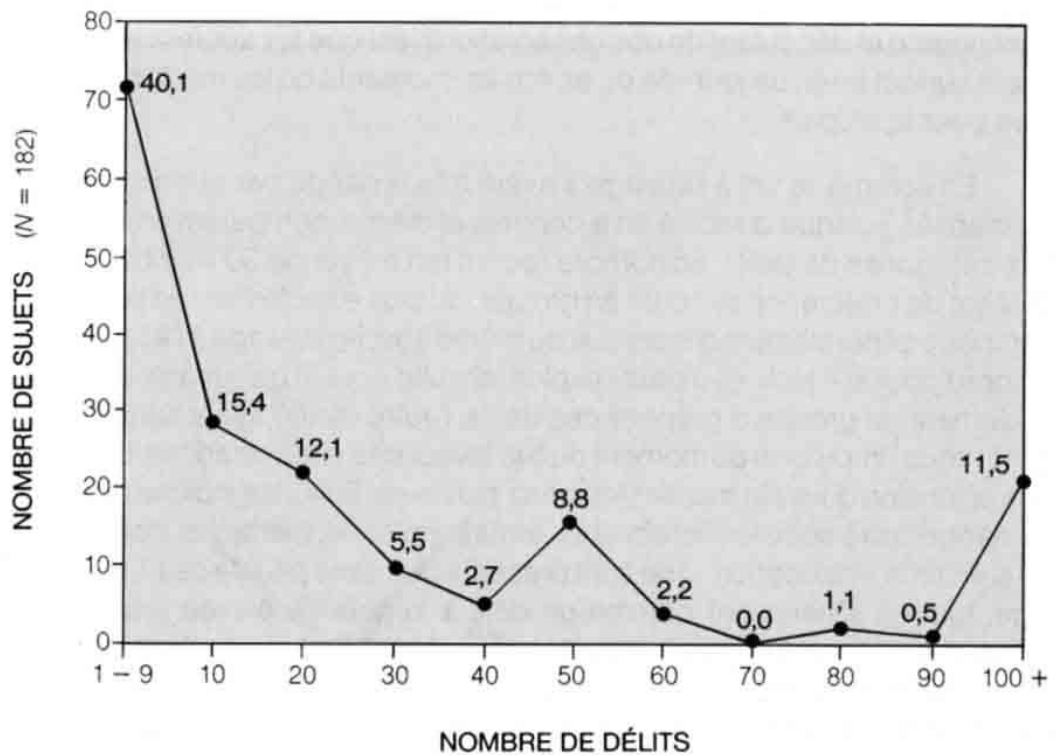
à ce que le nombre de ces actes, surtout chez les adolescents, soit parmi les plus élevés, d'autant plus que les antécédents ont plus de chances d'être chargés ici, les jeunes étant susceptibles de faire du vol à l'étalage avant tout genre de comportement délictueux, à l'exception des menus larcins.

Effectivement, la moyenne des vols à l'étalage est supérieure à la moyenne de presque toutes les autres catégories de délits. Elle est d'environ 30 vols par jeune, et la courbe de distribution des sujets décroît sensiblement dès que l'on dépasse le nombre de 10 délits mais en vient par la suite à se maintenir à un assez haut niveau pour des nombres de délits aussi élevés que 50 et 100 et plus (voir la figure 2.7.). À nouveau l'amplitude est très forte, variant de un délit à plusieurs centaines (deux sujets avouent plus de 1000 délits) ; il en va de même pour l'écart-type. De grandes variations existent donc à l'intérieur de cette catégorie, qui peuvent être illustrées par le découpage suivant : 73 garçons (40,1% du groupe) déclarent avoir commis de 1 à 9 vols à l'étalage ; 65 (35,7%) en avouent de 10 à 49 ; 23 (12,6%) en reconnaissent de 50 à 99 ; enfin, 21 (11,5%) affirment en avoir commis plusieurs centaines. Le groupe est hétérogène mais manifeste clairement un haut niveau de perpétration.

En examinant de plus près les diverses caractéristiques de ce groupe de délits à partir des pourcentages présentés au tableau 2.2., il appert que l'indice le plus saturé est à nouveau la présence de complices : 73,6% des membres de ce groupe mentionnent que des complices les accompagnaient assez régulièrement lors de leurs vols (voir Fréchette et Leblanc, 1979) ; le nombre de ces complices oscillait entre un et trois dans la majorité des cas, avec une moyenne de deux ; ils étaient dans plus de deux tiers des cas du même âge que le sujet lui-même. Nous devons cependant souligner que la présence de complices s'avère ici moins indispensable que dans le cas des vols avec effraction, puisqu'une tranche substantielle du groupe, soit 26,4% des garçons affirment avoir agi seuls.

[61]

Figure 2.7.

DISTRIBUTION DES SUJETS
SELON LE NOMBRE DE VOLS À L'ÉTALAGE

La seconde caractéristique regroupant une forte proportion de sujets concerne le type de motivation qui sous-tend l'agir. Le vol à l'étalage est commis dans une large mesure (72% des sujets) pour le plaisir qu'il procure ou pour se valoriser aux yeux des pairs ; l'aspect utilitaire intervient pour un nombre sensiblement moindre (53,3%). C'est ce qui explique probablement pourquoi un individu sur deux (55,5%) seulement a tendance à préparer ou à planifier de tels délits. Par ailleurs, un nombre passablement élevé de sujets comparativement aux autres catégories de délits, soit 55,5%, soulignent avoir été soumis à une certaine tension nerveuse au moment de la commission de l'acte (le vol à l'étalage peut se produire dans des conditions assez stressantes, car il peut y avoir des personnes aux alentours, des surveillants humains ou

électroniques, etc.), tension qui subsiste un certain temps chez plusieurs d'entre eux (44,5% disent en avoir ressenti après l'acte).

Quant aux autres caractéristiques énumérées au tableau 2.2., elles conviennent très peu au vol à l'étalage pour des raisons évidentes : les instruments ne sont pas nécessaires, le sujet ayant surtout besoin de dextérité, la violence physique ou psychologique est superflue, la victime a tendance à être une entité anonyme (grand magasin, dépanneur, etc.). Quant à l'intoxication préalable ou concomitante au délit, elle est présente dans très peu de cas pour cette catégorie [62] de vol (13,7% des sujets), mais il est assez difficile d'expliquer pourquoi : une première raison possible est que les sujets, une fois drogués ou éméchés, auraient tendance à bifurquer vers ce qu'ils appellent « une grosse passe » plutôt que de s'en tenir à de petits vols à l'étalage ; une deuxième raison, tout à fait contingente et découlant de nos observations, est que les adolescents s'intoxiquent surtout en fin de journée ou en soirée, moments où les magasins sont fermés pour la plupart.

En somme, le vol à l'étalage s'avère très répandu parmi les adolescents judiciairisés puisque la moitié en a commis et même, comparativement aux autres catégories de délits, en nombre record (en moyenne 30 vols par sujet). Ce délit est de préférence exécuté en groupe, ou plus exactement en petit groupe, composé généralement d'individus du même âge, le passage à l'acte se faisant d'abord pour le « kick » ou pour l'exploit, ensuite pour le gain matériel. La moitié seulement du groupe a préparé ces délits, l'autre moitié ayant sans doute agi plutôt sous l'impulsion du moment ou à la faveur des circonstances, ce qui explique la tension qui s'est manifestée chez plusieurs. Enfin, les indices aggravants de dangerosité sociale (instruments, armes, violence, menaces, connaissance de la victime, intoxication...) ne sont présents que dans peu de cas. Le vol à l'étalage, tout en s'inscrivant comme un délit à fréquence élevée (fréquence de sujets mais surtout fréquence d'actes), c'est-à-dire tout en représentant un problème sérieux au moins par le nombre de perpétrations, ne paraît pas s'appuyer, comme nous aurions dû nous y attendre, sur une organisation de l'agir ; il se présente plutôt comme une délinquance à caractère impulsif, opportuniste, hédoniste et insouciant, ayant la forme d'une activité en quelque sorte banalisée, peu susceptible d'entraîner une structuration

criminogène du comportement et pouvant sans doute être qualifiée d'inconduite juvénile.

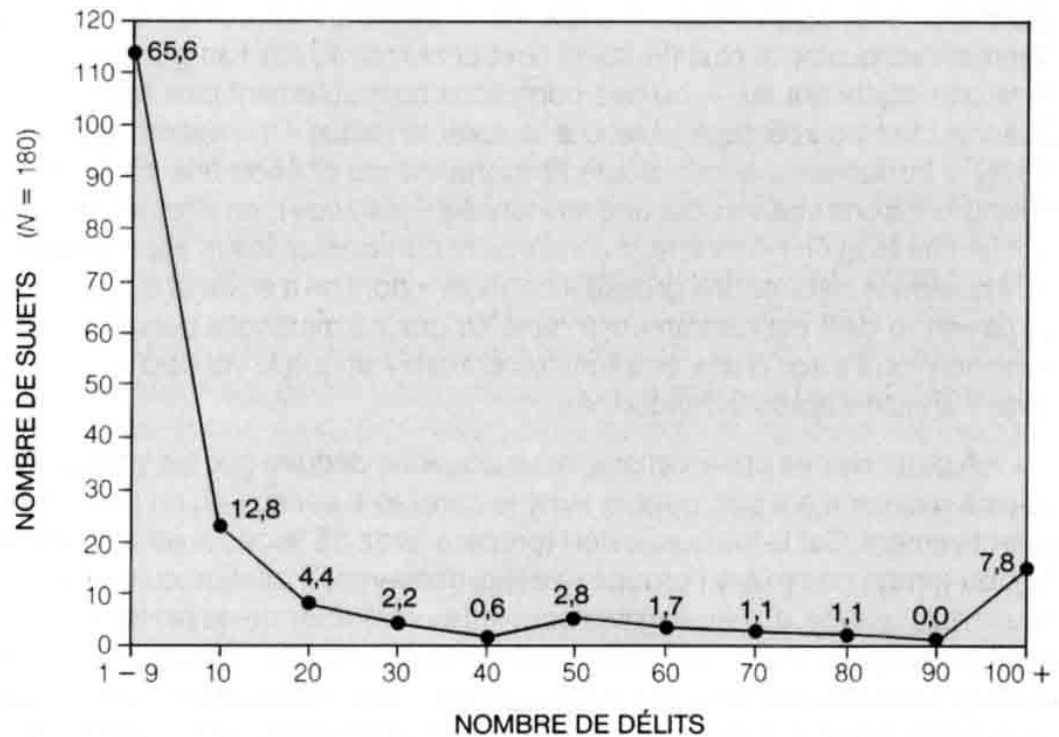
Le vol de véhicules à moteur

Cette catégorie de délits est sans doute la plus homogène des 12 et les données qui s'y rapportent sont les plus faciles à manipuler. Rappelons qu'elle inclut le vol de voiture, qui est ici de loin le délit le plus fréquent, le vol de vélomoteur, de motocyclette, de camion, etc., sans distinction dans le dénombrement final entre le fait que le jeune ait « emprunté » un véhicule pour aller faire une randonnée et le fait qu'il l'ait volé pour le revendre en pièces détachées ou en entier.

Au total 180 garçons, c'est-à-dire 45,8% de l'échantillon, ont avoué s'y être adonnés ; ils se répartissent de la façon suivante : 118 (65,6%) ont commis de 1 à 9 vols ; 36 (20%) en ont perpétré de 10 à 49 ; 12 (6,7%) en ont fait de 50 à 99 ; enfin, 14 (7,8%) ont dépassé la centaine (trois sujets ont donné des nombres indéterminés). Il faut souligner que 81 sujets, soit 45% des voleurs de véhicules à moteur, ne signalent avoir commis que un, deux ou trois vols ; donc une

[63]

Figure 2.8.
DISTRIBUTION DES SUJETS
SELON LE NOMBRE DE VOLS DE VÉHICULES À MOTEUR



partie importante du groupe se localise à nouveau dans les basses fréquences, ce qui est illustré par la forme en L très prononcée de la courbe de distribution des fréquences présentée à la figure 2.8. Quant à la moyenne, elle se situe à 19 vols par sujet, nombre sensiblement plus faible que pour les deux catégories de délits examinées jusqu'à présent.

Cependant, ce nombre (19) s'avère très révélateur si l'on considère la forte gravité matérielle de tels actes (les objets dérobés sont en effet de grande valeur) et les conséquences judiciaires plus lourdes qui peuvent s'ensuivre. Car, malgré la gravité et les risques accrus, un sujet sur deux de l'échantillon a avoué avoir volé un ou plusieurs véhicules, ce qui fait de ce type de vol un délit assez courant ; de plus, 36 sujets confessent l'avoir commis de 10 à 50 fois, et 26 autres présentent un vrai tableau de chasse, où le passage à l'acte a sans doute la

signification d'une authentique activité à répétition, allant de 50 à 100 vols (ou même plus). Le volume d'une telle délinquance matériellement grave représente donc, à la fois par le nombre de sujets et par le nombre d'actes, un problème important chez les délinquants de cet âge.

Au tableau 2.2., deux caractéristiques dominent pour ce type de délit : 1) la présence de complices (86,7% des sujets) et 2) la nette prédominance [64] d'une motivation hédoniste (80% des interrogés) alors que près de la moitié (47,8%) mentionnent le mobile utilitaire. Ces pourcentages sont très élevés, parmi les plus élevés de ceux qui apparaissent dans l'ensemble du tableau. Le nombre de complices varie toutefois sensiblement, 67 sujets mentionnant un seul partenaire, 23 en indiquant deux, 19 en déclarant trois et les 15 autres en mentionnant quatre et plus (Fréchette et Leblanc, 1979). Fait à noter, environ 30% des sujets ont eu un ou des complices passablement plus âgés qu'eux. Quant au fort pourcentage obtenu à la caractéristique « motivation hédoniste » (80%), il traduit sans aucun doute l'importance du phénomène particulier de « l'emprunt d'une voiture pour une randonnée » (*jolly ride*) ; en effet, tout en revêtant une motivation hédoniste, valorisante et compensatrice (s'appropriier pendant quelques instants une grosse « bagnole » dont on a envie et qu'on ne peut se payer), le délit est dédramatisé dans sa gravité matérielle puisque l'auteur considère qu'il s'agit d'un « emprunt temporaire » et que le vol sera en quelque sorte « annulé » après la randonnée.

À partir de ces observations, nous pouvons déduire que les vols de véhicules à moteur n'ont pas pour le sujet le caractère sérieux qu'on leur attribue objectivement. Car le fait que le délit (préparé chez 55% des sujets) soit la plupart du temps commis en groupe, c'est-à-dire avec l'incitation ou au moins le support du groupe, et même assez souvent avec l'influence de partenaires plus âgés, le fait qu'il soit exécuté dans une forte proportion des cas pour le « kick », le fait qu'il se fasse en l'absence de la victime et sans impliquer de violence d'aucune sorte, le fait qu'il implique assez souvent la consommation d'alcool et/ou de drogue, et enfin le fait qu'il s'accompagne de tension chez un nombre relativement limité de sujets au moment du délit (43,9%) et chez un nombre plutôt faible par après (19,4%), tous ces faits donc tendent à démontrer que la perpétration ne se réalise peut-être pas dans un contexte de forte intentionnalité criminelle. Par ailleurs, le recours à des instruments dans moins de la moitié des cas (45%), alors que c'est un

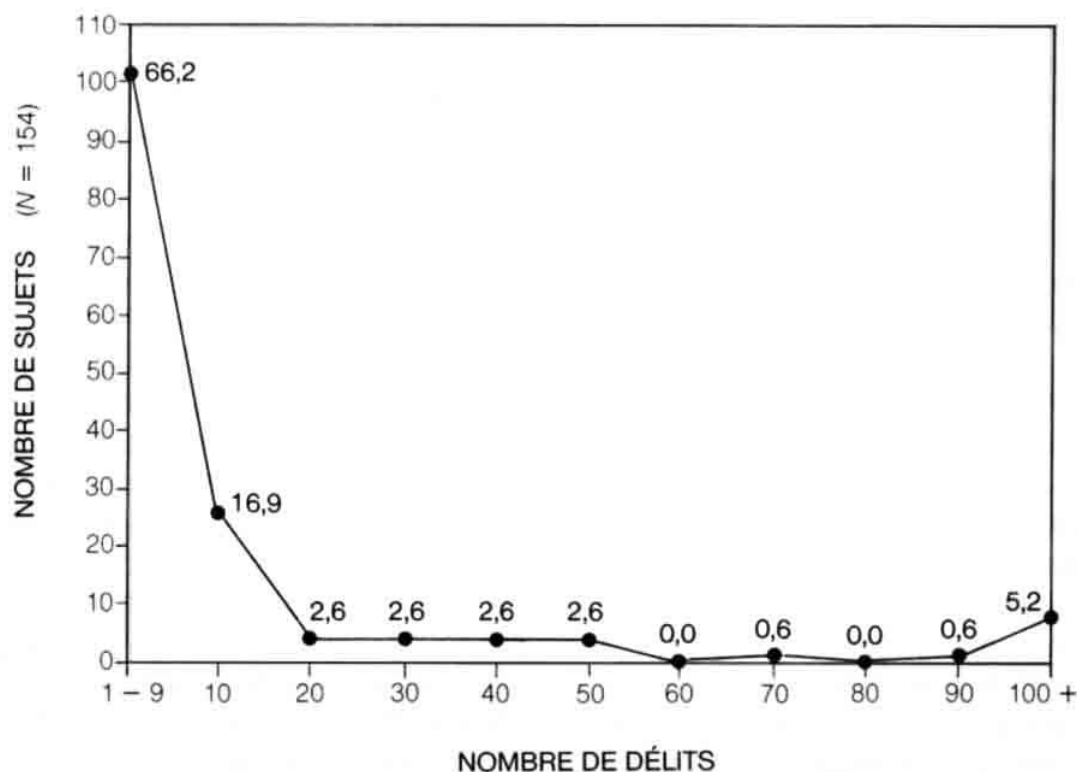
genre de vol pour lequel ils seraient tout à fait indiqués, témoigne du peu de méthode et du peu d'organisation chez bon nombre de délinquants.

En définitive, sauf pour un petit groupe de sujets (approximativement 20% à 25%) qui, à la fois, passent à l'acte régulièrement, volent pour le gain matériel, préparent leur méfait, se servent d'instruments, peuvent procéder seuls, connaissent la victime, etc., le vol de véhicules à moteur, malgré sa gravité présumée, ressort plus comme une sorte de prouesse de groupe qui se limite pour bon nombre de jeunes à une, deux ou trois exécutions et qui est recherchée surtout, semble-t-il, pour l'excitation ou pour la gratification symbolique qu'elle apporte.

Le vol simple

Cette catégorie, la quatrième en importance puisqu'elle s'applique à 40,2% des délinquants, englobe une gamme d'actes divers, généralement de [65] gravité moyenne du point de vue juridique et dont la caractéristique commune réside dans le fait qu'ils sont strictement des délits de vol, excluant ceux qui sont combinés à l'effraction et ceux qui sont perpétrés sur la personne. Le vol simple comprend principalement le vol d'argent, de vêtements, d'appareils électriques, de bicyclettes ou de tout autre objet, les vols commis à l'école, dans les endroits publics ou sur les terrains privés, etc. Malgré leur disparité apparente, on peut les considérer comme homogènes quant à la matérialité des faits, car il s'agit essentiellement d'une forme « pure » de vol dont le but premier est une appropriation immédiate et directe de biens.

Figure 2.9.

DISTRIBUTION DES SUJETS
SELON LE NOMBRE DE VOLS SIMPLES

Deux sujets sur cinq se sont adonnés à ce genre de vol. Comparativement au vol à l'étalage, la courbe de distribution des sujets est nettement plus aplatie dès que le nombre de perpétrations augmente (voir la figure 2.9.), la grande majorité des sujets se concentrant dans les basses fréquences. En effet, 102 sujets (66,2%) du groupe ont commis ce délit entre 1 et 9 fois — dont 85 (55,2%) entre 1 et 5 fois —, 6 (3,9%) l'ont perpétré de 50 à 99 fois et 8 (5,2%) l'ont fait plus de 100 fois (13 sujets n'ont pas précisé de nombre et leur réponse a été codifiée comme indéterminée). Néanmoins, la moyenne obtenue par cette catégorie de voleurs est de 11,8 délits par sujet, résultat surtout de la forte productivité d'environ un tiers du groupe, ainsi qu'en témoignent les chiffres précités.

À l'examen des pourcentages obtenus dans cette catégorie de délits au tableau 2.2., la caractéristique la plus frappante est sans aucun doute la présence de préparation ou de planification dans 55,2% des cas ; ce pourcentage est d'autant plus significatif qu'il est attribué à une forme de délinquance qui, par définition, dépend largement de circonstances favorables, plus ou moins fortuites, pour se concrétiser. La préparation témoignerait donc, pour au moins la moitié des sujets, de l'existence d'une sorte d'intention constante ou d'une recherche active d'occasions de délinquance, ce que les adeptes de ce type de vol appellent couramment « chercher à faire des coups, ou des passes ».

La présence de complices apparaît aussi assez habituelle (dans 68,2% des cas, un ou des complices participent à la majorité des perpétrations). Dans une précédente analyse (Fréchette et Leblanc, 1979), nous avons établi que la plupart des complices étaient d'âge équivalent tout en étant à peu près du même âge que le sujet enquêté, sauf pour environ un quart de l'échantillon où les complices étaient significativement plus âgés ; il semble cependant s'agir d'une structure de complicité plutôt limitée, puisque dans la moitié de ces cas un seul partenaire était mobilisé et que dans un tiers il n'y en avait que deux. Cette observation corrobore la présence, à l'origine de ces délits, d'une sorte de « volonté à s'adonner à la délinquance » : en effet, la quasi-totalité des sujets reconnaît avoir joué un rôle actif dans la préparation et l'exécution de l'acte et s'être adjoint au maximum un ou deux copains pour rechercher, sinon créer, des occasions de voler ; inversement, nous pouvons dire que le petit nombre de complices réduit de beaucoup l'effet de suggestibilité et d'influence par un groupe et, par conséquent, le caractère possiblement plus fortuit ou plus impulsif du délit. Et précisément à cause d'un certain aguerrissement, la tension au moment de l'acte ou après affecte un nombre assez limité de sujets (42,9% et 46,1% respectivement), tandis que le recours à des produits d'intoxication apparaît peu nécessaire (19,5% des cas).

Dans un tel contexte, il était prévisible que la motivation qui l'emporte soit la motivation utilitaire, ce qui est effectivement le cas puisqu'elle apparaît beaucoup plus souvent (72,7% des cas) que la motivation strictement hédoniste (42,9%). De même, la perpétration semble se dérouler dans des conditions assez aventureuses, puisque 61% des sujets ne connaissaient pas la victime et n'étaient pas familiers avec les lieux au moment du passage à l'acte.

Par ailleurs, les très faibles pourcentages inscrits aux rubriques identifiant la présence d'instruments, de violence physique et de violence psychologique étaient prévisibles et n'ont probablement aucune portée significative puisque, par définition, cette catégorie de délits exclut le contact avec autrui et concerne des actes qui ne requièrent pas vraiment d'instruments pour être posés.

En résumé, le vol simple se présente comme une catégorie de délits passablement répandus chez nos sujets et dont la fréquence moyenne de perpétration est assez élevée et due à la forte activité délictueuse d'environ le tiers du groupe. L'examen de l'ensemble des caractéristiques révèle que, pour une proportion [67] qui varie de la moitié aux deux tiers des sujets, le vol simple se définit comme un délit préparé, commis avec un ou deux complices, pour des motifs surtout utilitaires, sans connaître la victime, et accompagné de tension pendant et après l'acte dans un cas sur deux. De gravité moyenne, compte tenu de la nature des actes posés, ce type de vol apparaît marqué à la fois par la présence de certaines composantes criminelles et par l'absence de certaines autres ; en définitive, il peut être considéré comme un agir qui, même s'il est intentionnel, n'implique pas une criminalisation poussée.

Le vol d'une personne et le vol grave

Ces deux catégories de vol peuvent être rapprochées étant donné qu'elles partagent plusieurs traits déterminants. La première réunit principalement le vol avec violence, le vol d'un messenger, le vol de sac à main et le vol à la tire, alors que la seconde intègre surtout le hold-up contre les commerces ou les institutions bancaires, le vol d'armes, etc. Les deux mettent en cause des actes à résonance criminelle plus prononcée que les autres catégories, l'élément dominant étant l'appropriation du bien d'autrui à partir de moyens coercitifs directs exercés contre un ou des individus. Dans le cas du vol d'une personne, ces moyens sont en quelque sorte plus « physiques », puisqu'ils consistent en contacts plus ou moins violents avec la victime ; dans le cas du vol grave, ils se traduisent par une pression psychologique, l'auteur procédant par intimidation en faisant peser une menace grave sur l'intégrité corporelle et la vie même de la victime.

Au total, 185 sujets (46,7% de l'échantillon) se sont engagés dans ces deux formes de vol, dont 100 sujets (25,5%) dans le vol d'une personne et 85 (21,6%) dans le vol grave. Ce sont là des proportions relativement fortes compte tenu de la gravité de délinquance nettement plus marquée de ces actes. Cependant, pour les vols d'une personne comme pour les vols graves, les moyennes sont relativement peu élevées et presque identiques (respectivement 5,3 et 5,1), bien que la répartition des sujets varie d'une distribution de fréquences à l'autre. Dans le premier groupe (vol d'une personne), 61% des infracteurs ont commis entre 1 et 9 délits, contre 71,8% dans le second groupe (vol grave) ; 29% ont perpétré entre 10 et 49 délits contre 17,6% ; 2% ont avoué entre 50 et 100 délits contre 3,5% ; enfin, 8% ont commis plus de 100 délits contre 7%. Le plus grand écart se situe donc au niveau des fréquences intermédiaires (entre 10 et 49), le premier groupe y étant plus fortement représenté que le second.

En somme, chez les adolescents judiciairisés, environ un jeune sur deux a commis un délit qui risque fort d'être majeur. De plus, les niveaux de fréquences indiquent qu'à peu près la moitié des auteurs de vol d'une personne et des auteurs de vol grave reconnaissent avoir commis cinq perpétrations ou plus. [68] C'est donc dire que, dans ce groupe d'adolescents encore jeunes, la délinquance grave s'inscrit déjà comme une réalité significative et qu'un nombre important d'entre eux se sont précocement commis dans des formes « lourdes » d'agir déviant.

À partir d'un rapprochement entre les caractéristiques dominantes de ces deux types de vol au tableau 2.2., nous constatons être en présence des deux modes d'agir les plus carrément antisociaux, c'est-à-dire où non seulement se trouvent associés le plus grand nombre d'indices à portée criminalisante, mais aussi où se dégagent de façon constante des fréquences élevées de sujets. C'est ainsi que le taux de motivation utilitaire y est plus élevé que dans les autres catégories de délits (82% pour le vol d'une personne et 82,3% pour le vol grave), alors que le taux de motivation hédoniste y est le plus bas. De même, la présence de violence sous une forme ou sous une autre y est marquée (pour le vol d'une personne, la violence physique est présente dans 64% des cas et la violence psychologique dans 51%, alors que pour le vol grave la violence psychologique domine largement avec 57,6% des cas contre 30,6% pour la violence physique). Le passage à l'acte est planifié

dans un grand nombre de cas (58% pour le vol d'une personne et 78,8% pour le vol grave). Les instruments qui, dans ces deux manifestations, risquent d'être des instruments passablement dangereux, sont mis à contribution par un grand nombre, surtout pour commettre des vols graves (dans 81,2% des cas contre 38% lorsqu'il s'agit du vol d'une personne). Enfin, plus que n'importe quelle autre manifestation de délinquance à l'exception du vol avec effraction, ces deux types de vol prennent la forme d'une activité de groupe (86% des sujets pour le vol d'une personne et 87,1% des sujets pour le vol grave).

Il est à noter, en ce qui concerne la structure de complicité, que dans les deux cas le nombre de partenaires est restreint, pas plus de deux ou trois et de préférence un seul ; en outre, détail intéressant, un nombre important de sujets (38,8% pour le vol d'une personne et surtout 58,5% pour le vol grave) ont opéré avec un ou des complices plus âgés qu'eux. Ils affirment cependant en grande majorité (surtout dans les vols graves) avoir rempli un rôle actif dans l'exécution de l'acte.

Quant aux autres caractéristiques, mentionnons que la tension, soit au moment de l'acte, soit après, n'est pas très répandue et l'est même moins que dans d'autres formes d'activités délictueuses alors que ces deux dernières sont pourtant beaucoup plus sérieuses. Il y a par contre, dans le vol d'une personne, présence marquée d'intoxication ; il s'agit là d'un indice que ce type de vol est plus susceptible que l'autre d'être perpétré impulsivement ou, plus exactement, de se déclencher une fois que le sujet a augmenté sa disposition à agir par la consommation d'alcool ou de drogue, ce qui, compte tenu du fait que le délit constitue un attentat contre la personne, ne peut qu'augmenter la dangerosité potentielle de l'acte. Notons enfin que le vol grave (malgré des pourcentages peu élevés) est commis par deux fois plus de sujets que le vol d'une personne à [69] l'endroit d'une victime déjà connue, ce qui laisse croire que le vol grave tend à comporter des éléments d'agressivité personnalisée plus accentués que le vol d'une personne qui, lui, apparaît impersonnel.

En résumé, ces deux types de comportement délinquant, graves sur le plan juridique et reliés à des indices de criminalisation chez leurs auteurs, pèsent lourdement dans le tableau délictueux général des sujets enquêtés, puisque 25% d'entre eux se sont adonnés soit à l'un soit à l'autre. Le vol d'une personne ainsi que le vol grave, malgré la force de l'interdit judiciaire qui les frappe, n'effraient donc pas plusieurs de ces

jeunes délinquants et se matérialisent même, chez certains, comme des modes réitérés d'expression antisociale.

Le premier se présente comme un agir : 1) à finalité avant tout acquisitive dans la grande majorité des cas, 2) accompagné en général de contraintes soit physiques (des armes dans un bon tiers des cas) soit psychologiques envers la victime, 3) demandant le concours d'un ou deux partenaires, du même âge le plus souvent et avec lesquels le sujet coopère activement, 4) ne provoquant généralement pas de tension, 5) découlant assez fréquemment d'une préméditation, 6) effectué plus ou moins régulièrement au moyen d'instruments et 7) visant presque toujours des victimes inconnues ; ajoutons que 8) assez souvent la consommation d'alcool ou de drogue précède le passage à l'acte, ce qui, combiné au fait que près de 42% des sujets ne préparent pas leur délit, tendrait à démontrer que le vol d'une personne peut être perpétré tout aussi bien sous l'impulsion ou avec opportunisme qu'après préméditation.

Quant au vol grave, il s'impose comme un agir : 1) à orientation elle aussi surtout utilitaire, 2) prémédité dans trois cas sur quatre, 3) accompli avec l'appui d'un ou deux complices souvent plus âgés, 4) effectué au moyen d'instruments qui sont pour une grande part des armes utilisées dans plus de la moitié des cas pour causer de l'intimidation psychologique, 5) effectué souvent sans grande tension, malgré la gravité du délit et sa difficulté d'exécution, et 6) dirigé dans un cas sur quatre contre une personne connue du sujet.

Le vandalisme

Cette catégorie de délits englobe les méfaits publics, les dommages à la propriété, les incendies, les bris d'objets, etc., c'est-à-dire les actes qui ont comme dénominateur commun la destruction ou la détérioration, la plupart du temps futiles, d'un bien public ou privé. C'est en principe une activité délinquante qui, beaucoup plus que les autres, est le résultat d'une décharge gratuite d'agressivité ou d'une revanche dirigée contre des biens matériels.

Même si le nombre de sujets qui se sont adonnés au vandalisme est sensiblement moindre que dans les catégories de délits qui précèdent,

il y a quand même 81 garçons, soit 21%, qui s'en sont rendus coupables. Selon la distribution de fréquences, les sujets se répartissent comme suit : 54,3% n'ont commis [70] ce type de délit qu'à 1 ou 2 reprises, 21%, de 3 à 9 fois, 14,9%, de 10 à 49 fois et 9,8%, soit le reste, plus de 50 fois ; ainsi une faible proportion de ce groupe s'est livrée à du vandalisme de façon particulièrement intensive, ce qui explique que la moyenne n'est que de 3 délits par tête (2,69).

Il est un peu surprenant de constater qu'une forme de délinquance aussi vaine et aussi improductive que le vandalisme touche autant de sujets dans l'échantillon et qu'une vingtaine de garçons y ont eu recours de façon répétitive. Cette manifestation délictueuse, de par la nature même des gestes posés, semble avoir comme source le besoin pour le sujet de se défouler, de décharger des impulsions destructrices qu'il est incapable de canaliser dans une activité mieux contrôlée, même délinquante ; ou encore elle semble représenter, chez ceux pour qui elle est le complément d'une activité de vol, un surcroît de motricité explosive ou une détermination excessive à supprimer les obstacles.

L'examen des caractéristiques de cette catégorie de délits au tableau 2.2. révèle la prépondérance de l'aspect « défoulement moteur » par rapport aux autres. En effet, la caractéristique dominante, l'une des plus chargées parmi les 11 étudiées, est la motivation hédoniste qui s'avère le déclencheur de l'acte chez 80,2% des sujets, alors que le mobile utilitaire n'est invoqué que par % ; le décalage entre les deux est très prononcé. Le caractère gratuit de l'acte s'impose donc, tout comme se confirme son caractère impulsif ou du moins opportuniste, étant donné que seulement 37,7% des interrogés mentionnent avoir prémédité leur acte.

Nous pourrions d'ailleurs supposer que ce sont sensiblement les mêmes sujets qui reconnaissent avoir eu un mobile utilitaire (35,8%) et qui font mention d'une préparation (37,7%), tout en affirmant connaître la victime (42%). La raison qui pourrait justifier la superposition de ces pourcentages, c'est la présence d'un but sous-jacent de vengeance (qui est d'ailleurs inclus dans la définition de « motivation utilitaire »). Dans ce groupe un peu spécial, la recherche de vengeance présupposerait la connaissance de la victime et requerrait la préméditation ainsi que la planification.

Comme pour les catégories de vol décrites plus haut, la présence de complices représente dans le vandalisme une caractéristique extrêmement importante ; le nombre moyen de participants est toutefois sensiblement plus élevé ici, se situant entre trois et quatre ; ils ont à peu près tous le même âge que le sujet, à un ou deux ans près. Par contre, seulement 37% des sujets font référence à une certaine tension liée au passage à l'acte, le vandalisme apparaissant donc comme une activité assez peu préoccupante, sans doute considérée comme familière sinon amusante.

Compte tenu de la nature de ces actes, la présence d'un faible taux de violence interpersonnelle de quelque nature que ce soit était prévisible, tout comme l'utilisation courante d'instruments quelconques, les actes de vandalisme se commettant beaucoup plus facilement avec des outils qu'avec les mains nues.

[71]

En bref, le vandalisme se présente comme un *acting out* de groupe : 1) où prime la recherche d'excitation, 2) dont le caractère impulsif ou opportuniste semble accentué et 3) qui touche un nombre quand même significatif de sujets de l'échantillon, malgré sa rentabilité matérielle à peu près nulle. Étant donné qu'il s'agit en plus d'un agir dont la portée est carrément destructrice et dont la fréquence est élevée pour environ 10% des sujets de l'échantillon total, nous pouvons à ce stade-ci considérer le vandalisme comme une manifestation délinquante importante bien que limitée dans notre échantillon.

L'attaque contre la personne

Cette catégorie de délits complète la série des activités que l'on peut considérer comme authentiquement délinquantes. Il s'agit cependant d'une délinquance assez particulière, caractérisée par des réactions agressives quasi pures et par l'absence de vol. Les formes concrètes sont principalement les voies de fait, les sévices corporels, les coups et blessures, et l'assaut. Étant donné le caractère singulier de ces délits, leur très faible rentabilité matérielle ainsi que les risques potentiels qu'ils entraînent pour l'auteur, il était prévisible qu'ils soient assez peu répandus dans un groupe comme le nôtre, même composé de

délinquants dûment reconnus, et qu'ils s'inscrivent comme une forme relativement peu pratiquée de délinquance.

Les chiffres obtenus confirment cette prévision. En effet, 44 sujets seulement, ou 11,1% de l'échantillon, se sont aventurés dans cette voie ; de ce nombre, 26, c'est-à-dire un peu plus de la moitié, n'ont commis qu'un seul délit, 8 en ont perpétré de 2 à 5 et 6 en ont exécuté de 10 à 35 ; 4 sujets manifestent un comportement aberrant, ayant à leur actif une centaine de délits ou plus chacun. Quant à la moyenne, elle se situe à 6 délits par sujet. C'est donc dire que l'attaque contre la personne, tout en touchant une partie assez restreinte de l'échantillon, ne paraît pas connaître une récurrence très forte chez ses auteurs. Un tout petit nombre d'une dizaine d'individus ayant perpétré beaucoup de délits de ce genre contribuent cependant à hausser exagérément la moyenne ; ces sujets sont animés, semble-t-il, par une propension tout à fait atypique, sinon anormale, à la violence interpersonnelle. Ils requièrent une analyse spéciale, laquelle a été réalisée dans une autre étude (Marceau, 1978).

L'examen sommaire des caractéristiques de cette catégorie de délits (toujours d'après le tableau 2.2.) offre, pour bon nombre d'entre elles, un tableau assez ambigu. En effet, à chacune des rubriques suivantes : préparation du délit, présence de complices, intoxication avant et pendant le délit, connaissance préalable de la victime et présence d'une motivation hédoniste, environ la moitié des sujets ont donné une réponse positive, résultat qui ne permet pas d'identifier de tendance dominante pour l'ensemble du groupe. Seule la motivation utilitaire ressort de l'examen, étant présente chez 68,2% de ces sujets.

[72]

Cependant, une analyse plus approfondie de la façon dont les diverses caractéristiques se combinent, soit par leur présence soit par leur absence, mène à la formation de deux sous-groupes assez distincts l'un de l'autre. Le premier, comptant environ 45% des sujets, regroupe ceux qui ont fait une ou des attaques contre la personne de façon contrôlée, rationnelle en quelque sorte, c'est-à-dire qui ont préparé le délit et usé de violence avec intention — voire dans un but précis —, ne se sont pas intoxiqués avant de poser l'acte, étaient animés par un mobile essentiellement utilitaire, participaient à une activité de petit groupe (ce qui représente une exigence supplémentaire de préméditation

et se combine bien à la planification et à la rentabilisation de l'acte) et n'avaient pas eu de lien préalable avec la victime ; dans ce contexte, l'attaque contre la personne équivaut à une activité plus strictement délinquante, c'est-à-dire qu'elle apparaît plus structurée, plus intentionnelle et plus subordonnée à des objectifs concrets. L'autre sous-groupe réunit des sujets dont les réactions d'hétéroagressivité seraient plus impulsives, plus explosives et sans doute plus excessives que dans le premier cas, puisqu'elles ne sont pas préméditées, qu'elles sont exécutées après intoxication, qu'elles sont individuelles, qu'elles sont dirigées contre une victime connue (donc avec une probabilité accrue d'intention vindicative à l'intérieur d'une interaction conflictuelle) et que la décharge immédiate des pulsions prédomine ; ainsi émerge une deuxième forme d'attaque contre la personne, perpétrée plus aveuglément sous le coup de la colère, et qui représente une menace plus grande pour la victime.

Par ailleurs, la caractéristique « présence de violence physique », où se concentrent les trois quarts (71,1%) des sujets qui se sont livrés à des attaques contre la personne (à l'exception de 10 cas) est redondante compte tenu de la définition même de ce délit ; en d'autres termes, il est difficile de perpétrer une attaque contre la personne sans faire appel à une certaine forme de violence physique. C'est plutôt la caractéristique « présence d'instruments » qui apporte un supplément d'information, puisque 27 sujets de ce groupe (60%) se sont servis d'instruments assez dangereux dans la majorité des cas (surtout des armes blanches et aussi des armes à feu). Notons aussi qu'une proportion assez importante de sujets a éprouvé de la tension pendant (41%) et après l'acte (43,2%) ; compte tenu de ce que nécessite et implique le fait d'assaillir autrui, cette constatation s'avère plutôt surprenante car les 59% et 56,8% des sujets qui restent n'éprouveraient aucune tension ; un tel manque de réaction s'explique peut-être par une sorte d'endurcissement et d'indifférence à la violence qui serait typique de ce groupe d'individus.

En somme, dans notre échantillon de délinquants officiellement identifiés, l'attaque contre la personne s'impose comme une délinquance peu usuelle, à caractère accidentel dans beaucoup de cas. Cette délinquance semble s'exprimer sous deux modes majeurs : d'abord un mode intégré, utilitaire, du genre « assaillir quelqu'un pour lui extorquer un bien convoité ou pour l'éliminer comme obstacle dans

la poursuite d'un but » ; ensuite un mode impulsif, émotif, du genre « se battre avec quelqu'un sous le coup de la colère, de la haine, ou [73] pour régler un compte personnel ». De plus, la présence d'armes souvent destructrices est fréquente ainsi qu'un manque de sensibilité aux risques inhérents à de tels actes. Donc, délinquance secondaire sans doute, tout autant par le nombre d'adeptes que par le nombre d'actes, mais délinquance passablement dangereuse sous le premier mode comme sous le second, pour des raisons toutefois différentes...

Les autres catégories de délits

Les quatre catégories qui restent, soit, par ordre décroissant de fréquences de sujets : les menus larcins (16,7% des délinquants), la drogue (12,8%), les désordres publics (10,2%) et les délits sexuels (2,5%), englobent chacune encore, sauf la dernière, un nombre assez important d'adolescents. Elles présentent de plus, chacune à sa façon, des caractéristiques particulières qui non seulement les distinguent entre elles mais qui les distinguent surtout des catégories précédentes.

Par définition, la catégorie des menus larcins n'englobe que des délits mineurs, tels que le vol de friandises, de cigarettes, de jouets, de menue monnaie, d'articles scolaires, d'articles de sport, de disques ou de cassettes, etc., délits qui ont souvent été commis quand le sujet était en bas âge et qui n'ont pas entraîné de conséquences judiciaires sérieuses. En ce qui concerne la catégorie drogue, deux comportements donnent matière à inculpation, soit la possession et le trafic ; ils constituent une forme de délinquance qui a pris une expansion considérable depuis une quinzaine d'années et qui ne nous est pas apparue tout à fait du même type que les formes plus classiques d'antisocialité juvénile. Les désordres publics, eux, regroupent un ensemble hétérogène d'agissements reliés à l'inconduite sociale, par exemple : troubler la paix publique par des cris ou des bruits, circuler en état d'ivresse, causer du désordre notamment par des bagarres, entraver la circulation piétonnière ou routière, commettre des infractions au Code de la route, avoir des objets défendus en sa possession, etc. Enfin, les délits sexuels, tout en pouvant inclure par définition des actes graves, sont dans cet échantillon si peu répandus qu'il est difficile de conclure quoi que ce soit à leur sujet (les quelques

cas rapportés font presque toujours référence à la prostitution homosexuelle).

Les menus larcins. Dans la catégorie des menus larcins, une proportion plus ou moins importante de nos cas, soit 16,7% ou 77 sujets, ont révélé s'être adonnés à ce genre de passe-temps, pour la plupart dès la période de latence ou au début de l'adolescence. *A priori*, il peut sembler insolite de constater, vu le nombre de délinquants dans notre échantillon, qu'il n'y ait pas un pourcentage plus élevé de sujets qui reconnaissent avoir commis ce type de délits. La proportion obtenue ne reflète sans doute pas la réalité et nous pouvons [74] émettre l'hypothèse que les interrogés n'accordaient pas d'importance aux tout premiers actes de délinquance qu'ils avaient posés, ne considérant pas ces comportements comme de véritables délits et les escamotant régulièrement lors de leur narration des faits (nous touchons ici d'ailleurs une des limites de la technique d'entrevue) ; il semble bien que, dans l'optique de bon nombre d'entre eux, ces actes soient jugés insignifiants et que, plus un sujet a d'actes délinquants graves à son actif, plus il est susceptible de dédaigner de tels antécédents.

Si nous nous limitons au groupe de ceux qui reconnaissent avoir commis de tels délits, 44 (57,1% du groupe) indiquent de 1 à 9 perpétrations, 5 (6,5%) en mentionnent de 10 à 49 et 11 (14,3%) en avouent de 50 à 100 ou plus, pour une moyenne relativement peu élevée d'environ 6 délits par garçon. Notons que 13 sujets n'ont pu fournir de chiffre précis, ce qui est compréhensible étant donné que ces délits remontent souvent assez loin dans leur passé personnel ; ils ont donc été classés sous la rubrique « nombre indéterminé ». Il est probable que, si ces sujets avaient pu chiffrer plus exactement le nombre total de délits commis, la moyenne de l'ensemble du groupe aurait augmenté sensiblement. Nous pouvons donc conclure que les menus larcins ont tendance à abonder dans les antécédents de quelques-uns des adolescents interrogés.

Quant aux principales caractéristiques de ce type de délits, seules deux sont fortement accusées, soit la présence de mobiles hédonistes dans 62,3% des cas et la connaissance de la victime dans 63,6% des cas, qui traduisent le côté immature et impulsif de ces actes puisque le sujet, tout en cherchant du plaisir, le fait aux dépens de personnes

proches ou familières (parents, voisins, etc.). En même temps, il en tire un certain avantage matériel, la motivation utilitaire ayant été signalée dans 55,9% des cas.

La dangerosité sociale très réduite de ces comportements se reflète dans l'absence quasi totale de tout élément de violence, de toute intoxication préalable et de toute utilisation d'instruments. De même, la préparation de ces délits n'apparaît que dans une assez faible proportion de cas (29,9%), alors que la présence de complices est marquée par une proportion supérieure (41,6%). Nous pouvons dès lors en déduire que, dans au moins trois cas sur cinq, les actes de ce genre ont été posés sans préméditation, que le sujet était seul, qu'il voulait satisfaire un besoin immédiat ou que la tentation était trop forte. Notons d'ailleurs que les menus larcins, malgré leur faible gravité objective, ont provoqué chez la moitié des sujets des réactions d'énervement ou d'anxiété pendant et après leur perpétration, ces états matérialisant sans doute l'émotion provoquée par les premières violations de la loi.

La drogue. Le second type de délits du dernier groupe comporte un caractère délictueux plus formel, puisque la loi les définit expressément comme des actes illicites : c'est la possession et le trafic de drogue, qui ne touchent [75] dans l'échantillon que 50 sujets, soit 12,8% du groupe. Ce nombre n'inclut évidemment pas les sujets qui ont simplement consommé de la drogue (dans la partie de l'entrevue portant sur les « troubles de comportement », cette information a été obtenue).

Un pourcentage aussi faible ne rend sûrement pas compte de l'ampleur des problèmes occasionnés par la consommation de drogue dans l'ensemble de l'échantillon ; nous pouvons même supposer qu'il est un reflet assez peu fidèle de la proportion réelle de pushers ou d'adolescents « en possession » parmi les sujets interrogés. Il illustre cependant le genre de contrôle exercé par les instances judiciaires sur ces deux manifestations, puisqu'il y a de fortes chances que ceux qui nous en ont parlé soient ceux qui ont été interpellés par la police pour l'un ou l'autre motif. En fait, la place occupée par cette forme de délinquance dans notre groupe est fort réduite, car près de 13% seulement la signalent. On peut supposer que ce pourcentage est largement inférieur au nombre réel.

Remarquons par ailleurs que, chez les 50 sujets de cette catégorie, les actes ont tendance à se multiplier, 86% indiquant un nombre supérieur à 10 et 75% en parlant comme d'une activité régulière. La moyenne est à cet égard très éloquente, puisqu'elle dépasse largement toutes celles obtenues dans les autres catégories de délits, pour atteindre 92 infractions par sujet. Nous serions donc en présence d'un agir constant, c'est-à-dire intégré dans le comportement comme mode récurrent de fonctionnement ou comme moyen systématique de se procurer de l'argent.

En examinant les autres rubriques du tableau 2.2., un pourcentage éloquent de 70% émerge de la caractéristique « présence de motivation utilitaire », qui témoigne du fait qu'à la base de ces comportements se trouve une intention surtout pratique, mercantile même (la motivation hédoniste n'est invoquée que par 48% des cas). En plus d'être à finalité lucrative, ces actes sont « organisés », comme le démontre le taux élevé de sujets (70%) qui assurent les avoir préparés et comme l'appuient, plus indirectement, les 60% d'infracteurs qui les ont réalisés avec l'aide de complices. Par ailleurs, dans le cas du trafic de drogue, l'acheteur est la plupart du temps inconnu et la présence de tension est assez faible (dans 28% des cas pendant l'acte et dans 22% après), ce qui est probablement la conséquence de l'intégration poussée de ces délits dans le comportement quotidien, soit individuel, soit de groupe. Quant aux autres caractéristiques, présence d'instruments et présence de violence, elles ne peuvent pas vraiment s'appliquer à cette catégorie d'actes.

Les désordres publics. Dans le cas des désordres publics, 40 sujets au total (10,2% du groupe) avouent en avoir causés, mais 29 sujets (72,5%) ne mentionnent qu'un ou deux faits de ce genre et seulement 4 sujets affirment en avoir commis de façon répétitive. La moyenne de délits par sujet est d'ailleurs très faible, puisqu'elle se situe à 3,8.

[76]

Par définition, cette catégorie de délits met en cause des actes qui sont beaucoup plus communs à l'ensemble des enquêtés que les autres manifestations de délinquance et beaucoup plus de l'ordre de l'infraction que du délit. Il est donc nécessaire que le désordre soit d'une gravité marquée pour provoquer une intervention policière et judiciaire ou — et ici le caractère sélectif de l'inculpation s'accroît — qu'il soit généré par des sujets connus comme des auteurs de troubles ; conformément aux fréquences d'actes révélées par les sujets judiciairisés, c'est la première possibilité qui semble la plus juste.

La lecture du tableau 2.2. signale qu'il s'agit d'une délinquance : 1) provoquée dans une large mesure par la recherche d'excitation (57,5% des auteurs de désordre) et 2) dans une moindre mesure par des motifs d'ordre pratique (32,5%), ce qui était prévisible ; 3) commise assez régulièrement en présence de complices (55%), le groupe facilitant beaucoup l'exécution de tels actes, soit parce qu'il supporte le ou les auteurs, soit parce qu'il joue un rôle « désinhibiteur » (à noter que le nombre de complices a tendance ici à être plus élevé) ; 4) accomplie de temps en temps sous l'influence de l'alcool ou de la drogue (40%) ; 5) ne nécessitant pas de préparation dans la majorité des cas (30% seulement y font appel) et 6) encore moins souvent d'instruments (20% en utilisent) ; par ailleurs, 7) la violence, sous ses deux formes, est rare, 8) la victime est inconnue chez deux sujets sur trois et 9) à nouveau, détail à signaler, le passage à l'acte est assez peu fréquemment entouré de tension.

Les délits sexuels. Finalement la dernière catégorie, soit les délits sexuels, n'est pas utilisable à des fins d'analyse. Elle ne réunit en effet que 10 sujets, soit 2,5% de l'échantillon, dont 5 avouent n'avoir commis qu'un seul délit. Étant donné ce très petit nombre, il va sans dire que nous ne pouvons dégager ici aucune tendance valable ; en conséquence, cette catégorie de délits sera éliminée de nos analyses subséquentes.

Bref, les principales observations qui ressortent de l'étude de ces quatre catégories de délits sont les suivantes :

- 1) Les *menus larcins*, mentionnés par une proportion relativement faible de sujets puisque ces délits n'avaient qu'une importance minime aux yeux de la majorité (ce sont d'ailleurs des actes qui figurent fréquemment dans le comportement des préadolescents), se présentent comme des faits délictueux plus difficiles à repérer que les autres ; ils sont en outre peu nombreux dans chaque cas ; enfin, l'examen de leurs caractéristiques propres fait ressortir le caractère inconséquent, impulsif, occasionnel, peu sophistiqué et somme toute immature de ces actes ; il s'agit essentiellement, semble-t-il, d'une forme de délinquance sans gravité objective réelle, où l'on ne retrouve pas les signes habituels d'une organisation proprement déviante de la conduite et dont l'influence possible sur la délinquance ultérieure sera à évaluer.

[77]

- 2) Dans la catégorie de la *drogue*, il saute aux yeux tout d'abord que seul un nombre limité de jeunes avouent s'être engagés dans cette forme de délinquance ; par contre, ceux qui admettent s'y être livrés l'ont fait de façon systématique et réitérée, un peu comme une occupation régulière. Ces actes sont « alourdis » par la présence d'éléments à connotation proprement délinquante, à savoir la détermination utilitaire, la planification et l'organisation, l'intégration dans des patrons usuels de conduite, l'absence de tension, le support de groupe, etc., ce qui démontre que ces comportements — qu'on aurait pu croire des comportements simplement marginaux — offrent en fait un caractère criminel accusé, même s'il s'agit d'une délinquance particulière ou spécialisée en quelque sorte.
- 3) Les *désordres publics* par contre, tout en ne concernant qu'un nombre restreint de sujets, se profilent chez ceux qui s'y sont livrés comme une délinquance à très faible fréquence, voire strictement accidentelle ; ils prennent l'allure de frasques ou de comportements de risque gratuits et irresponsables, peu susceptibles, à moins d'événements à peu près toujours fortuits, de subir un contrôle social et d'être judiciairisés.
- 4) Enfin, la *délinquance sexuelle* n'est pas ressortie comme un problème significatif chez les adolescents amenés devant le Tribunal de la jeunesse, soit — et nous ne pouvons faire ici que

des conjectures — parce qu'ils étaient, au milieu de l'adolescence, encore trop jeunes pour exprimer dans leur comportement une déviance notoire de ce type, soit parce que ce type de comportement ne leur est pas apparu comme véritablement illicite ou comme étant du ressort du Tribunal, soit tout simplement parce qu'ils ont refusé d'en parler.

En somme, deux des quatre dernières catégories de délits, soit les menus larcins et les désordres publics, apparaissent substantiellement différentes des précédentes, surtout des diverses catégories de vols. Elles font figure d'activités marginales, d'incartades juvéniles, socialement tolérables et sans doute assez répandues chez les adolescents qui n'ont jamais été arrêtés ou inculpés ; elles doivent donc être qualifiées tout au plus de délinquance mineure. Par contre, la troisième catégorie, qui réunit la possession et le trafic de drogue se rapproche beaucoup plus, de par ses caractéristiques de structuration et d'intégration, d'un patron proprement antisocial avec comme élément dominant l'exploitation organisée de la vulnérabilité des usagers.

DE LA DÉLINQUANCE DES ADOLESCENTS CONVENTIONNELS À CELLE DES ADOLESCENTS JUDICIARISÉS

[Retour à la table des matières](#)

La comparaison des deux groupes dont nous venons de décrire la délinquance respective permet-elle de dégager entre eux des différences substantielles ? [78] La question n'est pas nouvelle. Depuis l'apparition des procédures d'enquête qui ont permis de mettre à jour la délinquance réelle, bon nombre de chercheurs se sont interrogés sur les points qui opposent ces deux groupes. Au début des années 1970, cette question a pris d'autant plus d'importance que les résultats de certaines recherches semblaient démontrer que les décisions des agents dans le système de justice pour mineurs étaient dans une large mesure discrétionnaires, puisqu'elles découlaient plus d'un jugement arbitraire sur des personnes que de l'examen objectif des faits délictueux eux-mêmes (LeBlanc, 1971 ; MOYER, 1980).

Abordant cette question, Empey et Lubeck (1971) ont signalé, avec raison d'ailleurs, que la plupart des chercheurs font un oubli qui risque de fausser leurs conceptualisations. En effet, ils négligent le fait qu'il n'y a pas deux mais trois catégories distinctes d'adolescents : en premier lieu, les conformistes qui ne commettent aucune infraction à la loi ; en deuxième lieu, les « transgresseurs cachés » qui commettent des délits mais ne reçoivent pas de sanction ; finalement, les délinquants connus dont la délinquance est repérée et judiciairisée. En dichotomisant la réalité, affirment les deux auteurs, les chercheurs l'ont indûment simplifiée, perdant de vue du même coup que l'intensité de l'activité délictueuse varie autant chez les adolescents dont la délinquance n'est pas visible que chez ceux dont elle est connue.

Quoi qu'il en soit, nos dossiers nous permettront de confronter au moins deux de ces groupes, soit les délinquants officiels et les transgresseurs cachés, tout en prenant bien soin d'effectuer un contrôle aussi serré que possible de la variance intragroupe. De cette manière, nous espérons clarifier au maximum les différences qui les opposent.

Quelques précautions préalables

Afin de pallier les faiblesses souvent reprochées aux analyses comparatives de ce type, faiblesses relatives surtout à la qualité et à la comparabilité des groupes mis en présence, nous avons utilisé deux échantillons soigneusement calibrés.

Le premier, qui a servi de point de référence, est celui des délinquants officiels. Il s'agit d'un échantillon aléatoire d'adolescents sous la tutelle du Tribunal pour mineurs de la région métropolitaine de Montréal, ce fait garantissant l'authenticité d'une délinquance formellement sanctionnée ; l'échantillon comprend 439 sujets francophones, de sexe masculin et dont l'âge variait de 14 à 16 ans au moment du relevé (pour plus de détails, voir Fréchette, 1980).

Le second, celui des transgresseurs cachés, est tiré d'un grand échantillon aléatoire de 3 070 sujets (dont nous avons parlé en début de chapitre), composé de garçons (53,3% du total) et de filles (46,7% du total) âgés de 12 à 16 [79] ans et provenant de trois milieux : les écoles publiques, les écoles privées et les centres d'accueil (la technique

d'échantillonnage ainsi que la méthode de cueillette et de préparation des données sont décrites dans Biron et al., 1975). Dans ce grand échantillon, 1098 sujets étaient des garçons de 14 à 16 ans qui ont servi d'éléments de comparaison avec le groupe des adolescents judiciairisés ; nous avons pris soin de modifier certains aspects de la structure des échantillons afin de nous assurer qu'elle soit identique suivant l'âge. La méthode d'appariement utilisée consistait, pour chaque strate d'âge, à tirer au hasard un nombre de jeunes présentant la même structure d'âge que l'échantillon des adolescents judiciairisés. Nous avons décrit en détail ces préparatifs dans un ouvrage précédent (voir Fréchette et LeBlanc, 1979).

Au total, 439 adolescents judiciairisés ont été comparés à 800 garçons non reconnus officiellement comme délinquants, les deux échantillons comprenant 30% de sujets de 14 ans, 45% de 15 ans et 25% de 16 ans. Les deux échantillons possédaient en outre un certain nombre de caractéristiques communes : les sujets provenaient de la région de Montréal, étaient de sexe masculin et étaient francophones ; de plus les données ont été recueillies à la même période, soit de 1974 à 1977 ¹⁶.

Les différences d'échelle

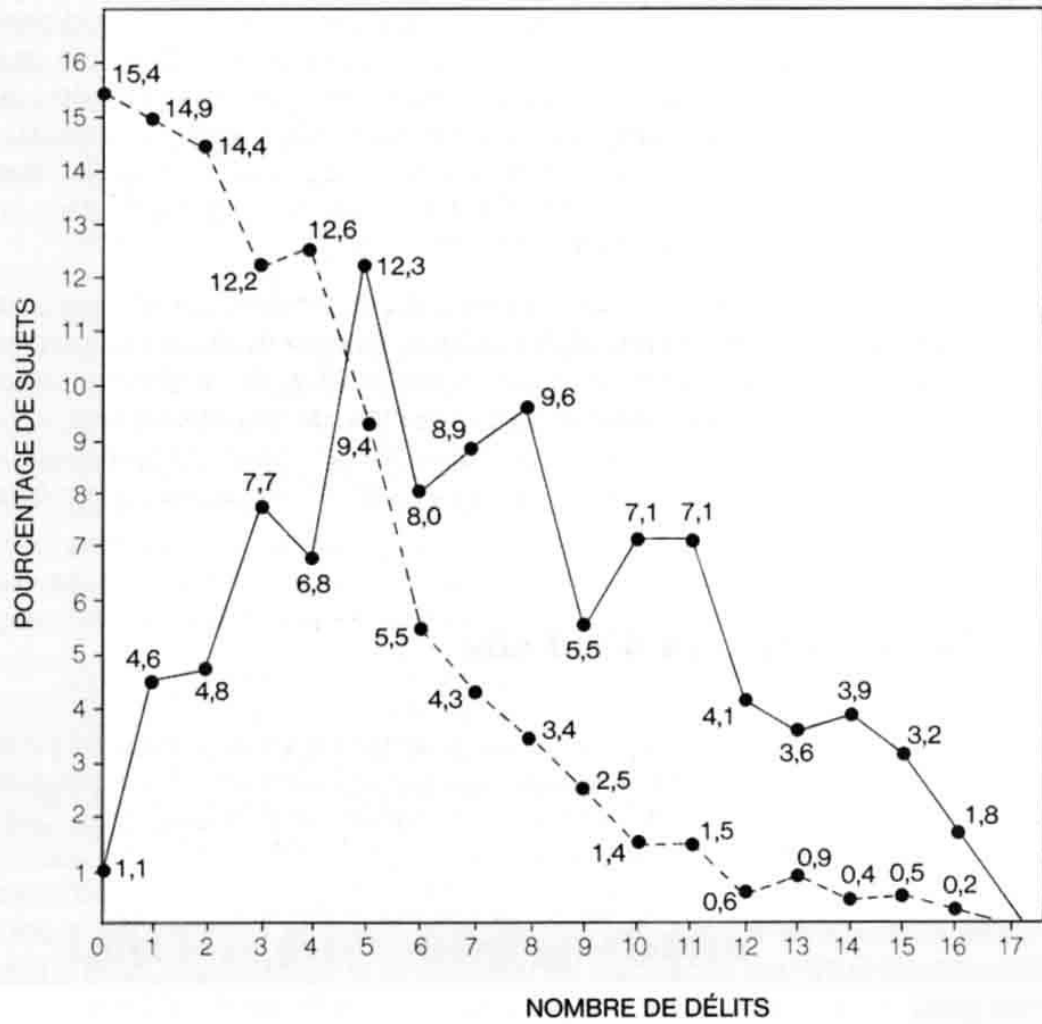
Parmi les recherches importantes qui, à travers les années, ont porté sur la question du volume de la délinquance pour l'un et l'autre des deux groupes enquêtés, plusieurs ont abouti à des résultats carrément contradictoires. C'est ainsi qu'Erickson et Empey (1963) ou encore Follman (1972) ont conclu que les adolescents dont la délinquance reste cachée commettent un nombre d'actes illicites comparable à celui des adolescents identifiés comme délinquants (Erickson et Empey ont cependant fait une réserve en ajoutant que, dans le premier groupe, les actes ne sont pas cumulés au même rythme). Par contre, d'autres tels

¹⁶ Comme les données ont été recueillies pour deux recherches indépendantes, les questionnaires n'étaient pas exactement les mêmes. Seuls les comportements communs aux deux échantillons ont été retenus, chaque indice pouvant compter quelques comportements en moins que dans les sections précédentes ; voir SARRAZIN (1979) pour plus de détails.

Dinitz (1962) et avant lui Short et Nye (1958), Short (1954) et Murphy (1946) ont soutenu que les délinquants transgressent nettement plus les lois que les non-délinquants.

Selon nos observations sur les adolescents montréalais, les différences de fréquences sont très éloquentes, comme on peut le voir à la figure 2.10. Il est clair que l'activité délictueuse des adolescents judiciairisés l'emporte largement sur celle des adolescents conventionnels. La médiane, en guise d'illustration, est de 7,03 pour les premiers alors qu'elle est de 2,94 pour les seconds. La distribution des fréquences est aussi très différente : dans le premier cas elle forme [80] une courbe en cloche, ce qui traduit une plus forte homogénéité des sujets autour de la tendance centrale ; dans le second cas elle forme une courbe en L, les sujets ayant tendance à s'éparpiller sur le continuum de base.

Figure 2.10.
RÉPARTITION DES SUJETS
SELON LES GROUPES, SUR L'ÉCHELLE
DE LA DÉLINQUANCE CRIMINELLE



NOMBRE DE DÉLITS

LÉGENDE :

—————	Adolescents judiciairisés	Moyenne	7,380
	<i>N</i> = 439	Médiane	7,026
		Mode	5
-----	Adolescents conventionnels	Moyenne	3,539
	<i>N</i> = 800	Médiane	2,939
		Mode	0

De telles différences, tant dans la distribution des sujets que dans les médianes, confirment la thèse émise par le deuxième groupe d'auteurs dont nous venons de parler, selon laquelle les adolescents judiciairisés auraient accumulé un bagage d'actes incriminables nettement plus volumineux que [81] celui des autres adolescents. L'ampleur de la délinquance des garçons de 14, 15 et 16 ans de Montréal est donc très différente suivant qu'ils sont ou non des adolescents judiciairisés. Et cet écart considérable nous porte à croire que l'action sélective du système de justice n'est pas si aléatoire et si discrétionnaire qu'on l'affirme généralement.

Ces résultats généraux sont confirmés par l'étude des distributions (SARRAZIN, 1979) et par le test de la médiane, pour tous les aspects de la délinquance : nature (délinquance statutaire, délinquance criminelle), orientation (drogue, agression, vandalisme, vol bénin, vol grave) et hétérogénéité (voir la figure 2.11.). Selon le cas, la délinquance révélée des adolescents judiciairisés est de 2 à 11 fois supérieure à celle des adolescents ordinaires ; et cette supériorité s'affirme autant pour la délinquance comportant un sérieux danger pour autrui (les vols graves sont 11 fois plus nombreux) que pour la délinquance à portée plus lucrative (la drogue l'emporte par 7 fois) ; pour les autres types de comportement, ils sont de 2 à 3 fois plus répandus chez les adolescents judiciairisés.

Une analyse détaillée des 22 comportements délinquants qui ont servi de base de comparaison est présentée au tableau 2.3. Pour 20 des 22 comportements, la prédominance est de 0,5 à 10 fois supérieure chez les adolescents judiciairisés, les écarts les plus grands étant attribués à la fugue et au vol d'objets de plus de 50 \$, et les écarts les plus faibles étant liés au vol d'objets de moins de 2 \$, à l'agression d'une personne pour la forcer à agir contre sa volonté, à la conduite sans permis, au port d'une arme, à l'ivresse et aux relations sexuelles.

De manière à nous assurer que les résultats des comparaisons entre les deux groupes d'adolescents ne soient pas affectés par le facteur âge, nous avons procédé aux mêmes analyses pour chaque catégorie d'âge (voir Fréchette et Leblanc, 1979). Pour toutes les catégories d'âge et pour toutes les échelles de mesure de la délinquance cachée, les adolescents conventionnels se distinguent significativement des adolescents judiciairisés, ceux-ci étant plus nombreux au-dessus de la médiane commune. Le passage à l'acte délinquant est donc une

caractéristique typique des sujets de ce groupe, puisque l'écart entre eux et les adolescents conventionnels se maintient constant dans l'ensemble des mesures.

Ces résultats correspondent tout à fait à ceux que Nye et Short (1958) ont déjà trouvés. Ainsi, en comparant un groupe d'adolescents placés dans un centre pour délinquants (*training school*) à un groupe d'écoliers ordinaires, ils ont constaté que la délinquance des premiers se distinguait singulièrement de celle des seconds par le nombre élevé de comportements proprement criminels. En effet, sur les 43 comportements inclus dans le questionnaire de délinquance cachée, le premier groupe tranche sur le second précisément pour les 28 comportements à connotation criminelle la plus marquée. Les 15 autres comportements, qui sont partagés de façon équivalente, correspondent à ce que l'auteur appelle soit des « troubles de comportement », tels le vagabondage ou la fugue, soit de la « délinquance malicieuse », tels les jeux de hasard

[82]

Tableau 2.3.
RÉPARTITION DES GROUPES
POUR CHACUN DES COMPORTEMENTS DÉLINQUANTS

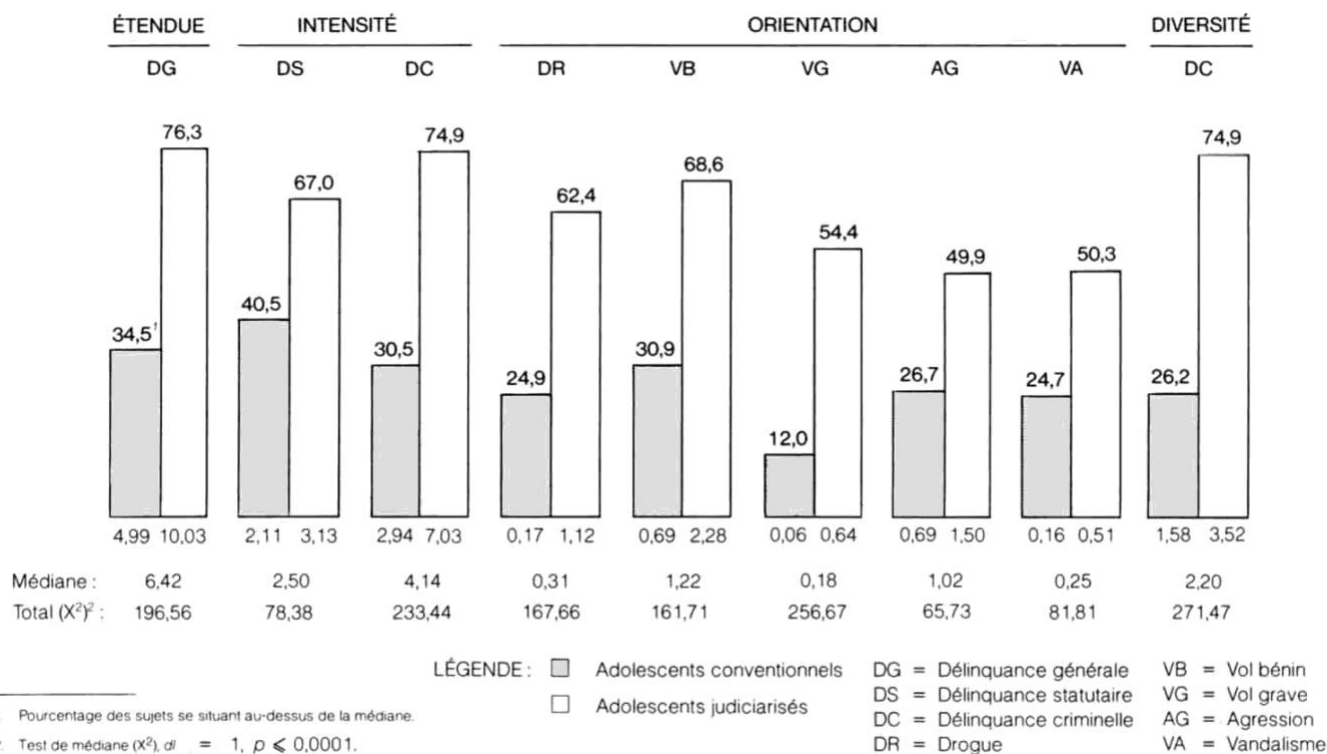
Échelle et questions	Énoncés	Adolescents du milieu libre (%)	Pupilles du tribunal (%)
<i>Délinquance criminelle</i>			
<i>Drogue</i>			
3	Consommation de marijuana	21,9	57,2
7	Consommation de stimulants	12,5	31,9
9	Consommation d'opiacés	4,1	12,8
15	Trafic de drogue	9,1	32,6
<i>Petit vol</i>			
6	Vol à l'étalage	31,1	69,0
10	Vol d'objets de moins de 2 \$	46,9	65,1
11	Vol d'objets de 2 \$ à 50 \$	20,0	69,9
<i>Vol grave</i>			
12	Vol d'objets de plus de 50 \$	4,6	46,9
14	Vol d'une automobile	9,5	30,5
<i>Agression</i>			
2	Bagarre avec une personne	47,5	83,6
13	Bagarre entre gangs	16,5	34,2
17	Agression gratuite d'une personne	11,5	5,0
21	Agression d'une personne pour la forcer à agir contre sa volonté	19,0	22,3
<i>Vandalisme</i>			
18	Domages causés à la propriété privée ou publique	18,8	34,2
22	Domages causés à des équipements scolaires	12,5	37,6

Échelle et questions	Énoncés	Adolescents du milieu libre (%)	Pupilles du tribunal (%)
<i>Autres délits</i>			
4	Conduite sans permis	35,0	52,8
16	Port d'une arme	35,4	48,3
<i>Délinquance statutaire</i>			
1	Absences de l'école sans excuse valable	47,9	85,6
5	Fugue	5,9	43,7
8	Refus d'obéir à ses parents	65,9	49,2
19	Ivresse	43,3	53,3
20	Relations sexuelles	52,8	64,5

[83]

Figure 2.11.

**COMPARAISON DE LA DÉLINQUANCE CACHÉE
ENTRE LES ADOLESCENTS JUDICIARISÉS
ET LES ADOLESCENTS CONVENTIONNELLS
(test de la médiane)**



[84]

ou les infractions au Code de la route, et sont de toute évidence plus anodins. Ces résultats indiquent que la délinquance des jeunes en internat est en quelque sorte plus lourde, criminellement parlant, que celle des écoliers, laquelle se concentre dans les délits mineurs.

En résumé, les données présentées paraissent établir indéniablement que la délinquance cachée des adolescents judiciairisés est beaucoup plus significative que celle des adolescents conventionnels du même âge. Elle est quantitativement différente, puisque les premiers sont plus

nombreux à passer à l'acte, et elle est aussi qualitativement différente, puisque c'est dans les comportements délinquants graves que l'écart est le plus marqué entre les deux groupes.

Ainsi se trouve validée l'action sélective des responsables du système de justice pour mineurs. Il ressort clairement que la plupart des adolescents amenés devant le Tribunal sont ceux dont la délinquance est la plus fréquente et la plus dangereuse en regard des objectifs de la justice centrés sur la protection de la société. Les résultats des études sur le fonctionnement du Tribunal indiquent, par ailleurs, que ce critère de la protection de la société n'est pas toujours prioritaire ou exclusif dans la prise de décision des délégués à la jeunesse et que le comportement peut être remplacé par certains attributs de la personne (sexe, statut social, apparence ...) comme critères pour justifier une intervention, en conformité avec la philosophie de la justice juvénile qui repose sur le *parens patriae*. En somme, le Tribunal choisit d'intervenir soit en raison du comportement, soit en raison d'attributs de la personne. Toutefois, nos résultats indiquent que, comme groupe, les adolescents judiciairisés ont une conduite délinquante qui surpasse de beaucoup celle de l'ensemble des adolescents.

DES DIFFÉRENCES DE PROPORTION MAIS AUSSI DES TRAITS COMMUNS

[Retour à la table des matières](#)

Au terme d'une analyse aussi fouillée, il est malaisé de tirer des conclusions finales qui puissent rendre justice à la masse de données recueillies. Nous ne reprendrons d'ailleurs pas, pour éviter une répétition fastidieuse, toutes les conclusions spécifiques qui ont été dégagées dans ce chapitre. Nous nous limiterons plutôt, en guise de bilan, à approfondir notre réflexion sur ce qui sous-tend la délinquance, eu égard à l'état actuel des connaissances en criminologie des mineurs. Celle-ci, notons-le, est depuis longtemps dominée par des approches centrées sur le « sujet » délinquant, que ce soit en cherchant à identifier un ou des syndromes spécifiques, en s'efforçant de reconnaître des processus standards de développement ou en voulant repérer des rôles qui traduisent les différents degrés de marginalité.

[85]

Notre réflexion se poursuit donc selon une double perspective : la première porte sur l'impressionnante différence d'échelle entre la délinquance des deux groupes en présence ; la deuxième met en cause, à l'inverse de la précédente, les importantes similitudes qui se font jour entre les caractéristiques majeures de la délinquance du premier groupe et celles du second. Il y a là un paradoxe qui met bien en évidence la complexité du problème.

Les données rapportées dans ce chapitre concourent à nous démontrer l'énorme différence d'ordre de grandeur entre la délinquance des adolescents judiciairisés et celle des adolescents conventionnels. Que ce soit en matière de volume, de gravité, de polymorphisme, il ressort nettement que les adolescents judiciairisés :

- commettent beaucoup plus d'actes délinquants de toute nature ;
- se livrent à beaucoup plus d'actes délinquants graves ;
- présentent une conduite délinquante beaucoup plus diversifiée ou hétérogène que leurs vis-à-vis conventionnels.

Un pareil clivage démarque bien les deux groupes. La différence est suffisamment probante pour pouvoir être considérée comme significative dans sa portée ou dans son intensité, compte tenu de la qualité et de la diversité des mesures, de la représentativité des échantillons et de la rigueur de la méthode de comparaison directe qui a servi à confronter les deux groupes.

Cette conclusion jette une lumière inédite sur un débat de fond en criminologie, lequel s'articule autour de la question suivante : La réaction sociale crée-t-elle vraiment la délinquance ou la confirme-t-elle simplement ? En d'autres termes : La réaction sociale peut-elle être considérée comme le principe générateur actif et dominant de la délinquance, ou bien celle-ci est-elle avant tout la résultante de facteurs, de causes et de conditions qui tiennent à la personne et à son bagage d'expériences ? Ce débat a dominé la criminologie des dix dernières années, les théories de la réaction sociale acquérant d'ailleurs une vogue grandissante au cours de cette période.

La thèse qui donne priorité à la réaction sociale n'est pas corroborée par nos données. De fait, les instances sociales ont un certain rôle à jouer dans l'émergence de la délinquance, mais le clivage entre les deux groupes est tel qu'il faut redonner aux déterminants individuels du passage à l'acte une place prépondérante dans l'explication du phénomène délinquant. Cette constatation ouvre la voie à la démarche explicative que nous poursuivons dans le présent ouvrage.

S'il faut éliminer tout doute quant au fossé qui sépare les adolescents judiciairisés et les adolescents conventionnels, nos données démontrent par contre que les modes de matérialisation de l'agir délinquant se ressemblent dans l'un et l'autre groupe. Il est donc possible de parler de constance de forme, ou de similitude expressive, dans les manifestations délictueuses des deux échantillons. Trois similitudes sont à retenir tout particulièrement, qui ont trait à : 1) la distribution [86] de la délinquance, 2) la présence de polymorphisme, 3) l'évolution progressive de la délinquance de type criminel.

La distribution de la délinquance chez les adolescents judiciairisés tout comme chez les adolescents conventionnels indique qu'un grand nombre d'entre eux commettent des actes délictueux, mais que la majorité s'y adonne de façon limitée et que seule une minorité s'engage à fond dans cette voie. Prise globalement, l'activité délictueuse à l'adolescence se définit donc par le nombre limité d'actes posés, c'est-à-dire en définitive par son caractère épisodique. Pour un pourcentage restreint de sujets ¹⁷, la délinquance prend cependant des dimensions inquiétantes, tout autant par son ampleur que par sa gravité et sa persistance. Quels sont les adolescents qui s'orientent dans l'un ou l'autre de ces deux modes de délinquance ? Quelles sont leurs caractéristiques respectives ? Quelles sont les raisons qui les poussent dans l'une ou l'autre voie ? Voilà la nature et la forme de nos interrogations pour les prochains chapitres.

Une autre caractéristique tout aussi typique des adolescents judiciairisés que des adolescents conventionnels, c'est la forme essentiellement polymorphe de la conduite délinquante : les adolescents tendent à passer d'un type de comportement délictueux à l'autre, et ce, de façon assez imprévisible, à un point tel qu'il nous est

¹⁷ Il est évident que ce pourcentage est élevé dans le groupe des délinquants alors qu'il est infime dans le groupe des adolescents conventionnels

presque impossible d'identifier des modèles précis, des séquences homogènes, voire des liens particuliers, régissant l'apparition des événements délictueux. La seule véritable constante qui paraît émerger c'est que le vol, pris comme catégorie très générale, est habituellement un facteur central de l'agir, mais il peut aussi en être absent comme il peut être associé à toutes sortes d'autres comportements. Chez l'ensemble des interrogés, la délinquance apparaît comme une masse confuse d'actes et la seule règle qui puisse être tirée, c'est celle de la multiplicité des formes d'expression.

Le dernier élément de caractérisation de la délinquance cachée commun aux deux échantillons a trait à la résorption de la délinquance criminelle (les actes prohibés par le Code criminel) à la fin de l'adolescence. En effet, cette délinquance s'affirme comme un phénomène limité dans le temps, dont la durée maximale ne dépasse pas quelques années et qui, même pour un bon nombre d'adolescents judiciairisés, s'atténue graduellement. Cette diminution ne s'effectue évidemment pas sans entraîner certaines séquelles : c'est ainsi que les comportements de révolte ou d'attaque peuvent se muer en comportements de retrait, que la criminalité peut se transformer en marginalité (abus d'alcool, de drogue, de sexe ...) ou encore en comportement adulte précoce. Ce qu'il faut retenir, de façon globale toujours, c'est que la conduite délinquante diminue d'elle-même dans son mode d'évolution, un peu comme si des forces spontanées de récupération finissaient par prévaloir dans l'évolution de ces jeunes ; en [87] d'autres termes, une dynamique en quelque sorte naturelle de restauration de la gestuelle sociale opère, avec pour conséquence qu'assez peu d'adolescents au total persistent dans l'illégalité et prennent la direction d'une carrière criminelle. Évidemment, il demeure vrai qu'une minorité s'enlise progressivement dans des comportements de plus en plus graves et de plus en plus persistants (nous aurons l'occasion d'approfondir cette dynamique au prochain chapitre). Pour eux, une nette structuration diachronique de l'agir se fait jour.

En somme, il semble bien que la présence de l'activité délictueuse soit chez la plupart des jeunes le reflet d'une crise d'adolescence, peut-être un peu trop tumultueuse, et qu'une orientation sociale s'instaure finalement. Une meilleure compréhension de ce processus de transition, de sa dynamique et de son dénouement nous apparaît primordiale pour mieux saisir le type de maturation ou de socialisation qui survient alors

et pour mieux stopper éventuellement l'enracinement dans des attitudes et des réactions antisociales. L'amélioration de l'efficacité de nos mesures d'intervention se fera sans doute à cette condition uniquement.

[88]

[89]

Délinquances et délinquants

PREMIÈRE PARTIE

LE PHÉNOMÈNE DE LA DÉLINQUANCE

Chapitre 3

LE DÉVELOPPEMENT DE LA CONDUITE DÉLINQUANTE

Introduction : la dynamique évolutive

La précocité

La persistance

La gradation

L'activation

Le polymorphisme

 L'importance du polymorphisme

 Les structures combinatoires

 Les vols intermédiaires

L'évolution de la délinquance

Conclusion : devant deux types de délinquance

[Retour à la table des matières](#)

[90]

INTRODUCTION : LA DYNAMIQUE ÉVOLUTIVE

[Retour à la table des matières](#)

La question de la stabilité ou de l'instabilité de la conduite délictueuse à l'adolescence, que nous avons abordée à la fin du chapitre précédent après avoir longuement décrit la nature, l'ampleur et la répartition des délits que commettent les jeunes, est de toute évidence la question prépondérante. Pour l'élucider, la meilleure démarche, et sans doute la seule qui puisse être vraiment efficace, passe par l'étude du processus de développement à l'intérieur duquel l'orientation délinquante s'amorce, s'amplifie et finalement se consolide. L'interrogation cruciale devient alors : *Comment se développe la délinquance tout au long de l'adolescence et comment se transforme-t-elle en criminalité adulte ?*

Les chercheurs qui, récemment, ont le mieux fait le tour des connaissances accumulées en effectuant un bilan général des recherches portant sur la délinquance, comme Loeber (1982) et Monahan (1981) aux États-Unis de même que LeBlanc (1985b) au Québec, ne s'y trompent pas en affirmant unanimement que le gros de nos efforts de recherche devrait porter sur le développement diachronique de la délinquance, de la fin de l'enfance jusqu'à l'âge adulte. Endossant totalement cette position, et rejoignant de ce fait plusieurs autres chercheurs, nous avons résolument mis le cap d'abord sur l'étude de la dynamique évolutive des diverses manifestations de la délinquance, analysées à travers un large éventail d'aspects majeurs, tels la précocité, la persistance, l'enchaînement, l'aggravation, la diversification, pour ensuite déboucher, en opérant ce qui nous paraît être une liaison particulièrement féconde, sur une classification des délinquants basée dans une large mesure sur le mode d'évolution de leur engagement dans la délinquance. C'est ce dont le présent chapitre rendra compte.

Les études sur la dynamique évolutive de la délinquance sont relativement rares, car elles supposent la mise en œuvre d'une

démarche qui, de par son caractère longitudinal, est onéreuse et exige beaucoup de ténacité. Les travaux qui existent ¹⁸ aboutissent cependant, pour la plupart, à un résultat particulièrement significatif : lorsqu'on regarde la délinquance en perspective, il ressort une continuité certaine dans la perpétration des actes illicites, de la préadolescence (et même avant selon quelques auteurs) jusqu'à l'âge adulte. Les résultats des toutes premières recherches de ce type, celle des Glueck entre autres, allaient aussi dans ce sens (voir la recension des écrits faite par Loeber, 1982).

Bien sûr, d'autres sons de cloche se sont fait entendre à quelques reprises, en particulier dans certains travaux sur les comportements agressifs, comme [91] ceux de Lefkowitz *et al.* (1977) et d'Olweus (1979) qui ne sont pas arrivés à différencier les individus avec des réactions agressives constantes des individus avec des réactions accidentelles, ou encore dans des recherches longitudinales comme celles de Mischel (1978) et de Rutter (1980) qui concluent à une relative instabilité à travers le temps de la plupart des problèmes de conduite, ou comme celle de Kohlberg *étal.* (1972) qui affirment que les diverses manifestations de déviance n'ont pas la même constance, ce qui rend difficile la prédiction de l'inadaptation subséquente. Il n'en demeure pas moins remarquable que, dans l'ensemble des écrits sur le sujet, l'on puisse constater un fort consensus en ce qui a trait à la reproduction de l'agir délictueux d'un palier d'âges à un autre.

Pour bien fouiller cette question, nous étudierons la délinquance selon les cinq aspects majeurs dont nous venons de parler, chacun d'eux alimentant l'analyse de façon tout à fait spécifique. Pour la précocité, nous vérifierons si la délinquance subsiste d'autant plus longtemps qu'elle a débuté tôt ; pour la persistance, nous chercherons à savoir si certaines formes d'expression délinquante favorisent plus que d'autres la continuité ; pour la gradation, nous verrons si des enchaînements particuliers de délits sous-tendent la chronicité ; pour l'activation, nous nous demanderons si certains antécédents jouent le rôle de ferment pour la délinquance ultérieure ; finalement, pour le polymorphisme, nous examinerons si la capacité du sujet à diversifier son activité illicite à un

¹⁸ Nous n'en citerons que quelques-uns parmi les plus marquants : Patterson (1982), West (1982), Fréchette et LeBlanc (1979), West et Farrington (1973-1977). Wolfgang et Ferracuti (1967), Robins (1966)

moment donné entraîne par la suite un engagement plus intense dans la délinquance. Il est certain que la conduite délictueuse porte en elle des germes de continuité qui assurent sa consolidation. Encore faut-il établir avec précision en quoi ils consistent !

À partir de ces cinq perspectives, nous pourrions évaluer les divers processus qui contribuent à faire de la délinquance un problème réel. Les données que nous présenterons dans cette section proviennent des deux échantillons déjà décrits, les adolescents judiciairisés et les adolescents conventionnels de la région de Montréal ; toutefois, nous nous appuierons davantage sur le premier échantillon parce qu'il permet, un peu comme une loupe, de grossir le phénomène de la dynamique de la délinquance à l'adolescence et jusqu'à l'âge adulte.

LA PRÉCOCITÉ

[Retour à la table des matières](#)

Ce sont deux faits bien connus des criminologues qu'une forte proportion de ceux qui perpètrent des crimes sont des individus jeunes et que la fréquence des actes est à son maximum dès le début de l'âge adulte, et même au milieu ou à la fin de l'adolescence dans certains pays.

Ces observations sont illustrées depuis bon nombre d'années déjà par la diminution croissante de l'âge moyen d'entrée dans la délinquance, en d'autres termes par la « juvénilisation » constante de l'ensemble du groupe des criminels. [92] Le phénomène avait déjà été observé notamment par Wilkins (1960), Wolfgang (1964) et Mannheim (1965), ainsi que par la Commission présidentielle sur l'administration de la justice aux États-Unis (1967) ; selon eux, il caractérisait l'évolution de la délinquance au cours des années 1950 et jusqu'en 1965. D'après des auteurs plus actuels comme Reed et Baali (1972), Empey (1978), Jensen et Rojek (1980) de même que Wolfgang (1984), et selon les statistiques officielles récentes, cette tendance paraît s'être maintenue jusqu'à ce jour.

Chez les délinquants québécois, l'apogée dans la production des délits se situe au milieu de l'adolescence, ce qui veut dire que pour atteindre son sommet à ce moment-là, la délinquance doit avoir

commencé très tôt. L'âge du début de la délinquance (en anglais *onset of delinquency*), qui est mesuré par référence au tout premier délit ou encore au délit qui amorce une continuité délictueuse, prend une telle importance que dans de nombreux travaux, anciens et récents, on l'a validé comme un facteur-clé de prédiction de la durée, et même du rythme et de la gravité, de la délinquance ainsi que de la criminalité subséquentes ; cet âge devient ainsi pour plusieurs l'un des indices les plus efficaces de l'« accélération » ou de la « décélération » de la criminalité dans le style de vie ultérieur des sujets.

En ce qui concerne les travaux anciens, Sellin (1958) présente un excellent condensé des résultats obtenus sur la question par de nombreux chercheurs. Ses principales conclusions sont les suivantes : 1) plus un individu s'engage dans des activités criminelles à un âge précoce, plus il est susceptible de devenir un criminel d'habitude, ou encore, plus le premier acte délictueux ou la première condamnation survient tôt, plus la probabilité de récidive est forte ; 2) plus une personne est jeune lorsqu'elle s'engage dans la délinquance, plus l'intervalle entre son premier délit et le suivant, ainsi qu'entre les délits subséquents, risque d'être court ; 3) plus la carrière criminelle débute tôt, moins le sujet est susceptible de se corriger (*to reform*) après un traitement institutionnel ; 4) inversement, plus le sujet est « âgé » au moment de sa première condamnation, qu'il s'agisse de son premier, de son deuxième ou de son troisième délit, plus le risque d'une nouvelle condamnation diminue. À ces observations peut s'ajouter la constatation de plusieurs auteurs, selon laquelle plus la délinquance grave est précoce, plus elle risque de se maintenir grave sur une longue période.

Ohlin (1974), faisant le point sur un nombre considérable d'études, souligne pour sa part que l'émergence de la délinquance à un âge précoce s'avère un facteur crucial (*a key predictor*) permettant de prévoir la carrière criminelle à l'âge adulte, les individus qui commencent tôt et qui poursuivent longtemps ce genre d'activités étant d'ailleurs ceux à qui l'on doit une importante proportion de l'ensemble des actes criminels. Plusieurs des travaux démontrent en plus le rapport très étroit entre, d'une part, le début précoce de l'activité délinquante combiné au placement très tôt en institution pour juvéniles et, d'autre part, le taux de récidive extrêmement élevé à l'âge adulte.

[93]

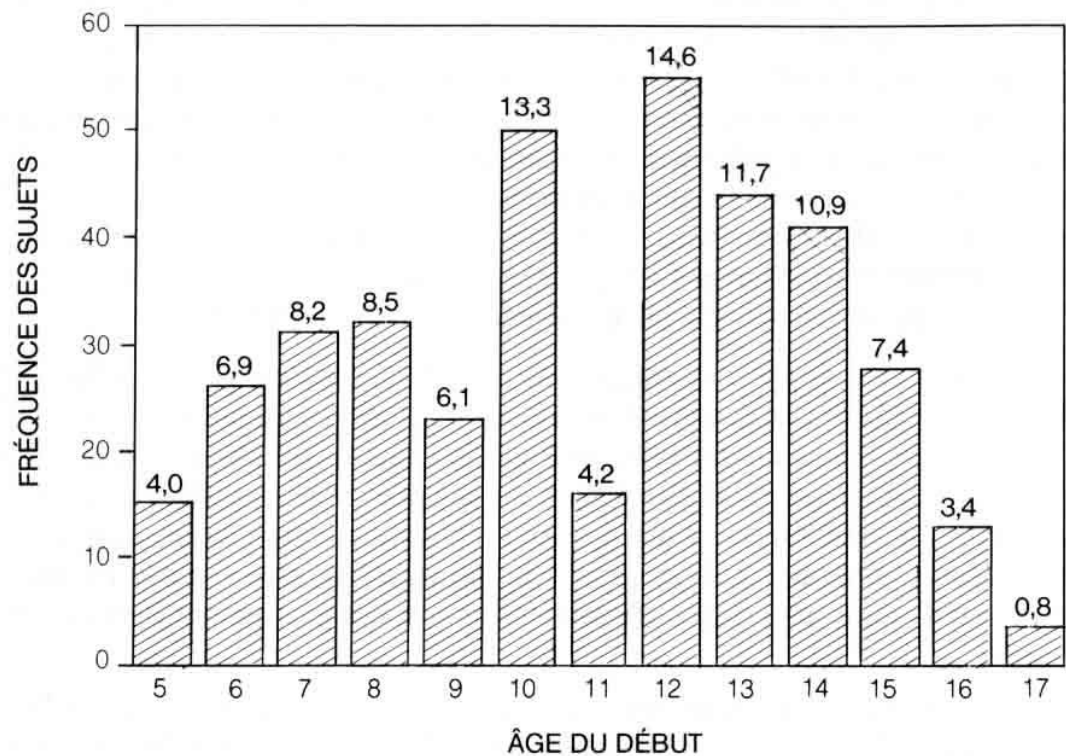
Cormier *et al.* (1959a, 1961) ont étudié, à partir du début de carrière de nombreux criminels adultes québécois, le rapport entre ce phénomène et celui du déclin de la criminalité ; ils ont montré que la délinquance persistante a tendance à durer encore plus longtemps lorsqu'elle s'amorce à la période de latence ou à la puberté, et qu'inversement l'engagement criminel tardif a plus de chances de demeurer accidentel ou épisodique. En outre, ils ont procédé à une importante étude de cas qui tend à établir que les délinquants adoptant des comportements déviants dès la période de latence ou à la puberté modifient leurs patrons de conduite au fil des ans, patrons plutôt diffus au départ qui se transforment graduellement en une criminalité plus spécialisée et plus grave dès la fin de l'adolescence ou le commencement de l'âge adulte.

Dans une étude très rigoureuse, à la fois longitudinale et différentielle, Robins (1966) conclut que la présence de comportements antisociaux au cours de l'enfance (jusqu'à la puberté) permet de prédire l'apparition de problèmes d'inadaptation majeurs à l'âge adulte, sans toutefois permettre de spécifier de quel type de problèmes il s'agira — personnalité sociopathique, configuration antisociale générale ou encore syndrome psychiatrique — ; elle permet par contre d'évaluer quel degré d'intensité aura le comportement dysfonctionnel adulte.

Enfin, dans une étude longitudinale massive qui a touché une « cohorte » de près de 10 000 adolescents, Wolfgang, Figlio et Sellin (1972) démontrent que ce sont les sujets qui commencent à la puberté, plus précisément à 13 ans, qui perpètrent le plus de délits jusqu'à l'âge de 18 ans, et que ce sont ceux qui commencent à 12 ans qui obtiennent par la suite le score moyen le plus élevé de gravité des actes. Selon ces auteurs, en ce qui concerne la délinquance proprement dite et sans préjuger des événements de l'âge adulte, c'est le démarrage de l'activité délictueuse au moment de la puberté qui est le plus susceptible d'entraîner l'intensification, autant en fréquence qu'en gravité, de la délinquance adolescente ultérieure. La précocité s'est donc révélée, dans l'ensemble de ces travaux, un indice majeur de prédiction de la fréquence et de la gravité des actes délinquants pendant l'adolescence et aussi à l'âge adulte.

Des travaux récents confirment les conclusions précitées : les jeunes qui commencent plus tôt ont une probabilité plus élevée de devenir des délinquants chroniques (Farrington, 1983 ; Hamparian *et al.*, 1978 ; Wadsworth, 1979) ; les mineurs qui débutent plus tôt ont un taux plus élevé de délits tout au long de l'adolescence et de l'âge adulte (Farrington, 1983) ; les criminels adultes qui se caractérisent par la chronicité de leurs activités illicites sont ceux qui avaient les taux les plus élevés de comportements antisociaux durant l'enfance (McCord, 1979,1981 ; Robins et Ratcliff, 1979) ; les récidivistes des institutions carcérales ont comparu plus tôt que les autres devant les tribunaux (Gendreau *et al.*, 1979 ; Koller et Gesden, 1980 ; Mandelzys, 1979) ; l'âge du jeune lors de son premier contact officiel avec la police est le meilleur indice de la gravité de l'activité délictueuse durant l'adolescence et l'un des plus utiles pour prévoir la criminalité adulte (Shannon, 1978). Bref, l'âge du début de la délinquance apparaît

[94]

Figure 3.1.Répartition des sujets (%)
selon l'âge au tout premier délit

comme le facteur primordial pour prédire la conduite délinquante qui suivra et aussi pour en évaluer la durée : plus les problèmes apparaîtront tôt, plus ils dureront longtemps (Robins, 1966 ; Rutter *et al.*, 1976).

Dans notre analyse centrée sur l'échantillon des délinquants, nous avons mis à contribution deux mesures pour évaluer la précocité : la première est basée sur l'âge au tout premier délit et la seconde, sur l'âge où commence une activité délictueuse vraiment continue.

Selon la première mesure, les adolescents judiciairisés manifestent une nette tendance à avoir commis leur délit initial à un âge précoce, puisque 51,2% ont déjà démarré à 11 ans, cette proportion se haussant à un niveau aussi élevé que 65,8% dès 12 ans (voir la figure 3.1.). Ainsi, les deux tiers de l'échantillon se seraient adonnés, selon la terminologie

de Cormier *et al.* (1959b), à la délinquance « primaire » qui apparaît au cours de la période de latence, alors qu'un tiers seulement se seraient engagés dans la délinquance « secondaire », qui apparaît à l'adolescence. La moyenne d'âge du début de la délinquance est d'ailleurs de 10,8 ans et la médiane de 10,2 ans, le gros de l'échantillon se répartissant sur une période d'à peu près six ans à gauche et à droite de la tendance centrale. La majorité de nos sujets est ainsi massée sur une période de temps plutôt restreinte qui s'étend de la huitième à la treizième année.

[95]

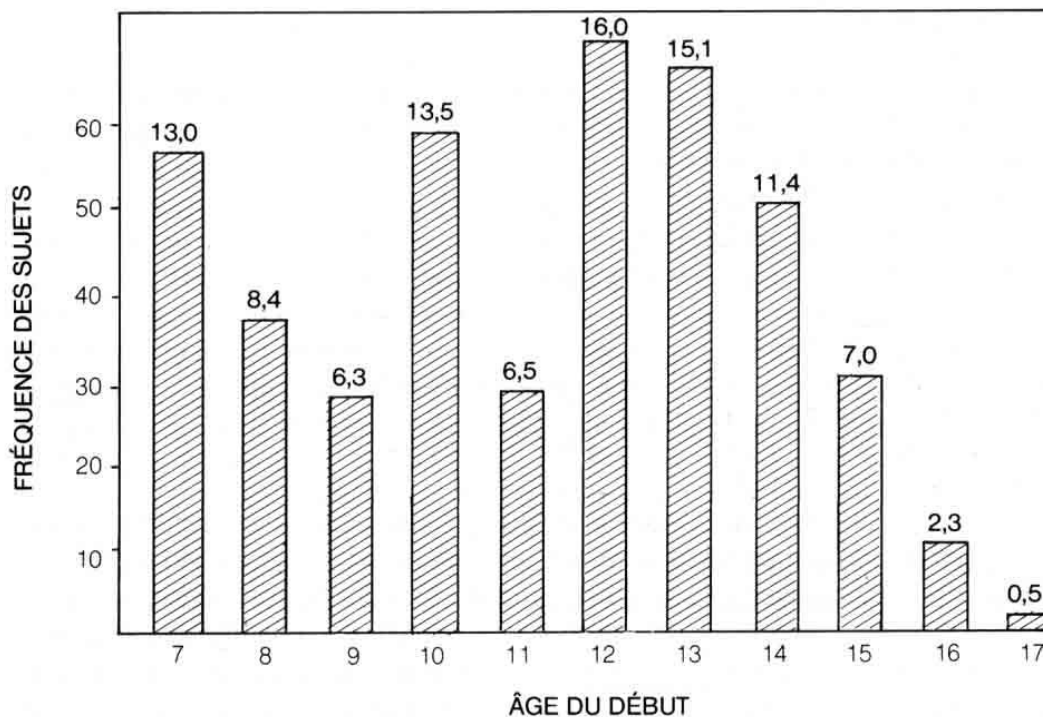
Une telle constatation témoigne de la précocité de la délinquance chez les garçons interrogés. Il est en outre intéressant de noter un net fléchissement du nombre de cas à partir de 15 ans, ce qui suppose que le premier acte délinquant, s'il n'a pas été commis avant cet âge, est moins susceptible de se produire par la suite, comme si la délinquance juvénile « devait », en quelque sorte, débiter avant la quinzième année. Dans cette perspective, l'examen de la figure 3.1. démontre qu'à l'intérieur de la période de vie qui va de 5 à 17 ans, c'est entre 6 et 14 ans que la délinquance tend le plus à survenir, avec un accroissement graduel et régulier des fréquences jusqu'à l'âge de 12 ans (l'affaiblissement qui affecte les deux barres de 9 et 11 ans nous paraît accidentel ; nous faisons l'hypothèse qu'il est artificiel et dû à une erreur de mémoire, l'âge de 10 ans étant plus frappant et, pour cette raison, plus souvent mentionné par le sujet lors de son rappel des événements passés que les âges de 9 et 11 ans) et une chute évidente après 14 ans. La courbe de distribution des sujets qui se dégage apparaît en définitive à peu près régulière, platicurtique et avec une obliquité négative.

Si nous fixons le point de départ à l'âge de 7 ans, considéré comme le seuil minimal d'un comportement délinquant selon le Code criminel canadien, le continuum peut être divisé en trois parties qui correspondent à trois périodes importantes et assez distinctes du développement humain : la première, qui comprend les âges de 7, 8 et 9 ans et qui correspond au début de la période de latence, contient 23% des sujets de l'échantillon ; la seconde, qui coïncide avec la fin de la période de latence, c'est-à-dire entre 10, 11 et 12 ans, regroupe 32% des sujets ; enfin, la troisième, que Faure et Lafon (1967) appellent la « préadolescence » et qui englobe les âges de 13, 14 et 15 ans, comprend 30% des sujets. En ce qui a trait à l'âge où le premier acte

délinquant est posé, il semble qu'il y ait une proportion relativement équivalente de sujets (surtout si l'âge de 6 ans est ajouté à la première période) à chacune de ces périodes, ce qui signifie que la délinquance a presque autant de chances de s'amorcer au début ou à la fin de la période de latence ou encore au début de l'adolescence. La poussée pubertaire, avec le cortège de tensions et de difficultés nouvelles qu'elle implique, ne paraît pas provoquer d'augmentation massive du nombre de cas ; seul un léger accroissement des fréquences se manifeste à la période qui précède immédiatement la puberté.

La deuxième mesure de notre analyse, soit l'âge auquel débute l'activité délictueuse continue (voir la figure 3.2.), révèle elle aussi que la délinquance, même sous sa forme plus sérieuse d'activité réitérée, s'amorce à un âge tendre (près des deux tiers des sujets s'y sont déjà engagés dès l'âge de 12 ans), qu'elle connaît à peu près la même progression d'un âge à l'autre, bien qu'elle démarre un peu plus tardivement, et qu'elle aussi s'atténue substantiellement (c'est-à-dire qu'il y a beaucoup moins de nouveaux adeptes) à partir de l'âge de 15 ans. Quant aux trois périodes de vie — début de la latence, fin de la latence et début de l'adolescence —, le pourcentage des sujets augmente légèrement de la première à la deuxième période (de 28% à 36%) pour diminuer quelque [96] peu à la troisième (33%) et chuter ensuite à 16 et 17 ans (2,8%). Les conclusions tirées plus haut se confirment à nouveau : la délinquance plus systématique ou répétitive a tendance, elle aussi, à se déclencher indifféremment à l'une ou l'autre des trois périodes, et les perturbations de la puberté ne semblent pas avoir un impact majeur sur son émergence.

Figure 3.2.
RÉPARTITION DES SUJETS (%)
SELON L'ÂGE AU PREMIER DES ACTES FORMANT UNE SÉRIE



La moyenne d'âge du début de cette délinquance réitérative est ici de 11,2 ans, donc à peine plus élevée que la moyenne de 10,8 obtenue avec la première mesure. La plupart des sujets entreprennent par conséquent leur délinquance continue à un âge à peu près équivalent à celui de leur tout premier délit. Par l'examen comparé des histogrammes des figures 3.1. et 3.2., nous constatons que les deux phénomènes se recouvrent substantiellement et qu'à chaque niveau d'âges la différence entre les fréquences est faible, sauf à deux endroits précis : premièrement, au début de la distribution où la délinquance systématique ne commence jamais à 5 ou 6 ans (ce qui justifie notre choix de ne pas considérer les actes commis à ces deux âges) mais bien à 7 ans dans une forte proportion ; deuxièmement, à l'âge de 13 ans où un écart sensible entre les deux distributions semble dû au fait qu'un certain nombre de sujets, dont l'activité s'était déjà amorcée à un âge antérieur, réactivent leur inconduite par une séquence d'actes délinquants. À part ces divergences qui déterminent, dans une large

mesure semble-t-il, la différence significative entre les deux moyennes, [97] les écarts d'une distribution à l'autre ne semblent ni assez nets ni assez constants pour que nous tenions compte des deux mesures de précocité. Par conséquent, nous n'utiliserons que l'âge du premier délit dans les analyses subséquentes.

En résumé, compte tenu que l'âge au tout premier délit se révèle une mesure valable de la précocité de la délinquance, il est clair que l'activité délictueuse s'amorce jeune ; une bonne moitié du groupe a commencé avant 12 ans alors que l'autre moitié quasi au complet s'y est engagée au début de l'adolescence (entre 12 et 14 ans). Il ressort de ce fait, et c'est plutôt surprenant, que seule une infime proportion de jeunes commet un premier délit après 14 ans. Comme nous recrutons les sujets au hasard et que ceux qui avaient commencé leur délinquance à 15 ou 16 ans ¹⁹ pouvaient autant que les autres apparaître dans l'échantillon, il nous semble justifié de déduire que la propension à entrer dans le cercle de la délinquance, une fois le cap de la mi-adolescence franchi, devient nettement plus faible qu'à la fin de la période de latence et qu'au cours de la préadolescence. Même si chaque palier d'âges jusqu'à 15 ans comporte son contingent de nouveaux délinquants, la période de la vie où la délinquance a le plus de chances d'apparaître atteint une sorte de sommet entre 10 et 12 ans. Dans le développement psychologique et social de l'être humain, la période de 10 à 12 ans représente le moment où se posent deux problèmes cruciaux : 1) l'autonomisation par rapport à l'adulte et 2) l'élaboration de cadres de référence distincts de ceux de l'adulte ; le déroulement de cette étape favorise l'identification au groupe de pairs, lequel offre à la fois une « nouvelle morale » et une nouvelle sécurité, ce dont certains jeunes semblent éprouver le besoin à cette période. Ainsi s'éclaire l'augmentation assez sensible du nombre de jeunes qui amorcent leur

¹⁹ Comme nous recrutons surtout des jeunes de 14 à 16 ans lors de leur comparution devant le Tribunal, il subsiste une certaine possibilité que les sujets de 15, 16 et 17 ans qui avaient pu commettre un tout premier délit n'aient pas eu le temps d'arriver au palier judiciaire ; cette possibilité semble assez faible toutefois puisque, parmi les 35 adolescents sans délinquance au temps 1, seulement 15 ont débuté entre le temps 1 et le temps 2, c'est-à-dire entre 15 et 17 ans, la grande majorité d'entre eux, soit 12, n'ayant connu qu'une délinquance faible, un (1) autre une délinquance moyenne et deux (2) seulement une délinquance forte au cours de cette période.

délinquance à cet âge, puisque celle-ci reçoit à ce moment-là une double impulsion, d'une part le besoin d'opposition aux adultes, d'autre part le respect des prescriptions venant du gang.

Nous avons de plus montré que 13 ans est l'âge de prédilection pour une réactivation de la délinquance, qui avait été plus ou moins esquissée au cours de la période de latence ; compte tenu du contexte de croissance dysharmonique qui est alors souvent prédominant (au milieu de traits encore puérils émergent les premières manifestations d'affirmation de soi, de contestation des règles, d'anticonformisme, d'adhésion à des groupes protestataires, etc.), c'est comme si cet âge représentait une sorte de seuil critique à partir duquel l'activité délictueuse effectue un retour en force et peut se stabiliser jusqu'au terme de l'adolescence.

[98]

Nous en arrivons maintenant à vérifier si ces conclusions concernant la délinquance en général peuvent s'appliquer à chacune des 11 catégories de délits que nous avons utilisées dans notre enquête. Les analyses de Fréchette (1980) à ce sujet mettent en relief les trois faits suivants : d'abord l'apparition de chaque forme de comportement délinquant correspond à l'atteinte d'un certain niveau d'âges, sensiblement différent d'une forme à une autre ; ensuite, et c'est un fait capital, tout en étant distincts ces âges du début se concentrent, abstraction faite des menus larcins, dans un laps de temps passablement court allant de la dixième à la quatorzième année, ce qui veut dire que dès 14 ans les 11 catégories de délits sont déjà activées ; enfin, la succession des catégories de délits évolue en gravité objective, à partir d'une délinquance que nous qualifions de mineure, puisqu'elle conserve une forte connotation immature, jusqu'à une délinquance qui s'attaque directement à la personne et qui est, techniquement parlant, équivalente à une criminalité adulte sérieuse, en passant par une délinquance proprement adolescente centrée sur des vols commis selon un mode furtif, c'est-à-dire sans contact avec la victime.

Les diverses manifestations de la délinquance ne débutent donc pas à n'importe quel moment de l'adolescence. Au contraire, chacune tend à correspondre à un niveau d'âges bien particulier. Si la période allant du commencement de la latence jusqu'au milieu de l'adolescence (soit un intervalle d'à peu près huit ans) est divisée en trois grands moments,

il ressort que : a) au cours de la majeure partie de la période de latence, c'est une délinquance à caractère immature ou ludique qui apparaît (tel le vol à l'étalage) ; b) à la puberté et au moment de la préadolescence, c'est une délinquance à caractère technique et utilitaire, nettement plus nuisible, qui entre en scène (tel le vol avec effraction) ; c) au début de l'adolescence, c'est une délinquance plus organisée, plus audacieuse et plus dangereuse qui se manifeste (tel le vol d'une personne). L'existence de seuils chronologiques d'engagement dans la délinquance se trouve ainsi confirmée.

Il importe aussi de noter que l'émergence de nouveaux patrons de comportement délinquant, si prononcée à 12, 13 et 14 ans, ralentit considérablement à 15 et 16 ans, jusqu'à disparaître presque entièrement vers 17 ans ; cette régression est probablement due dans une large mesure au phénomène d'engagement précoce évoqué ci-dessus, lequel implique que les sujets qui ont tout essayé à un âge relativement peu avancé se contentent ensuite de reprendre des comportements déjà exécutés. En somme, les garçons commencent à commettre des actes délinquants à la préadolescence, accélèrent rapidement par la suite l'essai de nouveaux modes d'agir, en viennent à poser des actes dont la gravité objective augmente graduellement, puis se cantonnent finalement à la fin de l'adolescence dans des formes délictueuses déjà connues.

En fait, la délinquance s'inscrit comme un agir qui s'amplifie dans la phase de transition entre la période de latence et l'adolescence, et dont la toile de fond est constituée par les bouleversements de la puberté sur le plan physique et [99] l'évolution dysharmonique de la personnalité sur le plan psychologique. À cette période troublée de l'existence, la délinquance réitérée apparaît donc comme un dérapage sérieux du processus de socialisation ou encore comme une inaptitude plus ou moins définitive à répondre aux exigences d'une nouvelle phase du développement de la personne.

LA PERSISTANCE

[Retour à la table des matières](#)

Une deuxième perspective nous permet de jeter de la lumière sur la façon dont la délinquance évolue chez les jeunes : il s'agit de l'étude de la persistance de cet agir dans le temps, ce que certains chercheurs classiques (Sellin, 1958) et modernes (Wolfgang, Figlio et Sellin, 1972) appellent la durée ou la chronicité de l'agir illicite, ou encore ce que Loeber et Dishion (1982) nomment la continuité de l'agir. La consolidation de la délinquance apparaît comme un processus à double mouvement successif : le premier se traduit par l'apparition « déterminante » des comportements délictueux et par une accélération rapide des perpétrations ; le second correspond à l'établissement de ces mêmes comportements dans l'agir, de telle manière qu'ils deviennent des patrons de conduite à la fois récurrents et dominants, inscrits à demeure dans le fonctionnement du sujet. Comme nous venons de le voir dans l'étude de la précocité, les signes concrets d'une telle orientation ont tendance à se manifester passablement tôt dans la vie des individus, en fait dès la période de latence.

Soulignons à cet égard que toute une série de travaux de recherche menés au cours des dernières années sur le développement de l'humain confirment la présence d'une forte continuité entre les conduites de l'enfance et celles de l'âge adulte. En effet, à partir des travaux de portée générale de Kagan et Moss (1969-1983) jusqu'aux études axées plus spécifiquement sur les composantes de l'antisocialité, telles celles de Robins (1966, 1978), de Patterson (1982) et de McCord (1982), il ressort des correspondances évidentes entre les diverses étapes du développement, les éléments dominants d'une phase annonçant et préparant dans une certaine mesure les éléments dominants des phases subséquentes (selon Kagan et Moss, 1969-1983, c'est à partir de 5 ou 6 ans que des relations significatives peuvent se dégager).

Dans un effort remarquable pour mettre à jour nos connaissances sur l'agression, Olweus (1979) a recensé seize études fondées sur une approche longitudinale. Les résultats de l'ensemble de ces recherches indiquent de façon systématique que l'agression tend à demeurer stable de la première enfance à la fin de l'adolescence. En prenant comme révélateur de stabilité les corrélations entre les mesures successives,

l'auteur a additionné les corrélations obtenues dans les seize études et arrive à une moyenne aussi élevée que 0,63 (l'intervalle moyen de temps écoulé entre les mesures étant de 5,7 années). Pour leur part, Mitchell et Rosa (1981), ou encore les chercheurs cités par Loeber et [100] DISHION (1983), ont décortiqué les liens entre certains comportements déviants précoces et la délinquance subséquente pour établir, entre autres, que la manie du mensonge et les vols chez les jeunes enfants constituent de bons indices de l'orientation délinquante ultérieure.

Finalement, toujours grâce à l'approche longitudinale mais cette fois-ci par le truchement des études de cohorte, c'est le consensus frappant entre toute une brochette de chercheurs ²⁰ qui apporte une démonstration encore plus significative de la stabilité de la conduite antisociale à travers les phases de la vie. Toutes leurs démarches finissent en effet par dégager dans les populations étudiées la présence d'une « minorité active » qui regroupe, selon les enquêtes, entre 3% et 6% du total des sujets masculins ; cette minorité se compose de sujets qui sont de gros producteurs de criminalité, puisqu'ils totalisent à eux seuls au moins la moitié des arrestations et des condamnations et qu'ils alimentent de façon prépondérante le bassin des criminels adultes récidivistes. C'est la présence déterminante de ce groupe qui, on le comprendra facilement, sous-tend la démonstration de MONAHAN (1981), selon laquelle la délinquance antérieure est le meilleur indice de la délinquance future. EPSTEIN (1980) fait toutefois ressortir le fait que le système judiciaire prend un certain temps avant de parvenir à identifier clairement ces individus.

Selon nos données sur l'ensemble des délits commis par les 396 jeunes délinquants que nous avons rencontrés au milieu et à la fin de l'adolescence, la période moyenne de persistance dans l'activité délictueuse est de 5,02 années par sujet. Cette durée type apparaît représentative de la performance du groupe (avec une amplitude de 14, la mesure de dispersion de 3,2 années n'est en effet pas très élevée).

La figure 3.3. donne une image plus exacte de la répartition des sujets pour chaque intervalle de temps. Les données précitées se confirment : la densité autour de la moyenne est assez forte et près de

²⁰ Voir en particulier FARRINGTON, 1983 ; HAMPARIAN et al., 1978 ; WOLFGANG et al., 1972 ; SHANNON, 1978 ...

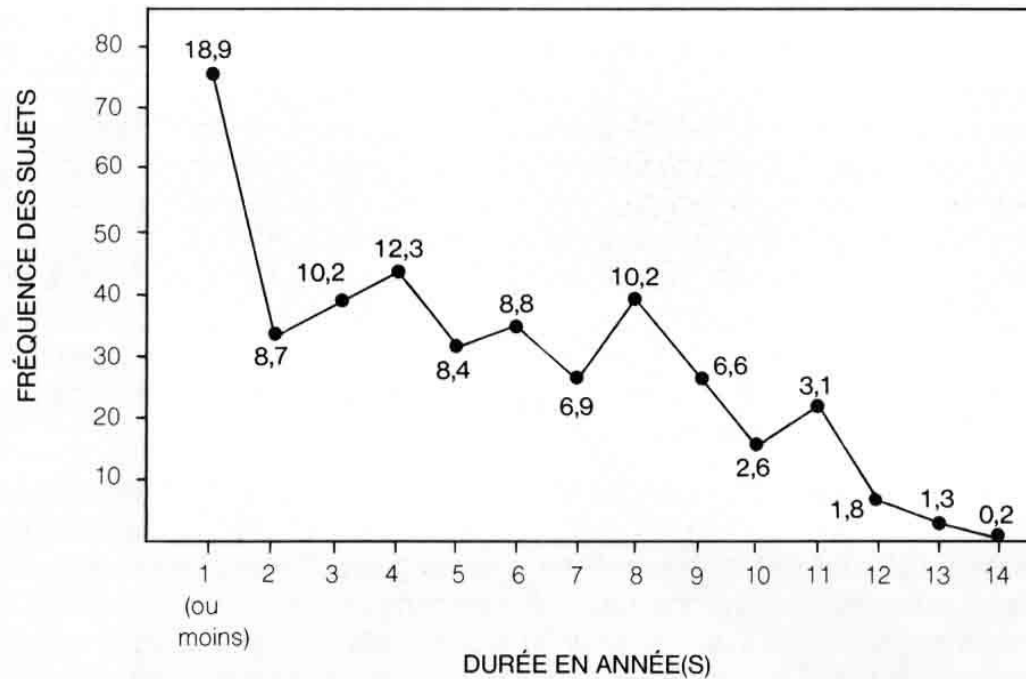
60% de l'échantillon se situe entre 2 et 8 ans de durée. Cette mesure révèle chez nos jeunes la force de l'engagement dans la délinquance. Deux constatations en témoignent : d'abord, le fait que 50% des sujets se sont adonnés à la délinquance pendant au moins 5 ans (et sur les 50% qui restent 23% atteignent tout de même 3 ou 4 ans) et que plus de 30% s'y sont commis pendant au moins 7 ans, pourcentages qui témoignent d'un haut degré de stabilité pour un nombre substantiel d'entre eux ; ensuite, comme le montre le plateau médian de la courbe de distribution de la figure, le fait que le groupe peut maintenir ses activités de façon constante pendant de longs intervalles de temps (jusqu'à 9 ans), les effectifs ne se réduisant substantiellement qu'autour de la dixième année. Ainsi, la pratique de la délinquance, pour la majeure partie des sujets, s'étale sur des périodes de temps vraiment prolongées.

[101]

Abstraction faite d'une minorité somme toute restreinte d'environ 20% de sujets (qui diminue d'ailleurs substantiellement à 11,2% une fois enlevés les sujets qui ont commencé leur délinquance après la première entrevue et pour lesquels nous manquons de recul) dont la délinquance n'a persisté qu'un an ou moins, il est clair que la plupart de ces adolescents s'adonnent à l'activité délinquante de façon persistante. En effet, 80% l'ont pratiquée pendant une période d'au moins 2 ans ; même s'il est entendu que la notion de durée n'implique pas ici une continuité délictueuse sans failles mais plutôt une répartition des délits selon un rythme variable sur une période de temps donnée (comme le nombre de délits par tête est élevé, plus de 40 au total, et que les interrogés tendent à sous-estimer leur délinquance réelle, il y a de bonnes chances pour que cette période soit bien remplie), ce fort pourcentage de 80% permet au moins d'établir que les incursions dans la délinquance sont loin d'avoir un caractère fortuit ou occasionnel pour la grande majorité. Même avec un seuil plus élevé, soit une durée de 4 ans ou plus, 60% des sujets résistent à l'élimination. Ils peuvent être considérés, sinon comme des infracteurs chroniques — l'agir délictueux se révélant récurrent de la période de latence à la fin de l'adolescence —, du moins comme des infracteurs vraiment persistants. Malgré les risques encourus (agirs dangereux), les conflits interpersonnels, les inconvénients sociaux et judiciaires, etc., la délinquance les accapare et devient une ornière dans laquelle ils s'enlisent pendant des années...

Figure 3.3.

**RÉPARTITION DES SUJETS (%)
SELON LA DURÉE DE LA DÉLINQUANCE**



[102]

Reprenons maintenant notre analyse en considérant la durée moyenne de chacune des 11 catégories de délits retenues, afin de vérifier s'il y a des différences notables de l'une à l'autre. Nos données antérieures (FRÉCHETTE et LEBLANC, 1979) montrent que 3 catégories de délits se détachent des autres par un nombre d'années sensiblement plus élevé, leur durée moyenne au cours de la période de latence et de l'adolescence étant d'environ 2,5 ans. Ce sont les menus larcins, le vol à l'étalage et le vol avec effraction. Ces catégories s'inscrivent comme les plus susceptibles d'alimenter l'activité délictueuse pendant la plus longue période de temps ; fait à noter, toutes trois sont typiquement des activités « impersonnelles » de vol, avec comme caractéristique dominante un mode anonyme de perpétration. Nous devons préciser qu'environ 25% des sujets ont commis des menus larcins et des vols à l'étalage pendant 4 ans ou plus, tandis que 20% se sont compromis dans

le vol avec effraction pendant le même nombre d'années, ce qui témoigne de la « durabilité » élevée de ce type de délinquance chez plusieurs de leurs adeptes.

Une différence sensible existe entre ces trois premières catégories et celles qui se situent à l'autre extrémité du continuum, soit la drogue, les désordres publics, l'attaque contre la personne et le vol grave. Celles-ci sont nettement moins durables (en moyenne 1,3 année), en particulier les trois dernières qui ne persistent pas au-delà de 1 an pour 80% des sujets. Ce sont des agirs soit plus dangereux, soit plus futiles, auxquels les jeunes semblent moins portés à s'adonner longtemps.

Quant aux catégories intermédiaires, incluant le vol simple, le vandalisme, le vol d'une personne et le vol de véhicules à moteur, la durée moyenne tend à se situer à tout près de 2 ans, mais il faut noter que chez un nombre important de sujets qui ont commis ce type de délits (le pourcentage varie entre 60% et 75%), la durée de perpétration ne dépasse pas 1 an. Pour une fraction significative cependant (de 20% à 25%), la durée peut s'étendre jusqu'à 4 ans et plus (à l'exception du vol de véhicules où dominent les périodes de 2 et 3 ans) ; une telle durée surprend en particulier pour le vandalisme, étant donné le caractère non rentable de cette activité ; il semble que les vandales aient un potentiel de destructivité gratuite contre les objets, susceptible de durer plusieurs années. La même remarque s'applique au vol d'une personne, avec les variantes qui s'imposent, en particulier le fait que l'agression devient alors plus utilitaire.

En plus des vérifications précédentes, il nous paraît intéressant d'examiner la présence d'une autre forme de persistance, à partir de la question suivante : Après s'être caractérisés par un rythme donné de délinquance au milieu de l'adolescence (temps 1), est-ce que les mêmes sujets continuent à la même cadence jusqu'à la fin de l'adolescence (temps 2) ?

En réduisant le continuum de fréquences des délits à quatre classes de fréquences et en superposant dans un même tableau le temps 1 et le temps 2, nous pouvons mesurer plus précisément comment les sujets évoluent dans leur délinquance de la première à la deuxième partie de l'adolescence. Les classes [103] sont les suivantes : 0 — délinquance absente ; 1 — délinquance faible, de 1 à 9 délits ; 2 — délinquance moyenne, de 10 à 29 délits ; 3 — délinquance élevée, 30 délits et plus.

Il est à noter que, dans les tableaux qui résultent d'un tel croisement, on peut tracer une diagonale qui englobe les sujets qui, du temps 1 au temps 2, ont maintenu leur rythme de croisière ; les sujets dont la productivité délictueuse a augmenté se situent au-dessous de cette diagonale alors que ceux dont l'activité s'est ralentie se situent au-dessus.

Tableau 3.1.
LA RÉPARTITION DES SUJETS
SELON LEUR NOMBRE TOTAL DE DÉLITS
À LA FOIS AU TEMPS 1 ET AU TEMPS 2

		DÉLINQUANCE				TOTAL
		absente	faible	moyenne	élevée	
DÉLINQUANCE	— absente	20 (57,1)	53 (42,7)	20 (24,4)	54 (35,3)	147 (37,3)
	— faible	12 (34,2)	50 (40,3)	39 (47,6)	44 (28,8)	145 (36,8)
	— moyenne	1 (2,9)	11 (8,9)	12 (14,6)	14 (9,1)	38 (9,7)
	— élevée	2 (5,7)	10 (8,1)	11 (13,4)	41 (26,8)	64 (16,2)
	TOTAL	35 (9,0)	124 (31,4)	82 (20,8)	153 (38,8)	394 (100,0)

Au tableau 3.1., il ressort que 123 adolescents (le total de ceux qui apparaissent dans la diagonale), c'est-à-dire 31,2% de ceux que nous avons suivis pendant deux ans, n'ont pas modifié de façon substantielle leur mode d'implication dans la délinquance : 20 sujets parmi ceux-ci n'en ont toujours pas fait, 50 continuent de se limiter à une délinquance sporadique ou accidentelle, alors que 12 persistent dans une délinquance moyenne et 41 dans une délinquance abondante. En définitive, seuls ces deux derniers groupes, totalisant 53 sujets (ce qui

ne représente que 13,5% de l'échantillon), paraissent capables de soutenir à travers le temps une délinquance importante.

Parmi les sujets dont la délinquance s'est modifiée (68,8%), nous pouvons constater la nature et l'ampleur des changements. Il est clair que le groupe le [104] plus important, soit 127 sujets, est constitué par ceux qui ont cessé toute activité de ce genre ; 54 présentaient au temps 1 une délinquance élevée et 20 une délinquance moyenne, soit un surprenant total de 74 sujets qui, même s'ils ont connu une délinquance substantielle avant le milieu de l'adolescence, y renoncent complètement dans la deuxième moitié. Un autre groupe aussi très important est celui des sujets dont la délinquance a régressé : 44 sujets enregistrent une diminution marquée, passant d'une délinquance élevée à une délinquance faible. Au total, 224 sujets (56,95%), se caractérisent, sinon par un arrêt, du moins par un ralentissement sérieux de leur activité illicite. Si nous ajoutons à ce groupe les 20 cas chez qui la délinquance est toujours absente et les 50 chez qui elle se maintient à une faible fréquence, pour un grand total de 294 sujets ou 74,6% de l'échantillon, il devient clair que la délinquance chez la grande majorité des adolescents qui ont été traduits devant le Tribunal de la jeunesse est loin de prendre des proportions inquiétantes à mesure que le temps passe.

Une raison évidente de la réduction de la délinquance au cours de cette période pourrait être l'influence des mesures de contrôle (arrestation, comparution, détention, probation, placement, etc.) qui sont prises contre les jeunes, surtout après 15 ans. À l'extrême, c'est-à-dire dans le cas d'un placement à long terme, un tel contrôle impliquerait l'impossibilité physique pour le sujet de commettre des délits. Afin de réduire l'impact de cette variable, nous n'avons pas tenu compte des jeunes qui, pendant les deux années écoulées entre le temps 1 et le temps 2, ont passé plus de la moitié de cette période en centre d'accueil et nous avons considéré uniquement ceux qui ont eu la possibilité matérielle de s'adonner à la délinquance ; un nombre important de 121 sujets (30,7% de l'échantillon) a ainsi été éliminé. La répartition des sujets qui restent apparaît au tableau 3.2.

La comparaison des tableaux 3.1. et 3.2. permet de constater que très peu de différences se manifestent de l'un à l'autre en ce qui concerne la répartition proportionnelle des cas. Il est donc évident que ceux qui ont eu le loisir d'agir de façon délictueuse au cours de cette

période, présentent les mêmes tendances que celles notées pour l'ensemble de l'échantillon. De façon plus explicite, il ne semble pas que le fait pour les jeunes d'être neutralisés physiquement entraîne une différence sensible dans les grandes tendances évolutives de la délinquance.

Si nous retournons au tableau 3.1. pour y relever, par contraste, les sujets chez qui la délinquance s'intensifie du temps 1 au temps 2, nous en obtenons 24 qui, partant d'une délinquance nulle ou faible, accèdent à une délinquance soit moyenne soit élevée, et 11 qui passent d'une délinquance moyenne à une délinquance élevée. Ainsi que l'annonçaient les pourcentages cités plus haut, peu de sujets (8,9% du total) connaissent une augmentation de leur délinquance dans la deuxième moitié de l'adolescence. Au total, 88 sujets (22,3% de l'échantillon) continuent d'accuser une délinquance substantielle après le milieu de l'adolescence : 35 ont intensifié leur délinquance de façon substantielle et 53 ont persisté dans une délinquance marquée. À ce groupe pourraient s'ajouter [105] les 14 sujets dont la délinquance a légèrement fléchi, passant d'élevée à moyenne, pour un grand total de 102 sujets (25,9%) chez qui la délinquance occupe vraiment une place importante à la fin de l'adolescence.

Tableau 3.2.
LA RÉPARTITION DES SUJETS
SELON LEUR NOMBRE TOTAL DE DÉLITS, APRÈS ÉLIMINATION
DES CAS PLACÉS À LONG TERME EN CENTRE D'ACCUEIL

Temps 2 \ Temps 1	DÉLINQUANCE				TOTAL
	absente	faible	moyenne	élevée	
DÉLINQUANCE					
— absente	13 (54,2)	35 (40,7)	11 (18,3)	33 (32,0)	92 (33,7)
— faible	8 (33,3)	33 (38,4)	30 (50,0)	27 (26,2)	98 (35,9)
— moyenne	1 (4,2)	9 (10,5)	9 (15,0)	11 (10,7)	30 (11,0)
— élevée	2 (8,3)	9 (10,5)	10 (16,7)	32 (31,1)	53 (19,4)
TOTAL	24 (8,8)	86 (31,5)	60 (22,0)	103 (37,7)	273 (100,0)

En résumé, une analyse serrée des changements survenus entre le temps 1 et le temps 2 corrobore la conclusion tirée plus haut, selon laquelle une bonne proportion des sujets de cet échantillon réduisent sensiblement le volume de leur délinquance au fil des ans, quelle qu'ait pu être l'intensité de leur activité dérogatoire antérieure ; c'est ainsi que 74,1% ne s'y adonnent plus ou très peu au temps 2 contre 40,4% au temps 1, ou qu'inversement le pourcentage des gros délinquants tombe de 59,6% au temps 1 à 25,9% au temps 2. Toutefois, si la délinquance qui se résorbe à partir du milieu de l'adolescence peut avoir été précédemment très abondante, l'inverse n'est pas vrai, puisque la délinquance qui demeure élevée dans la deuxième moitié de l'adolescence a nettement tendance à avoir été précédée par une délinquance élevée dans la première partie. Tout se passe comme si les antécédents délinquants, même s'ils ne permettent pas de prédire très exactement l'évolution de la délinquance, gardaient cependant un lien avec la suite des événements, que ce soit en cas de diminution ou, [106]

au contraire, en cas d'abondance : dans le premier cas, la délinquance continue de se résorber presque à coup sûr ; dans le second cas, elle peut rester abondante.

En outre, parmi les sujets qui se sont commis dans un nombre élevé de délits à la fin de la période de latence et au début de l'adolescence, seul un groupe restreint de 22,5% (ce qui représente 13,4% de l'échantillon total) résiste au processus diachronique de résorption de la délinquance. La persistance ne caractérise donc à peu près que un gros délinquant sur quatre. Quant à ceux dont la délinquance s'est développée ou intensifiée à la fin de l'adolescence, leur nombre est encore plus faible, ne représentant qu'environ 9% de l'échantillon total, ce qui témoigne de l'essoufflement marqué chez ces jeunes, dès la période médiane de l'adolescence, de la dynamique générant la délinquance. Ainsi, dans la deuxième moitié de l'adolescence, seule une fraction restreinte de nos délinquants hyperactifs continuent sur leur lancée et une fraction encore plus faible intensifient leurs activités.

Malgré la relative stabilité de l'activité illicite durant l'adolescence (en effet 64% des adolescents judiciairisés demeurent impliqués dans de telles conduites au cours de cette période), il n'en demeure pas moins que le volume général de la délinquance criminelle se résorbe sensiblement vers la fin de l'adolescence. Cette observation a aussi été faite par Elliott et Huizinga (1980), Farrington (1973, 1982) et Favard (1980). Notre propre analyse (Fréchette et LeBlanc, 1979) de révolution de la délinquance pour l'ensemble des adolescents, considérés en perspective, nous a permis de dégager les faits suivants : à l'exclusion des 7% qui s'abstiennent de toute délinquance, 49% subissent des fluctuations importantes dans la deuxième moitié de l'adolescence, dont 7% pour qui la délinquance s'amorce et 11% pour qui elle s'arrête, 13% pour qui elle progresse et 18% pour qui elle régresse, les changements s'effectuant sur un intervalle de deux ans ; le groupe restant (43%) conserve quant à lui une délinquance stable, de calibre plutôt léger pour la plupart. Cependant, pour à peu près tous, la délinquance que nous avons qualifiée de criminelle tend à disparaître à la fin de l'adolescence ; seule la délinquance de type statutaire peut encore se manifester.

C'est dire qu'à mesure qu'il progresse en âge, l'adolescent conventionnel a tendance à délaisser la délinquance criminelle pour la marginalité tout au plus, et même si les violations des normes

demeurent généralisées, elles changent de cible, passant de la criminalité contre les biens et contre les personnes à la précocité des comportements d'adulte (usage d'alcool, relations sexuelles, etc.). La délinquance comme telle diminue donc sensiblement à la fin de l'adolescence.

Dans cette perspective, il est intéressant de signaler que Loeber (1982), après avoir fait le relevé de plusieurs recherches incluant les délinquants officiels, en arrive à la conclusion suivante : entre 10 et 16 ans, la délinquance directe contre les personnes (*overt antisocial behavior* : agressions, batailles, [107]

querelles, etc.) décline alors que les conduites illicites indirectes (*covert antisocial behavior* : vols, fugues, etc.) s'accroissent ; certains mineurs sautent de l'une à l'autre, avec ou sans va-et-vient, mais les premières tendent à diminuer à partir de 16 et 17 ans, tandis que les secondes continuent leur trajectoire ²¹. En outre, la délinquance statutaire de même que la consommation de drogue augmentent sensiblement (voir entre autres Bachman et al., 1978 ; Jessor et Jessor, 1977 ; Kandel, 1978).

Finalement, lorsque nous mettons en relief l'activité délictueuse de l'ensemble des adolescents, la vision qui se dégage est celle d'une délinquance à plusieurs volets. Elle commence d'abord par être agressive et malicieuse, traduisant sans doute à ce moment-là un besoin prioritaire d'opposition ou de défoulement. Elle se transforme ensuite en une délinquance « fonctionnelle », qualifiée ainsi à cause d'un double changement, d'abord le fait qu'elle devient plus acquisitive, plus orientée vers le gain matériel, partant plus utilitaire, ensuite le besoin de s'affirmer dans un rôle d'adulte en recherchant les activités permises à ce dernier. Cette transformation d'ensemble s'accompagne d'une mouvance des individus dans toutes les directions, certains arrêtant ou diminuant leurs activités, d'autres les débutant ou les reprenant après un arrêt, d'autres encore les intensifiant ou les diversifiant, d'autres enfin maintenant leur performance constante, et ce, à des rythmes variables selon l'âge d'abord et ensuite selon le sexe.

²¹ Voir à ce propos Elliott et Voss, 1974 ; Bachman *et al.*, 1978 ; West et Farrington, 1973 ; Wolfgang, 1977.

Ce développement type de la délinquance chez les adolescents conventionnels n'est pas sans trouver d'échos chez les adolescents judiciairisés. Eux aussi subissent dans la seconde moitié de l'adolescence un ralentissement sinon un déclin de leur production délictueuse ; eux aussi s'orientent graduellement vers une délinquance d'appropriation ; eux aussi voient un nombre relativement restreint d'individus s'adonner à une délinquance excessive, qu'elle le soit par la fréquence ou par la gravité des actes, ou par les deux. Toutefois leur délinquance, par contraste avec celle des adolescents conventionnels, ne se définit pas principalement comme une mise à l'essai des interdits sociaux ou comme un test des limites sociales ; en d'autres termes, elle ne porte pas en elle son propre antidote capable d'amener finalement une socialisation véritable ; elle semble plutôt une source d'inadaptation sociale (et nous le démontrerons plus loin).

Bref la délinquance, importante par son volume et par sa portée (il ne faut pas oublier en effet qu'au moins la moitié des adolescents conventionnels et qu'au moins les trois quarts des adolescents judiciairisés se livrent à une activité délictueuse nettement dommageable pour la collectivité), apparaît comme une conduite instable chez les jeunes qui s'y adonnent. Dépassé le milieu de l'adolescence, l'activité criminelle tend systématiquement à se résorber. Sur cette [108] toile de fond, cependant, se profile la présence inquiétante d'une délinquance tenace : elle est l'œuvre d'un groupe limité de délinquants assidus, acharnés à s'activer criminellement, capables d'accélérer leur cadence et porteurs d'une véritable chronicité dans l'agir ; chez ceux-là, la conduite délinquante est à proprement parler « stabilisée » et leur trajectoire, qui les conduit presque fatalement vers la criminalité adulte, devient beaucoup plus facile à prédire que celle des adolescents dont la délinquance est plus fugace.

LA GRADATION

[Retour à la table des matières](#)

L'hypothèse d'une séquence spécifique et graduée d'activités délinquantes à travers l'adolescence a été très peu abordée dans les

études longitudinales sur la délinquance réelle. Les quelques auteurs ²² qui ont voulu vérifier un tel type de séquence se sont butés à des résultats non probants. Néanmoins, un certain nombre d'observations paraissent soutenir cette hypothèse.

Premièrement, les résultats présentés dans les sections précédentes sur la durée différentielle et la précocité spécifique des types de délits tendent à confirmer cette conjecture. Rappelons-les : chaque type de délits apparaît à un âge donné, les plus bénins émergeant les premiers et les plus graves, ceux contre la personne, se manifestant plus tard, avec une période d'activités fort variable d'un type de délits à l'autre. L'hypothèse d'une gradation pouvant constituer un prototype de développement ressort nettement de ces résultats ; c'est pourquoi, d'ailleurs, la pertinence de la méthode des matrices de transition utilisée dans les études énumérées ci-dessus peut être mise en doute.

Deuxièmement, quelques travaux portant sur certaines manifestations de déviance montrent qu'il se dégage une séquence dans leur développement. Ainsi, il est possible de construire des échelles commutatives (GUTTMAN) de la consommation de drogues, allant des drogues douces aux drogues dures (KANDEL, 1978), ce que nous avons pu démontrer à partir de données proprement québécoises (LEBLANC, 1969 ; CAPLAN, 1975). De plus, d'autres observations montrent que la délinquance statutaire (fugue, incorrigibilité, etc.) est souvent suivie de la délinquance criminelle et qu'il y a même progression continue de l'une à l'autre (voir KOBRIN et KLEIN, 1983).

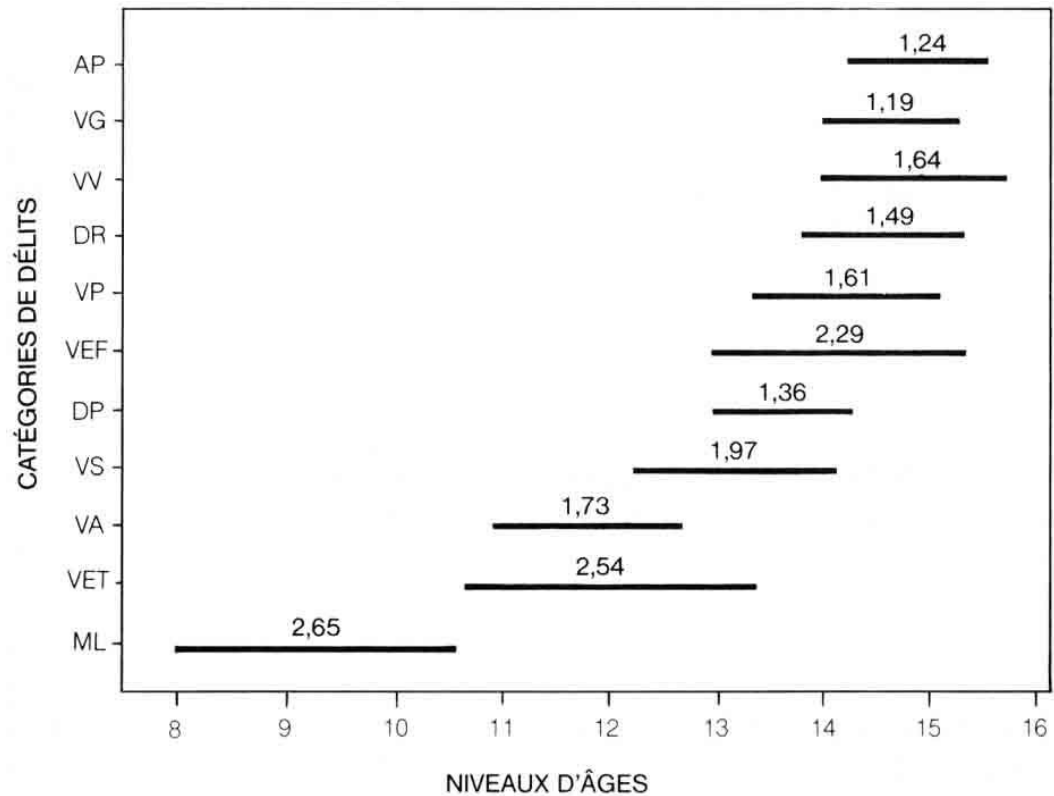
Troisièmement, compte tenu que les relevés sur la délinquance officielle aboutissent à des résultats non concluants d'une part et que les recherches portant sur la délinquance cachée d'échantillons de la population adolescente tendent à établir le caractère « unidimensionnel » du phénomène d'autre part (voir LEBLANC, 1983a, pour un bilan des travaux, ainsi que DICKES et HAUSMAN, 1982-1983, pour l'étude la plus récente sur le sujet), il importe de ne pas tomber

²² Voir WOLFGANG *et al.*, 1972 ; FAVARD, 1980 ; BURSIK, 1980 ; ROJEK et ERICKSON, 1982.

[109]

Figure 3.4.

DURÉE MOYENNE (EN ANNÉES) DE CHAQUE CATÉGORIE DE DÉLITS, COMPTE TENU DE L'ÂGE MOYEN DU DÉBUT



LÉGENDE ML= Menus larcins VP = Vol d'une personne
 VET = Vol à l'étalage DR = Drogue
 VA = Vandalisme W = Vol de véhicules à moteur
 VS = Vol simple VG = Vol grave
 DP = Désordres publics AP = Attaque contre la personne
 VEF = Vol avec effraction

dans l'erreur de la plupart des démarches qui posent le problème comme une gradation diachronique d'une forme de conduite délinquante à l'autre, ainsi que la recension récente de Klein (1984) permet de le constater. Il nous apparaît essentiel de bien distinguer deux perspectives, la première mettant en cause le processus par lequel une délinquance diversifiée, voire disparate, se mue en une délinquance nettement plus homogène, et la seconde mettant en relief une évolution

en quelque sorte constante, sinon standard, dans laquelle un ensemble d'activités moyennement sérieuses sont suivies d'une gamme d'activités plus graves.

En revenant à nos données, l'étude de la précocité à déjà démontré l'existence d'un enchaînement dans lequel les 11 catégories de délits utilisées s'amorcent consécutivement entre 8 et 14 ans. En combinant deux séries d'informations, [110] d'abord l'âge moyen du début pour chacune des diverses catégories de délits, ensuite la durée moyenne avant 16 ans, il nous est possible d'identifier : 1) le moment spécifique d'apparition de chaque manifestation, 2) la succession des manifestations dans le temps, 3) leur propension respective à se prolonger et finalement 4) leur mode de coexistence mutuelle.

Le graphique de la figure 3.4. donne une représentation visuelle des résultats. À l'examen de ce graphique, cinq observations sont apparentes. La première concerne l'accélération spectaculaire, surtout à partir de 12 ans et jusqu'aux environs de 14 ans, du processus de renouvellement ou de multiplication des formes d'expression de la délinquance, comme si l'expansion polymorphique s'intensifiait à ce moment-là avec force pour « exploser » en une diversité d'actes, alors qu'entre 8 et 12 ans elle avait en quelque sorte piétiné, se limitant pendant toute cette période à trois formes de délinquance, de gravité objective moins prononcée d'ailleurs.

La seconde, qui touche de plus près au problème de la durée, met en cause ce que nous pourrions appeler la « désuétude précoce » de plusieurs des manifestations délictueuses telles que les menus larcins, le vol à l'étalage, le vandalisme, le vol simple et les désordres publics, qui s'estompent et disparaissent dès le début de l'adolescence.

La troisième met en lumière (et c'est tout à fait clair sur le graphique) le fait que la totalité des formes délictueuses, des plus bénignes aux plus graves, sont déjà enclenchées à un âge aussi tendre que 14 ans (il s'agit évidemment de moyennes, c'est-à-dire des grandes tendances ou des grands « déterminismes » de l'ensemble de l'échantillon, qui n'excluent pas, il va sans dire, quelques exceptions).

La quatrième observation met en évidence l'ordre d'enchaînement des 11 catégories de délits, dans lequel l'aggravation assez régulière de la nature des actes d'un palier d'âges à l'autre est manifeste : l'entrée dans la délinquance s'effectue par des transgressions de type mineur

qui se prolongent ensuite en délits nettement plus sérieux mais de gravité moyenne — puisqu'ils demeurent dirigés strictement contre les biens et sont basés sur un mode « impersonnel » de perpétration — et qui se parachèvent en actes assez lourds, soit parce qu'ils présupposent une approche coercitive auprès de la victime, soit parce qu'ils sont dirigés vers des objets de grande valeur marchande.

La cinquième observation concerne la capacité de pratique simultanée des divers types de transgressions délinquantes : cette capacité apparaît minimale au début de la période de latence, s'accroît quelque peu à la fin de cette période et éclate soudainement au début de l'adolescence, au moment où toutes sortes de délits distincts coexistent et où certaines affinités intercatégories émergent, les délits les plus sérieux pouvant s'entremêler les uns aux autres et les délits plus légers pouvant faire de même, alors qu'il est plus rare que les premiers et les seconds soient combinés.

[111]

Ces observations nous permettent de tirer plusieurs conclusions de première importance pour la criminologie. D'abord, la délinquance s'impose à nouveau comme un problème lié à la croissance, et son moment propice d'implantation et de consolidation dans l'agir du sujet coïncide avec le tout début de l'adolescence. Dès la période de latence, des délits de faible gravité peuvent apparaître (tels les menus larcins, le vol à l'étalage ou le vandalisme), lesquels ont d'ailleurs tendance à persister plus que les autres dans l'agir, mais le gros de l'action se passe entre 12 et 15 ans. Cette période propice à l'enracinement de ce que les criminologues appellent la capacité délinquante semble d'ailleurs n'avoir qu'une durée limitée qui ne dépasse pas le milieu de l'adolescence. Par la suite, les individus qui ne se sont pas encore compromis dans une délinquance significative sont beaucoup moins enclins à le faire. C'est ce qui nous a fait dire plus haut (voir aussi Fréchette, 1980), sur la foi de la double constatation selon laquelle c'est avant 15 ans que surgit le maximum d'actes et de sujets délinquants, que la délinquance est un problème à genèse précoce, lié en fait à la puberté et à ses séquelles au début de l'adolescence.

Ensuite, et c'est là une donnée d'importance capitale, le développement de la délinquance semble obéir très tôt à un processus d'amplification extrêmement rapide. En effet, dès 11 ou 12 ans, les

dérogrations à caractère nettement « criminel » se mettent à apparaître à un rythme accéléré, de telle sorte que la quasi-totalité des catégories de délits s'amorce entre 10 et 14 ans (à l'exclusion des menus larcins qui sont des délits mineurs et qui, de toute façon, font leur apparition en moyenne à l'âge de 8 ans). Cette éclosion précoce des diverses formes d'expression de la délinquance est particulièrement spectaculaire, puisque toutes sont présentes, des plus bénignes aux plus sérieuses, à partir du vol à l'étalage et du vol simple jusqu'au vol d'une personne et au vol à main armée, en passant par le vol avec effraction, le vol de véhicules à moteur, le vandalisme, etc. À 14 ans, toutes ces manifestations (à l'exception des conduites homicides) se sont produites, tout le clavier des délits a déjà été parcouru. Par la suite, les jeunes continuent à poser des actes illicites, mais ils le font, semble-t-il, sur l'élan déjà amorcé ...

Enfin, à la fin de la période de latence et jusqu'au milieu de l'adolescence, la délinquance se confirme comme un phénomène essentiellement hétérogène, voire changeant et instable dans ses formes d'expression, cette hétérogénéité paraissant augmenter considérablement du début au milieu de l'adolescence. Chaque palier d'âges favorise une ou des formes délictueuses particulières ; dès 13 ou 14 ans on note une accumulation considérable de délits distincts, ce qui paraît illustrer chez ces adolescents une sorte de versatilité comportementale maximale, comme si la poussée dynamique vers l'antisocialité se révélait d'une intensité telle qu'elle puisse propulser le sujet dans une diversité de directions illicites, l'agir devenant en quelque sorte débridé. Cette puissance explosive se manifeste aussi dans l'augmentation constante de la gravité des actes, augmentation qui devient spectaculaire à partir de la treizième année, alors que la destructivité interpersonnelle entre en scène massivement, sous ses différents visages.

[112]

En somme, ce que l'étude de la gradation met surtout en évidence, c'est que le début de l'adolescence, qui va de la douzième à la quatorzième année, se définit comme une période particulièrement critique, où les formes plus anodines ou plus timides de délinquance ont déjà été remplacées par des formes plus compromettantes et où éclate un véritable débordement de manifestations délictueuses. L'entrée dans

la délinquance, surtout pour les jeunes qui s'y enferment, se révèle donc passablement fracassante.

L'ACTIVATION

[Retour à la table des matières](#)

Une autre perspective intéressante nous est fournie par l'étude de ce que nous appelons l'activation de la délinquance. Il s'agit d'une question d'importance primordiale qui permet de vérifier l'existence d'un lien spécifique entre l'apparition précoce des délits et l'intensité de l'engagement subséquent dans la délinquance. Un tel lien mettrait en évidence l'impact hautement criminogène d'un enlèvement rapide dans l'activité délictueuse. Ce lien a d'ailleurs été démontré à plusieurs occasions par les chercheurs, surtout à partir de l'hypothèse selon laquelle les mineurs qui adoptent très tôt une forte fréquence de comportements illicites sont ceux qui ont la probabilité la plus élevée de demeurer impliqués longtemps dans la délinquance. En outre, nos analyses (Leblanc *et al.*, 1979), alliées à celles d'Emou et Huizinga (1980) et extraites d'une étude collective sur la délinquance révélée des adolescents conventionnels, corroborent cette hypothèse.

À partir de données tirées de notre échantillon des adolescents judiciairisés, nous avons tenté de déterminer à la fois si le fait pour un mineur de débiter dans la délinquance à un âge donné influence le nombre de délits commis par la suite, et de quelle façon les variations de la délinquance du début se répercutent sur la productivité délictueuse subséquente. En ce qui concerne la première question, le tableau 3.3. présente, d'abord en fonction de l'âge du début de la délinquance, une estimation annuelle moyenne de tout acte délinquant commis par la suite jusqu'au temps 1, c'est-à-dire jusqu'au milieu de l'adolescence, et ensuite une autre estimation annuelle moyenne des actes délinquants accumulés entre le temps 1 et le temps 2, soit entre le milieu et la fin de l'adolescence (le nombre de sujets qui contribuent à chaque moyenne est aussi inscrit afin de pouvoir apprécier leur représentativité respective).

Dans le premier cas, trois niveaux d'âges sur cinq apparaissent plus « criminogènes », soit les deux premiers (7 ans ou moins et 8-9 ans) et

le quatrième (12-13 ans). La première observation signifie que les sujets qui ont débuté très tôt, à savoir au seuil de la période de latence, génèrent dans les années qui suivent une délinquance nettement plus abondante, la moyenne étant d'ailleurs un peu plus marquée pour le groupe des 7 ans et moins ; toutefois, en scrutant les âges un par un (données non incluses dans le tableau), il appert que c'est le début à 8 ans qui pèse particulièrement lourd sur la fréquence des délits ultérieurs, [113] la moyenne étant de 18,4. La seconde observation implique que les sujets qui commencent leur délinquance au début de l'adolescence font preuve eux aussi par la suite d'un rythme passablement plus soutenu. Par contre, la période intermédiaire de 10-11 ans — à laquelle, compte tenu de la remarque formulée ci-dessus, il faut ajouter l'âge de 9 ans, la moyenne pour ces trois âges étant à la fois nettement plus basse, 12 délits par années, et remarquablement stable — apparaît moins activante.

Tableau 3.3.

LE NOMBRE MOYEN DE DÉLITS PAR ANNÉE
AUX TEMPS 1 ET 2 POUR CHAQUE SUJET,
SELON L'ÂGE DU DÉBUT

Âge du début	Temps 1		Temps 2	
	X	N	X	N
7 ou moins	16,83	84	19,52	52
8-9	15,43	67	26,46	36
10-11	12,31	81	11,13	40
12-13	16,71	107	20,21	57
14-15	10,21	72	12,07	35

Ainsi, selon le volume total de délinquance accumulée pendant la latence et au début de l'adolescence, deux périodes de « mise à feu » s'inscrivent comme plus déterminantes : la première correspond à la théorie de la précocité et la seconde confirme l'influence perturbatrice de la puberté. Compte tenu de l'importance numérique des groupes

comparés d'un niveau d'âges à l'autre, il ressort des différences sensibles entre les moyennes : ainsi, lorsque la délinquance s'amorce aux paliers d'âges « critiques » que nous venons d'identifier, la productivité délictueuse tend à s'accroître de façon substantielle. Toutefois, il ne faut pas oublier que, quel que soit l'âge auquel débute la délinquance, le rythme annuel de perpétration se maintient à un niveau élevé.

Dans le second cas, soit l'étude de l'effet de la précocité sur la délinquance tardive, les données apportent une confirmation intéressante aux dernières conclusions. Une fois que nous éliminons du groupe les sujets qui ne font plus de délinquance dans la seconde moitié de l'adolescence, le taux de productivité délictueuse s'avère effectivement élevé quel qu'ait pu être l'âge du début ; en effet, au temps 2, nous observons une hausse notable de la moyenne annuelle pour tous les paliers, sauf celui de 10-11 ans. À nouveau nous constatons le poids criminogène sensiblement plus prononcé de deux niveaux de précocité, celui de 8-9 ans (en notant ici encore l'influence prépondérante de l'âge de 8 ans) et celui de 12-13 ans, qui ont tous deux un débit annuel moyen beaucoup plus volumineux que celui enregistré au temps 1.

[114]

En ce qui a trait à l'influence criminogène du début de la période de latence, dont l'effet de stimulation sur la performance délinquante ultérieure apparaît maximal, il importe de souligner qu'elle joue fortement jusqu'à l'âge de 8 ans et qu'à partir de ce moment-là, et pour les trois années qui suivent, elle diminue nettement, le taux baissant de plus de la moitié, pour se rehausser ensuite à la période de 12-13 ans. *Pourquoi cette accalmie entre deux périodes fortement activantes ?*

Il est évidemment difficile de répondre à cette question avec certitude. Ce que nos données démontrent, il ne faut pas l'oublier, c'est un fléchissement, au cours de cette période, du potentiel d'activation rejaillissant sur la délinquance des années subséquentes et non une accalmie réelle dans le rythme de perpétration à ce moment-là. Nous avons tout lieu de croire d'ailleurs, sur la foi d'informations complémentaires, que la période dont il s'agit (entre 9 et 11 ans inclusivement) est aussi fertile en événements délictueux que les autres ; comme l'illustre la figure 3.5., la fréquence moyenne des délits

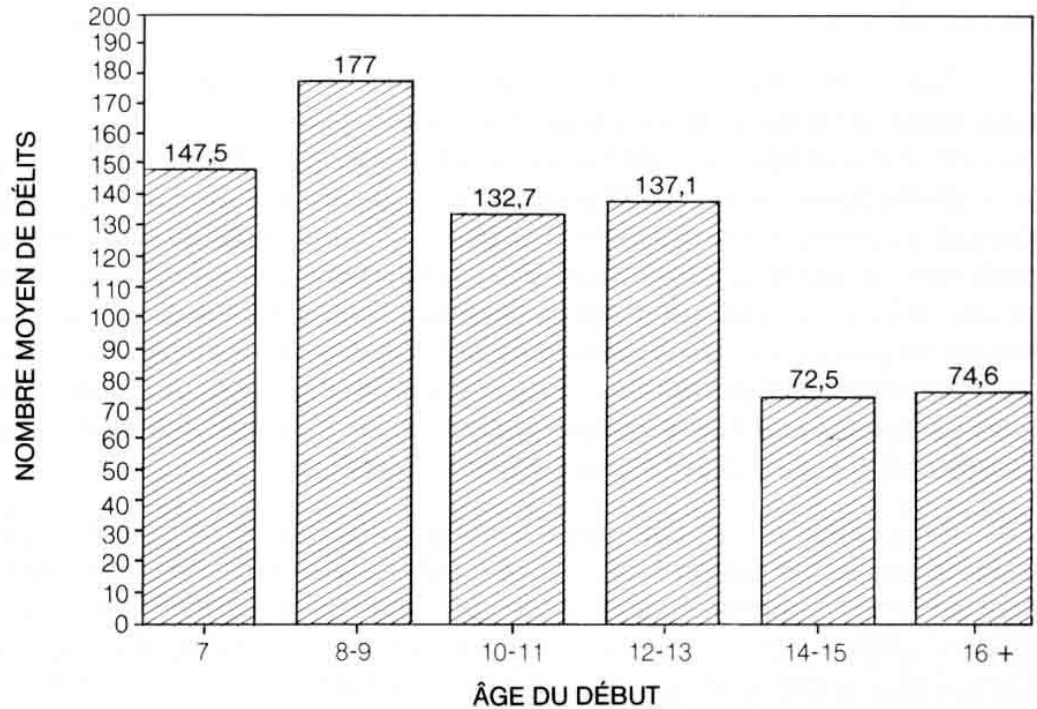
commis est fort élevée pour les âges de 10-11 ans, n'étant en fait que de cinq délits inférieure à celle des âges de 12-13 ans et de dix à celle des âges de 7 ans et moins. Les différences constatées au chapitre des répercussions sur la délinquance future demeurent donc d'autant plus malaisées à expliquer. Peut-être la réceptivité des jeunes, ou ce que nous pourrions appeler leur « vulnérabilité », est-elle plus grande au début de la période de latence et au début de l'adolescence, ou encore l'apparition de la délinquance à l'un ou l'autre de ces deux moments remet-elle plus de choses en question (par exemple l'adaptation à l'école dans le premier cas ou l'affirmation de l'autonomie dans le second cas) et bouleverse-t-elle plus profondément le processus de développement dans certains de ses aspects majeurs... Quoi qu'il en soit, la question mériterait d'être approfondie.

Finalement, notre étude des formes spécifiques d'expression de la délinquance (FRÉCHETTE et LEBLANC, 1979) nous permet de dégager entre celles-ci, à chaque temps et d'un temps à l'autre, plusieurs différences importantes qui viennent préciser l'impact de la précocité sur le devenir de chacune. Explicitons brièvement ces différences tout en gardant en perspective les deux grands moments où nous avons recensé les actes illicites, soit après la première (temps 1) et la seconde (temps 2) moitié de l'adolescence.

Premièrement, très peu de catégories de délits suivent le modèle type dégagé pour la délinquance générale, modèle qui met en relief la double influence stimulante du début de la latence et de la puberté ; au temps 1, seul le vol à l'étalage paraît y être assez conforme, et c'est surtout la première influence qui joue un rôle de ferment pour donner une forte productivité subséquente. Au temps 2, aucune catégorie ne s'aligne exactement sur le modèle général, mais à nouveau le vol à l'étalage se démarque comme l'une des rares manifestations à recevoir une forte impulsion de la puberté, tout en subissant l'influence d'autres niveaux de précocité. Il est donc évident que le modèle type applicable à la [115] délinquance générale est fonction de l'enchaînement diachronique de plusieurs formes de délinquance, certaines étant surtout stimulées par une précocité marquée, d'autres l'étant par la puberté.

Figure 3.5.

**NOMBRE MOYEN DE DÉLITS COMMIS
À PARTIR DE L'ÂGE AU TOUT PREMIER DÉLIT**



Deuxièmement, observation très intéressante, l'influence de la précocité se fait surtout sentir sur la délinquance de la seconde moitié de l'adolescence (temps 2), délinquance passablement moins diffuse et à tendance plus sérieuse (les formes accessoires s'étant graduellement éliminées) que celle du temps 1 (il est certain qu'au temps 1 nous manquions de recul pour apprécier une telle influence). Cette influence est très forte en particulier dans les manifestations les plus graves, soit le vol grave, le vol d'une personne et le vol de véhicules à moteur, alors que pour le vol avec effraction elle est moyenne. Ainsi, les sujets qui s'adonnent largement à ces délits à la fin de l'adolescence ont eu tendance pour une bonne part à amorcer tôt leur activité délictueuse ; autrement dit, ceux qui perpètrent massivement les actes délinquants les plus graves ont été pour la plupart des infracteurs précoces.

Troisièmement, les deux catégories suivantes, soit les menus larcins et le vol à l'étalage, auxquelles peut s'en ajouter une troisième de moindre importance, soit le vandalisme, sont à peu près les seules à se

manifestent précocement chez un nombre substantiel de sujets, soit à 7 ans ou moins, soit à 8-9 ans. [116] Ce serait conséquemment ces actes qui, de par leur apparition hâtive, stimuleraient la productivité délictueuse ultérieure et en provoqueraient la recrudescence, ce que nous pourrions préciser plus rigoureusement dans l'étude du polymorphisme.

Quatrièmement, seules deux catégories paraissent subir l'impact de la préadolescence d'une façon spécifique, c'est-à-dire par une hausse de fréquence ultérieure liée exclusivement à cette période : il s'agit du vol simple, dont la moyenne des actes augmente sensiblement, autant au temps 1 qu'au temps 2, lorsque l'activité dérogatoire a commencé à 10-11 ans, et de l'attaque contre la personne qui connaît une forte augmentation lorsque le début de la délinquance se situe à 12-13 ans. Ces deux types de délits atteignent donc un niveau maximal de fréquence (qui n'est cependant pas très marqué comparativement à d'autres) chez des sujets dont la délinquance a démarré autour de la puberté, ce qui distingue leur processus de développement de celui des formes plus graves de délinquance où la précocité est encore plus hâtive.

Cinquièmement, les catégories qui, quel que soit le moment d'entrée dans la délinquance, comportent toujours une moyenne élevée d'actes subséquents sont, au temps 1 comme au temps 2, le vol à l'étalage (avec une légère hausse de la moyenne au temps 2 provoquée par le début de la puberté), le vol avec effraction (que la précocité fait augmenter légèrement au temps 2) et la drogue (qui est liée elle aussi, au deux temps, à l'éclosion de la puberté). Ces trois sortes de délits apparaissent ainsi comme des formes passablement indépendantes de l'influence criminogène attribuée à la précocité ; ce sont en quelque sorte des activités susceptibles d'atteindre par elles-mêmes, et immédiatement semble-t-il, un niveau élevé d'intensité (à la différence du vol grave, du vol d'une personne et du vol de véhicules à moteur dont le développement maximal requiert une activité antérieure précoce et d'un autre type), comme si elles pouvaient exploser dans l'agir à n'importe quel palier d'âges de la latence ou de l'adolescence avec, à chaque fois, une flambée immédiate du nombre de délits. Pour ces catégories, la poussée génératrice de délits s'avère forte quel que soit l'âge du début.

Posons maintenant les données majeures qui se dégagent de cette dernière analyse. Il appert que, pour la délinquance en général, le

démarrage de l'activité délictueuse, soit au début de la période de latence soit au moment de la puberté, produit un effet de majoration assez sensible sur le nombre de délits commis subséquemment (ceux enregistrés au temps 1 comme ceux enregistrés au temps 2). Ces deux moments sont porteurs d'une puissance d'intensification de la délinquance ultérieure plus marquée que les autres âges du début. De plus, pour la délinquance en général comme pour plusieurs de ses manifestations spécifiques, les moyennes annuelles de délits subséquents par sujet sont sensiblement plus fortes au temps 2 qu'au temps 1, en particulier dans leur relation avec les deux premiers niveaux de précocité (7 ans ou moins et 8-9 ans). Il apparaît donc que la capacité énergétique de passage à l'acte est [117] plus forte lorsqu'elle s'appuie sur un démarrage précoce ; ainsi se trouve révélé un véritable déterminisme diachronique par lequel l'antériorité prépare la postériorité. Ce mécanisme est particulièrement clair dans le cas de la délinquance plus utilitaire et plus dangereuse qui caractérise la fin de l'adolescence ; en somme, la précocité doit soutenir la gravité délinquante de l'adolescence.

Par ailleurs, en comparant entre elles les 11 catégories de délits pour mieux apprécier l'impact différentiel de la précocité sur la productivité ultérieure, nous pouvons dégager trois types d'influence. Dans le premier type, la précocité exerce une influence directe et forte sur la productivité de la deuxième moitié de l'adolescence, ce qui veut dire que si le premier délit est posé précocement, il entraîne ultérieurement un rendement délictueux élevé et que l'inverse, c'est-à-dire l'absence de précocité entraînant une faible productivité, se vérifie également. Les manifestations de fin d'adolescence qui sont le plus conformes à ce modèle sont les suivantes : le vol d'une personne, le vol grave et le vol de véhicules à moteur ; ces délits, lorsqu'ils deviennent abondants, ont été précédés d'un engagement précoce dans la délinquance et sont le résultat d'une aggravation constante de l'activité illégale.

Dans le second type, la précocité influence fortement la productivité ultérieure mais de façon unilatérale, de telle sorte que, même si la précocité entraîne l'abondance des délits dans la deuxième partie de l'adolescence, l'inverse n'est pas vérifié et qu'au contraire le début tardif provoque lui aussi une forte productivité. À nouveau trois catégories répondent à ce critère, soit le vol avec effraction, la drogue et le vol à l'étalage (pour ce dernier, la délinquance au temps 1 indiquait

déjà cette correspondance). Ainsi, quel que soit l'âge lors du premier délit, ces manifestations atteignent de façon constante un nombre élevé de perpétrations et, de ce fait, se présentent comme des modes de passage à l'acte dont l'intensité immédiate, spontanée en quelque sorte, semble nettement plus accusée que dans le cas précédent.

Le troisième type d'influence met en cause deux périodes du début autres que celles de grande précocité : il s'agit de la fin de la période de latence qui provoque dans le cas du vol simple un accroissement sensible de la délinquance ultérieure (au temps 1 et au temps 2), et de la préadolescence qui produit le même effet dans le cas de l'attaque contre la personne. La précocité n'exerce pas de stimulation réelle sur ces manifestations qui semblent plus liées à des événements survenant à la puberté ou à l'adolescence.

En résumé, le premier modèle reflète une délinquance matériellement grave, qui s'appuie sur un engagement précoce et qui a bien des chances de correspondre à une orientation antisociale structurée et en expansion. Le deuxième modèle renvoie à une délinquance plus éparpillée à travers le temps et moins liée à la précocité, de telle sorte que l'abondance des délits apparaît plus spontanée, plus inhérente à l'activité elle-même, et moins liée à l'antériorité [118]

délictueuse. Enfin, le troisième modèle dépeint une délinquance qui ne subit pas l'influence spécifique de la précocité et qui est plus localisée dans le temps et sans doute plus associée à des problèmes occasionnels. Voilà en quelque sorte comment se nouent les principaux liens entre la précocité délinquante et l'intensité ultérieure de l'activité délictueuse.

LE POLYMORPHISME

[Retour à la table des matières](#)

Le polymorphisme des actes délinquants consiste dans le cumul de plusieurs catégories de délits par un même sujet. Cumul signifie ici qu'un sujet a posé des actes de diverses natures, soit simultanément soit consécutivement. Les principales questions relatives à ce cumul sont les suivantes : Combien de catégories de délits les sujets ont-ils touchées ? Quelles sont les catégories les plus sujettes à la diversité, c'est-à-dire celles qui s'associent le plus à d'autres, et les moins sujettes ? Quelles sont les combinaisons de délits les plus répétitives d'un sujet à l'autre ? Quelles sont les combinaisons qui encouragent le plus la consolidation de la délinquance ? Et ainsi de suite.

Caplan et LeBlanc (1976, p. 4) déclarent que le problème de l'explication du polymorphisme n'a pas encore été « empiriquement résolu ». Effectuant une brève revue des écrits sur le sujet, ils en viennent à constater que les recherches, tout en étant peu nombreuses, démontrent indéniablement l'hétérogénéité de l'agir délinquant adolescent, qui est encore plus versatile et diffus chez les filles que chez les garçons et qui ne tend pas à s'homogénéiser à mesure que l'âge augmente. À partir de leurs propres données, les deux auteurs ont voulu clarifier certains aspects de la question, notamment l'amplification graduelle, chez les adolescents, de l'engagement dans le comportement délinquant hétérogène ainsi que la nature de cet engagement. Leurs investigations ont abouti aux résultats suivants : 1) la nette prédominance des comportements délinquants hétérogènes (chez 77,9% des garçons, à partir d'un questionnaire de délinquance confessée) ; 2) la présence sensiblement plus élevée de délinquance homogène chez les filles (23,5% contre 14,8% chez les garçons), contrairement aux résultats des travaux antérieurs ; 3) la persistance de l'hétérogénéité des actes d'un niveau d'âges à l'autre ; 4) la tendance de certaines combinaisons d'actes à prédominer pour un niveau d'âges donné, pour un sexe donné et pour un statut social donné. Dans un article récent, Klein (1984) a confirmé ces derniers résultats : après avoir analysé 33 rapports portant sur 60 échantillons de mineurs, il a constaté que dans seulement quatre rapports on conclut à la spécialisation de l'activité illicite des adolescents. L'activité

délinquante des mineurs serait donc variée et cette conclusion vaut autant pour la délinquance réelle que pour la délinquance officielle, indépendamment des méthodes d'analyse statistique et de la provenance des échantillons.

[119]

Par ailleurs, d'autres études²³ démontrent que la variété des actes illicites est reliée à la délinquance chronique ultérieure, celle-ci étant un miroir de la précédente, de telle sorte que la criminalité adulte est elle aussi polymorphe et qu'il n'y a pas de spécialisation durable. À partir de nos données, compilées sur les 11 catégories de délits retenues, nous allons tenter surtout d'apprécier le degré de polymorphisme que comportent les antécédents délinquants des jeunes clients du Tribunal de la jeunesse et de dégager les combinaisons de délits privilégiées par ces derniers.

L'importance du polymorphisme

Au temps 1, sur une possibilité théorique de 11 catégories, le nombre maximal cumulé par les sujets est de 7 (1 garçon en a révélé 9 et 4 répondants en ont indiqué 8, mais il s'agit de cas isolés qui ont été regroupés sous le chiffre 7). Ainsi qu'on peut le voir au tableau 3.4., 16 sujets (soit 4% de l'échantillon complet) ont atteint un tel seuil, c'est-à-dire ont réussi à pratiquer 7 formes distinctes de délinquance juvénile. Mais 80 autres interrogés partagent une versatilité presque aussi grande, puisqu'ils se sont engagés dans 5 ou 6 catégories différentes. Au total, ceux que nous pouvons appeler les « polymorphes majeurs », c'est-à-dire ceux qui ont touché au moins 5 catégories distinctes de délits, constituent un groupe substantiel de 101 adolescents, soit 25,5% de l'ensemble.

À l'opposé, 46 garçons (11,6%) se sont classés dans une seule catégories de délits, soit parce que leur fréquence de délits est très faible, se limitant à une ou quelques perpétrations, soit parce qu'ils se sont « spécialisés » dans une forme d'agir devenue privilégiée à la suite

²³ Voir à ce propos Robins et Ratcliff, 1979 ; Favard, 1980 ; Farrington, 1982b ; Sutridge *et al.*, 1982 ; Loeber *et al.*, 1982.

d'un choix personnel ou sous l'effet d'une sorte de compulsivité rigide. Ces transgresseurs sont appelés par les criminologues des « monomanes » ou des « homotropes ». Nous pourrions ultérieurement différencier parmi eux les infracteurs qui ne sont pas vraiment délinquants (qui ont à leur actif un ou quelques actes plus ou moins accidentels) de ceux qui sont de véritables adeptes d'un type particulier de délits.

La majorité des sujets, soit environ 60% du total, se situe entre 2 et 4 catégories ; la moyenne de l'ensemble de l'échantillon est d'ailleurs de 3,3 catégories (ou 3,7 si nous enlevons ceux qui n'ont pas commis de délits), avec une concentration assez forte des cas et une forme de distribution qui, tout en étant unimodale, est déviée quelque peu vers le bas. Globalement, le groupe manifeste donc une propension à un polymorphisme moyen. Si nous retenons la présence [120] de 3 catégories de délits ou plus comme critère d'une véritable orientation polymorphique, le pourcentage de garçons franchissant le seuil se chiffre à 65,9% ; c'est donc dire que les deux tiers des sujets ont commis des délits selon au moins 3 manifestations particulières de délinquance, se caractérisant ainsi par une production délictueuse variée ou, pour reprendre le jargon criminologique, par une tendance au « polytropisme » dans la perpétration de leurs actes. D'ailleurs, lorsque nous excluons de l'échantillon ceux qui n'ont à leur actif que quelques dérogations à caractère plutôt occasionnel (ils constituent à peu près 20% du total), il est bien clair que la délinquance devient une activité nettement polymorphe pour la plupart de ceux qui restent, c'est-à-dire pour au moins 80% d'entre eux.

Tableau 3.4.
LA DISTRIBUTION DES SUJETS
SELON LE NOMBRE DE CATÉGORIES DE DÉLITS

Nombre de catégories	Fréquence absolue	%
0*	20	5,1
1	46	11,6
2	74	18,7
3	79	19,9
4	76	19,2
5	47	11,9
6	33	8,3
7	16	4,0
8	4	1,0
9	1	0,3
TOTAL	396	100,0

* Aucun acte délinquant.

La comparaison du degré de polymorphisme entre le temps 1 et le temps 2 (voir FRÉCHETTE, 1980) nous permet de constater que, même si la tendance à la diversité se manifeste surtout dans la première partie de l'adolescence, elle se poursuit jusqu'à la fin de cette période, les sujets cherchant encore à ce moment-là à s'engager dans des expressions délictueuses disparates. À partir du tableau 3.5., nous pouvons vérifier le lien qui existe entre l'intensité du polymorphisme au temps 1 et au temps 2. Nous notons d'abord que, quel qu'ait été son niveau d'intensité au temps 1, le polymorphisme s'accroît au temps 2 selon un taux à peu près équivalent d'un niveau à l'autre (de 32% à 40%). En d'autres termes, un groupes substantiel de sujets, qu'ils aient été ou non des polymorphes de premier ordre précédemment, accentuent leur polymorphisme au [121] temps 2 et continuent de diversifier ou d'« hétérogénéiser » leurs modes de perpétration délictueux.

Tableau 3.5.
LA RÉPARTITION DES SUJETS
SELON L'ÉVOLUTION DU POLYMORPHISME
DU TEMPS 1 AU TEMPS 2

Polymorphisme au temps 1	Polymorphisme au temps 2		Total
	accru	stationnaire	
Aucun acte délinquant	15 (38,5)	24 (61,5)	39 (100,0)
Faible (1 et 2 catégories)	75 (40,8)	109 (59,2)	184 (100,0)
Moyen (3 et 4 catégories)	65 (36,5)	113 (63,5)	178 (100,0)
Marqué (5 catégories et plus)	22 (31,9)	47 (68,1)	69 (100,0)
TOTAL	177 (37,6)	293 (62,3)	470 (100,0)

En bref, ce premier regard sur le polymorphisme révèle la prédominance d'un agir aux formes multiples chez les adolescents judiciairisés, au point que seuls 12% d'entre eux se classent comme « monomorphes » lorsque toute l'adolescence est considérée. La prédilection pour une disparité d'actes apparaît donc prépondérante dès qu'une délinquance le moins sérieuse se manifeste. L'intensité moyenne de ce polymorphisme est passablement forte, se situant à un peu plus de 3 catégories de délits par sujet : de fait, à peu près les deux tiers de l'échantillon dépassent le seuil significatif que nous avons établi à 3 catégories et un quart atteint même 5 catégories ou plus, ce qui illustre bien l'importance de l'hétérogénéité dans le groupe. Par ailleurs, le jaillissement du polymorphisme survient au début de l'adolescence, puisqu'au temps 1 plus de 60% des sujets sont déjà « polymorphes ». Par la suite, cette expansion s'interrompt pour à peu près les deux tiers d'entre eux, elle continue tout en ralentissant pour environ le quart et elle s'intensifie considérablement pour une petite minorité de 10%. La

poussée polymorphique est donc précoce chez les adolescents interrogés, mais semble subir ensuite le même processus de ralentissement, sinon de résorption, que nous notions plus haut pour la fréquence des délits.

[122]

Une question-clé se pose pour les polymorphes les plus actifs : Ces sujets, qui ont commis jusqu'au milieu de l'adolescence (jusqu'au temps 1) une délinquance à la fois variée et sérieuse, tendent-ils à accumuler dans la deuxième moitié de l'adolescence une délinquance plus volumineuse que celle de l'ensemble de l'échantillon ? Si, parmi les 69 délinquants qui se caractérisent par un polymorphisme abondant avant le temps 1 (5 catégories et plus), nous considérons d'abord les 58 sujets qui ont été revus au temps 2, et si nous calculons leur moyenne de délits ainsi que leur nombre moyen de catégories de délits entre le temps 1 et le temps 2, nous obtenons pour la première mesure une moyenne annuelle de 18,56 délits par tête et pour la seconde un nombre moyen de 1,8 catégorie de délits. Si nous retenons ensuite les polymorphes ayant commis les 4 catégories de délits qui, selon une démonstration antérieure (FRÉCHETTE, 1980), sont les plus « génératrices » de polymorphisme (soit la possession et le trafic de drogue, le vol d'une personne, l'attaque contre la personne et les désordres publics), c'est-à-dire au total 44 sujets revus sur les 53 qui répondaient à ce critère, les moyennes deviennent respectivement 13,12 délits par tête par année et 2,1 catégories. En comparant ces valeurs avec celles obtenues pour l'ensemble du groupe ²⁴, il ressort clairement que les « superpolymorphes » du temps 1 ne sont pas plus portés que les autres à alimenter dans la seconde moitié de l'adolescence une

²⁴ Il est sans doute utile de rappeler, pour comparaison, les nombres suivants :

	394 sujets revus	247 sujets infracteurs	58 superpolymorp hes	44 superpolymorp hes
Au temps 2				
Moyenne de délits par année	11,0	17,0	18,56	13,12
Moyenne de catégories de délits	-	1,9	1,8	2,1

délinquance abondante et multiforme, et ce, que le polymorphisme du début de l'adolescence ait inclus ou non les délits les plus graves.

Cependant, si nous retenons parmi ces superpolymorphes ceux qui ont au moins 20 délits à leur actif au temps 2 (une vingtaine de sujets), leur moyenne de délits au temps 1 atteint un niveau tout à fait spectaculaire de plus de 150 délits par tête. Le compte à rebours (du temps 2 au temps 1) du volume de la délinquance chez ces sujets révèle que les délinquants les plus « actifs » (en nombre et en types de délits) à la fin de l'adolescence ont tous eu antérieurement un agir délictueux excessif et débridé. L'inverse ne se vérifie malheureusement pas et à nouveau ici, comme pour les mesures d'intensité de la délinquance étudiées plus haut, le relation entre le volume délictueux du temps 1 et celui du temps 2 n'est pas biunivoque. En d'autres termes, certains des superpolymorphes au temps 1 continuent de l'être au temps 2, mais par ailleurs bon nombre d'entre eux voient leur niveau de disparité délictueuse diminuer au temps 2.

[123]

Les structures combinatoires

Nous entreprendrons maintenant une analyse rigoureuse des diverses combinaisons de catégories de délits, où seront cernées leurs interrelations les plus constantes, dans le but d'arriver à une compréhension plus juste de la dynamique interne de l'agir délinquant. Pour ce faire, nous vérifierons quel élément s'associe à tel ou tel autre de façon récurrente, acquiert de ce fait une signification et une portée nouvelles et en arrive même à dépendre des autres éléments.

Pour mener cette tâche à bien, nous avons dû relever, sujet par sujet, les recouvrements de catégories. Cet examen des trajectoires individuelles nous a permis de dégager les combinaisons véritablement les plus significatives. Toutefois, il s'est avéré difficile de travailler avec les 11 catégories pour étudier ces combinaisons, en raison de la multiplication excessive des formules combinatoires (à 2, 3, 4, 5 ou 6 éléments) et de l'émiettement de l'échantillon qui en aurait résulté. C'est pourquoi nous avons opéré un regroupement selon les affinités de

nature des catégories et en nous inspirant des rubriques de Caplan et LeBlanc (1976). Les catégories sont réduites aux 6 suivantes ²⁵ :

- 1) les **vols intermédiaires**, qui touchent essentiellement les biens et qui sont de gravité objective moyenne ; ils comprennent le vol à l'étalage, le vol avec effraction, le vol simple et le vol de véhicules à moteur, et sont représentés par la lettre « V » ;
- 2) les **vols mineurs**, qui correspondent intégralement à la catégorie des menus larcins et qui sont désignés par la lettre « M » ;
- 3) les **vols graves**, qui impliquent une atteinte à la personne avec coercition explicite, soit physique soit psychologique, pour s'approprier des biens ; ils comprennent les catégories vol grave et vol d'une personne, et sont représentés par la lettre « G » ;
- 4) la **destructivité dirigée contre les objets**, qui correspond exclusivement à la catégorie vandalisme et qui est désignée par la lettre « O » ;
- 5) la **destructivité dirigée contre la personne**, qui met en cause les agressions physiques incluses dans la catégorie attaque contre la personne et qui est désignée par la lettre « P » ;
- 6) la **circulation de drogue**, qui comprend les deux chefs d'accusation utilisés pour inculper les jeunes, soit la possession et le trafic, représentée par la lettre « D ».

Ces six regroupements, que nous nommerons « secteurs », forment la base de notre inventaire des variations qui marquent la délinquance de nos sujets. Précisons qu'il s'agit ici d'une hétérogénéité « maximisée », c'est-à-dire [124] opposant les activités les plus différentes possibles entre elles ; certaines, et en particulier la composante « vols intermédiaires », comportent un polymorphisme important qui est masqué par ce nouveau principe de regroupement et que nous analyserons plus en détail par la suite.

²⁵ Nous avons éliminé les désordres publics car leur contenu semblait manquer de matérialité délictueuse.

Il ressort tout d'abord qu'un nombre élevé de sujets, soit 180 au temps 1 (42% des 429 qui ont pratiqué la délinquance) et 152 au temps 2 (62% des 247 sujets revus qui ont poursuivi leur délinquance), ne sont impliqués que dans une seule des six manifestations de délinquance. Ces jeunes se caractérisent donc par une délinquance unisectorielle, compte tenu du principe de division employé ; leur répartition au temps 1 et au temps 2 est la suivante : 160 et 116 dans les vols intermédiaires, 7 et 4 dans les vols mineurs, 7 et 16 dans les vols graves, 4 et 2 dans la destructivité contre les objets, 0 et 3 dans la destructivité contre la personne, et 2 et 11 dans la circulation de drogue. Il saute aux yeux qu'une proportion considérablement plus élevée de ces sujets se regroupe, au temps 1 comme au temps 2, dans un seul secteur d'activités, celui des vols intermédiaires.

Par contre, pour près de 60% des délinquants au temps 1 et 40% au temps 2, la délinquance apparaît plurisectorielle. Parmi ceux-ci, 153 sujets au temps 1 (35,7% du total des délinquants) et 76 au temps 2 (31,5%) chevauchent deux secteurs ; 73 sujets au temps 1 (17%) et 10 sujets au temps 2 (4,2%) touchent trois secteurs ; enfin, 21 sujets au temps 1 (4,9%) et 1 seul au temps 2 (0,4%) se retrouvent dans plus de trois secteurs (voir le tableau 3.6.). Pour la majorité de ces sujets au temps 1 (61,9%) et pour la très grande majorité au temps 2 (87,4%), il s'agit donc d'agencements limités n'impliquant que deux secteurs. Il est à noter que la diminution des combinaisons de trois éléments ou plus au temps 2 s'explique surtout par le fait que la période de mise sous observation entre le temps 1 et le temps 2 est beaucoup plus réduite, puisqu'elle ne couvre que deux ans.

Au tableau 3.6., nous avons retenu les combinaisons qui comportent au moins 1% des sujets, c'est-à-dire 16 au total au temps 1 et 12 au temps 2, et avons regroupé le reste sous la rubrique « Autres » ; une telle répartition permet d'identifier facilement les catégories privilégiées par nos sujets. Or, l'examen des configurations établit l'évidente universalité des vols intermédiaires (V), dans toutes les manifestations de l'activité délinquante hétérogène. Toutes les formules combinatoires qui se répètent le moins chez nos sujets incluent ce genre de vols. C'est dire que tout délinquant qui se commet sérieusement dans l'agir illicite assoit son activité sur de tels vols, ceux-ci devenant en quelque sorte la pierre angulaire de la délinquance

réitérative. Tout délinquant « qui se respecte » va être un voleur de ce type.

Le second secteur qui revient avec régularité dans les combinaisons (en fait, exactement 50% des combinaisons le contiennent au temps 1 et 57% au temps 2) est plus inquiétant car il met en cause les vols graves (G). Au total, 48,6% des délinquants hétérogènes au temps 1 et 73,6% au temps 2 en ont [125] commis, ce qui représente une très forte proportion compte tenu des autres possibilités. En dépit du fait que ces délits sont les plus graves de ceux qui ont

Tableau 3.6.

**LES PRINCIPALES FORMES D'EXPRESSION
DE L'ACTIVITÉ DÉLINQUANTE HÉTÉROGÈNE**

Degré de diversité	Temps 1			Temps 2		
	Configurations délinquantes	Nombre de sujets	%	Configurations délinquantes	Nombre de sujets	%
Deux secteurs (15 combinaisons possibles)	VG	53	21,5	VG	51	58,6
	VO	41	16,6	VD	9	10,3
	VM	37	15,0	VP	5	5,7
	VP	11	4,4	VO	3	3,4
	VD	5	2,0	VM	2	2,3
	Autres ¹	6	2,4	VP	2	2,3
			153	GO	2	2,3
Trois secteurs (20 combinaisons possibles)				Autres ⁵	2	2,3
	VGM	19	7,7		76	
	VGO	15	6,1	VGP	5	5,8
	VMO	11	4,5	VPD	2	2,3
	VG P	8	3,2	VGD	2	2,3
	VGD	6	2,4	VGO	1	1,1
	VOD	4	1,6		
	VMP	4	1,6		10	
	VOP	3	1,2			
	Autres ²	3	1,2			
		73				

Degré de diversité	Temps 1			Temps 2		
	Configurations délinquantes	Nombre de sujets	%	Configurations délinquantes	Nombre de sujets	%
Quatre secteurs (15 combinaisons possibles)	VGMO	4	1,6	VGOP	1	1,1
	VGOD	4	1,6			
	VOPD	3	1,2			
	Autres ³	6				
		17				
Cinq secteurs (6 combinaisons possibles)	Toutes ⁴	4	1,6	—	—	—
	TOTAL	247		87	

1 GO : 2 GP : 2; MO 1 :OP 1

2 VMD : 1; VPD 1; 1 GPD 1

3 VMGP : 2; VGOP :2 VMOD : 1 ; VMPD 1

4 VDOPD : 2 VMGOD : 1; VMGPD : 1

5 MG : 1 ; GD : 1

Légende V- Vols intermédiaires (contre les biens)
 M- Vols mineurs
 G- Vols graves (contre la personne)
 O- Destructivité contre les objets
 P- Destructivité contre la personne
 D - Circulation de la drogue

[126]

été observés chez les jeunes, la récurrence de cette forme de délinquance dans le groupe des hétérogènes est frappante et particulièrement significative (par contraste, rappelons que sur les 180 sujets au temps 1 et les 152 au temps 2 qui ont noté un seul des six secteurs, c'est-à-dire chez les homogènes, seulement 7 au temps 1 et 16 au temps 2 ont commis des vols graves). Toute diversification de la délinquance implique donc l'ajout prioritaire de ce type de délits, ce

qui entraîne nécessairement une aggravation considérable du degré de dangerosité de la délinquance.

Une troisième forme de conduite délinquante, la destructivité contre les objets (O), se retrouve comme la précédente dans 50% des combinaisons du temps 1 et englobe 36,8% des sujets. Il est surprenant et sans doute significatif que cette forme d'agir, la plupart du temps gratuite sinon inutile, occupe une place aussi importante dans la délinquance hétérogène. Sa présence implique chez plus du tiers des sujets un comportement délictueux essentiellement expressif, traduisant un besoin de briser ou de détruire des objets, de se défouler sur des substituts matériels ... Il est d'ailleurs intéressant d'observer que ce type de délinquance se résorbe considérablement au temps 2 (il n'est présent que dans 28% des combinaisons, pour un faible pourcentage de 8% des sujets concernés), la fin de l'adolescence entraînant l'élimination de ces comportements plus ou moins futiles.

Enfin, les vols mineurs (M) font partie au temps 1 de 12 combinaisons sur 30 (40%). Au total, 33% des hétérogènes s'y sont adonnés ; ainsi, un tiers des sujets qui ont connu avant le milieu de l'adolescence une délinquance diversifiée semblent d'abord s'être fait la main par des vols mineurs. Au temps 2, il était prévisible que cette forme d'activité délictueuse soit à peu près complètement disparue (seulement 2 combinaisons sur 14 avec à peine 4% des sujets).

Quant aux deux autres secteurs, la destructivité contre la personne (P) et la circulation de drogue (D), ils semblent beaucoup moins concerner les délinquants hétérogènes au temps 1 : le premier secteur regroupe uniquement 16% des sujets et le second 12%, mais tous les deux apparaissent dans la même gamme assez étendue de combinaisons (dans 43% des combinaisons). Ces manifestations de délinquance ne touchent donc qu'une minorité de délinquants hétérogènes et apparaissent vraiment, étant donné leur propension à s'éparpiller dans toutes sortes de combinaisons à faible fréquence, comme des activités à la fois strictement complémentaires et peu polarisantes. Cette constatation se vérifie également au temps 2 : pour P, 17% des sujets sont répartis dans 5 combinaisons sur 14, soit dans 36% des combinaisons, et pour D, 16% des sujets se retrouvent dans 4 combinaisons sur 14, soit dans 29% ; en plus, nous remarquons une assez nette tendance de la drogue (D) à se trouver associée aux vols intermédiaires (V), c'est-à-dire à une délinquance d'appropriation

pratiquée selon un mode impersonnel, ce qui signifie que la finalité lucrative demeure prédominante dans cette activité.

[127]

Finalement, il est possible d'affirmer que ce sont les vols intermédiaires qui dominent dans les divers points d'intersection entre les secteurs de délinquance. Ils s'associent en priorité aux vols graves (G) — 47% des sujets au temps 1 et 69% des sujets au temps 2 — et ils se combinent ensuite à la destructivité contre les objets (O) — 36% au temps 1 et 6% au temps 2 — puis aux vols mineurs (M) — 33% au temps 1 et 2% au temps 2. Le modèle combinatoire le plus usuel, lorsque nous tenons compte des regroupements à 2, 3, 4 et 5 secteurs, se ramène d'ailleurs presque exclusivement au modèle suivant : d'abord les vols intermédiaires auxquels se greffent prioritairement (surtout au temps 2) les vols graves et que peuvent venir étoffer, au temps 1, soit les vols mineurs soit la destructivité contre les objets soit les deux, ou, au temps 2, la destructivité contre la personne. Ainsi émerge une sorte de premier canevas fondamental de la structuration de l'activité délictueuse.

L'analyse des combinaisons prédominantes révèle un fait important : avant le milieu de l'adolescence la délinquance, tout en pouvant être grave (présence importante de vols graves), est encore largement alimentée par des délits soit mineurs (les menus larcins), soit quelque peu marginaux (le vandalisme), alors que dans la deuxième partie de l'adolescence elle se limite presque à des manifestations substantiellement plus sérieuses (les vols graves et l'attaque contre la personne) ; à preuve, la spectaculaire réduction (sinon l'élimination), au temps 2, de la plupart des combinaisons reliant les vols intermédiaires et les autres délits à l'exception des vols graves. En effet, à la fin de l'adolescence, seule la configuration « G » augmente sensiblement (de 47% à 69%) alors qu'à peu près toutes les autres diminuent. De plus, la rapidité avec laquelle s'éteignent, dès la mi-adolescence, les conduites délinquantes qualifiées de « futiles » pour favoriser l'émergence d'un « concentré » délictueux beaucoup plus lourd, apparaît tout à fait remarquable, voire surprenante.

Bref, la délinquance hétérogène est une délinquance dominée par l'omniprésence des vols intermédiaires. Ces vols émergent de la masse des délits racontés par les sujets pour constituer l'axe porteur de la

délinquance, leur importance se maintenant même lorsque la diversité augmente, de telle sorte que les délits ont beau se multiplier et se différencier, ce type de vols est constamment présent. À cet axe porteur se greffent des comportements que nous pouvons qualifier de secondaires, les plus nombreux, et de loin (surtout au temps 2), étant les vols graves.

Dans ses combinaisons récurrentes, la délinquance offre en définitive une image assez ambiguë, sinon décevante : en premier lieu, le fait que ressortent comme élément de base les vols intermédiaires, qui sont aussi les délits de prédilection de ceux qui pratiquent une délinquance unisectorielle, n'est pas source très marquée de spécificité ; ensuite, les vols intermédiaires s'étant révélés des formes de passage à l'acte avant tout impersonnelles et furtives, il est assez surprenant de les voir s'associer avec régularité aux vols graves qui, au contraire, [128] commandent un contact direct avec une victime ; enfin, alors que les vols intermédiaires et les vols graves sont essentiellement acquisitifs, visant avant tout l'obtention du gain recherché, n'est-il pas insolite de les voir combinés (au temps 1 avec une fréquence d'occurrences passablement élevée) avec la destructivité contre les objets dont le but utilitaire est à peu près nul... ?

D'une part, délinquance fondamentalement peu variée et assujettie à une constante qui surprend par sa stabilité, puisqu'à peu près aucune expression délictueuse significative, synchronique ou diachronique, ne parvient vraiment à y échapper ; d'autre part, dans ses schèmes combinatoires, délinquance fluide, incertaine, manquant de spécificité, marquée de contrastes, puisqu'elle vacille de l'utile au futile, qu'elle mélange des modes opératoires opposés sinon contradictoires et qu'elle repose sur une structure interne somme toute assez lâche : tel semble être le portrait de la délinquance chez les adolescents judiciairisés.

Les vols intermédiaires

Fréchette (1980) a poussé plus loin l'étude des vols intermédiaires, soit le vol avec effraction, le vol à l'étalage, le vol de véhicules à moteur et le vol simple, par un relevé détaillé des combinaisons qu'ils forment

soit entre eux soit avec d'autres manifestations de délinquance. Il arrive aux constatations suivantes :

- 1) C'est le vol avec effraction qui démontre une compatibilité maximale avec les diverses catégories de délits, son extensibilité combinatoire s'avérant la plus forte de toutes, autant dans la seconde partie de l'adolescence que dans la première. De plus, ce type de vol s'associe par une fréquence particulièrement significative aux formes lourdes de délinquance, tels le vol d'une personne ou le vol grave, de sorte qu'il peut être considéré comme un indice de capacité délictueuse élevée, surtout lorsqu'il persiste dans le temps.
- 2) Les autres manifestations apparaissent nettement moins « omni-combinatoires » que le vol avec effraction. Cependant, deux catégories sont susceptibles de se lier assez fortement à d'autres, soit le vol à l'étalage au temps 1 et le vol de véhicules à moteur au temps 2 : la première démontre des liens avec certaines catégories spécifiques de délits (le trafic de drogue, le vol d'une personne, le vol grave) et acquiert, selon la nature des activités avec lesquelles elle se trouve ainsi liée, un caractère de gravité assez inattendu ; la seconde, pour sa part, entre dans une proportion importante de combinaisons diverses à partir du milieu de l'adolescence.
- 3) Comme l'expansion du polymorphisme au-delà du secteur des vols intermédiaires s'avère limitée, nous devons souligner que ce sont surtout les formes sérieuses (soit le vol d'une personne, le vol grave, l'attaque contre la personne) qui sont mises à contribution lors d'une telle expansion ; c'est donc dire qu'à partir du moment où l'hétérogénéité augmente, la délinquance [129] prend presque nécessairement une gravité prononcée. Ajoutons que deux catégories de base sont surtout responsables de cette intensification en parallèle, soit le vol avec effraction et le vol de véhicules à moteur.
- 4) Un regard sur l'ensemble des combinaisons nous porte à conclure que les manifestations de délinquance particulièrement « actives » ou mieux « activantes » (ce que nous appelons les moteurs ou les ferments de la délinquance) sont, dans la première

partie de l'adolescence, le vol avec effraction (épaulé dans un certain nombre de cas par le vol à l'étalage) et, dans la seconde partie, l'agencement dynamique formé du vol avec effraction et du vol de véhicules à moteur (c'est surtout du fait de leur convergence que la délinquance tend à s'aggraver à ce moment-là).

- 5) Ici comme plus haut, mais avec une précision accrue, la séquence combinatoire qui apparaît comme le prototype de tout développement d'une délinquance significative s'ordonne à partir du vol avec effraction et/ou du vol de véhicules à moteur (à la fin de l'adolescence, les deux sont d'ailleurs fortement et dynamiquement intégrés et composent ce que nous appelons le noyau de la délinquance véritable), suivis du vol d'une personne et/ou du vol grave et/ou, dans une mesure nettement moindre toutefois, de l'attaque contre la personne, lesquels dépendent étroitement du noyau au point de ne pouvoir se manifester sans lui. Précisons qu'aucune autre configuration n'est en mesure de polariser vraiment, par des associations récurrentes, les diverses manifestations de l'activité délinquante et qu'à part les catégories de délits qui viennent d'être mentionnées, les autres ne semblent avoir qu'une présence « statique » ou neutre dans les combinaisons.
- 6) Il importe d'ajouter que cet agencement type se renforce à mesure que le polymorphisme général augmente. C'est pourquoi il nous est possible d'affirmer que les délinquants les plus « déterminés » à entrer dans ce moule sont ceux qui manifestent la plus grande « capacité » de s'adonner à des agirs hétérogènes. En d'autres termes, du polymorphisme faible au polymorphisme élevé, le degré de prépondérance du noyau augmente considérablement chez les sujets, de telle sorte que la diversification des délits s'accompagne paradoxalement du renforcement de la pratique d'une délinquance spécifique, à caractère strictement acquisitif, impersonnel et rusé (il nous apparaît d'ailleurs que c'est cette délinquance spécifique qui compte vraiment dans la consolidation de l'orientation antisociale). Un authentique processus « structurant » est ainsi mis à jour, auquel serait assujettie la délinquance ayant atteint une certaine intensité, comme si les sujets étaient déterminés (ce

que Fréchette, 1980, appelle le « déterminisme des formes ») non pas à générer toutes sortes de configurations combinatoires de délits, ce qui aurait été le cas si la tendance au polymorphisme avait été anarchique ou au moins « libre », mais à s'aligner sur un modèle à peu près unique d'organisation et d'expansion de leur production délictueuse.

[130]

Chez les adolescents judiciarisés, le vol **avec effraction** s'impose en quelque sorte comme la forme typique de délinquance. Il est tout à la fois :

- a) un **agir omniprésent**, c'est à dire polymorphisme et même chez les « monomanes », un nombre de sujets beaucoup plus marqué que les autres types de délits, à un point tel d'ailleurs qu'au palier du polymorphisme élevé la quasi-totalité des sujets en ont commis ;
- b) un **agir polyvalent** qui se révèle, plus que tout autre, capable non seulement de s'associer avec n'importe quelle catégorie mais aussi d'entretenir avec toutes des liens soutenus (notons qu'au degré le plus élevé de polymorphisme, à peu près toutes les combinaisons importantes comportent du vol avec effraction et que cette tendance demeure très marquée au deuxième degré) ;
- c) un **agir catalyseur ou inducteur** qui s'affirme le plus capable, tout en prenant appui sur certaines formes auxiliaires (le vol à l'étalage, le vol de véhicules à moteur), d'accélérer le rythme de perpétration des délits et donc de se trouver au cœur même de tout processus d'amplification de la délinquance. Il devient en quelque sorte le centre de gravité de la délinquance adolescente, c'est-à-dire à la fois forme commune et agent d'activation de celle-ci.

L'ÉVOLUTION DE LA DÉLINQUANCE

[Retour à la table des matières](#)

Si nous faisons maintenant le point sur toute cette question du développement de la délinquance, il devient évident que son évolution n'est pas un processus facile à cerner. En effet, trop de tendances contradictoires s'enchevêtrent d'une phase à une autre de l'adolescence, que ce soit en matière de variations de fréquences, de variations de formes, d'accroissements ou de ralentissements inattendus dans le rythme de perpétration, de disparités individuelles marquées, et ainsi de suite, pour qu'il soit facile de dégager un modèle uniforme de développement. Malgré tout, il ressort de l'ensemble des faits examinés des caractéristiques suffisamment précises et explicites pour que nous puissions déceler, à travers ce qui semble être au premier regard un écheveau de contradictions, des repères permettant de comprendre le phénomène.

Nous constatons d'abord que la délinquance ne présente pas une très forte cohérence interne à travers le temps ; par conséquent, pour beaucoup de jeunes (surtout les adolescents ordinaires, mais aussi les adolescents judiciairisés), l'agir délinquant n'apparaît pas vraiment systématique et encore moins vraiment intégré. En d'autres termes, il n'y a pas nécessairement d'articulation serrée entre diverses étapes dans le processus d'évolution, ou encore de filiation directe et constante entre l'antérieur et le postérieur. Sauf pour un groupe assez restreint, le comportement délictueux précoce, de gravité forte, moyenne [131] ou faible, ne commande pas un comportement subséquent de calibre similaire. Au contraire, une forte indétermination prévaut. La grande majorité des garçons interrogés n'ont pas subi un renforcement régulier ou progressif de leur « capacité criminelle » et ne nous sont pas apparus en voie de criminalisation. Au contraire...

Par ailleurs, dans notre recherche, la délinquance avait le sens d'un problème d'adaptation particulièrement sérieux, et ce, pour deux raisons au moins. La première découle de la définition même de la délinquance que nous avons retenue : pour nous, la délinquance c'est une conduite dont le caractère de nuisance sociale doit être sinon élevé du moins bien réel, ce qui lui confère presque invariablement une connotation de gravité. Toute répétition de ce type de conduite implique donc pour le

sujet l'accumulation d'expériences interpersonnelles négatives et de difficultés importantes avec les instances sociales formelles. La seconde tient au fait que c'est surtout à la prime adolescence qu'un jeune est frappé par la délinquance. Or, il s'agit d'une période particulièrement névralgique de la vie, durant laquelle la personnalité se trouve à la fois « déstabilisée » et vulnérable. Il est donc prévisible, lorsqu'elle s'installe dans l'agir du sujet, que des déficits psychologiques marqués en soient le prix, ce sur quoi nous reviendrons.

Voilà pourquoi nous sommes amenés à penser que si, pour le plus grand nombre, le cheminement dans la délinquance n'a pas la signification d'une véritable criminalisation, il marque tout de même profondément les individus. Les sérieux problèmes qu'ils doivent alors affronter, tels que violer sinon rejeter les règles, éprouver de l'antagonisme à l'égard d'autrui, se commettre dans un agir destructeur, entretenir une représentation négative des valeurs et des institutions sociales, vivre des situations conflictuelles, subir la stigmatisation de la société, etc., ne peuvent que nuire au développement de ces jeunes. Le résultat n'est pas obligatoirement la consolidation de la « capacité criminelle », mais les sujets peuvent difficilement s'en tirer indemnes, et c'est souvent la « capacité sociale » qui s'en trouve lourdement affectée (dans l'acception criminologique du terme, cette expression signifie « adaptabilité » et connote la qualité du potentiel d'adaptation dont dispose la personne). Une interprétation au moins minimale s'impose, qui nous permet de dire que la délinquance représente, pour beaucoup de ces garçons, un débouché temporaire ou un mécanisme d'urgence servant à liquider des tensions plus ou moins spécifiques, et qu'elle risque de laisser derrière elle une sorte d'incapacité ou de faiblesse indifférenciée face aux exigences de la vie sociale.

Il importe aussi de revenir et d'insister sur la constatation suivante : que la délinquance au début de l'adolescence ait été précoce, abondante, progressive, utilitaire, matériellement grave, axée sur le vol, etc., toutes ces caractéristiques ne préfigurent pas à coup sûr ce qu'elle sera à la fin de l'adolescence. L'évolution ne paraît pas se faire selon un patron linéaire direct, l'antérieur ne préparant pas toujours l'ultérieur. Nous sommes en présence, rappelons-nous, d'un phénomène largement instable, fugace et inconsistant.

L'explication déterministe stricte selon laquelle l'agir délinquant précoce engendrerait l'agir délinquant, un peu à la manière d'un enlèvement graduel dans un mode fixe de réaction, est par conséquent à rejeter. Il est somme toute rassurant de constater que le fait de s'engager dans des « aventures » délictueuses, même répétées et sérieuses, n'a pas le sens de tomber sous le joug d'une fatalité impitoyable. Chez les jeunes interrogés, un agir dévié ne révèle pas inmanquablement un agent déviant, et il faut sans doute plus que des erreurs comportementales pour produire une dysfonctionnalité sociale permanente.

Cette observation s'applique à l'ensemble des adolescents, surtout ceux qui proviennent de l'échantillon représentant la population adolescente et aussi ceux de l'échantillon du Tribunal. Mais il ne faut pas oublier que, même si beaucoup décrochent ou réduisent le rythme de leurs actes délinquants au cours de l'adolescence, un nombre substantiel (50% et plus de l'échantillon des délinquants) constituent un groupe d'irréductibles qui persistent dans ce type d'agir. Selon nos observations, la persistance entraîne d'abord le polymorphisme, ce dernier se révélant prononcé surtout au début de l'adolescence, et finalement la gravité, puisque le registre d'actes commis se rétrécit avec le temps mais au profit de délits plus sérieux. Ces individus se distinguent par un **véritable développement de l'antisocialité**, c'est-à-dire par la consolidation du « radical de base » (Fréchette, 1980) de la délinquance et par l'aggravation des modes de passage à l'acte, cette aggravation ayant précisément le sens d'une condensation de l'agir à l'intérieur d'un patron type d'évolution. C'est en somme de la structuration criminelle dont il s'agit ici. D'autres auteurs ²⁶ ont eux aussi mis en lumière ce processus déterminant.

En prenant du recul, nous sommes amenés à distinguer deux processus majeurs d'évolution de la délinquance, qui sont comme deux réalités séparées, deux lignes évolutives aux modalités et aux conséquences diamétralement opposées. Le premier de ces processus est celui de la **délinquance régressive** (ou, selon Fréchette, 1980, de la délinquance en résorption) : il réfère à une délinquance qui est d'abord

²⁶ Voir en particulier WOLFGANG et al. (1972), HAMPARIAN et al. (1978), WEST (1982), JESNESS et HAAPANEN (1982), DUNFORD et ELLIOTT (1984).

transitoire, c'est-à-dire dont le caractère est accidentel ou tout au plus épisodique, qui peut être intense et sérieuse, mais qui se définit essentiellement sur le plan social comme un comportement d'« essais et erreurs », de risque ou même de jeu et qui, finalement, disparaît dans la seconde moitié de l'adolescence. Le second est celui de la **délinquance extensive** (en expansion dit aussi Fréchette) : il concerne ce que d'aucuns appellent la « délinquance-engagement » ou la « délinquance-style-de-vie », c'est-à-dire une délinquance souvent précoce, graduellement consolidée (dans le sens où elle envahit de plus en plus le comportement du jeune), essentiellement acquisitive et utilitaire, persistante et capable même de résister aux pressions judiciaires. Il s'agit de deux types tout à fait distincts d'adhésion à la délinquance, chacun [133] caractérisant des individus dont la personnalité est différente (nous en ferons la démonstration ultérieurement).

Le dénouement de chacune des deux trajectoires est de fait très différent, ainsi que nous avons pu le vérifier dans notre suivi jusqu'au milieu de la vingtaine, auprès des sujets de nos deux échantillons. Selon la première, la délinquance s'inscrit en définitive comme une activité superfétatoire qui, tout en compliquant la vie du jeune, ne l'empêche pas d'atteindre un niveau suffisant d'adaptation sociale. Selon la seconde, au contraire, la délinquance devient le signe précurseur de la criminalité adulte, ce que la suite de notre étude a clairement démontré, puisque 73% des sujets de l'échantillon du Tribunal contre 11,5% de ceux de l'échantillon général des adolescents détenaient un casier judiciaire adulte, lorsqu'ils ont été revus à l'âge moyen de 24 ans. À partir de cette constatation, LeBlanc (1984) a pu montrer qu'à l'âge adulte l'ampleur de la criminalité générale et de la criminalité violente est proportionnelle à l'intensité de la délinquance durant l'adolescence, de sorte que, chez les adolescents judiciarisés, si la délinquance a été épisodique à l'adolescence, le taux d'engagement dans la criminalité adulte se situe à 54%, alors que si elle a été persistante, il passe à 95% ; en outre, selon que la délinquance a été occasionnelle ou durable à l'adolescence, nous notons un pourcentage de 16% ou de 59% respectivement de sujets chez qui la violence se manifeste à l'âge adulte.

CONCLUSION : DEVANT DEUX TYPES DE DÉLINQUANCE...

[Retour à la table des matières](#)

Ce que l'étude de la dynamique évolutive de la délinquance nous permet finalement de dégager avec le plus de certitude, c'est la présence de deux profils d'évolution bien distincts sinon opposés, la scission critique entre les deux se manifestant d'ailleurs très précocement. Dans le premier profil, parce que la délinquance s'inscrit comme un débordement temporaire de l'agir, comme une sorte de flambée de manifestations d'inconduite dans un contexte à connotation velléitaire ou même ludique, elle apparaît comme l'équivalent d'une sorte de « rite de passage ». Elle permet à l'adolescent, avons-nous dit, de bien vérifier les limites à ne pas franchir et de consolider en définitive son orientation sociale. Dans le second profil, la délinquance, qui est à la fois précoce, soutenue, diversifiée, acquisitive, etc., découle de la consolidation chez le sujet d'un mode de fonctionnement proprement dyssocial qui traduit un véritable engagement dans l'antagonisme et l'opposition à l'endroit des valeurs sociales. Le sujet s'engage ici, de façon décisive, dans l'antisocialité.

Malgré des similitudes de forme qui se dessinent dans les modes d'expression de ces deux types de délinquance, ce sont quand même les oppositions de fond qui ressortent avec le plus de force. Elles mettent en cause, d'un type de délinquance à l'autre, des différences d'échelle dans l'ampleur de l'activité [134] délictueuse, des différences de gravité dans la nature objective ainsi que dans l'organisation des délits, des différences d'intensité dans la réaction judiciaire ou sociale face aux actes posés, et ainsi de suite. D'aussi importantes divergences démontrent bien la nécessité de démarquer avec soin les deux phénomènes, ce que Fréchette (1980) nomme les deux registres d'expression de la délinquance, le premier référant à la **délinquance commune**, soit l'activité usuelle et banale qui se retrouve chez la quasi-totalité des adolescents, et le second correspondant à la **délinquance distinctive**, soit l'activité significative qui traduit l'enlisement dans l'antisocialité de certains d'entre eux.

Ce qu'il faut souligner avec force, et nous y reviendrons, c'est qu'il s'agit de deux évolutions entièrement différentes, aux conséquences

diamétralement opposées et requérant des modes d'intervention très divergents. En effet, autant dans le premier cas il faut parler de tolérance sociale, de déjudiciarisation, de protection, de conciliation, de « responsabilisation », etc., autant dans le second cas il faut faire primer le contrôle judiciaire et social, la neutralisation de l'agir, l'intervention « directive », la rééducation du moi social, etc. D'où l'absolue nécessité, dans toute approche du problème de la délinquance, de tenir compte d'une distinction aussi cruciale que celle-là.

Toujours dans une perspective évolutive, il importe par ailleurs de bien retenir que l'effervescence délinquante, c'est-à-dire l'intensification de la production délictueuse, tend à se limiter à un niveau d'âges donné, soit au tout début de l'adolescence, et se caractérise de ce fait par une longévité restreinte puisque l'ensemble des adolescents s'essouffent après trois ou quatre années d'activité, ce qui permet de considérer la délinquance comme le problème type d'une période spécifique du développement. Pour bien comprendre le phénomène et surtout pour agir adéquatement sur lui, il est essentiel que tous les intervenants ne perdent pas de vue qu'il est lié étroitement aux difficultés de la phase précise de la préadolescence et que les probabilités sont élevées, comme nous avons pu le constater empiriquement, que ces difficultés finissent par être liquidées et dépassées. Même la délinquance lourde peut s'atténuer considérablement à partir du milieu de l'adolescence, sous l'effet conjugué d'influences diverses qui sont autant de facteurs d'érosion de la capacité d'agir, soit : le contrôle policier et judiciaire, l'action et l'attente de l'entourage (mentionnons en passant l'influence déterminante de l'amie de cœur), l'intégration au marché du travail, la maturation psychologique, les exigences du devenir, etc. Une dynamique puissante, à la fois endogène et exogène, est à l'œuvre pour régulariser la situation sociale de ces jeunes.

C'est pourquoi il est essentiel d'insister à nouveau sur le fait que la très grande majorité des actes délinquants qui apparaissent dans l'univers social à un moment donné ne témoignent pas de la présence, chez leurs auteurs, d'un détachement permanent à l'endroit des normes et des coutumes de la communauté — même s'ils peuvent signifier pour celle-ci une nuisance réelle —, mais qu'ils représentent plutôt soit une mise à l'épreuve des limites sociales, [135] c'est-à-dire la vérification des frontières, mais à des fins somme toute d'apprentissage, soit la

manifestation d'une crise de croissance tumultueuse et dérangeante certes, mais destinée à se dénouer finalement de façon positive.

Bref, bien comprendre la délinquance, c'est d'abord identifier un phénomène qui s'inscrit comme inquiétant sur le plan social puisque, tout en signifiant que d'importantes difficultés viennent compromettre le processus de socialisation, ses manifestations se distinguent par une fréquence élevée, par une gravité objective et par une précocité marquée. C'est ensuite reconnaître un problème lourd de conséquences pour l'individu qui s'y adonne, le devenir de près des trois quarts des adolescents judiciairisés se trouvant compromis par le boulet que représente l'orientation criminelle adulte. C'est enfin tenter de cerner un phénomène fluide qui évolue chez les individus sans beaucoup de constance, puisqu'il peut tout aussi bien s'intensifier rapidement, décliner brusquement, ralentir ou plafonner pour rejaillir subitement, revenir par épisodes, et ainsi de suite, chez les uns et chez les autres.

Réalité grave, mais réalité instable dans laquelle ce qui est exprimé à un niveau d'âges donné ne préfigure pas nécessairement ce qui surviendra au niveau d'âges suivant. Et c'est ce qui rend encore plus impérieuse la nécessité de bien différencier, au delà de ces difficultés, la délinquance passagère de la délinquance-style-de-vie, la délinquance-épiphénomène de la délinquance-syndrome, la nécessité aussi de bien repérer et de bien comprendre les mécanismes amplificateurs responsables de la consolidation de l'orientation antisociale de même que les mécanismes inhibiteurs qui provoquent le retour à l'orientation conformiste, et finalement la nécessité d'éclairer de l'intérieur la dynamique qui sous-tend l'antisocialité persistante ou la socialité retrouvée.

[136]

[137]

Délinquances et délinquants

Deuxième partie

LES FACTEURS CRIMINOLOGIQUES ACTIFS

Chapitre 4. [De la socialité à la dyssocialité](#)

Chapitre 5. [De l'égoïsme à l'altruisme](#)

Chapitre 6. [Portrait type du jeune délinquant](#)

[Retour à la table des matières](#)

[138]

[139]

Depuis une quarantaine d'années, à partir des travaux de S. et E. Glueck (1934, 1950, 1962, 1968, 1974) jusqu'à ceux de West et Farrington (1969, 1973, 1977, 1982), la criminologie s'est beaucoup penchée sur l'étude des causes du crime. Dans toute une gamme de travaux à orientations très différentes (psychologique, sociologique, légale, biologique...), on a scruté les conditions et les facteurs inhérents à l'apparition et au développement de la délinquance. Que ce soit par la description, l'analyse ou la comparaison, de telles démarches ont considérablement enrichi nos connaissances en criminogénèse, même au prix de nombreuses controverses, voire de querelles entre les tenants des différentes tendances.

Le Groupe de recherche en inadaptation juvénile de l'Université de Montréal a emboîté le pas à ces démarches longitudinales, mais non sans avoir clairement établi sa position sur toute la question de l'étiologie de la délinquance. Il est en effet indispensable, à la lumière des connaissances acquises, de faire preuve d'une très grande prudence lorsqu'il s'agit de mettre en relation l'antérieur et le postérieur. C'est ainsi que les recherches de portée plus générale sur la psychologie du développement, dont Escalona (1968) est l'une des porte-parole les plus rigoureuses et les plus autorisées, tendent à démontrer qu'il est extrêmement difficile d'établir une relation directe et stable entre des variables antécédentes et des effets ultérieurs, que ce soit dans une perspective de développement différentiel des individus ou dans une perspective de prédiction des comportements dominants. Escalona va même jusqu'à affirmer « qu'il n'y a pas d'élément situé dans l'antériorité des sujets, surtout lorsqu'elle est lointaine, qui puisse être lié à un dénouement particulier apparaissant lors d'une phase subséquente de leur vie... » Elle précise cependant que certaines influences déterminantes se répercutent d'une phase à une autre, ne provoquant pas d'effets précis et constants mais déclenchant plutôt des orientations générales dans le développement.

En criminologie, l'évaluation des travaux scientifiques portant sur l'étiologie de la délinquance nous conduit aux mêmes conclusions. D'une part, les études n'ont pu vraiment établir une liaison diachronique directe entre le vécu de l'enfance et la délinquance à l'adolescence (voir

à ce sujet Loeber et Dishion, 1983). D'autre part, le constat — lui aussi solidement étayé par les démonstrations scientifiques — selon lequel le processus de socialisation s'articule d'une phase à une autre sur la synthèse des acquis démontre clairement que, pour arriver à comprendre le fonctionnement d'un individu à un moment de sa vie, on ne peut faire abstraction des filiations entre l'antérieur et l'actuel qui se dessinent à travers l'histoire vécue. C'est pourquoi l'explication du comportement délinquant doit nécessairement s'insérer dans une perspective évolutive.

Nous voilà placés devant deux évidences à la fois divergentes et complémentaires : l'une où c'est la fluidité de la conduite humaine qui s'affirme à travers les différentes époques de la vie, avec comme conséquence la difficulté de fonder sur des facteurs étiologiques éloignés une théorie explicative de la criminalisation ; l'autre où c'est l'irréfutable enchaînement diachronique entre le passé, [140]

le présent et l'avenir qui ressort, prouvant que la réalité individuelle n'est jamais a-historique. C'est pourquoi nous avons estimé préférable, suivant la suggestion d'Escalona, de mettre l'accent sur les facteurs « actuels » qui sous-tendent le comportement délinquant.

Fréchette avait déjà défendu cette position dans deux textes antérieurs, insistant sur la « nécessité de recourir à des facteurs actifs qui médiatisent dans la personnalité actuelle l'antériorité », et sur le fait que « la criminologie la plus rentable apparaît devoir être une criminologie du passage à l'acte axée sur la mise à jour et la validation des dimensions qui sous-tendent et soutiennent dynamiquement l'agir délictueux ... » (1977, p. 16), ou encore arguant « qu'importe que tel ou tel facteur ait été présent dans l'enfance ou la latence, puisque de toute façon son influence est non seulement incertaine mais en plus sans cesse contrecarrée par l'apparition de conduites imprévues et disparates... l'essentiel, ce sont ces structures opérantes au moment de l'agir dyssocial qu'il faut démasquer et dont la connaissance permettra de resserrer les relations de causalité et d'influence qui expliquent l'antisocialité, et d'échapper aux extrapolations abusives » (1970, p. 15).

Voilà pourquoi nous avons jusqu'à présent centré nos recherches presque exclusivement sur les « facteurs criminogènes actifs », qui sont en quelque sorte les ferments dynamiques indispensables à l'apparition de la conduite délinquante. Un tel choix favorise en outre des

applications éventuelles plus efficaces, puisque ce sont les facteurs directement responsables de l'agir délictueux qui sont analysés.

À cela nous ajoutons la perspective intégrative qui permet d'abord de considérer simultanément l'ensemble des facteurs sociaux et psychologiques « vivaces » à la base de l'agir, ensuite d'associer, dans une vision différentielle du phénomène, les facteurs spécifiques qui sous-tendent les grands modes d'expression de la délinquance. C'est ce dont nous rendrons compte dans les trois chapitres suivants.

[141]

Délinquances et délinquants
DEUXIÈME PARTIE
LES FACTEURS CRIMINOLOGIQUES ACTIFS

Chapitre 4

**DE LA SOCIALITÉ
À LA DYSSOCIALITÉ**

[Retour à la table des matières](#)

INTRODUCTION

LE MILIEU INÉLUCTABLE

Le statut socio-économique
Les conditions socioculturelles

LE MILIEU PARTAGÉ

La famille

Est-ce la structure familiale ?
Est-ce surtout un problème de supervision parentale ?
Quelle est la part des handicaps familiaux ?
Quel rôle joue la famille criminogène ?

L'école

De l'inadaptation scolaire à la délinquance L'inadaptation scolaire, un facteur parmi d'autres

Un paradoxe : les effets positifs de l'abandon scolaire Les jeunes délinquants, des écoliers marginaux

Les autres influences sociales

Les pairs délinquants, un facteur-clé
L'occupation des temps libres : activités de loisir, flânerie, travail, religion

LE MILIEU SUBI

LE DÉVELOPPEMENT PSYCHOSOCIAL ET LE DÉVELOPPEMENT DE LA DÉLINQUANCE

Les dimensions majeures du développement psychosocial

L'attachement aux personnes de l'entourage

L'engagement dans les activités sociales

Les contraintes sociales

Le parallélisme entre développement psychosocial et évolution de la délinquance

L'attachement

L'engagement

Les contraintes sociales

Esquisse d'une théorie de la transition

LES FACTEURS SOCIOCRRIMINOGENES : UN BILAN

Le rôle spécifique des facteurs

Des interactions qui évoluent

[142]

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

La sociocriminologie des mineurs, aux États-Unis surtout, a toujours été très active dans la recherche des handicaps ou désavantages sociaux à la base de la délinquance sérieuse et répétitive. Au Québec, depuis le travail de pionnier effectué par Ross (1932), on a déployé beaucoup d'efforts pour identifier les handicaps sociaux des jeunes délinquants, principalement dans les écoles de service social.

LeBlanc (1985b) a distingué deux périodes dans ce cheminement : la première, de 1932 au milieu des années 1960, se caractérise par des études comparatives (délinquants vs non-délinquants) démontrant que les délinquants québécois sont affligés des mêmes handicaps sociaux que les délinquants des autres pays ; la seconde, des années 1960 jusqu'à maintenant, se distingue par des démarches portant sur des questions spécifiques, telles les études des types particuliers de facteurs sociaux (famille, écoles, pairs ...), ou encore les analyses des covariations d'intensité entre les conditions sociales négatives et la délinquance, ou finalement les recherches empiriques à partir des problématiques sociologiques les plus courantes.

Il n'est pas dans notre intention d'analyser en détail l'ensemble de ces travaux. Ils nous serviront cependant à vérifier la portée des résultats de notre enquête. De plus, nous confronterons encore constamment nos deux échantillons, celui des adolescents conventionnels et celui des adolescents judiciarisés, afin de mieux identifier les facteurs véritablement criminogènes.

Ces facteurs seront passés en revue selon le plan d'analyse suivant : d'abord les facteurs relatifs à ce que nous appelons le « milieu inéluctable », qui résulte du statut socio-économique et des conditions socioculturelles propres à l'environnement familial ; ensuite les influences attribuables aux divers milieux environnants, soit la famille, l'école, le groupe de pairs, la structure de loisirs, etc. ; enfin les facteurs liés au développement psychosocial et déterminés en grande partie par l'expérience des sujets.

LE MILIEU INÉLUCTABLE

[Retour à la table des matières](#)

Le milieu inéluctable, celui que l'on ne peut éviter parce qu'il nous est donné par nos parents — ainsi que l'explique Pinatel (1963) à la suite de De Greeff (1955) —, est porteur de facteurs criminogènes qui ont été depuis longtemps mis en lumière par les criminologues. Ces facteurs concernent surtout la qualité de la famille d'origine, plus particulièrement son niveau socioéconomique et son système de valeurs, de même que le type de voisinage et de quartier. Passablement d'ambiguïtés subsistent quant au rôle que ces variables jouent dans l'apparition de l'agir délinquant.

[143]

Le statut socio-économique

Après un survol de la documentation traditionnelle sur cette question, et tout en ne perdant pas de vue que les résultats peuvent varier selon qu'il s'agit de délinquance officielle ou de délinquance cachée, nous constatons que l'opinion générale va dans le sens d'une relation négative entre le statut social et la délinquance officielle. Toutefois, un examen des travaux les mieux documentés nous porte à croire que cette conclusion est contestable. Ainsi, selon les premières études sur la délinquance cachée, entre autres celles de Nye et Short (1958), jusqu'aux analyses plus récentes de Gordon (1976), de Tittle *et al.* (1978) et de Hindelang *et al.* (1981), il n'y aurait pas de lien direct entre le statut social et la délinquance confessée ; par conséquent, les plus pauvres ne seraient pas nécessairement les plus délinquants. En outre, LeBlanc (1983) a recensé une trentaine d'enquêtes traitant de la question, dont les trois quarts indiquent une relation inexistante ou négligeable entre la délinquance cachée et le statut social. Par contre, l'étude la plus récente (Hindelang *et al.*, 1981) et sans doute la plus sophistiquée démontre l'existence d'un certain degré d'association qui

tend à augmenter dès qu'on passe des mesures individuelles aux mesures écologiques de statut socio-économique.

Au Québec, les conclusions de notre première étude sur cette question (Leblanc, 1969) et celles de notre dernière (Fréchette et LeBlanc, 1979) se rejoignent : il n'y a pas d'association statistiquement significative mais des corrélations faibles ($\leq 0,10$) entre la délinquance et le statut social. Le Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile s'est livré à d'autres travaux plus spécifiques qui sont venus confirmer nos conclusions, que ce soit pour des échantillons généraux d'adolescents (Claveau, 1977 ; Pronovost, 1979 ; Sarrazin, 1979) ou pour un échantillon d'adolescents judiciairisés (Parisé, 1980).

Tous ces résultats nous amènent à retenir que, dans notre type de société, la délinquance incriminable se distribue également dans l'ensemble de la structure sociale. Ainsi, des concepts explicatifs comme ceux de « société de masse » ou de « classe moyenne généralisée » sont tout à fait compatibles avec les observations sur la répartition de la délinquance. En effet, si la richesse varie dans la société nord-américaine, il semble y régner un mode de vie uniforme assez répandu, suffisamment en tout cas pour que, dans la masse de la population adolescente, le passage soit relativement équivalent d'une couche sociale à l'autre.

Bien que les analyses statistiques ne dégagent pas de lien direct entre le statut socio-économique et la délinquance avouée par les jeunes, il n'en demeure pas moins vrai que le système judiciaire tend à repérer plus facilement les adolescents de statut inférieur. En effet, les comparaisons que nous avons effectuées entre nos deux échantillons (LeBlanc *et al.*, 1980) permettent de contraster les faits suivants : chez les adolescents judiciairisés, 46% déclarent que leur famille reçoit une forme ou une autre d'aide financière (allocations [144] sociales diverses ou prestations d'assurance-chômage) et 76,4% mentionnent que leurs parents sont locataires et de faible statut ; par contre, chez les adolescents conventionnels, seuls 22% signalent la présence d'une aide financière dans leur famille tandis que 50% ont des parents propriétaires et de statut socio-économique moyen ou aisé.

Non seulement plus de la moitié des jeunes délinquants pris en charge sont déjà handicapés de par leur milieu d'origine, mais en plus ils continuent de l'être au niveau du statut acquis. En effet, à l'âge

moyen de 17 ans (LEBLANC et al., 1980), 88% des adolescents conventionnels sont encore aux études contre seulement 18% des adolescents judiciairisés. D'autre part, à la fin de l'adolescence, 60% de ces derniers sont improductifs contre 5% des adolescents conventionnels. Enfin, les détenteurs d'un emploi (souvent peu reluisant) sont trois fois plus nombreux chez les délinquants que chez les conformistes (22% contre 8%).

En somme, chez les jeunes reconnus délinquants, les handicaps socioéconomiques des parents se perpétuent, émergeant avant même leur entrée dans le monde adulte. De plus, tout en étant infériorisés sur le plan socioéconomique, ils proviennent de quartiers où le taux de délinquance est élevé et de zones plus défavorisées sur le plan physique et socio-économique, comme le montre une comparaison des adresses établie à partir des données sur l'écologie à Montréal (GARIÉPY et LEBLANC, 1975).

Les conditions socioculturelles

Au cours des trente dernières années, un certain nombre d'auteurs intéressés au problème de la délinquance, en général des sociologues, ont postulé que des systèmes de valeurs distincts démarquaient les classes sociales ou, plus concrètement, les groupes socio-économiques ; ils en sont venus à conclure que les jeunes délinquants s'engageaient dans l'antisocialité précisément parce qu'ils adhéraient à un système de valeurs spécifique mais surtout conflictuel, lequel pouvait d'ailleurs être alimenté par les schèmes de référence de leur classe d'origine. Il n'est sans doute aucun besoin de rappeler cette grande thèse de la sociocriminogénèse portant sur l'existence d'une ou de plusieurs sous-cultures capables de transmettre à leurs membres des normes telles qu'ils se trouvent incités à commettre des actes délinquants, thèse défendue par des auteurs aussi connus que Cohen (1955), Miller (1958), Cloward et Ohlin (1960), Matza (1964) et bien d'autres.

Dans la foulée de ceux qui ont donné priorité à la méthode expérimentale et qui, de ce fait, ont pu apporter un certain nombre de mises en garde sinon de correctifs à cette thèse des conflits de valeurs,

Gagné (1970), au Québec, est arrivé à la conclusion qu'il y a peu de différence entre les schèmes de valeurs [145] des adolescents des diverses classes et que cette différence s'atténue encore dans le cadre de la délinquance générale, entre les adolescents qui ont commis des délits et ceux qui n'en ont à peu près pas commis.

Selon nos propres données sur la délinquance cachée, il n'y aurait presque pas de lien entre la présence de l'activité délictueuse d'une part et l'approbation ou le rejet par le sujet des valeurs sociales d'autre part (voir aussi Biron, 1977), à cette réserve près que les garçons les plus délinquants manifestent, par rapport aux valeurs sociales conventionnelles, une ambivalence évidente et se caractérisent par un manque de convictions morales (voir Cusson, 1981).

En définitive, le milieu d'origine, celui qui est donné par les parents et qui est encore présent au moment de l'adolescence, semble n'exercer qu'une influence mitigée sur le comportement délinquant général ; tout au plus pouvons-nous dire que des conditions socio-économiques insuffisantes sont propices à ce type de conduite ; elles ne constituent cependant en rien un facteur opérant, au sens d'un préalable sans lequel cette conduite ne saurait se manifester, et ne sont associées d'aucune façon au niveau d'engagement dans la délinquance qu'un individu peut atteindre.

LE MILIEU PARTAGÉ

[Retour à la table des matières](#)

Dans de nombreuses recherches criminologiques au Québec (recensées par LeBlanc, 1985c), des auteurs ont évalué l'efficacité des institutions qui ont reçu de la société le mandat d'assurer aux adolescents une socialisation appropriée. Ces agents de formation sociale sont principalement la famille, l'école, le monde du travail, la religion, les pairs, les structures de loisirs et les médias de masse. Nous essaierons de définir leur rôle respectif et d'identifier, pour chacun, les éléments criminogènes « actifs » à l'adolescence.

La famille

Dans la documentation criminologique, mondiale comme québécoise, les travaux sur le rôle de la famille dans la genèse de la conduite délinquante sont certes abondants, ce qui est tout à fait compréhensible car la famille est le premier agent de socialisation de l'enfant. Les questions primordiales dans ces écrits, que nous reprendrons à notre compte à la lumière de nos données de recherche, sont les suivantes : La famille constitue-t-elle en soi une influence criminogène véritablement opérante au moment de l'adolescence ? Et Quels sont les facteurs familiaux qui favorisent l'enracinement criminel ?

[146]

Est-ce la structure familiale ?

Lorsqu'on aborde la question de la famille comme facteur criminogène, l'attention se porte immédiatement sur la structure familiale : foyer brisé, mère au travail, famille nombreuse, etc. De fait, les premières études criminologiques ont montré qu'il y avait un rapport entre ces diverses caractéristiques du milieu familial et la délinquance, mais beaucoup de résultats ont dû être nuancés par la suite. Bien que l'on constate encore aujourd'hui l'existence de liens entre certains traits de la structure familiale et la conduite délictueuse (voir Wadsworth, 1979 ; West, 1982 ; Rutter et Giller, 1983), l'intérêt des chercheurs s'est cependant déplacé vers la contribution relative de ces facteurs mis en interaction les uns avec les autres ou en interaction avec des facteurs de nature différente.

Plusieurs auteurs d'études québécoises (Biron, 1974 ; Biron et LeBlanc, 1977 ; Bayreuther, 1978) ont pu eux aussi vérifier l'impact, sur la conduite délinquante, des problèmes de structure familiale énumérés ci-dessus, quoique leur influence demeure assez floue, autant en ce qui concerne la délinquance criminelle que la délinquance et la marginalité générales et même la délinquance au sein de la famille (selon Bayreuther, les corrélations sont à peu près nulles). De plus, les analyses de régression multiple que nous avons effectuées avec une

diversité de facteurs familiaux confirment que les déficiences de structure n'ont finalement que très peu de poids : ce sont constamment les dimensions les moins liées à la délinquance.

En somme, la structure familiale n'exerce qu'une influence très secondaire dans la genèse de la délinquance. Il faut donc chercher ailleurs les sources de cet agir.

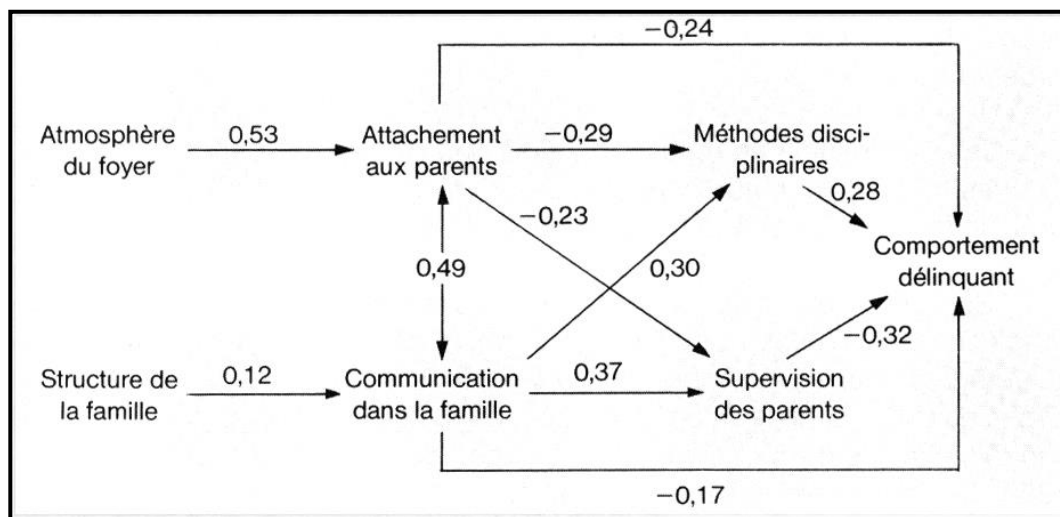
*Est-ce surtout un problème
de supervision parentale ?*

À la suite de Nye (1958) et de Hirschi (1969), nous avons mis à contribution plusieurs indices capables de sonder la nature des interactions familiales : l'attachement aux parents (acceptation - rejet, identification, affection ...), la communication dans la famille (expression des sentiments, discussions diverses, conversations sur l'avenir...), l'atmosphère du foyer (disputes, compréhension...), la supervision des parents (connaissance des activités, des amis...), les méthodes disciplinaires utilisées (punitions corporelles, confinement dans la maison) et l'existence de règles de conduite (heures de repas, de rentrée le soir...).

Biron (1974) et Bayreuther (1978) ont établi des corrélations entre ces facteurs familiaux et la conduite délinquante ; elles se sont toutes révélées passablement élevées négativement, ce qui signifie que plus il y a d'attachement, [147] de supervision, etc., moins il y a de conduites délinquantes chez les adolescents, à l'exclusion des méthodes disciplinaires où plus les punitions sont graves et diversifiées, plus les comportements antisociaux s'accroissent.

Figure 4.1.

L'AGENCEMENT DES FACTEURS FAMILIAUX
ET LA GENÈSE DE LA CONDUITE DÉLINQUANTE ²⁷



Si les diverses carences de la vie familiale ont un rôle à jouer dans l'apparition de la conduite délinquante chez les adolescents, il ressort que c'est l'absence de supervision parentale qui est le facteur le plus « actif » (10% de la variance expliquée sur le total de 18,5% étant imputable aux facteurs familiaux). Suivent, dans l'ordre, les méthodes disciplinaires (6,4%), le manque d'attachement aux parents (0,7%) et la piètre atmosphère du foyer (1,1%). Les données de Biron (1974) et de Bayreuther (1978) et les analyses plus larges de Caplan (1979) et de LeBlanc et Biron (1980) permettent d'évaluer plus précisément l'impact des facteurs familiaux sur le comportement délinquant des garçons au moment de l'adolescence. Le schéma présenté à la figure 4.1. illustre la structure d'interaction de ces facteurs ; de fait, la supervision parentale se révèle le facteur le plus étroitement lié au niveau d'activité délinquante du mineur, quelle que soit par ailleurs la qualité de la structure ou de l'ambiance familiale. La supervision s'associe évidemment à la communication dans la famille d'une part et à l'attachement aux parents d'autre part, ces deux facteurs ayant d'ailleurs fortement tendance à se renforcer mutuellement, tout en découlant d'une atmosphère non conflictuelle dans le foyer. Notons

²⁷ Il s'agit de corrélations de PEARSON, statistiquement significatives à partir de $P < 0,001$, pour un échantillon de 825 garçons et filles.

aussi que le recours à des méthodes disciplinaires strictes produit un effet spécifique sur la délinquance, laquelle tend à s'accroître à mesure que s'accroissent les sanctions, tout ceci raccordé à l'intensité de l'attachement et à la qualité des communications.

[148]

En fait, l'activité délictueuse à l'adolescence est influencée plus fortement par la qualité du contrôle parental que par l'attachement ou la communication parents - enfant, ou encore que par le type de structure familiale. Nous pouvons donc affirmer que le facteur criminogène le plus déterminant est le manque de supervision par les parents. Les recensions d'écrits faites récemment par Loeber et Dishion (1983) et par Rutter et Giller (1983) appuient une telle constatation. Cette affirmation ne récuse toutefois pas l'existence, pendant l'enfance, d'autres facteurs familiaux capables de produire un impact marqué sur l'individu, de façon à l'amener éventuellement à l'inadaptation.

Soulignons que la supervision parentale est déterminante tout au long de l'adolescence. En effet, il a pu être démontré, d'une part, qu'elle ressort comme le facteur familial le plus important pour les trois groupes d'âge, soit ceux du début, du milieu et de la fin de l'adolescence (Biron, 1974) et, d'autre part, que son rôle diminue d'importance entre les âges de 15 et 17 ans (LeBlanc *et al.*, 1980). Les deux premiers niveaux, soit 12-13 ans et 14-15 ans, obtiennent un pourcentage total de variance expliquée assez semblable, soit 23% et 24% respectivement ; par contre, le comportement délinquant des aînés n'est affecté par la famille que dans une proportion de 17,7%. S'il est prématuré d'affirmer que le jeune de 16 ans et plus subit d'autres influences plus directes que celles exercées par le milieu familial, nous pouvons déjà supposer que l'influence des pairs à cet âge est susceptible d'exercer un poids accru.

Il arrive aussi que les parents démissionnent en se voyant incapables de fournir la supervision nécessaire à un adolescent de 15 ou 16 ans, son besoin d'autonomie s'affirmant dès lors avec beaucoup plus de force (nos analyses développementales établissent clairement qu'il y a une diminution de la supervision entre 15 et 17 ans ; voir LeBlanc *et al.*, 1980). En effet, le sujet de cet âge commence à se détacher de la famille, à sortir avec des amis et à revendiquer une plus grande autonomie auprès de ses parents. Il n'en reste pas moins que, s'il est

plus indépendant, il n'a pas intériorisé tous les contrôles et il a encore besoin d'autorité et de surveillance.

Il ne faut pas oublier par ailleurs que les facteurs familiaux sont loin d'occuper une place prépondérante parmi l'ensemble des facteurs sociaux qui agissent sur la délinquance à l'adolescence ; ils jouent un rôle plutôt partiel à la fois sur l'apparition et sur l'intensité de ce phénomène (voir à ce sujet LeBlanc et Biron, 1980, ainsi que LeBlanc, 1983c). Ajoutons qu'au début de l'adolescence, les manifestations plus directes d'opposition à la famille (fugues, désobéissance, flâneries le soir à l'extérieur, « vol » d'argent à la maison) alimentent passablement la délinquance (corrélation de 0,53), mais que par la suite cette tendance est moins marquée (corrélation de 0,26). Une telle déviance à l'endroit de la famille, que nous avons aussi analysée (Biron et LeBlanc, 1977), obéit aux mêmes facteurs familiaux que la délinquance, étant fortement influencée entre autres par l'absence parentale...

[149]

Quelle est la part des handicaps familiaux ?

Nous venons d'identifier le mécanisme par lequel la conduite délinquante est soit facilitée soit inhibée au sein même de la famille. Ce mécanisme ne reflète cependant que la réalité des adolescents conventionnels et non celle des adolescents judiciairisés, étant donné que des différences majeures sont apparues entre les deux échantillons (LeBlanc et MEILLEUR, 1978c ; LeBlanc et al., 1980). Ces différences importantes mettent en cause la composition du milieu familial d'origine propre aux adolescents de chaque échantillon. D'une part, les adolescents conventionnels viennent pour la plupart d'un milieu familial normal et plutôt restreint, relativement nanti sur le plan économique et jouissant d'un statut social intéressant, comme le révèle l'emploi occupé par leurs parents. D'autre part, les adolescents judiciairisés sont issus de familles plus disloquées, plus importantes en nombre, plus démunies et plus dépendantes sur le plan socioéconomique ; de plus, une proportion importante d'entre eux a subi une période de placement en famille d'accueil ou en internat.

De fait, 82,9% des adolescents conventionnels vivent avec deux parents à l'âge de 17 ans, contre 35,2% des adolescents judiciairisés. De plus, dans le premier groupe, 14% des jeunes proviennent d'une famille monoparentale contre 39,1% dans l'autre groupe. Par ailleurs, la fratrie des adolescents conventionnels se compose de deux frères ou sœurs ou moins pour près de 50% d'entre eux, alors que chez les jeunes judiciairisés elle se compose de trois frères ou sœurs ou plus pour 77,2% d'entre eux. Mentionnons également que 70,7% des jeunes du premier groupe ont indiqué que leur famille avait déménagé moins de trois fois depuis le début de leur vie contre seulement 37,1% du second groupe. Enfin, 30% des adolescents judiciairisés contre 1% des adolescents conventionnels ont déjà été placés au moins une fois en foyer nourricier.

Nous avons remarqué en outre (LeBlanc *et al.*, 1980) que l'attachement et les liens affectifs unissant les adolescents à leurs proches sont plus étroits chez les adolescents conventionnels que chez les adolescents judiciairisés. C'est ainsi que 35% chez les premiers contre 17% chez les seconds ont déclaré éprouver un attachement marqué à leurs parents et que 71% contre 54% parlaient d'une bonne atmosphère familiale. En plus, les adolescents du milieu libre ont démontré beaucoup plus d'intérêt que les pupilles du Tribunal aux activités regroupant une partie ou tous les membres de la famille, 70% des premiers s'y étant impliqués fortement ou très fortement contre 42% des seconds. Finalement, sur le plan du contrôle parental, les pupilles se sont révélés moins surveillés par leurs parents (53% contre 78%), mais ont par contre subi des punitions en plus grand nombre (59% contre 31%).

Non seulement avons-nous pu contraster facilement la famille type des adolescents conventionnels et celle des adolescents judiciairisés, mais en plus, [150] pour le second groupe, nous avons identifié trois types de famille (LeBlanc et Meilleur, 1978c), soit la famille adéquate, la famille conflictuelle et la famille inexistante.

La famille adéquate, qui correspond à celle décrite par Charbonneau (1974) à partir de divers cas, regroupe environ le quart du groupe. Elle assure à peu près les tâches habituelles d'une famille normale et présente une structure stable avec des exigences, des contrôles directs et indirects et une ambiance psychosociale positive : communication, affection, participation. Ce n'est pas une famille idéale car elle n'est pas

sans problèmes, mais elle remplit en gros le mandat que la société lui confère.

La famille conflictuelle est aux prises avec une gamme étendue de problèmes qui peuvent être vécus soit séparément soit cumulativement et qui peuvent provenir d'une structure déficiente, d'une faiblesse socio-économique, voire de la présence de modèles antisociaux, ou encore d'un manque de contrôle sur l'enfant, de privations d'affection, de difficultés de communication et de participation ... Par suite de déficiences importantes dans l'une ou plusieurs des dimensions précitées, une telle famille est source de tensions et de conflits graves chez ses membres, au point de pouvoir devenir ce que Charbonneau (1974) appelle une famille soit chaotique, soit névrotique, soit pathologique (la nature des entrevues faites auprès des garçons ne permet cependant pas de différencier clairement ces trois modes). Plus du tiers des adolescents judiciairisés se sont vus classer dans la famille conflictuelle.

Le dernier type de famille est la famille somme toute inexistante, dont proviennent plus du tiers des adolescents judiciairisés. Elle pêche par défaut d'encadrement, de telle sorte que les garçons ne vivent pas avec leurs parents ou que les membres sont profondément désunis ; elle se trouve paralysée dans la quasi-totalité de ses fonctions essentielles, au point où nous pouvons dire que les enfants issus de ces familles ont vécu dans une sorte de « vacuum » affectif et interpersonnel.

Quel rôle joue la famille criminogène ?

Les deuxième et troisième types de famille constituent de toute évidence des milieux propices à l'éclosion d'une activité délinquante répétitive et grave. Existe-t-il par ailleurs des facteurs plus spécifiques et plus directs responsables de l'enracinement dans la délinquance ? Parisé (1980), utilisant nos données sur l'échantillon du Tribunal, a voulu identifier certains de ces déterminants familiaux en comparant les adolescents judiciairisés fortement enracinés dans la délinquance à ceux qui le sont faiblement à la fin de l'adolescence (mesure construite par Fréchette, 1980), et en faisant ressortir les variables qui discriminent ces deux sous-groupes de façon statistiquement significative. Les 27 variables identifiées sont présentées au tableau 4.1. Certaines conclusions sautent

[151]

Tableau 4.1.
FACTEURS FAMILIAUX À LA BASE DE
L'ENRACINEMENT DANS LA DÉLINQUANCE

INDICATEURS	KHI CARRÉ	DEGRÉ DE LIBERTÉ	P	ENRACINEMENT DANS LA DÉL.	
				faible	Fort
Compréhension du père (présent)	22,44440	1	0,0000	74%	35%
Compréhension de la mère (présent)	5,82500	1	0,0158	32%	50%
Connaissance des activités par le père (passé)	12,30000	1	0,0005	72%	45%
Connaissance des activités par le père (présent)	12,24000	1	0,0005	64%	35%
Connaissance des activités par la mère (passé)	12,83000	1	0,0010	67%	41%
Connaissance des activités par la mère (présent)	13,43000	1	0,0010	81%	58%
Contrôle des activités par le père (passé)	16,67000	1	0,0011	58%	33%
Contrôle des activités par le père (présent)	9,99200	1	0,0016	46%	20%
Contrôle des activités par la mère (présent)	6,44200	1	0,0111	51%	32%
Connaissance des amis par le père (présent)	5,10400	1	0,0239	57%	38%
Père (personne agréable) (présent)	8,06450	1	0,0045	88%	68%
Préférence du père (présent)	4,92950	1	0,0264	33%	52%
Amusement commun père - fils (présent)	4,54769	1	0,0330	75%	89%
Intérêt du père pour les activités du fils (présent)	3,57660	1	0,0586	76%	61%

[152]

Tableau 4.1. (suite)

INDICATEURS	KHI CARRÉ	DEGRÉ DE LIBERTÉ	P	ENRACINEMENT DANS LA DÉL.	
				faible	Fort
Disponibilité du père (présent)	3,86230	1	0,0494	83%	68%
Discussion père - fils (présent)	3,67690	1	0,0552	35%	20%
Gestes d'affection du père (présent)	3,60800	1	0,0575	38%	22%
Vacances communes (passé)	4,12989	1	0,0421	76%	61%
Vacances communes (présent)	3,44917	1	0,0633	63%	48%
Entraide (présent)	3,38270	1	0,0659	76%	64%
Mode de punition de la mère (passé)	13,43000	6	0,0366	20%	25%
Affirmation du rejet par la mère	2,74290	1	0,0977	10%	4%
Punition par le père (présent)	4,32000	1	0,0375	61%	42%
Négligence du père (présent)	5,83710	1	0,0157	12%	29%
Usage régulier d'alcool par les parents (passé)	6,86500	1	0,0905	46%	58%
Usage régulier d'alcool par les parents (présent)	6,76820	1	0,0093	35%	53%
Criminalité des parents	6,91300	1	0,0086	19%	37%

aux yeux dès la première lecture du tableau, en particulier une surreprésentation des variables concernant le rôle du père opposé à une sous-représentation des variables concernant le rôle de la mère. Aussi Parisé affirme-t-il que ses analyses font ressortir une influence criminogène qui se révèle à la fois cruciale et [153] prépondérante dans la deuxième moitié de l'adolescence, et qui met en cause le père. En effet, des 27 variables, 15 touchent directement le père contre 6 pour la mère. Ces sont des résultats plutôt surprenants, compte tenu de l'importance habituelle accordée au rôle de la mère dans la plupart des travaux sur la famille.

À notre avis, toutefois, de tels résultats reflètent bien la réalité adolescente. Si cette période est marquée par la cristallisation de

l'identité et la recherche d'autonomie, la présence d'un modèle d'identification du même sexe est primordiale, car c'est à l'aide de ce modèle que l'adolescent bâtit sa propre réalité. L'absence d'un tel modèle ne peut qu'être nuisible à l'évolution de l'adolescent et aller jusqu'à provoquer ce que certains auteurs ont appelé (par exemple Mailloux, 1971) la « confusion d'identité ». Effectivement, les jeunes délinquants sont souvent aux prises avec un problème d'identité qui peut contribuer à contaminer sérieusement le processus de raccordement au corps social. Ils apparaissent alors vulnérables aux influences négatives, ce qui peut les conduire à perpétrer des délits graves pour répondre aux attentes des individus qui les sollicitent et les provoquent ou pour satisfaire leur besoin de s'affirmer ou de prouver qu'ils sont quelqu'un, qu'ils n'ont pas peur, etc.

De façon intéressante, l'influence du père est ressortie comme clairement liée à la délinquance adolescente. Nos observations sur les adolescents judiciairisés montrent que c'est dans la mesure où le père offre une faible supervision et ne fournit pas l'affection nécessaire à ses enfants que ces derniers ont tendance à s'enraciner dans la délinquance. Ces résultats ne signifient pas nécessairement que le rôle de la mère est négligeable, mais ils mettent en relief l'importance du père au cours de cette période, surtout dans la seconde moitié de l'adolescence.

Certains auteurs, à vrai dire assez peu nombreux, tels Andry (1960) et Grygier *et al.* (1969), avaient déjà signalé que ce sont les ratés dans l'exercice du rôle de père plus que dans celui de mère qui servent à différencier délinquants et non-délinquants. Bandura et Walters (1958) parlaient eux d'une cassure relationnelle père - fils comme étant la source de problèmes d'identification chez l'adolescent. Pour Séguin (1981), si la relation père - fils est troublée, ce dernier éprouvera d'énormes difficultés à intérioriser des règles et à affirmer la capacité de s'autocontrôler. Il semble donc, lorsque des comportements délinquants se consolident chez l'adolescent, que les insuffisances du père y contribuent pour beaucoup.

L'analyse du contenu des facteurs familiaux énumérés au tableau 4.1. nous permet de constater que deux aspects essentiels de la vie familiale sont en cause, ayant l'un et l'autre un poids à peu près égal. En effet, 11 indicateurs concernent l'affection parentale tandis que 10 touchent la supervision - discipline. Et n'oublions pas que ces indicateurs ont été retenus parce qu'ils sont fortement reliés à

l'enracinement dans la délinquance. C'est donc dire que les deux [154] fonctions les plus essentielles de la famille, soit la fonction relationnelle et la fonction didactique, sont au cœur de la genèse de la délinquance grave.

En même temps, l'impact criminogène du contrôle parental inadéquat s'affirme à nouveau, puisque 6 des 7 variables les plus fortement associées à la délinquance lourde concernent la supervision du jeune par les parents, en particulier la connaissance et le contrôle de ses activités. Ceci veut dire que les parents des jeunes délinquants se distinguent avant tout par leur faible intérêt pour les activités et les fréquentations de ces jeunes. Une telle constatation corrobore les allégations de Biron (1974) selon lesquelles, de tous les indices familiaux observés, c'est la supervision de l'agir qui est le plus fortement associée à la délinquance. Des parents qui ne s'intéressent pas aux activités de leurs enfants, qui sont peu présents psychologiquement, ont une influence didactique dont la qualité laisse grandement à désirer. Et puisque le père est au cœur de l'action à l'adolescence, le fait qu'il ne remplisse pas adéquatement son rôle de supervision peut s'avérer particulièrement néfaste, surtout quand la mère est incapable de compenser. Le fait de laisser l'adolescent trop à lui-même, sans encadrement ni orientation, risque de compromettre les deux acquis majeurs de cette période de la vie, soit l'atteinte de l'autonomie et le parachèvement de l'identité propre.

Par ailleurs, certaines caractéristiques particulièrement négatives, même si ce n'est pas la majorité des familles de délinquants qui les véhiculent, ne peuvent être passées sous silence. La présence de criminalité ainsi que l'usage régulier d'alcool chez les parents contaminent le milieu de vie d'un nombre substantiel de sujets dans notre échantillon. Il est certain qu'un environnement familial où les premiers éducateurs sont eux-mêmes toxicomanes, déviants ou désocialisés représente un lourd handicap dans la difficile et laborieuse marche de l'enfant vers la socialité. De tels modèles parentaux accroissent fortement les probabilités d'imitation des comportements dysfonctionnels chez l'adolescent.

Finalement, certains indicateurs de cohésion familiale tels que l'entraide entre les membres de la famille, les activités en commun, l'intérêt mutuel pour ce qui est vécu, se trouvent associés au degré

d'intensité de la délinquance mais sans que leur influence soit prépondérante.

Avant de terminer cette description de la famille criminogène, une dernière remarque s'impose. Dans notre collecte de données, ce sont à la fois le vécu antérieur et le vécu actuel qui ont été analysés. Or il importe de signaler que, sur les 27 variables discriminantes, 19 ont trait au vécu présent des sujets. C'est donc dire qu'à l'encontre de certains théoriciens de la délinquance qui fondent leur explication sur les antécédents des sujets (souvent lointains d'ailleurs), et bien qu'il soit évident que les expériences passées d'un être humain influencent son évolution subséquente, nos résultats viennent souligner et rappeler que l'actualité s'affirme prioritaire pour bien comprendre les déterminants de l'agir délinquant. Ceux qui œuvrent quotidiennement avec des délinquants devraient [155] sans doute garder en tête cette démonstration qui confirme qu'il est plus rentable de travailler à partir de la réalité concrète et présente de l'individu délinquant que de trop s'attarder aux événements passés.

En résumé, le délinquant solidement enraciné dans l'activité délinquante est issu d'une famille où le père est peu présent comme source affective, démontre un manque de compréhension et de disponibilité, apparaît peu ouvert à la discussion et est rarement ou n'est jamais porté à amorcer des gestes de rapprochement. Ce père est souvent négligent et démontre un intérêt limité pour les activités de son fils, partageant rarement un loisir avec ce dernier. Nous retrouvons chez la plupart des familles à orientation criminogène cette absence du père à l'adolescence, celui-ci apparaissant comme une figure plus ou moins floue sur laquelle il est difficile pour le jeune de se modeler. Cette lacune est d'autant plus significative qu'au cours de cette phase du développement le jeune a un besoin accru du parent du même sexe pour consolider ses acquis et construire son identité propre. Nos sujets vivant cet éloignement affectif et didactique du père ont tendance à réagir en se durcissant eux-mêmes affectivement et en écartant les exigences normatives de la société ; les criminologues connaissent bien l'impact désastreux que peut avoir ce processus sur l'avenir social de l'individu...

Les familles à orientation criminogène se distinguent sans doute encore plus par la faiblesse de la supervision qu'elles offrent à l'enfant. Les modes de contrôle directs ou indirects y sont tout à fait déficients.

Les parents des jeunes délinquants sont rarement au courant des activités de leurs fils, ce qui rend le contrôle virtuellement impossible. En plus, toute forme d'intervention punitive venant du père est à peu près absente. Il règne donc dans ces familles un état de négligence généralisée, les parents n'établissant pas de discipline claire et se montrant plus ou moins intéressés au va-et-vient et à l'évolution de leurs enfants ; en outre, les membres sont faiblement liés entre eux et peu préoccupés par leur sort respectif. Un tel climat pourrait s'expliquer en partie du fait que ces familles sont très souvent confrontées à une multiplicité de problèmes (difficultés financières, mésentente conjugale, problèmes d'alcoolisme, etc.) qui rendent très difficile l'organisation d'une vie familiale saine et enrichissante.

Devant de telles conclusions, le lecteur bien au fait de la littérature scientifique relative à la famille criminogène s'interrogera sans doute avec perplexité sur le peu de place accordé à la mère dans notre description des caractéristiques familiales génératrices de délinquance. Ce que nous relatons est toutefois ce qui a été effectivement observé chez les adolescents interrogés et qui paraît correspondre à leur vécu puisque, est-il nécessaire de le rappeler, les entrevues auxquelles ils ont été soumis faisaient constamment appel à leurs perceptions et à leurs appréciations personnelles de la réalité. Pour les adolescents enracinés dans la délinquance, l'image parentale qui se révèle la plus déficiente, autant sur le plan relationnel que sur le plan didactique, c'est l'image paternelle.

[156]

Cette constatation est sûrement l'une des données les plus significatives que nous ayons pu mettre en relief, et nous ne saurions trop insister sur l'importance de l'influence paternelle pour le garçon, principalement, semble-t-il, au cours de l'adolescence. C'est le père qui sert de modèle et de mentor et c'est lui qui est l'objet des attentes et des aspirations les plus intenses de la part du jeune. Toute approche clinique ou préventive visant l'amélioration de l'environnement familial du jeune délinquant devrait donc comporter un volet spécifique à la contribution du père.

À la lumière de nos résultats et conformément aux thèses des écrits criminologiques classiques, la cellule familiale, berceau du développement de l'être humain, s'inscrit comme une influence

majeure dans l'adoption et le renforcement d'attitudes et de comportements délinquants. Le rôle du père y prend une importance déterminante à l'adolescence, constituant le facteur familial « actif » dominant, celui qui supporte ou inhibe le plus l'enracinement dans la délinquance. Enfin, c'est selon le degré de contrôle des parents sur les activités de leurs enfants que le degré d'intensité de l'activité délictueuse varie le plus, le facteur « contrôle » s'affirmant d'ailleurs comme le catalyseur des autres facteurs familiaux et comme le modulateur de l'activité délinquante.

L'école

Le nombre des études scientifiques traitant du rapport entre l'école et la délinquance n'atteint certes pas celui des travaux portant sur les liens entre la famille ou le groupe de pairs et la délinquance. Au Québec (LeBanc, 1985b), de 1950 à aujourd'hui, il n'y a pas plus d'une vingtaine d'analyses où l'on a abordé le rôle de l'école dans la genèse du comportement délinquant.

De l'inadaptation scolaire à la délinquance

Si la délinquance apparaîtrait comme une activité illicite courante au cours de l'adolescence (voir le chapitre 2), elle est peu répandue en milieu scolaire. En effet, tous les comportements que nous avons répertoriés (LeBlanc, 1985d) ne mettent en cause qu'une portion minime de l'échantillon : ainsi, 5,1% des adolescents ont avoué avoir causé du vandalisme dans les édifices scolaires, 6,8% ont reconnu avoir commis des vols d'objets scolaires et 8,3% ont admis avoir détruit des équipements scolaires.

Par contre, la relation entre l'inadaptation scolaire et la délinquance s'avère beaucoup plus significative. En effet, l'existence d'un lien étroit entre les deux a été amplement démontrée dans les travaux de notre groupe de recherche, d'abord d'une façon directe par l'obtention de corrélations élevées entre comportements dysfonctionnels à l'école et comportements délinquants : Laberge-Altmejd (1976) [157] rapporte

un coefficient de 0,60 entre les deux dans l'échantillon global des 3070 adolescentes et adolescents conventionnels de Montréal et LeBlanc et BIRON (1980) signalent, pour les garçons seulement, une corrélation de 0,57. En outre, les résultats suivants, pour l'échantillon présenté par LABERGE-Altmejd (1976), précisent le rapport entre inadaptation scolaire et délinquance. En effet, parmi les inadaptés scolaires qui composent 13% de cet échantillon, un tout petit groupe (1,4%) n'a pas ou à peu près pas commis d'actes délinquants, un autre groupe très important (61,6%) présente une délinquance en voie de s'amplifier et un dernier groupe assez substantiel (36,9%) dévoile une délinquance bien établie. Un point particulièrement intéressant ici est le si petit nombre d'écoliers inadaptés qui sont exempts de délinquance. En considérant les adolescents les plus engagés dans la délinquance, soit 8,9% de l'échantillon, nous obtenons une minorité (9,4%) où l'inadaptation scolaire est absente, alors que pour une tranche significative (36,6%) elle apparaît croissante et que pour plus de la moitié (53,9%) elle se démarque très fortement. Il est donc clair que les deux types de problème sont étroitement liés, l'un pouvant rarement se manifester sans l'autre.

Mais lequel des deux subordonne l'autre ? La réponse à cette question est plus difficile à cerner. Les spécialistes ²⁸ ont eu tendance à affirmer la primauté de l'inadaptation scolaire sur la délinquance. Les analyses causales effectuées sur nos données confirment ce choix : c'est ainsi que LABERGE-ALTMEJD (1976), à partir de corrélations partielles et après avoir contrôlé toute une série de variables liées à la vie scolaire (aspirations, performances, attachement aux enseignants, etc.), a montré que le comportement inadapté à l'école demeure le meilleur support de la délinquance. Pour leur part, LEBLANC et BIRON (1980) de même que CAPLAN (1979) se sont appuyés sur des analyses de cheminement pour donner du poids à la thèse selon laquelle le développement de la délinquance, surtout de la délinquance grave, repose en grande partie sur des comportements inadaptés à l'école.

Par ailleurs, la figure 4.2. nous permet de constater que les relations entre l'inadaptation scolaire et la délinquance sont en réalité plus complexes que ne le disent les spécialistes ou même que ne le laissent

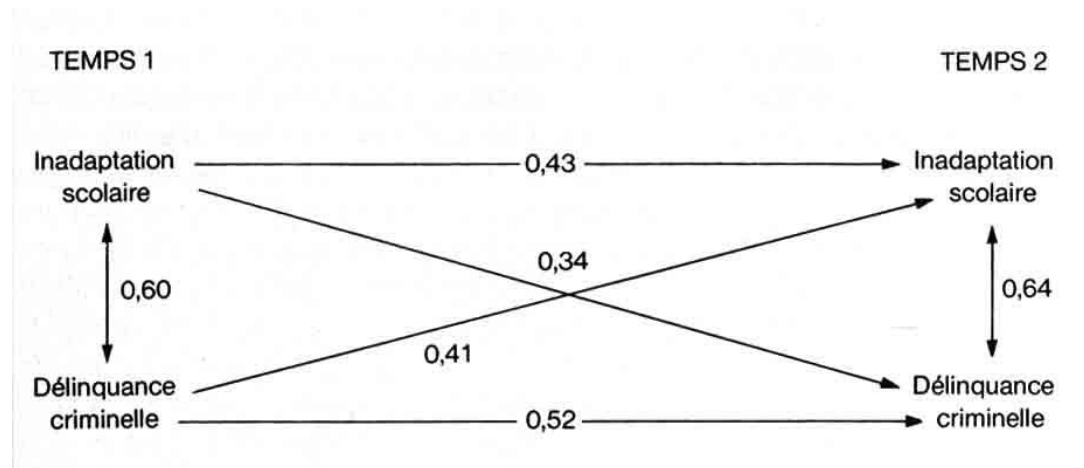
²⁸ Voir Elliott et Voss, 1974 ; Bachy, 1972 ; Polk et Schaffer, 1972 ; Hirschi, 1969 ; Malewska et Peyre, 1973.

voir les données précitées. D'une part, la délinquance criminelle et l'inadaptation scolaire se révèlent être source de continuité chacune pour elles-mêmes, les corrélations étant plus fortes entre ces mesures prises par rapport à elles-mêmes du temps 1 au temps 2 (0,43 et 0,52) que de l'une à l'autre (0,34 et 0,41). D'autre part, entre la première et la deuxième moitié de l'adolescence, la relation réciproque entre l'inadaptation scolaire et la délinquance criminelle se renforce, passant de 0,60 à 0,64. Il y a donc d'un phénomène à l'autre un effet de réverbération complexe, la relation diachronique entre les deux ordres de faits étant cependant tout à fait réelle puisque les corrélations en diagonale sont clairement significatives d'un temps à l'autre.

[158]

Figure 4.2.

LES CORRÉLATIONS ²⁹
ENTRE L'INADAPTATION SCOLAIRE ET LA DÉLINQUANCE



L'ensemble de ces données nous amène à conclure que les comportements inadaptés en milieu scolaire non seulement accompagnent la délinquance mais l'annoncent souvent, même si d'autres conditions favorisent elles aussi la production de délits. West (1982) et Loeber (1982) ont montré que l'inadaptation scolaire à l'élémentaire est un prédicteur efficace de délinquance ; nous pouvons

²⁹ Il s'agit de corrélations de PEARSON, statistiquement significatives à partir de $P \leq 0,001$, pour un échantillon de 825 garçons et filles.

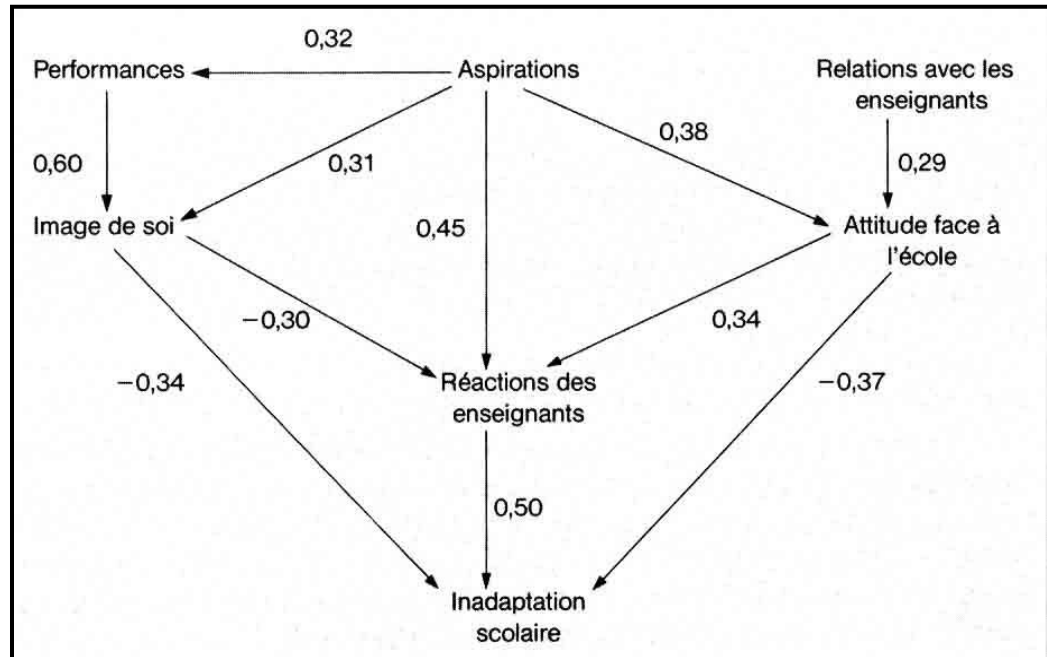
maintenant ajouter qu'elle l'est aussi au secondaire (12% de la variance expliquée entre les temps 1 et 2 et 41% au temps 2).

*L'inadaptation scolaire,
un facteur parmi d'autres*

Qu'est-ce qui sous-tend l'émergence de comportements inadaptés en milieu scolaire et comment le vécu scolaire peut-il être source de délinquance ? Nous avons cherché des explications dans le vécu des adolescents, sans négliger l'apport des facteurs écologiques (école en milieu défavorisé, école dans une zone de forte délinquance, etc.), organisationnels (grandeur de l'école, etc.) ou institutionnels (programmes, système de classement des élèves, etc.).

LABERGE-ALTMEJD (1976) a effectué une analyse des écrits qui mettent en rapport le fonctionnement à l'école et l'inadaptation, analyse dans laquelle elle a identifié sept composantes du vécu des écoliers : les performances scolaires, l'image de soi en tant qu'écolier, les aspirations scolaires et professionnelles, l'attitude générale face à l'école, les relations avec les enseignants, les réactions des enseignants à la conduite des élèves et le support de la famille. L'étude de ces composantes permet de saisir dans toute sa complexité la [159] dynamique de l'adaptation à l'école et surtout de déterminer le degré d'engagement dont le jeune est capable. Grâce aux données à notre disposition (LABERGE-ALTMEJD, 1976 ; CAPLAN, 1979 ; BIRON, 1979), nous avons pu éclairer ces divers aspects (signalons que la composante « support de la famille » est exclue car les corrélations avec les autres composantes et avec les mesures d'inadaptation sont trop faibles).

Figure 4.3.
DYNAMIQUE
DE L'INADAPTATION SCOLAIRE ³⁰



La figure 4.3. illustre les relations qui se tissent entre les différentes variables. Comme on pouvait s'y attendre, les réactions des enseignants sont assez étroitement liées à l'inadaptation scolaire, l'intensité des sanctions prises par ces derniers variant proportionnellement avec le degré d'inadaptation du jeune. L'attitude face à l'école apparaît cependant comme la clé de voûte de cette dynamique, car c'est elle qui lie les diverses composantes de l'engagement scolaire ; elle représente de fait la composante subjective, très personnelle, de l'expérience scolaire de l'élève. La seconde variable importante qui s'avère particulièrement intéressante est l'image de soi : elle influence directement le niveau d'aspirations, l'attitude face à l'école et surtout les performances ; c'est dire que si la vision que l'écolier a de lui-même est positive, les chances qu'il nourrisse des aspirations saines, qu'il maintienne ses performances à un niveau acceptable et qu'il continue de se sentir bien à l'école sont excellentes ; par contre, une image de soi

³⁰ Il s'agit de corrélations de PEARSON, statistiquement significatives à partir de $P \leq 0,001$, pour un échantillon de 825 garçons et filles.

détériorée et négative entraînera le désengagement de la part de l'élève, menant à un isolement parfois prononcé.

[160]

Ces rapports dégagés par LABERGE-ALTMEJD entre les diverses composantes de l'engagement scolaire et le comportement inadapté à l'école sont confirmés dans des analyses plus poussées menées auprès des garçons par LEBLANC et BIRON (1980). Les deux auteurs rapportent une corrélation globale de -0,37 entre le degré d'engagement scolaire (une mesure composite des éléments analysés par LABERGE-ALTMEJD) et le dysfonctionnement scolaire, ce qui implique que le désengagement est une source non négligeable d'inadaptation à l'école, mais qu'il n'est pas l'unique source. Sans doute qu'il intervient aussi des facteurs écologiques, organisationnels, institutionnels, et probablement des facteurs psychologiques, notamment la capacité intellectuelle (associée d'ailleurs à la délinquance par HIRSCHI et HINDELANG, 1977, et par HINDELANG et al., 1981).

Comme il y a, de plus, une association étroite entre les comportements inadaptés en milieu scolaire et la conduite délinquante, tout comme il y a des associations intéressantes, mais plus faibles (de 0,20 à 0,30), entre les composantes de l'engagement scolaire et la délinquance ³¹, une question fondamentale se dégage : Quelle est la place du vécu scolaire parmi l'ensemble des facteurs qui soutiennent la délinquance des adolescents ?

La meilleure façon de répondre à cette question consiste à examiner pour l'ensemble des institutions sociales (éducation scolaire, religion, travail, loisirs...) l'effet comparatif sur la délinquance du manque d'engagement envers l'une ou l'autre d'entre elles. Les analyses réalisées avec nos données montrent que le désengagement par rapport à l'école n'occupe pas une position clairement dominante parmi les diverses formes de désengagement (BIRON, 1977 ; CAPLAN, 1979), mais qu'il a tendance à jouer un rôle criminogène plus important chez les garçons que chez les filles (LEBLANC et al., 1980 ; LEDUC, 1975). De toute façon, comme il fallait s'y attendre à la lumière des résultats présentés dans les paragraphes précédents, son impact sur la

³¹ Voir CAPLAN, 1979 ; BIRON, 1977 ; BAYREUTHER, 1978 ; LABERGE-ALTMEJD, 1976 ; LEBLANC et BIRON, 1980.

délinquance n'est pas direct et doit s'exercer à travers l'action de l'inadaptation scolaire (LEBLANC, 1985d).

En somme, l'école devient source de délinquance dans la mesure où elle est aussi, pour le jeune qui s'y trouve, source d'inadaptation proprement scolaire, celle-ci activant celle-là. Et c'est le très faible niveau d'engagement à l'endroit des valeurs que l'école symbolise et des modes de fonctionnement qu'elle prône qui se révèle l'expression la plus significative de cette inadaptation. Ainsi se trouve confirmé le rôle de l'école comme instance importante de socialisation.

[161]

*Un paradoxe :
les effets positifs de l'abandon scolaire*

A priori, on serait porté à croire que l'abandon scolaire exerce le même impact négatif sur l'adaptation à la vie sociale que le désengagement. Parmi les travaux scientifiques sur la question, l'étude de Bachman *et al.* (1971) va dans le sens de ce jugement à priori. D'autres auteurs, dont Elliott et Voss (1974), soutiennent toutefois la thèse contraire, selon laquelle le fait de quitter l'école réduirait les frustrations qu'elle engendre et contribuerait ainsi à diminuer la motivation à se comporter de façon délinquante. Par une observation longitudinale, ils ont effectivement pu démontrer que l'abandon scolaire fait décroître l'engagement dans l'agir illicite. D'ailleurs, Bachman *et al.* (1978) eux-mêmes, après une deuxième recherche sur le sujet, concluent que les décrocheurs scolaires, lorsqu'ils réussissent à s'intégrer au marché du travail, voient leur activité délinquante diminuer substantiellement.

À partir de nos propres données sur l'échantillon des adolescents montréalais conventionnels, il nous a été possible de suivre longitudinalement l'effet de l'abandon scolaire sur la délinquance. Pour ce faire, nous avons constitué puis comparé deux groupes, soit les écoliers stables et les décrocheurs. Au début de la recherche, au moment où ces jeunes étaient encore à peu près tous à l'école, leur délinquance respective était comparable (PRONOVOST, 1979). Par la suite, en observant la relation entre l'abandon scolaire et l'évolution de la

délinquance (PRONOVOST et LEBLANC, 1979), nous avons constaté une plus forte diminution de la délinquance criminelle chez les décrocheurs (-0,41) que chez les écoliers (-0,26)³², comme on peut le voir au tableau 4.2. L'abandon scolaire paraît donc entraîner une diminution importante des comportements délinquants. Ce résultat, qui confirme la thèse d'Elliott et Voss (1974), montre également que l'abandon peut devenir une solution positive au problème de la frustration scolaire.

Toutefois, un examen plus détaillé de l'engagement des sujets dans l'activité scolaire nous montre que ce n'est pas ce facteur qui exerce l'influence la plus significative sur la régression de la délinquance, mais bien l'intégration positive au marché du travail qui en constitue l'élément-clé. En effet, chez les décrocheurs qui ont pu obtenir un emploi formel, nous notons une diminution deux fois plus importante (-0,49) de la délinquance criminelle que chez ceux qui n'y sont pas parvenus (-0,24). Il est compréhensible que ces derniers ne réduisent pas significativement leur délinquance, car ils revivent sur le marché du travail les mêmes expériences d'échec et de frustration. Et si nous comparons le taux de diminution de l'ensemble des décrocheurs (-0,41) à celui des jeunes ayant trouvé un emploi stable (-0,49), il apparaît clairement que l'occupation [162] d'un emploi est cruciale, au point que si l'abandon scolaire peut avoir pour effet d'atténuer la motivation à la délinquance ainsi que la fréquence du passage à l'acte, c'est cependant l'emploi qui devient le frein le plus efficace aux motivations pouvant conduire à l'activité délictueuse.

³² Pour évaluer le développement de la délinquance, nous avons utilisé une mesure développée par Davis (1963) : l'indice de mouvance directionnelle (*index of directional trend*). Cette mesure indique, parmi les adolescents qui accusent un changement dans leur délinquance, la proportion de ceux qui l'augmentent par rapport à ceux qui la diminuent.

Tableau 4.2.
DÉVELOPPEMENT DE LA DÉLINQUANCE
EN FONCTION DES VARIABLES DE LA TRANSITION DE STATUT

POURSUITE OU ABANDON SCOLAIRE	Écoliers	-0,26
	Décrocheurs	-0,41
ENGAGEMENT SCOLAIRE Transition de statut ↓	Engagés	-0,24
	Non-engagés	-0,30
ENGAGEMENT OCCUPATIONNEL	Non-engagés	-0,24
	Engagés	-0,49

Enfin, une vérification plus rigoureuse de la portée réelle de l'engagement dans une occupation est elle aussi très révélatrice. Nous avons comparé le taux de décroissance de la délinquance criminelle obtenu par le groupe des écoliers « engagés » à celui du groupe des travailleurs « engagés ». À nouveau, comme le révèlent les chiffres du tableau 4.2., ces derniers voient leur délinquance diminuer deux fois plus que les premiers ; cette différence souligne bien l'influence marquée, sur l'évolution de l'activité délinquante, du passage de l'école au travail, c'est-à-dire du changement de statut. Il est donc clair qu'une bonne proportion de ceux pour qui l'école a représenté un échec réussissent à se rattraper grâce à leur intégration au marché du travail.

En conclusion, si dans certains cas l'abandon scolaire a entraîné une réduction de la délinquance, l'accès au travail doit être considéré comme la source prioritaire de la relance de la socialisation à la fin de l'adolescence. Si l'échec scolaire est un facteur important en soi, c'est tout l'ensemble du processus de transition de l'école au monde du travail qui doit être considéré pour bien rendre compte de l'évolution de la délinquance à ce moment-là.

[163]

*Les jeunes délinquants,
des écoliers marginaux*

Dans l'échantillon des adolescents judiciairisés, la marginalité à l'école au début de l'adolescence (13-14 ans) apparaît considérable, ainsi que le démontrent nos analyses (LeBlanc et Meilleur, 1978c). Les jeunes de ce groupe se démarquent en effet de plusieurs façons : manifester un comportement perturbateur à l'école, par exemple faire régulièrement le bouffon (32% contre 15% chez les adolescents conventionnels) ; répliquer constamment à l'enseignant (44% contre 5%) ; abandonner l'école précocement (16% projettent de continuer leurs études au collège et à l'université, contre 76% pour les adolescents conventionnels) ; s'adonner à un absentéisme régulier (17% contre 4%) fournir une faible participation aux activités parascolaires (52% contre 81%) ; etc.

Ces lacunes sont confirmées par des performances scolaires à ce point faibles que 68% des sujets ont redoublé, dont 42% une année et 26% deux années ou plus ; en outre, l'apparition de difficultés intellectuelles est précoce, un tiers des redoublants ayant été recalés à l'élémentaire et près d'un autre tiers, au début du secondaire. Il est intéressant de souligner que ces jeunes se sont comportés de manière à être littéralement rejetés de l'école : 50% ont été régulièrement mis à la porte de la classe et 63% ont été expulsés de l'école ou suspendus au moins une fois, par rapport à 9% et 6% respectivement chez les adolescents conventionnels.

Et le fait que dans 54% des cas les parents ont réagi avec indifférence aux expulsions est tout aussi significatif. Ajoutons que, parmi les jeunes du Tribunal interrogés à un âge moyen de 15 ans, 12% avaient abandonné l'école à 13 ans ou moins, 31% à 14 ans et 57% à 15 ans (LeBlanc et Meilleur, 1978c). Parmi les raisons évoquées par ces décrocheurs, 15% ont signalé avoir quitté à la suite d'une expulsion ou d'un conflit grave, 68% par dégoût, parce qu'ils n'aimaient pas l'école, et 17% seulement parce qu'ils entraient sur le marché du travail.

Ces quelques données sur l'expérience scolaire des jeunes délinquants illustrent bien que la plupart d'entre eux n'ont jamais été vraiment intégrés à l'école, qu'ils s'y sont rapidement affirmés comme marginaux et qu'ils ont aussi été reconnus comme tels. En conséquence, ils s'en sont radicalement désintéressés ; c'est pourquoi à la fin de l'adolescence, soit à 17 ans en moyenne, seulement 18% sont encore à l'école régulière contre 60% d'inactifs et 22% qui occupent un emploi (FRÉCHETTE, 1980). Ainsi, ils se démarquent nettement de l'ensemble des adolescents de leur âge qui, à 17 ans, sont encore en grande majorité à l'école (88% contre 5% d'inactifs et 7% de travailleurs).

Le tableau 4.3. est éloquent à ce propos : il témoigne de l'ampleur du décalage entre les deux groupes, le second ayant accumulé un lourd handicap éducatif. Ces sujets ont raté une expérience cruciale, comme l'a démontré Cusson (1981). Quant à nos analyses, elles montrent que le décrochage n'est pas la cause de leur délinquance, mais bien un facteur qui y contribue dans la mesure [164] où il s'est opéré à l'élémentaire. Cette conclusion est corroborée par WEST (1982) et par LOEBER et DISHION (1983) qui ont établi que le dysfonctionnement au début du cours élémentaire est un des meilleurs prédicteurs de la délinquance à l'adolescence et à l'âge adulte. Ainsi l'école peut être un facteur immédiatement opérant et aussi un amplificateur de l'agir délinquant, sans toutefois être la seule responsable de son apparition.

Tableau 4.3.

**DISTRIBUTION DES ADOLESCENTS CONVENTIONNELS
ET DES ADOLESCENTS JUDICIARISÉS
SELON LEUR STATUT À LA FIN DE L'ADOLESCENCE**

STATUT	ADOLESCENTS CONVENTIONNELS		ADOLESCENTS JUDICIARISÉS	
	Nombre	Pourcentage	Nombre	Pourcentage
Écoliers	204	87,6%	32	17,6%
Inactifs	11	4,7%	110	60,4%
Travailleurs	18	7,7%	40	22,0%

Les autres influences sociales

Nous avons examiné jusqu'ici les deux milieux de vie qui sont les plus susceptibles, par leurs insuffisances, de favoriser le développement de la délinquance, soit la famille et l'école. L'adolescent est toutefois soumis à d'autres influences sociales, en particulier celle des pairs et celle de la religion ; de plus, sa vulnérabilité à la délinquance s'accroît selon son mode d'occupation du temps libre (loisirs, travail après l'école, flânerie, etc.) ; finalement, sa marginalisation est facilitée par le recours à certains modes de comportement (consommation de drogue, désordres de conduite, activités sexuelles précoces, etc.). Ces différents facteurs seront examinés à tour de rôle.

Les pairs délinquants, un facteur-clé

En criminologie, on a constamment évoqué l'influence des pairs, et plus particulièrement des pairs délinquants, depuis TARDE (1924) et son concept d'imitation, jusqu'à COHEN (1955) ou CLOWARD et OHLIN (1960) et leur notion de sous-culture, ou encore CLARK (1972) et sa théorie du groupe de référence, en passant par SUTHERLAND (1934) et sa théorie de l'association différentielle (voir [165] ELLIOTT et al., 1985, pour la démonstration la plus récente). Au Québec, THIBAUT (1974), CLAVEAU (1977), CAPLAN (1979) de même que LEBLANC et BIRON (1980) se sont intéressés à cette question de l'influence des pairs. THIBAUT a essayé de départager l'influence des pairs négatifs (amis délinquants) et celle des pairs positifs (les autres amis) ; il en est arrivé à conclure que la présence de pairs délinquants accentue de fait l'orientation délinquante, puisque la fréquentation d'amis ayant été l'objet d'arrestation et de garde à vue au poste de police, tout comme l'affiliation à des adultes ou à un gang s'adonnant à des actes délictueux ont un lien assez substantiel avec l'agir délinquant (les coefficients de corrélation étant respectivement de 0,27 et 0,21). Le facteur déterminant reste toutefois les amis personnels qui sont activement impliqués dans la perpétration de délits (la corrélation est alors de 0,50).

Caplan (1979), dans le cadre de sa vérification de la théorie de régulation sociale de Hirschi (1969), et Claveau (1977), dans sa mise à

l'épreuve de la théorie de la tension sociale d'Empey et Lubeck (1931), ont confirmé la part prépondérante de l'association à des pairs délinquants dans la genèse de l'orientation antisociale. Il n'en est pas autrement dans nos travaux (LeBlanc et Biron, 1980) axés sur l'élaboration d'une théorie intégrative de la régulation de la conduite délinquante, où se dégage une corrélation de 0,47 entre le fait d'être en contact régulier avec des pairs délinquants et l'adoption d'une telle conduite. Les amis délinquants, qu'ils apparaissent d'ailleurs avant ou après les premières manifestations délictueuses, semblent donc constituer une condition tout à fait propice au développement de la délinquance.

Ils sont aussi un critère de différenciation entre les adolescents conventionnels et les adolescents judiciairisés. En effet, dans notre enquête de 1980, 23% des premiers contre 62% des seconds faisaient partie d'un groupe dont les membres avaient des activités illicites, cette caractéristique étant d'ailleurs l'une des trois variables qui ont permis d'opposer les deux groupes par la procédure de l'analyse de la fonction discriminante. La présence d'amis délinquants devient ainsi l'un des éléments essentiels du diagnostic criminologique à l'adolescence. Qui plus est, elle permet de distinguer les niveaux d'intensité de la délinquance, ceux qui pratiquent les modes les plus sérieux étant aussi ceux qui sont les plus attachés à leurs amis délinquants.

Chez les adolescents judiciairisés, nous pourrions dresser ainsi le portrait des relations avec les pairs : les amis ont une grande importance pour les jeunes (64%), ils les voient presque tous les jours de la semaine (75%) ; leurs activités sont constituées surtout de flânerie (46%), de passe-temps passifs, par exemple regarder la télévision (45%), et d'activités mixtes (47%) ; ils sont généralement du même âge (63%) et bon nombre ont déjà été placés en internat (44%). Lorsqu'il s'agit d'un « gang » ou d'une bande assez bien structurée, le groupe a généralement un chef (56%) ainsi qu'un rituel d'initiation (35%) et se livre couramment à des activités déviantes (50%) ; de plus, le sujet fait partie de cette [166] bande depuis un an ou plus (60%), et commet ses délits avec la bande (49%) qui, elle, a régulièrement des démêlés avec la police (60%) (données relevées par LEBLANC et MEILLEUR, 1978c).

L'occupation des temps libres

Sous cette rubrique, nous analyserons l'impact sur la délinquance des différents modes d'occupation du temps libre, soit les activités de loisir, la flânerie et le travail.

Les activités de loisir

Selon les analyses effectuées à partir de nos données, les activités de loisir ne semblent pas exercer sur la délinquance d'influence significative. Ainsi TANGUAY (1976), utilisant comme indices le temps accordé aux activités culturelles, aux sports, à la lecture et à la télévision, soit avec la famille soit avec les pairs, a montré que ces modes d'occupation du temps libre ne sont que très faiblement associés à la conduite délinquante et que, même regroupés, ils ne parviennent pas vraiment à agir sur elle.

BIRON (1977), quant à elle, a dégagé entre la participation à des loisirs organisés et l'activité illicite une corrélation faible (de l'ordre de 0,15) et qui est par surcroît positive, c'est-à-dire contraire au résultat attendu. Il serait donc possible de supposer, comme l'a fait prudemment BIRON, que les adolescents particulièrement actifs, dynamiques et mobiles, qui s'affairent dans toutes sortes d'entreprises et se déplacent plus souvent, courraient plus de risques de glisser vers des activités déviantes ou auraient en tout cas plus d'occasions de le faire. Il est évidemment difficile de trouver des appuis de cette thèse dans la documentation criminologique, d'autant plus que selon l'un des rares travaux sur la question, celui de POLK et SCHAFFER (1972), les sportifs interrogés sont moins délinquants que les sujets témoins. Bref, la présence ou l'absence d'activités de loisir apparaissent de toute évidence peu liées à la délinquance.

La flânerie

Le mot « flânerie » prend ici un sens péjoratif, évoquant une oisiveté néfaste. À la limite, le flâneur incarne le non-engagement. Il est intéressant de mesurer le lien entre cette activité et la délinquance puisque, d'une certaine façon, la flânerie matérialise, au moins temporairement, la condition de celui qui n'est aucunement lié à des tâches précises et qui se trouve dans une sorte de vide social ou occupationnel.

[167]

Biron (1977) a obtenu une corrélation de 0,39 entre la flânerie et la délinquance, ce qui témoigne d'un lien assez serré entre les deux. L'étude de Belson (1975) fournit des éclaircissements sur cette relation. Il a demandé à des garçons ce qu'ils faisaient quand ils n'avaient rien à faire. Les réponses des sujets démontrent qu'ils s'adonnent régulièrement dans ces moments-là à des activités à caractère malicieux ou destructeur.

La flânerie acquiert ainsi une signification particulière, dans le sens où elle représente un facteur d'incitation bien réel au passage à l'acte délictueux.

Le travail

De façon symbolique, travailler veut dire contribuer. Au seuil de l'âge adulte, ce que le travail représente de plus essentiel pour le jeune, c'est l'effort qu'il doit déployer pour s'intégrer à son groupe en entreprenant une action à finalité sociale. Il s'agit d'une initiative saine qui peut permettre son enracinement dans la communauté.

Il est donc tout à fait surprenant au premier abord que se dégage de nos analyses une association à la fois positive et significative entre le travail et la délinquance (coefficient de 0,37 pour la délinquance globale et de 0,46 pour la délinquance grave) et que, du fait de cette corrélation positive, nous ayons à conclure que le travail n'inhibe pas l'activité délinquante. S. et E. GLUECK, en 1950, et plus tard NYE (1958), HIRSCHI (1969) et CHILTON (1976) ne sont d'ailleurs pas arrivés

à une conclusion différente. Qu'est-ce à dire ? Le travail doit-il être considéré comme un facteur négatif ? Deux explications paraissent possibles.

La première se situe dans le cadre de la théorie de la régulation sociale. Elle stipule que des contrôles sont en place dans toute société pour maintenir chez les jeunes un conformisme suffisant, mais selon une expectative qui varie d'un groupe d'âges à un autre. À l'adolescence, se conformer c'est étudier sérieusement, se plier à l'autorité des adultes, avoir de « bons » amis, utiliser de façon constructive ses heures libres, etc., mais ce n'est pas occuper un emploi, négliger ses études, imiter l'adulte... La communauté demande d'ailleurs au jeune de ne pas travailler avant un certain âge, d'autant plus que le marché du travail, dont les exigences sont de plus en plus axées sur les spécialités technologiques, ne bénéficie pas tellement de cette main-d'œuvre non qualifiée.

Quant à la seconde explication, elle s'inscrit dans la nature même du travail fourni aux adolescents. Même si, dans nos analyses, nous n'avons pu inventorier rigoureusement les types d'emploi occupés par les jeunes, ceux-ci nous ont tout de même appris qu'on les affecte à des tâches élémentaires. Les GLUECK (1950) ont dressé la liste de ces emplois qui sont entre autres ceux de vendeurs sur la rue, travailleurs saisonniers ou intermittents, livreurs, commis... La plupart sont des travaux sans supervision, n'offrent pas de possibilité d'apprentissage et ne constituent pas un bon investissement dans un projet de carrière.

[168]

Selon ces deux interprétations, qui d'ailleurs se complètent, on comprendra aisément que le travail précoce à l'adolescence garde une portée sociale négative et se retrouve substantiellement corrélé à la perpétration d'actes délinquants.

La religion

Les premiers auteurs scientifiques à traiter de cette question (S. et E. GLUECK, 1950 ; NYE, 1958) ont établi une corrélation négative entre soit la pratique religieuse soit l'affiliation religieuse d'une part et la conduite délinquante d'autre part. C'est une question d'autant plus

pertinente que des changements radicaux se sont succédés depuis les années 1960 pour secouer le joug d'une morale religieuse qui, tout en étant étouffante à bien des égards, en particulier au Québec, a quand même représenté un important régulateur de l'activité des individus.

Nous avons nous aussi noté des corrélations élevées et négatives entre la pratique religieuse et la conduite illicite, avec des coefficients variant de -0,47 (BIRON, 1977) à -0,26 (LEBLANC et BIRON, 1980). BELSON (1975) a également établi un lien négatif entre la présence aux services religieux et l'implication dans des activités de vol, de même que WHITAKER (1975) qui a obtenu des résultats significatifs dans son étude sur la relation entre l'investissement religieux et la délinquance.

Ces résultats sont pourtant contredits par ceux de HIRSCHI et STARK (1969) qui affirment qu'il n'y a pas de lien entre le fait d'aller à l'église et la délinquance. Dans leur étude, les auteurs ont tenté de reconstituer la signification profonde de l'assiduité aux offices. Dans leurs interprétations, ils associent la religion à une croyance double : celle d'un monde après la vie et celle de l'existence du diable. Ces deux indicateurs n'étant pas reliés à la délinquance, HIRSCHI et STARK déduisent qu'il en va de même de la religion. De plus, ils ne sont pas arrivés à discriminer délinquants et non-délinquants à partir de leur mesure d'assiduité aux services religieux, ce qui, selon eux, constitue une autre preuve que la pratique religieuse n'est pas reliée à la conduite délinquante. Comme il n'y a pas lieu de douter de la qualité des données rapportées par ces auteurs, leurs observations nous mettent en garde contre des conclusions trop hâtives. Les résultats que nous avons présentés ne sont donc pas suffisants pour garantir une association réelle entre l'indifférence vis-à-vis de la religion et la délinquance.

En somme, lorsque nous examinons l'ensemble des liens qui se tissent entre les diverses formes d'activités (loisirs, flânerie, travail, religion) et la délinquance, le portrait résultant est loin d'être homogène. En effet, il est clair que ces influences n'agissent pas sur la délinquance avec la même force, qu'elles n'exercent pas toutes l'effet de stimulation qui était attendu lorsqu'elles ont une [169] orientation négative, pas plus d'ailleurs qu'elles n'entraînent des réactions similaires d'un individu à l'autre, avec un degré suffisant de constance. En définitive, il est juste de conclure que la pratique religieuse endigue partiellement la conduite délinquante, alors qu'au contraire l'oisiveté, mesurée par le biais de la flânerie, ainsi que l'engagement trop précoce

dans le travail rémunéré l'amplifient partiellement, et que le mode d'occupation des loisirs semble avoir très peu d'impact. Il devient donc évident qu'aucune solution « limitée » — que ce soit une politique relative à l'occupation des moments libres, un programme d'éducation religieuse plus intensif ou encore l'interdiction de travailler trop jeune, etc. — ne peut, à elle seule ou même jointe à d'autres, venir à bout de ce problème.

Ajoutons que, chez les adolescents judiciairisés, le portrait est encore plus négatif (LEBLANC et al., 1980). Alors que les adolescents conventionnels se montrent fréquemment engagés dans des activités regroupant une partie ou tous les membres de la famille, 70% d'entre eux y participant fortement ou très fortement, le nombre des adolescents judiciairisés décroît par comparaison de façon nette pour tomber à 42%. Il en va de même pour les loisirs, 67% s'y adonnant régulièrement contre 35%. Par ailleurs, les adolescents judiciairisés se montrent plus précoces sur le plan de l'emploi (24% sont orientés de façon décisive vers le marché du travail contre 2%) et la flânerie les attire nettement plus (44% contre 10%).

Finalement, terminons cette section en signalant qu'il existe d'autres supports du comportement délinquant. Nos travaux ne nous ont pas permis de les analyser en profondeur, mais nous avons noté de bonnes corrélations entre activité sexuelle et activité délinquante (LEBLANC, 1978b) ainsi que des différences majeures sur ce plan entre adolescents conventionnels et judiciairisés (DUPRAS, 1982) ; de plus, il y a une association entre consommation de drogue et conduite délinquante. (SARRAZIN, 1979 ; CAPLAN, 1972, 1975) ; enfin, les situations problèmes dans lesquelles le jeune est en danger moral ou physique sont fréquentes chez les adolescents judiciairisés, 30% étant des cas de protection. Les conditions de vie marginales, qu'elles soient apportées par le milieu de vie ou qu'elles soient engendrées par l'activité même du sujet, offrent un bouillon de culture propice aux comportements délictueux et favorable en plus à l'émergence non seulement de la délinquance répétitive mais aussi d'une sorte de mode de vie à prédominance antisociale dont les délinquants récidivistes des internats de rééducation offrent le meilleur exemple (LEBLANC, 1983b).

En conclusion, que faut-il retenir de toute cette étude des diverses influences auxquelles l'adolescent est exposé ? Il importe d'abord de souligner à nouveau l'importante différence d'échelle qui surgit

constamment lors des comparaisons entre les adolescents conventionnels et les adolescents judiciairisés. Les seconds, par contraste avec les premiers, sont lourdement handicapés dans la plupart des acquis de développement que les échanges avec le milieu doivent leur assurer. C'est dans ce sens que nous avons pu parler, en dramatisant quelque peu pour mieux souligner la différence, de deux styles de vie [170] distincts (Fréchette et LeBlanc, 1980). Il faut ensuite rappeler qu'aucun des agents de socialisation que nous avons examinés, pas même la famille, ne peut à lui seul, lorsqu'il est défectueux, susciter et alimenter la délinquance, c'est-à-dire, en langage technique, qu'il ne peut expliquer à lui seul la variance du phénomène. À l'évidence, cela signifie que la présence de la délinquance dépend à la fois d'un ajustement raté au milieu familial, d'un mauvais fonctionnement à l'école, d'un soutien venant de pairs déviants, d'un mode de vie propice, etc. Et en particulier lorsqu'il y a engagement majeur dans la voie délinquante, c'est tout le processus de socialisation qui est en cause, l'ensemble des facteurs d'influence formant un système dont les éléments sont en interaction constante.

LE MILIEU SUBI

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque nous parlons de milieu subi, nous nous référons aux diverses contraintes que la société, en décidant de réagir, impose aux jeunes contrevenants. Au cours de nos analyses antérieures, nous avons avec nos collaborateurs traité de cette question sous l'angle de la réaction sociale (Leduc, 1976), de la définition sociale de la délinquance (Biron et al, 1978), de la contrainte sociale (Biron et Cusson, 1979 ; Hamel-Maurice, 1982 ; Monmarquette et Nerlove, 1981) ou des contraintes sociales interne et externe (LeBlanc, 1983c).

Parmi les faits importants qui ont été dégagés, signalons en premier lieu l'évidente corroboration que le système judiciaire pour mineurs, par le truchement de ses mécanismes d'arrestation et de comparution, apporte aux mesures disciplinaires déjà prises dans le milieu scolaire, en particulier l'expulsion. En effet, bien que l'on ait pu s'attendre à ce qu'un lien marqué ressorte entre l'arrestation et la comparution (ϕ de 0,63) (Leduc, 1976), il était moins prévisible qu'une liaison

significative émerge entre l'expulsion de la classe d'une part et l'arrestation ou la comparution d'autre part, ce qui a pourtant été le cas une fois l'une et l'autre mises en relation (des ϕ de 0,20 et 0,15). De tels résultats signifient que l'adolescent qui a été marginalisé par l'école jusqu'à en être expulsé a plus de chances qu'un autre d'être l'objet d'une réaction formelle du système judiciaire. Cet enchaînement de mesures négatives, que nous avons appelé le processus cumulatif de contraintes, laisse toutefois la famille hors de cause ; malgré de nombreuses vérifications, nous n'avons pu, en effet, dégager une continuité entre les sanctions de la famille et celles des autres instances (Biron et Cusson, 1979).

En deuxième lieu, il s'est avéré particulièrement intéressant de mettre en convergence les deux observations suivantes : d'abord, les adolescents ont objectivement peu de chances d'être arrêtés lorsqu'ils commettent un délit (à un point d'ailleurs que la majorité des actes délinquants qu'ils posent demeure non [171] détectée) ; ensuite, leur volume de délits varie selon la perception subjective qu'ils se font du risque d'être arrêtés, ce qui veut dire que plus ils estiment ce risque élevé, moins ils vont être portés à commettre le délit en question. La conclusion qui se dégage ici, et qui ouvre des perspectives tout à fait capitales sur le rôle que joue à l'adolescence la représentation des institutions sociales, c'est que peu importe l'efficacité objective du système judiciaire, ce qui compte vraiment c'est l'idée que l'adolescent s'en fait ou, en d'autres termes, son évaluation personnelle du risque qu'il court. En ce qui concerne le sujet, le principal frein de l'activité délinquante ne serait donc pas de l'ordre du fait réel, mais de l'ordre de la croyance...

En troisième lieu, les analyses de BIRON et CUSSON (1979) ont démontré que les mesures formelles de contraintes ne parviennent pas à exercer autant d'effet sur l'agir délinquant que l'adhésion personnelle de l'adolescent aux normes sociales. Cette démonstration est d'ailleurs suffisamment probante pour qu'il n'y ait pas lieu de considérer la réaction formelle du milieu comme un instrument déterminant dans l'ensemble des mesures éducatives qui favorisent le développement social du jeune.

Enfin, en quatrième lieu, il importe de vérifier, comme l'a fait FARRINGTON (1977), si l'activité délinquante augmente après un contact avec le système de justice. De fait elle augmente légèrement,

mais c'est loin d'être l'escalade. Par ailleurs, il est à noter que, pour l'échantillon des adolescents judiciairisés, la délinquance diminue sensiblement au cours de la deuxième moitié de l'adolescence, bien que tous aient été reconnus comme pupilles du Tribunal et, donc, marqués par un processus formel d'identification et de prise en charge. L'intervention judiciaire paraît donc n'avoir qu'un effet immédiat incertain sur l'évolution de l'activité délinquante.

Bref, face à la question-clé si largement débattue en criminologie au cours des dernières années : La réaction sociale « construit-elle » la délinquance ou ne fait-elle simplement que la reconnaître ? notre position actuelle est d'écarter la première interprétation. Nos observations ne peuvent en effet étayer la thèse basée sur la prépondérance de la réaction sociale. L'explication de la genèse du « penchant au crime » doit s'appuyer sur un ensemble de processus beaucoup plus complexes et passablement plus antérieurs (nous reviendrons sur ce problème dans la section suivante). Ce qu'il faut surtout bien souligner c'est que, même si les instances sociales assument une responsabilité certaine dans l'orientation vers une carrière criminelle, les différences entre les modes d'expression de la délinquance ainsi qu'entre les configurations de facteurs qui sous-tendent chacun de ces modes sont telles qu'elles obligent à conclure à la diversité des étiologies et à la multiplicité des déclencheurs du passage à l'acte.

[172]

LE DÉVELOPPEMENT PSYCHOSOCIAL ET LE DÉVELOPPEMENT DE LA DÉLINQUANCE

... the internal evidence of the present research... has led to the theory that the physical and mental changes that comprise the natural process of maturation offert he chief explanation of this improvement in conductwith the passing of years. (S. et E. GLUECK, 1934, p. 264.)

[Retour à la table des matières](#)

Cette position des GLUECK sur le rapport entre le développement de la personne et l'évolution de la conduite date de plus d'un demi-siècle. Depuis lors, peu de chercheurs en criminologie ont fouillé à fond la question du développement de la délinquance, tout comme le champ d'étude plus vaste que représente le développement psychosocial à l'adolescence (ce qu'avaient déjà signalé des auteurs comme NESSELROADE et BALTES, 1974, ou R. et S. JESSOR, 1977). C'est donc dire que les recherches qui mettent en parallèle l'une et l'autre question se font encore plus rares. Constatant cette lacune, nous avons tenté d'y remédier, au moins partiellement (voir LEBLANC et al., 1978a, et LEBLANC et al., 1980).

En recensant les écrits criminologiques, nous avons constaté que les études longitudinales rétrospectives sont nombreuses, plus particulièrement dans le domaine de la récidive postinstitutionnelle. Par contre, les études longitudinales prospectives sont beaucoup moins fréquentes, une trentaine tout au plus selon le relevé de FARRINGTON (1979). Ce nombre fond à vue d'œil cependant si nous éliminons les 18 études qui ne comptent qu'un contact direct avec les sujets et la dizaine d'autres où les contacts ont eu lieu à un intervalle de cinq années ou plus, et le plus souvent après la période de l'adolescence. De fait, seulement une demi-douzaine d'études fournissent des données qui concernent le développement de la délinquance durant l'adolescence comme telle et comptent plusieurs contacts directs successifs avec les

jeunes ³³. Notons aussi que, dans le domaine de la déviance et de la drogue, KANDEL (1978) ainsi que R. et S. JESSOR (1977) rapportent une vingtaine de sondages comportant des reprises de contact.

Il est évident que ce nombre restreint de bonnes recherches ne suffit pas à rendre compte des multiples aspects d'une question aussi complexe que celle du développement psychosocial de l'être humain au cours de l'adolescence. Il est clair aussi que la connaissance approfondie de cette période de la vie, où s'effectue une véritable transformation de la personnalité en réponse aux exigences de la société, transformation concernant l'émancipation par rapport à la famille, l'apprentissage de nouvelles habiletés interpersonnelles et occupationnelles, le développement d'une conscience morale autonome, l'acquisition [173] d'une identité de soi consolidée, etc., est d'une importance capitale pour arriver à une compréhension juste des schèmes qui sous-tendent la délinquance et qui l'expliquent véritablement.

Certains chercheurs ont étudié l'apparition de la marginalité (consommation abusive de drogue et d'alcool, relations sexuelles précoces, etc.) et ses rapports avec le développement psychosocial durant l'adolescence ; ils ont clairement établi que l'apparition et l'amplification de la marginalité se produisent de pair avec le développement de l'autonomie, le déclin de l'idéologie traditionnelle axée sur le succès, l'acquisition d'une moralité plus tolérante, sinon élastique, la réduction des pressions normatives, l'ambivalence face au conformisme, l'adhésion aux groupes de pairs, la recherche de valorisation, etc.

Deux études sur la délinquance ont abouti à des configurations similaires. Ce sont celles d'Elliott et Voss (1974) et de BACHMAN et al. (1978), où les auteurs ont démontré surtout que les frustrations vécues à l'école, qui sont synonymes pour l'adolescent de dévalorisation, de mise à l'écart et de ressentiment, fournissent un contexte psychologique particulièrement propice au développement de la délinquance. Ils ont établi de plus que les premières manifestations de délinquance

³³ Ce sont celles de Bachman *et al.* (1978), d'Eaiott et Voss (1974), de Wadsworth (1979), de West et Farrington (1969, 1973, 1977), auxquelles s'ajoutent les travaux plus récents d'Elliorr (1980), de Dunford et Elliott (1984), et d'Elliott *et al.* (1985).

engendrent des situations conflictuelles et aliénantes tant au foyer qu'à l'école, ce qui incite encore plus les jeunes à se regrouper avec d'autres délinquants. Selon ces auteurs, l'abandon de l'école conduit à une diminution substantielle des comportements délinquants, tout comme le succès scolaire ou l'intégration dans un milieu post scolaire conforme (un emploi par exemple) se révèlent de puissants inhibiteurs de ces mêmes comportements.

Les dimensions majeures du développement psychosocial

Pour continuer dans cette optique et afin d'ajouter aux connaissances, nous ferons appel aux données de notre étude longitudinale sur la délinquance, en mettant l'accent d'abord sur certaines dimensions majeures du développement psychosocial et ensuite sur l'interaction de ce développement avec celui de la délinquance. À nouveau les deux échantillons, adolescents conventionnels et adolescents judiciairisés, seront pris en considération. En outre, nous effectuerons des comparaisons entre nos résultats et ceux d'autres études, car nous estimons que, malgré des différences méthodologiques et analytiques, certaines observations concordent et acquièrent de ce fait une importance accrue. C'est ainsi que trois études ayant porté sur la délinquance avouée par les jeunes eux-mêmes aboutissent à des conclusions qui rejoignent les nôtres concernant l'évolution de la délinquance. Mentionnons en particulier l'étude de BACHMAN et al. (1978) qui montre que la délinquance, notamment l'agression et le vol, diminue beaucoup entre le milieu et la fin de l'adolescence ; c'est aussi le [174] cas chez nos sujets, la délinquance criminelle se résorbant au cours de cette période tant chez les adolescents conventionnels (c'est ce type de sujets que Bachman a étudié) que chez les adolescents judiciairisés placés ou non en internat.

Enfin, notre analyse se fondera sur des concepts-clés — le concept d'attachement (aux diverses personnes de l'entourage), le concept d'engagement (par rapport aux institutions sociales), le concept de contraintes (causées par des structures d'encadrement — que nous empruntons (LeBlanc, 1983c) à la théorie de la régulation sociale

proposée par Hirschi (1969). Cette théorie tente d'expliquer la conformité en reconnaissant qu'au départ l'être humain est peu enclin à respecter les règles. Comment apprend-il à s'y conformer ? C'est par la réponse à cette question que la théorie de la régulation justifie sa contribution : la réponse est que tout dépend de la qualité de la socialisation. Le niveau de régulation sociale atteint est fonction du degré de maturité de chaque personne. L'atout majeur de cette théorie est qu'elle intègre plusieurs principes d'explication. Elle stipule en effet que la régulation s'opère à divers paliers : au palier social, à travers les notions de statut et de rôle, au palier psychosocial, à travers les notions de liens et de contraintes, et au palier psychologique, à travers la notion d'identité.

Précisons d'abord que le statut, attribué ou assumé, est l'un des importants mécanismes de régulation de la conduite dans la mesure où il se compose des normes qui orientent l'action des individus occupant tel ou tel rôle social et dans la mesure où il spécifie l'ensemble des manières d'agir qui, dans une société donnée, sont censées régir l'exercice d'une fonction particulière. Pour les adolescents, jusqu'à 16 ans tout au moins, le statut est attribué ; il s'agit de celui d'écolier, avec en plus les éléments de spécification qui découlent du niveau social atteint par les parents. En conséquence, dans la mesure où la socialisation aura permis au jeune de l'assumer, ce statut deviendra un bon mécanisme de régulation de la conduite. Par ailleurs, s'il n'est pas intégré, le jeune sera libre de s'engager dans la délinquance. En même temps, comme le statut de l'adolescent est partiellement déterminé par le statut social des parents (état civil, statut socio-économique, situation domiciliaire), un statut désavantageux peut représenter un des facteurs qui favorisent la délinquance.

Ensuite intervient la notion de liens. C'est par le degré d'engagement et d'attachement qu'ils créent entre l'individu et son environnement qu'ils deviennent un mécanisme puissant de régulation des penchants naturels. Ainsi, plus les liens sont forts entre une personne et son milieu social (parents, enseignants, amis), moins elle a de chances de commettre des actes qui nuiront au milieu dans lequel elle est engagée et auquel elle est attachée. En même temps, ces liens intimes sont renforcés par ce que nous avons appelé la contrainte sociale interne, soit l'incitation à se conformer qui découle de la croyance aux normes, et la contrainte sociale externe, soit la pression

qui émane des pairs, des parents et du système pénal. Ces influences astreignantes viennent renforcer l'effet exercé par les liens entre l'individu et son milieu.

[175]

Finalement, définie comme une période cruciale pour le parachèvement de l'identité et de l'autonomie, l'adolescence se caractérise souvent par son climat intense d'incertitude et de confusion. La conquête de l'identité requiert en effet une grande diversité d'acquisitions mettant en cause l'estime de soi, la compétence interpersonnelle, l'expression de la sexualité, la réaction à l'autorité, etc. Si l'adolescent ne peut se perfectionner suffisamment sur ces différents plans, son développement personnel sera insuffisant ; il aura alors de la difficulté à dégager et à consolider son identité ; son fonctionnement s'en ressentira, c'est-à-dire que son comportement sera davantage déterminé par ses impulsions et sera marqué par le recours à des solutions inappropriées. Pareille situation, qui correspond à ce que la terminologie nomme la « diffusion d'identité », peut se trouver maintenue ou aggravée par la faiblesse des liens interpersonnels et par une insertion insuffisante dans les rôles sociaux. Il va sans dire que toutes ces difficultés peuvent contribuer à provoquer et à nourrir la délinquance.

En ce qui a trait à l'acquisition d'un statut, à l'entrée en rôle et à la définition de soi, les auteurs de deux études importantes, ELLIOTT et Voss (1974) de même que BACHMAN et al. (1978), ont pu établir que le passage du monde de l'école au monde du travail constitue le changement structurel le plus important à la fin de l'adolescence, soit entre 15 et 18 ans, et que le fait de quitter l'école favorise la résorption de la délinquance, même si ceux qui quittent le plus rapidement sont aussi les plus délinquants ; les auteurs montrent que l'obtention d'un emploi est un puissant palliatif à l'activité délinquante, alors que le chômage produit l'effet inverse. Nos résultats vont dans le même sens : ils indiquent que la délinquance se résorbe le plus entre le milieu et la fin de l'adolescence, lorsque les jeunes raffermissent leur engagement dans le travail pour les décrocheurs, ou dans les études pour les écoliers, ce qui signifie que ce sont les inactifs chez les premiers et les désengagés chez les seconds qui sont les plus impliqués dans la délinquance (voir aussi PRONOVOST, 1979).

Ce qui surprend dans nos données, c'est que les autres variables structurelles, celles qui permettent de définir le type de famille et donc le type de statut transmis par les parents (grandeur de la famille, famille traditionnelle ou désorganisée, statut socio-économique, dépendance financière, etc.), apparaissent beaucoup moins influentes que le statut acquis par l'entrée dans le monde du travail en ce qui a trait à l'orientation de la délinquance au cours de cette période. En somme, une transition statutaire positive, dans le sens d'une réelle intégration au marché du travail, apparaît comme un frein indispensable à la conduite délinquante à la fin de l'adolescence et au début de l'âge adulte. Cette conclusion ne signifie aucunement que les handicaps structurels habituellement associés à la délinquance n'ont aucune valeur dans l'évolution de celle-ci ; elle signifie plutôt qu'il s'agit d'un facteur nouveau qui peut contrer l'impact de ces handicaps dans la mesure où il sera de force adéquate et où il pourra s'appuyer sur une véritable capacité de rendement chez le sujet (ce qui, évidemment, est loin d'être assuré avec les délinquants sérieux).

[176]

Si les variables structurelles ont fait l'objet de nombreuses investigations, surtout en ce qui concerne la délinquance officielle (voir FARRINGTON, 1979), les variables psychosociales ont par contre été négligées. Seuls les travaux de R. et S. JESSOR (1977) et de BACHMAN et al. (1978) présentent quelques données sur le développement psychosocial et sur ses rapports avec l'évolution de la conduite délinquante. C'est pourquoi nous avons tenté de recueillir le plus grand nombre possible d'informations sur les diverses facettes de ce développement. Nous analyserons dans les pages qui vont suivre la signification de bon nombre de ces observations.

Mais déjà, avec un certain recul, nous sommes frappés par l'évolution positive, durant l'adolescence, des sujets de l'un et l'autre échantillon, de telle sorte que, pris collectivement, ils manifestent une amélioration générale du fonctionnement psychosocial. Ce progrès se révèle de plusieurs façons, que ce soit par la réduction de l'activité délictueuse, par l'amélioration des performances scolaires ou professionnelles, par l'élargissement du champ relationnel, par l'accroissement de l'autonomie personnelle et sociale, et ainsi de suite, tout autant chez les uns que chez les autres. Il va sans dire que les deux groupes n'ont absolument pas le même point de départ : les adolescents

conventionnels se caractérisent par une famille traditionnelle intacte (parents vivant ensemble), restreinte (fratrie peu nombreuse), autonome économiquement et de statut social plus élevé ; les adolescents judiciairisés font partie beaucoup plus souvent d'une famille désorganisée, plus considérable, dépendante économiquement et de statut social plus faible. Malgré ces différences qui soulignent les handicaps majeurs des jeunes délinquants, il n'en demeure pas moins que la dynamique évolutive de l'ensemble des sujets s'affirme positive.

L'attachement aux personnes de l'entourage

À la mi-adolescence, un nombre passablement plus élevé d'adolescents conventionnels se montrent plus attachés à leurs parents (environ 15% de plus reconnaissent éprouver un attachement très marqué à leurs parents). Assez curieusement, lorsqu'on suit l'évolution de l'attachement aux parents à travers l'adolescence, il ressort chez les adolescents judiciairisés un effort sensible pour s'en rapprocher, alors qu'au contraire, chez les adolescents conventionnels, c'est la tendance à s'émanciper qui prime, c'est-à-dire la propension à se dégager du lien affectif ou peut-être à le transformer.

En ce qui concerne la communication avec les parents, autre fait étonnant, ce sont les adolescents judiciairisés qui saturent le plus la catégorie positive de cette variable : 71,6% d'entre eux parlent d'une communication marquée [177] avec leurs parents, contre 66,7% chez les adolescents conventionnels. Quant à l'aspect évolutif de cette communication, il s'avère similaire dans l'un et l'autre groupe.

C'est dans la qualité de l'atmosphère familiale que les adolescents conventionnels se montrent nettement plus avantagés que les adolescents judiciairisés : 72% des premiers qualifient de bonne et chaleureuse l'atmosphère qui règne dans leur milieu familial contre 54,4% des seconds ; à l'autre bout de la mesure, 12,8% des délinquants qualifient de détériorée l'atmosphère de leur foyer, contre seulement 3,5% chez les adaptés. Ainsi, pour ceux-ci il y a congruence entre l'attachement, la communication et l'atmosphère familiale, tandis que pour ceux-là il y aurait une sorte de clivage entre la communication avec les parents et l'ambiance du milieu familial.

Les deux échantillons, comme il fallait s'y attendre, se distinguent très nettement par leur attachement aux amis délinquants. En effet, alors que seulement 0,4% des adolescents conventionnels avouent un attachement marqué à des jeunes ayant commis des actes délictueux, ce pourcentage s'élève à 92,5% chez les adolescents judiciairisés ; d'autre part, 78,4% des premiers s'affirment faiblement attachés à de tels individus contre 1,3% seulement des seconds. Sur le plan évolutif, il est difficile de comparer les deux échantillons car les catégories utilisées n'ont pu être construites de la même façon. Cependant, les deux groupes manifestent une tendance majeure à réduire substantiellement l'attachement aux amis délinquants à la fin de l'adolescence. Il est donc fort intrigant de voir apparaître chez les adolescents socialisés plus d'individus qui affirment avoir un attachement marqué à l'endroit d'amis ayant fait l'objet d'une arrestation par la police (11,3% contre 9,7%). Ce qui semble se passer, c'est que les adolescents délinquants diminuent considérablement leur investissement affectif dans des amis délinquants, alors que dans l'autre groupe, même si les amis d'un certain nombre de ces sujets ont eu des démêlés avec la police, ceux-ci sont capables malgré tout de maintenir à leur endroit une relation d'amitié.

Quant aux relations avec les enseignants, une analyse rigoureuse des deux populations en présence s'est avérée difficile car seulement 33 adolescents judiciairisés ayant fréquenté l'école jusqu'à la fin de l'adolescence ont pu être rassemblés pour comparaison. Il est clair toutefois que plus de 60% des adolescents conventionnels entretiennent de bonnes et même de très bonnes relations avec leurs enseignants, alors que seulement 42,5% des adolescents judiciairisés qui fréquentent l'école peuvent en dire autant. Quant au mode d'évolution de ces relations, il n'a pu être mesuré que pour les adolescents du milieu libre : plus de 60% se situent dans les catégories supérieures, c'est-à-dire les catégories marquant le maintien de bonnes relations ou une amélioration des relations avec les enseignants, ce qui, implicitement, démontre la nécessité d'être en bons termes avec les enseignants pour rester à l'école et pour s'y adapter.

[178]

En ce qui concerne le respect des personnes en position d'autorité, il est davantage marqué durant la première partie de l'adolescence chez les adolescents conventionnels que chez les adolescents judiciairisés,

puisque 42,1% des premiers contre 6,5% seulement des seconds témoignent de ce type de respect. Dans la deuxième partie de l'adolescence, la situation change radicalement : 76,6% des seconds contre 32,6% des premiers affichent un respect important. Un tel revirement chez les délinquants tient-il à l'apparition à ce moment-là d'une sorte de survalorisation de l'autorité, aussi excessive qu'inattendue, qui aurait bien des chances d'être artificielle ou de découler d'un conformisme de façade ? Il est raisonnable de le penser. Quant aux sujets de l'autre groupe, ils restent constants avec eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils ont une appréciation mitigée de l'approche autoritaire, sans doute parce qu'ils sont capables de mieux reconnaître les avantages d'autres approches.

Les adolescents des deux échantillons évoluent donc sensiblement de la même manière pour deux des variables, soit les variables mesurant les relations avec les enseignants et avec les amis délinquants. Par ailleurs, les adolescents judiciairisés font preuve d'une nette propension à réorienter leur choix de relations dans un sens socialement approuvé. Il ne faut cependant pas oublier que le nombre de délinquants qui fréquentent l'école est peu élevé et qu'ils sont peut-être portés à compenser davantage que ceux qui ont cessé d'y aller. De même, il est à se demander si la diminution de l'attachement aux amis délinquants, quasi totale chez les jeunes judiciairisés, ne serait pas due au fait qu'un certain nombre d'entre eux étaient en internat durant l'intervalle entre les deux entrevues, ce qui a empêché nos sujets de les fréquenter. Chez les adolescents conventionnels, à l'exclusion d'une légère augmentation de ceux qui évaluent favorablement l'atmosphère de la famille, nous observons dans l'ensemble une baisse du nombre de ceux qui se sentent attachés à autrui, entre autres par rapport aux personnes en position d'autorité. Ce qui ressort somme toute, c'est que les liens des jeunes adaptés semblent s'améliorer en cours d'adolescence avec les personnes à l'extérieur du foyer et se relâcher avec les membres de la famille, ce qui est sans doute l'orientation adaptative la plus favorable puisqu'elle correspond aux nécessités de l'engagement dans le groupe social ; pour les inadaptés par contre, c'est un effort indifférencié, donnant même l'impression d'être excessif parfois, pour rétablir des liens avec à peu près toutes les personnes qui font partie de leur entourage et immédiat et éloigné.

En définitive, l'étude de l'intensité des diverses formes d'attachement établit strictement que les adolescents socialisés entretiennent, en plus grand nombre que les délinquants, des liens étroits avec les personnes significatives de leur entourage. À mesure qu'ils vieillissent, les premiers font preuve d'une capacité croissante d'orientation sélective de leurs investissements interpersonnels, tandis que les seconds semblent plus empêtrés dans une dynamique de rattrapage plus ou moins efficace en regard des exigences nouvelles résultant de leur maturation.

[179]

L'engagement dans les activités sociales

Les adolescents conventionnels se montrent beaucoup plus engagés que les adolescents judiciairisés dans des activités de groupe avec l'ensemble ou une partie des membres de leur famille. Près de 70% des premiers sont fortement et même très fortement engagés contre 42% des seconds. Sur le plan évolutif par contre, les délinquants manifestent comme précédemment une tendance plus forte à participer aux activités de leur famille ; c'est pourquoi ils sont plus nombreux à augmenter leur engagement dans ce type d'activités (45,7% contre 26,6%).

De même, l'engagement dans les activités de loisir s'avère beaucoup plus important chez les conformistes que chez les délinquants : presque deux fois plus de jeunes du premier groupe sont fortement engagés dans les loisirs organisés (67,4% contre 34,8%). De plus, sur le plan évolutif, les premiers tendent à maintenir leur engagement : 65,3% d'entre eux soit continuent à s'adonner modérément ou fortement à la pratique de tels loisirs soit augmentent cette participation ; chez les seconds, la tendance dominante observée va plutôt vers l'abandon des loisirs organisés (53,4%).

Par contre, les adolescents conventionnels se montrent beaucoup moins engagés dans le travail que les adolescents judiciairisés, puisque 42,2% des premiers se situent dans la catégorie « engagement faible » contre 14,8% seulement des seconds. Avec l'âge, les délinquants entrent sur le marché du travail beaucoup plus massivement que les conformistes (61% contre 37%), mais sans parvenir à acquérir une

grande efficacité puisque les seconds, une fois engagés dans le travail, sont beaucoup plus nombreux à maintenir et même à accroître un haut niveau d'engagement dans ce type d'occupation (86% contre 40%).

La flânerie ne caractérise que 10% des adolescents conventionnels contre 44% des adolescents judiciairisés. Sur le plan évolutif, les premiers maintiennent à 74,9% leur faible « pratique » de la flânerie ; les seconds ou bien diminuent leur fréquence d'utilisation d'un tel mode de comportement (33,2% des cas) ou bien le maintiennent à un faible niveau (42,3% des cas).

La comparaison des deux échantillons quant aux variables scolaires, bien que difficile en raison des motifs évoqués plus haut (surtout en matière de tendance évolutive), fait ressortir que la quasi-totalité (94,1%) des adolescents conventionnels se montrent fortement ou intensément engagés à l'endroit de l'école comparativement à 42% des adolescents judiciairisés encore à l'école. La catégorie du faible engagement reçoit seulement 1% des sujets du premier groupe contre 29% des sujets de l'autre groupe. Du point de vue évolutif, 90,9% des premiers augmentent ou maintiennent un engagement intense envers l'école, alors que 100% des seconds le diminuent.

[180]

Par ailleurs, la mesure portant sur l'adaptation à l'école révèle que près de la moitié (46,1%) des adolescents conformistes éprouvent des difficultés réelles d'adaptation, ce qui montre que l'école, même pour un sujet socialisé, peut être un cadre aléatoire de fonctionnement. Toutefois, un suivi de leur évolution scolaire permet de constater que cette inadaptation perd graduellement de l'importance, puisqu'elle diminue pour 36,3% d'entre eux et qu'elle se maintient à un faible niveau pour 22,1% ; conséquemment, à la fin de l'adolescence un total de près de 60% des sujets se considèrent adaptés à l'école.

En outre, quelque 73,6% des sujets de cet échantillon sont capables de bonnes ou de très bonnes performances scolaires. Si nous ajoutons les 24,4% qui qualifient d'appréciables leurs performances, il n'en reste que 2% à présenter de faibles résultats (notons que chez les jeunes délinquants qui fréquentent encore le milieu scolaire, 25% obtiennent de faibles résultats). Quant à la trajectoire des performances d'un niveau d'âges à l'autre, elle s'avère positive pour 76,2% des cas, 39,1% la maintenant favorable et 37,1% l'améliorant.

Par conséquent, en ce qui a trait aux manifestations d'engagement social, des différences cruciales opposent les deux échantillons. La première, et sans doute la plus significative, résulte du fait que les adolescents conventionnels valorisent fortement le rendement scolaire, intensifiant d'ailleurs leur degré d'engagement à mesure qu'ils avancent en âge, tandis que les adolescents judiciairisés tendent, eux, à quitter précocement l'école pour entrer sur le marché du travail ; chez les premiers, les liens croissants avec l'école ont comme effet direct de réduire l'inadaptation ... La deuxième différence porte sur la capacité des jeunes conformistes à s'engager massivement dans des formes de loisir structurées et à y demeurer actifs durant toute l'adolescence, tandis que le contraire prévaut chez les sujets judiciairisés. La troisième différence a trait à la relation flânerie - travail : très peu d'adolescents conventionnels se retrouvent au début de l'adolescence dans l'une ou l'autre de ces deux activités (respectivement 10% et 11%), bien que leur nombre en arrive presque à tripler à la fin de l'adolescence (25% et 30%) ; l'orientation évolutive est très différente chez les sujets délinquants, puisque tout en délaissant progressivement la flânerie en cours d'adolescence (de 44% au début à 24% à la fin), ils se dirigent massivement vers le travail dès la première moitié de l'adolescence (de 51% à 85%), malgré d'ailleurs un succès plus que mitigé.

En définitive, les sujets du premier groupe demeurent axés prioritairement sur l'école, la plupart ne s'adonnant ni à la flânerie ni à un travail rémunéré, et sont capables au fil des ans de faire preuve d'ouverture et de diversifier leurs expériences ; les sujets du second groupe, au contraire, délaissent l'école, les loisirs et même les activités de flânerie pour se lancer avec plus ou moins d'efficacité dans le travail, ce qui semble représenter, à moyen et à long terme, un véritable rétrécissement, sinon un appauvrissement, de leur champ d'expérience et de leur capacité d'adaptation.

[181]

Les contraintes sociales

L'indice comparatif de supervision des activités par les parents révèle que les adolescents conventionnels sont l'objet d'une surveillance parentale plus serrée que les adolescents judiciairisés. Soulignons également qu'à travers l'adolescence un nombre nettement plus grand des premiers (61% contre 31,6%) demeure sous une telle surveillance, malgré une augmentation du nombre des délinquants officiels dans la deuxième moitié de l'adolescence. Toutefois, le contrôle des activités et des fréquentations exercé par les parents des adolescents adaptés diminue nettement d'intensité à mesure que leur jeune avance en âge, alors que ce n'est pas vraiment le cas pour les sujets de l'autre groupe, même si ce contrôle était antérieurement assez faible ; les adolescents adaptés paraissent donc mériter et obtenir une plus grande confiance de la part de leurs parents à mesure qu'ils vieillissent.

En ce qui a trait aux punitions, les résultats font voir que les adolescents conventionnels sont moins punis que les adolescents judiciairisés et que cette différence persiste dans le temps : seulement 13% des premiers contre près de 40% des seconds continuent de se voir infliger des punitions à la fin de l'adolescence ; d'ailleurs, sur une base continue, 6,5% des adaptés sont punis contre 23,9% des inadaptés.

Ces deux mesures de contraintes nous amènent à déduire que les adolescents conventionnels bénéficient d'un meilleur encadrement que les adolescents déviants : les parents d'un plus grand nombre d'entre eux exercent, tout au long de l'adolescence, un contrôle et des directives ayant plus la forme d'une assistance éducative compréhensive que d'un mode impulsif et inconséquent de réaction.

Nous disposons en plus, mais uniquement pour le premier groupe, de trois mesures supplémentaires qui viennent éclairer l'ajustement des sujets aux exigences de la vie sociale : il s'agit de la réaction au contrôle imposé par l'école, de l'adhésion à la norme et de la perception du risque représenté par la délinquance. Pour la première mesure, un pourcentage limité de sujets (27%) ont révélé s'être vu imposer plus

jeunes des mesures contraignantes ou punitives ; le suivi témoigne cependant d'une diminution très marquée de la fréquence de ces interventions au fur des années. Pour la seconde, à part un petit groupe (15%) qui demeure « tiède », la grande majorité témoigne au départ d'une acceptation totale de la norme, qui ne fléchit pas par la suite ; cependant, en vieillissant, les sujets manifestent une tendance à tempérer l'intensité de leur adhésion, faisant sans doute preuve par là d'un meilleur discernement. Finalement, la troisième mesure nous amène à une constatation intéressante : un nombre passablement élevé d'adolescents estimaient au départ courir un risque élevé d'être arrêtés par la police s'ils commettaient des actes délictueux ; deux ans plus tard, ils ne perçoivent que peu ou pas de risques, ce qui témoigne d'une meilleure appréciation de la réalité, compte tenu du taux effectif de résolution des crimes.

[182]

Dans l'ensemble, pour les deux échantillons, nous observons au cours de l'adolescence un relâchement sensible de l'influence exercée par les contraintes sociales. D'autres auteurs arrivent à la même conclusion, dont Nesselrode et Baltès (1974) qui ont noté, durant la même période de la vie, une diminution de la puissance du surmoi et un accroissement de l'indépendance, ainsi que R. et S. Jessor (1977) qui dégagent, eux, la valorisation de l'indépendance, la réduction du temps d'exposition à l'influence parentale et le développement d'une capacité de critique sociale de plus en plus réaliste et réfléchie.

Nous avons en outre abordé cette question sous un autre angle, en identifiant les techniques de neutralisation, ou en quelque sorte d'auto-justification, utilisées par les jeunes eux-mêmes lorsqu'ils outrepassent les interdictions érigées par la société. Essentiellement, ces techniques consistent à recourir à des « rationalisations » pour légitimer leurs actes (du genre « la victime l'a cherché... », « elle est riche... », « elle a des assurances... », etc.) et pour mieux échapper ainsi aux conséquences sociales et psychologiques qu'ils entraînent. Ces techniques sont très peu employées par les adolescents conventionnels alors qu'elles sont tout à fait manifestes chez les adolescents judiciairisés. Bien qu'au début de l'adolescence cette mesure ne différencie pas tellement les deux groupes (c'est seulement sous la rubrique « faible utilisation » qu'un pourcentage un peu plus élevé d'adolescents conventionnels ressort), par la suite le groupe du Tribunal augmente substantiellement l'usage

de tels procédés (de 54% à 74%). De tels mécanismes semblent donc liés à la consolidation de la délinquance à travers le temps, les jeunes qui continuent de s'y adonner devant en somme s'imperméabiliser aux messages sociaux.

En résumé, si les adolescents conventionnels voguent vers une certaine autonomie sociale sans être obligés pour autant de sacrifier leur capacité de recevoir les messages normatifs ou leur adaptation sociale, les adolescents judiciairisés répondent assez mal à la nécessité de se soumettre aux contraintes et s'affirment plus ou moins aptes à remplacer les exigences sociales par des impératifs moraux endogènes ...

Le parallélisme entre développement psychosocial et évolution de la délinquance

Nous aurions pu faire l'analyse des rapports entre le développement psychosocial et l'évolution de l'activité délinquante selon les méthodes habituelles de corrélation entre les diverses mesures, d'abord entre les échantillons à la première et à la deuxième entrevues, ensuite pour chacun des échantillons pris séparément d'une entrevue à l'autre. Mais nous avons préféré emprunter une méthode mise au point par Davis (1968), pour créer une mesure d'évolution et de la conduite délinquante et du fonctionnement psychosocial. Cette méthode consiste à croiser, pour chaque variable, la donnée recueillie au temps 1 et la [183] donnée recueillie au temps 2, puis à placer ces diverses variables en convergence dans une analyse en quelque sorte contextuelle, et finalement à comparer d'un échantillon à l'autre les résultats obtenus. Une telle démarche (LEBLANC et al., 1978a, 1980) nous a permis de dégager des résultats particulièrement significatifs.

L'attachement

La mesure de l'attachement révèle clairement que les liens étroits avec des adultes et avec des pairs influents entraînent une réduction de l'activité délinquante. C'est chez les adolescents conventionnels que cet

effet se vérifie le mieux, surtout quand les personnes importantes sont les parents ou les enseignants, ou quand il y a un fort attachement au milieu familial. Fait intéressant dans ce groupe, même l'attachement à des amis délinquants, à condition qu'il ne dépasse pas un degré d'intensité modéré, suscite une diminution corrélative de l'agir délictueux, comme si ces jeunes s'affirmaient suffisamment ancrés dans leur orientation prosociale pour être en mesure de se rapprocher d'amis plus ou moins déviants tout en conservant, sinon en renforçant, leur progression dans le conformisme (sans doute en comprenant mieux ce que vivent ces amis et en raffermissant de ce fait leur propre choix). Par contre, comme nous nous y attendions, si leur délinquance est mise en relation avec le respect qu'ils manifestent à l'endroit des personnes en autorité, l'intensité de leur agir n'est pas plus forte lorsque le respect se situe à un niveau très bas, ni non plus en décroissance lorsqu'il apparaît élevé ; en outre, elle diminue substantiellement lorsque le respect prend à travers le temps la forme d'un sentiment mitigé, ou encore, contrairement à toute attente, lorsqu'il se dégrade. Ici, la réduction de la délinquance paraît donc découler d'une certaine capacité de jugement critique (ou plus exactement d'une capacité de mise à distance critique et d'autonomie) par rapport à l'autorité, ce qui ouvre d'intéressantes pistes de réflexion.

Chez les adolescents judiciairisés, il ne se dégage tout simplement pas de relation significative entre l'évolution de la délinquance et les variations de l'attachement aux personnes d'une part, et la qualité de la communication ou de l'ambiance familiales d'autre part. De plus, les variations dans les affinités à l'endroit des amis délinquants ne semblent pas entraîner de répercussions notables sur la délinquance, sauf lorsqu'elles diminuent substantiellement, ce qui provoque une régression sensible du niveau d'activité délictueuse. Quant aux attitudes de respect à l'endroit des personnes en position d'autorité, leur effet sur la délinquance apparaît surprenant : d'une part, dans une perspective diachronique, que ces attitudes évoluent négativement ou positivement, la production de délits n'en subit pas de contrecoups ; d'autre part, dans une perspective synchronique et de façon contradictoire, c'est à la fois lorsque le respect s'atténue pour les conformistes ou lorsqu'il se maintient élevé pour les anticonformistes que la délinquance évolue à la baisse. Sans doute s'agit-il, dans ce dernier cas, [184] de deux processus distincts capables d'entraîner un ralentissement de l'activité

délinquante, le premier parce qu'il repose sur une acceptation et une approbation moins spontanées, moins inconditionnelles, ou mieux, moins serviles de l'autorité, et donc sur un meilleur jugement et une plus grande capacité d'affirmation de soi, le second parce qu'il commande une valorisation induite de l'autorité qui finit par contraindre le sujet à renoncer à l'activité illicite.

En définitive, l'adolescent conventionnel, dont la délinquance est somme toute mineure, la voit augmenter ou diminuer au gré des divers liens d'attachement qu'il réussit à maintenir ou à resserrer avec les personnes significatives de son entourage. Par contre, l'adolescent judiciairisé, dont la délinquance est beaucoup plus compromettante, semble peu influencé par l'attachement aux parents, aux enseignants, voire aux amis délinquants, la seule influence réelle venant de son attitude de respect à l'endroit des personnes en autorité. Cette dernière observation est d'ailleurs particulièrement intéressante puisque, dans les deux groupes, le fait de développer une vision plus réaliste, c'est-à-dire un respect moins aveugle à l'endroit des représentants de l'autorité amène, comme effet tangible, une réduction de la délinquance ; le processus sous-jacent semble être ici celui de la transformation d'une image magique de l'autorité en perception plus nuancée et plus appropriée, permettant au sujet de mieux composer avec elle et de mieux s'ajuster aux exigences qu'elle formule.

L'engagement

La mesure de l'engagement est plus rentable. En effet, là où l'engagement s'accroît, la délinquance diminue. Chez les adolescents conformistes, l'amélioration globale de l'engagement scolaire tend manifestement à faire régresser la délinquance, alors que l'engagement dans le travail en est la principale cause chez les anticonformistes. Sur le plan familial, l'augmentation de la participation aux activités regroupant tous les membres de la famille tend à faire diminuer la délinquance des premiers, alors qu'il n'y a aucune relation (ou très peu) entre cette forme d'engagement et l'évolution de la délinquance des seconds. En fait, le pronostic le plus sombre pour les deux groupes s'établit en fonction de leur degré d'engagement dans les activités de

loisir, soit lorsqu'il demeure faible ou diminue chez les premiers, soit lorsqu'il diminue ou au contraire demeure important chez les seconds.

En ce qui a trait à la relation avec le statut social, notons que les adolescents judiciairisés ont tendance à quitter davantage l'école et à le faire plus tôt que les adolescents qui n'ont eu aucun contact avec la justice. Le nombre de décrocheurs scolaires n'est absolument pas comparable dans ces échantillons : alors que le groupe dit conventionnel ne compte que 12% de décrocheurs, le groupe judiciairisé dépasse 86%, dont plus de 4 sur 5 ont quitté l'école dès le milieu de l'adolescence. Nous pouvons donc affirmer à coup sûr que le [185] fait de passer en justice et l'abandon scolaire sont concomitants. Un autre aspect qui distingue encore ici de façon très marquée les deux groupes est le taux d'inactifs parmi les décrocheurs : parmi les 29 jeunes identifiés comme drop out chez les adolescents conventionnels, 38% seulement n'ont pas réussi à se trouver un travail stable ; dans l'autre échantillon, le pourcentage d'inactifs parmi les décrocheurs s'élève à 73%. Ainsi, obtenir et conserver un travail lorsque l'engagement dans la délinquance est important apparaît nettement plus difficile.

Bref, chez les adolescents conventionnels, le processus de régulation par lequel la délinquance est graduellement éliminée peut se résumer de la façon suivante : 1) une amélioration de l'attachement aux proches adultes (parents et enseignants) ; 2) un engagement plus intense à l'endroit de l'école ; 3) une meilleure compréhension des pairs, même s'ils sont déviants ; 4) une vision plus réaliste et plus objective des personnes en position d'autorité. Chez les adolescents judiciairisés, les acquis capables d'endiguer la délinquance sont moins nombreux et proviennent presque uniquement d'influences extérieures au milieu naturel ; ce sont : 1) l'amélioration des relations avec les détenteurs d'autorité ; 2) l'engagement dans le monde du travail. D'ailleurs, l'engagement envers les institutions sociales nous apparaît la composante-clé pour contrôler la conduite délinquante durant la deuxième partie de l'adolescence. Plus que l'attachement et indépendamment de celui-ci, l'engagement apparaît comme une dimension concrète sur laquelle les intervenants peuvent agir pour favoriser la résorption des activités délinquantes.

Les contraintes sociales

Les mesures portant sur les contraintes sociales révèlent que les adolescents conventionnels sont plus réceptifs aux effets bénéfiques des punitions que les adolescents judiciairisés. En effet, le recours à des punitions au milieu de l'adolescence entraîne chez les premiers une diminution de la délinquance plus importante que tout autre mode de réaction. Chez les seconds, au contraire et de façon sans doute assez logique, le recours aux sanctions exerce un effet nettement moins positif que leur suppression à ce moment-là, comme si ces jeunes avaient eu à subir précocement des punitions excessives dont la cessation à l'adolescence entraîne des effets bénéfiques et contribue à améliorer leur comportement. Ce qui est clair toutefois pour les deux échantillons, c'est que les sujets qui bénéficient d'une surveillance attentive de la part des parents au cours de l'adolescence, quelle que soit d'ailleurs la méthode employée par ceux-ci, présentent un meilleur pronostic.

En somme, les adolescents conventionnels, qui habituellement n'ont eu à subir aucun handicap structural, voient leur délinquance se moduler selon l'évolution de leurs liens sociaux. Malgré certains aléas, la plupart de ces liens prennent [186] la forme de solides amarres au groupe social ; par conséquent, grâce à une surveillance parentale de bonne qualité, à l'amélioration de l'attachement aux enseignants et de l'engagement à l'école, à une acceptation plus rationnelle de l'autorité, à un engagement plus lucide dans les relations interpersonnelles, à une prospective temporelle où s'intègrent de façon plus réaliste école et travail, ils en viennent à accroître leur adhésion aux normes, à affiner leur perception du risque, à endosser les attentes sociales et du même coup à éliminer les choix délinquants. En d'autres termes, ils entrent en société.

Les adolescents judiciairisés, tout en se caractérisant par des handicaps structuraux marqués et par des liens sociaux primaires (famille et école) assez relâchés et assez fragiles, voient eux aussi vaciller leur délinquance dans la deuxième moitié de l'adolescence. Ils s'efforcent en effet de réduire les tensions qu'ils subissent et de regagner une certaine normalité, d'abord en s'émancipant de la famille, ensuite en prenant de la distance par rapport aux pairs marginaux afin

de réduire l'influence de ces derniers, enfin en tissant de nouveaux liens avec des instances prosociales (marché du travail, employeurs, représentants de l'autorité, adultes à l'extérieur de la famille, etc.). Il est indéniable que dans ce groupe aussi des forces de régulation sociale sont à l'œuvre, qui s'efforcent d'amener une résorption de la délinquance et d'instaurer une plus grande efficacité adaptative ; les principaux leviers de ce rattrapage sont l'attachement à des modèles adultes significatifs, l'engagement dans une structure de travail et l'absence des techniques de neutralisation. Mais il demeure évident que les déficits à combler sont considérables et que les résultats de ces efforts demeurent souvent limités sinon précaires.

Esquisse d'une théorie de la transition

Au cours de l'adolescence, la délinquance « dérogatoire et incriminable » accroît sa progression jusqu'à 15 ans pour diminuer par la suite de façon sensible. Nous avons pu montrer que ce sont certains mécanismes, en particulier le passage du rôle d'élève à celui de jeune travailleur, l'obtention d'un emploi, l'acquisition d'un nouveau statut, et aussi la présence de liens psychosociaux assurant une sorte de soudure affective au groupe qui sont responsables de ce ralentissement. En fait, ces acquis sont si étroitement liés à la régulation de la conduite que nous pouvons affirmer qu'ils composent la trame même de la maturation sociale à l'adolescence.

C'est pourquoi ce que nous appelons une théorie de la transition — qui met l'accent sur la dynamique régulatrice provenant de l'entrée en rôle social, de l'attachement affectif à des personnes responsables et de la formation d'une identité sociale — nous apparaît primordiale tout autant pour comprendre les données du problème délinquant que pour trouver les solutions qui conviennent. En d'autres termes, la situation psychosociale de l'adolescent de même [187] que le niveau de développement de sa capacité participative constituent les référentiels majeurs pour rendre compte de l'orientation qu'il prend, ce qui veut dire que, pour expliquer théoriquement la délinquance à l'adolescence, il faut se centrer sur le développement psychosocial propre à cette période et insister sur les mécanismes de transition du statut psychosocial d'adolescent à celui d'adulte.

Puisque, chez la majorité des adolescents, l'agir délinquant se situe essentiellement au début et au milieu de l'adolescence et se résorbe par la suite, nous considérons tout aussi nécessaire d'explicitier non seulement la dynamique du passage à l'acte, mais aussi les mécanismes de résorption de la délinquance. Il appert que, chez l'adolescent qui n'est pas impliqué à fond dans l'activité délinquante, la résorption s'appuie avant tout sur une structure psychologique adéquate (nous y reviendrons au prochain chapitre), où la primitivité et l'antagonisme ne dépassent pas le seuil de la normalité. Cette résorption s'opère dans la mesure où l'engagement social se développe, où l'investissement scolaire ou professionnel est assumé et non pas imposé, et où des liens nouveaux se créent avec des pairs et des adultes socialement significatifs. Le terrain favorable que constitue la structure psychologique n'est pas suffisant s'il n'est pas enrichi par l'attachement et l'encadrement familiaux, supports indispensables au développement de nouveaux investissements sociaux. Ceux-ci sont par la suite tributaires, dans une sorte de dynamique circulaire, d'une consolidation de la structure psychologique et d'un affranchissement à l'égard de la tutelle parentale, mais sans coupure radicale toutefois.

Une des caractéristiques importantes de cette théorie de la transition, c'est qu'elle se situe dans le cadre d'un processus évolutif. L'existence de ce processus se démontre par le fait que le développement psychologique n'apparaît pas abrupt mais plutôt continu (des auteurs bien cotés comme R. et S. Jessor (1977) de même que Bachman *et al.* (1978) opinent dans ce sens). Nous avons eu l'occasion d'étudier plus en profondeur ce processus (Fréchette et LeBlanc, 1980) et de montrer que les retards accumulés par les délinquants plus sérieux risquent de n'être pour ainsi dire jamais rattrapés.

Une deuxième caractéristique majeure est la cohérence de la dynamique du développement, qui est telle que l'émergence de la conduite délinquante va de pair avec l'évolution des liens psychologiques et du statut social. La concomitance de ces diverses dimensions ne se dément pas, de sorte que tout est remis en question au même moment, que tout évolue parallèlement et que, si un nouveau statut est atteint, celui d'adulte, l'agir délinquant est immédiatement délaissé.

Pareille théorie permet aussi de comprendre pourquoi un groupe minoritaire de jeunes délinquants s'enlise dans la délinquance. Le

potentiel de transition de ces jeunes est très appauvri, en raison d'abord de leurs handicaps structurels profonds et ensuite de leurs liens à la fois ténus et précaires avec l'entourage (l'attachement, l'engagement et les contraintes sont faibles sinon [188] absents). Dans une telle situation, les forces qui permettent le succès de la transition, à savoir l'attachement aux adultes et l'investissement dans le travail, peuvent difficilement avoir une emprise solide. Les succès seront rares pour ces jeunes et l'enracinement dans la délinquance deviendra la voie la plus facile (voir Fréchette et Leblanc, 1980 ; Lagier, 1979). Ces jeunes délinquants ne sont pas soumis aux forces régulatrices habituelles et, même si leur productivité délinquante bénéficie d'un répit à la fin de l'adolescence, elle se caractérise par une aggravation des formes d'agir lorsqu'elle reprend de la vigueur à l'âge adulte.

Au terme de cette section sur le développement psychosocial et l'évolution de la délinquance durant l'adolescence, nous affirmons à nouveau notre conviction que les études longitudinales sont la clé de voûte de la compréhension du phénomène. Cette clé sera d'autant plus efficace si, grâce à ces études, on arrive à construire une théorie de la transition statutaire capable d'expliquer les différentes étapes que l'adolescent doit franchir et qui lui permettront, tels des paliers de décompression, d'émerger dans la condition d'adulte en préservant son intégrité psychologique. Les Glueck, il y a déjà un demi-siècle, avaient signalé l'importance capitale de la démarche longitudinale, mais il faut reconnaître que depuis ce temps les progrès se sont faits rares dans cette direction.

LES FACTEURS SOCIOCRIMINOGENES : UN BILAN

[Retour à la table des matières](#)

Tout au long de ce chapitre, nous avons traité des facteurs criminogènes de milieu, que ce soit le milieu inéluctable, le milieu partagé ou le milieu subi. Nous avons aussi décrit le développement psychosocial de l'individu au cours de l'adolescence de même que ses rapports avec l'évolution de la conduite délinquante. Que retenir de ce vaste ensemble de faits ?

Deux conclusions s'imposent d'emblée. La première, qui se dégage des analyses transversales, c'est que les facteurs de milieu s'articulent dans un système causal dont la logique est facile à identifier et dans lequel ils jouent chacun un rôle spécifique. La deuxième, qui émerge des analyses longitudinales, établit que le rôle de chacun des facteurs de milieu change avec le temps et que l'ampleur de l'activité illicite suit les transformations qu'ils subissent. Élaborons chacune de ces conclusions.

Le rôle spécifique des facteurs

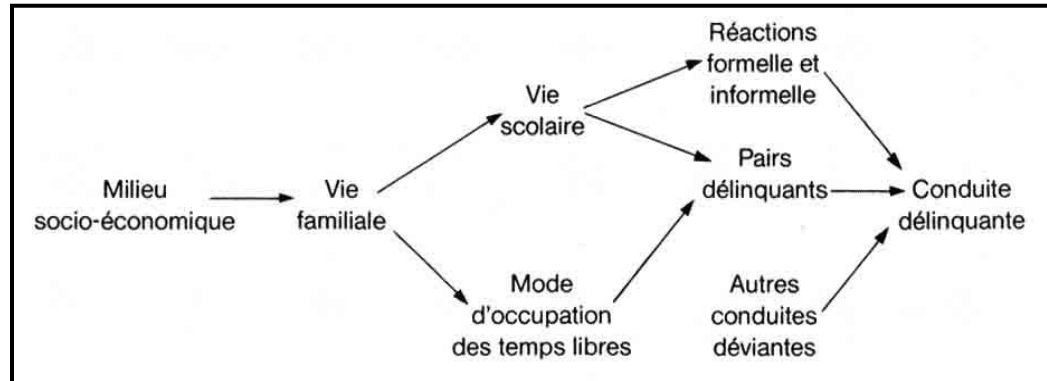
Le rôle de chacun des facteurs criminogènes de milieu peut être apprécié selon deux perspectives : leur portée sur la conduite antisociale et leurs interrelations. [189] Selon la première perspective, la réaction sociale formelle et surtout informelle, centrée sur des punitions et des sanctions, peut se solder par deux effets contradictoires : si elle est réfléchie et opportune, elle représente le dernier rempart contre la conduite délinquante ; si elle est maladroite ou intempestive, elle joue en quelque sorte le rôle de catalyseur du potentiel antisocial qui s'est accumulé.

Ce qui favorise le plus un tel déclenchement de l'activité délictueuse à l'adolescence, c'est la présence d'autres conduites marginales ou déviantes qui composent une sorte de bouillon de culture dans lequel le virus délinquant se met à proliférer. En même temps, de façon moins directe, l'école peut jouer le rôle déterminant d'amplificateur de l'inadaptation, puisqu'elle peut devenir pour le jeune une source majeure de dysfonctionnalité à la fois psychologique et sociale. La famille, qui exerce une influence plus diffuse, peut elle aussi accroître la probabilité d'apparition de la délinquance chez le jeune dont elle a mal réussi la socialisation ; toutefois, elle ne peut à elle seule engendrer la délinquance et son impact criminogène doit être renforcé, tout en s'y trouvant répercuté, par des facteurs comme l'inadaptation scolaire, une occupation marginale des temps libres et la fréquentation de pairs délinquants (ceux-ci suscitant même un accroissement déterminant du facteur de risque). Finalement, l'influence du milieu socio-économique est faible mais réelle et introduit, à titre de condition prédisposante, un risque supplémentaire.

En somme, les facteurs de milieu peuvent être ordonnés comme suit selon la force de leur impact sur la délinquance : au premier degré de détermination effective apparaissent la fréquentation de pairs délinquants et l'adoption d'autres formes de conduite déviante ; au deuxième degré se situe la réaction sociale négative, surtout de caractère informel ; au troisième degré intervient l'école et ses problèmes ; au quatrième degré arrive la mauvaise occupation des temps libres ; au cinquième degré se dessine l'influence insidieuse des déficiences d'encadrement dont la famille est responsable ; finalement, au sixième et dernier degré transparaît l'effet diffus des conditions socio-économiques défavorables (voir les analyses de Biron et LeBlanc, 1981).

Selon la seconde perspective, qui met en relief l'articulation des facteurs entre eux, l'enchaînement criminogène spécifique se confirme et la poussée vers la perpétration de délits devient de plus en plus forte à mesure que s'additionnent les facteurs inclus dans ce processus. Les deux premiers facteurs, soit le milieu socio-économique et la famille, font figure de conditions prédisposantes mais non rigoureusement déterminantes dans l'apparition de la délinquance (signalons que c'est à travers la famille que les influences négatives du milieu social vont exercer un impact criminogène sur l'enfant). Deux autres facteurs à portée criminogène à peu près équivalente, soit l'école et les temps libres, peuvent être qualifiés de conditions précipitantes, véritablement capables d'amplifier la poussée dynamique vers la délinquance. Quant aux derniers éléments, soit les contraintes sociales formelle et informelle, le groupe des [190] pairs délinquants et les autres manifestations déviantes, ils constituent des facteurs d'influence directe, c'est-à-dire capables, tous les trois également, de jouer le rôle de véritables déclencheurs de l'agir.

Figure 4.4.
L'ARTICULATION
DES FACTEURS SOCIOCRIMINOGENES



Ce qu'il importe de souligner pour bien comprendre le lien dynamique entre ces trois ordres d'influence, c'est que les facteurs moins directement associés à la délinquance ne peuvent agir que par le truchement des facteurs dont l'effet est plus spécifique : les facteurs précipitants s'inscrivent dans ce processus comme des traducteurs et des transformateurs des facteurs prédisposants (en effet, ce qui peut être appelé l'énergie de propulsion vers la délinquance se « transforme » et du même coup prend un nouvel élan), et les facteurs directs font de même pour les facteurs précipitants, les trois étant cependant nécessaires pour produire le résultat final (voir le schéma de la figure 4.4.).

Des interactions qui évoluent

Nos observations sur le développement montrent aussi que l'importance des différents facteurs de milieu change au cours de l'adolescence et que leurs combinaisons se modifient. C'est ainsi que l'influence négative de la famille tout comme celle de la réaction sociale informelle perdent du poids, alors que les conditions défavorables du milieu, l'inadaptation à l'école et les pairs délinquants accroissent leur effet.

Ce qui est encore plus intéressant, c'est la façon dont la conduite délinquante obéit aux modulations du développement psychosocial.

Lorsque les adolescents réussissent graduellement à s'émanciper de leur famille et à entrer en société, du même coup la délinquance se résorbe. Lorsque l'attachement aux adultes extérieurs à la famille acquiert de l'importance, que l'engagement dans le travail devient plus intense, que les pairs marginaux perdent de l'influence [191] et que les normes sociales sont mieux acceptées et mises en pratique, à nouveau la délinquance diminue. Même pour les délinquants plus graves, il y a de l'espoir malgré les handicaps qui les caractérisent, car de nouvelles sources de régulation de la conduite délinquante peuvent surgir tout au long de l'adolescence. Cette conclusion nous amène non pas à nier l'impact que les difficultés précoces peuvent exercer mais à signaler que les délinquants, comme les autres adolescents, sont soumis constamment à des pressions régulatrices qui peuvent avoir un effet bénéfique.

Évidemment, pour cette dernière catégorie de délinquants, il ne faut pas minimiser l'importance du rattrapage à effectuer. Nos données établissent que les délinquants typiques sont fondamentalement aux prises avec une véritable corrosion des fonctions d'échange, qui ne peut rendre que très difficile leur intégration à des structures sociales, avec un affaiblissement marqué de leur capacité de se lier à autrui, une intolérance aux contraintes et aux exigences même les plus élémentaires de la collectivité, et enfin un désaveu des modes conventionnels de réaction qui les pousse à se réfugier dans des groupes marginaux et à rechercher l'excitation de l'affrontement avec les instances sociales ; toutes ces lacunes taxent lourdement leur apprentissage de la vie de groupe et favorisent grandement l'apparition sinon la consolidation de modes de fonctionnement délinquants. Ainsi se démarque un groupe dont le profil est clairement dyssocial, qui constitue à coup sûr la cible prioritaire de nos interventions et sur lequel nous nous attarderons dans les chapitres subséquents.

[192]

[193]

Délinquances et délinquants

DEUXIÈME PARTIE LES FACTEURS CRIMINOLOGIQUES ACTIFS

Chapitre 5

DE L'ÉGOCENTRISME À L'ALLOCENTRISME

[Retour à la table des matières](#)

[INTRODUCTION](#)

[LES DIMENSIONS DE LA PERSONNALITÉ](#)

Le schéma normatif du développement
Les dimensions structurales de la personnalité

[DE L'ADOLESCENT CONVENTIONNEL AU JEUNE DÉLINQUANT](#)

Le profil de personnalité des adolescents conventionnels
Les traits de personnalité et la conduite délinquante
Les adolescents conventionnels et les adolescents judiciairisés
La personnalité comme assise de la conduite délinquante

[LES TRAITS DE PERSONNALITÉ DES DÉLINQUANTS](#)

Le seuil normatif
L'intensification de la délinquance
Une mesure de la délinquance
Des covariations remarquables
Une explication satisfaisante
Une personnalité égocentrique

[LA PSYCHOCRIMINODYNAMIQUE](#)

[VERS UNE SOCIOPATHIE](#)

[194]

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

Après s'être centrés sur les facteurs criminogènes de type social, nous portons maintenant notre attention sur les facteurs de personnalité qui déclenchent et soutiennent l'agir antisocial des mineurs. C'est toute la question de la psychocriminogénèse que nous abordons, et le principal objectif consiste à identifier les traits dits psychologiques qui sont prédominants chez les délinquants.

Depuis une cinquantaine d'années, le développement de nos connaissances dans ce domaine s'est effectué grâce, principalement, à trois types de démarches : d'abord les études sur des sujets criminalisés, menées par des chercheurs d'inspiration psychanalytique tels ALEXANDER et HEALY (1935), FREIDLANDER (1947), KLEIN (1955), LAGACHE (1951), MAZEROL (1977) etc., ensuite les études sur la dynamique du passage à l'acte, où se sont illustrés DE GREEFF (1947, 1955), AICHORN (1935), ANDERSEN (1963) et d'autres, et enfin les démarches à orientation phénoménologique avec des auteurs comme DEBUYST (1960, 1971), HESNARD (1963), YOCHELSON et SAMENOW (1976), etc. Les données cliniques que ces travaux ont permis de mettre à jour sont très bien synthétisées dans le « concept du noyau central de la personnalité criminelle » de PINATEL (1963) et dans le « syndrome du psychopathe » décrit par MCCORD (1956, 1982).

Par ailleurs, selon une approche plus expérimentale, divers tests de personnalité ont fait ressortir les caractéristiques psychologiques communes aux sujets délinquants. Les recensions des nombreuses études sur le sujet, réparties sur plus de quatre décennies ³⁴ montrent régulièrement des différences entre délinquants et non-délinquants. Il devient ainsi clair que des traits de personnalité bien précis sont présents chez les individus antisociaux.

³⁴ Travaux de Schuessler et Cressey, 1950 ; Waldo et Dinitz, 1967 ; Tennenbaum, 1977 ; Harris, 1979 ; Lagier, 1980 ; Farrington *et al.*, 1982.

Au Québec, IRVINE (1948) et BEAUSOLEIL (1949) ont manifesté les premiers leur intérêt pour la personnalité des jeunes délinquants les plus difficiles, dans certains travaux cliniques et expérimentaux. Par la suite, un courant psychodynamique et clinique s'est développé grâce, entre autres, aux contributions de MAILLOUX (1971) et LEMAY (1973). Enfin, de multiples études de psychocriminologie différentielle se sont succédé, comme le montre la recension de LEBLANC (1985b) où sont dénombrées une quinzaine d'analyses évaluant les délinquants au moyen de tests projectifs, semi-projectifs ou objectifs, et plus d'une soixantaine comparant des délinquants et des non-délinquants.

C'est dans le prolongement de ces acquis remarquables en psychocriminologie depuis les cinquante dernières années que nous avons recherché à notre tour les composantes de la personnalité les plus susceptibles d'éclairer le [195] penchant au crime et de prédire son évolution. Si les facteurs sociaux fournissent le terrain propice et jouent même le rôle de déclencheurs de l'activité délictueuse, c'est en regardant du côté des facteurs de personnalité que nous estimons avoir le plus de chances d'approfondir la réalité délinquante, par la mise en lumière des structures opérantes qui sous-tendent l'enracinement dans la délinquance.

LES DIMENSIONS DE LA PERSONNALITÉ

[Retour à la table des matières](#)

L'être humain se trouve, de par sa condition sinon de par sa nature même, voué à la communication, à la relation et à l'échange avec autrui (FRÉCHETTE, 1977). Les phénoménologues français ont soutenu et développé ce point de vue avec beaucoup de clairvoyance. C'est ainsi que MERLEAU-PONTY (1957), parlant de l'activité cognitive chez l'homme, précise que « celui-ci est condamné au sens », qu'il est destiné à toujours exprimer quelque chose pour quelqu'un et que doit germer en lui, comme si c'était une détermination stricte, la conscience intentionnelle vers autrui, ce qu'il nomme « une pulsion existentielle primordiale déjà structurante, déjà donatrice de sens... » Dans le même ordre d'idées, HESNARD (1959) souligne que « ... la socialité naît avec le psychique, dont elle est normalement indissociable » et il ajoute que

« nous portons le social en nous, qui existe sourdement et comme sollicitation permanente ».

Adoptant cette perspective, qui se trouve d'ailleurs étayée par la psychologie du développement, nous avons voulu inscrire au cœur de notre démarche la vocation foncièrement sociale de la personne humaine, vocation qui impose à chacun, comme champ inéluctable d'existence et aussi comme source de dépassement de soi, le monde des autres. C'est pourquoi nous faisons appel au concept-clé d'**allocentrisme**, dans lequel se trouvent privilégiées, sous un premier aspect découlant de l'étymologie du terme, une référence au mouvement vers ce qui est différent de soi, c'est-à-dire vers ce qui est à l'extérieur de soi, et sous un second aspect que nous accentuons intentionnellement, une connotation exprimant la disposition à s'orienter vers les autres et une capacité de s'intéresser aux autres pour eux-mêmes. Comme on peut le constater, le terme devient l'antonyme d'**égocentrisme**, qui réfère au besoin de tout, rapporter à soi et de favoriser obligatoirement l'intérêt qu'on se porte à soi-même, qui traduit en , somme une sorte de centration excessive sur sa propre personne, rigide et univoque. Se caractériser par l'allocentrisme, c'est donc se tourner vers les autres, c'est s'ouvrir à eux, c'est pouvoir accéder à la capacité d'altruisme, mais c'est aussi plus fondamentalement s'exprimer comme humain en laissant se déployer ce que les phénoménologues appellent l'intersubjectivité, cette sorte d'élan incoercible qui porte chaque être humain vers les membres de sa propre espèce.

[196]

Le schéma normatif du développement

Dans la marche vers l'allocentrisme, qui se fait par l'éclosion des structures virtuelles dont nous venons de parler et sous la pression du milieu humain ambiant, les premières étapes du développement de l'enfant jouent un rôle crucial (voir la démonstration de WHITE, 1974), exerçant une influence décisive sur tout son devenir, puisque c'est à ce moment-là que se fixent de façon quasi permanente les patrons dominants de réaction qui marqueront sa personnalité. On doit retenir

par ailleurs l'importance de la notion dialectique défendue par les tenants de l'épigénèse probabiliste ³⁵, selon laquelle le développement est profondément influencé par l'action ou le mouvement dynamiques de l'individu lui-même, ce qui implique que les structures acquises sont la conséquence des choix et de l'activité de ce dernier plutôt que le produit d'une prédétermination stricte.

Lorsqu'on parle de structuration de la personnalité, et c'est FRÉCHETTE (1977) qui fait le point là-dessus, il faut garder à l'esprit que l'être humain naît avec un plan directeur, sorte de cadre génotypique qui fixe les grandes lignes de son cheminement et qui demeure constant pour tous les membres de l'espèce. À l'intérieur de ce cadre, les acquisitions varient fortement, compte tenu des potentialités et des expériences particulières de chacun. C'est surtout le rythme d'évolution qui est affecté par ces variations, c'est-à-dire que les conditions individuelles internes et externes peuvent accélérer, retarder ou fausser le processus, mais que celui-ci reste assujéti au schéma général de développement. De plus, il semble raisonnable d'affirmer qu'il s'agit d'un processus plutôt discontinu, qui n'obéit pas à un principe de croissance quantitative linéaire mais qui se déroule plutôt en phases successives et qualitativement distinctes, le contenu des phases postérieures n'étant pas nécessairement préfiguré dans celui des phases antérieures, et qui peut subir des bonds en avant plus ou moins prévisibles. C'est ce qui fait qu'il n'est pas toujours possible, comme nous le mentionnions dans le chapitre précédent, d'établir des liens directs entre les éléments d'un moment de la vie et ceux d'une période ultérieure. En outre, il ne faut pas oublier que chaque étape est influencée par une propension intrinsèque à modifier sa propre expérience selon un mode singulier et original, la créativité trouvant place dans les séquences du développement. Toute approche intégrale de la personnalité doit donc être à la fois épigénétique et structurale.

C'est pourquoi une telle approche doit toujours être envisagée à la lumière de deux notions fondamentales, le développement d'abord et la structure ensuite, qui sont complémentaires. La première, compte tenu des contraintes de temps et de rythme imposées par le schéma normatif de base, concerne le niveau d'évolution atteint, alors que la seconde met en cause les traits dominants [197] d'un individu à un moment donné

³⁵ Escalona, 1968 ; Piaget, 1954 ; Kagan et Moss, 1969-1983 ; Kagan, 1984.

de sa vie. Les deux, sous leur perspective propre et à plus forte raison; Côté *et al.*, 1978), d'une part toute une gamme de manifestations distinctes, autant adaptatives que pathologiques, peuvent se rattacher à un même niveau de développement — ce que la théorie de la maturité interpersonnelle (WARREN, 1966) illustre très bien —, d'autre part diverses structures de personnalité peuvent se profiler derrière un mode particulier de fonctionnement, par exemple derrière la délinquance. Chaque être demeure, sous cette double perspective, une réalité complexe et il va sans dire qu'il n'est jamais facile d'en rendre compte.

Comme notre démarche se limite à l'adolescence, nous privilégierons la dimension structurale dans nos analyses et, plus spécifiquement, nous nous concentrerons sur les modes de fonctionnement de l'adolescent conventionnel comparativement à ceux de l'adolescent judiciairisé. Il est évident toutefois que les traits dégagés prennent souche dans les antécédents de chaque individu. Les deux fenêtres sont donc importantes, soit d'abord la fenêtre développementale qui permet de comprendre comment chaque caractéristique s'inscrit dans le prolongement d'un vécu, soit ensuite la fenêtre structurale qui s'ouvre sur la façon dont s'organise la vie psychique. Même en nous centrant sur la seconde, nous resterons sensibles à l'importance de la première.

Les dimensions structurales de la personnalité

Vouloir rendre compte de la personnalité en faisant appel à un nombre limité de mesures de type psychométrique apparaît certes comme une entreprise périlleuse. Cependant, compte tenu de la tradition en psychologie de la personnalité, pareille approche nous semble tout à fait valable, surtout lorsqu'elle se situe dans un cadre théorique d'ensemble qui propose plusieurs dimensions rigoureusement définies.

Dans une première élaboration conceptuelle (FRÉCHETTE, 1977), six grands secteurs de référence ont été identifiés, soit les secteurs psychosocial, psychorelationnel, psychomoral, psychoaffectif, psychosexuel et psychocognitif. Compte tenu des mesures à notre disposition et aussi des travaux effectués en psychocriminogénèse au

cours des dernières décennies, nous avons choisi de nous concentrer sur trois d'entre eux : il s'agit des secteurs *psychosocial*, *psychoaffectif* et *psychorelationnel*, qui réfèrent respectivement au développement d'une mentalité et d'une « fonctionnalité » sociales, à la capacité d'investir émotivement le monde ambiant, et à la faculté de s'affilier à autrui ; le secteur *psychocognitif* aussi été touché, mais strictement sous l'angle du rendement intellectuel.

[198]

Pour rendre opérationnels les secteurs retenus, nous avons créé six paramètres : la primitivité et l'hyposocialité pour le secteur psychosocial, l'insécurité et la négativité pour le secteur psychoaffectif, l'isolement pour le secteur psychorelationnel et la faiblesse intellectuelle pour le secteur psychocognitif. Chacun de ces paramètres s'appuie sur des indices de mesure provenant des tests passés aux sujets : l'échelle d'anxiété IPAT de CATTELL et SHÉIER (1952), les inventaires de personnalité de JESNESS (1971) et EYSENCK (1959), la mesure de socialisation de GOUGH (1969), l'inventaire des figures-rôles de KELLY (1955) et

Tableau 5.1.
LES DIMENSIONS DE LA PERSONNALITÉ
ET LEURS MESURES

Secteurs	Paramètres	Traits secondaires	Indices de mesure
Psychosocial	1) <i>Primitivité</i>	Égotisme Fatalisme Irréalisme	Autisme Psychotisme Orientation vers les valeurs de classes inférieures Délinquance Immaturité Refolement Faiblesse du moi
	2) <i>Hyposocialité</i>	Concept de soi diffus Inefficience sociale	Mésadaptation sociale Désocialisation Indice d'asocialité
Psychoaffectif	3) <i>Insécurité</i>	Anxiété Sentiment d'aliénation Repliement	Anxiété sociale Névrotisme Anxiété totale Aliénation Retrait Déni
	4) <i>Négativité</i>	Alloagressivité Suspicion Alloplastie	Aggressivité manifeste Tendance paranoïde Extraversion
Psycho-relationnel	5) <i>Isolement</i>	Appauvrissement interpersonnel	Dissemblances perçues par rapport aux figures-rôles
Psycho-cognitif	6) <i>Faiblesses intellectuelle</i>	Subnormalité	Quotient intellectuel non-verbal

[199]

le test d'intelligence de KELLOG et NORTON (1966). Nous définirons d'abord chaque paramètre pour ensuite préciser les mesures dont ils sont issus (voir le tableau 5.1.).

La **primitivité** correspond à un mode de fonctionnement marqué par des mécanismes rudimentaires et à orientation régressive, telles la tendance à donner aux besoins personnels une priorité stricte, l'absence de distance critique, l'entraînabilité et l'imprévisibilité, l'intolérance à la tension, l'inadaptation à la durée, etc. L'individu « primitif » dispose de peu de critères d'évaluation et fait primer la recherche du plaisir, la satisfaction immédiate, les impressions superficielles, les attraits momentanés ... Sa capacité de canaliser l'énergie dans des voies réalistes et constructives est nettement insuffisante, ce qui a un double effet : déclencher le recours à des solutions d'urgence, de différents ordres, comme la fabulation, la perte de contrôle, l'opportunisme, le cynisme, etc., et conduire l'individu à organiser son agir presque uniquement en fonction du court terme, puisque c'est le concret, les résultats visibles, l'action instantanée qui sont recherchés ; il en résulte un morcellement, sinon une incohérence inévitable dans ses séquences d'activité et dans son système de valeurs.

Trois traits secondaires étoffent cette dimension, soit l'égotisme, le fatalisme et l'irréalisme. L'*égotisme* résulte de la persistance du narcissisme infantile et se traduit par une vision du monde où domine l'extérodétermination, le sujet considérant les normes et les interdits comme des contraintes strictement exogènes, d'où l'autolégitimation, la faiblesse des impératifs moraux personnels, la dévalorisation d'autrui et la fausse image de soi ; ce trait est mesuré par les échelles d'autisme (inventaire de Jesness) et de psychotisme (inventaire de personnalité d'Eysenck). Le *fatalisme* réfère à une position où dominant dureté et cynisme, avec la conviction envahissante de l'échec, la dévalorisation de soi et la méfiance qui se profilent derrière et qui empêchent la personne d'adhérer au système social et de partager avec les autres (sur le plan symbolique surtout, c'est-à-dire sur le plan des valeurs) ; ce trait est mesuré par l'échelle d'orientation vers les valeurs de classes inférieures de Jesness et par l'échelle de délinquance d'Eysenck. Enfin, l'*irréalisme* correspond à une mauvaise organisation dynamique de la personnalité centrée d'abord sur une vision artificielle et imprécise de la réalité, ce qui rend le sujet inapte à bien conceptualiser ce qu'il vit,

et ensuite sur un contrôle de l'énergie trop fluide qui le rend instable, imprévisible, démissionnaire ; ce trait ressort principalement dans les échelles d'immaturité et de refoulement de Jesness, et secondairement dans la sous-dimension « faiblesse du moi » de l'échelle d'anxiété de Cattell et Shéier.

Le second paramètre, l'**hyposocialité**, met en cause une sorte d'inaptitude profonde devant les exigences et les contraintes de la vie de groupe. Cette inaptitude signifie d'abord que le sujet a énormément de difficultés à s'évaluer dans sa réalité propre, les manifestations de ses besoins demeurant en grande partie — et dans leur nature et dans leur intensité — irrecevables par les instances sociales et donc sources majeures d'insatisfaction pour lui ; elle indique [200] ensuite qu'il est aux prises avec une incapacité majeure de se représenter correctement les autres, autant par rapport au recul empathique nécessaire pour bien appréhender ce qu'ils sont que par rapport à la jonction sympathique qui permet d'accueillir ce qu'ils ressentent. Il en résulte une tendance à se couper du monde, le sujet s'enfermant dans un subjectivisme qui devient vite limité sinon malsain. Le prix à payer est en effet très lourd puisque les sentiments d'appartenance, les mécanismes de participation et, plus en profondeur, les structures mentales qui portent la capacité sociale s'appauvrissent considérablement. Et ce qui risque alors de surgir, c'est la propension à agir sans se soucier des autres ou, pire encore, à les prendre comme cible.

Deux traits soutiennent l'hyposocialité. Le premier est le concept de soi diffus, où domine une très forte ambiguïté comportant d'une part des doutes marqués sur soi, sur sa capacité et son intégrité, et d'autre part, probablement pour compenser tout cela, des sentiments survoltés d'antagonisme, d'opposition, d'indépendance ; il en découle chez le sujet deux problèmes majeurs, d'abord une hostilité intense à l'égard d'autrui et ensuite une conscience sociale tout à fait inadéquate, comme si la première embrouillait voire paralysait la seconde. On comprendra aisément que la présence d'un tel trait ne puisse favoriser ce que MEAD (1934) appelait une « vision adéquate de soi en tant qu'objet social ». Deux mesures sont en jeu ici, soit l'échelle de mésadaptation sociale de JESNESS et l'échelle de socialisation de GOUGH (1960). Quant au second trait, l'inefficience sociale, il concerne directement l'incapacité de fonctionner de façon appropriée ; la mesure, appelée par JESNESS l'« indice d'asocialité », porte en effet sur la propension générale du

sujet à résoudre les problèmes sociaux et personnels en faisant appel à des modes de réaction qui échappent aux coutumes et aux règles sociales ; il s'agit d'une orientation dynamique où la « solution sociale » est constamment écartée, contournée et dévaluée.

Les deux paramètres qui représentent le secteur psychoaffectif sont l'insécurité et la négativité. L'**insécurité** résulte de la prédominance d'une dynamique d'alarme à l'intérieur du sujet, de telle manière que l'énergie des pulsions se trouve sapée et tend à se retourner contre l'individu lui-même, entraînant ce que nous appelons des tensions de division, c'est-à-dire une sorte de malaise ou d'inconfort intrasubjectif virulent, des sentiments d'inquiétude et de vulnérabilité entremêlés et la peur de perdre le contrôle de soi, qui l'obligent à se refermer, à se détacher, voire à devenir rébarbatif... La **négativité** renvoie, quant à elle, à une attitude profonde de désaffection hostile face aux autres et en même temps de véritable opposition à leur endroit. Cette réaction a comme toile de fond une propension acquise à s'exprimer avant tout dans et par l'action ; elle est commandée principalement par des sentiments d'irritation ou de colère vengeresse que le sujet a accumulés contre les gens, ceux-ci ayant d'ailleurs tendance à être perçus comme inamicaux, antagonistes ou menaçants.

L'insécurité s'appuie sur trois traits secondaires, soit l'anxiété, le sentiment d'aliénation et le repliement. L'anxiété révèle un vif sentiment d'inconfort personnel qui s'accompagne de tensions somatiques et psychologiques, d'une impression [201] insidieuse de vulnérabilité ainsi que d'une instabilité de l'humeur et de craintes diffuses. Les indices de mesure qui sont réunis ici sont l'anxiété sociale de l'inventaire de JESNESS, le névrotisme de l'inventaire d'Eysenck et l'anxiété totale du test d'anxiété de CATTELL et SHÉIER. Le sentiment d'aliénation se définit, quant à lui, par une réaction chronique de scepticisme et de méfiance vis-à-vis d'autrui et en particulier vis-à-vis des figures d'autorité ; cette méfiance repose à la fois sur le sentiment d'une distance entre soi et les autres, alimentée surtout par le manque de crédibilité de ces derniers aux yeux du sujet, et sur une sorte d'affirmation compensatoire d'autosuffisance face à eux. C'est l'échelle d'aliénation de l'inventaire de JESNESS qui fait ressortir ce trait. Enfin, le repliement recouvre d'une part une sorte de défaitisme de base entraînant une réaction de démission ou d'apathie face aux exigences de la réalité sociale, et d'autre part un effort d'élimination hors du

champ de la conscience de ce qui est perçu comme déplaisant ou trop compliqué, avec comme conséquence le risque d'une perception faussée de la réalité pour en arriver à se reconforter et se rassurer. Deux échelles de l'inventaire de JESNESS sont ici mises à contribution, soit le retrait et le déni.

La négativité réfléchit elle aussi trois sous-dimensions, que nous avons appelées l'alloagressivité, la suspicion et l'alloplastie. L'alloagressivité réfère à la présence dominante, dans le champ de la conscience, d'un amalgame de ressentiments, de sentiments d'injustice subie, de désenchantements, auxquels se joignent une vive irascibilité et une sorte de propension persistante à contester, à contrer ou à attaquer autrui. C'est l'échelle d'agressivité manifeste de JESNESS qui mesure ce trait. La suspicion couvre ce que CORMIER (1962) a appelé le « développement de défenses paranoïdes » : le sujet tend à douter des autres ou à ne pas s'y fier, il est enlisé dans son propre moi et dans des perceptions subjectivisées auxquelles il s'accroche, et il est porté à réagir sur un mode offensant sans trop se soucier de ses interlocuteurs. La mesure est ici la sous-dimension « tendance paranoïde ou suspicion » de l'échelle d'anxiété de CATTELL et SHÉIER. L'*alloplastie* témoigne d'une impulsivité dans l'agir qui traduit fondamentalement une propension massive à se libérer des tensions (surtout les tensions interpersonnelles) par l'activité, voire par l'agitation ; dans l'expression de soi, elle s'exprime par le besoin de paraître, l'utilisation d'une image artificielle, la recherche du plaisir et la primauté de l'immédiat. Elle est mesurée par l'échelle d'extraversion du test d'EYSENCK.

Pour le secteur psychorelationnel, nous disposons d'un seul paramètre que nous appelons l'**isolement**. Il réfère spécifiquement à une inaptitude du sujet à percevoir des ressemblances entre lui-même et les autres, qui découlerait d'une incapacité psychologique à se rapprocher de ses semblables, à se sentir en affiliation ou mieux en affinité avec eux. Le principe de la mesure concerne la capacité générale de s'assimiler à autrui, c'est-à-dire la capacité de s'apparenter à une diversité de figures humaines, soit très proches, soit plus lointaines. De façon stricte, l'isolement dénote un appauvrissement significatif des ressemblances perçues, ou encore des points de contact, par rapport à un nombre suffisamment élevé de personnes, de telle sorte que le sujet finit par se trouver [202] désengagé, réduit à une solitude intersubjective ou à ce que nous avons appelé le sentiment

d'éloignement interpersonnel (Fréchette, 1970), condamné en même temps au silence sur les plans affectif et social, sans doute parce qu'il est embourbé dans une vision négative de l'autre et, en réalité, de lui-même. Toute la capacité d'accueil du partenaire humain que chaque individu doit développer durant le processus de socialisation apparaît ainsi lourdement taxée. La mesure d'éloignement interpersonnel utilisée ici a été mise au point par Kelly (1955) dans son répertoire des figures-rôles. Elle évalue l'isolement du sujet en fonction de cinq catégories de figures-rôles, soit les figures familiales, les figures « cathectées » ou investies affectivement, les figures antisociales, les figures symboliques et les figures idéalisées. Nous avons calculé un score pour chacune des figures prises individuellement, pour chaque catégorie de figures et aussi pour l'ensemble (excluant les figures idéalisées).

Finalement, dans le secteur psychocognitif, la seule fonction que nous avons évaluée, d'ailleurs trop souvent négligée selon les auteurs d'écrits récents³⁶, est celle de l'intelligence dans son sens strict de capacité mentale permettant d'effectuer une diversité de tâches et ayant comme résultat la résolution des problèmes, la réponse adéquate aux exigences de la réalité, en somme la qualité de l'adaptation. Le paramètre utilisé, la **faiblesse intellectuelle**, dénote une efficacité moindre dans l'exercice de cette capacité mentale générale. Une mesure psychométrique classique permettant d'établir le quotient intellectuel non-verbal a servi ici d'épreuve : il s'agit de la mesure fournie par le test Bêta (Kellog et Norton, 1966).

Ce sont donc ces six paramètres, la primitivité, l'hyposocialité, l'insécurité, la négativité, l'isolement et la faiblesse intellectuelle, ainsi que les traits qui leur sont associés, qui nous permettront de bien identifier les différences de personnalité entre adolescents conventionnels et adolescents judiciairisés d'une part, et de mieux éclairer la dynamique du développement de la délinquance à travers l'adolescence d'autre part, avec l'hypothèse que se démarqueront, d'un mode de fonctionnement à l'autre, deux grandes orientations existentielles, la première dominée par l'allocentrisme, c'est-à-dire par l'affiliation à la fois fonctionnelle et significative avec autrui et de ce

³⁶ Hirsh et Hindelang, 1977; J. et V. Braitwaite, 1981; Ouston, 1984, Wolfgang, 1984.

fait avec le corps social, la seconde vécue sous le joug de l'égoïsme, en fonction d'une primauté excessive sinon d'une hypertrophie de la centration sur soi.

DE L'ADOLESCENT CONVENTIONNEL AU JEUNE DÉLINQUANT

[Retour à la table des matières](#)

Nous brosserons d'abord le profil de personnalité des adolescents conventionnels de l'île de Montréal, en mettant nos observations en parallèle avec [203] celles d'autres études et en faisant ressortir les variations selon l'âge. Nous analyserons ensuite les rapports entre les traits de personnalité mesurés et la conduite délinquante, en nuanciant bien le rôle joué par les variables de la personnalité en regard de celui joué par les variables sociales. Finalement, nous comparerons la personnalité des adolescents conventionnels avec celle des jeunes délinquants pour tenter de dégager des différences importantes entre ces deux groupes.

Les analyses seront effectuées avec l'échantillon des 458 garçons de 13 à 17 ans qui représente l'ensemble des adolescents de l'île de Montréal et avec l'échantillon des 470 adolescents judiciairisés de Montréal. Compte tenu des mesures communes à ces deux échantillons, 14 indices au total, provenant des inventaires de JESNESS et d'Eysenck, seront utilisés dans cette première démarche. Deux secteurs seulement seront couverts, soit les secteurs psychosocial et psychoaffectif ; les quatre paramètres qui les prolongent ainsi que tous leurs traits secondaires seront représentés par au moins une mesure (voir le tableau 5.2.).

Le profil de personnalité des adolescents conventionnels

Côté *et al.* (1978) démontrent bien que les adolescents montréalais conventionnels bénéficient d'une adaptation normale, à la fois sur le plan psychoaffectif avec peu de négativité et d'insécurité, et sur le plan psychosocial avec peu de primitivité et une socialité adéquate. Ces jeunes font donc preuve d'une dynamique d'orientation allocentrique. Les données du tableau 5.2. viennent étayer cette conclusion : la moyenne sur chaque échelle est de beaucoup inférieure au score qui fixe le seuil où s'arrête la normalité et où commence l'anormalité ; en outre, moins de 20% des adolescents conventionnels dépassent ce seuil sur toutes les échelles sauf quatre, ce qui veut dire qu'ils se concentrent dans la zone de mesure considérée comme révélatrice de « fonctionnalité ».

Il est donc possible d'affirmer que ces adolescents de 13 à 17 ans ont des acquis sociaux et affectifs satisfaisants, que leur moi semble suffisamment développé et qu'ils sont capables d'une perception objective d'eux-mêmes et des autres. Réalistes, ils sont en mesure de tirer profit des expériences passées et de bien contrôler leur vie pulsionnelle. Peu marqués par des éléments de primitivité, ils ont confiance en eux-mêmes et dans les autres et peuvent de la sorte s'ouvrir à la réalité sociale.

Ils restent par contre aux prises avec certaines difficultés qui se répercutent à la fois sur le plan psychosocial et sur le plan psychoaffectif. Ces difficultés ont trait, pour plusieurs jeunes, à la persistance d'un certain irréalisme et de certaines composantes d'insécurité ; elles s'expliquent par les tensions qui caractérisent la phase de l'adolescence, alors que l'individu doit apprendre à

[204]

Tableau 5.2.
PROFIL DE PERSONNALITÉ
DES ADOLESCENTS CONVENTIONNELS

PARAMÈTRES	MOYENNE	SEUIL	% (seuil)
Primitivité			
• <i>Égotisme</i>			
— Autisme	7,35	11	15,9
— Psychotisme	4,89	8	6,0
• <i>Fatalisme</i>			
— Orientation vers les valeurs de classes inférieures	12,88	20	11,3
— Délinquance	12,84	20	8,7
• <i>Irréalisme</i>			
— Immaturité	17,60	18	35,5
— Refoulement	5,25	6	43,4
Hyposocialité			
• <i>Concept de soi diffus</i>			
— Mésadaptation sociale	20,40	26	18,4
Insécurité			
• <i>Anxiété</i>			
— Anxiété sociale	13,58	17	14,1
— Névrotisme	11,11	15	25,9
• <i>Sentiment d'aliénation</i>			
— Aliénation	7,50	11	19,4
• <i>Repliement</i>			
— Retrait	10,62	15	10,1
— Dénî	12,84	14	6,4
Négativité			
• <i>Alloagressivité</i>			
— Agressivité manifeste	12,34	19	11,9
• <i>Alloplastie</i>			
— Extraversion	11,30	13	45,6

s'affirmer, voire à s'opposer, face à ses congénères, surtout adultes, tout en développant une sensibilité plus fine à leurs besoins. En termes évolutifs, ces jeunes continuent à se rapprocher des autres, à leur faire confiance, à échanger, même s'ils doivent accepter des limites à leurs propres libertés et expressivité. La présence du refoulement qui se maintient chez plusieurs témoigne d'ailleurs de leur tendance à barrer la route aux pulsions négatives et en même temps de leur capacité de se modifier eux-mêmes face aux tensions plutôt que de les projeter sur autrui. Il est clair que l'agressivité n'éclabousse pas leurs échanges interhumains, [205] qu'ils y obtiennent un degré de satisfaction tangible autant par rapport à eux-mêmes que par rapport à autrui, comme il est clair que leur vision d'eux-mêmes et leur mode dominant d'engagement dans le réel se placent sous l'égide d'une finalité indubitablement sociale, même s'il ressort chez plusieurs une tendance à l'insouciance et un mode quelque peu labile d'expression des affects.

Côté *et al.* (1978) ont comparé les résultats obtenus par les adolescents montréalais sur les diverses échelles à ceux d'adolescents d'autres pays. Dans l'ensemble, peu de différences se dégagent, de sorte que, à des âges comparables, les adolescents montréalais obtiennent des résultats semblables à ceux des études de JESNESS (1963), Mon (1969), VALLANCE et FOREST (1971). Ils manifestent cependant un degré de naïveté plus marqué, voire de surconformisme, ainsi qu'un niveau légèrement plus élevé d'immatunité, de retrait, de névrotisme et d'extraversion, et, corolairement, une ambivalence plus grande à l'endroit de l'autorité. C'est comme si les adolescents d'ici, lorsqu'ils cherchent à se tailler une place selon un mode conformiste, devaient payer un tribut plus élevé en appréhension et en instabilité émotionnelle. Mais comme pour les jeunes Écossais, Anglais ou Américains, leur orientation allocentrique s'affirme prépondérante.

Côté *et al.* (1978) ont finalement démontré, chez les adolescents conventionnels, que les traits à connotation plus exocentrique, soit ceux mesurés sous les rubriques négativité et hyposocialité, restent stables tout au long de l'adolescence, l'orientation positive choisie assez tôt ayant nettement tendance à se maintenir par la suite, alors que les traits à dominante endocentrique, soit ceux mesurés sous les rubriques primitivité et insécurité (et en particulier deux dimensions de la première, le fatalisme et l'égotisme), varient substantiellement d'une catégorie d'âges à l'autre, ces variations révélant que les sujets

améliorent nettement, au cours de l'adolescence, l'articulation entre leurs besoins et la réalité.

Bref, l'adolescent montréalais type est relativement bien adapté et dispose d'une bonne intégrité psychologique. Quelques remous sont sans doute visibles dans son fonctionnement psychique, mais ils sont attribuables à la période de vie qu'il traverse, caractérisée avant tout par la recherche d'identité. Compte tenu des comparaisons effectuées avec diverses études, dans d'autres pays et dans d'autres groupes sociaux, il appert que le type de culture et le niveau économique exercent une influence mineure dans l'émergence et le développement de la socialité chez le jeune entre 12 et 18 ans. Nous pouvons finalement conclure que, si les acquisitions psychologiques de base sont saines, l'orientation allocentrique est précocement acquise et régit le développement social.

[206]

Les traits de personnalité et la conduite délinquante

Le rapport entre les mesures de personnalité dont il vient d'être question et l'intensité de la délinquance chez les jeunes conventionnels a été soigneusement étudié dans nos travaux (BAYREUTHER, 1978 ; BIRON et LEBLANC, 1981 ; Côté et LEBLANC, 1983). Le tableau 5.3. est un résumé des liens les plus significatifs entre les deux ordres de faits. Nous y notons d'abord que les corrélations s'avèrent fort intéressantes, plus particulièrement en ce qui a trait au psychotisme (0,36), à l'agressivité manifeste (0,34), à la mésadaptation (0,32), à l'extraversion (0,32), à l'autisme (0,28) et à l'aliénation (0,25). Nous y constatons aussi l'effet inhibiteur exercé sur la délinquance par des dimensions telles que le refoulement, le déni, l'immaturation et l'anxiété sociale, alors que le retrait et le névrotisme se révèlent peu associés à la conduite délinquante.

L'utilisation d'une analyse de régression multiple nous a permis de dégager l'importance relative de chacune des mesures. Six indices surtout sont liés aux variations d'intensité de la délinquance : ce sont, dans un ordre décroissant d'importance, le psychotisme, l'extraversion, le refoulement, la mésadaptation sociale, l'anxiété sociale et

l'agressivité manifeste. Ainsi, deux mesures de primitivité — le psychotisme et le refoulement — se trouvent étroitement associées à l'intensification de la délinquance chez les adolescents conventionnels, la première évoquant un manque de congruence par rapport aux exigences de la vie en groupe et la seconde témoignant d'un contrôle insuffisant des impulsions ; cette double influence négative apparaît accentuée par la présence d'un fond d'extraversion (qui constitue, avons-nous précisé plus haut, le terrain de base de la négativité) et par une vision de soi qui est demeurée diffuse, ambiguë, favorisant ainsi l'hyposocialité ; viennent s'ajouter les deux derniers éléments, soit l'anxiété à dominante interpersonnelle, qui est une source importante d'insécurité et, à nouveau, un révélateur de négativité, l'agressivité manifeste, qui réfère à une irritabilité coléreuse à fleur de conscience.

En bref, l'adolescent conventionnel qui tend à se couper de la réalité, qui a un contrôle mental déficient et une vision de soi trop négative, qui est en même temps aux prises avec des pulsions agressives insécurisantes, ce jeune est l'adolescent du type conventionnel le plus susceptible de s'adonner à la délinquance.

Nous devons préciser que c'est surtout l'échelle de psychotisme qui se révèle vraiment porteuse de potentiel délinquant. À elle seule, cette mesure rend compte de la moitié de la variance expliquée par l'ensemble des six indices les plus significatifs. C'est dire à quel point elle est centrale dans l'explication de la délinquance chez ce groupe de sujets, les autres mesures jouant un rôle somme toute complémentaire. Par conséquent, les jeunes qui s'engagent dans [207] la délinquance chez les conventionnels semblent avant tout marqués par une tendance à se sentir coupés des autres personnes et brimés par elles dans l'expression de leurs besoins ainsi que dans leurs actions ; ils éprouvent aussi du mal à déchiffrer les réactions des autres à leur endroit et plus précisément à comprendre ce qu'eux-mêmes ont à voir dans ces réactions.

Tableau 5.3.
INDICES DE PERSONNALITÉ ET DÉLINQUANCE

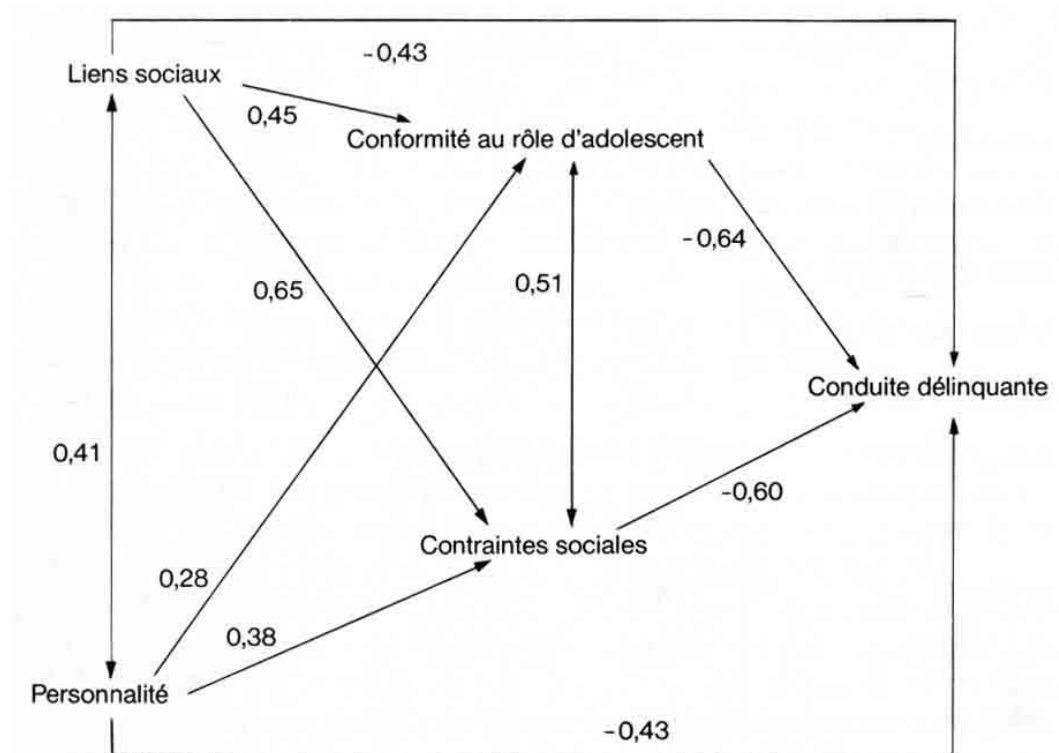
INDICES	<i>r</i>	BÊTA	NIVEAU SIGN.	<i>R</i>
Psychotisme	0,36	0,16	0,0010	0,13
Extraversion	0,32	0,21	0,0001	0,20
Refoulement	-0,25	-0,16	0,0001	0,23
Mésadaptation sociale	0,32	0,18	0,0001	0,25
Anxiété sociale	-0,12	-0,11	0,0100	0,27
Agressivité manifeste	0,34	0,12	0,0110	0,27
Retrait	-0,01	-0,08		
Névrotisme	0,07	0,07		
Immaturité	-0,18	-0,03		
Autisme	0,28	0,04		
Aliénation	0,25	0,04		
Déni	-0,21	-0,04		

Sous une autre perspective, nous nous sommes demandé quelle place occupe la personnalité dans l'ensemble des déterminants susceptibles d'expliquer la conduite illicite. LEBLANC (1983c) a construit un modèle général qui peut rendre compte du poids respectif des diverses influences pour la délinquance des adolescents conventionnels (et qui explique en fait 57% de la variance). Ce modèle est illustré à la figure 5.1. Il met en lumière l'interaction entre les liens sociaux (attachement aux personnes et engagement envers les institutions sociales), la structure de personnalité (sous ses aspects endocentriques et exocentriques), les contraintes sociales (d'abord interne par l'intériorisation des normes, ensuite externe par la supervision, la discipline...), la conformité au rôle [208] d'adolescent (le fonctionnement à l'école et le réseau d'amis) et la conduite délinquante. Il en ressort que les liens sociaux et la structure de personnalité (tous les deux avec des corrélations canoniques de 0,43) occupent une position secondaire dans l'explication de la conduite

délinquante des adolescents socialisés, la première place étant détenue conjointement par les contraintes sociales et la conformité au rôle d'adolescent (avec des corrélations canoniques de 0,60 et 0,64).

Figure 5.1.

**RÔLE DES ACQUIS PSYCHOSOCIAUX
ET CONDUITE DÉLICTUEUSE**



En somme, les traits de personnalité établissant qu'un individu tend à s'enfermer dans une vision égocentrique plutôt qu'allocentrique de la réalité sociale sont certes utiles à la compréhension des variations de la conduite délinquante. Toutefois, ces facteurs n'occupent pas une place suffisante pour rendre compte de l'émergence et du développement de la délinquance dans l'ensemble de la population adolescente. Cette conclusion, confirmée dans plusieurs de nos travaux (CÔTÉ, 1977 ; LEBLANC et al., 1978a ; LEBLANC et BIRON, 1980), montre bien que, chez les adolescents conventionnels, la délinquance n'est pas surtout affaire de personnalité mais plutôt affaire de situation, et en particulier

de tension face aux contraintes vécues dans l'apprentissage du conformisme.

[209]

Les adolescents conventionnels et les adolescents judiciairisés

De nombreux auteurs³⁷ ont effectué la comparaison entre délinquants et non-délinquants avec des mesures psychologiques. Bien que leurs travaux soient de valeur inégale compte tenu de la nature et de la taille des échantillons, de la qualité des mesures et de la variété des définitions données à la délinquance, ils ont régulièrement fait ressortir des différences entre les deux catégories de sujets : les travaux, couvrant plusieurs décennies et réalisés dans divers pays, démontrent tous que des traits de personnalité spécifiques sont présents chez les délinquants. Au Québec, LEBLANC (1985b) a fait un relevé des thèses et des mémoires en psychologie, en criminologie, en psycho-éducation et en service social qui comportaient une telle comparaison, et il en a compté plus qu'une cinquantaine dont les auteurs concluaient à des différences significatives entre délinquants et non-délinquants.

Comme nous l'avons déjà mentionné dans les chapitres antérieurs, l'étude comparative que nous avons effectuée dans le cadre du Programme de recherche sur la structure et la dynamique de la conduite délinquante portait sur un échantillon de 458 garçons représentant la population des adolescents de 13 à 17 ans de l'île de Montréal, comparé à un échantillon de 470 adolescents judiciairisés du même âge et de la même région. Le tableau 5.4. nous permet de voir des différences statistiquement très significatives pour 11 des 14 mesures de personnalité qui étaient communes aux deux groupes (9 à un niveau de 0,001 et 2 à 0,01) ; parmi les trois pour lesquelles il n'y a pas de différence, l'une, l'immaturité, réfère à un manque assez élevé de réalisme et de responsabilité tant chez les adolescents conventionnels que chez les délinquants, alors que les deux autres font ressortir un

³⁷ Schuessler et Cressey, 1950 ; Waldo et Dinitz, 1967 ; Tennenbaum, 1977 ; Harris, 1979 ; Lagier, 1980 ; Farrington *et al.*, 1982, en ont fait la recension.

niveau normal d'anxiété chez les deux groupes qui se classent à peu près nez à nez.

Dans l'ensemble, l'adolescent judiciairisé ressort très différent de l'adolescent conventionnel. Il se caractérise par des déficits importants pour les quatre grandes dimensions de la personnalité qui ont été décrites. C'est en particulier la représentation de soi qui est surchargée d'éléments très négatifs, ce qui contraint le sujet à une sorte d'isolement hostile ; c'est aussi le fond pulsionnel qui se révèle dominé par des affects de colère, de ressentiment et d'agressivité, ou encore le champ de conscience qui est envahi par la suspicion, le sentiment d'injustice subie, la crainte d'être victimisé, ce qui accentue considérablement le risque du passage à l'acte délinquant ; c'est enfin la conviction bien arrêtée que la vie se déroule sous le signe de la fatalité, que les interactions sociales sont essentiellement des rapports de force et finalement qu'il est lui-même profondément étranger à autrui, ce qui l'oblige à se méfier constamment des autres tout en demeurant aux prises avec un intense sentiment d'inadéquation.

[210]

Selon les scores obtenus, il est clair que les adolescents judiciairisés sont psychologiquement plus handicapés que les adolescents conventionnels. Ils s'inscrivent dans une dynamique nettement égocentrique, tandis que les seconds voient leur personnalité se structurer selon une orientation allocentrique, c'est-à-dire une ouverture à autrui avec tout ce qu'elle implique. Ces données, s'ajoutant aux résultats d'autres travaux que nous avons conduits (Fréchette et LeBlanc, 1980 ; Boisclair-Légaré, 1981), concourent à établir une constante relation entre l'ampleur du déficit psychologique et le degré de délinquance.

Tableau 5.4.
DIFFÉRENCES DE MOYENNES ENTRE ADOLESCENTS
CONVENTIONNELS ET ADOLESCENTS JUDICIARISÉS

PARAMÈTRES	ADOL. CONV. <i>N</i> = 458	ADOL. JUD. <i>N</i> = 470	TEST <i>t</i>	NIV. SIGN.
Primitivité				
• <i>Égotisme</i>				
— Autisme	7,35	10,34	12,53	0,001
— Psychotisme	4,89	8,41	15,25	0,001
• <i>Fatalisme</i>				
— Orientation vers les valeurs de classes inférieures	12,88	20,39	16,17	0,001
— Délinquance	12,84	17,40	12,34	0,001
• <i>Irréalisme</i>				
— Immaturité	17,16	16,92	1,21	
— Refoulement	5,25	4,62	3,06	0,010
Insécurité				
• <i>Anxiété</i>				
— Anxiété sociale	13,58	13,10	1,20	
— Névrotisme	11,11	11,57	4,07	
• <i>Sentiment d'aliénation</i>				
— Aliénation	7,50	11,44	12,72	0,001
• <i>Repliement</i>				
— Retrait	10,62	12,10	8,04	0,001
— Dénî	12,84	10,67	11,54	0,001
Négativité				
• <i>Alloagressivité</i>				
— Agressivité manifeste	12,34	17,57	13,34	0,001
• <i>Allô plasticité</i>				
— Extraversion	11,90	12,65	2,62	0,010
Hyposocialité				
• <i>Concept de soi diffus</i>				
— Mésadaptation sociale	20,40	28,24	18,60	0,001

[211]

Ainsi, à partir de moyennes comme celles du tableau 5.4. ou d'une procédure statistique plus raffinée (l'analyse de la fonction discriminante dont nous traiterons au prochain chapitre), nous sommes justifiés à conclure qu'un écart existe entre l'adolescent qui fait une incursion dans la délinquance et celui qui s'y est suffisamment engagé pour devenir un pupille du Tribunal (placement en probation ou en internat), ce dernier étant marqué sur le plan psychologique par une lourde dysfonctionnalité (sur laquelle nous reviendrons).

La personnalité comme assise de la conduite délinquante

Il est intéressant de souligner, au terme de cette première analyse, que dans notre explication de la délinquance commune, c'est-à-dire la délinquance perpétrée par la grande majorité des jeunes, les caractéristiques de personnalité sont apparues comme des facteurs qui amplifient ou répercutent seulement les influences sociales ; sans être associées fortement et directement à la conduite illicite, ces caractéristiques exercent cependant une influence réelle sur cette dernière, d'autant plus qu'elles ont tendance à demeurer stables durant l'adolescence, malgré les changements qui marquent cette période de la vie. Par ailleurs, la comparaison des caractéristiques psychologiques des adolescents conventionnels avec celles des adolescents judiciairisés démontre que les deux groupes tranchent clairement l'un avec l'autre sur les diverses mesures de personnalité utilisées. C'est pourquoi il devient si important d'approfondir l'étude des traits criminogènes des jeunes délinquants de même que l'étude de leur psychodynamique.

LES TRAITS DE PERSONNALITÉ DES DÉLINQUANTS

[Retour à la table des matières](#)

De nombreux chercheurs en psychocriminologie différentielle, y compris ceux du Québec, ont scruté les caractéristiques de personnalité. Nous avons tenté de nous écarter de l'approche traditionnelle, trop souvent limitée à la comparaison de petits échantillons de délinquants et de non-délinquants et à l'utilisation d'un nombre restreint de mesures. Nous avons préféré nous appuyer sur un grand échantillon (470 adolescents judiciairisés), sur une collecte de données en deux temps (en 1974 et en 1976) et sur une stratégie d'analyse spécifique comparant les résultats des sujets avec les normes des tests et calculant les corrélations (tout comme les coefficients de régression) entre le degré de délinquance et les scores obtenus aux diverses échelles de personnalité. Rappelons que les contributions d'un grand nombre de chercheurs de l'École de criminologie de l'Université de Montréal sous-tendent les résultats globaux [212] présentés ici. Ces contributions touchent soit à des traits de personnalité comme l'agressivité (Élie, 1974 ; Marceau, 1978), la maturité interpersonnelle (Mourant, 1976 ; Trudeau-LeBlanc, 1978 ; Massé, 1982) et la personnalité en évolution (Lagier, 1979 ; Charland, 1985), soit à des instruments de mesure comme l'inventaire de Jesness (Forget, 1977), l'inventaire d'Eysenck (Maisonneuve, 1977 ; Séguin, 1981), le répertoire de Kelly (Massé, 1976), le questionnaire de névrotisme (Lapierre, 1981) et, plus indirectement, le test de la main (Simard-Grégoire, 1974) de même que l'instrument de Venezia (Tremblay, 1978).

Le seuil normatif

Chacune des échelles comporte un seuil qui détermine le point de coupure fixé entre la zone de variations « normales » du score obtenu par les adolescents d'un âge donné et la zone des variations considérées comme « anormales ». Au tableau 5.5. nous présentons pour l'ensemble des échelles les scores moyens obtenus par les adolescents

judiciarisés à chaque temps de mesure, soit à 15 ans et 17 ans, en regard du seuil normatif démarquant l'adaptation de l'inadaptation.

L'examen du tableau nous porte à conclure que, de toute évidence, tant au milieu qu'à la fin de l'adolescence, les adolescents judiciarisés en tant que groupe s'écartent considérablement et continuellement du seuil de normalité, aussi bien sur le plan psychosocial, psychoaffectif que psychorelationnel, à l'exception du plan psychocognitif (le quotient intellectuel moyen des délinquants ne diffère pas de la norme). Selon les échelles, cet écart varie du quart au double, ce qui démontre que les jeunes délinquants se situent nettement sous la normale. Ce déficit est d'autant plus significatif qu'il persiste d'un temps de mesure à l'autre. Bien que la plupart des scores aient une légère tendance à la hausse à la fin de l'adolescence, puisque ces jeunes bénéficient comme n'importe qui de la possibilité de mieux s'ajuster au réel à mesure qu'ils vivent des expériences, ils demeurent toutefois largement en deçà de la norme, de telle sorte que le déphasage présent à la fois dans le développement de la personnalité et dans le fonctionnement psychosocial ne disparaît pas. Ainsi s'affirme la consolidation d'une inadaptation majeure à la vie sociale.

Le tableau 5.5. met aussi en relief le fait que cette inadaptation s'alimente à une diversité de sources. Les handicaps psychologiques sont nombreux et souvent intenses, que ce soit les déficiences intrapersonnelles ou endopsychiques, où domine un profond sentiment d'inadéquation, un véritable mal-être vécu, selon l'expression de WARREN (1966), sous le joug du « moi mauvais » (que nos indicateurs d'insécurité, telles les échelles d'anxiété sociale, de névrotisme, d'anxiété totale et de retrait identifient bien) ; la toile de fond consiste en un mélange d'irréalisme, de fatalisme et de pessimisme qui a entraîné l'élaboration

[213]

Tableau 5.5.

COMPARAISON DES SCORES MOYENS POUR L'ENSEMBLE DES
ÉCHELLES DE PERSONNALITÉ AVEC LES SEUILS DE NORMALITÉ DES
TESTS — ADOLESCENTS JUDICIARISÉS

PARAMÈTRES	T ₁ (15 ans)	NORME	T ₂ (17 ans)
Primitivité			
• <i>Égotisme</i>			
— Autisme	10,30	6,3	8,80
— Psychotisme	8,44	4,8	6,90
• <i>Fatalisme</i>			
— Orientations vers les valeurs de classes inférieures	20,41	13,0	16,67
— Délinquance	17,50	8,0	14,35
• <i>Irréalisme</i>			
— Immaturité	17,00	12,0	16,57
— Refoulement	4,64	3,0	5,24
— Faiblesse du moi	5,12	2,5	4,56
Hyposocialité			
• <i>Concept de soi diffus</i>			
— Mésadaptation sociale	28,68	18,0	26,43
— Désocialisation	24,60	29,0	26,47
• <i>Inefficience sociale</i>			
— Indice d'asocialité	21,70	15,0	21,61
Insécurité			
• <i>Anxiété</i>			
— Anxiété sociale	13,11	13,6	12,23
— Névrotisme	11,65	4,4	10,03
— Anxiété totale	36,33	15,37	31,83
• <i>Sentiment d'aliénation</i>			
— Aliénation	11,47	6,5	10,45
• <i>Repliement</i>			
— Retrait	12,14	11,0	11,11
— Déni	10,11	13,0	11,50
Négativité			
• <i>Alloagressivité</i>			
— Agressivité manifeste	17,59	13,5	14,59
• <i>Alloplastie</i>			
— Extraversion	12,60	4,4	12,64
• <i>Suspicion</i>			
— Insécurité paranoïde	4,12	2,4	3,86

[214]

Tableau 5.5. (suite)

PARAMÈTRES	T ₁ (15 ans)	NORME	T ₂ (17 ans)
Isolement – appauvrissement interpersonnel			
• <i>Figures familiales</i>	29,27	37,0	30,31
— Mère	7,31	9,0	7,20
— Père	7,13	10,0	7,30
— Frère(s)	7,94	9,0	8,02
— Sœur(s)	7,52	9,0	7,80
• <i>Figures cathectées</i>	24,26	31	25,99
— Ami	8,98	11	9,33
— Amie	8,16	11	8,88
— Figure de prestige	8,10	9	8,72
• <i>Figures antisociales</i>	19,18	12	18,48
— Pair délinquant 1	6,48	4	6,07
— Pair délinquant 2	6,51	4	6,18
— Adulte antisocial	6,56	4	6,22
• <i>Figures symboliques</i>	39,96	41	37,33
— Prêtre	7,53	9	7,66
— Policier	6,88	9	6,80
— Adulte hostile	5,18	4	5,51
— Adulte compréhensif	7,95	9	8,61
— Pair socialisé	7,54	10	7,56
• <i>Figures idéalisées</i>			
— Idéal de soi	8,99		9,94
— Idéal criminel	6,55		6,53
• <i>Total des figures</i>	109,60	123	112,21
Faiblesse intellectuelle			
• <i>Subnormalité</i>			
— Quotient intellectuel non-verbal		100	99,59

compensatoire de sentiments artificiels de puissance et une insensibilisation aux exigences de la réalité, tout cela contribuant à maintenir le sujet dans ce que nous nommons la primitivité ; il s'y ajoute les déficiences interpersonnelles dont le poids s'accroît dramatiquement du fait de la triple convergence de l'hyposocialité, de la négativité et de l'isolement, c'est-à-dire en définitive du fait de la prépondérance d'une position essentiellement « adversive » nourrie par

des impulsions de destructivité, par du ressentiment, par de la suspicion et aussi par une inquiétante dégradation des liens interpersonnels ...

Comment s'anime un pareil assemblage ? On peut supposer que le courant s'amorce essentiellement à partir d'un retournement contre soi, d'une sorte d'intrapunitivité où affluent des éléments dépressifs, des tensions pulsionnelles, [215] des insatisfactions jamais résorbées, de la dévalorisation, de l'impuissance, etc., contre lequel le sujet lutte en se forgeant une carapace ; le moi mauvais qui est aussi un moi souffrant devient alors, au cours d'un processus bien dépeint dans les écrits cliniques, un moi durci, insensibilisé, et en même temps un « moi fort » (MUCCHIELLI, 1965) qui veut se prouver à lui-même qu'il l'est effectivement et qui se retourne dès lors contre autrui, dans un effort tragique pour juguler l'inadéquation par ce qui est précisément source profonde d'inadéquation, c'est-à-dire par le recours à un antagonisme actif où se retrouvent de la haine, du cynisme, de l'invulnérabilité, de la soif de puissance, et où le dangereux vertige de l'action vindicative exercée pour le soulagement ou le plaisir risque de s'amplifier démesurément. Voilà ce que véhicule l'égoïsme de nos adolescents délinquants !

L'intensification de la délinquance

Existe-t-il un lien entre l'augmentation de l'engagement dans la délinquance d'une part et l'aggravation des handicaps psychologiques d'autre part ? Pour répondre à cette question, nous avons attribué aux adolescents judiciairisés des scores sur une échelle de gravité de la délinquance, lesquels ont ensuite été mis en corrélation avec les scores obtenus sur chacune des échelles de mesure de la personnalité.

Une mesure de la délinquance

À partir des divers éléments de caractérisation de la délinquance analysés dans les chapitres 2 et 3 du présent ouvrage, nous avons construit un instrument capable de mesurer, selon un mode quantitatif, la force de l'engagement dans l'agir délictueux. Cette échelle

d'intensité de la délinquance (FRÉCHETTE, 1980) est fondée sur la convergence d'un nombre maximal d'indicateurs, chacun d'eux représentant une dimension importante de la conduite illicite.

La construction de l'instrument s'est déroulée comme suit : premièrement, le choix des meilleurs indicateurs parmi ceux qui étaient disponibles ; deuxièmement, la transformation de chaque indicateur en un continuum numérique (au moyen de la distribution de fréquences) ramené à une base standard de 10 unités ; troisièmement, et c'est ici qu'intervient le principe de la convergence, le calcul du total obtenu par chaque sujet aux différents indices retenus ; finalement, la réalisation d'un dernier continuum cumulatif. Pour chaque sujet, le score cumulé final devait constituer une évaluation significative du degré d'intensité de la délinquance commise et avouée. Au total, 7 indices ont été mis à contribution, le score maximal possible se situant de ce fait à 70 ; l'échelle prenait ainsi, de 0 à 70, le caractère d'une mesure à intensité croissante.

[216]

Les caractéristiques de l'agir que nous avons retenues sont celles pour lesquelles les sujets se répartissaient de façon telle que des oppositions marquées ressortaient à l'intérieur du groupe, c'est-à-dire les caractéristiques qui étaient source de variabilité élevée. Ces caractéristiques (voir FRÉCHETTE, 1980, pour une présentation plus extensive) sont : la fréquence des délits, la prépondérance des vols adolescents (vol à l'étalage, vol avec effraction, vol simple et vol de véhicules à moteur), la gravité objective des délits (selon le consensus social), la précocité de la délinquance (l'âge lors du premier délit), la séquence des catégories de délits (1 - menus larcins, 2 - vol à l'étalage et vandalisme, 3 - vol simple, 4 - désordres publics, vol avec effraction et vol d'une personne, 5 - vol de véhicules à moteur, trafic de drogue, vol grave et attaque contre la personne), le mode d'exécution des délits (préméditation, préparation, choix de la victime, utilisation d'instruments, intoxication et motivation utilitaire) et la fréquence des arrestations. La consistance interne de cette échelle de mesure est solide : les corrélations entre les caractéristiques sont en moyenne de 0,46 au temps 1 et de 0,64 au temps 2, et les corrélations entre les caractéristiques et l'indice global sont de 0,64 au temps 1 et de 0,82 au temps 2 (voir FRÉCHETTE, 1980).

L'échelle d'intensité de la délinquance s'est d'ailleurs montrée assez puissante pour effectuer une nette discrimination entre les sujets. C'est une mesure à la fois simple et complexe, simple de par l'utilisation d'un seul ordre de faits, soit les données relatives au comportement délinquant, complexe de par la multiplicité des facettes de ce même comportement qui sont mises à contribution. Dans la suite de l'analyse, cette mesure servira de variable indépendante à laquelle les variables psychologiques seront confrontées.

Des covariations remarquables

Nous avons vérifié la force des corrélations entre l'échelle d'intensité de la délinquance que nous venons de décrire et les échelles de mesure de la personnalité. Si elles sont significatives, de telles corrélations prendront une importance particulière, compte tenu que nous avons pu établir que, chez les adolescents conventionnels, les variables sociales s'associent plus que les variables psychologiques au degré de délinquance effective. Des corrélations marquantes ici indiqueraient que, pour les adolescents délinquants, c'est la structure de la personnalité, et plus précisément ses déficiences (primitivité, négativité, inaffectivité et hyposocialité) et sa dynamique à finalité égocentrique, qui supporte l'émergence et le développement de l'activité délictueuse. L'intensité de la délinquance s'affirmerait alors fonction de l'acuité des handicaps psychologiques, ce qui impliquerait la présence d'une structuration spécifique de la personnalité chez ces sujets.

[217]

Nous avons réalisé l'étude des covariations à partir du r de PEARSON, même si nos distributions ne se présentaient pas toutes sous la forme normale ; il est en effet admis que plus l'échantillon est grand, ici 470 sujets, moins il y a de différences entre la corrélation de rang et le r de PEARSON (SIEGEL, 1956). S'il y a un biais dans les coefficients obtenus, il s'agit d'un écart systématique puisque toutes nos distributions prennent la forme d'une sorte de « L » étendu.

Les corrélations sont présentées au tableau 5.6. Une bonne proportion d'entre elles s'avèrent intéressantes à plus d'un titre.

D'abord, à un temps de mesure ou à l'autre, au moins les quatre cinquièmes des coefficients sont supérieurs à 0,10 et au moins la moitié est au-dessus de 0,20. En criminologie, dans le cadre d'une étude où l'on s'efforce de vérifier si des traits de personnalité précis peuvent expliquer la conduite illicite, des corrélations de cet ordre sont jugées valables (il est à noter que ces coefficients sont aussi élevés que ceux que nous avons rapportés au chapitre 4, pour les adolescents conventionnels, entre la conduite illicite et les variables sociales).

Ensuite, il ressort clairement que les dimensions émanant de la sphère expressive de la personnalité, ou de ce que nous pourrions appeler l'activité psychique « intersubjective », soit la négativité, l'hyposocialité et l'isolement, véhiculent les coefficients les plus élevés, par contraste avec les dimensions qui représentent plutôt les affects ressentis, ou le contenu « intrasubjectif » de la vie psychique, soit la primitivité et l'insécurité. Ces constatations nous permettent déjà d'énoncer que, chez les adolescents judiciairisés, ce sont les fonctions d'expression de soi qui sont les plus touchées dans la personnalité et qui sont sans doute, de ce fait, les plus liées dynamiquement à la délinquance (on se rappellera que chez les adolescents conventionnels c'était plutôt les éléments intrasubjectifs).

De plus, parmi les trois dimensions intersubjectives, c'est l'hyposocialité à travers ses deux composantes, le concept de soi diffus et l'inefficience sociale, qui se révèle le plus associée à la délinquance. Cette constatation est riche de sens. L'hyposocialité met effectivement en cause une représentation de soi fortement négativisée, qui s'articule d'abord sur de forts sentiments de dévalorisation, de doute de soi, voire sur des impressions d'anormalité, qui se recondensent ensuite autour d'attitudes d'indépendance, d'opposition, sinon d'antagonisme virulent à l'endroit des autres en général, des valeurs, des règles sociales et des représentants de la société ; tout cela amène finalement le sujet à adopter une position « antisociale » basée d'une part sur une véritable dynamique d'hostilité, c'est-à-dire sur la propension à s'éloigner, à se retrancher, à se méfier, et d'autre part sur une dépréciation systématique des attentes de la communauté, c'est-à-dire sur ce que les criminologues appellent un processus d'avalissement des impératifs moraux. Une telle toile de fond psychologique ne peut être qu'éminemment propice au passage à l'acte délictueux réitéré.

[218]

Tableau 5.6.
CORRÉLATIONS (r) ENTRE LES TRAITES DE PERSONNALITÉ
ET L'INTENSITÉ DE LA DÉLINQUANCE AU TEMPS 1,
AU TEMPS 2 ET DU TEMPS 1 AU TEMPS 2

PARAMÈTRES	T ₁	T ₂	De T ₁ à T ₂
Primitivité			
• Égotisme			
— Autisme	0,197	0,227	0,119
— Psychotisme	0,166	0,213	0,074
• Fatalisme			
— Orientations vers les valeurs de classes inférieures	0,213	0,288	0,003
— Délinquance	0,111	0,199	0,151
• Irréalisme			
— Immaturité	-0,057	-0,061	0,029
— Refoulement	-0,151	-0,163	-0,064
— Faiblesse du moi	0,146	0,147	-0,002
Hyposocialité			
• Concept de soi diffus			
— Mésadaptation sociale	0,299	0,359	0,167
— Désocialisation	-0,364	-0,377	-0,207
• Inefficacité sociale			
— Indice d'asocialité	0,284	0,302	0,129
Insécurité			
• Anxiété			
— Anxiété sociale	-0,054	-0,059	-0,118
— Névrotisme	0,075	0,067	-0,034
— Anxiété totale	0,180	0,084	-0,006
• Sentiment d'aliénation			
— Aliénation	0,165	0,279	0,134
• Repliement			
— Retrait	-0,025	-0,046	-0,075
— Déni	-0,089	-0,110	-0,026
Négativité			
• Alloagressivité			
— Agressivité manifeste	0,243	0,254	0,102
• Alloplastie			
— Extraversion	0,097	0,196	0,069
• Suspicion			
— Insécurité paranoïde	0,152	0,123	0,062

[219]

Tableau 5.6. (suite)

PARAMÈTRES	rt	T ₂	De T ₁ à T ₂
Isolement – appauvrissement interpersonnel			
• Figures familiales			
— Mère	-0,174	-0,256	-0,145
— Père	-0,153	-0,093	-0,070
— Frère(s)	-0,040	-0,046	-0,018
— Sœur(s)	-0,182	-0,190	-0,121
• Figures cathectées			
— Ami	-0,074	-0,044	-0,048
— Amie	-0,171	-0,261	-0,028
— Figure de prestige	-0,090	-0,225	-0,086
• Figures antisociales			
— Pair délinquant 1	0,214	0,297	0,221
— Pair délinquant 2	0,263	0,272	0,298
— Adulte antisocial	0,212	0,300	0,272
• Figures symboliques			
— Prêtre	-0,247	-0,259	-0,177
— Policier	-0,228	-0,276	-0,155
— Adulte hostile	-0,125	-0,156	-0,091
— Adulte compréhensif	-0,261	-0,253	-0,188
— Pair socialisé	0,214	-0,297	0,221
• Figures idéalisées			
— Idéal de soi	-0,220	-0,217	-0,121
— Idéal criminel	0,226	0,259	0,173
Total des figures	-0,203	-0,240	-0,052
Faiblesse intellectuelle			
• Subnormalité			
— Quotient intellectuel non-verbal		-0,090	

Il est intéressant de constater que le paramètre qui arrive au deuxième rang pour la force des corrélations est l'isolement, selon deux volets surtout, soit l'affiliation négative aux figures symboliques adultes et l'affiliation positive aux figures antisociales ; ce résultat signifie à nouveau que le sujet, à mesure qu'il augmente sa capacité délinquantielle, tend à s'éloigner sinon à se couper des représentants de

la société et de ce qu'ils symbolisent, tout en se rapprochant, sans doute pour renforcer et consolider son opposition, de personnes qui comme lui résistent et dérogent aux interdits. À travers les choix opérés dans le réseau des relations interpersonnelles, à travers l'appauvrissement général de la capacité relationnelle (la corrélation avec l'intensification de la délinquance [220] est là aussi substantielle), c'est tout un processus de retranchement égocentrique et de défection face au social qui se dégage et qui, à nouveau, s'affirme capable d'activer la production des délits.

Quant à la négativité, c'est surtout par sa composante alloagressive qu'elle avive la délinquance. L'alloagressivité sous-tend un mélange de désenchantement, d'amertume et de cynisme qui provoque chez le sujet une vision du pire dans ses rapports avec les autres, une sorte d'irritabilité à fleur de peau et un sentiment d'injustice subie, dont la conséquence la plus nette est qu'il se retrouve constamment sous tension et tenaillé par une sorte d'imminence de colère explosive...

En ce qui concerne les deux dimensions intrasubjectives, soit la primitivité et l'insécurité, les corrélations sont sensiblement moins élevées. Ce sont la primitivité et plus spécifiquement le fatalisme — surtout à travers certaines attitudes que MAILLOUX (1971) a associées à ce qu'il appelle la « certitude du destin néfaste » —, ainsi que l'égotisme — avec de la dépersonnalisation, un effort pour maintenir une façade artificielle et un très mauvais « testing » des réalités — qui pèsent le plus lourdement sur la délinquance. Quant à l'insécurité, c'est par sa sous-dimension du sentiment d'aliénation qu'elle exerce un certain impact et de façon intéressante puisque ce trait véhicule essentiellement une attitude de scepticisme profond à l'égard d'autrui, surtout à la fin de l'adolescence.

L'analyse des corrélations aux temps 1 et 2 nous permet donc de hiérarchiser, selon la portée de leur influence, les dimensions de la personnalité qui nourrissent la délinquance au cours de l'adolescence : il y a d'abord, comme ferment le plus important (révélé par la convergence de l'hyposocialité et de l'isolement), le retranchement hostile vis-à-vis des autres, dans le sens d'une véritable rupture de liens, d'un décrochage désastreux devant les exigences premières de la maturation sociale ; vient ensuite, comme élément de soutien, une sorte de colère effervescente en même temps qu'excessive, qui contamine toute la vision du monde et surtout la vision de soi dans le monde. C'est

dire que le sujet se trouve emprisonné en lui-même, piégé dans une conception noircie de ce qui existe autour de lui, obligé de couper les ponts avec les autres et vidé en quelque sorte de ce que nous appelons la confiance interpersonnelle. Il se considère parmi les humains à la fois comme générateur et cible de désaffection... La notion d'égoïsme prend ainsi tout son sens et toute sa portée.

Il importe de souligner, à titre de corroboration, que les analyses différentielles effectuées par Forget (1977) sur les échelles de l'inventaire de Jesness, par Massé (1976) sur le répertoire des figures-rôles de Kelly et par Séguin (1981) sur les dimensions de l'inventaire de personnalité d'Eysenck, dans le but de contraster les sujets marqués par une délinquance de faible, moyenne ou forte intensité, ont elles aussi permis aux auteurs de dégager des covariations significatives dans les déficits psychologiques accumulés par ces jeunes.

[221]

Finalement, à titre de vérification additionnelle, examinons la colonne de droite du tableau 5.7., qui rend compte des corrélations entre les dimensions psychologiques mesurées au temps 1 et l'intensité de la délinquance mesurée au temps 2. Il s'agit de coefficients qui peuvent être interprétés de façon strictement causale, au sens où l'entendent HIRSCHI et SELVIN (1975), car ils marquent le lien entre l'antériorité psychologique, soit l'état de la personnalité au milieu de l'adolescence, et la postériorité délictueuse, c'est-à-dire l'ampleur de la délinquance à la fin de l'adolescence. Ces coefficients longitudinaux sont sensiblement plus faibles que les coefficients transversaux, ce qui correspond aux observations habituelles en sciences humaines. Notons toutefois l'importance que conservent l'hyposocialité, à travers une représentation dans laquelle les instances sociales ne sont pas « construites », de même que l'isolement interpersonnel, de par son volet de l'affiliation positive aux figures antisociales. Ces deux caractéristiques, qui témoignent toujours de la distance prise par les sujets vis-à-vis du corps social, apparaissent clairement associées à l'intensité de la délinquance ultérieure. Elles se révèlent donc capables de préparer et de soutenir à travers le temps l'activité délictueuse.

Une explication satisfaisante

L'étude des covariations nous a permis d'affirmer que, plus les déficits psychologiques sont profonds, plus l'intensité de la délinquance augmente ; elle nous a permis aussi, compte tenu des variations des coefficients de corrélation, de tirer certaines conclusions sur l'importance respective des dimensions de la personnalité dans le processus d'amplification de la conduite délinquante. Bien qu'elle soit très instructive, une telle étude demeure incomplète. C'est pourquoi il nous a paru utile, pour bien apprécier l'impact de chacun des traits de personnalité que nous avons mesurés, de faire appel à l'analyse de régression, dont la principale caractéristique est la construction d'une fonction linéaire introduisant successivement, par ordre d'importance, les variables qui expliquent le mieux l'intensité de la conduite délinquante (NIE et al., 1975).

Nous avons effectué quatre analyses de régression : dans les deux premières, de type synchronique, nous avons comparé les données recueillies sur la délinquance et sur la personnalité à chaque temps, T₁ et T₂ ; dans la troisième, nous avons repris les données du temps 2 en y ajoutant une mesure additionnelle, soit l'évaluation de l'intelligence non-verbale ; finalement, dans la quatrième qui est diachronique, nous avons recoupé les mesures de personnalité du temps 1 avec la mesure de délinquance du temps 2. Le tableau 5.7. présente la liste des variables les plus significatives dans chaque analyse, selon le rang occupé par chacune d'elles ; entre parenthèses, on peut voir la contribution, en pourcentage, à la variance totale produite par les mesures de personnalité. Notons tout d'abord que la variance expliquée est de l'ordre de 35% dans les trois analyses synchroniques et de 22% dans l'analyse diachronique, pourcentages qui correspondent assez bien aux résultats rapportés en sciences hu-

[222]

Tableau 5.7.
TRAITS DE PERSONNALITÉ
ET INTENSITÉ DE LA DÉLINQUANCE
MESURÉS SELON LES ANALYSES DE RÉGRESSION

T ₁	T ₂	T _{2a} *	De T ₁ à T ₂
Désocialisation (13,7)	Désocialisation (14,2)	Désocialisation (14,5)	Pair délinquant 2 (9,7)
Adulte compréhensif (5,3)	Pair délinquant 1 (5,2)	Pair délinquant 1 (5,1)	Désocialisation (2,5)
Indice d'asocialité (2,3)	Indice d'asocialité (2,9)	Indice d'asocialité (3,3)	Adulte antisocial (2,0)
Retrait (1,6)	Policier (2,0)	Policier (1,9)	Anxiété sociale (1,7)
Idéal criminel (1,2)	Retrait (1,5)	Retrait (1,3)	Mésadaptation sociale (1,1)
Père (1,0)	Mésadaptation sociale (1,6)	Mésadaptation sociale (1,0)	Extraversion (0,5)
Figure de prestige (1,0)	Amie (1,2)	Sœur (0,8)	Retrait (0,5)
Anxiété totale (0,8)	Ami (0,7)	Ami (0,9)	Idéal criminel (0,4)
Anxiété sociale (0,9)	Sœur (0,8)	Intelligence non-verbale (0,5)	Insécurité paranoïde (0,4)
Policier (0,6)	Pair socialisé (0,4)	Pair socialisé (0,5)	Agressivité manifeste (0,3)
Amie (0,7)	Père (0,3)	Amie (0,3)	Indice d'asocialité (0,8)
Extraversion (0,8)	Adulte hostile (0,4)	Adulte hostile (0,4)	Aliénation (0,5)
Pair délinquant 2 (0,5)	Pair délinquant 2 (0,2)	Idéal criminel (0,3)	Orientation vers les valeurs de classes inférieures (0,3)
% de variance expliquée 35%	35%	34%	22%

* a Cette analyse de régression, portant sur les mesures du temps 2, inclut en plus le quotient intellectuel non-verbal.

[223]

maines sur les études du comportement. Ajoutons ensuite qu'il faut tenir compte du fait qu'il s'agit d'un échantillon de sujets atypiques ayant tendance à converger vers le pôle négatif sur chaque échelle de personnalité.

Toujours au tableau 5.7, des similitudes importantes apparaissent pour les deux premières colonnes, qui regroupent les données recueillies au milieu de l'adolescence (temps 1) et à la fin de cette période (temps 2). Ces analogies signifient que plusieurs des déterminants psychologiques qui, à chaque temps, font varier la délinquance à la hausse demeurent les mêmes. Ces déterminants constants sont essentiellement des mesures d'hyposocialité et d'isolement interpersonnel.

Le premier révélateur d'hyposocialité, d'ailleurs associé à l'intensité de la délinquance avec plus de force que toutes les autres mesures, est l'indice de désocialisation. Il met en cause l'inaptitude du sujet à se concevoir comme « objet social », c'est-à-dire à se voir et à se vouloir partie prenante au monde des autres à travers une représentation partagée et une entrée en relation bilatérale. Notons aussi que le troisième rang est occupé par l'indice d'asocialité, un autre révélateur d'hyposocialité qui traduit, lui, la faiblesse du jugement face aux attentes et aux contraintes sociales... Déjà se trouve soulignée, comme influence majeure, la propension du sujet à se percevoir en dehors du groupe social, différent et opposé à la fois. En outre, il est intéressant de relever qu'au temps 2 un dernier révélateur d'hyposocialité, la mésadaptation sociale qui est une mesure psychologique particulièrement révélatrice puisqu'elle témoigne d'une véritable négativisation du concept de soi, arrive au sixième rang (au temps 1, elle apparaît au vingt et unième rang), comme si la persistance dans la délinquance à la fin de l'adolescence nécessitait un alourdissement substantiel de l'hyposocialité.

La plupart des autres révélateurs constants aux temps 1 et 2 sont des mesures d'isolement, un isolement d'abord interpersonnel par suite de la distance prise à l'endroit des gens de l'entourage et même de personnes aussi proches que le père et l'amie intime, un isolement social étant donné d'une part le rejet des symboles sociaux représentés par le policier, et d'autre part la ressemblance ressentie à l'endroit des

figures délinquantes. Cette réaction d'éloignement se confirme par rapport à d'autres figures-rôles, qui ne sont pas les mêmes d'un temps à l'autre, soit l'adulte compréhensif et la figure de prestige au temps 1, l'ami, la sœur, le pair socialisé et l'adulte hostile au temps 2.

Pourquoi ces changements d'un temps à l'autre ? Il nous semble qu'au milieu de l'adolescence l'éloignement concerne surtout les figures adultes qui sont, pour la plupart, des figures d'autorité (l'adulte compréhensif, le père, la figure de prestige, le policier), alors qu'à la fin de l'adolescence ce sentiment est nettement généralisé et englobe aussi des contemporains, et même des contemporains investis affectivement (l'amie intime, le copain de prédilection, la sœur, le pair socialisé). Il appert donc qu'à la fin de l'adolescence, la délinquance s'intensifie dans la mesure où le fossé se creuse entre le sujet et l'ensemble [224] de l'entourage humain ; il est sans doute particulièrement significatif que, dans une sorte de « mise à distance » excessive le jeune adulte coupe même ses relations avec ses proches les plus intimes ...

Signalons une autre variation intéressante. L'assimilation à l'idéal criminel qui est très influente au temps 1 (elle prend le cinquième rang) s'élimine complètement de la liste au temps 2, alors que c'est l'inverse pour l'assimilation au premier pair délinquant (le pair délinquant que le sujet a choisi le plus spontanément) qui, elle, occupe le deuxième rang au temps 2, comme si, à la fin de l'adolescence, la réalité se substituait à l'imaginaire, le support concret de délinquance que représente le partenaire délinquant l'emportant sur la projection de soi dans un modèle idéal. Ce changement peut être lui aussi synonyme d'aggravation antisociale.

Bref, ce qui ressort de l'examen des deux premières analyses de régression, c'est avant tout la prépondérance conjuguée des deux dimensions d'hyposocialité et d'isolement : la première démasque chez le sujet l'inefficacité dramatique de sa capacité empathique de résonance et de correspondance aux interactions qui animent la communauté dans laquelle il vit ; la seconde met en relief une désaffiliation tangible et envahissante à l'égard de la société en général, incluant ceux que le sujet définit comme ses amis. L'impact criminogène capital de la distance entre soi et les autres se confirme une fois de plus, la délinquance étant attisée avec l'accroissement de cette distance ; le fait pour l'adolescent de n'être pas suffisamment amarré (en affinité avec) à ses congénères, de par sa structure psychologique,

semble suffire pour provoquer une grave amplification du potentiel de passage à l'acte délinquant. C'est donc la corrosion des liens interhumains, mise en évidence soit à travers les indices de désocialisation et d'asocialité, soit à travers les dissemblances perçues à l'endroit des figures sociales et les ressemblances aux figures délinquantes, soit à travers le rejet des intimes, soit à travers la valorisation de l'idéal criminel, qui s'impose comme le tremplin prioritaire à partir duquel la délinquance peut jaillir et s'étendre.

Ajoutons qu'un dernier déterminant constant semble jouer un rôle majeur aux deux temps (il se classe quatrième au temps 1 et cinquième au temps 2) ; il s'agit de l'indice de retrait, un indicateur d'insécurité qui se rattache, de ce fait, à la sphère psychoaffective de la personnalité. La corrélation entre cette mesure et l'intensité de la délinquance ayant une direction négative, c'est lorsque le retrait diminue, c'est-à-dire lorsque le sujet est systématiquement porté à atténuer ses difficultés tout en optant dans ses rapports avec autrui pour une sur-affirmation de soi sans différenciation suffisante, que la délinquance se trouve stimulée. Comme le démontrent les résultats des analyses précédentes, ce facteur n'agit pas par lui-même mais en interdépendance avec les autres, dans un rôle qui pourrait être qualifié de catalyseur secondaire de l'activité délinquante ; en d'autres termes, sur le plan dynamique l'hyposocialité et l'isolement interpersonnel n'entrent en action qu'appuyés par cette façon excessive de s'imposer, de foncer...

[225]

Notons de plus, toujours par référence à des révélateurs d'insécurité, que deux autres indices, soit l'anxiété totale et l'anxiété sociale, contribuent de façon significative à activer la production délictueuse au temps 1 : le premier révèle la présence d'un vif malaise endopsychique, généralisé mais diffus, qui incite le sujet à bouger, à se défouler, à agir ; le second, avec un coefficient de corrélation négatif, représente au contraire un effort du sujet pour s'immuniser contre les tensions suscitées par les interactions avec les autres (cette double influence, à polarité antagoniste mais qui produit exactement le même effet, soit de favoriser la délinquance, est intéressante à signaler). Au temps 2, les deux indices disparaissent de la liste des facteurs significatifs pour laisser place aux mesures d'hyposocialité et d'isolement, comme si la personnalité n'était plus perturbée par ces tensions et les avait épongées.

L'examen de la troisième analyse de régression (colonne T_{2a} au tableau 5.7.), laquelle inclut une mesure de l'intelligence non-verbale, nous amène à constater que cette mesure se classe au neuvième rang parmi les variables explicatives de l'intensité de la délinquance. Compte tenu de la direction négative de la corrélation, il appert que l'intelligence non-verbale, lorsqu'elle tend à s'affaiblir, contribue de façon tangible à la poussée dynamique vers la délinquance, supplantant même plusieurs mesures d'appauvrissement interpersonnel. Comme c'était le cas pour les mesures précédentes, son effet demeure toutefois strictement auxiliaire dans une structure criminogène d'activation où interagissent plusieurs éléments convergents.

La quatrième analyse (colonne « De T₁ à T₂ »), diachronique puisqu'elle a pour fonction de détecter les caractéristiques psychologiques qui, dès le milieu de l'adolescence, annoncent l'aggravation de la délinquance à la fin de cette phase, fournit des informations particulièrement instructives. Il en ressort que la mesure dont l'influence à longue portée apparaît la plus déterminante est l'assimilation perceptive au pair délinquant 2 (l'adolescent délinquant que le sujet choisit en deuxième lieu et qui représente, de ce fait, une figure-rôle plus impersonnelle, plus strictement délinquante). Si nous lui ajoutons deux autres mesures qui vont dans le même sens, soit l'identification à l'adulte antisocial, qui se classe au troisième rang, et l'assimilation à l'idéal criminel, qui est au huitième rang, les trois ensemble véhiculent plus de la moitié de la variance totale expliquée ; il devient dès lors évident que les sentiments d'allégeance à l'endroit des figures de référence antisociales pèsent très lourd, dès la première partie de l'adolescence, sur la consolidation et l'amplification de la délinquance subséquente. Cette détermination, qui témoigne du fait que l'image de soi est définie précocement comme délinquante, s'avère donc très puissante.

Une dernière constatation intéressante sur la quatrième analyse est la suivante. À l'exception des trois figures antisociales dont il vient d'être question, qui s'inscrivent d'ailleurs comme trois facettes d'une même orientation de base, il n'y a pas d'autres figures-rôles dans la liste des mesures énumérées, ce qui diffère passablement des trois listes précédentes où elles dominent. Les mesures [226] retenues sont des traits d'hyposocialité (aux deuxième, cinquième et onzième rangs), d'insécurité (aux quatrième, septième et douzième rangs) et de

négativité (aux sixième, neuvième et dixième rangs). La suprématie des influences plus proprement endogènes qui mettent en cause des déterminants structuraux de la personnalité, par opposition aux influences plus exogènes qui sont liées aux modes de fonctionnement relationnel, s'affirme ici avec force.

C'est pourquoi nous pouvons conclure à l'existence de deux processus majeurs d'intensification de la délinquance, à la fois autonomes et coextensifs. Le premier est synchronique, c'est-à-dire qu'il agit soit au milieu soit à la fin de l'adolescence, et se fonde dans une large mesure sur l'appauvrissement de la capacité d'affiliation aux partenaires humains importants ; l'effervescence délictueuse est alors causée prioritairement par des difficultés interpersonnelles conjoncturelles. Le second est diachronique, les deux temps se trouvant articulés l'un à l'autre ; les supports de la délinquance, sans doute parce qu'ils doivent assurer la persistance du comportement délictueux à travers le temps, sont ici de façon prépondérante des traits psychodynamiques situés dans le substrat même de la personnalité ... La gravité délinquante serait donc le résultat d'une double fermentation, interactionnelle et structurale. En même temps se trouve confirmée la thèse selon laquelle lorsqu'il y a délinquance durable, il y a aussi des déterminants psychologiques suffisamment ancrés et consistants pour que l'on puisse parler d'une authentique assise de personnalité : la conduite exprimée traduit la condition *vécue, l'agir manifeste l'être* ...

Pour terminer, et comme nous l'avons fait pour la délinquance des adolescents conventionnels, nous avons construit un modèle général qui illustre, par des corrélations multiples, la portée respective de nos grandes dimensions de la personnalité sur l'intensité de la délinquance (à la figure 5.2. ces coefficients sont placés entre parenthèses à la suite de chaque dimension) et, par des corrélations canoniques, les liens que ces dimensions tissent entre elles (ces coefficients sont placés sur les lignes qui unissent les dimensions). Les caractéristiques psychologiques retenues dans ce modèle s'associent pour rendre compte d'une proportion fort significative (35%) de la variance du comportement délinquant.

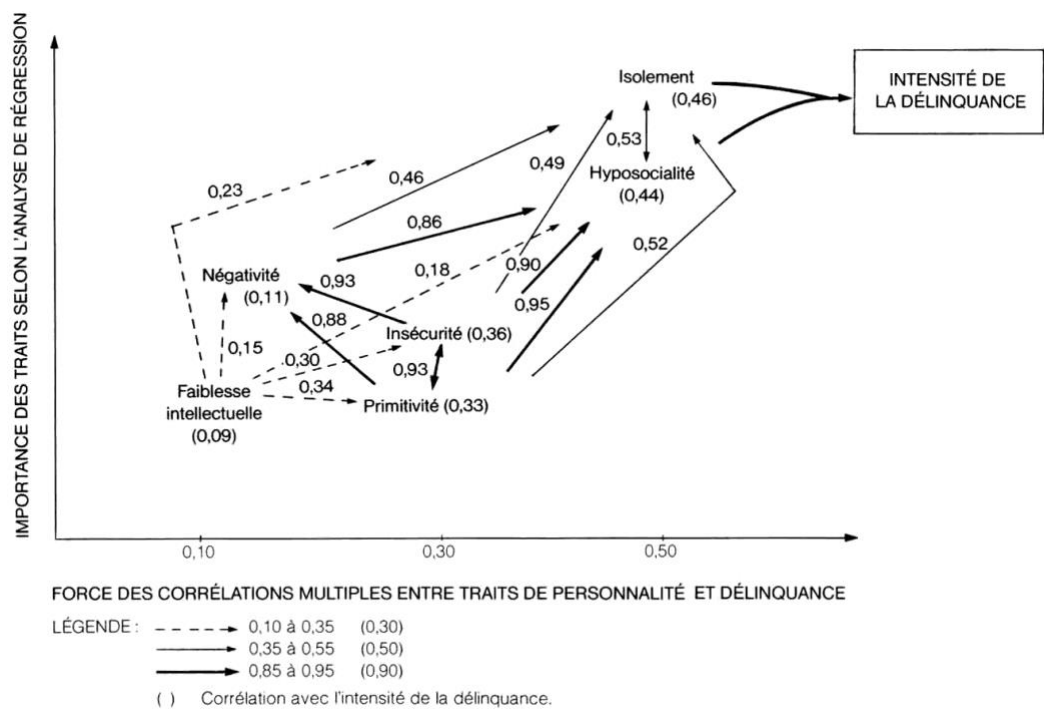
À l'analyse de la figure 5.2., il ressort clairement que les dimensions n'exercent pas toutes la même influence, que certaines pèsent beaucoup plus lourd que d'autres (ce que reflète l'ordre, de gauche à droite, dans

lequel elles sont placées sur la figure). Ainsi se confirme le fait que l'hyposocialité et l'isolement sont nettement plus déterminants que les autres, étant tous les deux capables, et de façon à peu près équivalente (avec d'importantes corrélations de 0,44 et 0,46 respectivement), d'intensifier avec vigueur la délinquance. Par ailleurs, la primitivité et l'insécurité, deux dimensions qui avaient joué jusqu'à présent un rôle plutôt restreint, s'imposent avec des coefficients substantiels de 0,33 et 0,36. Finalement, les deux dernières dimensions, la négativité et la faiblesse intellectuelle, n'exercent que peu d'impact, leurs coefficients de corrélation se situant à 0,11 et 0,9 respectivement.

[227]

Figure 5.2.

STRUCTURE DE LA PERSONNALITÉ DÉLINQUANTE



[228]

La sphère psychosociale, avec l'hyposocialité et la primitivité, ainsi que la sphère psychorelationnelle, avec l'isolement interpersonnel, sont de toute évidence au cœur du problème. C'est ce qui nous amène à conclure que la délinquance chez les adolescents judiciarisés s'appuie principalement sur l'insuffisance des fonctions psychologiques relatives au « raccordement à autrui » (FRÉCHETTE, 1977). Cette conclusion est confirmée par le fait que, des deux dimensions de la sphère psychoaffective, c'est précisément celle qui met en cause les acquis de confiance dans les autres et la fonction d'ouverture empathique, en l'occurrence l'insécurité, qui se trouve le plus fortement associée au comportement délictueux. En somme, c'est la détérioration de la capacité d'affiliation, beaucoup plus directement que le ressentiment accumulé, l'hétéroagressivité, le fond d'extraversion ou la subnormalité intellectuelle, qui se révèle le ferment majeur de la consolidation de la délinquance dans l'agir de nos jeunes.

En tenant compte à la fois du premier classement des dimensions que nous venons de commenter (basé sur la force des corrélations multiples avec le critère « intensité de la délinquance ») et d'un deuxième classement obtenu par une analyse de régression avec les six dimensions retenues et, finalement, des liaisons ³⁸ qu'elles forment entre elles, nous avons tenté de représenter visuellement, à la figure 5.2., la structure de personnalité qui sous-tend l'intensification de la délinquance. Il faut noter, à titre d'observation préliminaire, que les coefficients canoniques se répartissent en trois niveaux bien distincts de puissance : le premier, qui est maximal (coefficients autour de 0,90 ³⁹), traduit des liens très serrés entre les quatre dimensions d'hyposocialité, d'insécurité, de primitivité et de négativité ; le second, qui est intermédiaire (coefficients voisinant 0,50), dévoile une association importante entre les quatre dimensions précitées et l'isolement, cette dernière demeurant toutefois relativement indépendante ; le troisième, qui est faible (coefficients autour de 0,30),

³⁸ Ces liaisons sont évaluées au moyen de coefficients de corrélation canoniques qui, rappelons-le, tendent à atteindre des valeurs plus élevées que les coefficients de corrélation simples par suite de l'effet d'additivité des mesures secondaires

³⁹ Les flèches qui relient les dimensions reflètent, selon qu'elles sont plus ou moins foncées, la force des coefficients de corrélation.

démontre que la faiblesse intellectuelle n'exerce qu'une influence limitée sur l'ensemble des autres éléments.

En faisant le bilan de ces analyses, c'est la dimension isolement interpersonnel qui émerge finalement comme le pivot de la délinquance sérieuse. L'influence criminogène la plus déterminante serait donc exercée par le désengagement, en d'autres termes par l'appauvrissement dramatique du sentiment d'attachement ou d'amarrage au groupe social⁴⁰ lié à l'apparition d'une dangereuse dérive au plan relationnel, de telle sorte que le sujet ne dispose pas de ce [229] sentiment fondamental d'appartenance qui est indispensable pour qu'apparaisse la socialité vécue. Il est particulièrement intéressant de constater que cette caractéristique, qui véhicule un contenu spécifique puisqu'elle garde une nette autonomie par rapport aux autres, arrive en première place.

L'isolement est renforcé ensuite, non pas par une seule composante, mais plutôt par une structure multidimensionnelle où se retrouvent, dans l'ordre donné par l'analyse de régression, l'hyposocialité, la négativité, l'insécurité et la primitivité. Cette structure apparaît fortement cohésive puisque les quatre dimensions sont fortement intercorrélées ; elle constitue, compte tenu de la force à peu près constante des associations entre chacune des dimensions et l'isolement interpersonnel, le cadre de soutien en quelque sorte endopsychique de ce dernier. Par ailleurs, comme chacune de ces quatre dimensions fournit une contribution individuelle très particulière à l'intensification de la délinquance, il est évident qu'elles agissent par le truchement d'une organisation dynamique hiérarchique : l'hyposocialité y apparaît comme le levier le plus puissant, suivi d'assez près par la négativité (cette caractéristique, dont l'action directe sur la délinquance est plutôt faible, semble se définir strictement comme un catalyseur, son influence pouvant devenir redoutable en interaction avec l'hyposocialité surtout), ces deux composantes étant finalement alimentées de façon importante par l'insécurité et de façon secondaire par la primitivité. Il faut noter, enfin, l'association non négligeable entre ces deux dernières dimensions et la subnormalité de l'intelligence,

⁴⁰ Hirschi (1969) parle à ce propos de *bonding*; à la fois ce qui attache et ce qui oblige, alors que Fréchette (1970) évoque le « sentiment de communauté ou d'allégeance partagée ».

laquelle peut exercer une influence réelle, bien que limitée dans l'ensemble des interactions (elle porte près de 8% de la variance totale expliquée).

Cette structure multidimensionnelle représente une unité psychodynamique fortement intégrée, capable de jouer le rôle d'un véritable bouillon de culture criminogène. Elle signifie avant tout la consolidation chez le sujet d'un antagonisme virulent, où fermentent l'hostilité, l'opposition irascible, le cynisme et la destructivité, lesquels sont d'autant plus ancrés qu'ils manifestent une sorte de lutte désespérée contre le sentiment d'impuissance, contre la conviction profonde d'un sort injuste, contre la dévalorisation, et qu'ils ne peuvent déboucher que sur une seule nécessité, celle de s'endurcir, de s'insensibiliser, de se fermer... Ainsi se dessine un univers psychologique dominé par la suspicion haineuse, ce qui entraîne des conséquences particulièrement tragiques puisqu'en se retournant contre autrui le sujet se trouve piégé dans un cercle vicieux où il se retourne en même temps contre lui-même.

Bref, de l'ensemble des caractéristiques psychologiques sous-tendant la délinquance se décante un axe porteur que nous nommons la « déconnexion adversive » et qui est formé de deux composantes majeures : le retranchement et l'antagonisme, l'un exacerbant l'autre, de telle sorte que la position adoptée par rapport à autrui est non seulement une position fondamentalement « dyssociale » mais aussi fondamentalement antihumaine, les proches, les intimes même finissant par être récusés tout autant que les représentants sociaux. Le [230] sujet en est ainsi amené à refuser de se transformer lui-même en produit social, ou plus exactement en partenaire de mutualité, et à se forger une cuirasse aussi imperméable que possible qui lui permet d'étouffer l'affectivité susceptible de le « lier » à autrui.

Une personnalité égocentrique

Au terme de cette analyse où nous avons scruté les traits de personnalité des adolescents judiciairisés, il convient de dégager quelques conclusions majeures portant sur les bases mêmes de la délinquance.

Premièrement, les délinquants souffrent d'un sous-développement psychosocial évident, puisqu'ils se situent dès le milieu de l'adolescence en deçà du seuil de normalité pour l'ensemble des mesures utilisées et qu'ils s'y trouvent encore à la fin de l'adolescence. Incapables d'accéder à une dynamique allocentrique, ils stagnent dans un égocentrisme qu'ils ne parviennent plus à dépasser. Cette sous-socialité prend encore plus de relief lorsque nous considérons l'écart qui les démarque à cet égard des adolescents conventionnels.

Deuxièmement, les variations d'intensité de la délinquance sont nettement associées à la présence de certains traits de personnalité. Les analyses de corrélation et de régression multiple, qui font ressortir des résultats concluants à travers les perspectives synchronique et diachronique, le démontrent amplement. Des déterminants psychologiques précis, mettant en cause d'abord les modes de rattachement à autrui, ensuite l'intégrité de la personnalité, se sont révélés associés à l'intensification de la délinquance, tout en permettant de mieux l'expliquer. Il est apparu clairement que la pratique de la délinquance chez les adolescents judiciairisés ne peut être comprise sans qu'on accorde un poids prépondérant à l'influence des traits psychologiques sous-jacents.

Troisièmement, nous pouvons même ajouter que le développement de la délinquance tout au long de l'adolescence est fonction d'une structuration spécifique de la personnalité. L'égocentrisme devient en effet le mode dominant d'expression de soi, sous la poussée d'une organisation psychologique très particulière qui s'érige dès la première moitié de l'adolescence et qui se consolide par la suite. Comme nous l'avons démontré, cette organisation s'enracine dans un fond d'attitudes où dominant la mésadaptation, l'inefficience, la négativité et l'insécurité, ce qui, sur le plan intrapsychique, taxe lourdement la qualité de la vie cognitive et de la vie affective, tout en provoquant une fermeture correspondante à l'égard de la société et surtout à l'égard des partenaires humains. Un tel plafonnement dans l'évolution de la personnalité paraît être à la source même de l'émergence et de l'amplification de la délinquance durant l'adolescence.

[231]

LA PSYCHOCRIMINODYNAMIQUE

[Retour à la table des matières](#)

L'adolescence est reconnue par l'ensemble des spécialistes en sciences humaines comme une période au cours de laquelle des progrès importants se réalisent dans le fonctionnement psychologique. Nos données présentées en début de chapitre montrent que la performance des adolescents conventionnels aux tests de personnalité s'améliore nettement avec l'accroissement de l'âge ; elles confirment ainsi la conclusion de plusieurs grandes études expérimentales, entre autres celles de Bachman et al. (1978) et de R. et S. Jessor (1977). Que se passe-t-il à cet égard chez les jeunes délinquants, progressent-ils eux aussi au cours de l'adolescence ? La question est d'autant plus pertinente que le comportement délictueux, comme nous l'avons établi au chapitre 3, perd de son ampleur dans la deuxième moitié de l'adolescence.

Le tableau 5.5. donne déjà une première réponse à la question. Il en ressort que, de 15 à 17 ans, la moyenne de l'ensemble des adolescents judiciairisés aux différents tests psychologiques s'améliore sensiblement et que ces différences sont statistiquement significatives pour 25 échelles sur 37 (données inédites de LEBLANC). C'est dire que les jeunes délinquants, comme l'ensemble des adolescents, changent eux aussi et qu'ils sont capables d'effectuer des gains psychologiques dans la plupart des sphères que nous avons mesurées : sociale, affective et relationnelle. Cette amélioration ne permet toutefois pas aux jeunes délinquants de rattraper le seuil de normalité fixé pour les autres adolescents du même âge. Malgré les progrès qu'ils réalisent, et c'est une observation d'importance capitale, les adolescents judiciairisés demeurent, par rapport aux adolescents conventionnels, enlisés dans des déficits majeurs pour toutes les dimensions de la personnalité que nous avons mesurées.

Une analyse plus approfondie de Côté *et al.* (1978), portant sur les sous-groupes de délinquants qui, soit maintenaient leurs caractéristiques de personnalité stables, soit progressaient, soit

régressaient, permet de conclure qu'une certaine progression est observable mais qu'elle apparaît ambiguë. C'est ainsi que la primitivité, surtout à travers ses dimensions de fatalisme et d'égotisme, de même que la négativité, à travers sa dimension d'alloagressivité, s'atténuent du temps 1 au temps 2, amenant un contrôle plus adéquat des pulsions et une moins grande « centration » sur soi. Mais en même temps, dans la première caractéristique, la dimension d'irréalisme demeure ce qu'elle était, signifiant par là que la capacité de respecter les exigences de la réalité ne s'améliore pas vraiment, tout comme, dans la seconde, les dimensions d'alloplastie et de suspicion ne bronchent pas, laissant inchangée la réactivité de base de ces sujets. Les gains sont donc partiels et ne semblent réduire que les lacunes les plus flagrantes. De plus, l'hyposocialité continue d'être élevée, bien qu'elle fléchisse un peu, et l'insécurité demeure vive elle aussi, ce qui témoigne, de l'une à l'autre, de la persistance d'une dysfonctionnalité majeure par rapport aux attentes du milieu et d'un important malaise dans la condition vécue qui lui est sans doute [232] corrélatif. Finalement, l'assimilation perceptive aux figures antisociales de même que l'idéalisation de l'image criminelle restent marquées et ce ne sont pas les très légers mouvements de rapprochement à l'égard des figures socialisées qui peuvent contrebalancer leur portée délétère.

Le poids très lourd du déficit accumulé est corroboré par les analyses de LAGIER (1979), de MASSÉ (1982) et de CHARLAND (1985) sur l'évolution psychologique différentielle des adolescents dont la délinquance augmente, plafonne, ou diminue. Effectivement, la capacité de développement de ces sujets n'est pas complètement annulée. Un fait demeure irrécusable cependant : les délinquants ne parviennent pas à rattraper le niveau de développement psychosocial atteint par les adolescents socialisés. Même lorsqu'ils progressent, ils n'arrivent pas à combler le retard qui les sépare de leurs témoins du même âge, lesquels ajoutent constamment à leur bagage psychologique et, surtout, affermissent de façon déterminante l'efficacité de leur orientation allocentrique.

Pourquoi alors la délinquance diminue-t-elle dans la deuxième moitié de l'adolescence ? La question demeure difficile à clarifier.

Certes un lien existe —ce qui a pu être vérifié dans nos travaux ⁴¹— entre l'atténuation de certaines carences psychologiques et le ralentissement de l'activité délictueuse, à telle enseigne que les sujets, selon qu'ils progressent ou régressent sur le plan psychologique, voient corrélativement se résorber ou s'aggraver leur engagement dans l'agir illicite. Ce lien n'explique pas tout cependant : d'une part, la réduction de la délinquance n'est pas constante chez les sujets dont la personnalité s'améliore ; d'autre part, la dernière partie de l'adolescence se caractérise de toute façon par l'élargissement du champ d'intérêts et par la recherche d'autres modes d'expression des besoins ; et d'ailleurs, l'engagement profond dans la délinquance qui marque le milieu de l'adolescence peut difficilement se poursuivre tel quel, puisque la réprobation de la communauté se fait de plus en plus vive et aussi de plus en plus tangible à mesure que le temps passe. De nombreux facteurs peuvent donc contribuer à miner le zèle initial du délinquant.

Il est cependant possible d'affirmer qu'une « criminodynamique » à caractère spécifique est opérante chez ces adolescents, dans laquelle les modulations de la délinquance à travers le temps sont, dans une large mesure, concomitantes à l'évolution de la condition psychologique vécue. Dans la mesure où l'hyposocialité, l'insécurité, la négativité et l'éloignement interpersonnel demeurent des traits dominants au cœur de la structure de personnalité et maintiennent la polarisation égocentrique des conduites exprimées, la délinquance persiste ou, pire, s'aggrave. Tout le devenir social se trouve ainsi compromis, non seulement parce que le sujet continue de poser des gestes irrecevables mais surtout parce qu'il s'enracine dans des modes carrément dysfonctionnels de satisfaction des besoins et qu'il démissionne devant les attentes du groupe.

⁴¹ Voir Côté *et al.*, 1978 ; LeBlanc *et al.*, 1978a ; Lagier, 1979 ; LeBlanc *et al.*, 1980 ; Charland, 1985.

[233]

VERS UNE SOCIOPATHIE

[Retour à la table des matières](#)

Dans l'ensemble de ce chapitre, la démarche menée visait à l'identification des facteurs de personnalité les plus puissamment criminogènes à l'adolescence. La problématique choisie, stipulant que la socialité se fonde avant tout sur la capacité de s'ouvrir à autrui, c'est-à-dire sur le développement de l'allocentrisme, nous a permis de dévoiler certaines des sources profondes de la délinquance mais aussi, d'un échantillon à l'autre, de reconnaître des déplacements d'accent qui se sont avérés importants.

Il est évidemment ressorti avec force que les adolescents conventionnels affinent de façon constante tout au long de l'adolescence cette capacité qui leur permet d'accueillir autrui et de s'amarrer au groupe. Lorsque la délinquance prend une certaine ampleur chez eux — et les facteurs de personnalité responsables sont d'autant plus visibles que le contraste est très prononcé entre ceux qui ne s'y commettent pas du tout et ceux qui s'y adonnent de façon récurrente —, ce sont des traits d'immaturation, en particulier une primitivité tenace, qui l'alimentent le plus. Par contre, chez les adolescents judiciairisés, le développement de l'activité illicite au cours de l'adolescence paraît résulter avant tout de carences dans les mécanismes de communication et d'échange mesurés par les deux paramètres d'isolement et d'hyposocialité, ce qui signifie que pour eux ce sont les fonctions psychologiques d'entrée en relation avec les autres qui sont au cœur de la criminogenèse.

Comment résumer ce que les mesures de personnalité nous apprennent sur les sujets de ce dernier groupe, c'est-à-dire sur les jeunes qui se sont véritablement compromis dans la délinquance ? La meilleure façon de le faire est sans doute de retenir les quatre constatations suivantes : d'abord la subnormalité psychologique générale à laquelle tous se trouvent réduits, accompagnée, comme déficit le plus lourd, d'un important retard du développement psychosocial ; ensuite la gravité des dommages subis puisque, plutôt

que d'apprendre à communiquer, à échanger et à participer, les sujets se fourvoient dans un égocentrisme excessif ; aussi l'émergence d'une configuration extrêmement cohésive de traits de personnalité négatifs, ce qui amplifie doublement le problème étant donné qu'il n'est plus seulement question d'acquisitions ratées mais aussi d'une structure fermée en quelque sorte sur elle-même ; enfin l'enlèvement dramatique dans la conduite antisociale persistante, plus des trois quarts des sujets basculant, par une progression quasi inéluctable, dans la criminalité adulte.

À partir de ces faits, une conclusion ferme s'impose : la délinquance sérieuse doit s'arc-bouter sur une solide assise de traits de personnalité spécifiques pour émerger et se développer. Il est clair que la réitération délictueuse ne peut se manifester sans que le sujet lui-même s'y trouve compromis, l'élément dit « subjectif », c'est-à-dire les déterminants personnels, devenant prioritaire [234] pour éclairer l'élément « objectif », c'est-à-dire l'agir proprement dit. Ces traits s'affirment comme des supports absolument indispensables, puisque c'est seulement à travers eux que peut se stabiliser l'orientation antisociale significative qui est la marque de commerce de la majorité de nos adolescents judiciairisés. En même temps, il appert que c'est à travers ces supports que les facteurs sociaux doivent nécessairement se trouver médiatisés, ce qui nous permet de confirmer de façon éclatante l'un des principes fondamentaux de la criminologie, soit le « principe du transformateur ». Formulé par MANNHEIM (1965) et par HOUCHON (1962), ce principe stipule que « une variable sociale, qu'elle soit de type mésologique, culturel, familial, scolaire ou autre, ne peut devenir criminogène que si elle conditionne des mécanismes psychologiques ». En d'autres termes, les processus d'interaction individu - groupe qui sont en jeu lorsque la délinquance s'instaure ne sauraient être conçus comme se déroulant dans le vide psychologique.

Ces supports psychologiques se regroupent dans ce que nos données nous permettent actuellement d'appeler un « syndrome extensif », puisque plusieurs grandes sphères de la personnalité — psychosociale, psychorelationnelle et psychoaffective — sont ressorties comme gravement touchées et endommagées. Bien que cette conception nous éloigne de la notion peut-être trop étroite de « noyau de la personnalité » défendue par PINATEL (1971), elle s'inscrit parfaitement dans une longue et riche tradition criminologique qui, à partir de

patientes et volumineuses observations, de comparaisons rigoureuses ainsi que de constantes vérifications, autant cliniques qu'expérimentales, a pu démontrer que l'antisocialité, en tant que mode récurrent d'affirmation de soi et d'affrontement de la réalité, découle de facteurs de personnalité spécifiques et constants. Cette tradition est bâtie sur trois importantes contributions : d'abord le substantiel courant qu'on peut qualifier de « psychoclinique » et qui s'est alimenté par deux grands groupes, le premier composé de psychiatres et de psychologues de tradition européenne, tels DEGRIFF (1956), GLOVER (1960), DEBUYST (1960), ANDERSEN (1963), HESNARD (1963), LAGACHE (1965), MAILLOUX (1971) et tout récemment FAVARD (1985), le second formé de chercheurs et de praticiens anglosaxons, dont REDL et WINEMAN (1957), KARPMAN (1959), CLECKLEY (1964), HARE (1970), YOCHELSON et SAMENOW (1976), MCCORD (1982) ; ensuite l'énorme courant « étiologique » où se sont illustrés des auteurs classiques comme HEALY et BRONNER (1936), HEWITT et JENKINS (1946), MCCORD *et al.* (1962), ROBINS et FHILL (1966), S. et E. GLUECK (1974), et qui a connu un essor extraordinaire depuis une quinzaine d'années avec de nouvelles études longitudinales, comme celles de WOLFGANG *et al.* (1972), de WADSWORTH (1979), de WEST (1982), de JESNESS et HAAPANEN (1982), etc. ; finalement l'important courant dit « typologique », où se retrouvent des classifications soit structurales soit développementales de délinquants juvéniles et dont nous ferons un bref compte rendu dans le chapitre suivant.

Dans la lignée de tous ces travaux, nous mettons en évidence chez les délinquants juvéniles la présence, dès le milieu de l'adolescence, de traits de [235] personnalité proprement « criminaloïdes », c'est-à-dire de traits générateurs de criminalisation. Tout en exerçant leur impact propre, ces traits convergent et s'entrelacent dans un effet général d'activation mutuelle qui multiplie en quelque sorte leur force de propulsion criminogène. Ce qu'ils révèlent sans doute de plus essentiel, c'est une rupture décisive avec le cadre social et un blocage de la communication interindividuelle. Les données sont formelles : la condition de ces jeunes s'exprime sous le signe de la distance par rapport à autrui ; ce sentiment vécu d'éloignement interpersonnel, que FRÉCHETTE a décrit comme une « déperdition basale de socialité » (1970), est si profondément ancré dans la vision du monde et dans le mode de fonctionnement qu'il constitue une sorte d'écueil majeur qui,

en même temps, empêche la communication ainsi que l'échange et compromet l'adaptation. C'est toute la fonction de « présence » sociale qui semble enrayée, de sorte que — dans le sens où RABINOVITCH (1959) parle d'un type « isolationniste » de personnalité souffrant d'une « carence primaire de cathexis » — ces individus ne parviennent pas à déboucher sur l'interaction et la réciprocité, fourvoyés qu'ils sont dans une image dégradée de l'humain et au fond, nos mesures en témoignent, d'eux-mêmes.

Devant de telles carences dont la portée sur le devenir de l'individu est considérable, nous croyons qu'il est tout à fait justifié de conclure à la présence d'une véritable sociopathie déjà caractérisée à l'adolescence ...

[236]

[237]

Délinquances et délinquants

DEUXIÈME PARTIE

LES FACTEURS CRIMINOLOGIQUES ACTIFS

Chapitre 6

PORTRAITS TYPES DE JEUNES DÉLINQUANTS

[Retour à la table des matières](#)

INTRODUCTION

QUELQUES PRÉALABLES MÉTHODOLOGIQUES

Les typologies en criminologie

Une classification des conduites délinquantes

Chez les adolescents conventionnels

Chez les adolescents judiciairisés

Les variables sociales et psychologiques utilisées

Le choix de la méthode d'analyse

COMMENT OPPOSER LES DÉLINQUANTS AUX CONFORMISTES

Les variables discriminantes

La capacité prédictive des variables

Deux portraits différentiels

LES ADOLESCENTS CONVENTIONNELS ET LA DÉLINQUANCE

LES ADOLESCENTS JUDICIARISÉS ET LA DÉLINQUANCE

Les variables discriminantes

Les profils de délinquants

Les délinquants sporadiques

Les délinquants explosifs

Les délinquants persistants intermédiaires

Les délinquants persistants graves

LE CONTINUUM D'INADAPTATION À L'ADOLESCENCE

La socialité, précieuse acquisition des adolescents conventionnels

La dyssocialité et l'antisocialité, handicaps majeurs des adolescents
judiciarisés

*La caractérisation des groupes — les variables psychologiques et
sociales*

L'évolution des groupes

LA CRIMINALITÉ ADULTE

LES TROIS GRANDS PALIERS DE FONCTIONNEMENT SOCIAL

[238]

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

À notre avis, la meilleure façon de tirer parti des facteurs psychosociaux à portée criminogène qui ont été présentés aux deux chapitres précédents, c'est de les mettre à contribution pour construire une typologie. Soulignons que les démarches de ce type, intégrant à la fois des données relatives à la conduite, au vécu social et aux traits psychologiques, malgré tout l'intérêt qu'elles offrent, n'abondent pas en criminologie.

La conduite délinquante, rappelons-le, a été adoptée comme pivot de notre démarche et étudiée sous de nombreux aspects. Ce choix découlait d'une prise de position de notre part sur la qualité de la recherche en criminologie. Nous estimions en effet que les auteurs de travaux scientifiques ont utilisé à profusion la variable délinquance, mais le plus souvent sans en exploiter toutes les ressources. En effet, ils se sont limités pour la plupart à la nature de la délinquance (contre la personne, contre les biens, etc.), à son volume (le nombre de délits) ou, plus rarement, à sa gravité (le tort infligé aux victimes). Mais ils n'ont à peu près jamais analysé en profondeur l'histoire des activités délinquantes des individus, par exemple l'étude de la période du début en rapport avec la nature des délits, avec leur enchaînement et avec leur quantité et leur gravité, ou encore l'analyse des circonstances de perpétration des actes ou l'étude de leurs modes de résorption. C'est à ces lacunes que nous avons tenté de remédier...

QUELQUES PRÉALABLES MÉTHODOLOGIQUES

Avant d'amorcer une analyse classificatoire, jetons d'abord un coup d'œil sur les typologies existantes en criminologie. Nous tenterons ensuite d'explicitier les fondements de notre propre élaboration typologique.

Les typologies en criminologie

En premier lieu, l'inventaire des écrits sur les typologies nous indique que cette démarche n'a pas attiré l'attention de nombreux criminologues. En effet, qu'il s'agisse de typologies théoriques ou expérimentales, de typologies socio- logiques ou psychologiques, ou encore de typologies concernant les délits ou les personnes, pas plus d'une vingtaine n'ont pu être identifiées (voir SOLOMON, 1977 ; BOISCLAIR-LÉGARÉ, 1981). Dans l'ensemble des travaux criminologiques, il s'agit donc d'un centre d'intérêt relativement secondaire malgré le fait que des auteurs soulignent sa valeur heuristique (HOOD et SPARKS, 1970), sa valeur clinique (S. et E. GLUECK, 1970) ou sa valeur prédictive (ELLIOTT *et al.*, 1985).

[239]

En second lieu, une analyse serrée de chacune de ces typologies nous amène à conclure qu'aucune n'est entièrement satisfaisante. Elles sont souvent restrictives, s'appuyant par exemple sur la constitution physique des sujets (SHELDON et MCDERMOTT, 1949), sur des données psychologiques et psychiatriques (HEWITT et JENKINS, 1946), sur le comportement social (GIBBONS, 1965 ; CLINARD et QUINNEY, 1967), sur la définition légale des actes délinquants (RÆBUCK, 1965), sur la conduite délinquante répétitive (DUNFORD et ELLIOTT, 1984) ou sur la famille (S. et E. GLUECK, 1970). Les unes ne tiennent pas compte des facteurs situationnels et culturels, les autres évitent les facteurs psychologiques, certaines oublient la conduite délinquante, tandis que d'autres se limitent à des éléments très périphériques de l'agir

délictueux, de la carrière criminelle ou de la personnalité de l'auteur des délits.

De fait, neuf typologies parmi la vingtaine produites en criminologie s'appliquent aux jeunes délinquants ⁴². Il ne s'agit pas ici de présenter en détail chacune de ces typologies, mais plutôt de dégager quelques-uns de leurs caractères distinctifs. C'est ainsi que deux sur neuf sont de nature théorique, soit celles de GIBBONS et de FERDINAND : la première s'appuie sur la notion de rôles sociaux et la seconde a comme point de départ les explications sociologiques et psychologiques de la délinquance. Les autres typologies sont d'origine expérimentale, mais elles se distinguent les une ? des autres par les échantillons utilisés, la méthode de construction et les variables employées.

Pour leur part, HEWITT et JENKINS ont procédé à l'étude de 500 dossiers d'une clinique ; SULLIVAN, GRANT et GRANT ont évalué un échantillon de 511 militaires délinquants, S. et E. GLUECK ont comparé un groupe de 500 jeunes délinquants provenant d'internats à 500 non-délinquants ; SAS et al. ont classifié 190 jeunes délinquants d'une clinique annexée à un tribunal ; enfin, DONAVAN, DUNFORD et ELLIOTT ainsi que DIJKSTERHUIS et NIJOBER ont étudié un grand nombre d'adolescents choisis au hasard en milieu scolaire.

Quant aux méthodes de construction, elles varient de la procédure d'analyse clinique des dossiers aux méthodes factorielles, en passant par des procédures d'agrégation simples. La définition de la délinquance y varie aussi énormément : sont considérés comme délinquants les sujets qui ont été référés à une clinique, qui ont été placés en internat, qui sont des déserteurs, qui ont commis des actes déviants ou encore qui ont perpétré plusieurs fois des délits.

Ces typologies divergent encore plus en ce qui a trait aux variables utilisées. HEWITT et JENKINS ont dégagé différents types de personnalité en faisant appel aux notions psychanalytiques d'impulsion instinctive et de contrôle et en [240] tenant compte, pour certains types, de la

⁴² Ce sont celles de Hewitt et Jenkins (1946), de Sullivan, Grant et Grant (1957), de Gibbons (1965), de Ferdinand (1966), de S. et E. Glueck (1970), de Donovan (1977), de Dijksterhuis et Nijober (1984), de Dunford et Elliott (1984) et de Sas *et al.* (1985).

dynamique familiale, de la supervision et de la discipline parentales, de la participation à un gang, des relations sexuelles, etc.

SULLIVAN, de même que M. et J. GRANT se sont appuyés sur la notion de relation interpersonnelle, qu'ils ont opérationnalisée en fonction de la perception du monde qu'a le sujet et de sa façon de réagir à son environnement. S. et E. GLUECK ont construit leurs types en prenant comme point d'appui les caractéristiques de la famille du jeune délinquant et en y intégrant quelques traits personnels : attitude de défi, manque de lucidité, esprit aventurier, etc. SAS et al. ont privilégié une série de variables de nature sociale et psychologique ainsi qu'une classification clinique de la dangerosité. DONAVAN ainsi que DIJKSTERHUIS et NIJOBBER ont élaboré leurs typologies à partir de certaines caractéristiques de la personnalité et de l'environnement des sujets. Finalement, DUNFORD et ELLIOTT ont développé la leur à partir de la mise à jour de profils de carrière dans la délinquance. Ajoutons que les typologies de HEWITT et JENKINS, de SULLIVAN, de GRANT et GRANT et de DONAVAN s'appuient respectivement sur une théorie de base psychologique, développementale et socio-psychologique. Une seule typologie a fait l'objet de travaux de validation, d'extension et d'application : il s'agit de celle de HEWITT et JENKINS ⁴³.

Mentionnons enfin que l'examen comparatif des diverses typologies répertoriées fait ressortir entre elles, même si elles n'ont pas été construites à partir des mêmes prémisses, de nettes ressemblances. Ainsi, chaque typologie comporte un type qui correspond au délinquant structuré, d'orientation socio-pathique, un type qui décrit l'adolescent à dominante névrotique ou un type dont la caractéristique majeure est la délinquance intermittente. Sous des étiquettes diverses et des descripteurs différents, ce sont donc des réalités constantes qui se font jour. Il faut préciser toutefois qu'une seule des typologies inventoriées, soit celle de DUNFORD et ELLIOTT, est construite à partir d'une analyse en profondeur de la conduite délinquante.

⁴³ Quay et son équipe ont mené ces travaux (Quay, 1964a, 1964b, 1965, 1966, 1977 ; Quay et Parsons, 1970 ; Quay et Peterson, 1958, 1964, 1975). Des chercheurs indépendants en ont fait des vérifications : ce sont Borkovec, 1970 ; Field, 1967 ; Flatherington *et al.*, 1971 ; Megargee et Bolden, 1973 ; Skrzypek, 1969.

Une classification des conduites délinquantes

Chez les adolescents conventionnels

Nous avons étudié ce groupe en procédant à partir de la conduite délinquante révélée, c'est-à-dire la délinquance mesurée par un questionnaire objectif. L'instrument utilisé tenait compte à la fois de la quantité, de la diversité, [241] de la gravité et de la persistance des activités dérogatoires, et c'est à partir de ces quatre aspects que fut ensuite évaluée pour chaque sujet l'importance de son engagement dans la délinquance. Notre méthode est présentée en détail dans deux rapports (FRÉCHETTE et LEBLANC, 1978,1980). La méthode de construction est explicitée dans un écrit de BOISCLAIR-LÉGARÉ (1981). Rappelons les étapes qui ont mené à l'identification de plusieurs configurations distinctes d'expression de la délinquance.

Dans un premier temps, nous avons mis au point une échelle de délinquance révélée, composée de 28 dérogations inscrites au Code criminel et perpétrées tout autant contre la personne que contre les biens. Un tel inventaire nous a permis de disposer d'une mesure de quantité et de diversité (diversité en raison de la variété incluse dans les 28 actes criminels et quantité en raison du critère de fréquence de chacun des actes) ; cette mesure s'appuyait d'une part sur la très forte corrélation que nous avons constatée entre des mesures pures de quantité et de diversité (BIRON, 1977) et, d'autre part, sur l'association déterminante entre mesures numériques et mesures ordinales de fréquences (CAPLAN, 1975), tout en reflétant l'hétérogénéité de la conduite délictueuse (CAPLAN et LEBLANC, 1976). Les scores variant de 0 à 28, nous avons pu construire une échelle comportant quatre niveaux distincts d'intensité de la délinquance : 1) l'absence de délinquance (score de 0) ; 2) la délinquance faible en quantité et en variété (score de 1 et 2) ; 3) la délinquance moyenne en quantité et en variété (score de 3 à 10) ; 4) la délinquance élevée et diversifiée (score de 11 à 28).

Cette double mesure de la délinquance criminelle s'est appliquée aux deux temps de l'enquête (1974 et 1976), ce qui nous a ensuite

permis d'introduire la dimension de continuité dans le classement. Pour y arriver, nous avons croisé la mesure de délinquance criminelle relevée en 1974 avec celle obtenue en 1976, de façon à obtenir les six catégories distinctes suivantes : 1) l'absence continue de délinquance ; 2) la délinquance continue de faible intensité ; 3) la délinquance continue d'intensité moyenne ou forte ; 4) la délinquance accidentelle (un acte ou plus en 1974 et aucun en 1976, ou l'inverse) ; 5) la délinquance progressive et 6) la délinquance régressive.

La troisième étape de l'élaboration typologique a consisté à introduire la dimension de gravité. Nous avons construit une mesure de gravité à partir de quatre énoncés choisis à la suite d'une adaptation de l'échelle de gravité de SELUN et WOLFGANG (voir FRÉCHETTE et LEBLANC, 1978). Puis nous avons dichotomisé la mesure en absence et en présence de délits relativement graves (compte tenu du faible pourcentage d'adolescents présentant ici une délinquance grave) et nous l'avons appliquée aux périodes de 1974 et de 1976, ce qui a amené les distinctions suivantes : 1) absence de délinquance grave en 1974 et en 1976 ; 2) présence de délinquance grave en 1974 ou en 1976 ; 3) présence de délinquance grave en 1974 et en 1976.

[242]

En intégrant finalement les deux catégorisations, ce qui nous a permis de marier quantité, diversité, continuité et gravité, nous avons obtenu cinq modes spécifiques qui peuvent se définir ainsi : le premier se caractérise par l'**absence de délinquance** et englobe les adolescents qui ne présentent aucune délinquance criminelle à l'un ou l'autre des temps de mesure ; le second comprend les sujets qui rapportent une **délinquance criminelle occasionnelle**, c'est-à-dire un nombre d'actes délinquants limité et localisé dans le temps avec absence ou intermittence de délinquance grave (quelques rares occurrences) ; le troisième mode met en cause la **délinquance intermittente légère**, où il est question d'une délinquance criminelle assez durable mais à fréquence peu élevée avec absence ou tout au plus intermittence de délinquance grave, ou encore d'une délinquance qui diminue au fil du temps en l'absence de toute délinquance grave ; le quatrième se rapporte à la **délinquance intermittente moyenne** et regroupe les jeunes qui, de façon prépondérante, s'adonnent à la délinquance avec une fréquence en général moyenne à la première et à la seconde mesure ou qui, de l'une à l'autre, voient leur délinquance augmenter nettement

en fréquence, avec à nouveau un nombre limité d'actes graves ; enfin, le cinquième mode correspond à une **délinquance récurrente tenace** et compte les sujets dont la délinquance est fréquente, continue et relativement grave, c'est-à-dire les sujets ayant manifesté aux deux temps une délinquance moyenne ou forte, ou encore une augmentation significative du nombre d'actes de l'un à l'autre temps avec, dans chaque cas, une capacité soit intermittente, soit continue, de recourir à des actes plus sérieux.

Chez les adolescents judiciairisés

La caractéristique commune des sujets de cet échantillon réside dans le fait qu'ils détenaient tous le statut de pupilles du Tribunal aux deux moments de l'enquête. Lors de la première collecte de données, chacun d'entre eux a été soumis à une entrevue détaillée portant sur ses antécédents sociaux et sur sa délinquance, ainsi qu'à une dizaine de tests permettant d'évaluer sa personnalité. L'investigation effectuée sur la délinquance avait pour but d'inventorier la totalité des délits commis, qu'ils soient connus ou cachés. Il va sans dire qu'après l'application de cette procédure, une très grande variabilité dans l'étendue et la nature des actes commis a pu être observée à l'intérieur du groupe. Le nombre des délits variait en effet de un à plusieurs centaines ; pour les uns, le profil de l'activité délictueuse est apparu comme lourd, vu la gravité des délits et leur persistance dans le temps, alors que pour les autres la délinquance s'est révélée nettement moins marquée (voir FRÉCHETTE et LEBLANC, 1978).

C'est pourquoi, chez les délinquants encore plus que chez les conventionnels, il a fallu calibrer la délinquance de façon précise, et distinguer dans le groupe des catégories de sujets partageant entre eux à peu près la même configuration [243] de délits. À partir d'une étude fouillée de la totalité des transgressions avouées en entrevue par ces jeunes, nous avons pu décanter un certain nombre de configurations types, chacune se caractérisant par une homogénéité plus que satisfaisante entre les sujets. Malgré certaines difficultés dans l'adéquation du modèle à la réalité, il nous a été possible de limiter ces configurations à quatre, tout en respectant le principe bien connu selon

lequel la variance intergroupes doit être maximisée et la variance intragroupe minimisée, autant que faire se peut.

La première de ces configurations met en cause les sujets dont la délinquance apparaît inhabituelle, c'est-à-dire qu'elle se manifeste comme un simple épisode, les actes délictueux jaillissant à un moment donné durant l'adolescence et ne se reproduisant plus par la suite. Le critère de quantité joue ici un rôle de premier plan puisque cet épisode ne contient qu'un nombre très limité de délits ; de plus, ces délits doivent être pour la plupart de faible gravité ; enfin, même s'ils peuvent surgir à n'importe quel moment au cours de l'adolescence, ils tendent à se localiser dans la première partie de celle-ci. Nous avons appelé cette manifestation délictueuse la **délinquance sporadique**.

La deuxième configuration s'exprime elle aussi sous la forme d'une poussée d'actes délinquants, mais en nombre nettement plus grand que pour le premier groupe (ils doivent se chiffrer ici à une dizaine d'actes ou plus) et marqués par une plus grande hétérogénéité ; ils demeurent cependant de gravité relative (par exemple le vol à l'étalage, le vandalisme, le vol simple, les désordres publics, etc.) et leur fréquence s'atténue nettement dans les périodes subséquentes. Cette poussée de délits se situe chronologiquement au début ou au milieu de l'adolescence, la fin de l'adolescence et le tout début de l'âge adulte se caractérisant par une productivité délictueuse moins intense. Nous avons nommé ce mode d'expression de la délinquance la **délinquance explosive**.

La troisième configuration vise des sujets dont la délinquance est d'intensité un peu plus forte et plus durable. Le premier critère ici consiste en des délits étalés dans le temps, c'est-à-dire chevauchant les deux grandes périodes différenciées dans notre démarche, soit la première moitié de l'adolescence et la seconde à laquelle peut s'ajouter le début de l'âge adulte. Toutefois, le nombre d'actes à chacune de ces périodes ne doit pas être trop élevé, pouvant atteindre une bonne vingtaine de délits ; d'une période à l'autre, il peut y avoir croissance ou décroissance, mais à condition que les nombres demeurent dans l'ordre de grandeur précité. Signalons que la gravité objective des délits n'est pas prise en considération ici, toutes les catégories de délits, des moins graves aux plus graves, pouvant se retrouver dans la feuille de route des sujets. Cette façon de s'engager dans l'activité délictueuse a été désignée comme la **délinquance persistante intermédiaire**.

Finalement, la quatrième configuration met en scène les délinquants qui se sont lourdement commis dans l'activité délictueuse. Il peut y avoir trois façons d'exprimer pareille implication compromettante. En premier lieu, la délinquance [244] doit avoir envahi l'agir à un point tel que chacune des deux périodes comporte une vingtaine de délits ou plus, le critère important étant l'intensité forte et persistante de l'activité qui se concrétise, tout au long de l'adolescence et même au début de l'âge adulte, par un nombre élevé de manifestations délictueuses de tout genre. En deuxième lieu, la délinquance peut s'exprimer par une ampleur moindre du nombre d'actes d'une période à l'autre, mais en revanche par une aggravation nette et régulière de la nature objective des délits, c'est-à-dire une évolution continue vers des dérogations de plus en plus sérieuses ; en d'autres termes, le nombre total de délits à chaque période peut être inférieur à vingt, mais les actes sont répartis en séquences diachroniques d'une durée supérieure à deux ans commençant par des actes moins graves tels le vol à l'étalage et les désordres publics, et se terminant par des crimes majeurs tels le vol à main armée et le vol d'une personne, en passant par des délits intermédiaires tels le vol avec effraction et le vol de véhicules. En troisième lieu, la délinquance prolifère pendant une période qui s'étend sur plusieurs mois et au cours de laquelle les délits doivent être nombreux, se chiffrant à plus de vingt et incluant obligatoirement, à l'intérieur d'une hétérogénéité marquée, une proportion importante d'actes graves. Cette délinquance est appelée la **délinquance persistante grave**.

Cette typologie s'appuie sur quatre éléments clés : la quantité des délits, leur gravité, leur séquence et leur persistance. L'interaction de ces quatre critères nous a permis de dégager quatre styles de délinquance nettement distincts ... Notons que le groupe dont la délinquance est la plus sérieuse se trouve majoritaire (voir tableau 6.1.), ce qui démontre l'importance, dans cet échantillon de sujets, du problème de l'implication massive dans l'activité illicite.

* * *

Les deux typologies construites présentent des ressemblances intéressantes. D'une part, on trouve des catégories analogues, soit la délinquance occasionnelle dans l'une et la délinquance sporadique dans l'autre, ou encore la délinquance récurrente tenace dans la première et la délinquance persistante dans la seconde. D'autre part, il y a chez les

adolescents judiciairisés une catégorie particulière, la délinquance explosive qui, bien qu'elle soit similaire à la délinquance occasionnelle du premier groupe en matière de mode d'évolution, atteint des proportions passablement plus volumineuses que celle-ci et ne disparaît pas complètement. Le tableau 6.1. indique la répartition des sujets des deux échantillons dans chaque catégorie. Les adolescents conventionnels tendent à se concentrer plutôt dans les manifestations délinquantes plus bénignes (44%), alors que les adolescents judiciairisés se massent clairement dans les deux formes les plus lourdes (68%). Rappelons d'ailleurs que la comparaison entre la délinquance de chaque groupe prise globalement offre un fort contraste en matière de quantité, d'hétérogénéité, de gravité et de continuité, au point que nous avons pu parler de deux réalités spécifiques aux caractéristiques vraiment divergentes (FRÉCHETTE et LEBLANC, 1979).

[245]

Tableau 6.1.

LES TYPOLOGIES DE LA CONDUITE DÉLINQUANTE

ADOLESCENTS CONVENTIONNELS (N = 458)			ADOLESCENTS JUDICIARISÉS (N = 379)		
<i>Délinquance</i>	14	3,1%	<i>Délinquance</i>		
— <i>sporadique</i>	60	13.1%	— <i>sporadique</i>	74	19,5%
— <i>explosive</i>	125	27,3%	— <i>explosive</i>	45	11,9%
— <i>persistante intermédiaire</i>	173	38.9%	— <i>persistante intermédiaire</i>	115	30,4%
— <i>persistante grave</i>	83	18,7%	— <i>persistante grave</i>	145	38,2%

Ajoutons finalement que la validité de ces typologies a été vérifiée. En ce qui a trait à la typologie de la conduite délinquante des adolescents conventionnels, nous avons utilisé cinq échelles de délinquance cachée au temps 1 (1974) et au temps 2 (1976), et avons constaté une gradation constante des médianes (BIRON et LEBLANC, 1978). En ce qui concerne la typologie de la conduite délinquante des adolescents judiciairisés, GAGNON (1979) a montré qu'une telle

gradation est là aussi vérifiable. En somme, les deux classifications apparaissent valides et dotées des principales qualités que HOOD et SPARKS (1970) attribuent à une bonne typologie, soit celles de couvrir, en les graduant, l'ensemble des variations de l'activité délinquante, que ce soit en matière de gravité, de quantité, d'hétérogénéité ou de continuité, de définir des types mutuellement exclusifs et de se prêter à une classification facile des sujets à partir des définitions données.

Notre démarche a d'ailleurs reçu une validation externe grâce aux travaux récents de DUNFORD et ELLIOTT (1984) qui ont construit une typologie de la conduite délinquante comprenant quatre types : l'absence de délinquance, la délinquance explosive, la délinquance non sérieuse et la délinquance sérieuse, et ce, à partir de la quantité et de la gravité des actes délinquants. De plus, à l'aide de leurs données longitudinales, ils ont élaboré quatre types de carrière délinquante qui ressemblent fort à nos catégories : le non-délinquant, le délinquant intermittent, le délinquant dont la carrière ne comprend pas de délits graves et le délinquant dont la carrière compte des délits graves. Fait particulièrement intéressant à relever, les deux auteurs ont obtenu une proportion de 19% d'adolescents qui se caractérisaient par un profil récurrent de délinquance au cours de l'adolescence, alors que nous observons une proportion de 18,7% de nos adolescents conventionnels dans le même cas.

[246]

Les variables sociales et psychologiques utilisées

Examinons maintenant les variables mises à contribution dans notre enquête, qui sont de deux ordres, soit sociales soit psychologiques ; lors de l'analyse, elles pourront être spécifiques à l'un ou l'autre de nos échantillons ou communes aux deux. Il sera ensuite possible d'aborder la deuxième question posée initialement : Y a-t-il un profil psychologique et social spécifique à chaque type de conduite délinquante ? Si tel est le cas, nous pouvons espérer construire une typologie véritablement intégrative.

Pour les **variables sociales**, nous avons procédé à partir d'une banque beaucoup plus considérable de données recueillies dans le cadre de la démarche inspirée par la théorie de la régulation sociale de Hirschi (1969). Le choix final a été fait à partir du degré d'association de chaque variable à la conduite délinquante (évaluée par la méthode du khi carré), une fois les catégories de codage dichotomisées en fonction de la catégorie ayant la plus forte capacité prédictive de délinquance et une fois éliminées les variables dont l'analyse des interassociations avait démontré la redondance (pour plus de détails sur la préparation et la sélection des variables sociales, voir Gagnon, 1979, et Boisclair-Légaré, 1981). Pour l'échantillon des adolescents conventionnels, nous avons conservé 21 variables sur un total de 105 ; pour l'échantillon des adolescents judiciairisés, nous avons sélectionné 14 variables sur un total de 115. Ces variables sont présentées au tableau 6.2.

Pour les **variables psychologiques**, nous avons fait une sélection en fonction du même critère, mais en faisant appel à des techniques statistiques différentes : il n'y a pas eu de dichotomisation à l'intérieur des variables et l'analyse de variance ainsi que la corrélation ont été employées, la première pour déterminer les variables associées à la délinquance, la seconde pour éliminer la redondance entre ces variables (Gagnon, 1979 ; Boisclair-Légaré, 1981). Pour les adolescents conventionnels, nous avons utilisé deux instruments psychométriques (l'inventaire de Jesness et l'inventaire de personnalité d'Eysenck) d'où nous avons extrait 9 dimensions sur une possibilité de 15. Pour les adolescents judiciairisés, nous avons choisi trois instruments (l'inventaire de Jesness, l'échelle de socialisation de Gough et le répertoire des figures-rôles de Kelly) d'où nous avons tiré 19 dimensions sur un total de 64. Les variables retenues sont exposées au tableau 6.3.

Par ailleurs, un certain nombre de ces variables étaient partagées par les deux échantillons. Nous avons pu ainsi les contraster directement, afin de vérifier si la différence de statut devant l'appareil judiciaire et, en définitive, devant la loi entraînait une différence tout aussi significative sur le plan psychologique et sur le plan social. Ces variables sont marquées d'un astérisque dans les tableaux 6.2. et 6.3.

[247]

Tableau 6.2.
LES VARIABLES SOCIALES UTILISÉES

ADOLESCENTS CONVENTIONNELS	ADOLESCENTS JUDICIARISÉS
<p>La famille</p> <ul style="list-style-type: none"> * — Contrôle des activités par les parents — Travail de la mère <p>L'école</p> <ul style="list-style-type: none"> * — Dérangement en classe * — Réplique à l'enseignant * — Expulsion de la classe * — Harcèlement par l'enseignant — Nombre d'heures de travail <p>Les pairs</p> <ul style="list-style-type: none"> * — Membre d'un gang — Connaissance d'adultes criminels — Protection d'amis en difficulté <p>Le travail</p> <ul style="list-style-type: none"> — Travail le soir et les fins de semaine — Travail pendant l'été <p>La réaction sociale</p> <ul style="list-style-type: none"> — Arrestation formelle — Comparution devant le Tribunal <p>Les normes</p> <p>(Le jeune approuve les activités suivantes :)</p> <ul style="list-style-type: none"> — Prendre des objets de grande valeur — Avoir des relations hétérosexuelles — Endommager intentionnellement la propriété — Prendre un objet sans le payer dans un magasin — Se sauver de la maison — Prendre le risque d'être arrêté 	<p>La famille</p> <ul style="list-style-type: none"> — Connaissance des activités par la mère * — Contrôle des activités par la mère — Désir de ressembler à la mère <p>L'école</p> <ul style="list-style-type: none"> * — Bouffon en classe * — Manque de respect envers l'enseignant * — Expulsion de la classe — Absentéisme — Appréciation des valeurs scolaires — Préparation pour le travail futur — Reconnaissance de l'efficacité de l'école — Aspirations scolaires — Reconnaissance de l'utilité de l'école — Opposition à l'école par goût de liberté <p>Les pairs</p> <ul style="list-style-type: none"> * — Membre d'un gang délinquant

[248]

Tableau 6.3.

LES VARIABLES PSYCHOLOGIQUES UTILISÉES

ADOLESCENTS CONVENTIONNELS	ADOLESCENTS JUDICIARISÉS
<p><i>JESNESS</i></p> <ul style="list-style-type: none"> * — Mauvais ajustement social * — Autisme * — Aliénation * — Agressivité manifeste * — Refoulement * — Dénî 	<p><i>JESNESS</i></p> <ul style="list-style-type: none"> * — Mauvais ajustement social — Orientation vers les valeurs de classes inférieures * — Aliénation * — Agressivité manifeste — Indice d'asocialité
<p><i>EYSENCK</i></p> <ul style="list-style-type: none"> * — Psychotisme * — Extraversion * — Délinquance 	<p><i>GOUGH</i></p> <ul style="list-style-type: none"> — Score total de socialisation — Ressentiment contre la famille <p>KELLY</p> <ul style="list-style-type: none"> — Ressemblance à la mère — Ressemblance au père — Ressemblance à l'amie intime — Ressemblance au pair délinquant — Ressemblance au prêtre — Ressemblance à l'adulte antisocial — Ressemblance au policier — Ressemblance à l'adulte hostile — Ressemblance à l'adulte compréhensif — Score total de ressemblance — Idéal criminel — Idéal de soi

Le choix de la méthode d'analyse

Il est reconnu que l'analyse de la fonction discriminante est la méthode statistique la plus appropriée pour opposer des groupes de sujets (voir à ce propos NUNNALLY, 1967 ; KLECKA, 1975 ; NIE *et al.*, 1975) car elle vise avant tout, grâce à la combinaison de variables indépendantes, à faire ressortir des différences intergroupes le plus tranchées possible. Trois étapes précises caractérisent cette méthode : premièrement, déterminer si les différences dans les scores obtenus par deux groupes ou plus sont statistiquement significatives ; deuxièmement, maximiser la discrimination entre les groupes en combinant les variables selon certains arrangements ; troisièmement, dégager des règles pour pouvoir classer les sujets de façon appropriée dans les différents groupes.

[249]

Le résultat pratique de cette technique est la mise en évidence d'un ensemble de variables qui entrent, par structuration hiérarchique, dans le calcul de la ou des fonctions. Il y a autant de fonctions qu'il y a de groupes moins un et chacune dégage un arrangement ou une combinaison particulière de variables dont la caractéristique est d'éloigner le plus possible les uns des autres les profils types (les centroïdes) de chaque groupe. La première fonction calculée est celle dont l'arrangement est le plus significatif à cet égard ; la seconde vient en deuxième dans l'ordre d'efficacité et ainsi de suite. À partir de la formule de la fonction discriminante, qui est en fait une fonction linéaire, on calcule pour chaque sujet un score discriminant. Ce dernier indique la position du sujet sur le continuum représenté par la fonction et le situe par rapport aux centroïdes des groupes (ces derniers représentent la position moyenne des sujets de chacun des groupes). Cette stratégie permet donc de voir comment les sujets se rapprochent du profil moyen approprié, en plus d'évaluer le rôle des variables sous différents angles : leur ordre d'inclusion, leur importance relative ainsi que leur direction dans chacune des fonctions prises séparément. Par ailleurs, l'examen des centroïdes nous renseigne sur l'habileté des différents groupes à se situer à des endroits bien distincts du continuum créé.

Les fonctions servent évidemment à la classification des sujets dans l'un ou l'autre des groupes identifiés, ce qui permet par la suite, en tenant compte du groupe réel d'appartenance, d'établir la proportion des bonnes et des mauvaises classifications. Cette étape rend compte, à sa façon, de la capacité discriminante des variables, puisqu'elle permet de calculer des proportions qui témoignent de l'efficacité des variables sélectionnées, une fois pondérées, à classer correctement les sujets.

Finalement, après avoir construit les fonctions discriminantes et établi leur valeur prédictive, on peut broser des portraits plus qualitatifs. Chaque groupe est décrit avec les traits psychologiques et sociaux qui lui sont associés. Une telle description, qui fait converger les différents éléments d'information et qui permet de contraster les groupes ou types de délinquants entre eux, fournit, il va sans dire, une représentation beaucoup plus nuancée de la réalité.

COMMENT OPPOSER LES DÉLINQUANTS AUX CONFORMISTES

[Retour à la table des matières](#)

Au chapitre 2, nous avons fait ressortir une impressionnante différence d'échelle entre la délinquance cachée des adolescents judiciairisés et celle des adolescents conventionnels. Que ce soit en matière de volume, de gravité, de polymorphisme, de durée ou de précocité de l'agir, il est apparu clairement que les premiers présentaient un bilan beaucoup plus lourd que les seconds.

Devant un pareil écart sur le plan du comportement, nous nous sommes demandé si les deux groupes avaient des traits psychologiques et des caractéristiques [250] sociales tout aussi contrastés. Quelques vérifications préliminaires, celle de CÔTÉ *et al.* (1978) sur les traits psychologiques et celle de LEBLANC *et al.* (1980) sur les caractéristiques sociales, vont dans ce sens. Pour tirer la question au clair, nous avons procédé à une analyse de la fonction discriminante entre les deux échantillons ⁴⁴ (FRÉCHETTE et LEBLANC, 1980). Le

⁴⁴ Puisque nous confrontions deux groupes, une seule fonction linéaire pouvait être mise au point. Celle que nous avons employée est d'excellente qualité car

tableau 6.4. nous permet d'apprécier l'importance relative des variables et leur ordre d'inclusion dans la fonction ; le tableau 6.5. rapporte la façon dont les deux groupes se comportent pour chacune des variables discriminantes. Voyons ce que révèle l'analyse de ces tableaux.

Tableau 6.4.
SUCCESION DES VARIABLES
DANS L'ANALYSE DISCRIMINANTE

VARIABLES	X DE WILKS	NIVEAU DE SIGNIF.	CHANGEMEN T DU V RAO	NIVEAU DE SIGNIF.
Mésadaptation sociale	0,73	0,001	304,19	0,001
Contrôle des activités	0,66	0,001	118,29	0,001
par la mère Expulsion de la classe	0,61	0,001	98,70	0,001
Membre d'un gang	0,59	0,001	54,04	0,001
Psychotisme	0,57	0,001	33,78	0,001
Autisme	0,57	0,001	10,86	0,001
Extraversion	0,57	0,001	8,00	0,004
Délinquance	0,57	0,001	3,70	0,055
Aliénation	0,56	0,001	1,52	0,217
Déni	0,56	0,001	0,80	0,371
Agressivité manifeste	0,56	0,001	0,06	0,811
Refoulement	0,56	0,001	0,05	0,826

la corrélation canonique est de 0,66, ce qui signifie que 53,5% de la variance totale peut être expliquée par les variables utilisées dans l'analyse (le lambda (λ) de Wilks est de 0,44, ce qui est très bon). Ces deux groupes se différencient fortement si l'on note que les centroïdes, représentant la position moyenne des sujets de chaque groupe, sont de +0,95 pour les adolescents judiciarisés et de -0,81 pour les adolescents conventionnels (voir Gagnon, 1979, pour l'ensemble des détails techniques de ces analyses).

Les variables discriminantes

En premier lieu, nous constatons au tableau 6.5. que la mesure qui discrimine, dès le départ et avec le plus de puissance, les adolescents judiciarisés des adolescents conventionnels est l'échelle de mésadaptation sociale de l'in-

[251]

Tableau 6.5.

**COMPARAISON DES VARIABLES DISCRIMINANTES
D'UN ÉCHANTILLON À L'AUTRE**

VARIABLES	ADOLESCENTS JUDICIARISÉS		ADOLESCENTS CONVENTIONNELS	
	Score moyen	%	Score moyen	%
Mésadaptation sociale	28,92		20,90	
Contrôle des activités par la mère		43,30		80,90
Expulsion de la classe		75,90		33,80
Membre d'un gang — démêlés avec la police	62,10			22,70
Psychotisme	8,51		5,56	
Autisme	10,45		7,33	
Extraversion	12,71		12,15	

ventaire de JESNESS. D'après JESNESS (1972), cette dimension est précisément une mesure de ce qui pourrait s'appeler la capacité psychologique générale de respecter les exigences de la vie sociale, et il n'est pas étonnant qu'elle soit la plus efficace à opposer les deux groupes. Nous devons d'ailleurs souligner qu'une fois les scores bruts transformés en scores normalisés, il ressort que les adolescents

conventionnels collent à la norme fixée par l'auteur, alors que les délinquants s'en écartent considérablement, démontrant ainsi que ces derniers se caractérisent par une forte inadaptation ou, plus précisément, qu'ils sont marqués par une incapacité grave à se conformer aux attentes sociales.

En fait, ce que révèle le très mauvais résultat obtenu par le groupe des délinquants sur cette échelle, c'est surtout une représentation de soi carrément négativisée, comportant deux volets : le premier met en cause un véritable sentiment de dévalorisation et d'inaptitude dans les interactions avec les gens ; le second, sans doute dynamiquement lié au premier comme mécanisme compensatoire, fait appel à une méfiance marquée à l'égard des autres, à un rejet systématique du blâme sur ces derniers et à une hostilité interpersonnelle en quelque sorte chronique, comme si toute la capacité d'entrer en relation avec autrui se trouvait contaminée. Le moi, dans ses fonctions d'échange d'une part et dans ses fonctions de contrôle des pulsions d'autre part, apparaît ici largement déficitaire. Il est donc significatif que ces jeunes obtiennent un score élevé à l'échelle, ce qui veut dire que le concept de soi négatif, la méfiance et le ressentiment à l'égard d'autrui ainsi que la faiblesse du moi sont des préalables à l'instauration d'une délinquance sérieuse.

En deuxième lieu, les trois variables qui suivent dans l'analyse discriminante (tableaux 6.4. et 6.5.) sont des variables de type social. Les rangs qu'elles occupent témoignent de leur puissance de différenciation entre adolescents délinquants et adolescents socialisés. La première concerne la surveillance [252] exercée par la mère sur les activités du jeune : les quatre cinquièmes des adolescents conventionnels bénéficient d'une telle supervision par opposition à presque deux fois moins d'adolescents judiciairisés. La deuxième vise l'ajustement à l'école et concerne plus précisément l'expulsion de la classe : les trois quarts des adolescents judiciairisés ont vécu cette expérience contre un tiers seulement des adolescents conventionnels. Enfin, la troisième a trait à l'appartenance à un gang dont l'orientation est nettement déviante, puisque ses activités le mettent régulièrement en conflit avec la police : ici, près des deux tiers des adolescents judiciairisés et moins d'un quart des adolescents conventionnels sont impliqués, ce qui concrétise à nouveau un clivage net entre les deux groupes.

En fait, ces trois mesures spécifiques mettent en lumière un double problème qui frappe avec virulence les adolescents identifiés comme délinquants. Sous un premier aspect se dessine l'incapacité des deux structures d'encadrement sans doute les plus cruciales à cette période de la vie, soit la famille représentée par la mère et l'école qui est à maints égards une préfiguration de la société, à bien remplir le rôle didactique qui leur est imparti, en d'autres termes leur incapacité à guider et à soutenir ces jeunes vers des buts prosociaux. Nous pouvons sans doute parler dans leur cas de la « faillite » des deux sources les plus essentielles de la socialisation, avec pour conséquence des perturbations graves du fonctionnement. Quant au second aspect, qui est peut-être la résultante du premier, il découle de l'adhésion de ces jeunes à une instance groupale orientée vers la déviance, vers la protestation, vers la rébellion... Cette adhésion, de par les choix qu'elle implique, de par les réactions qu'elle provoque, devient elle aussi socialement néfaste, c'est-à-dire source ou au moins support d'inadaptation ouverte. En définitive, ce qui est souligné ici c'est l'effet prépondérant qu'exercent sur la délinquance l'absence ou l'inefficacité des principaux agents de régulation de la conduite (famille, école) en même temps que s'affirme la nécessité d'appartenir à un groupe qui soutient cette orientation.

En troisième lieu apparaissent deux variables psychologiques, le psychotisme du test d'Eysenck et l'autisme de l'inventaire de JESSNES, dont la signification est complémentaire. Dans le cas du psychotisme, c'est avant tout une vision passablement déformée des autres qui est en cause : cette vision implique que le sujet se sent menacé par autrui, potentiellement brimé dans ses actions et en quelque sorte étranger aux êtres qu'il côtoie ; ces sentiments s'accompagnent de beaucoup de projection et surtout d'une tendance à réagir de façon agressive sinon destructrice, l'insatisfaction risquant d'être particulièrement forte envers les proches ; en même temps le sujet a l'impression d'être plus malchanceux que les autres et, comme il se rend peu compte de ce qu'il provoque chez eux, d'être constamment leur victime. Il est donc tout à fait compréhensible que les adolescents judiciairisés soient nettement plus touchés par ce trait que les adolescents conventionnels.

[253]

Dans le cas de l'autisme, il s'agit à nouveau de distorsion perceptive de la réalité, mais cette fois touchant surtout le sujet lui-même dans le sens où il tend à accorder une importance exagérée à ses besoins personnels, en raison de ce qui peut être appelé une image amplifiée de sa propre personne, tout en éprouvant une vive difficulté à différencier le soi du non-soi, voire à objectiver la réalité extérieure. En somme, le sujet « autistique » affiche une sorte de façade dans sa relation avec le monde, laquelle recouvre de l'insécurité, des perceptions insolites, une mauvaise évaluation de la réalité, un manque d'introspection, etc. Ici aussi, il est révélateur que les adolescents judiciairisés obtiennent un score élevé qui les éloigne substantiellement des adolescents conventionnels (il est à noter que le score moyen de ceux-ci les situe à la norme fixée par JESNESS).

En définitive, les conclusions suivantes se dégagent de l'analyse de ces deux mesures : les délinquants dûment identifiés comme tels se caractérisent par un lien avec la réalité beaucoup plus lâche que les adolescents témoins ; le développement de leurs fonctions cognitives et intégratives semble lourdement affecté, à un point tel qu'ils demeurent enlisés dans des perceptions, des projections ou des fantasmes illusoire ou erronés, qui ne peuvent que rendre très difficile l'ajustement à la réalité sociale.

En dernier lieu, une septième variable qui s'est avérée discriminante est la dimension de l'extraversion du test d'Eysenck. Cette dimension traduit la propension du sujet à être facilement stimulé par les influences extérieures, de telle sorte qu'il se démarque à la fois par une plus vive sensibilité aux excitations provenant du milieu et par une plus grande impulsivité. Dans le test, la définition opérationnelle de cette dimension englobe d'une part l'inclination à une recherche insouciant et constante de plaisir, incluant l'excitabilité et l'impulsivité, et d'autre part un besoin de contact avec les autres, un besoin d'être entouré, un besoin de briller, etc. Selon les résultats obtenus au terme de l'analyse discriminante, les adolescents judiciairisés se sont révélés plus extravertis que les adolescents conventionnels. Mais l'examen du score moyen de chacun des deux groupes démontre que la différence est faible et, comme telle, pas véritablement significative. Néanmoins, compte tenu du fait que l'analyse discriminante est une analyse multivariée, on ne doit pas oublier que c'est en tant qu'information

auxiliaire que cette variable, en se joignant aux six premières, contribue à faire augmenter de façon significative la puissance discriminante de l'ensemble et contribue ainsi à mieux opposer les deux groupes l'un à l'autre.

La capacité prédictive des variables

Les variables sélectionnées ont-elles les qualités nécessaires pour donner un bon classement de tous les sujets dans chacun des deux groupes ? Les résultats sont présentés au tableau 6.6.

[254]

Tableau 6.6.

TABLEAU PRÉDICTIF DE LA DÉLINQUANCE

Groupes prédits	Groupes actuels			
	Adolescents judiciarisés		Adolescents conventionnels	
	N	%	N	%
Adolescents judiciarisés	293	77,3	76	17,1
Adolescents conventionnels	86	22,7	368	82,8
PRÉDICTION GLOBALE				80,3

Selon ces variables, 77% des adolescents judiciarisés et 83% des adolescents conventionnels sont correctement identifiés. Pour quatre sujets sur cinq, les variables discriminantes permettent donc de classer, de façon en quelque sorte bidirectionnelle, les adolescents de nos deux groupes, que ce soit ceux dont les problèmes d'adaptation sont suffisamment graves pour les avoir amenés devant le Tribunal ou ceux qui sont considérés comme socialement fonctionnels. De tels résultats sont particulièrement intéressants puisque la prédiction issue du hasard est de l'ordre de 46% pour le premier groupe et de 54% pour le second groupe ; il en résulte des pourcentages d'amélioration respectifs de 68%

et de 53,5%. C'est donc dire que, pour les deux groupes, les prédictions dues au hasard peuvent s'améliorer substantiellement grâce aux variables sélectionnées. Soulignons que le groupe des délinquants est celui que l'on arrive le mieux à prédire, puisque le pourcentage d'augmentation est relativement supérieur à celui des délinquants conventionnels. Ces résultats sur la valeur prédictive de la fonction construite nous permettent de conclure qu'il est possible de bien distinguer les deux groupes non seulement du point de vue de leur conduite délinquante, mais aussi du point de vue de leurs traits psychologiques et de leurs caractéristiques sociales.

Deux portraits différentiels

Sur le plan psychologique, les adolescents judiciairisés se différencient surtout par le fait qu'ils sont inaptes aux échanges interpersonnels : ils ont des autres une vision déformée et les voient tantôt comme des objets d'animosité, tantôt comme des sources de menace. Cette inadaptation aux gens qui les entourent découle d'un degré d'autisme passablement élevé, la propension de ces sujets à déformer la réalité ne faisant qu'accentuer leur vision négative d'autrui. En même temps, comme nous l'avons souligné dans le chapitre précédent, [255] ils se dévalorisent et entretiennent une image de soi négative, ce qui en fait des êtres insatisfaits qui tendent à s'isoler et à s'insensibiliser tout en recherchant des stimulations artificielles, entre autres l'agir délictueux répétitif. Sur le plan familial, ils ne bénéficient pas d'une supervision adéquate ; il en résulte un manque de discipline qui se répercute dans leur comportement à l'école où les professeurs doivent sévir régulièrement contre eux. Enfin, les seules relations dont ils semblent capables se limitent à des amis marginaux ayant régulièrement des démêlés avec la police.

Les adolescents conventionnels, quant à eux, se caractérisent par une disponibilité et une efficacité interpersonnelles de beaucoup supérieures : ils ont une image de soi nettement plus positive ainsi qu'une confiance raisonnable dans les autres ; leur vision du monde est réaliste, ils ne se sentent pas sans manque de sécurité et ils n'ont pas le sentiment d'être nécessairement plus malchanceux que les autres. Sur le plan familial, les parents assument en général un bon contrôle quant

à la discipline et la supervision des activités. Sur le plan scolaire, la conduite est satisfaisante. Enfin, quant aux activités en groupe, ces jeunes font rarement partie d'une bande à orientation dyssociale. Bref, ces sujets se montrent mieux adaptés et mieux entourés, autant dans la famille et à l'école que dans le groupe de pairs, et leur délinquance est nettement moins marquée, même si 81% rapportent avoir commis un délit au cours de la dernière année ; d'ailleurs, un faible 9% confesse des délits graves et seulement 20% rapportent plus de dix délits ; leur délinquance, bien qu'elle soit hétérogène dans 55% des cas, comporte surtout une combinaison d'activités bénignes ou malicieuses, tels les petits vols, le vandalisme, etc., qui émergent pour ensuite se résorber assez rapidement.

Il est clair qu'il existe, sur le plan tant psychologique que comportemental, une nette opposition entre les adolescents ayant comparu devant le Tribunal pour mineurs et les adolescents conventionnels. L'écart entre les deux groupes ne découle pas uniquement de la présence ou de l'absence du statut formel de délinquant. Des différences cruciales quant à l'âge du début et quant à la nature et à la portée de leur agir délictueux respectif témoignent d'un véritable clivage entre eux, le premier groupe tranchant sur le second à la fois par l'amplitude de l'activité dérogatoire, par sa gravité objective, par sa persistance, par son mode d'évolution et par ses caractéristiques de perpétration ... Deux styles de délinquance émergent, déjà divergents en eux-mêmes.

En outre, fait particulièrement intéressant à signaler d'un échantillon à l'autre (voir le tableau 6.7.), aux variations d'intensité de l'activité délictueuse correspondent des variations parallèles de gravité des carences psychologiques et sociales. Plus les adolescents judiciairisés se sont commis dans la délinquance, plus les handicaps qui les affligent apparaissent marqués. Cette règle se vérifie même chez les adolescents conventionnels, puisque ceux qui se sont risqués le plus dans des aventures délictueuses semblent être en butte à des tensions psychologiques et sociales plus élevées. Toutefois, et c'est là où

[256]

Tableau 6.7.
RÉSULTATS OBTENUS AUX VARIABLES DISCRIMINANTES
POUR TOUTES LES CATÉGORIES DES TYPOLOGIES

Typologies	Variables psychologiques (scores moyens)						Variables sociales (%)		
	Mésadaptation sociale	Autisme	Aliénation	Délinquance	Extraversion	Psychotisme	Contrôle des activités par la mère	Membre d' un gang délinquant	Expulsion de la classe
Adolescents conventionnels									
<i>Délinquance</i>									
— occasionnelle	19,60	6,52	7,22	11,58	9,75	4,92	95,0%	8,3%	18,3%
— intermittente légère	19,64	6,42	7,70	12,06	11,74	5,02	78,4%	14,4%	26,4%
— intermittente moyenne	20,75	7,28	8,18	12,61	12,59	5,48	81,5%	21,4%	37,0%
— récurrente tenace	23,92	9,31	9,30	14,82	13,55	6,94	73,3%	47,7%	48,8%
MOYENNE	20,90	7,33	8,13	12,75	12,15	5,56	80,9%	22,7%	33,8%
Adolescents judiciairisés									
<i>Délinquance</i>									
— sporadique	26,74	9,82	10,53	17,18	12,28	8,18	58,3%	50,0%	60,3%
— explosive	27,31	9,80	11,02	18,42	12,40	8,98	27,3%	57,1%	75,6%
— persistante intermédiaire	28,30	10,20	11,26	17,23	12,58	8,10	47,4%	61,7%	74,8%
— persistante grave	31,02	11,17	12,58	17,91	13,12	8,87	37,5%	67,0%	84,8%
MOYENNE	28,92	10,45	11,59	17,62	12,71	8,51	43,3%	62,1%	75,9%

[257]

la reconnaissance officielle comme délinquant apparaît comme extrêmement importante parce qu'elle devient source majeure de différenciation, les adolescents judiciairisés demeurent constamment distincts, psychologiquement et socialement parlant, de leurs homologues normaux.

La question qui se pose alors est la suivante : Le fait de placer les adolescents des deux échantillons sur une seule échelle d'intensité de la délinquance, la progression étant constante du délinquant mineur au délinquant grave, entrainerait-il une progression en quelque sorte « isomorphe » pour chacune des mesures psychologiques ou sociales que nous avons retenues en raison de leur capacité discriminante ? Nous avons placé par niveaux d'intensité les délinquants des deux échantillons à partir des transgresseurs les plus légers de l'échantillon des adolescents conventionnels jusqu'aux transgresseurs les plus sérieux de l'échantillon des adolescents judiciairisés. Le tableau 6.7. donne cet ordre dans la première colonne de gauche.

Nous constatons d'abord que la même séquence émerge pour bon nombre des dimensions énumérées. En effet, pour les variables suivantes : inadaptation sociale, aliénation, membre d'un gang délinquant, expulsion de la classe et, à la rigueur, autisme, délinquance ainsi que contrôle des activités par la mère, la gradation est remarquablement constante d'un niveau d'intensité délinquante à l'autre et se déploie sans interruption marquée dans les deux échantillons. Chez les jeunes conventionnels, le saut le plus significatif démarque le dernier sous-groupe, celui dont la délinquance est récurrente ; ce sont donc ceux qui se sont adonnés à une délinquance continue et relativement sérieuse qui ont tendance à trancher le plus fortement dans leur groupe. Par contre, et c'est là une observation capitale, ils se différencient toujours nettement des délinquants officiels. Pour adhérer sérieusement au monde de la délinquance, l'individu doit donc être aux prises avec des problèmes graves, mais pour tomber sous le coup des mesures judiciaires, ces problèmes doivent être vécus avec une intensité encore plus accrue.

Pour les variables extraversion et psychotisme, nous observons une séquence assez bien graduée dans chacun des échantillons avec interruption de la continuité d'un échantillon à l'autre pour la première, et un ordre croissant plus ou moins bien respecté pour la seconde. Dans le cas de la dimension extraversion, précisons que lorsque la délinquance est sporadique, explosive ou continue sans être grave chez les adolescents judiciairisés, les sujets récoltent sensiblement le même score moyen, mais que ceux dont la délinquance est continue et grave dans l'un et l'autre échantillon ont un score qui tend à être élevé, l'opposition se dessinant essentiellement entre délinquants mineurs et

intermittents et délinquants sérieux, indépendamment de l'échantillon. Par contre, pour le psychotisme, une coupure très nette se creuse entre les deux échantillons, les adolescents judiciairisés se révélant marqués beaucoup plus lourdement par ces problèmes que les adolescents ordinaires.

[258]

Bref, le fait majeur demeure la constance des covariations entre l'intensité de la délinquance d'une part et l'intensité des variables psychologiques ou sociales d'autre part. La démarcation très nette entre les adolescents judiciairisés et les adolescents conventionnels est très significative : elle démontre à la fois que les premiers sont frappés par des difficultés beaucoup plus lourdes et que le repérage judiciaire qu'ils ont subi est justifié tant sur le plan psychologique que sur le plan social. Et là où la démonstration prend de la force, c'est quand, variable après variable, les moyennes des divers sous-groupes de délinquants tombent exactement à la place prévue ... Ce parallélisme éclaire et confirme de façon convaincante le lien entre la délinquance et les déficiences psychologiques et sociales ; en effet, les huit niveaux d'intensité de la délinquance qui ont été distingués se trouvent reproduits avec régularité sur les échelles qui mesurent les variables dépendantes. Cette gradation similaire est d'autant plus probante qu'elle se manifeste malgré les erreurs et les biais que toute démarche de ce genre véhicule ; par exemple, il est évident que certains sujets se retrouvent à tort dans les différents sous-groupes ou encore que les paliers choisis ne sont peut-être pas le reflet hiérarchique exact du processus réel d'aggravation de la délinquance. En dépit de ces faiblesses, la conclusion est claire : la délinquance, selon qu'elle amuse temporairement ou, au contraire, qu'elle accapare longuement l'adolescent, n'impose pas du tout le même tribut psychologique ou social à son auteur.

LES ADOLESCENTS CONVENTIONNELS ET LA DÉLINQUANCE

[Retour à la table des matières](#)

L'étude du comportement délinquant des 458 adolescents conventionnels a révélé quatre modes de conduite délinquante. La question de base est toujours la même : Y a-t-il une configuration de traits psychologiques et de caractéristiques sociales spécifique à chacun de ces modes ? Le tableau 6.8. donne les résultats de la classification des sujets obtenue au moyen de la méthode de l'analyse discriminante (pour des résultats détaillés, voir BOISCLAIR- LÉGARÉ, 1981, et FRÉCHETTE et LEBLANC, 1980). En comparant pour chaque groupe les pourcentages de prédiction découlant du hasard à ceux résultant de l'analyse discriminante, nous constatons une amélioration substantielle de la prédiction ; en effet, le pourcentage global de bonne prédiction est de 25% dans le cas du hasard, alors qu'il est de 51% dans le cas des variables sociales et psychologiques ; l'amélioration est donc de 26%. Le fait de mettre à contribution les traits psychologiques et les caractéristiques sociales améliore donc sensiblement la précision de la classification. Ce résultat justifie déjà la conclusion que chaque mode se distingue nettement par ses traits et ses caractéristiques.

[259]

Tableau 6.8
CLASSIFICATION DES ADOLESCENTS CONVENTIONNELS
À PARTIR DES VARIABLES SOCIALES ET PSYCHOLOGIQUES

Niveau d'intensité de la délinquance Groupe initial	Nombre réel de sujets	Groupe prédit				Prédiction au hasard	de Prédiction l'analyse discriminante	Amélioration de la prédiction	
		1	2	3	4				
Délinquance									
— Occasionnelle	1	66	21 1 38,1% 2	10 15,2%	30 45,5%	5 7,6%	16,2%	31,8%	15,6%
— intermittente légère	2	113	10 8,8%	45 39,8%	50 44,2%	8 7,1%	27,7%	39,8%	12,1%
— intermittente moyenne	3	156	14 9,0%	21 13,5%	108 62,9%	13 8,3%	38,2%	69,2%	31,0%
— récurrente tenace	4	73	1 1,4%	9 12,3%	29 39,7%	34 46,6%	17,9%	46,6%	28,7%

1. Nombre de sujets dans le groupe
2. Pourcentage de prédiction : nombre de sujets prédits / nombre réel de sujets

[260]

D'autre part, l'évaluation et l'examen comparatif des performances moyennes obtenues par les quatre groupes pour chacune des 12 variables retenues se révèlent particulièrement intéressants. Le tableau 6.9. montre ces moyennes, les quatre groupes y étant placés, de gauche à droite, selon un ordre de gravité croissant de la délinquance. Au premier coup d'œil, il est clair que pour l'ensemble des variables l'augmentation des moyennes est corrélative à l'aggravation de la délinquance. Comme 9 des 12 variables discriminantes sont des variables sociales, il appert que la présence d'une délinquance sérieuse chez ces adolescents repose sur un certain nombre de caractéristiques

sociales négatives, lesquelles exercent d'ailleurs une influence déterminante sur l'aggravation même du problème. La délinquance ne se présente donc pas comme un phénomène aléatoire mais comme un phénomène lié, surtout lorsqu'elle acquiert un certain poids, à des influences strictes : soit des expériences qui sont en quelque sorte « contrasociales », soit des situations qui témoignent de lacunes réelles présentes chez certains de ces jeunes. Signalons par contre que la plupart de ces variables [sauf les variables « travail d'été » (8) et « enseignants à dos » (3)] regroupent un faible pourcentage de sujets pour chaque palier d'intensification de la délinquance, ce qui veut dire que beaucoup de ces jeunes, même lorsqu'ils ont atteint une certaine capacité de productivité délictueuse, ne possèdent pas nécessairement chacune des caractéristiques négatives. Mais les différences entre les niveaux de gravité de la délinquance se révèlent suffisamment accentuées et les sujets, même s'ils ne cumulent pas toutes ces difficultés, en ont récolté un nombre suffisant pour que le classement de chacun dans son groupe puisse s'effectuer avec une efficacité réelle, ainsi qu'en témoigne l'analyse discriminante.

En ce qui concerne les variables psychologiques, trois seulement se retrouvent dans la liste. Elles covarient suffisamment avec l'aggravation de la délinquance pour être en mesure d'améliorer le classement différentiel des sujets. Ce résultat démontre que chez les adolescents conventionnels dont la délinquance est demeurée cachée, le psychologique n'est pas tellement source de différenciation significative. Leur développement sur ce plan est satisfaisant et de niveau à peu près équivalent. Les trois mesures qui ressortent montrent toutefois des variations passablement accusées ; elles confirment que certaines faiblesses psychologiques doivent exister, même chez des adolescents conventionnels, pour que la délinquance puisse prendre de l'ampleur.

Au second coup d'œil, il ressort que c'est la variable « d'accord avec ceux qui se sauvent de la maison » (1) qui contraste le mieux les groupes entre eux et ce, par une marge considérable sur les autres variables (FRÉCHETTE et LEBLANC, 1980). Ainsi la délinquance s'affirme-t-elle ici liée à une attitude caractérisée par l'approbation des manifestations d'indépendance sinon de rébellion à l'égard de l'autorité familiale : une telle attitude favorise non seulement l'apparition de la délinquance mais aussi son aggravation.

[261]

Tableau 6.9.
RÉSULTATS OBTENUS
SELON LE TYPE DE DÉLINQUANCE
CHEZ LES ADOLESCENTS CONVENTIONNELS

VARIABLES DISCRIMINANTES	TYPES DE DÉLINQUANCE			
	Occasionnelle	Intermittente légère	Intermittente moyenne	Récurrente tenace
1. Êtes-vous en accord avec ceux qui se sauvent de la maison ? (Oui) ³	2,7 ¹	11,2	2,9	24,4
2. Êtes-vous membre d'un gang qui fait des mauvais coups ? (Oui)	6,8	14,4	21,4	47,7
3. Avez-vous l'impression que les enseignants sont sur votre dos ? (Oui)	33,8	59,2	59,5	70,9
4. Autisme	6,3 ²	6,4	7,2	9,3
5. Combien d'adultes criminels connaissez-vous ? (Quelques-uns ou plusieurs)	13,7	10,5	18,1	41,9
6. Combien d'heures par semaine réservez-vous aux devoirs et aux leçons ? (Une demi-heure et moins)	23,3	21,5	30,7	44,9
7. Refoulement	6,1	5,5	4,6	4,8
8. Avez-vous gagné de l'argent en travaillant pendant l'été ? (Oui)	47,8	46,3	58,3	70,2
9. Vos parents savent-ils où vous êtes ? (Rarement)	4,1	21,6	18,5	26,7
10. Si un de vos meilleurs amis s'était sauvé de la maison et que ses parents vous demandaient des renseignements, diriez-vous ce que vous savez ? (Jamais)	15,7	22,0	14,0	33,7
11. Êtes-vous en accord avec ceux qui prennent quelque chose sans payer dans un magasin ? (Indécis et en accord)	13,5	34,3	37,6	51,2
12. Agressivité manifeste	11,4	11,4	13,2	15,3

1. Les chiffres en caractère ordinaire représentent des pourcentages.
2. Les chiffres en caractère gras représentent des scores moyens.
3. Les variables ont été classées par ordre d'efficacité à partir de l'analyse discriminante.

[262]

Deux autres variables, « le contrôle des activités par les parents » (9) et « la protection d'un ami en difficulté avec ses parents » (10), mettent en cause la même réalité, à savoir la relation avec les parents. Bien qu'elles ne fassent pas ressortir une gradation constante entre les quatre groupes, elles confirment qu'une distance entre le jeune et les figures parentales peut effectivement contribuer à amplifier la délinquance, les sauts majeurs se manifestant d'abord entre ceux qui ne s'adonnent pas ou à peu près pas à la délinquance et ceux qui pratiquent une délinquance intermittente, soit légère soit moyenne, ensuite entre ces derniers et ceux qui pratiquent une délinquance à la fois récurrente et sérieuse. La délinquance chez les jeunes conventionnels semble donc particulièrement sensible à la qualité de la relation parents - enfant.

Par ailleurs, la variable « être membre d'un gang » (2), qui arrive au deuxième rang pour l'accroissement de la distance entre les groupes, est de nature tout à fait différente puisqu'elle est synonyme d'adhésion à une structure d'opposition sinon d'antagonisme à l'égard des instances formelles. Parmi les 12 variables utilisées, elle est d'ailleurs appuyée par deux autres qui sont du même ordre, soit les variables « adultes criminels connus » (5) et « en accord avec le vol à l'étalage » (11). De plus, elle amène d'un groupe à l'autre, à mesure que s'accroît la délinquance, une croissance régulière et importante d'effectifs, avec une augmentation marquée au dernier groupe, soit celui des plus délinquants. Il devient donc évident que le comportement délictueux, lorsqu'il s'amplifie chez ces jeunes, s'accompagne non seulement d'une orientation favorable au passage à l'acte illicite (être en accord avec ...) mais aussi d'une opposition aux normes.

Deux variables, soit « enseignants à dos » (3) et « nombre d'heures consacrées aux travaux scolaires » (6) mettent en cause une toute autre réalité, à savoir les exigences scolaires. Toutes deux contribuent fortement à accroître la distance entre les groupes. La première est particulièrement efficace en différenciant trois niveaux d'intensité de la délinquance : d'abord la délinquance occasionnelle, ensuite la délinquance intermittente, enfin la délinquance récurrente dont les auteurs ont commis des actes sérieux. La seconde, quant à elle, prend de l'importance surtout pour distinguer le groupe des intermittents moyens et le groupe des récurrents en marquant un coupure nette entre eux.

Ce qui est mis en lumière ici, c'est le lien entre la délinquance et une certaine forme de résistance aux exigences scolaires. Corrélativement à la présence accrue de l'agir délictueux, les jeunes tendent non seulement à se dérober devant les tâches scolaires, mais en plus à développer une sorte de malaise important devant les responsables mêmes de leur développement scolaire. Dans un tel contexte, les valeurs et surtout les objectifs préconisés par l'école ont peu de chances de susciter une adhésion positive chez le jeune qui, même s'il continue de fréquenter l'école et de ne pas s'y opposer ouvertement, ne s'y sent certainement pas assez à l'aise pour fournir un rendement adéquat et est alors plus porté à recourir à des dérivatifs délinquants.

[263]

La dernière variable discriminante, « travail d'été » (8), fournit une contribution appréciable à la différenciation des niveaux d'intensité de la délinquance. Trois paliers s'y démarquent nettement : d'abord les occasionnels et les délinquants intermittents légers qui sont sur un pied d'égalité, ensuite les délinquants intermittents moyens et enfin les délinquants récurrents tenaces. Il peut sembler surprenant que le fait de travailler pendant l'été pour gagner de l'argent soit lié à l'aggravation de la délinquance. L'explication la plus plausible est sans doute que ces jeunes, au milieu de l'adolescence, manifestent une sorte de précocité à s'engager sur le marché du travail, à acquérir une certaine indépendance financière et à occuper un rôle d'adulte, cet effort étant largement tributaire d'une soif peut-être excessive d'autonomie, d'une propension à l'affirmation de soi, d'une capacité de prendre des risques, du besoin d'échapper à la condition d'adolescent ; toutes ces attitudes sembleraient être du même coup capables de favoriser la perpétration d'actes délictueux (ce que confirmaient les analyses du chapitre 4).

Finalement, abordons les trois variables psychologiques qui figurent dans la liste. Deux se démarquent comme particulièrement significatives et apparaissent en bonne place dans deux des trois fonctions discriminantes retenues : ce sont l'« autisme » (4) et le « refoulement » (7). L'autisme est en hausse de façon assez régulière d'un niveau de délinquance à l'autre, mais la progression accuse un bond plus important dans le groupe dont la délinquance est la plus continue et la plus sérieuse. Le refoulement, par contre, voit son score moyen décroître avec l'aggravation de la délinquance ; la relation est donc inversée, la perte la plus substantielle se situant entre le groupe

dont la délinquance est intermittente et légère et le groupe dont la délinquance est intermittente et moyenne. Par ailleurs, la troisième variable, « agressivité manifeste » (12) exerce une influence passablement moindre, mais permet quand même de constater que le groupe des délinquants intermittents moyens tout comme celui des délinquants récurrents tenaces tranchent assez nettement sur le groupe des occasionnels et des intermittents légers.

C'est donc dire que les problèmes psychologiques, bien qu'ils ne soient pas prédominants, exercent une certaine influence sur la pratique délinquante. Les adolescents des deux groupes dont la délinquance est plus sérieuse sont affectés en deux points essentiels de la sphère psychologique : d'abord dans ce qui peut être appelé la « mise à l'épreuve des réalités », les sujets étant handicapés par des distorsions cognitives systématiques, notamment par la prépondérance d'une vision égocentrique de la réalité et par une dilution des frontières du soi, ensuite dans le champ de la résistance mentale, les plus délinquants se révélant singulièrement les moins bien équipés pour échapper aux tensions internes, pour neutraliser les sentiments négatifs, pour se sécuriser face à eux-mêmes et face aux autres. L'agressivité manifeste vient confirmer l'importance de ces tensions internes, puisque les délinquants les plus actifs apparaissent plus mal dans leur peau, plus désenchantés et plus frustrés que les délinquants d'occasion.

[264]

En conclusion, d'un point de vue expérimental, il est clair que la délinquance suscite une variance importante même chez des adolescents qui n'ont pas eu de démêlés avec la police et qui sont en apparence relativement adaptés. De plus, elle est étroitement liée dans ses modulations d'intensité à des sources d'inadaptation, lesquelles sont ici prioritairement de nature sociale et secondairement de nature psychologique. La délinquance, même cachée, doit se trouver un terrain propice pour éclore et croître : elle n'est pas un choix fortuit mais l'une des réponses à certains problèmes spécifiques. On peut de fait dégager trois profils différentiels : une délinquance passagère, dont les auteurs manifestent des caractéristiques sociales positives et ne souffrent pas de handicaps psychologiques ; une délinquance intermittente à fréquence moyenne, dont les auteurs présentent des relations sociales intensément conflictuelles mais relativement peu de carences psychologiques ; enfin, une délinquance récurrente tenace, dont les

auteurs accusent une nette opposition au corps social et des carences psychologiques réelles.

LES ADOLESCENTS JUDICIARISÉS ET LA DÉLINQUANCE

[Retour à la table des matières](#)

Les 379 garçons qui constituent cet échantillon se répartissent dans quatre modes d'expression de la délinquance, soit : la délinquance sporadique (20%), la délinquance explosive (12%), la délinquance persistante intermédiaire (30%) et la délinquance persistante grave (38%). Quelles sont les caractéristiques sociales et les traits psychologiques qui particularisent chacun de ces « styles » de délinquance ?

Les variables discriminantes

Les résultats détaillés de l'analyse de la fonction discriminante sont rapportés par GAGNON (1979) et par FRÉCHETTE et LEBLANC (1980). Soulignons qu'un agencement composé de 13 variables psychologiques et sociales permet de maximiser l'opposition entre les quatre types de conduite délinquante (voir le tableau 6.11.). La première de ces variables concerne le comportement à l'école, ce qui paraît intéressant. Dans les trois variables psychologiques suivantes, deux sont tirées du test de KELLY et ont trait à l'assimilation perceptive d'abord à une figure symbolique, le prêtre, ensuite à une figure négative, le pair délinquant, tandis que la troisième, la mésadaptation sociale, est mesurée par l'inventaire de JESNESS. Deux variables familiales prennent les cinquième et sixième places, ce sont le contrôle des activités par la mère et la ressemblance du sujet à celle-ci ; elles sont suivies de variables scolaires. L'apport des variables scolaires et familiales est à noter ici puisqu'elles mettent en relief l'importance [265] des premiers agents de formation dans la genèse de la conduite délinquante des adolescents judiciairisés.

Tableau 6.10.
TABLEAU DES ADOLESCENTS JUDICIARISÉS

GROUPE ACTUEL	GROUPE PRÉDIT			
	1	2	3	4
1. Sporadiques <i>N</i> = 74	32 (43,2) ¹	3 (4,1)	21 (28,4)	18 (24,3)
2. Explosifs <i>N</i> = 45	5 (11,1)	11 (24,4)	11 (24,4)	18 (40,0)
3. Persistants intermédiaires <i>N</i> = 115	22 (19,1)	3 (2,6)	33 (28,7)	57 (49,6)
4. Persistants graves <i>N</i> = 145	7 (4,8)	4 (2,8)	17 (11,7)	117 (80,7)

1. Les chiffres entre parenthèses sont des pourcentages.

Les 13 variables retenues permettent de calculer les fonctions les plus intéressantes, qui expliquent 59% de la variance. De plus, les variables choisies ont une capacité prédictive relativement grande : la prédiction s'établit globalement à 50,9%, ce qui constitue une amélioration de 75,5% par rapport au hasard. Il faut noter cependant, comme on peut le voir au tableau 6.10., une tendance des sujets à se masser dans le groupe prédit 4 ; c'est le cas des groupes actuels 2 et 3 dont 40% et 50% des sujets s'y classent.

À partir de la force relative de l'engagement dans la délinquance, nous avons ensuite vérifié si en changeant de type de mesure, c'est-à-dire en passant aux mesures portant sur les antécédents sociaux ou aux mesures évaluant la personnalité, des différences importantes parviennent toujours à opposer ces types entre eux. En d'autres termes, nous avons cherché à savoir si à chaque niveau de productivité délinquante correspondent des déficits psychologiques et sociaux proportionnels. Une telle vérification nous a permis d'établir une sorte de transitivité d'un niveau de mesure à l'autre et, en plus, d'identifier clairement les caractéristiques propres aux sujets de chacun des types,

ce qui a confirmé du même coup et la portée explicative et la validité de la typologie.

L'analyse de la force discriminante de chaque variable a contribué à réaliser cet objectif : à partir d'un total initial de 42 variables, les 13 retenues sont celles qui permettent, individuellement, de bien distinguer les quatre groupes entre eux tout en étoffant la spécificité de chacun. De plus, la capacité prédictive de 11 d'entre elles, articulées les unes aux autres grâce à la méthode de l'analyse discriminante, s'est révélée fort intéressante. En comparant, au tableau 6.11., la performance moyenne des quatre groupes pour chacune de [266] ces 13 mesures, nous repérons facilement celles pour lesquelles l'ordre croissant ou décroissant des moyennes reproduit intégralement la disposition des groupes établie à partir du critère choisi, soit l'intensité de la délinquance. Il est à noter que ces variables sont placées, de la première à la treizième, selon leur ordre d'apparition dans l'analyse discriminante ou, en d'autres termes, selon l'importance de leur contribution à la puissance discriminante de l'ensemble.

Tableau 6.11.
RÉSULTATS OBTENUS SELON LE TYPE DE DÉLINQUANCE
CHEZ LES ADOLESCENTS JUDICIARISÉS

VARIABLES DISCRIMINANTES	TYPES DE DÉLINQUANCE			
	Sporadique	Explosive	Persistante intermédiaire	Persistante grave
1. Impolitesse envers l'enseignant	20,60 ¹	40,00	40,00	60,20
2. Assimilation perceptive au prêtre	8,76 ²	6,84	7,55	6,87
3. Assimilation perceptive à un pair délinquant	5,69	6,09	6,31	7,46
4. Mésadaptation sociale	26,74	27,31	28,30	31,02
5. Contrôle des activités par la mère	41,70	72,20	52,60	62,50
6. Assimilation perceptive à l'amie de cœur	8,24	7,76	8,77	7,65
7. Ressemblance avec le comportement de la mère	61,90	20,00	40,60	62,70
8. Dépréciation des valeurs scolaires	76,50	81,00	87,70	97,00
9. Rejet du rôle de l'école dans le travail futur	52,90	53,50	71,40	75,00
10. Manque de motivation à l'égard de l'école	77,30	85,70	91,30	93,80
11. Expulsion de la classe	60,30	75,60	74,80	84,80
12. Idéal criminel	6,00	5,71	6,51	7,10
13. Ressentiment contre la famille	3,05	4,27	3,55	3,79

1. Les chiffres en caractère ordinaire représentent des pourcentages.

2. Les chiffres en caractère **gras** représentent des scores moyens.

Pour 6 variables sur 13, l'ordre croissant (soit des scores moyens aux tests psychologiques, soit des pourcentages aux mesures sociales) est tout à fait conforme à la gradation selon l'intensité de la délinquance. Ces variables sont : l'impolitesse envers un enseignant, l'assimilation perceptive à un pair [267] délinquant, la mésadaptation sociale, la dépréciation des valeurs scolaires, l'incompétence de l'école à préparer le jeune à un travail futur et le manque de motivation à l'égard de l'école. Il est évident que ces 6 mesures sont les meilleures puisque, non seulement elles différencient les groupes entre eux, mais en plus elles les répartissent les uns par rapport aux autres selon l'ordre attendu.

Pour la première de ces variables, il est intéressant de noter que les groupes extrêmes se distinguent nettement, et avec un écart identique, des deux groupes médians qui, eux, obtiennent le même pourcentage ; ce qui veut dire qu'une telle attitude à l'égard de l'enseignant est le fait d'une majorité de délinquants persistants alors qu'assez peu de sporadiques osent réagir de cette façon et que les explosifs ainsi que les persistants intermédiaires le font en nombre quand même important. Cette mesure réussit à contraster puissamment les délinquants mineurs et les délinquants graves et à situer exactement à mi-chemin des extrêmes les deux groupes médians, mais sans parvenir à différencier ces deux derniers. La variable démarque donc trois paliers distincts d'accroissement de la délinquance.

Pour la deuxième variable, comme il fallait s'y attendre, c'est le groupe des délinquants les plus graves qui s'y trouve le plus nombreux, alors que les trois autres groupes, tout en se différenciant, restent assez proches les uns des autres. Fait significatif, les délinquants sporadiques, dont la délinquance est somme toute transitoire, s'assimilent au pair délinquant de façon importante, ce qui laisse croire que même ce groupe éprouve des difficultés dans ses orientations interpersonnelles. En définitive, bien que tous ces sujets manifestent une attraction induite pour le pair délinquant, il y a quand même agencement des quatre groupes selon notre expectative avec, à nouveau, une opposition bien marquée des deux extrêmes.

La troisième des 6 variables, la mésadaptation sociale, fait elle aussi ressortir des scores élevés pour les quatre groupes, ce qui indique que tous ces jeunes tendent à être marqués par une forte inadaptation. Toutefois, toujours selon l'ordre attendu, des différences importantes émergent entre les groupes : la plus nette oppose les délinquants persistants graves aux trois autres, une telle différence démontrant jusqu'à quel point la délinquance sérieuse traduit une faiblesse majeure de la capacité adaptative des sujets ; en outre, un démarquage plus clair que précédemment s'effectue entre le groupe des explosifs et celui des persistants intermédiaires. Bref, ceux dont la délinquance présente un caractère plus épisodique ou plus conflictuel apparaissent moins fortement frappés ici, alors que ceux chez qui elle est persistante et, singulièrement, chez qui elle est grave en plus, souffrent d'un déficit plus lourd.

Quant aux quatrième et sixième variables, qui à nouveau mettent en cause des difficultés d'intégration à l'école, elles fournissent des pourcentages qui, d'un groupe à l'autre, sont dramatiquement élevés. Il ressort avec netteté que, dans chaque groupe, c'est la majorité des sujets qui se trouve aux prises avec [268] de tels problèmes. Bien que les écarts entre les groupes ne soient pas majeurs, il est cependant possible d'indiquer que les deux groupes de délinquants persistants saturent cette mesure. En somme, la majorité des jeunes qui ont des démêlés avec la justice jette un fort discrédit sur l'école, cette réaction augmentant ostensiblement et régulièrement avec l'augmentation de l'engagement dans la délinquance.

Enfin, la cinquième variable concerne elle aussi l'école, mais les pourcentages sont différents de ceux des précédentes. Il est assurément révélateur que près d'un délinquant sur deux parmi les sporadiques et les explosifs reconnaît l'utilité de l'école en vue d'un travail futur, alors que seulement un délinquant sur quatre l'admet dans les deux groupes de persistants. Ainsi, même si les délinquants non persistants n'apprécient guère l'école, plusieurs admettent son incidence sur l'avenir, alors que les délinquants persistants sont beaucoup plus enclins à lui nier même cette portée.

Les autres variables du tableau 6.11, à l'exception de l'assimilation à une amie et de la ressemblance au comportement de la mère, parviennent à différencier les groupes entre eux avec moins d'efficacité que celles qui viennent d'être décrites tout en travaillant de la même façon, c'est-à-dire en contrastant assez nettement les sujets dont la délinquance a beaucoup plus le sens d'une activité occasionnelle ou réactionnelle et ceux chez qui elle prend un caractère de permanence beaucoup plus accusé. Le groupe qui apparaît le plus ambigu est celui des explosifs, puisque, même s'il tend à se rapprocher du groupe des sporadiques pour plusieurs variables, il se rapproche plutôt des persistants pour quelques autres.

Bref, la plupart des variables psychologiques et sociales retenues sont chacune capables de replacer les groupes selon le classement à priori réalisé à partir de l'intensité de l'activité délictueuse, démontrant par là qu'elles possèdent une validité prédictive réelle. La force de cette démonstration n'est pas à minimiser puisque l'ordre fixé par le critère choisi est en général respecté, même si les écarts intergroupes ne sont pas toujours énormes. Le continuum à plusieurs degrés qui avait été

construit au départ, strictement sur la base de variations dans l'agir, se trouve donc confirmé par l'apparition de modulations équivalentes et proportionnelles (covariations) pour un ensemble de caractéristiques, d'attitudes et d'expériences vécues ; ainsi donc, à chaque groupe correspond un niveau spécifique d'intensité des problèmes. Il est d'ailleurs intéressant de souligner la forte incidence (5 sur 13) des variables scolaires. De mauvaises perceptions, concernant surtout l'acceptation du rôle de l'école, paraissent exercer une influence prépondérante sur la force de l'engagement dans la délinquance et le lien entre les deux est suffisamment serré pour que l'intensification des premières accompagne sinon provoque l'intensification de la seconde, de telle sorte que nous sommes fondés à conclure que plus un jeune est délinquant, plus il risque d'être complètement dysfonctionnel sur le plan scolaire.

[269]

Les profils de délinquants

Les adolescents judiciairisés se divisent en quatre groupes relativement homogènes, puisqu'ils regroupent des individus partageant entre eux une même façon d'exprimer la délinquance et possédant, ainsi que notre analyse vient de le démontrer, des caractéristiques psychologiques et sociales spécifiques. Ces deux ordres de données nous serviront à dessiner pour chaque groupe un profil descriptif aussi complet que possible.

Les délinquants sporadiques

Le premier groupe, constitué par des jeunes dont la délinquance est épisodique et de gravité moindre, est loin de présenter un portrait toujours favorable ainsi qu'on peut déjà s'en rendre compte au tableau 6.7. Même si les problèmes sont ici nettement moins virulents que chez les autres groupes, les sujets manifestent cependant de sérieuses difficultés d'adaptation, révélées entre autres par les variables discriminantes énumérées au tableau 6.11. et par un certain nombre

d'autres variables dont nous n'avons pas tenu compte dans l'analyse discriminante (ces variables seront appelées non-retenues et les données qui s'y rapportent sont disponibles dans FRÉCHETTE et LEBLANC, 1980), de même que par le problème prépondérant de l'intégration à l'école. Même s'ils se sont moins compromis dans la délinquance, les jeunes de ce groupe vivent eux aussi des difficultés importantes.

En effet, trois délinquants sporadiques sur quatre ni n'apprécient les valeurs sur lesquelles se fonde l'école (acquisition de connaissances, préparation à la vie, réussite ultérieure, etc.) ni ne lui trouvent d'autres justifications ; un sur deux refuse même l'idée que l'école puisse constituer une préparation valable à l'entrée sur le marché du travail. Ainsi, pour bon nombre d'entre eux, l'école n'apparaît pas comme une instance dont il importe de tirer parti ; d'ailleurs, près de trois jeunes sur cinq aimeraient mieux cesser d'y aller le plus tôt possible. Cette opposition à l'école se transpose même sur le plan du comportement puisque la même proportion a déjà été mise à la porte de la classe. Par contre, l'intensité de cette dépréciation ne dépasse pas certaines limites : au moins 80% des sujets de ce groupe, tout en considérant l'école comme peu attrayante, lui accordent une certaine autorité. La plupart sont d'ailleurs capables de la fréquenter régulièrement et de ne pas outrepasser certaines limites dans leurs réactions ; ils ne s'y plaisent pas mais ils s'y plient, jusqu'à pouvoir assurer un certain conformisme face à ses exigences.

Par ailleurs, les relations avec la famille, en particulier avec la mère, apparaissent positives : près de trois jeunes sur cinq ont reconnu que leur mère contrôlait leurs activités, trois sur quatre précisant qu'elle connaissait leurs activités (la corrélation entre les deux variables est de 0,35, l'une des plus élevées qui ait [270] été obtenue). Un bon nombre d'entre eux bénéficiaient donc d'un intérêt à la fois positif et contraignant de leur mère dans leurs activités. Toutefois, comment interpréter que 62% ont déclaré ne pas se modeler sur le comportement de leur mère ? Il est possible que ce soit parce qu'ils cherchent, selon un processus considéré comme justifié au milieu de l'adolescence, à se différencier d'elle pour affirmer leur identité propre.

Sur le plan psychologique, même si le groupe s'avère le moins handicapé des quatre, ses membres ne peuvent être assimilés à des adolescents normaux, marqués qu'ils sont par plusieurs problèmes.

C'est en premier lieu dans la sphère de la « représentation sociale de soi » qu'un déficit assez prononcé se manifeste. Ces sujets sont aux prises avec une image de soi plutôt négative où s'entremêlent de l'insécurité, de la méfiance et de l'insatisfaction, ce qui contribue à entretenir chez eux un sentiment un peu trop vif d'aliénation et de malchance. De tels problèmes révèlent une double vulnérabilité : d'abord une aptitude beaucoup plus réduite à entrer en rôle social que les adolescents adaptés, ensuite une propension à agir sans tenir compte des attentes collectives. En deuxième lieu, leur capacité interpersonnelle se révèle légèrement déficitaire (par rapport à la norme). Le lien perçu avec les figures affectives (le père, la mère, l'amie de cœur) est d'une intensité moindre, alors que l'association aux figures antisociales est un peu plus élevée que chez les adolescents normaux. Les sporadiques demeurent en fait assez ambivalents face aux figures sociales ou antisociales proposées, se dissociant un peu trop (compte tenu de la performance des adolescents conformistes) des modèles socialisants et se rapprochant un peu trop des modèles déviants, avec en plus un manque de sens critique plutôt inquiétant par rapport à leur propre position. Ajoutons cependant que le bilan est positif sur d'autres plans, soit l'aptitude à contrôler ses pulsions, les sentiments à l'égard des figures adultes primaires, l'appréciation des réalités et la capacité d'investissement dans certaines relations. Ces jeunes ont établi des ponts entre eux et autrui et ne semblent pas indûment perturbés par des motivations agressives.

En somme, les délinquants sporadiques s'inscrivent, malgré une délinquance moins volumineuse et moins grave, comme des adolescents marqués par un certain nombre de faiblesses réelles par rapport au « niveau normal de développement » des individus du même âge. Le fait qu'ils ont été repérés et pris en charge par le Tribunal découle sans doute de ces insuffisances adaptatives et de cette vulnérabilité psychologique relative. Les déficits accumulés ne paraissent toutefois pas lourds, la personnalité n'est pas massivement handicapée et, surtout, les liens avec autrui ne sont pas gravement compromis. Sans doute pouvons-nous parler pour ce groupe, en essayant de bien rendre les nuances, d'inadaptation réelle mais limitée.

[271]

Les délinquants explosifs

Le second groupe rassemble les délinquants qui se sont livrés à une délinquance hétérogène avec, au début ou au milieu de l'adolescence, une flambée de délits couvrant une période de temps limitée. En ce qui concerne leurs difficultés d'adaptation, ces sujets offrent, d'abord dans leur position face à l'école, un portrait sensiblement plus sombre que celui fourni par les délinquants sporadiques : comme ces derniers, plus de quatre sujets sur cinq déprécient l'école, un sur deux ne reconnaît pas sa portée sur l'avenir et un sur deux souhaite décrocher immédiatement ; en outre, trois sur quatre refusent de faire passer leur goût de la liberté avant l'exigence de la fréquentation scolaire ; mais les mesures où le groupe se distingue sont l'opposition active, comportementale en quelque sorte, à l'école, ce qui fait qu'un nombre important a été mis à la porte de la classe (76%), a manqué l'école volontairement (43%), a réagi de façon hostile à l'endroit d'un enseignant (40%) et a perturbé l'enseignement (30%). En somme, les probabilités sont nettement plus fortes qu'une majorité de ces jeunes (de l'ordre de 80% au moins) se soit trouvée impliquée sous une forme ou sous une autre dans des difficultés sérieuses d'ajustement aux exigences du milieu scolaire.

Partagés entre des réactions contradictoires (par exemple désirer quitter l'école mais continuer à la fréquenter ou encore déprécier l'école et s'y opposer mais admettre son utilité), ces sujets sont aux prises avec une sorte de hiatus entre la prise de conscience que l'école a son importance et leur incapacité de s'y intégrer efficacement. Dans les faits, la majorité, non seulement n'aime pas l'école, mais en plus y a vécu des heurts sérieux, ce qui fait qu'une bonne moitié du groupe cherche à décrocher, même si une proportion substantielle continue à croire en la portée pratique de l'école. Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce groupe a, à l'égard de l'école, une vision ambiguë et, selon toute probabilité, génératrice de fortes tensions.

En ce qui a trait au rôle didactique de la famille, notamment à la supervision des activités par la mère, ce groupe dénote une détérioration

très nette des relations (voir les tableaux 6.7. et 6.11. ainsi que FRÉCHETTE et LEBLANC, 1980). Non seulement la mère ne contrôle-t-elle pas les activités pour près de trois sujets sur quatre, mais en plus elle ne les connaît pas et ne s'y intéresse même pas pour un sujet sur deux. Ce groupe de délinquants semble se démarquer par un relâchement important de la surveillance exercée par l'adulte responsable. Il ne faut donc pas s'étonner si, pour les mesures psychologiques retenues, c'est le groupe où le ressentiment contre la famille d'origine est le plus élevé. Il est conséquemment difficile de comprendre pourquoi ces sujets, de façon beaucoup plus accentuée que ceux des autres groupes, soutiennent à 80% que leur comportement ressemble à celui de leur mère. Y aurait-il là une tentative, malgré l'intérêt très relatif que la mère manifeste pour eux, de la choisir tout de même [272] comme modèle ? Si nous tenons compte, dans les variables psychologiques non-retenues, de l'assimilation à la mère, cette hypothèse ne se confirme toutefois pas. Une autre explication pourrait être que leur comportement et celui de la mère se ressemblent effectivement, ce qui voudrait dire que celle-ci fait preuve d'un comportement impulsif, inconstant et irresponsable, allant jusqu'à poser des gestes agressifs ou déviants.

Enfin, l'examen des résultats obtenus aux diverses mesures de personnalité démontre que les déficits psychologiques des délinquants explosifs augmentent systématiquement d'intensité par rapport à ceux des sporadiques. Le secteur comportant le dysfonctionnement le plus marqué est celui de l'orientation interpersonnelle générale ; de manière inattendue ici, le score moyen des explosifs est le plus bas des quatre groupes, inférieur même à celui des délinquants persistants graves. Tout porte à croire que ces sujets éprouvent une difficulté considérable à se sentir liés à autrui, les figures le plus négativement touchées étant les figures adultes, surtout celles à portée sociale symbolique, et les figures parentales. De toute évidence, les explosifs vivent un malaise qui affecte lourdement leur perception des adultes significatifs ; ce sentiment est particulièrement visible face à l'adulte compréhensif puisque, même avec lui, ils ne parviennent pas à se sentir en affinité réelle. De plus, à l'instar des sporadiques, ils s'assimilent assez faiblement à la figure affective (l'amie de cœur), sans investir tellement plus par ailleurs du côté des figures antisociales. Cette difficulté majeure à s'associer à autrui se confirme par leur contre-performance à

l'échelle de socialisation : la plupart de ces adolescents paraissent avoir une vision inadéquate d'eux-mêmes en tant qu'objet social, être inhabiles à se définir en fonction de schèmes de référence partagés en commun avec les autres et éprouver conséquemment de la difficulté à réagir en conformité avec les attentes de ceux-ci. Ils tendent à se comporter sans trop tenir compte des règles et des normes qui régissent les conduites sociales, attitude que confirment les résultats obtenus avec une autre mesure (l'échelle d'asocialité de l'inventaire de JESNESS).

Par contre, il ne semble pas y avoir aggravation des difficultés vécues par l'individu dans l'affirmation de soi. Évidemment, une certaine incertitude sinon un certain jugement négatif quant à sa valeur propre, quant à son efficience réelle persiste toujours, qui provoque sans doute la distance méfiante à l'égard des symboles sociaux dont nous parlions plus haut, mais cette ambivalence ne se traduit pas par le recours excessif à des comportements destructeurs pour compenser les sentiments d'échec ni non plus par la hausse induite de l'hostilité et de l'aliénation à l'égard d'autrui. Cependant, une sorte de sentiment interne de malaise ou d'inconfort, qui se maintenait dans les limites « normales » chez les sporadiques, s'accroît sensiblement chez les explosifs ; ce sentiment apparaît fondé sur une sorte d'irascibilité persistante que le sujet aurait peine à maîtriser mentalement.

[273]

En définitive, les délinquants explosifs se révèlent surtout menacés par un désengagement interpersonnel marqué, les liens avec autrui paraissant nettement appauvris, même à l'endroit de figures de prédilection, et l'entrée en rôle social s'en trouvant assez fortement compromise. Ce désengagement s'appuie surtout, semble-t-il, sur la présence d'une ambivalence considérable qui marque plusieurs secteurs essentiels de leur vie : ainsi ces sujets croient à l'école mais sont incapables de s'y ajuster, ou encore ils se sentent peu importants aux yeux de leur mère et lui en veulent mais pourtant affirment lui ressembler, ou encore ils prennent leur distance par rapport aux symboles sociaux mais sont peu enclins à se rapprocher des modèles délinquants et encore moins à les valoriser, ou encore ils sont inquiets et manquent de sécurité par rapport à l'image qu'ils présentent aux autres mais ne jettent pas indûment le blâme sur eux. L'élément dominant qui se dégage dans leur cas est qu'ils sont assis entre deux chaises, aux prises en quelque sorte avec une vision fortement divisée,

pour ne pas dire conflictualisée, de soi et des autres. Cette sorte d'écartèlement alimenterait leur délinquance, mais d'une façon qui semble inconstante.

Les délinquants persistants intermédiaires

Le troisième groupe, composé de sujets dont la délinquance tout en étant durable garde une ampleur limitée, ne se caractérise pas d'emblée par une situation tellement plus détériorée que les explosifs en ce qui concerne l'école (voir les tableaux 6.7. et 6.11. de même que FRÉCHETTE et LEBLANC, 1980). Évidemment, certains problèmes sont un peu plus généralisés chez ces sujets, notamment la dévalorisation de ce que l'école représente et véhicule (neuf sur dix la déprécient et près de trois sur quatre la jugent inapte à préparer l'avenir), l'irrégularité de la fréquentation (plus de la moitié y vont le moins souvent possible) et le manque de motivation (près de trois sur cinq voudraient bien décrocher). De même, ils manifestent clairement une opposition ouverte à l'école (trois sur quatre ont été mis à la porte de la classe et deux sur cinq ont carrément « envoyé promener » l'enseignant) mais pas plus que les explosifs (ils ont même un meilleur comportement en classe puisque 22% ont fait le bouffon contre 30% chez les explosifs). Bref, un peu à la façon des explosifs, ils sont en réaction contre l'école, même s'ils concèdent qu'elle peut être efficace, et ils y vivent des difficultés sérieuses.

En ce qui a trait aux relations avec la mère, les délinquants de ce groupe sont mieux partagés que les explosifs. Pour 40 à 50% d'entre eux, elle a fourni et intérêt et supervision ; de plus, près de 60% modèlent leur comportement sur le sien. Assez curieusement, la situation familiale de ce groupe apparaît moins défavorable que chez le groupe précédent. Pour la majorité, ce n'est donc pas là que le problème paraît se situer, bien qu'il soit clair que pour un bon 40% les relations avec la mère sont mauvaises ou au moins appauvries.

[274]

Dans le même sens, sur le plan des variables psychologiques, un portrait un peu surprenant se décante pour ce groupe. Les persistants intermédiaires se révèlent en effet moins marqués que les explosifs par

des problèmes de distance interpersonnelle, bien que leur aptitude à se sentir apparentés aux autres demeure effectivement assez pauvre, et ce, pour une grande diversité de figures-rôles. En ce sens, ils sont loin de faire preuve d'une capacité d'assimilation à autrui aussi forte que les adolescents conventionnels, mais ils s'en tirent mieux que les explosifs ou les délinquants graves. Ils manifestent en outre une affinité élective un peu plus forte que les deux groupes précédents à l'endroit des figures délinquantes, tout comme ils s'orientent sensiblement plus vers l'idéal criminel. Ils glissent donc, plus que les sporadiques et plus que les explosifs, vers des modèles délinquants, un peu comme si leur capacité plus forte de se lier à autrui jouait contre eux et contribuait à les rapprocher d'individus antisociaux. Il est clair toutefois que le déficit constaté ici, tout en étant réel, n'est pas aussi élevé qu'aurait pu le faire prévoir la présence d'une délinquance persistante.

De même, les mesures qui touchent à des caractéristiques plus proprement endopsychiques ne révèlent pas de déficiences marquées. Bien sûr, ces sujets sont frappés de déficits psychologiques importants ; bien sûr, ils se sentent inaptes à fonctionner adéquatement, marqués par une conception négative de soi, empêtrés dans la morosité, la méfiance et l'hostilité, plus ou moins capables de se voir selon le point de vue des autres, aux prises avec le sentiment intense d'être différents et inférieurs, avec une vision bouchée de l'avenir et, corrélativement à tout cela, avec une forte propension à décharger massivement leurs tensions sans se soucier des exigences ambiantes. De telles caractéristiques psychologiques ne peuvent qu'entraîner une inadaptation sociale prononcée. Toutefois, même si les scores moyens se sont légèrement accrus pour plusieurs mesures, le degré d'intensité de ces difficultés ne semble pas s'accroître suffisamment pour que s'établisse une différenciation nette entre le profil psychologique de ce groupe et celui des explosifs. Il appert donc que ces deux modes d'expression de la délinquance, soit la production de délits avec exacerbation pendant une période de temps limitée ou encore la perpétration de délits au cours de toute l'adolescence en l'absence d'un processus d'aggravation, s'inscrivent dans un contexte psychologique assez équivalent.

En bref, ces sujets semblent se singulariser surtout par un rejet accru de l'école, par une adhésion plus marquée à des schèmes de référence criminels et par une certaine intensification d'un « mal-être subjectif ».

De façon un peu surprenante cependant, les lacunes du milieu familial ne semblent pas plus prononcées chez eux que chez les délinquants explosifs, pas plus que leur mode de fonctionnement interpersonnel ou que leurs carences psychologiques ne les opposent clairement à ces derniers.

[275]

Les délinquants persistants graves

Le quatrième groupe, où sont massés les délinquants dont l'activité illicite au cours de l'adolescence s'est caractérisée par l'abondance, la persistance et l'aggravation, se démarque nettement des autres pour diverses mesures.

C'est ainsi que pour les variables scolaires, la plupart des pourcentages connaissent une hausse substantielle par rapport aux trois autres groupes, au point que la quasi-totalité de ces délinquants nie à l'école toute signification positive, que 85% ont été expulsés de la classe alors que 60% ont envoyé promener un enseignant et qu'au moins 75% estiment que l'école est à ce point incompatible avec les exigences de leur vie future qu'ils préféreraient cesser immédiatement de la fréquenter. Sur le plan très concret du comportement, il devient manifeste que la plupart des sujets sont non seulement en opposition virulente avec l'école, mais qu'en plus ils échappent dès la première partie de l'adolescence à son influence autant éducative que socialisatrice. Un déficit considérable s'accumule donc dans ce qui peut être appelé leur « capacité de participer à la vie collective », puisque l'école constitue à cet âge la source sans doute la plus importante d'acquisition des concepts, des valeurs et des modes de réaction monnayables au plan social. Avec des antécédents scolaires à ce point négatifs, les sujets de ce groupe ne peuvent que se retrouver lourdement taxés.

En ce qui a trait à la supervision de leurs activités, nous avons observé le même phénomène d'accroissement substantiel de la fréquence des problèmes. C'est ici près de deux individus sur trois qui n'ont pas reçu de surveillance adéquate dans la famille ; de plus, pour au moins un sur deux, les parents ne connaissent même pas leurs

activités. Le manque de supervision parentale apparaît nettement plus répandu dans ce groupe que dans les autres, à l'exception bien entendu du groupe des explosifs chez qui ce problème s'est affirmé prépondérant. Les délinquants persistants graves sont aussi ceux qui alignent le moins leur comportement sur celui de la mère, de telle sorte que près de deux sujets sur trois affirment être différents. Dans l'ensemble, ce groupe est celui qui paraît le plus nettement coupé des instances essentielles (école, famille) dont l'influence peut être décisive à cette période de la vie pour faciliter l'entrée dans le monde des adultes. La conclusion qui s'impose est que la plupart se trouvent coupés, dès le milieu de l'adolescence, des institutions mises à leur service par la collectivité, risquant ainsi de dériver dans une sorte de vacuum social.

L'examen des moyennes obtenues avec les instruments psychologiques montre une accentuation systématique et parfois assez prononcée des diverses carences. Ainsi, en ce qui a trait au développement interpersonnel, il est clair que ces sujets accusent un déficit majeur, puisque leur score moyen qui traduit la capacité générale de s'associer à autrui est le plus faible des quatre groupes, tout comme d'ailleurs celui qui indique leur efficience à se définir comme partenaire d'interactions sociales. Par rapport aux différentes figures-rôles, [276] l'appauvrissement interpersonnel semble généralisé, entre autres pour la mère, le père, le prêtre, le policier et les autres adultes qui sont plus particulièrement rejetés ; par contre, l'assimilation perceptive aux figures antisociales est ici la plus marquée. Il est intéressant à cet égard de comparer les persistants graves avec les explosifs : ceux-ci se caractérisent en effet par une performance à peu près aussi faible que ceux-là en ce qui concerne la capacité interpersonnelle générale ; ce qui empêche le score moyen des persistants graves de tomber nettement plus bas que celui des explosifs, c'est leur niveau passablement plus élevé d'association aux figures criminelles, à l'égard desquelles les explosifs maintiennent leur distance. Paradoxalement donc, et c'est sans doute ce qui permet de comprendre toute la gravité de leur rupture avec la réalité sociale, les persistants graves ne maintiennent un certain lien avec autrui que par le recours à un subterfuge, soit l'association avec d'autres individus qui sont aussi marginaux qu'eux-mêmes. Bref, non seulement un fossé profond se creuse-t-il par rapport aux figures sociales les plus significatives, en particulier les figures adultes

détentrices de statut et d'autorité, mais en plus la définition de soi est nettement déterminée, puisqu'une affiliation antisociale est privilégiée, par la prépondérance de la liaison aux pairs délinquants.

Corrélativement, une accumulation prononcée de déficits se fait jour dans la personnalité. C'est ainsi que le concept de soi apparaît lourdement taxé d'éléments de destructivité, que la méfiance et l'hostilité s'accroissent terriblement, s'accompagnant en plus d'un sentiment de malaise dans les relations interpersonnelles et d'un sentiment d'irritation qui prennent chez ces sujets des proportions inquiétantes, que l'impression d'être coupés des autres devient très prononcée, surtout qu'elle est alimentée par diverses peurs (peur d'être inaptes, peur d'échouer, peur d'être rejetés, etc.), et que s'instaure une dynamique réactionnelle axée sur la fuite dans l'agir, sur la recherche plus ou moins consciente de troubles (sous la forme surtout de conduites à risques) et sur la négation des problèmes. Il est donc compréhensible — et c'est ce que traduit le très haut niveau atteint par l'indice d'asocialité — que dans un pareil contexte les sujets se réfugient sur le plan interhumain dans une sorte d'insensibilité, sinon de dureté, et pèchent constamment par manque de réalisme, puisqu'ils privilégient la satisfaction des besoins, la décharge des tensions, l'évasion dans l'action, plutôt que la conciliation soi - réalité.

Bref, en plus du fait capital que ce sont précisément les sujets les plus engagés dans une délinquance continue et grave qui se révèlent les plus touchés par des carences scolaires, familiales, sociales et personnelles, deux grands vecteurs de dyssocialité ont pu être identifiés dans la personnalité de ces jeunes délinquants : le premier met en cause une véritable inaptitude à comprendre les exigences mêmes de l'engagement interpersonnel et de l'entrée en rôle social ; le second consiste en un appauvrissement généralisé des modes de raccordement à la réalité, qui touche à la fois les fonctions cognitives, [277] volitives et affectives. C'est de la sorte la faculté fondamentale de dialoguer et de transiger avec autrui qui se trouve étouffée chez les sujets de ce groupe.

LE CONTINUUM D'INADAPTATION À L'ADOLESCENCE

[Retour à la table des matières](#)

Il nous reste maintenant à procéder à une dernière analyse de nos données, à caractère plus global cette fois. Elle visera d'abord, compte tenu de la nette différenciation des groupes entre eux, à bien démarquer leur position respective en fonction des diverses mesures utilisées. Elle visera ensuite, et ce sera là une façon tout à fait nouvelle d'envisager nos données, à dégager les changements qui marquent l'évolution de chacun de ces groupes. Sous cette double perspective, nous réexaminerons leurs ressemblances et leurs oppositions.

Après l'analyse des meilleures variables de nature sociale ou de nature psychologique, nous avons pu établir que les 8 groupes voient s'aggraver, à mesure que s'intensifie la délinquance, leur dysfonctionnement social et psychologique. Ce classement démontre l'existence d'un véritable continuum marqué par l'alourdissement gradué des caractéristiques négatives des sujets.

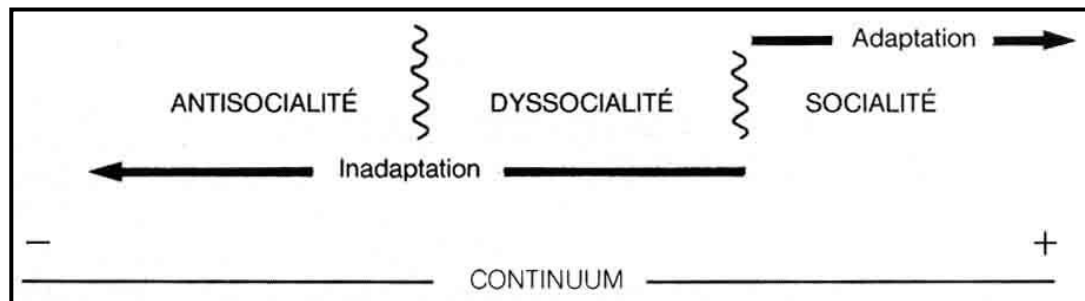
Nous devons évidemment tenir compte du clivage prononcé entre les deux échantillons, clivage tel que la délinquance des adolescents judiciairisés n'apparaît pas du tout du même ordre de grandeur que la délinquance des adolescents conventionnels. C'est pourquoi nous parlons d'un continuum à double palier (représenté sur la figure 6.1.) avec, au palier adaptation, les quatre groupes d'adolescents socialisés et, au palier inadaptation, les quatre groupes d'adolescents judiciairisés, la différence de niveau entre les deux traduisant l'écart considérable qui a été observé dans l'ampleur et la portée des problèmes. De façon plus précise, le continuum peut se subdiviser en trois zones distinctes : d'abord celle de l'antisocialité, où se retrouve le groupe des délinquants persistants graves, ensuite celle de ce que nous appelons la dyssocialité, où sont réunis les trois autres groupes de délinquants judiciairisés, et enfin celle de la socialité qui contient la totalité des adolescents conventionnels. La première zone concerne le refus de se conformer aux exigences de la vie collective par suite d'un véritable dérèglement des fonctions de relation et de participation ; la deuxième zone correspond à des carences majeures plus ou moins permanentes de la personnalité, qui tendent à la maintenir dans une sorte d'inadéquation

ou d'insuffisance du rendement ; enfin la troisième zone représente l'acceptation à peu près normale des normes sociales pour des adolescents, encore qu'elle puisse être entachée de défaillances, d'avatars ou même de réactions d'insoumission.

[278]

Figure 6.1.

REPRÉSENTATION DU CONTINUUM



*La socialité, précieuse acquisition
des adolescents conventionnels*

Le continuum à double niveau souligne l'opposition radicale que nous avons fait ressortir entre les adolescents recrutés à Montréal et les adolescents recrutés au Tribunal de la jeunesse, et ce, à partir d'une confrontation tant synchronique que diachronique des deux échantillons. Nous nous attarderons donc à bien établir les différences entre les premiers et les seconds, ainsi qu'à montrer comment ces différences évoluent à travers le temps. Du côté des adolescents conventionnels, nous avons procédé à trois démarches : d'abord leur évaluation comparative aux adolescents judiciairisés, ensuite la différenciation nette des quatre groupes dans lesquels ils se répartissent et finalement la mise en lumière de leur évolution.

En premier lieu, grâce à l'analyse de la fonction discriminante (nous en avons fait état précédemment), nous avons pu facilement distinguer les adolescents conventionnels des adolescents judiciairisés, à la fois sur le plan des variables psychologiques et sur le plan des variables

sociales. C'est ainsi que, pour les variables sociales, les proportions vont au moins du simple au double de l'un à l'autre groupe, jamais plus du tiers des conventionnels ne possédant d'ailleurs la caractéristique négative (membre d'un gang, absence de contrôle par les parents, difficultés à l'école) ; pour les variables psychologiques, les scores moyens des conformistes sont clairement et systématiquement plus positifs que ceux des anticonformistes. Notre conclusion se confirme surtout pour les variables sociales, même dans la comparaison du groupe le plus délinquant parmi les adolescents conventionnels avec le groupe le moins délinquant parmi les adolescents judiciairisés (voir FRÉCHETTE et LEBLANC, 1980). Par conséquent, nous sommes tout à fait justifiés à parler d'un clivage entre les uns et les autres, lequel se maintient d'ailleurs à travers le temps, c'est-à-dire après que les sujets ont vieilli et évolué. Deux catégories d'adolescents se trouvent ainsi démarquées, avec entre elles une sorte de seuil ou de barrière difficilement franchissable dans un sens comme dans l'autre une fois que, à partir de la première moitié de l'adolescence, les positions respectives ont été adoptées.

[279]

En deuxième lieu, l'analyse de la fonction discriminante nous a confirmé qu'il était possible de distinguer quatre modes d'expression de la délinquance chez les adolescents conventionnels, à savoir : la délinquance occasionnelle, la délinquance intermittente légère, la délinquance intermittente moyenne et la délinquance récurrente tenace. De manière à bien contraster chaque type de conduite délinquante effective à partir du portrait psychologique et social qui la sous-tend, nous avons procédé à des comparaisons groupe par groupe (voir FRÉCHETTE et LEBLANC, 1980).

Ceux qui pratiquent la délinquance la plus sérieuse s'écartent significativement des autres groupes, que ce soit à partir des caractéristiques psychologiques ou des caractéristiques sociales. Ce sont les moins socialisés, ils se retrouvent plus souvent dans des conditions facilitant la délinquance (amis délinquants), vivent plus de difficultés à l'école, ont une famille moins présente dans leur vie et manifestent plus de carences psychologiques. Toutefois, même si un certain nombre d'entre eux sont assez près de la limite normative, ni leurs difficultés psychologiques ni leurs handicaps sociaux ni leur délinquance ne sont tels qu'ils puissent être assimilés aux adolescents

de l'autre échantillon. Et même défavorisés par rapport aux autres adolescents conventionnels, il serait excessif de parler dans leur cas de handicaps sociaux ou d'anomalies psychologiques graves ; il faut plutôt parler de faiblesse, de retard, de fonctionnalité réduite...

Quant aux trois autres groupes, ils se différencient plutôt faiblement entre eux. Ce qui est clair, c'est que l'adolescent qui n'a qu'une délinquance occasionnelle sort à peu près indemne de cette aventure : il n'a pas d'amis délinquants, n'éprouve pas de difficultés d'adaptation à l'école, a des parents qui manifestent adéquatement leur intérêt et leur attention pour ses activités, n'est ni aliéné sur le plan social ni mal adapté à son milieu, tient compte des autres et ne montre pas d'agressivité.

Par rapport à ce sujet exempt de retombées négatives, il a été possible d'établir que l'adolescent capable de continuité dans l'activité délictueuse (l'intermittent léger et moyen), même si celle-ci est en fait peu volumineuse et peu grave, voit tout de suite ses problèmes d'adaptation à l'école s'intensifier de façon significative, tant en ce qui a trait à sa conduite en classe qu'à sa relation avec les enseignants ; de plus, il ne bénéficie pas de façon aussi soutenue de l'assistance de sa mère et il manifeste une tendance à s'orienter vers des pairs déviants. Par ailleurs, dans la comparaison entre l'intermittent léger et l'intermittent moyen, toujours par rapport aux variables sociales, seule les distingue une indiscipline scolaire passablement plus présente chez le second.

En ce qui concerne les variables psychologiques, les groupes ne s'opposent pas tout à fait de la même façon. D'abord le groupe des occasionnels et celui des intermittents légers ne se différencient à peu près pas. Tous les deux se distinguent cependant du groupe des intermittents moyens, surtout par la présence plus marquée chez ces derniers d'une irritabilité à l'égard d'autrui et [280] du malaise interne qui l'accompagne, ainsi que d'une tendance un peu plus forte à interpréter la réalité selon leurs désirs.

Somme toute, il appert qu'au milieu de l'adolescence au moins trois des quatre modes de conduite délinquante chez les sujets conventionnels correspondent à des caractéristiques sociales et psychologiques spécifiques qui donnent à chacun une connotation

distinctive et qui permettent de mieux comprendre leur signification particulière.

En troisième lieu, un suivi des sujets pendant plusieurs années démontre clairement que les quatre groupes évoluent tous positivement pour en arriver à un meilleur fonctionnement psychologique et à une meilleure adaptation sociale (CÔTÉ et al., 1978, ainsi que LEBLANC et al., 1980). Sur le plan psychologique, les changements les plus déterminants sont l'atténuation substantielle des manifestations d'agressivité ouverte, l'élimination de l'impulsivité et l'apparition de modes d'interaction avec autrui plus sophistiqués. Sur le plan social, les progrès ont trait surtout à l'ouverture du champ relationnel, l'attention étant moins centrée sur les pairs, et à la capacité de s'émanciper de la famille tout en maintenant avec elle une affiliation positive ; par contre, il persiste un important malaise face à l'école.

Nous avons aussi noté des variations intéressantes dans l'évolution des divers groupes. Du côté social, alors que l'importance des pairs délinquants diminue au point de disparaître complètement pour les occasionnels, les intermittents légers et les intermittents moyens à la fin de l'adolescence, les récurrents, eux, prolongent leur participation à des groupes d'orientation délinquante ; de même, le contrôle parental continue à être sensiblement moins marqué pour les sujets de ce groupe que pour les sujets des autres groupes ; finalement, ces sujets voient leur situation scolaire se dégrader nettement plus que les autres, au point de devenir comparable à celle du groupe le moins lourd de l'échantillon des adolescents judiciairisés. Du côté psychologique, les données évolutives (CÔTÉ et al., 1978) permettent de constater que ce sont les deux groupes les plus portés à la délinquance qui ont fait le plus de progrès, mais pas assez cependant pour combler le décalage par rapport aux deux autres groupes à la fin de l'adolescence. Dans l'ensemble, une proportion de 20 à 30% (voir LEBLANC et al., 1980) parmi les plus délinquants chez les conventionnels sont susceptibles de se situer pour certaines mesures sous le seuil de normalité et de se retrouver finalement handicapés dans leur développement psychosocial.

La dyssocialité et l'antisocialité, handicaps majeurs des adolescents judiciarisés

À nouveau il apparaît intéressant, et l'intérêt s'accroît d'autant plus qu'il s'agit de délinquants formellement identifiés, d'effectuer avec les quatre [281] groupes de l'échantillon du Tribunal la double analyse terminale qui vise, dans un premier temps, à comparer leur caractérisation respective, ce qui nous permettra de déterminer et de justifier la place qu'ils occupent sur le continuum d'inadaptation et, dans un deuxième temps, à évaluer l'ampleur et la direction des changements qui les affectent du milieu à la fin de l'adolescence.

La caractérisation des groupes

Dans cette première analyse nous avons utilisé, comme pour l'échantillon précédent, les variables psychologiques et sociales. Pour simplifier la démonstration, seuls les meilleurs indices de discrimination ont été retenus parmi les premières et parmi les secondes.

Les variables psychologiques

Nous avons séparé les mesures les plus significatives de personnalité en trois catégories distinctes, pour bien mettre en évidence leur signification essentielle (cette répartition est d'ailleurs différente de celle établie au chapitre précédent car nous nous sommes efforcés de maximiser l'opposition entre les grandes facettes de la personnalité). La première catégorie met en cause la **capacité sociale** des sujets, c'est-à-dire leur capacité d'entrer en rôle social et de se concevoir comme partenaire d'interaction sociale ; elle contient les deux indices de socialisation et de ressentiment. La seconde concerne la **capacité interpersonnelle** c'est-à-dire l'aptitude à se rapprocher des autres et à se sentir en affinité avec eux ; elle se fonde sur l'assimilation perceptive aux diverses figures-rôles. La troisième touche la **capacité adaptative**, c'est-à-dire l'ensemble des acquis psychiques de base, en particulier le

concept de soi, de même que les modes d'expression des affects qui contribuent à stabiliser la personnalité et qui déterminent sa capacité d'ajustement et de fonctionnement. Les tableaux 6.12. et 6.13. comportent l'énumération des scores moyens des quatre groupes pour les mesures retenues dans chacune des catégories et l'évaluation des différences qui les séparent deux à deux.

À la lecture de ces tableaux, ce qui saute aux yeux au temps 1, soit au milieu de l'adolescence, c'est évidemment l'opposition entre le groupe des délinquants sporadiques et celui des délinquants persistants graves mais aussi la distance, qui est plus surprenante, entre ce dernier groupe et celui des persistants intermédiaires pour les trois catégories de mesures. Les délinquants sporadiques et les délinquants explosifs, quant à eux, se différencient par deux types de mesures, soit celles de capacité sociale et celles de capacité interpersonnelle, alors que les explosifs et les persistants graves se démarquent l'un de l'autre plutôt par les mesures de capacité adaptative et par quelques mesures

[282]

Tableau 6.12.
DIFFÉRENCES ENTRE LES SCORES MOYENS
DES GROUPES PRIS DEUX À DEUX AU TEMPS 1 POUR LES MESURES PSYCHOLOGIQUES

		TEMPS 1									
Mesures psychologiques	Délinquants	Sporadiques	Explosifs	Persistants interm.	Persistants graves	G ₁ – G ₂	G ₁ – G ₃	G ₁ – G ₄	G ₂ – G ₃	G ₂ – G ₄	G ₃ – G ₄
	G ₁	G ₂	G ₃	G ₄	P	P	P	P	P	P	
Capacité sociale											
— Ressentiment	3,05	4,27	3,56	3,79	0,003	0,130	0,020	0,05	0,180	0,390	
— Socialisation	26,57	24,47	24,82	23,21	0,030	0,040	0,001	0,67	0,120	0,010	
Capacité interpersonnelle											
— La mère	8,28	7,20	7,49	6,57	0,060	0,050	0,001	0,59	0,230	0,005	
— Le père	7,78	6,71	6,88	6,72	0,040	0,020	0,005	0,73	0,980	0,620	
— L'amie de cœur	8,24	7,76	8,77	7,64	0,330	0,140	0,100	0,03	0,820	0,001	
— Le pair délinquant	5,69	6,09	6,31	7,46	0,450	0,130	0,001	0,65	0,006	0,001	
— Le prêtre	8,76	6,84	7,55	6,87	0,001	0,002	0,001	0,20	0,960	0,040	
— L'adulte antisocial	5,69	6,22	6,37	7,50	0,340	0,090	0,001	0,78	0,020	0,001	
— Le policier	7,85	6,73	6,77	6,14	0,030	0,004	0,001	0,95	0,220	0,050	
— L'adulte hostile	5,85	5,24	4,97	4,83	0,140	0,008	0,002	0,46	0,260	0,620	
— L'adulte compréhensif	9,07	7,38	8,16	7,39	0,003	0,007	0,001	0,15	0,990	0,010	
— Idéal de soi	9,69	8,62	9,00	8,60	0,040	0,030	0,001	0,43	0,960	0,130	
— Idéal criminel	6,00	5,71	6,51	7,10	0,590	0,180	0,004	0,09	0,004	0,030	
— Éloignement interpers.	114,01	106,76	109,83	106,88	0,020	0,060	0,002	0,25	0,960	0,080	
Capacité adaptative											
— Mésadaptation sociale	26,74	27,31	28,30	31,02	0,680	0,160	0,001	0,43	0,004	0,003	
— Orientation vers les valeurs de classes inférieures	18,84	19,78	20,37	22,08	0,490	0,160	0,001	0,64	0,050	0,050	
— Aliénation	10,53	11,02	11,26	12,58	0,570	0,280	0,001	0,72	0,050	0,020	
— Agressivité manifeste	16,28	17,82	17,07	18,97	0,180	0,380	0,002	0,47	0,250	0,009	
— Indice d'asocialité	20,38	20,51	21,38	23,22	0,900	0,230	0,001	0,37	0,006	0,010	

[283]

Tableau 6.13.
DIFFÉRENCES ENTRE LES SCORES MOYENS
DES GROUPES PRIS DEUX À DEUX AU TEMPS 2 POUR LES MESURES PSYCHOLOGIQUES

Mesures psychologiques	TEMPS 2										
	Délinquants	Spora- diques	Explosifs	Persis- tants interm.	Persis- tants graves	G ₁ - G ₂	G ₁ - G ₃	G ₁ - G ₄	G ₂ - G ₃	G ₂ - G ₄	G ₃ - G ₄
		G ₁	G ₂	G ₃	G ₄	P	P	P	P	P	P
Capacité sociale											
— Ressentiment	3,08	3,96	3,85	4,21	0,030	0,020	0,001	0,77	0,460	0,15	
— Socialisation	29,38	26,42	26,29	24,68	0,006	0,001	0,001	0,89	0,070	0,02	
Capacité interpersonnelle											
— La mère	8,05	7,52	6,95	6,75	0,370	0,020	0,004	0,26	0,140	0,57	
— Le père	8,03	6,82	7,35	6,96	0,030	0,140	0,010	0,26	0,750	0,26	
— L'amie de cœur	9,77	9,25	8,86	8,20	0,250	0,007	0,001	0,37	0,020	0,07	
— Le pair délinquant	5,04	5,43	6,21	6,87	0,500	0,007	0,001	0,16	0,009	0,07	
— Le prêtre	8,52	8,07	7,56	7,03	0,370	0,030	0,001	0,27	0,020	0,11	
— L'adulte antisocial	5,44	5,66	6,91	6,82	0,700	0,009	0,002	0,08	0,030	0,58	
— Le policier	7,71	7,39	6,55	6,19	0,550	0,008	0,001	0,09	0,020	0,31	
— L'adulte hostile	6,25	5,61	5,42	5,24	0,210	0,030	0,005	0,68	0,400	0,52	
— L'adulte compréhensif	9,47	9,02	8,41	8,06	0,320	0,003	0,001	0,15	0,020	0,24	
— Idéal de soi	10,67	10,07	9,90	9,48	0,080	0,010	0,001	0,80	0,060	0,12	
— Idéal criminel	5,82	6,07	6,69	7,13	0,630	0,040	0,001	0,17	0,020	0,17	
— Éloignement interpers.	118,16	116,06	112,13	108,91	0,030	0,006	0,001	0,97	0,170	0,05	
Capacité adaptative											
— Mésadaptation sociale	23,99	25,53	26,39	28,49	0,190	0,010	0,001	0,42	0,008	0,01	
— Orientation vers les valeurs de classes inférieures	14,61	16,58	16,70	18,13	0,140	0,060	0,002	0,91	0,200	0,13	
— Aliénation	9,45	10,16	10,22	11,56	0,400	0,280	0,003	0,93	0,060	0,02	
— Agressivité manifeste	13,00	14,64	14,50	15,76	0,140	0,100	0,003	0,89	0,270	0,11	
— Indice d'asocialité	19,69	20,22	21,85	23,17	0,590	0,002	0,001	0,09	0,003	0,04	

[284]

de capacité interpersonnelle. Finalement, les sporadiques et les persistants intermédiaires se distinguent essentiellement par la capacité interpersonnelle, alors que les explosifs et ces mêmes persistants ne se singularisent que pour quelques mesures, majoritairement de capacité interpersonnelle. Ces résultats s'affirment stables dans le temps, puisqu'au second moment de mesure, soit à la fin de l'adolescence, à peu près les mêmes oppositions apparaissent.

À nouveau s'impose la très forte spécificité du groupe de délinquants persistants graves ; ce groupe tranche, quelle que soit la catégorie de variables psychologiques mises à contribution. Par rapport au groupe des délinquants sporadiques, et malgré le fait que les uns comme les autres soient des pupilles du Tribunal, il fallait évidemment s'attendre à ce qu'une différenciation nette s'établisse, l'engagement dans la délinquance des persistants graves ayant un poids passablement plus lourd que les aventures délictueuses des sporadiques. Il n'est donc pas étonnant qu'autant en ce qui concerne la représentation de soi comme objet social qu'en ce qui concerne les sentiments d'intégrité psychique et d'efficacité interpersonnelle, un écart décisif soit observé.

En prenant le groupe des sporadiques comme base de comparaison, nous avons pu relever les indices de différenciation les plus importants, qui touchent particulièrement les persistants graves : d'abord la présence d'une sous-socialisation prononcée qui, telle une sorte de barrière mentale, empêche les sujets de se voir du point de vue de l'autre et, plus concrètement, les empêche d'intégrer les rôles sociaux et de respecter les exigences normatives ; ensuite l'intensité du sentiment d'éloignement interpersonnel, ces sujets ressentant une véritable désaffection à l'endroit des partenaires humains et surtout des figures prosociales (l'identification aux figures criminelles est cependant forte), ce qui témoigne de leur grande difficulté à se lier à autrui ; enfin la gravité de leur inefficence adaptative par suite de la convergence de plusieurs carences de base (concept de soi négatif, insatisfaction, méfiance, blâme jeté sur les autres, faiblesse du moi, conscience morale boiteuse, méconnaissance des attentes et des droits d'autrui, etc.).

Que ces deux groupes extrêmes se différencient aussi clairement allait pratiquement de soi. Ce qui était moins prévisible, c'est

l'opposition tout aussi tranchée qui est ressortie entre les persistants graves et les persistants intermédiaires. Malgré que les sujets de chacun de ces groupes se soient compromis intensément dans l'activité délictueuse, la configuration type de traits psychologiques des premiers contraste avec celle des seconds. Les persistants graves, que ce soit sur les plans social, interpersonnel ou fonctionnel, sont nettement plus perturbés que les intermédiaires. Les différences les plus accentuées concernent le niveau général de socialisation ainsi que certains éléments de la capacité adaptative, en particulier l'inadaptation sociale, l'aliénation et l'asocialité. Sur le plan interpersonnel, les différences sont moins accusées que dans la comparaison entre sporadiques et persistants graves ; elles ont trait surtout à [285] certaines figures spécifiques, notamment la mère, les adultes-symboles (tels le prêtre, le policier, l'adulte bienveillant...) ainsi que les figures criminelles.

Pour poursuivre avec les persistants intermédiaires, ajoutons qu'ils ne sont pas aussi radicalement différents du groupe des délinquants sporadiques qu'on aurait été porté à le croire, la séparation s'effectuant principalement sur le plan interpersonnel et par rapport surtout à certaines figures adultes (les persistants s'assimilent nettement moins à ces figures), et secondairement sur le plan social par une aptitude sensiblement plus faible à entrer en rôle social. Par contre, aucune des variables adaptatives ne réussit à contraster les deux groupes, pas plus d'ailleurs que le ressentiment contre la famille d'origine ou l'affiliation à des figures antisociales. La situation est substantiellement la même entre les délinquants explosifs et les délinquants sporadiques, avec en plus deux différences qui prennent un poids accru, puisque les premiers sont nettement handicapés (encore plus d'ailleurs que les persistants intermédiaires) en ce qui a trait à la capacité de se rapprocher d'autrui ou de s'envisager comme pôle d'interaction sociale et que leur ressentiment contre la famille est passablement plus accentué.

En dernier lieu, la confrontation des scores obtenus par les explosifs et les persistants intermédiaires révèle que ce sont ces deux groupes qui s'éloignent le moins l'un de l'autre. Ils ne se distinguent en effet que par trois mesures : d'abord par rapport au ressentiment accumulé, les explosifs risquant d'éprouver plus de difficultés à composer avec les adultes et les figures d'autorité, ensuite par rapport à la capacité d'accueillir l'amie de cœur, les explosifs étant à nouveau moins capables de se lier affectivement, et enfin par rapport à la figure

criminelle idéale, les intermédiaires dépassant cette fois les explosifs. Ce qu'il importe de souligner c'est que, pour les mesures mettant en cause les interactions avec les autres (les rapports sociaux interpersonnels), les explosifs, de façon quelque peu surprenante, obtiennent des performances moyennes systématiquement plus faibles que les intermédiaires, alors que pour les mesures plus strictement fonctionnelles c'est le contraire qui se passe, signifiant par là que les premiers sont d'abord aux prises avec des problèmes interpersonnels, alors que les seconds se trouvent plus lourdement taxés par des carences endo-psychiques.

Bref, la capacité sociale oppose significativement entre eux les sporadiques et les explosifs, les persistants intermédiaires et les persistants graves ainsi que, il va sans dire, les sporadiques et les persistants graves. La capacité interpersonnelle alimente les mêmes oppositions et permet en plus de séparer les sporadiques des persistants intermédiaires et les sporadiques des persistants graves. Quant à la capacité adaptative, elle contribue essentiellement à différencier les explosifs, les sporadiques et les persistants intermédiaires des persistants graves. Il est donc intéressant de relever que les groupes moins compromis dans la délinquance (les sporadiques, les explosifs et même les persistants intermédiaires) se démarquent les uns des autres uniquement par la

[286]

Tableau 6.14.
 DIFFÉRENCES ENTRE LES POURCENTAGES
 DES GROUPES PRIS DEUX À DEUX AU TEMPS 1
 POUR LES MESURES SOCIALES

		TEMPS 1									
MESURES PSYCHOLOGIQUES	DÉLINQUANTS	Sporadiques	Explosifs	Persistants interm.	Persistants graves	G ₁ – G ₂	G ₁ – G ₃	G ₁ – G ₄	G ₂ – G ₃	G ₂ – G ₄	G ₃ – G ₄
		G ₁	G ₂	G ₃	G ₄	P	P	P	P	P	P
— Contrôle par la mère		58	27	47	37	0,002	0,19	0,005	0,03	0,280	0,140
— Bouffon en classe		21	30	22	45	0,400	1,00	0,002	0,46	0,130	0,001
— Insolence envers un enseignant		21	40	40	60	0,060	0,02	0,001	1,00	0,040	0,009
— Expulsion de la classe		60	76	75	85	0,130	0,05	0,001	1,00	0,230	0,060
— Valeurs sociales appréciées		24	19	12	3	0,710	0,08	0,001	0,45	0,001	0,010
— École et travail futur		47	47	29	25	1,000	0,02	0,002	0,06	0,010	0,630
— Raisons favorables à l'école		23	14	9	6	0,410	0,02	0,001	0,48	0,180	0,630

[287]

qualité de ce que nous pourrions appeler leurs acquis relationnels (le social et l'interpersonnel), ce qui implique que leur organisation endopsychique (l'adaptatif), sans être évidemment aussi adéquate que celle des adolescents socialisés, se révèle entre eux de niveau à peu près équivalent.

Les variables sociales

Ici encore les deux groupes situés aux antipodes sont les sporadiques et les persistants graves, les différences obtenues pour les sept mesures étant toutes hautement significatives (tableau 6.14.). Ce résultat signifie qu'un décalage majeur se fait jour entre eux en ce qui a trait au contrôle de leurs activités par une figure parentale, à leur respect des contraintes scolaires et à leur motivation à préparer leur avenir à partir de l'école. En nombre absolu, il est d'ailleurs particulièrement alarmant de constater que la quasi-totalité des persistants n'accorde aucune crédibilité à l'école, ce qui montre avec quelle ampleur toute leur préparation à la vie future peut être compromise. Parmi les autres mesures, signalons que c'est par la rébellion ouverte contre l'autorité des enseignants que les persistants graves se démarquent le plus.

Ils se distinguent aussi assez bien des autres groupes, les explosifs et les persistants intermédiaires, mais pas tout à fait de la même façon. Dans chaque cas, les deux mêmes critères sont sources de différenciation, soit le contrôle des activités à l'école et l'orientation prospective, les persistants graves s'affirmant à chaque fois les plus négatifs. Par contre, ces critères n'ont pas le même poids dans les diverses confrontations. En effet, dans l'opposition persistants graves - explosifs, c'est le manque de prospective des premiers qui est prédominant, alors que dans l'opposition persistants graves - persistants intermédiaires, c'est le refus du contrôle par l'école qui prend le pas : dans le premier cas, même s'ils partagent avec les persistants graves la présence de conflits sérieux face à l'école, les explosifs n'annihilent pas complètement leur désir de préparer l'avenir et préservent une certaine ouverture sur le futur qui n'est sans doute pas étrangère à la réduction de leur délinquance ; dans le second cas, les persistants intermédiaires

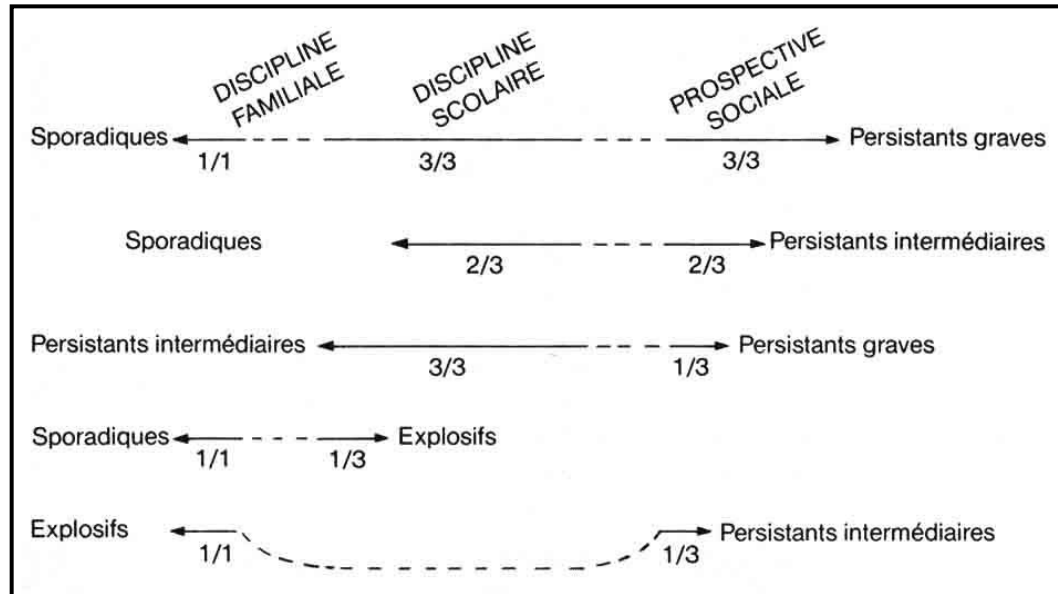
sont nettement moins compromis que les persistants graves dans une guerre ouverte contre l'école, mais ils partagent avec eux, par une très forte majorité, un vision négative de l'école et de ce qu'elle peut apporter à leur devenir.

Les sporadiques se différencient des persistants intermédiaires par plusieurs variables importantes, entre autres la capacité de s'ajuster aux exigences scolaires et aussi celle de préserver une motivation prospective. Par contre, entre les sporadiques et les explosifs, tout comme entre les explosifs et les intermédiaires, l'opposition ne se dessine que pour un nombre limité de variables : ainsi, la mauvaise supervision des activités par la famille fait trancher les explosifs sur les sporadiques et sur les intermédiaires ; de plus, le conformisme beaucoup plus évident des sporadiques face aux attentes familiales et

[288]

Figure 6.2.

REPRÉSENTATION DE L'ÉCART ENTRE LES GROUPES
AU TEMPS 1, EN FONCTION DE L'INTENSITÉ DES PROBLÈMES
DANS LES TROIS SECTEURS D'ADAPTATION SOCIALE



aux normes scolaires les éloigne des explosifs ; enfin, la confiance que les explosifs gardent dans l'efficacité de l'école les oppose aux intermédiaires.

Finalement, soulignons que les variables sociales retenues contrastent les groupes entre eux avec peut-être moins de relief que ne le font les variables psychologiques mais avec plus de régularité, chacun des groupes se démarquant des autres dans au moins deux des trois secteurs mesurés (voir la figure 6.2.). La force de la discrimination se porte dans une large mesure sur le groupe des persistants graves, mais touche aussi de façon appréciable les persistants intermédiaires et les sporadiques. En outre, il est particulièrement intéressant de constater que plus un groupe est engagé dans la délinquance, plus sa capacité de prospective sociale diminue, ce qui démontre l'importance du lien entre la délinquance et la projection de soi dans un avenir social. Enfin, la difficulté à respecter les exigences scolaires apparaît, elle aussi, apte à favoriser la délinquance.

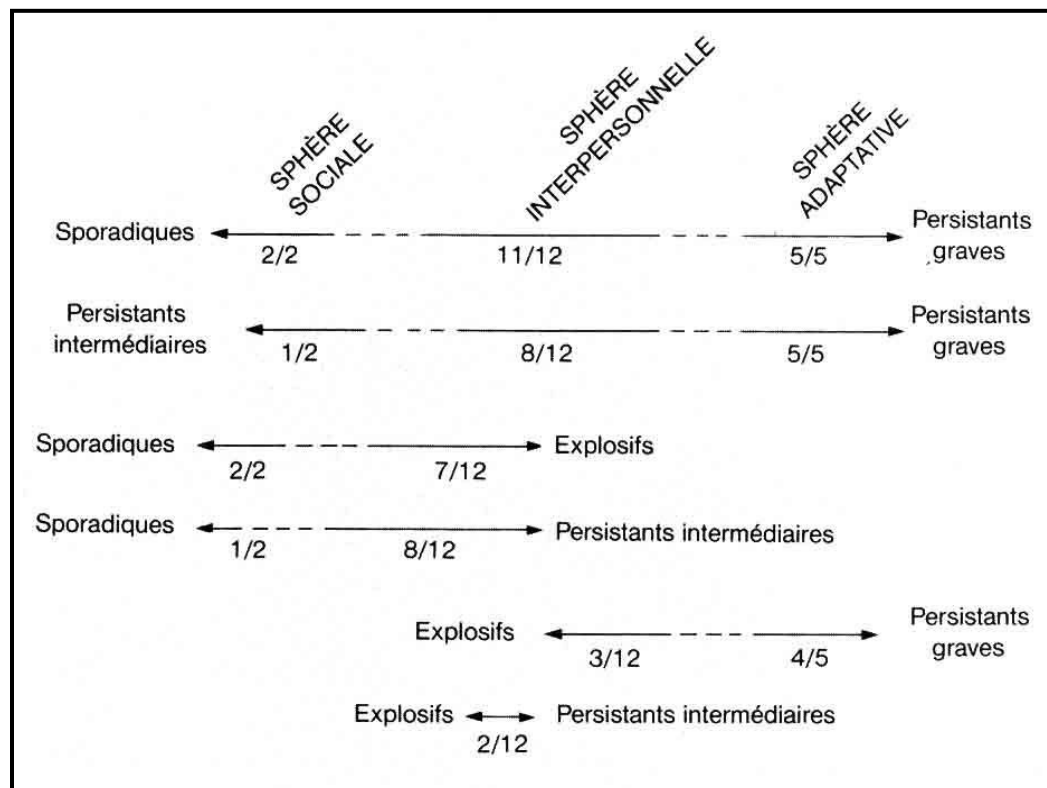
L'évolution des groupes

Seules les variables psychologiques sont mises à contribution ici. En effet, elles se prêtent particulièrement bien à une évaluation diachronique, puisque les scores obtenus aux deux temps sont parfaitement comparables, ce qui n'est pas le cas pour les variables sociales.

[289]

Figure 6.3.

REPRÉSENTATION DE L'ÉCART ENTRE LES GROUPES AU TEMPS 1, EN FONCTION DE L'INTENSITÉ DES PROBLÈMES DANS LES TROIS SPHÈRES PSYCHOLOGIQUES



La performance respective de chacun des groupes pour les mesures psychologiques ayant été établie clairement à partir des tableaux 6.12. et 6.13., nous étudierons maintenant la position relative des groupes les uns par rapport aux autres en trois étapes : d'abord à chaque temps, aux figures 6.3. et 6.4. où ils sont confrontés deux à deux ; ensuite d'un temps à l'autre, au tableau 6.15. où les scores moyens obtenus à chaque temps sont juxtaposés et où la signification statistique de leur variation est évaluée ; enfin à la figure 6.5. qui nous permet de visualiser comment, du temps 1 au temps 2, les groupes se rapprochent ou s'éloignent les uns des autres.

Il est clair que le groupe des persistants graves s'avère extrêmement handicapé et différent par rapport aux autres tout autant au milieu qu'à la fin de l'adolescence. Non seulement bon nombre de déficits continuent d'être très prononcés — et c'est plus particulièrement la sphère de la capacité interpersonnelle qui stagne ainsi —, mais les problèmes s'aggravent : le ressentiment contre la famille d'origine s'accroît substantiellement et une tendance inquié-

[290]

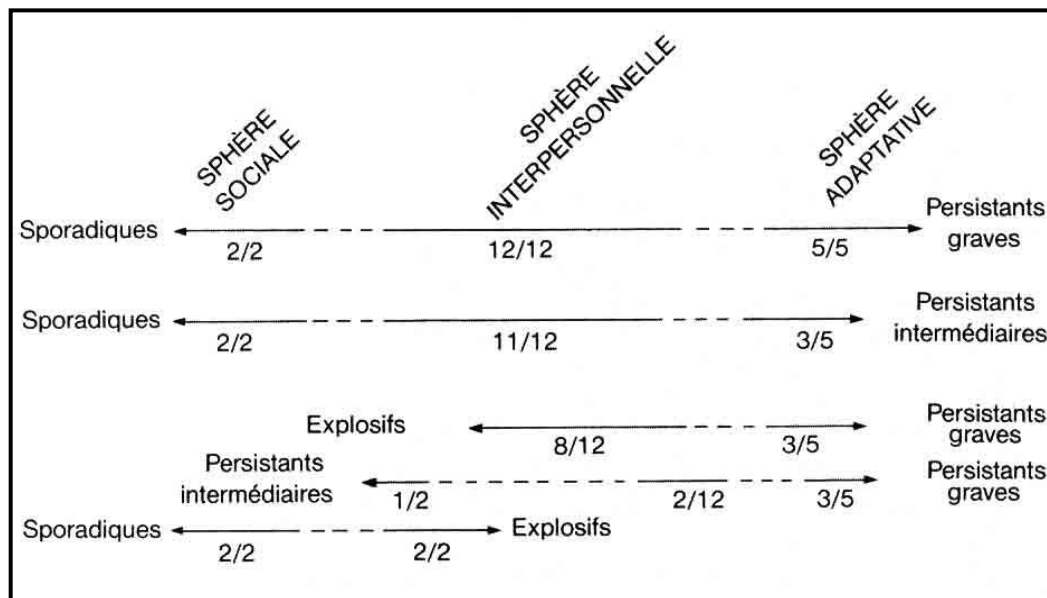
Tableau 6.15
VARIATIONS DANS LES MESURES PSYCHOLOGIQUES
DU MILIEU (T₁) À LA FIN (T₂) DE L'ADOLESCENCE.

DÉLINQUANTS MESURES PSYCHOLOGIQUES	Sporadiques			Explosifs			Persistants intermédiaires			Persistants graves		
	T ₁	T ₂	P	T ₁	T ₂	P	T ₁	T ₂	P	T ₁	T ₂	P
<i>Capacité sociale</i>												
— Ressentiment	3,05	3,08	0,920	4,27	3,95	0,360	3,55	3,85	0,160	3,79	4,21	0,010
— Socialisation	26,57	29,28	0,002	24,47	26,42	0,020	24,82	26,29	0,005	23,21	24,68	0,001
<i>Capacité interpersonnelle</i>												
— La mère	8,26	8,04	0,620	7,20	7,52	0,560	7,57	6,95	0,050	6,59	6,77	0,540
— Le père	7,85	8,07	0,560	6,79	6,81	0,960	6,88	7,35	0,170	6,70	7,02	0,240
— L'amie de cœur	8,21	9,79	0,001	7,82	9,25	0,006	8,82	8,86	0,890	7,61	8,22	0,030
— Le pair délinquant	5,69	5,07	0,110	6,07	5,43	0,320	6,25	6,20	0,890	7,47	6,87	0,050
— Le prêtre	8,74	8,50	0,540	6,88	8,06	0,030	7,62	7,56	0,860	6,83	7,04	0,440
— L'adulte antisocial	5,62	5,52	0,690	6,18	5,58	0,290	6,24	6,60	0,330	7,56	6,80	0,030
— Le policier	7,85	7,68	0,680	6,77	7,38	0,260	6,84	6,35	0,390	6,12	6,21	0,800
— L'adulte hostile	5,87	6,30	0,290	5,29	5,61	0,530	4,97	5,43	0,110	4,88	5,20	0,200
— L'adulte compréhensif	9,06	9,44	0,180	7,32	9,02	0,001	8,21	8,42	0,460	7,35	8,11	0,007
— Idéal de soi	9,69	10,65	0,001	8,61	10,07	0,002	9,09	9,90	0,001	8,88	9,52	0,001
— Idéal criminel	5,97	5,86	0,820	5,61	6,07	0,460	6,43	6,69	0,440	7,10	7,14	0,880
— Éloignement interspers.	113,99	118,29	0,040	106,43	112,07	0,060	109,99	112,13	0,130	106,81	108,90	0,120
<i>Capacité adaptative</i>												
— Mésadaptation sociale	26,74	23,99	0,003	27,31	25,50	0,090	28,30	26,39	0,007	31,02	28,50	0,001
— Orientation vers les valeurs de classes inférieures	18,84	14,61	0,001	19,78	16,58	0,003	20,37	16,70	0,001	22,08	18,12	0,001
— Aliénation	10,53	9,45	0,070	11,02	10,16	0,230	11,26	10,22	0,010	12,58	11,57	0,020
— Asocialité	20,38	19,69	0,370	20,51	20,22	0,770	21,38	21,85	0,450	23,07	23,17	0,920

[291]

Figure 6.4.

REPRÉSENTATION DE L'ÉCART ENTRE LES GROUPES AU TEMPS 2, EN FONCTION DE L'INTENSITÉ DES PROBLÈMES DANS LES TROIS SPHÈRES PSYCHOLOGIQUES

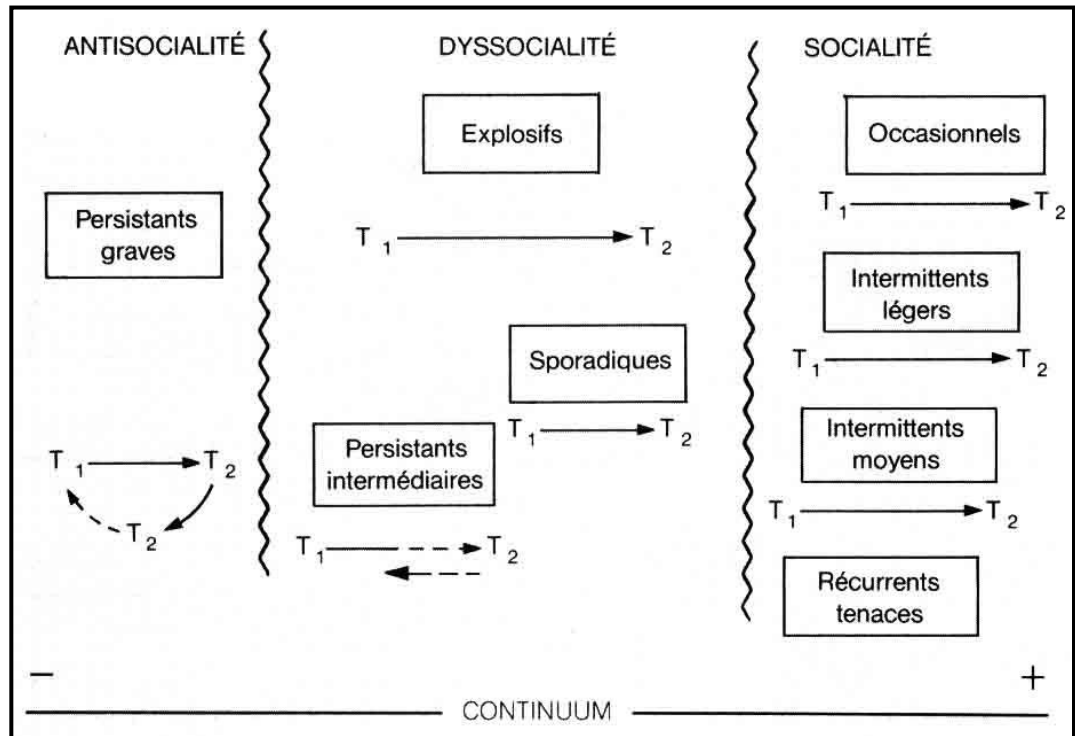


tante — surtout lorsqu'on tient compte des difficultés de fonctionnement que le sujet éprouve — à exclure toute autocritique et à refuser de ce fait toute objectivation de sa propre réalité prend de l'ampleur. Dès le temps 1, le développement apparaît stoppé et cet arrêt est d'autant plus significatif qu'il se situe au milieu de l'adolescence, période de la vie caractérisée avant tout par le changement, par l'ampleur et l'importance des apprentissages, par la puissance de la dynamique évolutive ; par surcroît, cet arrêt est d'autant plus lourd de conséquences qu'il signifie des retards considérables accumulés, laissant des trous majeurs dans le bagage psychologique essentiel au sujet pour pouvoir s'adapter à la vie sociale. Les choses se passent, surtout en ce qui concerne les sphères interpersonnelle et sociale, comme si ces jeunes étaient déjà, dès le milieu de l'adolescence, bloqués dans leur évolution, en quelque sorte figés sur place et incapables d'échapper à des schèmes comportementaux dysfonctionnels...

Malgré tout, du milieu à la fin de l'adolescence, certains changements se manifestent. Ainsi qu'en font foi les données du tableau 6.15, surtout dans la sphère adaptative, l'image négative de soi, la méfiance, le sentiment de malchance ou de victimisation, le malaise subjectif, le sentiment d'aliénation, l'irascibilité... [292] tout en demeurant excessifs, subissent une variation à la baisse suffisamment marquée pour devenir statistiquement significative. Mais compte tenu du contexte de très forte délinquance, ces changements n'ont pas une portée réellement positive, puisqu'une plus grande assurance dans l'expression antagoniste de soi ou une capacité plus grande à endosser l'identité délinquante peut contribuer dans une certaine mesure à atténuer le sentiment d'être la cible des autres, le malaise intrapsychique, etc. C'est d'ailleurs ce que confirme l'indice d'asocialité de l'inventaire de personnalité de Jesness, qui prend l'ensemble des caractéristiques pour évaluer de façon synthétique la capacité antisociale réelle des sujets et qui, du temps 1 au temps 2, ne baisse pas.

Bref, les persistants graves, tout au long de l'adolescence, restent aux prises avec de lourds handicaps. Leur développement social, interpersonnel et adaptatif semble enrayé (FRÉCHETTE a parlé de « stase » évolutive), même si certaines caractéristiques négatives perdent de leur intensité à la fin de l'adolescence. Sans doute la personnalité s'allège-t-elle de certaines tensions excessives, mais elle demeure carrément handicapée et, qui plus est, aussi déficiente qu'antérieurement dans son expressivité relationnelle et sociale, dans son organisation et dans son orientation. Il n'est donc pas étonnant que l'agir délictueux chez ces sujets garde toute sa virulence jusqu'au seuil de l'âge adulte.

Figure 6.5.
POSITION DES GROUPES
LES UNS PAR RAPPORT AUX AUTRES ET DIRECTION
DU CHANGEMENT DU MILIEU À LA FIN DE L'ADOLESCENCE



[293]

Signalons à ce propos l'étude de LAGIER (1979) qui, à partir des mêmes données de recherche, mais en travaillant sur un groupe restreint et plus homogène de 30 délinquants persistants graves choisis pour la durée étendue et la gravité objective élevée de leur délinquance, corrobore avec force la constatation que ces jeunes se retrouvent dans un véritable cul-de-sac psychologique, l'étranglement évolutif étant tel qu'ils apparaissent tragiquement embourbés dans une vision du monde et dans des modes de fonctionnement tout à fait inadéquats dont ils ne parviennent pas à se dépêtrer. Ils sont pris au piège dans une orientation négative (ce que l'auteur appelle un « enlisement ou un enracinement dans la condition criminelle »).

C'est pourquoi, à la figure 6.5. qui reprend le continuum d'efficacité de l'adaptation illustré plus haut, nous localisons ce groupe dans la zone de l'anti-socialité, position qui dévoile une véritable structuration de

type pathologique sous-tendant l'activité délictueuse ; cette structuration est démontrée d'abord, de façon directe, par le nombre et la force des handicaps psychologiques qui frappent ce groupe et ensuite, de façon indirecte, par les très nettes oppositions qui l'ont démarqué des trois autres.

Le deuxième groupe, celui des persistants intermédiaires, est impliqué lui aussi dans une délinquance récurrente, mais se révèle assez différent du groupe des persistants graves au temps 1, ainsi que l'indique la figure 6.3. Tout en étant moins touché à ce moment-là que ce dernier, il apparaît cependant aux prises avec des problèmes de personnalité importants, surtout dans la sphère adaptative (tableau 6.15.). Ces deux constatations nous amènent à localiser ce groupe dans une position plutôt médiane de la zone de dyssocialité du continuum d'inadaptation.

Comment ce groupe bouge-t-il du milieu à la fin de l'adolescence ? Notons d'abord qu'une comparaison entre les résultats des deux temps (tableau 6.15.), ne dévoile aucune perte majeure du milieu à la fin de l'adolescence ; nous ne pouvons donc parler de régression ou de détérioration pour aucune des caractéristiques mesurées. Toutefois, le développement interpersonnel semble à nouveau enrayé, les sujets restant sur leurs positions par rapport aux divers protagonistes sociaux (figures familiales, figures d'autorité, figures de pairs, figures antisociales, etc.), d'où un sentiment d'éloignement assez prononcé face à autrui. En effet, du milieu à la fin de l'adolescence, ces sujets semblent incapables d'accroître leur capacité d'accueil envers les diverses catégories d'interlocuteurs et de renforcer ainsi leur sentiment d'affiliation sociale (même leur lien avec les figures antisociales, sans être très fort, demeure stable). Bref, comme pour le groupe précédent, une sorte d'immobilisme semble caractériser ces délinquants sur le plan interpersonnel.

Néanmoins, les mesures de capacité sociale et adaptative révèlent un certain degré d'amélioration. Les sentiments négatifs face à soi-même et à autrui diminuent, l'insécurité intrapsychique ainsi que la perception fataliste du devenir s'atténuent, et la réceptivité à l'égard des exigences sociales tend [294] même à s'accroître. Malgré ce progrès, les performances à la fin de l'adolescence s'écartent toujours de la norme (par référence aux adolescents socialisés), surtout en ce qui concerne l'indice de mésadaptation sociale, avec comme conséquence

une tendance à se désorganiser facilement sous le stress ou face aux pressions de la vie, et aussi en ce qui concerne l'indice d'aliénation, avec le maintien de réactions de suspicion et d'un comportement de rébellion à l'endroit des adultes et plus particulièrement des figures d'autorité. Par conséquent, la vulnérabilité au passage à l'acte délictueux demeure élevée, surtout qu'à la fin de l'adolescence les impératifs de l'adaptation deviennent passablement plus stricts.

Ainsi, tout en bénéficiant de l'atténuation des problèmes psychologiques qui avaient été passablement intenses jusqu'à la mi-adolescence, ce groupe se retrouve au seuil de l'âge adulte avec de graves déficits psychostructuraux et surtout avec un sous-développement marqué de la capacité relationnelle, celle-ci étant bloquée depuis un bon moment. Ces jeunes n'ont pas été en mesure d'évoluer suffisamment pour combler leur inefficience adaptative, ce qui explique sans doute la permanence de leur délinquance et ce qui les laisse passablement démunis devant les exigences de plus en plus grandes de l'entrée en rôle adulte. Par contre, comme les difficultés d'ordre psychologique les frappent avec moins de force que les persistants graves (ils se distinguent par une différence notable de degré), ils n'ont sans doute pas à recourir à une aggravation croissante de la « protestation délinquante », c'est-à-dire à une combativité négative de plus en plus amplifiée, comme c'est le cas chez les persistants graves.

La marginalisation des délinquants intermédiaires apparaît certes sérieuse, puisqu'elle est fondée en partie sur ce qui semble être de réels handicaps psychologiques cumulés, et fondée surtout sur un blocage durable du développement interpersonnel. Ces sujets se révèlent capables, du milieu à la fin de l'adolescence, de se bonifier psychologiquement et même socialement (plus particulièrement en matière de compréhension des principes de la vie sociale), mais restent définitivement handicapés et dans leur façon de percevoir les autres et dans leur façon de s'en rapprocher, c'est-à-dire en fait dans leur capacité de mise en relation. Ce type de difficulté semble suffisant pour alimenter une délinquance qui, sans devenir excessive, n'en demeure pas moins continue.

Quant aux délinquants explosifs, compte tenu de ce qui a été établi antérieurement, il fallait s'attendre à ce que leur position au temps 1 soit très proche de celle des persistants intermédiaires. Au milieu de

l'adolescence, en effet, ce groupe se caractérise par une marginalité prononcée. Il est même surprenant de noter que les explosifs tendent systématiquement, bien que pas toujours de façon significative, à obtenir une performance inférieure à celle des persistants intermédiaires aux mesures portant sur la capacité sociale et sur la capacité interpersonnelle, ainsi qu'en témoigne le tableau 6.15. De plus, pour les mesures psychostructurales, ils apparaissent presque aussi touchés que ces derniers [295] (sauf pour la dimension « agression manifeste » où ils le sont plus). Tout en étant aux prises dans la première moitié de l'adolescence avec des problèmes psychologiques intenses, les délinquants explosifs accusent donc, et c'est encore surprenant, des déficits plus importants que les intermédiaires sur le plan des relations interpersonnelles et sociales ; ces déficits reposeraient principalement sur un ressentiment accumulé et sur des sentiments d'hostilité et de méfiance assez virulents. C'est la difficulté à composer avec autrui qui différencie les deux groupes, au désavantage des explosifs.

À la fin de l'adolescence, c'est toutefois ce groupe qui, parmi les quatre en présence, a le plus progressé en ce qui a trait à la capacité de se rapprocher des autres et de se sentir en affinité avec eux (même s'il demeure déficitaire par rapport à l'adolescent socialisé). En même temps augmentent le sentiment de satisfaction personnelle et, corrélativement, la confiance en soi.

Du milieu à la fin de l'adolescence, les structures fonctionnelles s'améliorent aussi, notamment en ce qui a trait à la capacité de se conformer aux exigences sociales, à la tolérance au stress, au contrôle de soi et à l'orientation dynamique. Notons toutefois que cette amélioration chez des sujets dont la délinquance décline nettement dans la seconde phase de l'adolescence n'est pas vraiment supérieure à celle observée chez les persistants intermédiaires, dont la délinquance ne s'atténue pas. La résorption de la délinquance chez les premiers semble liée avant tout à un rattrapage important de l'efficacité interpersonnelle (ce dont les seconds ne bénéficient pas), alors que les changements qui marquent la personnalité de base durant cette période ne permettent pas de contraster les deux groupes. C'est ce progrès réel, enregistré à la fin de l'adolescence dans les importantes fonctions d'entrée en relation, qui mène les sujets de ce groupe à un fonctionnement social plus normal.

Un gain aussi substantiel semble expliquer le déclin marqué de l'activité délictueuse pendant toute la deuxième moitié de l'adolescence.

Dans son étude, LAGIER (1979) démontre lui aussi que dans ce groupe la délinquance, après avoir été abondante et sérieuse au début de l'adolescence, disparaît de façon à peu près complète après 16 ans : non seulement une très visible amélioration de la capacité relationnelle se manifeste (il nous semble possible de parler de véritable expansion interpersonnelle), mais en plus la personnalité de base semble suivre ce mouvement positif, de telle sorte qu'un processus de restauration psychologique apparaît être à l'œuvre chez ces sujets ; la mise à l'épreuve des réalités s'améliore substantiellement, la tension psychique diminue, la vision des autres devient moins biaisée ... Cette récupération est cependant partielle et demeure limitée dans une large mesure aux processus d'interaction avec autrui.

Finalement, le groupe des délinquants sporadiques tranche évidemment sur les autres par le fait que, dès le milieu de l'adolescence, il est déjà relativement peu éloigné de la zone de normalité sociale. Comme nous l'avons précisé plus haut, ces sujets éprouvent des difficultés réelles de fonctionnement, liées à [296] des carences psychologiques dont l'intensité apparaît cependant limitée, ce qui révélerait une personnalité mieux organisée que celle des autres catégories de délinquants, mais quand même déficitaire par rapport aux adolescents socialisés (surtout au temps 1).

Ce décalage par rapport aux adolescents conventionnels se confirme par l'une de nos mesures les plus discriminantes. En effet, pour l'indice d'asocialité de l'inventaire de JESNESS, qui évalue la capacité délinquante des sujets, le groupe des adolescents judiciairisés s'approche de la norme mais obtient un score moyen distinct du score des non-délinquants (tableau 6.15.) ; cette différenciation s'atténue quelque peu à la fin de l'adolescence. Il était d'ailleurs prévisible, compte tenu de l'acquis de ces sujets, que leur potentiel d'évolution soit élevé, et il l'a été suffisamment pour que nous puissions parler d'une dynamique de progression. Que ce soit en ce qui a trait au degré de socialisation, à la capacité de rapprochement interpersonnel ou à l'efficacité psychologique, ces garçons améliorent substantiellement leur bagage du milieu à la fin de l'adolescence et parviennent à alléger bon nombre des déficits plus ou moins prononcés dont ils souffraient, à l'exception peut-être de certaines difficultés concernant l'image de soi

qui demeurent assez vives (la confiance en l'efficacité de ses propres moyens et l'ouverture à autrui qui lui est corrélative).

À quelques réserves près, il est évident que les sporadiques sont en marche vers une certaine restauration psychosociale de leur personnalité. La délinquance est éliminée en même temps, sans doute parce qu'ils corrigent les problèmes les plus importants qui affaiblissaient leur personnalité. Il faut toutefois noter qu'à la fin de l'adolescence le rattrapage n'est pas complet par rapport à des sujets socialisés du même âge et qu'il persiste un décalage (ce qu'indique leur position au temps 2 sur le continuum illustré à la figure 6.5.). Dans le travail de LAGIER (1979), même après que le groupe des sporadiques a été considérablement épuré pour ne plus contenir que des délinquants temporaires, ce retard léger mais réel sur le degré de performance des adolescents conventionnels continue à se manifester.

Bref, les délinquants sporadiques ne présentent ni au milieu ni à la fin de l'adolescence un tableau clinique vraiment chargé. De plus, leur dynamique de changement demeure active et alimente une progression tangible dans la seconde partie de l'adolescence. Ils restent pourtant marqués par un déficit, l'incursion qu'ils ont effectuée dans la délinquance laissant des séquelles visibles, comme si elle les obligeait à payer un certain tribut psychologique et social que les gains subséquents ne parviennent pas totalement à compenser.

En conclusion, dans leur cheminement vers l'âge adulte, il est clair que les quatre groupes n'évoluent pas de la même façon. Deux groupes, les sporadiques et les explosifs, apparaissent nettement engagés dans un processus de restructuration psychologique et sociale (voir la figure 6.5.). Un autre groupe, celui des persistants graves, dont la personnalité est touchée dans ses œuvres vives, est littéralement forcé de piétiner sur place : le retard de croissance de [297] ces sujets ne peut être comblé par suite de l'effet conjugué, ou mieux complémentaire, de deux influences négatives, d'abord la gravité du déficit initial, ensuite la faiblesse de la dynamique évolutive, ce qui laisse prévoir que ces jeunes ont peu de chances d'échapper à un véritable enlisement dans la criminalité. Quant au dernier groupe, celui des persistants intermédiaires, son évolution est plus ambiguë : son orientation sociale semble rester en suspens, comme partagée entre un rattrapage réel dans l'efficacité à percevoir et à réagir sur un mode social et une

vulnérabilité inquiétante au passage à l'acte délictueux qui s'appuie principalement sur une assez faible capacité interpersonnelle.

Une fois arrivés à la fin de l'adolescence, il est tout aussi clair que les deux grands clivages déterminés, soit celui opposant les sporadiques aux persistants graves et celui opposant les sporadiques aux persistants intermédiaires, s'accroissent nettement ; cette scission confirme le fait que le terrain psychologique sur lequel l'agir délictueux ou bien prolifère et se stabilise ou bien s'atténue est très différent, la condition subjective s'affirmant dans les deux cas en congruence et évoluant avec la conduite exprimée. En ce sens, la délinquance chronique impose un prix psychologique élevé à ceux qui y sont plongés. L'opposition entre les explosifs et les persistants graves s'accroît elle aussi de façon significative, le fossé s'élargissant non plus seulement en matière de traits psychologiques de base mais aussi en matière de modes de fonctionnement social et interpersonnel. Par ailleurs, l'écart diminue entre les sporadiques et les explosifs, seules une insuffisance relative de la capacité interpersonnelle et des difficultés à entrer en rôle adulte démarquant les seconds des premiers. Finalement, la position des persistants intermédiaires par rapport aux persistants graves et aux explosifs demeure paradoxale : en effet, ils se séparent moins nettement des persistants graves qu'au milieu de l'adolescence, ce qui est intrigant, et en même temps, un certain nombre d'améliorations les rapprochent des explosifs, sauf en ce qui a trait à la mesure d'asocialité dont la fonction est de calibrer la force de l'orientation générale au passage à l'acte.

Si nous retournons à la signification du critère de base, c'est-à-dire le degré d'engagement dans l'activité délictueuse, il est possible d'affirmer que le fait pour le jeune de se livrer à une délinquance de moindre envergure et de durée limitée n'empêche pas sa personnalité d'évoluer, de récupérer et éventuellement de se rapprocher du seuil de normalité. De même, le fait de s'adonner à une délinquance passablement volumineuse et grave, mais circonscrite surtout à la première moitié de l'adolescence, implique que la personnalité est assez lourdement affectée à ce moment-là mais qu'elle change de cap par la suite pour entrer dans un véritable processus de restructuration des fonctions psychologiques. Par contre, le fait de s'engager dans une délinquance qui, bien que continue tout au long de l'adolescence, n'atteint pas une forte intensité, met en cause une personnalité en

quelque sorte divisée, où plusieurs éléments négatifs continuent à dominer à la fin de l'adolescence mais où simultanément une dynamique d'évolution paraît présente, le tout formant une combinaison assez incertaine de deux tendances contraires, criminalisation - socialisation, [298] dont le dénouement final risque fort, à ce que nous avons pu voir, d'être l'inadaptation. Finalement, le fait de s'enfoncer dans une délinquance abondante, grave et persistante suppose que sont étouffées la capacité d'intégration et la dynamique évolutive de la personnalité, celle-ci ressortant profondément marquée par des carences psychologiques et sociales qui se révèlent dangereusement stables.

LA CRIMINALITÉ ADULTE

[Retour à la table des matières](#)

Les données que nous venons de présenter établissent de façon probante que la présence chez les adolescents de modes distincts d'expression de la délinquance est clairement coextensive à l'existence d'une véritable « dysfonctionnalité » sociale et psychologique, de telle sorte que les sujets de l'un ou l'autre échantillon qui se classent dans un groupe dont la conduite délinquante est réitérée et sérieuse, voient leurs déficits psychologiques et sociaux augmenter proportionnellement. La conduite délinquante entraîne, de par ses variations de degré, une intensification correspondante des traits criminogènes ; ce lien ressort avec force.

Le contrôle longitudinal de la criminalité adulte commise par chacun de nos sujets (jusqu'à l'âge de 25 ans) corrobore-t-il ce lien ? Une telle confirmation s'affirmera d'autant plus décisive qu'elle s'appuie sur une démarche prospective, permettant à la typologie construite de dépasser sa portée descriptive pour devenir un instrument de prédiction de la conduite future des jeunes adultes. Ce souci de lier passé et futur a toujours été en criminologie une préoccupation majeure, et les écrits qui rapportent des faits concernant le développement de la conduite antisociale de l'enfance à l'adolescence puis à l'âge adulte concordent pour soutenir que, plus la conduite délinquante est virulente, plus elle est stable à travers le temps (voir les analyses de Loeber, 1982). Notre analyse va plus loin puisque nous vérifions si

l'incidence de la criminalité adulte s'accroît avec la progression, sur le continuum d'inadaptation, de la zone de socialité à la zone de criminalité, le crime adulte se définissant ici comme toute transgression au Code criminel commise à partir de l'âge de 18 ans, pour laquelle un sujet a été condamné et qui est inscrite au casier judiciaire tenu par la Gendarmerie royale du Canada.

Lors des analyses précédentes, il a été possible de distinguer les adolescents conventionnels des adolescents judiciairisés, et ce, avec un degré de succès de plus de 80%. L'incidence de la criminalité adulte vient confirmer l'opposition décisive entre les deux groupes : en effet, 11,2% des adolescents conventionnels de sexe masculin ont été trouvés coupables d'un crime passé l'âge de 18 ans, contre 76,5% des adolescents judiciairisés. Parallèlement, 2,4% des sujets du premier groupe ont été condamnés pour une infraction violente (viol, assaut, homicide, vol à main armée...) par rapport à 34,9% des sujets du [299] second groupe. Ces résultats viennent confirmer la scission entre les deux types d'adolescents et donnent en outre, par suite de l'accroissement des pourcentages d'un groupe de délinquants à l'autre (voir le tableau 6.16.), une valeur certaine aux configurations de conduites délinquantes et aux portraits différentiels élaborés pour chacun de ces groupes. Il est d'ailleurs apparu que même les traits communs à l'ensemble des jeunes délinquants, les traits les plus généraux, sont d'excellents prédicteurs de la criminalité adulte.

De même, les données sur la criminalité contre les personnes (tableau 6.16.) révèlent bien l'articulation entre délinquance juvénile grave et criminalité adulte grave. La « prévalence » de cette criminalité passe de 21% à 46% selon l'intensité de l'engagement dans la délinquance juvénile ; le nombre médian de délits s'échelonne de 1,9 à 3,4 et la proportion des sujets qui n'en commettent qu'un ou deux baisse de 75% à 35%. En ce qui concerne l'ensemble des actes criminels, leur « prévalence » s'accroît de 63% à 87%, le nombre médian de délits monte de 5 à 13 et le nombre de jeunes adultes qui ne manifestent qu'une délinquance occasionnelle décroît de 30% à 8%. Il est donc évident que la délinquance juvénile qui s'intensifie graduellement favorise de plus en plus l'apparition d'une criminalité adulte suffisamment lourde pour nécessiter une intervention judiciaire.

Tableau 6.16.
TYPES DE DÉLINQUANCE ET CRIMINALITÉ ADULTE (%)

DÉLINQUANCE	Criminalité adulte			Criminalité adulte violente		
	Prévalence	Nbre médian de délits	Auteur de 1 ou 2 délits	Prévalence	Nbre médian de délits	Auteur de 1 ou 2 délits
Sporadique (<i>N</i> = 74)	63,5	5,0	25,5	21,6	1,9	68,8
Explosive (<i>N</i> = 45)	66,6	4,8	30,0	26,7	2,0	75,0
Persistante intermédiaire (<i>N</i> = 115)	87,0	10,8	12,0	46,1	2,3	54,7
Persistante grave (<i>N</i> = 145)	78,0	12,7	8,8	44,4	3,4	34,9

En effet, en examinant au tableau 6.16. l'évolution des différentes formes de délinquance à l'âge adulte chez les adolescents judiciarisés, nous constatons que les délinquants sporadiques présentent une incidence de criminalité adulte de 63%, les persistants graves, une incidence de 78%, les explosifs, une incidence de 67% et les persistants intermédiaires, une incidence de 87%. De plus, les variations du nombre médian de délits commis à partir de 18 ans font émerger pour les quatre groupes de délinquants une capacité différentielle [300] d'engagement dans la criminalité adulte : 5 délits pour les sporadiques, 4,8 pour les explosifs, 10,8 pour les persistants intermédiaires et 12,7 pour les persistants graves. Ce qui est frappant dans ces résultats, c'est le saut particulièrement net entre la délinquance intermittente (explosive ou sporadique) et la délinquance persistante (intermédiaire ou grave). Il en résulte deux modes majeurs d'expression de la délinquance, qui ont des répercussions différentes sur la criminalité adulte. Ainsi, il apparaît clairement que la persistance de l'agir délictueux à l'adolescence s'inscrit comme un catalyseur redoutable de l'intensité criminelle adulte...

En somme, de l'adolescence à l'âge adulte, il y a continuité, voire équivalence, les activités délictueuses du jeune de 15 ans préparant et

annonçant, par leur intensité et leur gravité, celles de l'adulte du début de la vingtaine. Nos données témoignent de la sorte qu'une genèse est requise au cours de laquelle se verrouillent des amarres décisives entre l'antériorité et la postériorité. Un canevas de base se dégage dont les éléments s'emboîtent l'un dans l'autre, sur le modèle non pas de maillons identiques formant une chaîne mais plutôt d'une « série récurrente » où chaque terme est en quelque sorte **fonction** des termes immédiatement précédents...

LES TROIS GRANDS PALIERS DE FONCTIONNEMENT SOCIAL

[Retour à la table des matières](#)

Comme nous l'avons construit, le continuum sur lequel se répartit l'ensemble des adolescents enquêtés comporte trois grandes zones, formant trois paliers distincts.

Il y a d'abord une zone de socialité, où se situent les adolescents capables de respecter les exigences de la vie collective, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas de problèmes réels d'adaptation parce qu'ils sont sensibles à l'impact socialisant de l'école et de la famille et parce que leur niveau de développement psychologique est satisfaisant. Ces sujets disposent des moyens nécessaires pour affronter la réalité et pour s'y ajuster et n'ont donc pas besoin, ni très longtemps ni très intensément, de la délinquance.

Ensuite se découpe la zone de dyssocialité occupée en bonne partie par des adolescents judiciairisés, sujets dont le développement personnel et social est substantiellement déficitaire, surtout en raison de carences de la personnalité souvent majeures et plus ou moins permanentes ; ils se maintiennent d'ailleurs dans une sorte d'insuffisance évolutive. Pour ces sujets, la conduite délinquante tend à découler principalement de l'inefficience de la supervision didactique fournie par la famille et l'école. Ces jeunes se distinguent carrément des adolescents socialisés en ce qui concerne les acquis relationnels ; de plus, leur organisation endopsychique, sans être trop lourdement amochée, n'en présente pas moins des déficiences prononcées.

Enfin se démarque la zone de criminalité, la coupure entre cette zone et celle de dyssocialité étant aussi très nette : les analyses démontrent que les délinquants persistants graves voient leur dysfonctionnement se cristalliser et leur évolution stopper presque entièrement. Ils sont et demeureront aux prises avec une incapacité réelle à se conformer aux exigences de la vie collective, par suite d'une véritable détérioration des fonctions de relation et de participation. Leur intégration sociale, interpersonnelle et psychique laisse tellement à désirer que c'est tout leur développement psychologique de base qui se trouve gravement compromis. De plus, ils apparaissent terriblement désengagés face aux exigences du développement et sont voués, malgré quelques légers changements, à littéralement piétiner sur place, le retard accumulé leur apparaissant vite quasi impossible à combler. Il est évident que s'édifie chez eux une structure de personnalité capable de soutenir longtemps l'antisocialité.

Toute réflexion sur l'émergence et la consolidation de la conduite délinquante qui vise à une juste compréhension de la véritable signification de cet agir doit, à notre avis, tenir compte de ces trois paliers bien distincts de réalité pour être menée à bien.

[302]

[303]

Délinquances et délinquants

Troisième partie

VERS UNE CRIMINOLOGIE APPLIQUÉE

Chapitre 7

[FACE À LA DÉLINQUANCE :
UNE STRATÉGIE DIFFÉRENTIELLE](#)

[Retour à la table des matières](#)

[304]

[305]

Dans la première partie du présent ouvrage, en particulier aux chapitres 2 et 3, nous avons décrit la trajectoire de l'activité délinquante à travers l'adolescence, alors que dans la seconde partie, soit aux chapitres 4 et 5, nous avons traité des facteurs criminogènes actifs de type social et psychologique. Ces deux démarches, qui visaient à l'avancement de nos connaissances sur les manifestations et sur les sources constantes de la délinquance, s'inscrivaient dans une perspective stricte de compréhension scientifique de cet agir. Au chapitre 6, comportant une analyse typologique pour maîtriser la variabilité de la réalité délinquante, nous avons jeté les bases d'une autre démarche, soit celle qui mène à l'intervention, puisqu'à partir du moment où une vision différenciée des principaux modes d'expression de l'orientation délictueuse est rendue possible, une stratégie d'intervention mieux ajustée à chacun des modes s'impose par le fait même.

Dans la plus pure tradition de la criminologie, qui s'est toujours voulue une science appliquée, il est pressant, entre autres parce que les adolescents délinquants d'aujourd'hui risquent de devenir les adultes criminels de demain et surtout parce qu'il se confirme, grâce aux recherches longitudinales, que les conduites antisociales tendent à demeurer stables durant une très longue période de la vie des individus (LEBLANC, 1985f), de « dynamiser » notre action en la nuançant, d'élaborer des méthodes efficaces de dépistage précoce et de diagnostic différentiel, et de mettre au point des modes efficaces d'intervention. La délinquance est un problème de taille, de par son ampleur certes, mais encore plus de par sa spectaculaire puissance d'aggravation chez les jeunes qui s'y aventurent trop loin.

Au-delà des grands principes (droit des adolescents, protection des mineurs, participation volontaire, responsabilisation, conciliation, etc.) et des intentions généreuses (prévention du traumatisme de l'arrestation et de la comparution, compréhension de la condition du jeune, reconnaissance de son droit à l'erreur, dédramatisation de ses

difficultés, réduction de l'étiquetage et de la contamination, recherche de solutions constructives...), les questions cruciales demeurent : Avec qui allons-nous choisir de travailler ? (il nous faut nécessairement faire un choix...) ; Comment allons-nous travailler ? (il est indéniable que certaines catégories de clients requièrent des approches particulières...) ; Existe-t-il des critères valables permettant de repérer rapidement les sujets « à risques » ? (les études longitudinales, par exemple celle de WEST (1982), montrent bien que la carrière criminelle se prépare précocement ; l'observation rigoureuse des criminels adultes, telle celle de YOCHELSON et SAMENOW (1976), établit que de lourds handicaps de personnalité se développent à un très jeune âge et s'enracinent de manière exceptionnellement profonde dans la structure de personnalité).

Afin d'éclairer de telles questions, nous tenterons de dégager, dans le dernier chapitre intitulé « Face à la délinquance : une stratégie différentielle », des indications précises pour le traitement, la prévention et la neutralisation de la délinquance. Il importe cependant, au préalable, de signaler certaines limites et nuances.

[306]

Mentionnons d'abord que les prescriptions qui seront dégagées s'appliquent uniquement aux garçons. Ceux-ci commettent évidemment la très grande majorité des actes délinquants, et il serait abusif de déduire que les bases dynamiques ou les processus de développement de la délinquance sont les mêmes chez les adolescentes. Des travaux effectués sur la délinquance des filles (voir BIRON et al., 1980, pour une recension) permettent d'ailleurs d'affirmer que l'agencement et la place des facteurs criminogènes actifs ne sont pas identiques pour les sujets des deux sexes, même si de l'un à l'autre il ne semble pas y avoir de différences fondamentales dans la nature des facteurs qui portent la délinquance.

Précisons par ailleurs que la portée de nos déductions sur la délinquance des garçons n'apparaît pas culturellement restrictive. En effet, la comparaison de nos résultats avec ceux provenant d'ailleurs, surtout ceux des récentes recherches en criminologie des mineurs, permet de conclure que les adolescents québécois manifestent leur délinquance de manière similaire aux jeunes des autres sociétés

occidentales et qu'ils n'y sont pas poussés, selon toute apparence, par des causes particulières, reliées à leur contexte culturel propre.

Enfin, aucune démarche, quelle que soit son ampleur, ne peut prétendre toucher l'ensemble des facteurs liés à la délinquance : de trop nombreuses influences peuvent jouer et certaines d'entre elles demeurent encore mal connues. Nous avons tendu un filet relativement large, qui englobe l'étude de l'individu et de son vécu social, psychologique et « comportemental », mais qui ne sollicite pas les explications biologiques, éthico-politiques et macrosociologiques du crime. Ce choix, nous l'avons fait en fonction de notre expertise propre, de notre jugement sur la rentabilité heuristique des diverses problématiques qui viennent d'être mentionnées, et de notre conviction que la criminologie doit bien comprendre les individus qui ont des difficultés à respecter les exigences du contrat social afin de les aider à mieux s'y ajuster.

[307]

Délinquances et délinquants
TROISIÈME PARTIE
VERS UNE CRIMINOLOGIE APPLIQUÉE

Chapitre 7

**FACE À LA DÉLINQUANCE :
UNE STRATÉGIE
DIFFÉRENTIELLE**

[Retour à la table des matières](#)

[INTRODUCTION](#)

[HOMOGENÉITÉ ET HÉTÉROGÉNÉITÉ DE LA DÉLINQUANCE](#)

[LA STRATÉGIE GLOBALE : AGIR SUR DEUX FRONTS](#)

La politique de tolérance
Deux exigences contradictoires
Le cadre législatif et administratif est-il approprié ?

[COMMENT RÉAGIR DEVANT LA DÉLINQUANCE COMMUNE ?](#)

Connaître les conditions propices au passage à l'acte
Évaluer l'agir
Intervenir avec prudence

[COMMENT RÉAGIR DEVANT LA DÉLINQUANCE DISTINCTIVE ?](#)

Connaître les causes de la délinquance grave
Poser le diagnostic différentiel
Intervenir avec stratégie
Les perspectives actuelles
La stratégie de traitement différentiel

[CONCLUSION](#)

[308]

INTRODUCTION

Dans la mesure où divers résultats montrent que différents types d'interventions sont efficaces, il devient clair qu'il n'y a pas qu'UNE stratégie qui puisse répondre aux problèmes des adolescents ⁴⁵.

[Retour à la table des matières](#)

Cette affirmation de RUTTER serait facilement partagée par la très grande majorité des spécialistes de la délinquance des mineurs, qu'ils soient chercheurs, gestionnaires ou praticiens. Il est aussi fort probable que la plupart d'entre eux acquiesceraient à cette autre recommandation de PALMER :

[Il importe] de mettre l'accent sur l'utilisation d'une approche intégrée combinant divers modes de traitement. Pareille approche permettrait d'effectuer les ajustements nuancés qui sont si importants pour la majorité des contrevenants, tout en assurant une grande flexibilité à travers le temps — une flexibilité qui faciliterait la tâche de demeurer en contact avec les changements qui se produisent tout autant chez l'individu lui-même que dans son environnement. ⁴⁶

Quant à nous, nous optons résolument pour une criminologie différentielle, capable non seulement d'offrir une diversité de réponses au problème de la délinquance mais aussi de modeler ces réponses selon la nature et l'intensité des difficultés vécues, de telle sorte que nous puissions développer, comme GIBBONS (1965) le préconisait il y a plus de vingt ans déjà, une véritable stratégie de l'appariement (*best matching*) entre, d'une part, des catégories homogènes et distinctes de conduites délictueuses et d'individus délinquants et, d'autre part, des méthodes spécifiques d'intervention judiciaire et clinique. Cette approche permettra de lier ensemble de façon nécessairement cohérente l'évaluation (la définition précise du problème) et l'intervention

⁴⁵ Rutter, 1980, p. 293. Traduction des auteurs.

⁴⁶ PALMER, 1978, p. 49. Traduction des auteurs

(l'action pertinente au problème). À l'heure actuelle, dans les différents organismes qui s'occupent des jeunes délinquants, c'est sans doute l'absence d'une telle stratégie intégrée qui s'avère le problème le plus criant. Même si la législation permet l'utilisation de mesures variées, même si les ressources sont relativement diversifiées, même si les intentions sont généreuses, les schèmes de référence capables de fournir des prescriptions d'intervention et d'optimiser les liaisons besoins - réponses font dramatiquement défaut. C'est pourquoi, à l'intérieur du réseau des services offerts, les praticiens maîtrisent mal toute cette marge de manœuvre si cruciale, à la fois décisionnelle et curative, qui permet de choisir et d'appliquer les solutions les plus appropriées compte tenu des besoins particuliers des diverses catégories de délinquants.

S'il est une chose que les données présentées dans les chapitres précédents démontrent avec force, c'est bien la nécessité pour la clinique criminologique de s'écarter carrément des explications trop globales de la délinquance [309] tout comme des thérapeutiques à tout faire et de privilégier l'application rigoureuse d'une approche différentielle intégrée, qui permet de rendre compte de la complexité du phénomène et de s'ajuster aux types de besoins très spécifiques à chaque catégorie de délinquants.

HOMOGENÉITÉ ET HÉTÉROGENÉITÉ DE LA DÉLINQUANCE

[Retour à la table des matières](#)

Un effort considérable a été fait depuis quelques décennies pour resserrer la définition formelle de la délinquance. Les législations nouvelles, tant chez nous par la Loi sur les jeunes contrevenants (1984) que dans la plupart des sociétés occidentales (voir CORRADO et al., 1983, et KLEIN, 1984), sont venues corriger la trop grande élasticité qui caractérisait la notion pénale de conduite délinquante pour la limiter aux violations strictes du Code criminel, commises évidemment par des mineurs.

Nous avons montré plus haut que ce resserrement a représenté un progrès décisif. Il s'avérait essentiel, en effet, qu'on départage les actes

proprement délinquants, c'est-à-dire les attaques contre la personne ou les biens d'autrui qui sont à peu près universellement reconnus comme crimes, des situations ou des conduites qui mettent en danger le développement du jeune, tels l'absentéisme scolaire, la fugue, la promiscuité sexuelle ou la consommation de drogue, et qui se manifestent comme des troubles de comportement ou des problèmes d'adaptation socialement moins nuisibles et sans doute plus associés à une destructivité orientée plutôt vers le sujet lui-même.

Pareille évolution des conceptions n'a pas été sans provoquer de nombreux changements dans les structures en place. Au Québec, l'entrée en vigueur d'une nouvelle Loi sur la protection de la jeunesse en 1979 nous a donné un bon exemple des bouleversements que peuvent entraîner le changement des définitions et la révision des règles et des pratiques législatives. Les intervenants tout comme les établissements ont dû, lors de la mise en application de la Loi, réévaluer leur problématique, redéfinir leur objet d'analyse, préciser leurs concepts opérationnels et revoir leurs méthodes d'intervention. Un mouvement s'est amorcé à ce moment-là, qui ne pourra aller qu'en s'amplifiant, pour démarquer avec plus de rigueur les délinquants des jeunes en difficulté d'apprentissage ou de développement et pour raffiner selon une grille taxonomique les modes de prise en charge. C'est d'ailleurs tout le développement d'une politique d'action judiciaire et clinique mieux caractérisée et éventuellement plus efficace qui se trouve mis en branle dans un processus comme celui-là.

Simultanément, dans un autre contexte, un nombre important de chercheurs s'entendaient pour reconnaître que l'assise la plus solide de la réflexion [310] criminologique était la conduite proprement délictueuse (nous en avons discuté au chapitre premier) et plus spécifiquement les actes prohibés par le Code criminel. Ils ont ainsi contribué à maximiser, au bénéfice immédiat du développement des connaissances, la spécificité, la constance et l'homogénéité de l'objet d'étude. Du même coup, le discours criminologique y gagnait non seulement en pertinence mais aussi en résonance, puisqu'il se centrait sur l'agir qui est à la fois le plus visible, le plus inquiétant et le plus tenace.

Une telle focalisation ne réglait évidemment pas tous les problèmes, entre autres les frontières de l'activité délictueuse (le Code criminel lui-même comprend des actes dont le caractère illicite apparaît

relativement faible sinon problématique), le manque d'unanimité entre les divers groupes qui composent la société, voire entre les groupes de professionnels qui s'occupent des contrevenants et entre les criminologues eux-mêmes, et la pluralité des manifestations du phénomène qui ne pourra jamais être complètement réduite ... C'est pourquoi, afin d'atténuer l'ambiguïté qui a souvent régné autour de la notion de délinquance, nous avons été amenés à parler non plus de la délinquance mais des délinquances. Ce pluriel nous apparaît d'autant plus nécessaire que l'agir délictueux, tout en ayant le caractère d'une conduite adolescente, c'est-à-dire d'une conduite déjà susceptible d'être tâtonnante et irréfléchie, s'est révélé en fait terriblement fluide, instable, imprévisible même, capable de prendre de multiples visages et sans cesse animé de mouvements contraires qui, comme nous l'avons montré, lui permettent « soit de s'intensifier rapidement ou de décliner brusquement, soit de se résorber peu à peu ou de s'aggraver graduellement, soit de stagner à un faible niveau de fréquence et de gravité ou de se maintenir à un haut rythme de productivité... » (FRÉCHETTE, 1980).

Afin d'orienter les interventions auprès des jeunes contrevenants, nous avons d'abord différencié nettement les deux grandes formes de délinquance que nous avons repérées chez les jeunes à l'adolescence, soit la délinquance commune qui n'épargne à peu près personne et la délinquance distinctive qui frappe un groupe tout à fait particulier de sujets. Nous avons ensuite centré notre attention sur les diverses manifestations de cette délinquance distinctive, pour retenir trois modes majeurs d'expression : la délinquance d'occasion, la délinquance de conflit et la délinquance de condition. Nous les avons différenciées les unes des autres strictement à partir de données comportementales, en conformité avec le principe fondamental de la criminologie scientifique selon lequel, lorsque l'objet sous étude est l'individu, la variable dépendante cruciale doit être la conduite, et nous avons confirmé leur singularité respective en faisant appel à des caractéristiques sociales et psychologiques.

Rappelons brièvement les éléments distinctifs de ces trois délinquances. La première, la **délinquance d'occasion** ou délinquance sporadique, qui se manifeste à travers un nombre restreint de délits de faible gravité, résulte de ce que nous appelons un léger retard du développement psychosocial. La seconde, la **délinquance de conflit** ou

délinquance explosive, qui prend souvent la forme d'une poussée délictueuse et qui apparaît hétérogène, parsemée de délits [311] graves, plutôt instable dans le temps et assez abondante, a le sens d'une réaction à des difficultés particulières du développement, entre autres les conflits familiaux ou scolaires au début de l'adolescence, ou encore les problèmes de transition statutaire à la fin de cette période et au début de l'âge adulte. La troisième, la **délinquance de condition**, qui englobe la délinquance persistante intermédiaire et la délinquance persistante grave, correspond à une conduite stabilisée dans l'activité du sujet ; elle se révèle précoce, volumineuse, hétérogène et persistante, en plus de croître en gravité ; comme elle est intégrée aux modes de fonctionnement habituels du sujet, elle équivaut à une véritable orientation, ou mieux à un véritable style de vie antisocial.

Il va de soi que les divers groupes intéressés, soit les parents, les éducateurs, les policiers, les juges, les intervenants sociaux, les victimes, ne peuvent réagir de façon identique à ces trois délinquances, pas plus que les politiques de prévention, de contrôle et de traitement ne peuvent, de l'une à l'autre, s'appliquer de la même façon, en faisant appel aux mêmes principes, aux mêmes objectifs et aux mêmes moyens. Les praticiens doivent donc élaborer des schèmes d'intervention très différents pour aborder chacune de ces configurations de délinquance, d'où la nécessité évidente d'une stratégie différentielle.

LA STRATÉGIE GLOBALE : AGIR SUR DEUX FRONTS

[Retour à la table des matières](#)

Entre les deux groupes étudiés, celui des adolescents conventionnels et celui des adolescents judiciarisés, un très net décalage est apparu dans l'expression même de la délinquance. Que ce soit en matière de volume, de nature, de diversité, de durée ou de précocité des actes, l'écart s'est maintenu d'un échantillon à l'autre (voir les chapitres 2 et 3), ce qui nous a permis de conclure que nous sommes en présence de deux réalités distinctes, l'une faisant figure de manifestation accessoire

d'opposition au système social, l'autre traduisant une véritable dissidence à l'égard de ce système.

Le fossé entre les deux groupes s'est confirmé à l'examen des caractéristiques psychologiques et sociales (voir la démonstration au chapitre 6). Les adolescents conventionnels ressortent avec un bilan tout à fait positif dans lequel prédominent, d'une part, des antécédents productifs dans les différents secteurs d'activité et, d'autre part, la capacité de former des liens avec autrui, le développement d'une vision saine de soi, l'aptitude à entrer en rôle adulte et le sentiment d'intégralité personnelle. Les adolescents judiciairisés sont, quant à eux, aux prises avec de graves problèmes : une véritable corrosion des fonctions d'échange, qui rend très difficile leur intégration à des structures sociales ; une déformation systématique de la réalité, qui les insécurise et affaiblit leurs liens avec les autres ; une difficulté considérable à supporter les contraintes, qui [312] les vulnérabilise face aux exigences les plus élémentaires de la vie en groupe ; enfin un désaveu des modes de fonctionnement conventionnels, qui les pousse à se réfugier dans des groupes marginaux et même à rechercher l'excitation de l'affrontement avec les instances sociales.

Deux façons d'être et de vivre bien distinctes, disions-nous ! En outre, de l'une à l'autre, une double distance : celle d'abord, déjà significative, qui sépare l'acte anodin et occasionnel de l'acte sérieux, récurrent et antagonique ; celle ensuite, plus impressionnante, où de simples difficultés d'ajustement ou de légers dérapages du développement tranchent sur un authentique enlisement dans la destructivité sociale, voire dans l'insensibilité interhumaine. Autant le premier de ces problèmes d'adaptation peut être considéré avec optimisme et indulgence, autant le second demande une extrême attention et une extrême rigueur dans son traitement.

La politique de tolérance

Lorsque, dans l'étude des comportements communs à l'ensemble des adolescents, nous levons un premier voile, nous voyons apparaître une délinquance généralisée qui, telle la partie immergée de l'iceberg, demeure sous le seuil de visibilité sociale. Fort répandue, assez

volumineuse, commise en toute impunité, elle peut apparaître inquiétante pour la communauté. Toutefois, lorsque nous soulevons un deuxième voile, par l'évaluation de l'impact longitudinal de cette délinquance, il est clair qu'elle demeure sans grande conséquence puisque, d'une part, elle ne compromet pas le développement psychosocial du jeune lui-même et que, d'autre part, en aucun moment par la suite elle ne s'aggrave suffisamment pour franchir les limites du seuil que la société estime tolérable.

Il est évident que la délinquance ne fait pas le délinquant. L'ensemble de nos analyses nous amène à conclure avec force que la majorité des jeunes qui s'adonnent à des actes dérogatoires n'ont pas à être définis comme délinquants, même si parfois ces actes peuvent atteindre un niveau certain de gravité objective. D'ailleurs les instances formelles, dans leur fonctionnement régulier, se révèlent passablement clairvoyantes et nous avons pu démontrer que les adolescents ayant comparu devant le Tribunal de la jeunesse avaient un contentieux criminel, social et psychologique nettement plus lourd ; par rapport à la toile de fond que représente le portrait de l'ensemble des adolescents, il est ressorti que le contrôle judiciaire auquel les adolescents judiciairisés ont été assujettis n'est pas aléatoire et se trouve largement justifié. Cette efficacité sélective de l'intervention judiciaire avait été signalée auparavant par de nombreux auteurs, dont GIBBONS (1970) qui a résumé plusieurs travaux de recherche.

[313]

Aussi nous semble-t-il particulièrement opportun d'insister sur le caractère crucial de ce mécanisme d'identification et de sélection des actes délinquants, qui revêt une double fonction tacite : d'abord laisser une marge d'erreur possible à des jeunes qui ont besoin de faire des expériences et qui peuvent tirer profit de leurs erreurs ; ensuite dédramatiser des gestes qui, même s'ils sont réprouvés formellement par le groupe social, n'ont pas pour celui qui les pose le sens d'un véritable refus des normes ou d'une dissidence profonde à l'égard des valeurs collectives. Le droit le plus important, pour l'ensemble des mineurs, ne serait-il pas effectivement le droit à la tolérance de l'erreur de la part de la collectivité, ce principe devenant la pierre angulaire de la politique sociale à l'égard de ce que nous avons appelé plus haut la délinquance commune (à condition, bien sûr, qu'à l'inverse nous ayons la garantie que la délinquance dite distinctive, c'est-à-dire la

délinquance vraiment significative, puisse être démarquée rapidement et traitée de façon appropriée) ?

Une question à laquelle nous allons tenter de répondre reste cependant critique : Si la politique de grande tolérance est pratiquée, c'est-à-dire s'il n'y a pas de volonté de contrôler rigoureusement le phénomène global de la délinquance, y a-t-il un risque que les jeunes susceptibles d'aggraver sérieusement leur délinquance ne puissent être facilement pris en main par la suite ; en d'autres termes, le fait de « laisser courir » les jeunes risque-t-il de trop retarder l'action curative chez ceux pour qui le problème se pose avec le plus de virulence ?

Deux exigences contradictoires

Pour éclairer cette question, rappelons quelques faits. Nous avons constaté d'abord que la majorité des délinquants bénéficient d'une résorption spectaculaire de leur activité délictueuse au cours de la deuxième moitié de l'adolescence. Cette involution touche autant les adolescents conventionnels que les délinquants officiels et même les infracteurs précoces les plus actifs ralentissent considérablement leur rythme de perpétration. La fin de l'adolescence ne se présente donc pas comme une phase d'aggravation de l'orientation délictueuse. Nous avons même pu affirmer que la délinquance tend à être un problème d'âge spécifique dont les manifestations prolifèrent de façon nettement plus marquée au cours de la première moitié de l'adolescence, en relation avec les tensions propres à cette phase du développement, et que ces tensions tendent effectivement à s'atténuer par la suite, malgré les vicissitudes qui peuvent survenir. Nous avons aussi démontré que la délinquance, qui est capable de proliférer avant 15 ans, subit à partir de cet âge l'effet conjugué de divers facteurs d'érosion : le contrôle policier et judiciaire, la prise en charge par le réseau des affaires sociales, l'action et l'attente de l'entourage (particulièrement de l'amie de cœur, la « blonde »), l'intégration au marché du travail, la maturation [314] psychologique, les exigences du devenir... Une dynamique réparatrice, à la fois endogène et exogène, est ainsi à l'œuvre pour juguler l'inadaptation d'un bon nombre de ces jeunes.

De telles observations nous conduisent à favoriser une stratégie d'intervention qui mise sur une tolérance sociale maximale. Puisque l'agir délictueux, même s'il représente pour la communauté une nuisance réelle, s'efface avec le temps, puisque, pour beaucoup d'adolescents, un tel comportement ne découle pas de difficultés de fonctionnement vraiment majeures et est peu à peu phagocyté par d'efficaces mécanismes d'autorégulation de la conduite, il est valable de soutenir que la plupart de ces actes n'enraient pas la dynamique évolutive des sujets et qu'ils peuvent se passer d'intervention formelle dans la mesure, par ailleurs, où le groupe social accepte de les excuser.

Le déclin de la délinquance chez les jeunes doit cependant être mis en perspective. Il s'inscrit dans une évolution plus globale, au cours de laquelle peuvent s'amplifier deux mouvements diachroniques dont la portée est divergente. Sous l'effet du premier, la délinquance tend effectivement à s'alléger, se transformant alors en marginalité (abus d'alcool et de drogue, activité sexuelle précoce ...) ou en comportement prématuré d'adulte (entrée hâtive sur le marché du travail, dans la vie de couple ...); des observations longitudinales fouillées nous laissent voir qu'elle finit réellement par se dissoudre, comme si, au mieux, certaines forces spontanées de restauration de la gestuelle sociale l'emportaient, ou encore comme si, au pire, une sorte d'accalmie dans l'agir se produisait, traduisant sans doute une hésitation devant la portée beaucoup plus grave de la criminalité adulte. Ce premier processus concrétise de fait une liquidation graduelle de la délinquance qui s'accompagne, avant le début de la vingtaine, d'une véritable expansion, sinon d'une consolidation définitive, de la socialité.

Sous l'effet du second au contraire, l'activité délictueuse, même si elle s'est trouvée freinée pendant quelques années, revient en force au début de l'âge adulte en impliquant, dans beaucoup de cas, une sorte d'enlèvement dans l'antisocialité. Ce sont surtout les adolescents judiciairisés, dont les trois quarts basculent dans la criminalité adulte, qui subissent de plein fouet l'impact de cette réactivation. Ce second processus nous oblige à déchanter, puisqu'il représente un retour au mode criminel de fonctionnement, retour dont les conséquences peuvent être extrêmement lourdes.

À la lumière des observations sur l'évolution de la conduite délinquante, la stratégie d'intervention doit donc être révisée pour tenir compte des deux processus évolutifs distincts dont nous venons de

parler. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que la scission critique entre les deux s'opère au milieu de l'adolescence, au moment où l'individu opte pour une orientation sociale décisive. Nous devons souligner avec force ici que ces deux lignes évolutives sont entièrement divergentes et qu'elles impliquent des conséquences tout à fait contraires ; elles requièrent forcément des modes d'intervention très différents. Autant, en effet, il [315] faut parler de tolérance, de déjudiciarisation, de protection, de conciliation, de retour au milieu naturel.... dans le cas de la délinquance transitoire, autant il faut faire primer le contrôle judiciaire, la neutralisation de l'agir délictueux, l'intervention directive, la rééducation du moi social... dans le cas de la délinquance qui risque de se prolonger et de se consolider. D'où l'absolue nécessité d'une double action !

En définitive, la réaction collective et formelle en matière de délinquance pourrait et devrait être clairement explicitée en fonction de deux politiques aux visées diamétralement opposées. La première prescrit de laisser jouer le plus possible (dans le sens de ne pas entraver) les forces de reconstruction psychologique et sociale spontanées qui sont opérantes chez beaucoup d'adolescents, ainsi que l'ensemble de nos résultats le démontre ; c'est donc dire qu'à la limite, la non-intervention est peut-être plus prudente ou, du moins, n'apparaît pas susceptible de provoquer des résultats néfastes. La seconde exigence impose au contraire une intervention à la fois précoce, intensive et prolongée qui contribuera à empêcher les sujets à risques de s'enfoncer dans l'antisocialité jusqu'à compromettre toute leur « fonctionnalité » d'adulte. La seule stratégie qui permet d'intégrer ces deux exigences passe évidemment par la prédiction différentielle, certains jeunes méritant la non-intervention, d'autres requérant la prise en charge. Le principal défi de la criminologie appliquée est ainsi posé.

Le cadre législatif et administratif est-il approprié ?

Au Québec, les récentes lois, fédérale (Loi sur les jeunes contrevenants, 1982) et provinciale (Loi amendée sur la protection de la jeunesse, 1984), constituent un cadre législatif tout à fait approprié à la mise en place d'une véritable stratégie différentielle d'intervention pour affronter le problème de la délinquance. Plusieurs raisons justifient cette conclusion.

Premièrement, l'une et l'autre lois spécifient la notion de délinquance et la limitent rigoureusement aux infractions au Code criminel, ce qui, d'une part, facilite le travail de différenciation que les instances responsables doivent accomplir et, d'autre part, rend obligatoire la tâche de bien discriminer les diverses délinquances. Les intervenants du système judiciaire et du réseau des affaires sociales sont ainsi incités à affiner leurs critères et à faire preuve de la plus grande clairvoyance possible dans leurs décisions.

Deuxièmement, ces lois favorisent l'application d'une stratégie différentielle puisqu'elles proposent un éventail plus vaste de mesures, à partir des mesures de rechange telles que la conciliation avec la victime, la restitution des biens volés ou les travaux communautaires, jusqu'à la judiciarisation qui s'appuie elle aussi sur une gamme assez large de possibilités d'ordonnances, soit le [316] placement en milieu de garde ouverte ou fermée, la probation, l'amende, etc. En prévoyant ces mesures variées, le législateur oblige en fait les intervenants à mieux définir la pertinence de chacune d'entre elles par rapport aux diverses catégories de cas. Ce deuxième point rejoint parfaitement l'esprit de nos propres conclusions. Lorsque nous prôtons en effet la non-judiciarisation pour la délinquance commune, cette recommandation s'inspire de la nécessité de composer avec le phénomène sur un mode différentiel. Dans le même sens, le recours à une tutelle judiciaire et à un « placement » sécuritaire pour certaines formes de délinquance distinctive, par suite de la présence d'une condition antisociale en voie de consolidation, traduit le souci de bien proportionner la mesure à la gravité du problème.

Troisièmement, non seulement la variété des mesures encourage l'application d'une stratégie modulée, mais les mécanismes judiciaires prévus, tels la représentation légale, l'appel et la révision, favorisent le choix de la mesure exacte et suffisante dans chaque cas particulier. Ajoutons qu'un meilleur encadrement est facilité du fait de la gamme plus étendue de rôles qui sont attribués aux spécialistes des sciences humaines, ce qui leur permet de participer aux décisions relatives au triage des jeunes ayant à répondre de leurs actes devant la loi, de conseiller le juge par un rapport prédécisionnel, d'appliquer les mesures ordonnées et de déterminer la durée de l'intervention, sous réserve de l'approbation du Tribunal. Pour mener à bien ces diverses tâches, les intervenants doivent exercer une discrimination éclairée entre les sujets et se soucier constamment de l'articulation entre les besoins des jeunes et les dispositions à prendre, ce qui correspond à la définition même de l'approche différentielle.

Quatrièmement, les divers services responsables de l'application des lois sont eux aussi capables d'adopter une perspective différentielle. Il a été reconnu que les services de police (LEBLANC, 1971), tout comme les substituts du procureur général (TRÉPNER et GAGNON, 1984), tamisent les cas selon des critères précis de dangerosité inscrits dans diverses lois ou réglementations. De même, la Direction de la protection de la jeunesse constitue le lieu idéal pour l'évaluation et l'orientation différenciées des jeunes délinquants, car virtuellement tous les cas y passent avant ou après la judiciarisation. Les organismes dispensant des services sociaux (centres de services sociaux, centres locaux de services communautaires, centres d'accueil, organismes communautaires) ne sont pas en reste non plus ; s'il est un problème, ce n'est pas celui du manque de ressources, mais plutôt celui de la non-spécificité de la clientèle desservie par chacun des services.

À titre d'illustration de ce dernier problème, signalons que l'autonomie administrative des centres d'accueil ainsi que le mode de gestion des ressources par la Direction de la protection de la jeunesse n'ont pas favorisé jusqu'à présent le développement d'un véritable réseau d'options spécialisées pour ceux que la terminologie officielle nomme les « jeunes mésadaptés socioaffectifs ». C'est ainsi que les principaux internats du Québec, malgré des philosophies, [317] des objectifs et des méthodes de rééducation qui souvent sont propres à chacun, hébergent en fait la même clientèle hétéroclite de jeunes

inadaptés (voir LEBLANC, 1983b, 1985e). Un tel réseau n'aura pas une « capacité thérapeutique différentielle » tant et aussi longtemps que les besoins distinctifs des diverses catégories d'adolescents à problèmes ne serviront pas de critères de base et pour le développement d'une expertise clinique ou rééducative caractéristique des centres en question et pour l'admission sélective des cas qui y sont pris en charge. En d'autres termes, tant que l'on ne sera pas convaincu que tel ou tel établissement ne peut accueillir n'importe quel type de contrevenant ou de mésadapté et tant que l'on ne verra pas mieux à qui profite tel ou tel programme, il sera difficile d'accroître l'efficacité de l'ensemble du réseau.

En somme, les prescriptions législatives et les services administratifs rejoignent les exigences du modèle différentiel, mais dans la pratique on tend à les ignorer.

COMMENT RÉAGIR DEVANT LA DÉLINQUANCE COMMUNE ?

[Retour à la table des matières](#)

Si nous scrutons maintenant les grandes manifestations de la délinquance que nous avons identifiées, en dégagant pour chacune leur signification essentielle, il nous sera sans doute possible de mieux définir la nature des interventions qui devraient être mises à contribution pour composer efficacement avec elles.

La première de ces manifestations, celle que nous avons appelée la délinquance commune, est avant tout une conduite passagère. Ses grandes caractéristiques sont : 1) d'apparaître chez à peu près tous les garçons, quelle que soit leur provenance sociale, autour du milieu de l'adolescence, 2) de se matérialiser à travers un nombre limité d'infractions de gravité bénigne ou intermédiaire, tels le vandalisme ou le vol à l'étalage, 3) de demeurer une activité contingente dans l'ensemble des comportements, 4) d'être liée, dans le processus d'intégration des normes régissant la conduite, à de simples vicissitudes du développement, 5) de permettre en fin de compte, par la mise à l'épreuve des limites sociales de la conduite, un véritable apprentissage des prescriptions normatives. Simple dérapage de l'adolescent dans son

cheminement vers la socialité, la délinquance commune se résorbe largement à la fin de l'adolescence.

Devant cette délinquance de transition, que faire ? Quelle doit être l'attitude des parents, des enseignants, des policiers, des magistrats, des intervenants sociaux, etc. ? Nous avons précédemment proposé une politique de tolérance face à la délinquance de cette nature, mais est-elle suffisante compte tenu que les personnes responsables de la socialisation des adolescents peuvent [318] se sentir passablement perplexes sinon inquiètes devant le phénomène ? *Et surtout, comment départager cette délinquance passagère de l'autre, plus insidieuse et plus dangereuse ?*

Connaître les conditions propices au passage à l'acte

Établissons notre point de départ. Nous savons d'abord que cette délinquance ne s'enracine pas dans les assises même de la personnalité, ce qui exclut la présence de véritables déterminismes « endogènes ». Nous savons ensuite que les différences macrosociologiques, qu'elles s'expriment sous forme de situation économique, de classe sociale, d'influence des médias de masse, etc., n'expliquent pas cette délinquance et que celle-ci prolifère dans toutes les sociétés occidentales comme dans toutes les couches sociales, quelle que soit l'époque (consulter LEBLANC, 1983a, pour une recension des écrits sur la délinquance cachée).

Il faut rechercher l'explication ailleurs, de préférence, nous est-il apparu à la lumière de nos données, dans le flottement qui accompagne la période de l'adolescence. MATZA (1964) avait déjà décrit cette condition d'incertitude diffuse et les chercheurs montréalais LEBLANC et BIRON (1980 ; voir aussi LEBLANC, 1983c) ont fouillé les mécanismes qui la sous-tendent et élaboré, à partir de cette analyse, une théorie intégrative portant sur la régulation du comportement délinquant.

Sommairement, cette explication stipule que la délinquance émerge et se développe en relation proportionnelle avec l'accroissement d'une sorte de dérive sociale qui résulterait de la fragilité des liens avec le

groupe (attachement faible aux personnes et engagement incertain envers les institutions sociales), de certains retards dans le fonctionnement psychologique (persistance de primitivité et d'antagonisme) et d'une déficience dans la capacité d'assumer les contraintes sociales (faiblesse des contrôles externes et intériorisation inachevée des normes). La présence, même provisoire, de l'une ou l'autre de ces difficultés conduit à une délinquance d'intensité variable soit directement soit indirectement, d'abord par le truchement d'un processus de marginalisation vécu à l'égard de l'école, ensuite par l'association à des pairs déviants.

Les divers problèmes qui viennent d'être énumérés, et c'est sous cet aspect que notre analyse est le plus originale, n'agissent pas de façon aléatoire. À partir des deux catégories de données qui se sont révélées rentables, soit les liens sociaux et les traits de personnalité, et dont la priorité des unes sur les autres n'a pu être établie en raison de leur longue histoire d'interactions mutuelles serrées, c'est le mode par lequel l'adolescent accueille et endosse les contraintes sociales, c'est-à-dire son adhésion de fait aux exigences de la vie [319] de groupe, qui s'est imposé comme le facteur déterminant, responsable soit de son conformisme soit de son inconduite. De façon encore plus spécifique, il est ressorti que cette délinquance, tout en étant alimentée par des liens sociaux trop lâches et par certaines défaillances psychologiques, est surtout coexistensive à une insuffisance de la discipline et de la supervision parentales, insuffisance qui se combine ensuite, soit séparément soit cumulativement, à des difficultés d'adaptation scolaire et à l'association à des pairs déviants.

Ce sont ces éléments précis qui soutiennent le passage à l'acte tout autant pour la délinquance occasionnelle que pour la délinquance transitionnelle, mais avec un gradient d'intensité qui augmente de l'une à l'autre (se référer au chapitre 5) et avec, dans le second cas, l'ajout de conflits familiaux souvent assez aigus. Le problème d'inconduite découle de la difficulté qu'éprouve le sujet à se conformer au rôle d'adolescent et surtout à respecter les exigences normatives à la base de ce rôle, par suite de l'influence d'une insidieuse ambiguïté face au corps social, ambiguïté provenant du fait que les messages régulateurs soit ont manqué de force ou de clarté soit ont été brouillés par des expériences perturbatrices.

Évaluer l'agir

Au Québec, selon la procédure standard, l'identification de l'agir-problème passe par les trois filtres suivants : d'abord le policier constate l'infraction et formule ou non une demande pour qu'on intente une procédure ; ensuite le substitut du procureur général étudie l'opportunité de poursuivre le mineur devant le Tribunal pour une infraction spécifique ; enfin le délégué du directeur provincial évalue la pertinence des mesures de rechange. Ces trois instances disposent chacune du pouvoir nécessaire pour départager la délinquance anodine et passagère de la délinquance significative. Elles l'utilisent régulièrement et se servent alors de données comportementales telles que la nature et la gravité du délit, la récidive, ou de données descriptives telles que l'âge, la provenance sociale et ainsi de suite (voir LEBLANC, 1971 ; TRÉPANIÉ et MARCEAU, 1985 ; LEBLANC et BEAUMONT, 1985).

Bien que les décisions des deux premières instances s'appuient sur une longue tradition, tout en étant supportées par de nombreuses prescriptions législatives et administratives, elles tendent toutefois à négliger ou à sous-estimer le critère de la précocité. Selon la pratique courante, il est établi que l'auteur d'une infraction commise à un âge tendre bénéficie d'une grande tolérance et n'est pas passible d'une intervention. Nos résultats montrent clairement que tel ne devrait pas être le cas pour tous les jeunes contrevenants, et il serait sans doute utile que les décisions policières et judiciaires puissent être éclairées par une analyse de la signification pronostique de l'acte, lorsque l'adolescent commet son délit avant 14 ans et encore plus lorsqu'il le commet avant 12 ans ; on [320] devrait être en mesure de vérifier dans chaque cas s'il peut s'agir du signe avant-coureur d'une véritable orientation criminelle et il est impérieux qu'on puisse l'établir dès ce moment-là. Dans le même sens, la troisième instance devrait contrôler avec beaucoup de soin certains indices sociaux, entre autres la supervision des parents, le fonctionnement à l'école et la fréquentation des pairs déviants, puisque nos analyses (voir le chapitre 6) prouvent que de tels indices jouent un rôle-clé dans la différenciation entre les adolescents qui ont simplement commis des écarts de conduite et ceux qui sont en voie de

criminalisation, tout comme dans le triage, chez les premiers, de ceux qui s'adonnent à une délinquance occasionnelle ou à une délinquance transitionnelle. Ce double criblage peut s'effectuer au moyen d'une méthode de repérage qui, à condition d'être appliquée avec rigueur, se révèle à la fois économique et efficace (FRÉCHETTE et LEBLANC, 1980). Elle met à contribution surtout des descripteurs de type social, qui offrent l'avantage d'être simples à utiliser puisqu'ils sont en nombre limité et faciles à vérifier.

Intervenir avec prudence

Si le repérage différentiel permet de distinguer avec une bonne précision le délinquant passager du délinquant persistant, quelle stratégie d'intervention faut-il préconiser pour le premier ? Rappelons-nous que le propre de la délinquance commise par ce sujet est d'être irrégulière, sporadique, liée à des situations ou à des personnes et peu volumineuse. L'intentionnalité criminelle y est peu accusée et il n'y a pas de véritable intégration d'une identité et d'un statut antisociaux.

Nous pouvons donc affirmer à nouveau que les intervenants doivent aborder cette délinquance avec la volonté ferme de l'éponger en douceur et d'étendre le plus possible la marge de tolérance dont bénéficient les jeunes qui s'y adonnent. Comme principe général, et de façon sans doute quelque peu paradoxale, c'est d'une véritable politique d'abstention dont il s'agit ici, surtout en ce qui concerne les sanctions contre les contrevenants. En termes concrets, cela veut dire qu'il faut veiller à faire intervenir le moins souvent possible les instances formelles, soit judiciaires soit sociales, et qu'il faut préconiser, en conformité d'ailleurs avec notre démonstration expérimentale qui établit le caractère très éphémère de cette délinquance (elle ne risque de se « reproduire » aux paliers d'âges subséquents que dans 10% des cas), le retour immédiat du sujet dans sa communauté d'origine. Il est intéressant de souligner que, par rapport à cette délinquance que nous avons appelée « commune », les positions de plusieurs auteurs, certains assez extrémistes, comme SCHUR (1973) qui recommande la « non-intervention radicale », d'autres plus raisonnables, comme les signataires du Rapport Batshaw (1975) qui

préconisent une stratégie d'intervention minimale, se trouvent corroborées.

[321]

C'est la prévention qui représente ici la stratégie la plus appropriée et la plus rentable, moyennant toutefois des modalités bien particulières. Comme cette forme de délinquance ne peut être prédite, puisque l'on ne peut savoir à l'avance quel jeune sera soumis aux circonstances qui favoriseront son émergence, et qu'une intervention axée sur l'infracteur en puissance est de ce fait à peu près impraticable, il faut faire appel à une prévention que GIBBENS (1969) désigne comme étant de niveau primaire, c'est-à-dire qui vise une action globale sur le milieu de vie et qui demeure donc aspécifique par rapport à la conduite délictueuse elle-même. C'est une action qui améliore la qualité de vie de l'adolescent ainsi que la qualité de ses échanges avec autrui, mais qui ne cherche pas directement à corriger des anomalies de fonctionnement.

Dans une telle visée préventive, l'accent doit porter sur l'utilisation maximale, sinon sur la revivification, des structures sociales traditionnelles : l'école, la famille, la communauté, le marché du travail... Il s'agit d'un modèle de développement social qui puise dans une gamme quasi illimitée de moyens de toutes sortes et qui se fonde sur deux principes opérationnels majeurs : d'abord favoriser la pertinence et la qualité des apports éducatifs « naturels » qui viennent des parents, de l'école, des organismes de loisirs, de la religion, etc. ; ensuite mettre en place des structures et des politiques d'action capables de faciliter l'intégration des jeunes à la vie de la communauté ou au travail, et surtout capables d'offrir des solutions de rechange constructives lorsque des manifestations de dysfonctionnement surgissent.

À la lumière des connaissances acquises sur les situations qui favorisent l'apparition de ce type de délinquance, nous avons identifié certaines stratégies nettement plus efficaces que d'autres, entre autres la supervision éclairée et en même temps serrée des activités du jeune dans la première moitié de l'adolescence, l'utilisation de l'allégeance à des microgroupes dont l'orientation est prosociale au moment de la préadolescence et dans la première moitié de l'adolescence, le renforcement de l'intégration à l'école au cours des mêmes périodes,

l'engagement dans des structures de participation (sports, loisirs, maison de jeunes, projets communautaires, emplois, etc.) dans la deuxième moitié de l'adolescence, et ainsi de suite.

Les plus récentes formulations de ces modèles de prévention primaire sont celles de Hawkins étal. (1980) et de Johnson étal. (1981) aux États-Unis, de Rutter et Giller (1983) en Angleterre ainsi que de Waller et Weiler (1984) au Canada. Pour la plupart, elles utilisent comme cadre de référence la théorie de la régulation sociale de Hirschi (1969), dont nous avons exposé les grandes lignes précédemment. Ajoutons qu'au Québec la Commission Charbonneau (1982) a élaboré une politique d'action-jeunesse et une stratégie de prévention qui offrent de nombreuses possibilités et qui mériteraient d'être mieux appliquées.

En somme, les adolescents qui s'adonnent à la délinquance commune et qui se situent d'emblée, comme nous l'avons montré, dans la zone de socialité [322] du continuum d'adaptation ne représentent pas un problème majeur. Les comportements plus ou moins acceptables qu'ils manifestent ne devraient sans doute pas, la plupart du temps, requérir l'intervention des instances formelles de type judiciaire. Ces actes sont peut-être le prix à payer pour franchir la phase de l'adolescence. La meilleure intervention vise à prévenir de tels gestes en améliorant la qualité générale des structures « didactiques » prévues pour les jeunes. Il reste qu'un certain nombre de ces adolescents en difficulté devront être orientés vers les services de prévention primaire que chaque communauté peut ou devrait mettre à leur disposition.

COMMENT RÉAGIR DEVANT LA DÉLINQUANCE DISTINCTIVE ?

[Retour à la table des matières](#)

La délinquance des adolescents judiciairisés s'est révélée étonnamment durable, voire résiliente. En effet, les trois quarts de ces jeunes, non seulement ont persisté dans la délinquance juvénile, mais en plus se sont compromis dans la criminalité adulte une fois franchi l'âge de la majorité. Nous avons pu montrer aux chapitres 2 et 3 que cette délinquance se développait tout au long de l'adolescence, selon

un processus spécifique d'aggravation dont témoignent la précocité, la gravité objective, la densité, le polymorphisme et la consolidation de l'agir. À l'intérieur de cette trajectoire, la « fixation » à la délinquance s'affirme à ce point déterminante que nous pouvons la qualifier, en accord avec LAGIER (1979), de véritable enracinement dans l'antisocialité.

De plus, chez les sujets de ce groupe, nous avons dégagé plusieurs modes d'expression de la délinquance qui permettent de mieux comprendre comment celle-ci est vécue et pourquoi elle s'enracine. Nous avons pu parler de trois modulations majeures (décrites au chapitre 6), soit la délinquance persistante grave, la délinquance persistante intermédiaire et la délinquance explosive, qui sont les axes porteurs de ce que nous avons appelé (FRÉCHETTE, 1980) la « condition criminelle stable » ou encore le « criminalisme », ainsi que d'une modulation mineure, la délinquance sporadique, qui traduit la « condition criminelle instable ».

Compte tenu du portrait psychologique et social passablement distinctif que nous avons réussi à brosser pour chacune de ces manifestations de la délinquance, la nécessité de rechercher des types d'interventions différents et appropriés s'est imposée avec une urgence accrue. Il s'est avéré impérieux, face à ces délinquants, de pouvoir compter sur de bonnes méthodes de dépistage précoce et d'intervention en profondeur et de pouvoir en maximiser l'efficacité différentielle. N'est-il pas tragique en effet de constater qu'un aussi grand nombre d'entre eux ont débouché sur la criminalité adulte, avec toutes les conséquences graves qui en résultent (incarcération prolongée, statut social négatif, [323] opprobre inhérent au casier judiciaire, rupture avec la communauté, arrêt du développement social...) ? Réalité d'autant plus tragique que, dès le milieu de l'adolescence, ces jeunes sont en général des cas repérés, connus, pris en charge, qui, à leur façon, nous appellent à l'aide. Il y a là un défi majeur et urgent à relever par les intervenants de première ligne.

Connaître les causes de la délinquance grave

Sur le plan social, l'analyse des facteurs criminogènes actifs nous a démontré que ces délinquants, de par les caractéristiques négatives de leur milieu d'origine, portent de lourds déficits qui les marquent souvent de façon indélébile. Mentionnons en particulier le mauvais démarrage de la socialisation dû à la pauvre qualité didactique de la famille, les retards marqués dans le cheminement scolaire et l'échec de l'intégration à l'école, l'acquisition d'une réputation de mauvais garnement, le poids des interventions successives et pas toujours très efficaces des services sociaux et du système de justice, et ainsi de suite. Le plus clair dans tout cela, c'est que la marginalisation s'accroît progressivement d'abord dans la communauté immédiate et ensuite à l'école, pour finalement culminer dans l'adhésion active, sinon exclusive, à un groupe délinquant. En fait, ces jeunes ne s'attachent pas à leurs parents ou à des personnes significatives, ne s'engagent pas envers les institutions ou les valeurs socialisées (par exemple la réussite sociale) et refusent par conséquent de se soumettre aux contraintes sociales.

À travers nos observations, il a d'ailleurs été saisissant de constater jusqu'à quel point ils n'ont pas évolué vers la socialité, jusqu'à quel point ils sont restés en marge, « dyssocialisés » pour reprendre l'expression de MUCCHIELLI (1965). Précisons, en outre, que ce n'est pas uniquement sur ce plan que se joue le drame dont ils sont les principaux protagonistes ; leurs déficits sociaux constituent certes des déterminants puissants de la marginalisation, ou même de l'inadaptation, mais ils sont insuffisants pour expliquer à eux seuls la stabilisation de l'orientation criminelle.

C'est sur le plan psychologique, parmi les facteurs criminogènes liés à la personnalité, que nous avons trouvé les sources spécifiques de la délinquance grave (voir les chapitres 5 et 6). De nombreux faits permettent d'étayer une telle prise de position, en particulier les suivants : les adolescents judiciairisés se différencient nettement des adolescents conventionnels par leur profil psychologique ; ils affichent systématiquement, aux diverses mesures de personnalité qui ont servi à les évaluer, un mode subnormal de fonctionnement ; l'intensité de leur délinquance varie proportionnellement à l'intensité de leurs déficits psychologiques, de telle sorte que ce sont les variables psychologiques qui discriminent le mieux entre elles les diverses catégories de délinquants graves ; de plus, dans les analyses séquentielles, ce sont les

variables psychologiques qui, [324] pour ce groupe, l'emportent sur les variables sociales, alors que, pour le groupe des adolescents conventionnels, seules ces dernières sont liées à l'apparition de la délinquance ; finalement, ce sont avant tout les dimensions structurales de la personnalité mesurées en un temps donné qui apparaissent véritablement corrélées avec l'intensité de la délinquance effective en un temps subséquent et qui s'avèrent potentiellement capables de la prédire ...

Ces adolescents s'enracinent dans la délinquance en raison, avons-nous montré, de la consolidation dans leur personnalité d'une forte dynamique égocentrique qui les maintient coupés du monde et incapables d'amorcer des mouvements significatifs pour se lier à autrui et entreprendre de véritables échanges interpersonnels. Nous avons constaté la présence et les effets de ce dangereux retranchement sur soi, d'abord à partir de mesures sur le développement psychosocial de la personnalité (notamment le niveau élevé de ce que nous avons appelé l'hyposocialité), ensuite à partir de mesures sur le développement psychorelationnel, qui mettent en évidence l'appauvrissement marqué des relations avec autrui, et finalement à partir de mesures sur le développement psychoaffectif, par lesquelles se trouve souligné le rôle de certaines carences, entre autres l'insécurité.

L'analyse comparative, à la fois synchronique et diachronique, des sujets classés dans les quatre formes d'expression de la délinquance nous a permis de faire ressortir, comme nous l'avons signalé un peu plus haut, des différences suffisamment accusées pour qu'il soit possible de parler non pas uniquement de profils de personnalité spécifiques, mais en plus de bases psychodynamiques distinctes donnant à la délinquance un sens et une couleur très différents. Ainsi, la délinquance persistante grave apparaît dans une personnalité lourdement handicapée par l'insensibilité à autrui, par la projection constante d'agressivité et, de surcroît, par une stagnation dans cette condition. La délinquance persistante intermédiaire s'appuie, elle, sur une personnalité du type « inadéquat » où dominent la dévalorisation de soi, la structuration défensive et la faible conscience réflexive, et caractérisée elle aussi par une stase évolutive. La délinquance explosive s'alimente à un fond névrotique dans lequel sévissent de très fortes tensions endogènes, une très vive insécurité et de l'intrapunitivité, mais où se fait jour, du milieu à la fin de l'adolescence, une restauration

partielle des fonctions de base, malheureusement insuffisante pour assurer l'élimination définitive de l'agir délictueux. La délinquance sporadique traduit un retard dans le développement et une forte immaturité, qui n'excluent pas cependant la possibilité d'évoluer, de progresser, vers la socialité.

C'est à partir d'une telle différenciation que doit s'édifier un véritable « art de l'intervention ». Logiquement, lorsqu'on l'exerce auprès des juvéniles, cet art présuppose la maîtrise d'une science du délinquant, capable de départager les caractéristiques distinctives essentielles de chaque catégorie de contrevenants et de bien identifier les diverses configurations de besoins qui, de toute évidence (et c'est ce que nos portraits différentiels établissent clairement), commandent [325] des interventions tout à fait divergentes. Pareille démarche permet d'assurer aux jeunes bénéficiaires une attention éclairée qui a, par la suite, plus de chances d'être efficace.

Poser le diagnostic différentiel

La compromission dans la délinquance représente un processus complexe qui met en cause ce que nous appelons la « tridimensionnalité » des problèmes, ceux-ci se répercutant sur trois niveaux : comportemental, social et psychologique. Le diagnostic criminologique doit faire le tour des difficultés qui sont vécues à chacun de ces niveaux et tenter de les réunir en un seul faisceau cohérent, révélateur ou non de gravité délinquante.

Diagnostic difficile qui, en plus d'identifier les problèmes, débouche sur une décision clinique lourde de conséquences ! Diagnostic d'autant plus délicat qu'il est effectué dans un contexte judiciaire impliquant, d'une part, la comparution devant le Tribunal qui doit être saisi de l'infraction et qui doit assurer le respect le plus strict des règles de droit fondamentales (droits de l'adolescent et des parents, défense pleine et entière, règles de procédure, etc.), mais aussi, d'autre part, la nécessité de choisir et de planifier la mesure d'intervention la plus efficace pour le jeune. Un tel diagnostic ne peut s'élaborer à partir d'une anamnèse ou d'une histoire sociale standard, ni non plus à partir d'une évaluation

psychologique générale. Il requiert pour être posé correctement une compréhension approfondie du phénomène de la délinquance.

Nos travaux et ceux d'autres chercheurs nous ont amenés à dégager, à chacun des trois niveaux, les informations cruciales qu'il faut aller chercher. Au premier niveau, il importe d'effectuer l'inventaire de l'activité délictueuse non seulement officielle, mais surtout cachée, et d'en faire ressortir l'enchaînement, de telle sorte que soient éclairés le mode d'engagement dans l'antisocialité et du même coup l'intensité du conflit avec la société. Au deuxième niveau, il s'agit de dresser le bilan des expériences sociales, en portant une attention spéciale au nombre de handicaps accumulés et à la dégradation de la qualité des liens sociaux ; ce sont ces paramètres qui devront influencer le plus sur le choix des mesures légales et sociales formelles. Finalement, au troisième niveau, il reste à analyser la personnalité, en utilisant comme repères certaines carences précises telles que l'éloignement interpersonnel, l'hyposocialité, la primitivité, etc., qui ont été décrites au chapitre 6 ; c'est cette évaluation qui guidera le choix des mesures plus proprement curatives. Il est primordial dans ce processus que l'attention reste focalisée sur les informations à caractère « criminologiquement » significatif, c'est-à-dire qui ont un lien réel avec l'antisocialité.

[326]

Soulignons qu'une telle collecte de données poursuit deux buts : d'abord mieux répondre aux besoins spécifiques des individus délinquants, ensuite permettre ce que nous appelons l'intervention dirigée, soit l'intervention qui donne aux organismes et aux praticiens la possibilité de déployer leurs efforts là où les besoins le requièrent.

Par ailleurs, notre démarche de recherche, parce qu'elle se limitait à l'étude de sujets parvenus à l'adolescence, ne pouvait élucider la question cruciale du dépistage précoce de la délinquance (ce dépistage est évidemment une tâche hasardeuse qui soulève des problèmes méthodologiques et éthiques considérables, ainsi que l'expliquent FARRINGTON et TARLING, 1985). Nos données établissent toutefois de façon très explicite que les délinquances « intégrées », soit la délinquance persistante grave, la délinquance persistante intermédiaire et la délinquance explosive, se préparent dès la préadolescence, qui est une phase particulièrement critique du développement ; ces délinquances apparaissent liées à un dangereux blocage de la

dynamique évolutive des sujets qui, de façon surprenante, est déjà sérieusement ralentie au tout début de l'adolescence. Ce que la criminologie traditionnelle a appelé l'« état dangereux », et que nous avons nommé le « criminalisme », s'installerait donc à un âge passablement hâtif et, ce qui est pire, se figerait et se durcirait très vite. Le dépistage précoce prend de ce fait une importance capitale. Il serait souhaitable, dans la mesure du possible, que l'intervention débute avant que les modes de fonctionnement délinquants ne s'amplifient et ne se cristallisent dans la structure même de la personnalité.

Plusieurs travaux récents montrent que la démarche prédictive est plus efficace que les criminologues ne le croyaient eux-mêmes pour identifier, dès l'âge de 6, 7 ou 8 ans, les enfants à risques, c'est-à-dire susceptibles de sombrer dans la délinquance ou la criminalité adulte, ou encore qui ont un potentiel de violence⁴⁷. En outre, un processus séquentiel de dépistage des enfants à risques est connu : il suppose l'élagage continu, dans une population de base, des jeunes qui ne se révèlent pas à risques pour ne conserver qu'un noyau significatif, par l'utilisation, à intervalles fixes, d'informations et d'instruments dont la capacité prédictive a été établie ; ce processus a été employé dans quelques travaux en criminologie.⁴⁸

[327]

Intervenir avec stratégie

Lorsqu'il s'agit de s'attaquer au problème de l'engagement dans l'antisocialité, le schéma d'intervention doit s'élaborer en fonction d'une double priorité : empêcher d'abord le plus possible le développement de l'orientation délinquante chez les criminels en puissance, réduire ou éliminer ensuite la récidive chez ceux qui ont déjà

⁴⁷ LOEBER et DISHON (1983) proposent une revue des écrits sur le sujet ; FARRINGTON (1985) fait une analyse comparative des méthodes ; BLUMSTEIN *et al.* (1985a), FARRINGTON (1985b), HUSEMANN *et al.* (1984) et LEBLANC (1986) rapportent des données fort intéressantes sur la question

⁴⁸ Consulter Briggs *et al.* (1961); Marineau *et al.* (1971, 1973); Loeber *et al.* (1984).

amorcé une carrière criminelle. Pour reprendre la terminologie de GIBBENS (1969), il s'agit de « prévention curative » qualifiée dans le premier cas de « secondaire » et dans le deuxième cas de « tertiaire ». Pour l'une comme pour l'autre toutefois, compte tenu des structures et des services mis en place par la plupart des sociétés organisées, les moyens d'action se ramènent fondamentalement à trois approches : la dissuasion, la neutralisation et le traitement (comme les recensions de HAWKINS et al. (1980) et de FINCKENAUER(1984) le montrent, les méthodes utilisées, si nombreuses et variées soient-elles, se réduisent toujours à l'une ou l'autre de ces trois stratégies).

Les perspectives actuelles

Le jugement porté par plusieurs criminologues ⁴⁹ au cours des dernières années sur l'efficacité des multiples méthodes, programmes et services utilisés dans le cadre de l'intervention auprès des délinquants est assez négatif, surtout lorsqu'ils prennent en considération l'objectif fondamental pour lequel ces moyens ont été créés, soit la réduction de la délinquance ...

À l'opposé, d'autres chercheurs ⁵⁰ tendent à démontrer que les interventions exercent un effet réel de suppression de la délinquance, mais que cet effet varie selon les catégories d'individus, ce qui démontre clairement l'importance stratégique de l'approche différentielle ; les armes dont nous sommes dotés pour combattre l'antisocialité produisent des résultats qui varient selon les caractéristiques des individus, ou, en d'autres mots, selon que les moyens mis à contribution sont compatibles ou non avec les besoins à combler. Il est donc certain qu'aucune méthode d'intervention ne peut prétendre à une efficacité maximale avec tous les délinquants. Le choix approprié de la mesure et du programme répondant le mieux à chaque clientèle s'affirme comme la condition sine qua non pour assurer l'efficacité de l'intervention.

⁴⁹ Mentionnons entre autres Lipton ;. (1975) Ludman et Scapetti (1978); Klein (1976); Romig (1978); Wright et Dixon (1977); Cusson (1983).

⁵⁰ Palmer (1978) ; Ross et Gendreau (1980) ; Murray et Cox (1979) ; Kobrin et Klein (1983) ; LeBlanc (1983b) ; Feldman *et al.* (1983).

Lorsqu'il s'agit d'appliquer selon un mode différentiel l'une ou l'autre des trois approches mentionnées, soit la dissuasion, la neutralisation ou le traitement, il nous est possible, dans l'état actuel des connaissances, de prévoir ce [328] que seront leurs effets respectifs. C'est ainsi que nous connaissons la portée des deux principales approches mises au point pour dissuader quelqu'un de commettre des délits : la première consiste à amener le sujet à améliorer le contrôle moral sur sa conduite, la seconde à faire appel à la crainte du châtement. Dans le premier cas, le bilan des expériences montre que ce type de dissuasion, que CUSSON (1983) qualifie de positive, ne peut à peu près pas rejoindre les adolescents qui se sont vraiment commis dans la délinquance ; nos résultats confirment qu'il est assez illusoire d'espérer, chez des sujets dont le degré de criminalisme est élevé (en l'occurrence nos adolescents judiciairisés) et dont les déficits psychologiques sont très prononcés, une réaction favorable à de telles incitations. Dans le second cas, si l'on se fie aux travaux cités par CUSSON (1983) et FINCKENAUER (1982), il appert que la dissuasion par la peur, dans ses aspects soit généraux — lorsqu'elle table sur la certitude de la sanction et la sévérité de la peine — soit spécifiques — compte tenu de ce que craint un sujet donné —, n'exerce qu'une influence momentanée sur les délinquants ; dans notre échantillon, il est ressorti clairement que les délinquants persistants, soit graves soit intermédiaires, s'immunisent précocement contre le pouvoir intimidant des sanctions, alors que les délinquants explosifs apparaissent trop fourvoyés dans leur dynamique conflictuelle pour vraiment pouvoir en tenir compte efficacement.

Quant à la deuxième approche, la neutralisation, c'est assurément celle que les sociétés occidentales ont le plus pratiquée au cours des deux derniers siècles, avant tout sous forme d'emprisonnement mais aussi, à une période plus récente, sous forme de surveillance en milieu ouvert. En ce qui a trait à son efficacité globale, les taux de récidive, mis à jour dans de nombreuses recherches, sont élevés et parlent par eux-mêmes. Dans le cas des délinquants que nous avons suivis, ces taux sont respectivement de 85% pour les adolescents placés en centre d'accueil et de 60% pour ceux qui ont été laissés en liberté surveillée, la différence entre les deux taux s'expliquant bien sûr par le fait que la dernière mesure avait été appliquée à des cas moins sérieux (LEBLANC, 1985e). Il appert finalement que la neutralisation fait preuve d'une

efficacité réelle mais limitée, elle aussi, à la période au cours de laquelle le sujet est assujéti à la mesure ... En outre, les résultats de recherche convergent sur un point capital : plus la délinquance est structurée, moins la neutralisation a d'effets. Il s'agit donc à nouveau d'une stratégie dont la puissance effective est assez faible puisque, d'une part, son impact sur les sujets ne semble pas se traduire par des changements durables dans leur mode de fonctionnement et n'équivaut, somme toute, qu'à un désamorçage provisoire de la capacité de passage à l'acte, et que, d'autre part, les seuls sujets qui paraissent capables d'en bénéficier sont précisément ceux dont l'orientation antisociale est la moins fortement enracinée.

Finalement, l'approche du traitement, inspirée des développements survenus depuis le début du vingtième siècle dans les disciplines cliniques, s'est révélée elle aussi fort décevante dans le cas des adolescents engagés dans la délinquance grave. Les auteurs cités plus haut le soulignent à peu près unanimement, [329] en particulier Feldman, Caplinger et Wodarshi (1983) qui, après avoir fait état des travaux sur la question, en arrivent à la conclusion qu'à quelques exceptions près les résultats des programmes de traitement sont à proprement parler « démoralisants » (« ... *the results have been very disheartening* », p. 26), autant en ce qui concerne le traitement dans les centres fermés ou semi-fermés que le traitement dans la communauté. Selon ces auteurs, les principales causes de l'inefficacité sont, dans le cas des centres, toute une gamme de problèmes en quelque sorte « structuraux », tels la priorité donnée aux exigences de l'organisation elle-même, l'importance accordée aux structures et aux processus de contrôle, l'émergence de groupes d'appartenance informelle, l'alourdissement de la clientèle (les cas difficiles devant être gardés plus longtemps), l'étiquetage négatif ainsi que la faible « transférabilité » à la vie sociale des acquis faits en institution. Dans le cas du traitement dans la communauté, ils notent le manque constant de ressources pour encadrer les jeunes, le biais systématique qui joue contre les délinquants à hauts risques, le manque de suivi auprès des sujets avec, comme conséquence, le fort pourcentage de jeunes qu'on perd de vue, l'insuffisance de la pression exercée sur les délinquants, surtout les plus actifs, ainsi que la faiblesse constante des liaisons opérationnelles entre le programme lui-même et le milieu social...

Malgré ce bilan plutôt sombre, l'approche du traitement ne doit pas être écartée, pour la simple et bonne raison qu'on ne peut se permettre de laisser à eux-mêmes tous ces jeunes qui, à partir du moment où ils se sont enferrés dans la délinquance grave, risquent de gâcher irrémédiablement leur existence ; ils ont besoin d'être aidés. Le seul vrai problème est de découvrir comment on peut le faire avec efficacité. Des pistes particulièrement intéressantes sont déjà ouvertes. Ainsi, en ce qui concerne l'effet du traitement en centre d'accueil, l'étude de LEBLANC (1983b) sur Boscoville a pu montrer qu'en matière de récidive adulte, un écart de 20% se creusait entre deux groupes dont l'engagement dans la délinquance avait été de gravité équivalente : le premier (dont 63% se sont adonnés à la criminalité à l'âge adulte) avait bénéficié du programme de rééducation de l'institution, le second (dont 83% ont poursuivi dans cette voie à l'âge adulte) avait refusé de participer à ce programme. Bien que cet écart puisse paraître restreint à première vue, il révèle qu'une proportion non négligeable de jeunes délinquants, après s'être lourdement compromis dans l'anti-socialité, ont réussi à se resocialiser ; il s'agit là d'un gain majeur qu'on doit préserver et amplifier... De même, dans le cas du traitement en milieu ouvert, l'étude de FELDMAN étal. (1983) à Saint Louis a démontré que, dans le cadre de « camps de jour », en intégrant des délinquants à l'intérieur de groupes assez considérables de pairs soit antisociaux soit prosociaux, on avait réussi, lorsque les délinquants étaient « encerclés » par des garçons conformistes, à réduire d'au moins la moitié la délinquance de plus de 90% d'entre eux. Le résultat obtenu est donc particulièrement intéressant ; il s'agit maintenant d'en tirer parti...

[330]

La stratégie de traitement différentiel

Liés par l'obligation morale de traiter ces jeunes (traiter incluant rééduquer, resocialiser...), nous ne pourrions y arriver, si nous voulons accroître notre efficacité, autrement qu'en partant des symptomatologies spécifiques, c'est-à-dire en faisant appel à une

stratégie différentielle de traitement ⁵¹. À partir des types précis de délinquants que nous avons identifiés, voyons ce qui en est et dégageons les grandes lignes de l'intervention.

Dans le cas de l'adolescent dont la délinquance est sporadique et qui peut être considéré plutôt comme un marginal, nous savons que sa personnalité est marquée par un certain nombre de faiblesses réelles qui le différencient clairement de l'adolescent conformiste : des déficits psychologiques tout comme des dérapages de fonctionnement (difficultés scolaires, fréquentation de pairs délinquants, etc.) ont été accumulés mais n'atteignent pas une intensité excessive, de telle sorte que les structures de base n'apparaissent pas trop endommagées et surtout que les fonctions de relation (liens avec autrui, attachement, engagements ...) ne sont pas entravées. C'est pourquoi il est tout à fait logique, et sans inconvénients majeurs pour le groupe social dans la grande majorité des cas, de les garder dans leur milieu naturel. Quant à l'intervention elle-même, elle doit être axée sur la restauration des liens avec la communauté ; HAWKINS et al. (1980) et FINCKENAUER (1984) donnent des exemples de programmes qui peuvent réduire l'opposition de ces jeunes aux pressions du groupe et qui mettent l'accent sur la réintégration sociale, en favorisant, d'une part, la compréhension et l'ouverture de la communauté elle-même (tolérance et acceptation du jeune, possibilités d'engagement social, etc.) et en agissant, d'autre part, sur leurs conditions de vie (réduction de l'influence des pairs inadaptés, facilitation de l'accès aux études et au travail, meilleure supervision des activités...).

Dans le cas de l'adolescent qui s'adonne à une délinquance persistante intermédiaire, puisqu'elle se caractérise par la récurrence sans être alourdie par des délits objectivement graves, les failles majeures de la personnalité sont l'im maturité et l'irresponsabilité. Sur un plan très concret d'abord, ces lacunes ressortent dans le rejet de l'école et dans l'adhésion à un système de référence criminel ; plus en profondeur ensuite, elles se traduisent par un dangereux désengagement interpersonnel et par la présence d'un mal-être subjectif. Évidemment, compte tenu de la gravité moyenne des délits (allant jusqu'au vol avec

⁵¹ Voir à ce sujet ce que prescrivent des auteurs comme GIBBONS (1965), Ross et GENDREAU (1980), PALMER (1978), FELDMAN, CAPLINGER et WODARSHI (1983).

effraction) et de la tendance à la récidive, les instances judiciaires doivent intervenir, surtout pour contrôler l'agir de façon partielle (en évitant donc l'internat). Des interventions que HAWKINS *et al.* (1980) et FINCKENAUER (1984) classent comme de nature sociale sont indiquées ici afin de réduire l'aliénation en regard des institutions et de l'école ou du travail, afin de diminuer l'influence des pairs [331] délinquants qui est prépondérante, de rendre accessibles les rôles sociaux légitimes et de promouvoir, sur le plan de la personnalité, l'estime de soi.

Ces deux premiers types de délinquants requièrent des interventions qui, tout en contribuant à diminuer leur irresponsabilité, les amèneront à devenir socialement fonctionnels. Les deux types suivants, dont la délinquance est plus profondément intégrée en raison de l'intensité de leurs difficultés psychologiques, exigent des actions qui ont plus de portée, en ce sens qu'elles doivent s'attaquer aux mécanismes mêmes qui supportent la dynamique du passage à l'acte ; pour ces sujets, les programmes de restauration des liens sociaux doivent être conjugués à des interventions psychologiques intensives.

Chez le délinquant dont la délinquance, numériquement importante et fréquemment grave, a été qualifiée d'explosive à cause de sa forte instabilité, la personnalité est structurée selon un mode névrotique, avec comme principale conséquence sur le plan social le désengagement interpersonnel ; les liens avec autrui et les schèmes d'entrée en rôle social apparaissent frappés par une ambivalence massive. Le délinquant de ce groupe semble assis entre deux chaises, aux prises avec une vision fortement divisée, pour ne pas dire négativisée, des autres et de lui-même. C'est cet écartèlement qui alimenterait sa délinquance. L'approche psychoéducative qui a été développée au Québec (voir GUINDON, 1970, pour l'exposé de la théorie et LEBLANC, 1983b, pour l'évaluation de ses effets) ou encore la thérapie de réalité élaborée par GLASSER (1972) représentent bien le type de réponse capable de convenir aux besoins de ce sujet.

Finalement, pour le jeune dont la délinquance est persistante grave, c'est-à-dire dont l'activité délictueuse dure, prolifère et s'aggrave pour inéluctablement se muer en criminalité adulte, le passé est lourd. Cet adolescent est nettement coupé des instances sociales essentielles et se retrouve dans une sorte de vacuum social : non seulement le fossé s'élargit-il par rapport aux figures humaines significatives, mais en plus

il se creuse en profondeur par rapport aux symboles sociaux, en même temps que s'accroît, à l'inverse, la prépondérance de l'identification aux figures et aux valeurs déviantes. Une accumulation inquiétante de déficits psychologiques majeurs se fait jour dans plusieurs des dimensions essentielles de la personnalité (concept de soi négatif, méfiance, hostilité, irritation, sentiment d'isolement, etc.). Compte tenu des carences dont il souffre, qui ne peuvent que peser très lourdement sur sa capacité d'ajustement aux exigences de la vie de groupe, il est tout à fait compréhensible que ce sujet se retrouve devant le Tribunal, dans des centres d'accueil et même dans des internats de garde fermée. Par conséquent, la nécessité de le dépister à un âge précoce et d'intervenir de façon intensive apparaît capitale si l'on veut accroître les chances de le resocialiser (d'après les relevés effectués sur nos échantillons, près de 90% des jeunes de ce groupe deviennent des criminels adultes). L'intervention doit donc être précoce, intensive et prolongée, puisqu'on s'attaque au « noyau central » d'une personnalité à dominante égocentrique, [332] noyau dont la cristallisation s'est opérée, semble-t-il, dès la préadolescence. Pour ce faire, quelques techniques s'avèrent prometteuses : la modification du comportement et le contrat de contingence, la clarification des valeurs et le groupe de pression, les méthodes dérivées des théories de la personnalité criminelle de YOCHELSON et SAMENOW, etc. (voir FINCKENAUER, 1984, pour quelques exemples).

CONCLUSION

[Retour à la table des matières](#)

S'il est un principe sur lequel les auteurs s'entendent lorsqu'il s'agit du traitement des délinquants, c'est bien celui de la nécessité d'avoir recours à une diversité d'approches, de méthodes et de ressources (ROSS et GENDREAU, 1980 ; WEST, 1982 ; FINCKENAUER, 1984). Notre démarche confirme, à partir de la très grande disparité des portraits cliniques qui a été mise en évidence chez les délinquants, qu'une seule forme d'intervention ne saurait être suffisante. Ce principe ne signifie pas, toutefois, ballottement ou transfert incessant d'une mesure à une autre, comme c'est trop souvent le cas dans la pratique, mais bien plutôt modulation de l'intervention en fonction de la nature du problème.

En définitive, face au délinquant, une tâche essentielle et urgente nous attend. Cette tâche, c'est la gestion différentielle des cas, c'est-à-dire la capacité d'articuler convenablement les uns aux autres les besoins des adolescents en difficulté, les objectifs sociaux et les méthodes d'intervention. C'est une tâche pour laquelle nous sommes présentement bien outillés, car nous pouvons compter sur des indices de mesure aptes à différencier avec passablement de sûreté les jeunes contrevenants entre eux, sur des instruments législatifs et administratifs relativement fonctionnels et sur une panoplie de méthodes cliniques capables d'aboutir à des interventions nuancées, à condition évidemment que nous sachions tirer parti de ces diverses ressources et les amener en convergence ... Le suivi que nous avons effectué auprès de nombreux jeunes démontre qu'il est capital, dès le début de l'adolescence sinon dès la préadolescence, d'empêcher la stabilisation de la condition délinquante et de leur donner une chance d'échapper à une fatalité qui se révèle souvent terrible, puisqu'elle entraîne chez ces jeunes une dérobade quasi totale devant l'appel pressant du groupe social et, à la limite, le choix de ne pas « être », le choix de ne pas exister au sein de la communauté formelle des autres humains, le choix d'une sorte de mort sociale... Nous avons le devoir strict de prémunir ces jeunes contre une telle dérive, par notre aide précoce, intensive, différentielle, soutenue, engagée, convaincante et efficace.

[333]

Délinquances et délinquants

APPENDICE A

LA DÉLINQUANCE OFFICIELLE, UN PHÉNOMÈNE ALARMANT ?

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Brosser un portrait fidèle de la délinquance représente un véritable défi et ne va pas sans embûches. En effet, la délinquance se présente comme un problème social extrêmement complexe, qui se manifeste sous la forme d'une réalité ondoyante dont les variations dans l'espace et le temps sont multiples et instables ; c'est un phénomène qui se dérobe constamment à nos instruments de mesure.

Même une simple description statistique reste difficile à effectuer. Les statistiques criminelles sont loin d'être sûres et nous ne possédons pas, ni au Canada ni au Québec, un système cohérent, standardisé et stable de collecte des données sur la délinquance. Les informations disponibles manquent de cohérence, notamment parce qu'il n'y a pas de continuité entre les données policières et les données judiciaires, et parce qu'il est impossible de suivre un individu à travers le système de justice pour mineurs. De plus, ces informations ne sont pas standardisées en raison d'un manque de concertation entre les greffiers des tribunaux et les membres des divers corps policiers (TARDIF, 1976, et LEBLANC, 1982, donnent certains exemples des variations de la « comptabilisation » de la délinquance). Elles ne sont pas non plus comparables d'une source à l'autre parce que les catégories de

délinquance et les méthodes de compilation utilisées ne sont pas uniformes à travers les unités territoriales, que ce soit pour l'ensemble des données policières ou des données judiciaires, et encore moins des unes aux autres. Finalement, elles sont instables parce que leur qualité varie dans le temps en fonction des politiques administratives et des pratiques diversifiées d'application de la loi et d'administration de la justice.

Malgré ces restrictions, les statistiques permettent tout de même d'arriver à une représentation approximative de l'état de la délinquance dans la société actuelle. Au Québec, plusieurs travaux présentent les informations disponibles sur la délinquance (notons entre autres les travaux de CHEVRIER et al., 1974, et de LEBLANC, 1977b). Pour étudier la délinquance récente, nous nous servirons des données portant sur l'ensemble du Québec. Par contre, pour décrire la délinquance antérieure, nous donnerons la priorité à la délinquance rapportée à Montréal, de manière à diminuer les effets de la standardisation plutôt pauvre pour l'ensemble du Québec. De plus, en conformité avec la définition restreinte de la délinquance que nous avons proposée au chapitre 1, nous nous limiterons la plupart du temps aux violations du Code criminel.

[334]

LE VOLUME DE LA DÉLINQUANCE OFFICIELLE, DE 1932 À 1985

[Retour à la table des matières](#)

Quelle est la quantité d'actes délinquants commis par les jeunes Québécois ? Le volume de la délinquance est-il actuellement en augmentation ou en diminution ? Les changements sont-ils marqués ? Voilà des questions de base fort importantes pour les gestionnaires responsables du développement et de l'application des politiques sociales.

Le volume de la délinquance relevé à un moment donné représente une information relativement insignifiante, mais celle-ci prend tout son sens dans les comparaisons d'une période à l'autre ou d'une société à l'autre. Dans cette section, nous nous pencherons sur des comparaisons

temporelles portant d'une part sur une longue période, soit les 50 dernières années, et d'autre part sur les années récentes pour être en mesure de mieux apprécier l'évolution actuelle. Quant aux comparaisons avec les données d'autres sociétés, nous nous y référerons sans les développer. En analysant le niveau de la délinquance, il nous faudra rester prudents car les vices statistiques sont parfois insidieux, comme nous aurons l'occasion de le montrer.

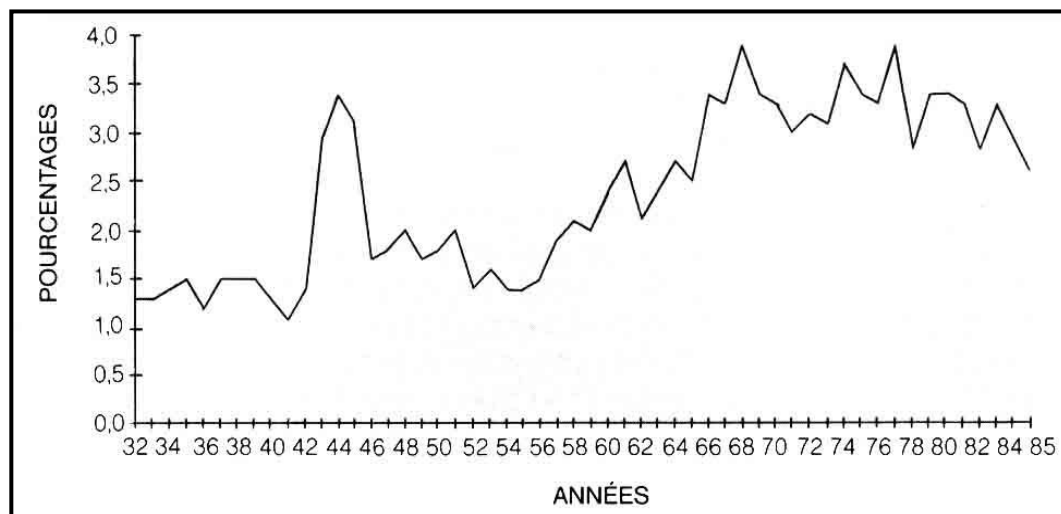
La trajectoire de la délinquance sur une longue période

La figure A.1. représente la trajectoire de la délinquance à Montréal au cours des 50 dernières années. Que faut-il retenir de l'analyse de cette courbe ? D'abord, très certainement, que l'évolution de la délinquance de 1932 à 1985 s'est effectuée à deux niveaux bien distincts.

Au premier niveau, qui s'étale sur une durée d'environ 30 ans et où le taux demeure relativement faible, la courbe est plutôt régulière sauf en trois points constituant trois hausses significatives : la première se situe dans les années 1934-1936, la suivante dans les années 1943-1945 et la dernière, la plus importante, dans les années 1958-1961. Il y a donc un intervalle constant d'à peu près 10 ans entre ces hausses qui correspondent chacune à une période de très forte tension soit économique soit politique soit sociale : dans le premier cas, la dépression économique, dans le deuxième cas, la Seconde Guerre mondiale et dans le troisième cas, le marasme politique (la fin du régime Duplessis). Ces périodes sont entrecoupées de baisses sensibles, comme si la délinquance avait évolué au rythme d'une sorte de pulsation ; c'est ainsi qu'au cours des années 1951-1956 la délinquance atteint un niveau nettement plus bas qu'au cours des 30 années précédentes. Les courbes d'évolution de la délinquance relevées par la Commission KATZENBACK (1967) pour ces mêmes années, aux États-Unis et en Europe, ressemblent en tout point à celle de Montréal : la délin-

[335]

Figure A. 1.
TAUX DE DÉLINQUANCE PRÉLEVÉ
CHEZ LES MINEURS DE 7 À 17 ANS HABITANT À MONTRÉAL
ENTRE 1932 ET 1985



SOURCE : Services de police de la ville de Montréal et de la Communauté urbaine de Montréal.

quance diminue avant la Seconde Guerre mondiale, elle marque un sommet pendant cette période pour baisser légèrement par la suite avant de se singulariser par une accélération de son accroissement.

Le deuxième niveau, qui englobe les 20 années suivantes, se caractérise par un changement radical. Les taux sont nettement plus élevés, presque le triple de ce qu'ils étaient au premier niveau ; les hausses sont beaucoup plus spectaculaires, le rythme d'apparition des pointes se précipite (à tous les 5 ou 6 ans environ) et les oscillations deviennent beaucoup moins régulières, comme si les fléchissements entre les périodes de suractivité n'existaient à peu près plus. L'impression qui se dégage pour ces 20 années est celle d'une effervescence délictueuse chez les mineurs de 14 à 18 ans.

Cette hausse soudaine, survenue au cours des années 1960, demande cependant à être interprétée puisqu'elle résulte, dans une large mesure, de changements dans les méthodes de compilations utilisées par les

services policiers pour recueillir et dénombrer des données statistiques, et aussi d'une modification importante dans la politique administrative des corps policiers : en effet, jusqu'en 1964 une seule catégorie de délits est enregistrée, soit les actes illicites conduisant les jeunes à la cour du Bien-être social, alors que par la suite les enfants ramenés à leurs parents figurent eux aussi dans les statistiques ; ce groupe totalise, certaines années, de 35 à 40% de toutes les inscriptions (LEBLANC, 1978d). Comme autre source d'accroissement, mentionnons l'efficacité accrue de certains services policiers, tel celui de Montréal où l'augmentation des arrestations s'est révélée nettement plus forte que l'augmentation des délits rapportés (LEBLANC, 1977b).

[336]

En neutralisant cette croissance due aux variations de l'application de la loi, nous obtenons un taux d'accroissement du volume de la délinquance totale qui, tout en étant réel, semble plus normal. En effet, tout au long de la décennie 1960-1970, l'augmentation de la délinquance officielle à Montréal n'est pas alarmante même si elle est substantielle (de l'ordre de 40% pour toute cette période) ; de plus, cette augmentation est conforme au profil évolutif de la plupart des autres sociétés industrielles de l'Occident selon les comparaisons établies par LEBLANC (1968).

Cet accroissement réel semble tributaire de deux grands facteurs. Le premier est l'expansion démographique résultant de l'augmentation considérable des naissances après la Seconde Guerre mondiale (le baby-boom d'après-guerre). Entre autres choses, cette vague amène un surplus de « clientèle » dans les services policiers à partir du début des années 1960 jusque vers 1969 ; autour de 1970, elle semble se résorber puis se stabiliser après 1972. Le deuxième facteur est l'augmentation sensible, vers 1965, des nouvelles formes de déviance telles que l'usage de drogue, l'apparition des groupes hippies ou pseudo-hippies, la formation de gangs structurés (les gangs de motards par exemple), le développement de formes violentes de contestation étudiante, l'augmentation des décrocheurs dans les écoles, etc. À Montréal, ces nouvelles formes de déviance frappent surtout les classes aisées (c'est là que l'augmentation est la plus forte) et les classes ouvrières (par opposition aux milieux défavorisés), contribuant ainsi à la croissance totale de la délinquance (LEBLANC, 1968). Les données statistiques sur la délinquance dans d'autres pays sont similaires, et les facteurs

explicatifs proposés sont semblables dans les pays européens (Conseil de l'Europe, 1979) et aux États-Unis (KATZENBACK, 1967).

À partir de 1970, le tableau de la délinquance paraît se modifier substantiellement au Québec. En premier lieu, la courbe générale d'expansion de la délinquance fléchit au début des années 1970, avec même une réduction sensible des taux de délinquance dans la région de Montréal. Cette tendance se consolide par la suite, d'autant plus que le boom démographique est à ce moment-là dépassé, que la natalité est à la baisse (des écoles sont même fermées) et que les populations dans les diverses régions du Québec apparaissent passablement stabilisées (voir LEBLANC, 1985g). En second lieu, les nouvelles formes de déviance, qui constituaient l'autre source d'augmentation de la délinquance, sont elles aussi en régression : l'usage de drogue diminue, les groupes de hippies se sont dissous, les gangs organisés se raréfient, la contestation violente est presque éteinte (LEBLANC, 1977b). La déviance semble revenir à des formes traditionnelles : ainsi, alors que la consommation de drogue diminue, c'est la consommation d'alcool qui semble augmenter chez les jeunes. Il est d'ailleurs à noter que c'est la délinquance la plus traditionnelle qui soit, c'est-à-dire celle des classes défavorisées, qui, à travers toutes ces variations, est demeurée d'une stabilité remarquable (selon LEBLANC, 1968, elle constitue de 60 à 65% de la délinquance totale au cours des années 1960).

[337]

Toute cette phase paraît se caractériser par une sorte de rémission au cours de laquelle les phénomènes plus spectaculaires et sans doute plus artificiels de déviance s'atténuent pour laisser place à ce que nous appelons la **délinquance spécifique** ; elle a pour dominante les formes utilitaires de comportement antisocial (délinquance axée sur les besoins) — entre autres le vol, le recel, l'effraction et les méfaits publics — et se distingue par le retour à des structures de groupes moins organisées, moins ouvertement agressives et moins visibles socialement ; à Montréal par exemple, on revient aux petits gangs de quartier peu structurés et ayant une déviance plus impulsive. Un plafonnement est particulièrement évident dans cette ville où les policiers, entre 1974 et 1985, ont procédé bon an mal an à l'arrestation d'environ 10 000 mineurs pour des transgressions d'ordre criminel, comme le confirment les données citées par LeBlanc (1982). En Europe, on note aussi dans la plupart des pays une stabilisation, sinon

une diminution des arrestations (Conseil de l'Europe, 1979). Jensen et Rojek (1980) signalent le même phénomène pour l'ensemble des États-Unis.

Bref, à partir d'une vue d'ensemble sur l'évolution de la délinquance à Montréal depuis 1932 et indépendamment de certains facteurs artificiels de changement, nous constatons une récurrence régulière de l'intensification du phénomène, avec un sommet qui réapparaît à tous les 10 ou 12 ans. La délinquance à travers le temps aurait une sorte de pulsation dynamique assez constante, comme une alternance entre la dilatation et la contraction, avec des cycles dans lesquels varieraient d'abord le volume puis la nature des actes commis. Les trois derniers sommets de la courbe nous sont d'ailleurs plus familiers : le premier se situe à la fin des années 1950 avec l'apparition du mouvement beatnik, la prolifération des gangs violents (vestes de cuir, hooligans) et des guerres entre gangs, la délinquance de groupe, le vandalisme ; le deuxième émerge à la fin des années 1960 avec comme principales manifestations le mouvement hippy, la drogue, la contestation sociale, la délinquance dans les classes aisées ; finalement, le dernier sommet est atteint en 1980, avec comme principales manifestations les délits contre la propriété, plus particulièrement le vol avec effraction, ce qui coïncide avec le début d'une crise économique particulièrement grave.

LA DÉLINQUANCE D'AUJOURD'HUI

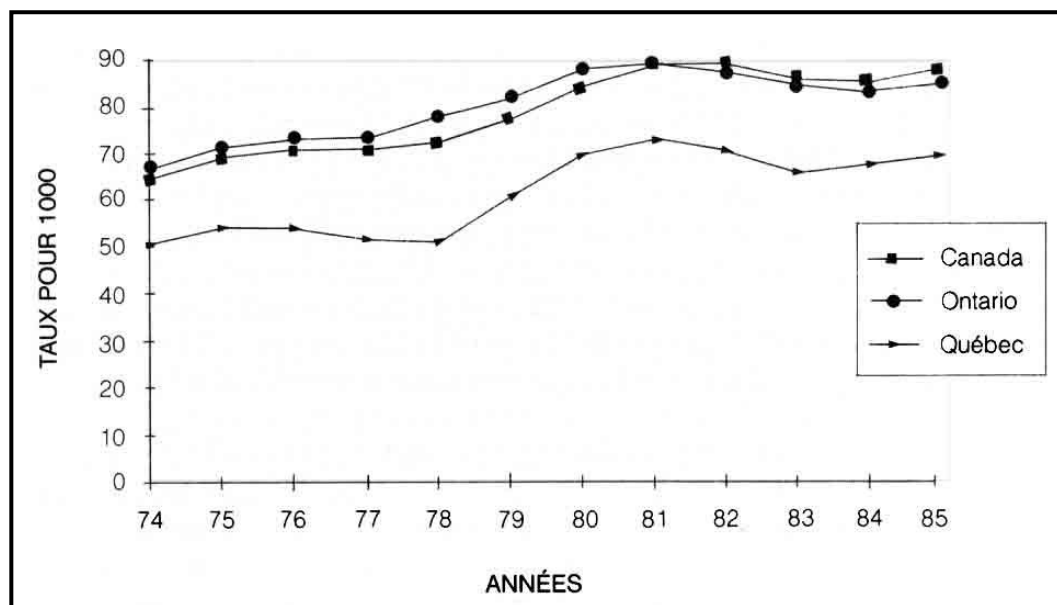
[Retour à la table des matières](#)

Au Canada, après une demi-décennie de relative accalmie, la criminalité (les infractions au Code criminel) rapportée à la police augmente substantiellement de 1978 à 1982, comme le montre la figure A.2. Ce nouvel accroissement, amorcé dès 1977 en Ontario et sensiblement plus tard au Québec, soit en 1979-1980, culmine au début des années 1980. Aux États-Unis, il est apparu encore plus tôt, au début des années 1970 (THORNTON *étal.*, 1982), avec comme dominante la violence contre les personnes. Le Québec et particulièrement Montréal

[338]

Figure A.2.

**COMPARAISON DE LA CRIMINALITÉ
AU CANADA, EN ONTARIO ET AU QUÉBEC —
INFRACTIONS AU CODE CRIMINEL,
TAUX POUR 1000 HABITANTS**



SOURCE : Statistique Canada, Statistiques de la criminalité au Canada, 1978-1985.

n'ont pas échappé à cette dernière tendance, visible dès 1975 (BELLOT et ÉLIE, 1983) ; ici toutefois, le gonflement de la criminalité depuis 1979 dépend principalement d'une augmentation substantielle des crimes contre la propriété, et plus particulièrement des introductions avec effraction, selon le rapport de la Direction générale de la Sécurité publique (1981).

Que cette augmentation soit le fruit d'un accroissement des signalements dû à tous les programmes de prévention du crime mis en place par les services policiers, ou le résultat de l'élaboration de statistiques de meilleure qualité, ou encore la conséquence de politiques administratives différentes concernant l'application de la loi, il n'en demeure pas moins que l'émergence d'un nouveau sommet inquiète la population et les spécialistes, avec raison d'ailleurs puisqu'il est certain

qu'une bonne partie de cette augmentation provient de l'activité criminelle réelle des mineurs.

De fait, le nombre des mineurs à qui la police attribue des infractions au Code criminel croît considérablement au Québec autour de 1979, passant de 31 774 à 40 628 en 1980, puis à 41 675 en 1981, et diminuant à 38 000 en 1982 et 1983 ; ensuite la régression devient substantielle en 1984, atteignant 27 592 pour remonter à 29 291 en 1985. Ces derniers chiffres rejoignent le niveau du milieu des années 1970 (voir le tableau A.1.). Comme nous le mentionnions plus [339] haut, la hausse spectaculaire semble attribuable aux introductions avec effraction qui ont doublé d'une part entre 1975 et 1978, et d'autre part entre 1980 et 1981 ; il y a eu au Québec 12 000 infractions criminelles supplémentaires entre 1978 et 1980, dont 7 000 introductions avec effraction. Cet accroissement dramatique de l'activité délictueuse chez les mineurs (il est à noter que la ville de Montréal n'a pas suivi ce mouvement) paraît assez insolite. Plusieurs, notamment les policiers, l'ont attribué à l'entrée en vigueur de la Loi sur la protection de la jeunesse (voir à ce sujet l'analyse de la presse écrite faite par DUCASSE en 1982). Une telle opinion mérite que nous nous y arrêtions en examinant quelques facteurs qui pourraient être à l'origine de cette augmentation.

Premièrement, le facteur démographique ne peut entrer en ligne de compte car la population d'âge mineur diminue depuis quelques années et continuera d'ailleurs de décroître selon les prévisions des experts (D.G.S.P., 1981). Deuxièmement, la situation économique pourrait être un facteur à considérer, mais rappelons qu'en 1979 et 1980 la conjoncture n'était pas aussi difficile qu'entre 1981 et 1985. Troisièmement, il est certain que la mise en place de programmes de prévention du crime, les campagnes de sensibilisation des citoyens, les exigences accrues des compagnies d'assurances, etc., ont favorisé le dépistage d'un plus grand nombre d'actes délictueux. Quatrièmement, il est probable aussi que le fait que la délinquance se soit transformée, à la fin de la dernière décennie, en une activité de plus en plus dirigée contre la propriété favorise en soi une incidence plus forte de perpétration. En effet, l'introduction avec effraction est très certainement une conduite illicite plus facilement réitérable que le vol qualifié ou l'assaut (voir FRÉCHETTE et LEBLANC, 1979), et dont le risque est moindre et la solution plus facile. En outre, ce type de

comportement est favorisé par certains facteurs extrinsèques, comme le prix de l'or à un certain moment, l'augmentation des prix à la consommation, la rareté de certains biens, la demande accrue sur le marché et ainsi de suite. Finalement, les facteurs administratifs amènent des changements dans l'élaboration des statistiques. Ainsi, on a ajouté en 1974 une nouvelle catégorie statistique, soit les cas réglés hors cour par la police (tableau A. 1.), qui s'est gonflée substantiellement d'une année à l'autre avant même l'entrée en vigueur de la Loi sur la protection de la jeunesse. De plus, l'introduction de cette loi, avec la référence automatique à la Direction de la protection de la jeunesse, a occasionné une confusion chez certains corps policiers qui ont inscrit simultanément dans la catégorie « accusés » et dans la catégorie « hors cour » les jeunes qu'ils conduisaient à la Direction de la protection de la jeunesse (une vérification de la manière de compiler les statistiques dans certains corps policiers nous a permis de vérifier ce biais — voir LEBLANC, 1982).

Ainsi donc, le fait marquant du début des années 1980 est le retour en force de la délinquance d'appropriation. Contrairement à la situation durant les années 1970, ce n'est plus la violence qui caractérise la délinquance des [340] mineurs, mais de plus en plus les infractions relatives à la propriété et plus spécifiquement l'introduction avec effraction. La délinquance acquisitive prend le pas sur la violence contre les personnes, et cette transformation de la nature des activités délinquantes se traduit par un accroissement important de l'ensemble de la délinquance. Le gonflement de la délinquance des mineurs résulte donc beaucoup plus de cette modification que de la multiplication des jeunes délinquants. C'est ainsi que, au moment où les policiers notent un accroissement des infractions, le nombre des mineurs rapportés à la Direction de la protection de la jeunesse diminue (voir les données citées dans le rapport de la Commission CHARBONNEAU, 1982).

Tableau A.1.
LES INFRACTIONS AU CODE CRIMINEL
COMMISES PAR DES MINEURS AU QUÉBEC, 1974-1985

ANNÉES	ACCUSÉS	HORS COUR	TOTAL	INTRODUCTIONS AVEC EFFRACTION
1974	18 258	5 184	23 444	5 746
1975	21 960	4 306	26 266	7 603
1976	26 026	5 599	31 625	7 708
1977	19 791	5 295	25 086	7 365
1978	22 281	6 523	28 804	7 364
1979 ¹	(885)	(30 889)	31 774	—
1980	31 884	8 744	40 628	14 017
1981	33 394	8 281	41 675	14 031
1982	30 130	7 897	38 027	12 703
1983	30 071	8 227	38 297	13 498
1984	—	—	27 592	7 961
1985	22 474	6 817	29 291	7 356

1. Les données de 1979 sont entre parenthèses parce qu'au moment de l'entrée en vigueur de la Loi sur la protection de la jeunesse, il y a eu confusion chez les policiers, dans la compilation des données, entre les jeunes accusés et les jeunes dont les cas ont été réglés par la Direction de la protection de la jeunesse.

SOURCE : Données compilées par la Direction générale de la Sécurité publique du ministère de la Justice du Québec.

Il est bien évident que ce n'est pas la Loi sur la protection de la jeunesse comme telle qui doit être évoquée comme cause principale de l'amplification de la délinquance chez les mineurs au Québec. D'ailleurs, une fois épurée des apports qui la gonflent artificiellement, l'augmentation réelle apparaît plutôt réduite. La population et les spécialistes n'ont donc pas lieu de s'inquiéter indûment devant l'état actuel de la délinquance des mineurs.

[341]

LA NATURE DE LA DÉLINQUANCE

[Retour à la table des matières](#)

Il est intéressant d'approfondir la question des variations de nature de la délinquance. L'analyse, sur une longue période, des courbes rattachées aux types spécifiques de délits à Montréal montre qu'elles sont toutes marquées par des oscillations plus ou moins importantes et variables d'une année à l'autre, mais que leur trajectoire respecte les tendances décrites ci-dessus pour l'ensemble de la délinquance (analyses de CHEVRIER et al., 1974). De plus, le contenu de la délinquance change peu à travers le temps (voir LEBLANC, 1968 et 1977b) : il comporte environ 60% d'infractions relatives aux biens, 14% d'infractions diverses selon le Code criminel et, enfin, 14%, 7% et 2% de violations des règlements provinciaux, fédéraux et municipaux respectivement ; le crime contre la personne représente quant à lui environ 2% de l'ensemble des délits.

Toutefois, les observateurs d'ici et d'ailleurs sont d'accord pour affirmer que, au cours des années 1970, certaines formes d'activité criminelle ont varié sensiblement chez les mineurs. Par exemple, le Conseil de l'Europe (1979) signale une prolifération de la violence à cette époque, ce qui semble avoir aussi été le cas aux États-Unis (JENSEN et ROJEK, 1980) et au Québec (LEBLANC, 1977b).

Le tableau A.2. illustre cette observation, et l'on peut y remarquer un sommet en 1977-1978. Au cours de la même période, le taux des crimes contre la propriété reste assez stable, sauf en 1979 où se manifeste une baisse relative. Comme le fait ressortir clairement le tableau A.3., c'est l'introduction avec effraction qui présente l'augmentation la plus explosive à partir de 1979, alors que les crimes contre la personne (les voies de fait et les vols qualifiés) présentent un accroissement relativement régulier, mais somme toute léger ; le vol de véhicules à moteur est pour sa part stable, soit d'environ 3 000 délits annuellement. Ce sont donc les trois autres types d'infractions contre les biens qui expliquent l'augmentation générale de la délinquance : ainsi, entre 1974 et 1982, les vols avec effraction et les vols de plus de

200 \$ doublent, tandis que les vols de moins de 200 \$ augmentent de moitié. C'est toutefois à partir de 1980 que la multiplication des crimes contre la propriété se décuple. La récession économique et la situation de plus en plus difficile que vivent alors une foule de jeunes ne sont sûrement pas étrangères à ce décuplement de la criminalité, bien que l'influence de la conjoncture ne puisse être que très générale, prédisposante plutôt que déclenchante ou déterminante.

À partir de 1983, l'ampleur et la gravité de la délinquance des mineurs diminuent. D'une part, le tableau A.2. montre que les crimes violents et les infractions contre la propriété perdent du terrain au profit des autres infractions au Code criminel, c'est-à-dire des délits dont le caractère est bénin et qui ne sont pas dirigés vers des victimes personnelles. D'autre part, le tableau A.3. montre que tous les types d'infractions contre la propriété régressent et plus particulièrement

[342]

Tableau A.2.
LA NATURE DE LA DÉLINQUANCE AU QUÉBEC, 1974-1985

ANNÉES	CRIMES AVEC VIOLENCE ¹	CRIMES CONTRE LA PROPRIÉTÉ	AUTRES INFRACTIONS AU CODE CRIMINEL
1974	6,5%	73,5%	20,0%
1975	7,0	76,6	17,4
1976	6,8	75,1	18,1
1977	8,1	75,7	16,2
1978	7,6	75,2	17,2
1979	6,7	72,2	21,1
1980	5,9	76,0	18,1
1981	7,0	75,6	17,4
1982	6,0	76,5	17,5
1983	5,3	75,2	19,5
1984	6,4	72,6	21,0
1985	7,2	70,8	22,0

1. Communément appelés les crimes contre la personne.

SOURCE : Données statistiques tirées des rapports de la Direction générale de la Sécurité publique, 1981 à 1985.

Tableau A.3.
L'ÉVOLUTION DES TYPES DE DÉLITS LES PLUS COURANTS
AU QUÉBEC, 1974-1985

ANNÉES	CRIMES VIOLENTS			CRIMES CONTRE LA PROPRIÉTÉ		
	Voies de FAIT	Vols qualifiés	Introductions avec effraction	Vols de véhicules à moteur	Vols de plus de 200 \$	Vols de moins de 200 \$
1974	654	620	6 378	2 345	1 178	6 753
1975	688	947	8 253	2 986	1 072	6 846
1976	734	820	8 335	3 003	1 023	6 630
1977	887	938	8 078	2912	922	6 430
1978	903	735	8 272	2 354	1 059	6 112
1979	1 022	865	10 066	2 827	1 396	8 102
1980	1 045	1 102	15 341	3 122	2 068	9 392
1981	1 137	1 073	15 302	3 105	2 439	9 903
1982	1 066	1 026	13814	2 168	2 396	9 797
1983	860	573	12 376	1 679	1 242	7 836
1984	862	405	7 219	1 326	1 372	6 355
1985	1 051	476	7 356	1 500	1 523	6 347

SOURCE : Données statistiques tirées des rapports de la Direction générale de la Sécurité publique, 1981 à 1985.

[343]

rement les introductions avec effraction qui passent de 12 376 à 7 209 puis à 7 356 entre 1983 et 1985. Cette évolution est-elle le fruit de l'entrée en vigueur de la Loi sur les jeunes contrevenants en avril 1984, ou s'agit-il d'une baisse réelle de la délinquance ? Les données des années à venir nous permettront de répondre à la question.

Quoi qu'il en soit, nous sommes déjà en mesure de prétendre que les manifestations de la délinquance adoptent la couleur du temps, qu'elles sont modelées en partie par les changements socio-économico-culturels : une période d'abondance s'accompagne d'un gonflement de

la violence ; une crise économique voit la délinquance acquisitive prendre le dessus ; une guerre entraîne des réglementations spéciales (couvre-feu, rationnement, etc.) qui sont transgressées (marché noir par exemple) à une grande échelle, et ainsi de suite.

L'ÉPIDÉMIOLOGIE DE LA DÉLINQUANCE

[Retour à la table des matières](#)

Ce titre englobe les données qui ouvrent une fenêtre épidémiologique sur le phénomène de la délinquance, c'est-à-dire qui permettent de décrire sa distribution dans l'espace, dans le temps, suivant l'âge et le sexe, à travers la stratification et en fonction de sa chronicité.

Selon les régions du Québec

En criminologie, il est reconnu depuis longtemps que la délinquance varie suivant les régions socio-administratives d'un État, en fonction principalement du degré d'urbanisation et d'industrialisation et conformément aux traits socioculturels spécifiques du territoire en question. Au Québec, selon les données rapportées par LEBLANC (1977b) et par la Direction générale de la Sécurité publique (1981-1983), il ressort comme ailleurs que la délinquance est avant tout un phénomène urbain. Les auteurs d'études successives (BEAUSOLEIL, 1968 ; DEMERS, 1969 ; PARIZEAU et DELISLE, 1974 ; LEBLANC, 1977b et 1985g) s'accordent sur le fait que, même si les adolescents délinquants provenant des diverses régions du Québec ont de nombreuses caractéristiques en commun, c'est dans les grandes villes que la délinquance prise globalement est la plus volumineuse comme c'est là que se concentre la délinquance la plus grave ; c'est donc dire que les caractéristiques du milieu influencent non seulement le volume de la délinquance mais aussi sa qualité. Il faut ajouter qu'en même temps c'est chez les adolescents des grands milieux urbains que l'incidence des facteurs sociaux négatifs, tels la désorganisation de la

famille, le dysfonctionnement scolaire, l'infériorité socio-économique, etc., se fait le plus sentir.

[344]

Par ailleurs, certaines régions éloignées des grands centres atteignent un taux de délinquance proportionnellement plus élevé que d'autres régions, alors qu'il ne semble pas y avoir entre elles de différences majeures dans les caractéristiques sociales et culturelles. C'est le cas des régions du Nord-Ouest et de la Côte-Nord qui s'opposent aux régions de l'Outaouais, du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie. Il est possible que ces variations tiennent à des politiques différentes de contrôle social, puisque la proportion des arrestations par exemple peut facilement être haussée dans les régions moins urbanisées par suite d'une visibilité sociale plus forte.

Selon le sexe

En criminologie, la délinquance est décrite comme une « activité d'homme ». Le Québec n'échappe pas à la règle, comme le démontrent les analyses statistiques de BIRON et al. (1980). Bon an mal an, dans les statistiques policières, le rapport atteint facilement 1 à 10 : c'est ainsi qu'en 1982 il y avait 2 246 filles inculpées par la police contre 27 884 garçons relativement à des infractions au Code criminel, le rapport se chiffrant donc à 1 fille pour 12 garçons.

Par contre, il est établi que la délinquance des filles augmente plus rapidement que celle des garçons, au Québec et ailleurs (LEBLANC, 1977b ; BIRON et al., 1980 ; BIRON et GAUVREAU, 1984). C'est sans doute pourquoi, au Canada, le rapport garçon - fille concernant les jeunes déclarés délinquants était de 10 à 1 en 1960 et qu'il est devenu de 5 à 1 en 1977. Cette évolution plus rapide de la délinquance chez les filles, observable au tableau A.4., peut être attribuable à une augmentation réelle du nombre des délits féminins, mais une autre cause possible semble être la modification des rôles sociaux masculins et féminins et les changements dans les pratiques des organismes chargés du contrôle social, organismes qui contribuent à ce phénomène en reconnaissant plus facilement et plus ouvertement qu'auparavant les délits des filles.

Au Québec, la délinquance des filles a tendance à croître un peu plus que la délinquance des garçons, mais seulement depuis 1980 (tableau A.4.). Il appert d'ailleurs (LEBLANC, 1977 ; BIRON et al., 1980 ; D.G.S.P., 1981-1983) que les types de délits commis différencient encore significativement les filles et les garçons, celles-ci se concentrant dans les infractions découlant de leur statut de mineures (immoralité, fugue, incorrigibilité, etc.).

Selon l'âge

Les statistiques policières canadiennes sont fort imprécises concernant l'âge des délinquants et des criminels inculpés puisqu'elles ne font la distinction qu'entre les mineurs et les adultes. Au Québec, depuis 1974, en moyenne 35% [345] des personnes inculpées sont mineures ⁵² ⁵³. Aux États-Unis, cette proportion dépasse 40% pour les mêmes années et elle atteint même 45% certaines années, ce qui a poussé certains auteurs, dont GLASER (1978), à y voir une question théorique et pratique de première importance pour la criminologie. Ce poids de la délinquance dans la criminalité n'est d'ailleurs pas un phénomène particulier à l'Amérique du Nord, ni récent non plus selon les comparaisons faites par LEBLANC (1968).

⁵² Selon les données de la D.G.S.P. :

1974	34%	1980	38%
1975	35%	1981	37%
1976	34%	1982	34%
1977	34%	1983	37,24%
1978	32%	1984	27,41%
1979	36%	1985	26,77%

⁵³

1974	34%	1980	38%
1975	35%	1981	37%
1976	34%	1982	34%
1977	34%	1983	37,24%
1978	32%	1984	27,41%
1979	36%	1985	26,77%

Tableau A.4.
LES INFRACTIONS CRIMINELLES DES FILLES ET DES GARÇONS
AU QUÉBEC, 1974-1985

Années	Toutes les infractions au code criminel		Voies de fait		Introductions avec effraction	
	Garçons	Filles	Garçons	Filles	Garçons	Filles
1974	16 984	1 274	365	48	5615	131
1975	20 168	1 342	378	39	7 474	219
1976	19 437	1 500	337	26	7517	192
1977	18 391	1 400	425	41	7 201	185
1978	17 118	1 185	431	40	7 189	176
1979 ¹	—	—	—	—	—	—
1980	29 922	2015	540	47	13 608	464
1981	31 177	2217	603	68	13 558	473
1982	27 884	2 246	629	60	12 254	449
1983	27 694	2 377	770	90	11 828	548
1984	19 145	2 305	771	91	6 923	286
1985	20 285	2 189	931	120	7 079	277

1. Les données de 1979 manquent, en raison de la confusion des données statistiques au cours de la première année d'entrée en vigueur de la Loi sur la protection de la jeunesse.

SOURCE : Données statistiques tirées des rapports de la Direction générale de la Sécurité publique, 1981 à 1985.

L'importance de l'activité délictueuse à l'adolescence est bien illustrée par JENSEN et ROJEK (1980) lorsqu'ils démontrent que, sur les 32 types de délits rapportés par le F.B.I. aux États-Unis, les arrestations atteignent un sommet, avant 18 ans, pour 13 types de délits. Si nous en excluons les infractions relatives au couvre-feu et aux lois sur l'alcool de même que les fugues, c'est à 15 ans que les méfaits et le vandalisme sont les plus élevés, c'est à 16 ans que le vol simple, le vol avec effraction et le vol de véhicules à moteur dominant, c'est [346] à 17 ans que le vol qualifié, le recel et le détournement de fonds atteignent leur maximum et c'est au début de l'âge adulte que les crimes contre la personne prennent de l'importance.

Au Québec, LEBLANC (1977b) montre que, quel que soit le type d'infraction commise, l'âge où se concentrent le plus d'adolescents déclarés délinquants par le Tribunal est de 17 ans, et ce, pendant une bonne partie des années 1970. Les statistiques de 1980 et 1981 confirment que c'est à 17 ans que les jeunes perpètrent le plus de délits. L'écart entre 16 et 17 ans est cependant mince ; c'est ainsi qu'en 1981, 7 335 délits étaient commis par des jeunes de 16 ans et 8 233 par des jeunes de 17 ans.

Selon le statut socio-économique

Le stéréotype populaire selon lequel les adolescents les plus pauvres, issus des milieux défavorisés, soient ceux qui commettent le plus d'infractions a été réfuté dans certaines études criminologiques où il a été démontré qu'il n'existe à peu près pas de relation entre le statut socio-économique et la délinquance (GORDON, 1976). Cette conclusion a toutefois fait l'objet de controverses virulentes. Après une analyse serrée de l'ensemble des travaux dans ce domaine, TITTLE et al. (1978) concluent pour leur part que les mineurs de statut social inférieur manifestent une légère tendance⁵⁴ à être arrêtés plus souvent par la police et à avoir plus fréquemment un dossier au Tribunal que les adolescents dont le statut est plus élevé ; les auteurs ajoutent cependant que de décennie en décennie, depuis la période précédant les années 1950 jusqu'aux années 1970, la relation entre le statut social et la délinquance est devenue de plus en plus faible.

Les conclusions des études empiriques québécoises sur cette question vont dans le même sens. Ainsi, on note une corrélation nulle entre la délinquance officielle des mineurs et le statut socio-économique (Conseil des œuvres de Montréal, 1966 ; LEBLANC, 1969 ; GARIÉPY et LEBLANC, 1976 ; LEBLANC, 1985g). Par ailleurs, une analyse de l'évolution de la délinquance en fonction du statut socio-économique a amené LEBLANC (1968) à conclure qu'à Montréal la délinquance en milieu défavorisé est relativement stable tout en étant importante, tandis que l'augmentation générale de la délinquance provient principalement des jeunes de milieux ouvriers et aussi des

⁵⁴ Selon l'expression originale « *a slightly disproportionate tendency* ».

adolescents de milieux aisés. Compte tenu des études américaines récentes (HINDELANG et al., 1981), nous pouvons penser que le nivellement s'est accentué depuis 15 ans au Québec et que les mineurs inculpés et condamnés sont de moins en moins des jeunes issus en très forte majorité des milieux défavorisés.

[347]

Selon la délinquance chronique

Les criminologues avertis savent que malgré une dispersion de la délinquance qui semble considérable à première vue, une part très importante des actes délictueux commis est imputable à un groupe restreint de transgresseurs. En d'autres termes, c'est toujours un nombre limité de sujets qui commet un nombre disproportionnellement élevé de délits. Ce fait est connu depuis longtemps, mais il a été revalidé de façon éclatante dans les recherches longitudinales récentes (WOLFGANG et al., 1972 ; WEST, 1982 ; HAAPANEN et JESNESS, 1982 ; FRÉCHETTE, 1980).

Au Québec, plusieurs études menées au cours des 15 dernières années démontrent l'importance de la délinquance chronique dans l'ensemble du phénomène. C'est ainsi que LEBLANC (1968) a calculé que 60% des délits enregistrés par la police de Montréal sont en fait des récidives. De son côté, BEAUSOLEIL (1968) a établi que 56% des garçons qui comparaissent devant les tribunaux pour mineurs sont des récidivistes ; dans la même veine, LEBLANC a dénombré 62% de récidivistes parmi les mineurs sous la responsabilité du service de probation (1972) et 75 à 80% de récidivistes parmi les clients des principaux internats (1985e).

Cette constatation qui paraît simple, voire banale, revêt en réalité une extrême importance. En effet, il devient irréfutable que c'est un groupe restreint de sujets qui porte à lui seul une part numériquement excessive des délits produits, et ce, dès la première moitié de l'adolescence (FRÉCHETTE, 1980). De par le volume des actes accumulés ou, dans le jargon criminologique, de par l'intensité de l'engagement dans le passage à l'acte, ce groupe se démarque des autres adolescents par sa lourde compromission dans l'activité illicite et par

son attitude nettement antisociale ; cette spécificité semble se manifester de plus à un âge relativement précoce, avant même que la stigmatisation sociale formelle et la judiciarisation aient pu exercer une influence négative. Ainsi se dévoile, chez un groupe restreint de jeunes, un mode nettement plus inquiétant d'expression délictueuse qui les singularise par rapport à leurs pairs, et dont l'apparition contredit la thèse selon laquelle la distribution de la délinquance est régie strictement par le hasard ou encore celle qui attribue l'aggravation de la délinquance à la judiciarisation, ou enfin celle qui la considère comme le produit de la réaction sociale...

[348]

[349]

Délinquances et délinquants

APPENDICE B

LES CATÉGORIES DE DÉLITS

[Retour à la table des matières](#)

1. *MENUS LARCINS*

Catégorie de délits comportant des actes de gravité mineure du genre « délits d'enfance », commis surtout durant la période de latence mais pouvant aussi apparaître à l'adolescence et ayant un caractère impulsif ou hédoniste marqué ; ce sont les vols de friandises, de cigarettes, de jouets, de menue monnaie, d'articles scolaires, d'articles de sport, les petits vols à l'étalage (restaurant du coin)...

2. *VOL À L'ÉTALAGE*

Catégorie de délits plus grave que la précédente parce que le délit est commis soit à un âge plus avancé (avec la connaissance du caractère illégal de l'acte), soit avec un coefficient de risque plus grand (dans les grands magasins par exemple), soit avec un modus operandi pensé et organisé, et ainsi de suite.

3. *VOL SIMPLE*

Catégorie de délits couvrant un ensemble d'activités de vols excluant les deux premières et celles où il y a bris ou effraction, ou encore celles perpétrées contre la personne ; une grande diversité de délits sont en cause ici, à partir du vol d'objets divers, incluant

le vol de bicyclettes, en passant par le vol de sommes d'argent, jusqu'au recel de marchandises volées.

4. *VOL AVEC EFFRACTION*

Catégorie de délits regroupant tout genre de tentative d'entrée illégale avec effraction et bris, dans l'intention de voler, que le vol soit exécuté ou non ; sont compris ici le vol d'objets à l'intérieur d'un véhicule à moteur ainsi que la possession d'outils de cambrioleur.

5. *VOL D'UNE PERSONNE*

Activité criminelle consistant essentiellement à déposséder la victime d'un objet qu'elle a sur elle, tout en portant atteinte à son intégrité physique ; les principaux délits regroupés ici sont le vol avec violence, le vol qualifié, le vol de messenger, le vol de sac à main ou de mallette, le vol à la tire, etc. La perpétration de ces délits implique le recours à la force sous toutes ses formes et est dirigée uniquement contre un ou quelques individus particuliers (autrement cf. catégorie 7).

[350]

6. **VOL DE VÉHICULES À MOTEUR**

Catégorie homogène de délits concernant le vol de tout moyen de transport qui fonctionne à moteur, à partir du cyclomoteur jusqu'à l'avion, en passant par le fardier, le train, le bateau, etc.

7. **VOL GRAVE**

Catégorie restrictive de délits groupant les activités de vol dont le caractère criminel est plus accentué ; les principaux sont le hold-up contre les commerces et les institutions bancaires, le vol d'arme, le vol de courrier, etc.

8. VANDALISME

Catégorie de délits englobant des actes perpétrés avec l'intention de détruire ou de détériorer un bien privé ou public, tels les méfaits, les dommages à la propriété, les incendies, les bris de matériel, etc.

9. ATTAQUE CONTRE LA PERSONNE

Activité criminelle spécifique qui se définit par une atteinte à l'intégrité physique d'autrui, en l'absence de tout élément de vol ; les principales manifestations sont l'assaut, les voies de fait, les sévices corporels, les coups et blessures, les meurtres et les tentatives de meurtre. En donnant de l'extension à cette catégorie, on peut ajouter les menaces, les tentatives de suicide ainsi que la possession d'armes (avec intention de menacer ou de porter atteinte à autrui).

10. DÉSORDRES PUBLICS

Catégorie hétérogène d'activités plus déviantes que proprement délinquantes, couvrant des actes tels que le trouble de la paix, la présence illicite, le vagabondage, la fugue (dans le cas d'une accusation formelle), les infractions au Code de la route, la possession d'objets défendus, les fausses alarmes, etc.

11. DROGUE

Catégorie de délits englobant les deux dérogations suivantes : possession et trafic.

12. DÉLITS SEXUELS

Catégorie spécifique de délits comprenant, entre autres, l'indécence, l'attentat à la pudeur, la sollicitation, le viol et la tentative de viol, etc.

[351]

Délinquances et délinquants
BIBLIOGRAPHIE

[Retour à la table des matières](#)

- AICHORN, A. (1935), *Wayward Youth*, New York, Viking Press.
- ALEXANDER, F., HEALY, A. (1935), *Roots of Crime*, New York, Alfred A. Knopf.
- ANDERSEN, C. (1963), « Le comportement criminel des anormaux mentaux », *Colloque sur les délinquants anormaux mentaux*, Paris, Cujas.
- ANDERSON, N. (1963), *The Hobo : The Sociology of the Homeless Man*, Chicago, University of Chicago Press.
- ANDRY, R.B. (1960), *Delinquency and Parental Pathology*, London, Methuen and Co.
- ARIES, P. (1962), *Des siècles d'enfance*, Berlin, Knopf.
- ARNOLD, W.R. et BRUNGARDT, T. (1983), *Juvenile Misconduct and Delinquency*, Boston, Houghton Mifflin.
- BACHMAN, J.G., GREEN, S., WIRTANEN, I.D. (1971), *Dropping Out : Problem or Sympton ?* Ann Arbor, Institute for Social Research.
- BACHMAN, J.G.O., MALLEY, M.P., JOHNSTON, J. (1978), *Adolescence to Adulthood : Change and Stability in the Lives of Young Men*, Ann Arbor, Institute for Social Research.
- BACHY, Y. (1972), *Le rôle de l'école dans la prévention de la délinquance juvénile*, Strasbourg, Conseil de l'Europe.

- BANDURA, A., WALTERS, R.H. (1958), « Dependency Conflicts in Aggressive Delinquents », *Journal of Social Issues*, vol. 1, n°4, p. 52-65.
- BAYREUTHER, J. (1978), *Family, Personality and Delinquency : A Differential Study*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie.
- BEAUSOLEIL, J. (1949), *Comment prévenir la délinquance*, Montréal, Beauchemin.
- BEAUSOLEIL, J. (1968), *Inventaire des cas de délinquance qui ont comparu devant les juges*, Université de Montréal, Département de criminologie.
- BELLOT, S., ÉLIE, D. (1983), *Le vol à main armée au Québec : une description statistique*, rapport final n° 1, recherche sur le vol à main armée, Montréal, Centre international de criminologie comparée.
- BELSON, W.A. (1975), *Juvenile Theft : The Causal Factors*, London, Harper & Row.
- BIRON, L. (1974), *Famille et délinquance*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie.
- BIRON, L. (1977), *Engagement, risque et délinquance*, thèse de doctorat inédite, Université de Montréal, École de criminologie.
- BIRON, L. (1979), *Des filles en marge*, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.
- BIRON, L., CAPLAN, A., LEBLANC, M. (1975), *La construction de l'échantillon, la cueillette des données et leur préparation*, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.
- [352]
- BIRON, L., CAPLAN, A., LEBLANC, M. (1977), *La relance : échantillonnage, cueillette et préparation des données*, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.

- BIRON, L., CUSSON, M. (1979), *La contrainte sociale et la délinquance*, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.
- BIRON, L., CUSSON, M., LEBLANC, M. (1978), *Structure et dynamique du comportement délinquant et la définition sociale de la délinquance*, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.
- BIRON, L., GAGNON, R., LEBLANC, M. (1980), *La délinquance des filles*, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.
- BIRON, L., GAUVREAU, D. (1984), *La criminalité chez les jeunes*, Ottawa, Secrétariat d'État, Direction de l'analyse des tendances sociales.
- BIRON, L., LEBLANC, M. (1977), « Family Components and Homebased Delinquency », *British Journal of Criminology*, vol. 17, n° 2, p. 157-168.
- BIRON, L., LEBLANC, M. (1980), dans DANDURAND, Y. et RIBORDY, R.X., *Crime et Société*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, pp. 160-169.
- BIRON, L., LEBLANC, M. (1981), *Vers une théorie intégrative de la régulation de la conduite délinquante des garçons*, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.
- BIRON, L., LEBLANC, M., MAISONNEUVE, D. (1972), *Prévention et contrôle des troubles de comportement en milieu scolaire : données quantitatives sur certaines étapes d'une action de prévention et de contrôle des troubles de comportement en milieu scolaire*, Université de Montréal, École de criminologie.
- BLACK MORE, J. (1974), « The Relationship between Self-reported Delinquency and Official Convictions among Adolescent Boys », *British Journal of Criminology*, vol. 14, n° 2, pp. 171-176.
- BLUMSTEIN, A., FARRINGTON, D.P., MOITRA, S. (1985), « Delinquency Careers : Innocents, Desisters and Persisters », dans TOMRY, M., MORRIS, N., *Crime and Justice*, Chicago, University of Chicago Press, vol. 6

- BOISCLAIR-LÉGARÉ, S. (1981), *Analyse typologique du comportement délinquant chez les adolescents*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, Ecole de criminologie.
- BORKOVER, T.D. (1970), « Antinomic Reactivity to Sensory Stimulation in Psychopathic, Neurotic and Normal Justice Delinquents », *Journal of Consultery and Clinical Psychology*, vol. 35, pp. 217-222.
- BOSSÉ, M., LEBLANC, M. (1980), *La délinquance officielle des anciens de Boscoville, six ans après le début de la recherche*, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.
- BOYER, R. (1966), *Les crimes et les châtements au Canada français du XV^e au XX^e siècle*, Montréal, le Cercle du livre de France.
- BRAITWAITE, J., BRAITWAITE, V. (1981), « Delinquency and the Question of Values », *International Journal of Offender Therapy and Comparative Criminology*, vol. 25, n° 3, p. 273-289.
- BRIGGS, P.F., WIRT, R.D., JOHNSON, R. (1961), « An Application of Prediction Tables to the Study of Delinquency », *Journal of Consulting Psychology*, vol. 25, pp. 46-50.
- [353]
- BRILLON, Y., LOUIS-GUÉRIN, C. (1983), *Les attitudes du public canadien envers les politiques criminelles*, Université de Montréal, Centre international de criminologie comparée
- BROUSSEAU, G., LEBLANC, M. (1974), « La prise de décision et la recommandation de l'agent de probation pour mineurs », *Revue canadienne de criminologie*, vol. 16, n° 4, pp. 373-392.
- BURSIK, R.J. (1980), « The Dynamis of Specialization in Juvenile Offences », *Social Forces*, vol. 58, pp. 851-864.
- CAPLAN, A. (1972), *Methodological Issues Concerning the Use of Self-reported Technique in Delinquency Research*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie.
- CAPLAN, A. (1975), *Measurement of Adolescent Norm-violating Behavior*, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.

- CAPLAN, A. (1979), *La théorie de la régulation de Hirschi : l'énoncé formel et ses prolongements*, thèse de doctorat inédite, Université de Montréal, École de criminologie.
- CAPLAN, A., LEBLANC, M. (1976), « Measuring Delinquency : The Homogeneous-heterogeneous Issue », *71 st Annual Meeting of the American Sociological Association*, New York.
- CATTELL, R.B., SHEIER, I.H. (1952), *Handbook for the IPAT Anxiety Scale*, Champargue, Institute for Personality and Ability Testing.
- CAVAN, R.S. (1962), *Juvenile Delinquency*, Philadelphie, Lippincott.
- CAVAN, R.S. (1969), *Juvenile Delinquency : Development, Treatment, Control*, 2^e éd., Philadelphie, Lippincott.
- CHARBONNEAU, L. (1974), *Les relations familiales chez l'enfant mésadapté socio-affectif dans le « test du dessin de la famille »*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, Département de psychologie.
- CHARLAND, R. (1985), *La résorption de la délinquance à l'adolescence*, thèse de doctorat inédite, Université de Montréal, École de criminologie.
- CHEVRIER, P., LEBLANC, M., MONTMARQUETTE, C. (1974), *Étude prévisionnelle de la délinquance juvénile à Montréal*, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile
- CHILTON, R. (1976), *Discriminatory Response, Control Theory and Self-reported Delinquency*, Amherst, University of Massachusetts.
- CHRISTIE, N., ADENAES, J., SKERBAEKK, S. (1965), « A Study of Self-reported Crime », dans *Scandinavian Studies in Criminology*, London, Tavistock, vol. 1, pp. 86-116.
- CLARK, J.P., TIFFT, L.T. (1966), « Polygraph and Interview Validation of Self-reported Deviant Behavior », *American Sociological Review*, vol. 31, pp. 516-523.
- CLARK, J.P., WENNINGER, E.P. (1962), « Socioeconomics Class and Area as Correlates of Illegal Behavior among Juveniles », *American Sociological Review*, vol. 27, pp. 826-834.

- CLARK, R.E. (1972), *Reference Group Theory and Delinquency*, New York, Behavioral Publications
- CLAVEAU, C.N. (1977), *Vérification transculturelle de la théorie d'Empey et Lubeck*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie.
- CLECKLEY, H. (1964), *The Mask of Sanity*, 4^e éd., St Louis (Mo.), Mosby.
- [354]
- CLINARD, M., QUINNEY, R. (1967), *Criminal Behavior Systems : A Typology*, New York, Holt, Rinehart and Winston.
- CLOWARD, R.A., OHLIN, L.E. (1960), *Delinquency and Opportunity : A Theory of Delinquent Gangs*, New York, Free Press.
- COHEN, A.K. (1955), *Delinquent Boys : The Culture of the Gang*, Glencoe, Free Press.
- CONSEIL DE L'EUROPE (1979), *Transformation sociale et délinquance juvénile*, Strasbourg, Comité européen pour les problèmes criminels.
- CONSEIL DES ŒUVRES DE MONTRÉAL (1966), *Opération rénovation sociale*, Montréal, le Conseil des œuvres de Montréal.
- CORMIER, B.M. (1962), « Psychodynamics of Father-daughter Incest », *Canadian Psychiatry Association Journal*, vol. 7, n° 5.
- CORMIER, B.M., KENNEDY, M., SANGOWICZ, J., TROTTIER, M. (1959a), « The Natural History of Criminality and Some Tentative Hypotheses on its Abatement », *Canadian Journal of Corrections*, vol. 1, n° 4, pp. 35-49.
- CORMIER, B.M., KENNEDY, M., SANGOWICZ, J., TROTTIER, M. (1959b), « Presentation of a Basic Classification for Clinical Work and Research in Criminology », *Canadian Journal of Corrections*, vol. 4, pp. 21-34.
- CORMIER, B.M., KENNEDY, M., SANGOWICZ, J., TROTTIER, M. (1961), « The Latecomer to Crime », *Canadian Journal of Corrections*, vol. 3, n° 1, pp. 2-17.
- CORRADO, R.R., LEBLANC, M., TRÉPANIÉ, J. (1983), *Current Issues in Juvenile Justice*, Toronto, Butterworths.

- CÔTÉ, G. (1977), *Aspect cognitif et conatif de l'identité et comportement délinquant*, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.
- CÔTÉ, G., BAYREUTHER, J., LEBLANC, M. (1978), *L'adolescent montréalais de 14 à 18 ans : aspects de sa personnalité*, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.
- CÔTÉ, G., LEBLANC, M. (1983), « Aspects de personnalité et comportement délinquant », *Bulletin de psychologie*, vol. XXXVI, n° 359, pp. 265-278.
- CUSSON, M. (1981), *Délinquants pourquoi ?* LaSalle, Hurtubise.
- CUSSON, M. (1983), *Le contrôle social du crime*, Paris, Presses universitaires de France.
- D'AMOURS, O. (1982), « Survol historique de la protection de l'enfance au Québec de 1608 à 1977 », *Rapport de la Commission parlementaire spéciale sur la protection de la jeunesse*, « Annexe 1 : aspects historiques », pp. 3-57, Québec, Assemblée nationale.
- DAVIS, J. A. (1968), *Panel Analysis : Techniques and Concepts in the Interpretation of Repeated Measurements*, Chicago, National Opinion Research Center.
- DEBUYST, C. (1960), *Criminels et valeurs vécues : étude clinique d'un groupe de jeunes criminels*, Louvain, Publications universitaires, Paris, Béatrice.
- DE GREEFF, E. (1947), *Les instincts de défense et de sympathie*, Paris, Presses universitaires de France.
- DE GREEFF, E. (1955), « Criminologie », *Actes du 11^e Congrès international de criminologie*, tome VI, Paris, Presses universitaires de France.
- [355]
- DE GREEFF, E. (1956), « Le devenir, élément du processus criminogène : la durée condition de son étude », *Autour de l'œuvre du Dr E. DE GREEFF*, Louvain, Éditions Nauvelaerts.

- DEMERS, L. (1969), *Comparaison de la délinquance juvénile rurale et urbaine*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie.
- DENTLER, R.A., MONROE, J.J. (1961), « Social Correlates of Early Adolescent Theft », *American Sociological Review*, vol. 26, pp. 733-743.
- DICKES, P., HAUSMAN, P. (1982-83), « Définir et mesurer la délinquance juvénile », *Bulletin de psychologie*, tome 356, vol. XXXVI, nos 5-10, pp. 441-456
- DIJKSTERHVIS, J.A.D., NIJOBBER, J.A. (1984), *A Typology of Juvenile Delinquents*, Groningen University, Criminologisch Institute.
- DINITZ, W.T. (1962), « Delinquency Vulnerability : A Cross Group and Longitudinal Analysis », *American Sociological Review*, vol. 27, pp. 515-517.
- DONAVAN, J.E. (1977), *A Typological Study of Self-reported Deviance in a National Sample of Adolescents*, thèse de doctorat, University of Colorado.
- DUCASSE, R. (1982), *Dossier de presse sur la Loi 24*, Québec, Assemblée nationale du Québec.
- DUNFORD, F.W., ELLIOTT, D.S. (1984), « Identifying Career Offenders Using Self-reported Data », *Journal of Research in Crime and Delinquency*, févr., vol. 21, n° 1, pp. 57-86.
- DURKHEIM, E. (1956), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses universitaires de France.
- ELIE, D. (1974), *Agressivité et délinquance*, thèse de doctorat inédite, Université de Montréal, École de criminologie.
- ELLIOTT, D., AGETON, S. (1980), « Reconciling Race and Class Differences in Self-reported and Official Estimates of Delinquency », *American Sociological Review*, vol. 45, n° 1, pp. 95- 110.
- ELLIOTT, D.S., HUIZINGA, D. (1980), « Social Class and Delinquent Behavior in a National Youth Panel », *Criminology*, vol. 21, n° 2, pp. 149-178.

- ELLIOTT, D.S., HUIZINGA, D., AGETON, S.S. (1985), *Explaining Delinquency and Drug Use*, Beverly Hills, Sage.
- ELLIOTT, D.S., VOSS, H.L. (1974), *Delinquency and Dropout*, Toronto, Lexington Books.
- ELMHORN, K. (1965), « Study in Self-reported Delinquency among School-children in Stockholm », dans CHRISTIANSEN, K.O. (édit.), *Scandinavian Studies in Criminology 1*, London, Tavistock.
- EMPEY, L.T. (1978), *American Delinquency: Its Meaning and Construction*, Homewood, Dorsey Press.
- EMPEY, L.T., LUBECK, S.G. (1971), *Explaining Delinquency*, Toronto, D.C. Heath.
- EPSTEIN, S. (1980), « The Stability of Behavior: Implications for Psychological Research », *American Psychologist*, vol. 35, pp. 780-806.
- ERICKSON, M. (1972), « The Changing Relation between Official and Self-reported Delinquency », *Journal of Criminal Law, Criminology and Police Science*, vol. 63, pp. 388-395.
- ERICKSON, M.L., EMPEY, L.T. (1963), « Courts Records, Undetected Delinquency and Decision Making », *Journal of Criminal Law, Criminology and Police Science*, vol. 54, pp. 456-469.
- [356]
- ERICKSON, M., SMITH, W.B. (1974), « On the Relation between Self-reported and Actual Deviance: An Empirical Test », *Humbolt Journal of Social Relations*, vol. 2, pp. 106-113.
- ESCALONA, S. (1968), *The Roots of Individuality*, Chicago, Aldine
- EYSENCK, H.J. (1971), « Crime and Personality Item Analysis of Questionnaire Responses », *British Journal of Criminology*, vol. 11, pp 49-62.
- FARRINGTON, D P. (1973), « Self-reports of Deviant Behavior: Prédictive and Stable ? », *Journal of Criminal Law and Criminology*, vol. 64, n° 1, pp. 99-100.

- FARRINGTON, D.P. (1977), « The Effect of Public Labelling », *British Journal of Criminology*, vol. 17, n° 2, pp. 112-125.
- FARRINGTON, D.P. (1979), *Juvenile Justice in England and Canada*, Ottawa, Solliciteur général du Canada.
- FARRINGTON, D.P. (1982a), « Delinquency from 10 to 25 », dans MEDNICK, S.A., *Antecedents of Agression and Antisocial Behavior*, Boston, Hmgham & Kluwer.
- FARRINGTON, D.P. (1982b), « Longitudinal Analyses of Criminal Violence », dans WOLFGANG, M.E., WAINER, J.N. (édit.), *Criminal violence*, Beverly Hills, Sage.
- FARRINGTON, D.P. (1983), « Offending from 10 to 25 Years of Age », dans TEILMAN VAN DEUSEN, K., MEDNICK, SA, *Prospection Studies Forms and Delinquency*, Boston, Klumer Nyholff, pp. 17-38.
- FARRINGTON, D.P. (1985a), « Predicting Self-reported on Official Delinquency », dans FARRINGTON, D.P., TARLING, R., *Prediction in Criminology*, Albany, State University of New York Press.
- FARRINGTON, D.P. (1986), « Stepping Stones to Adult Criminal Careers », dans OLWEUS et al. (1986), *Development of Antisocial and Prosocial Behavior*, New York, Academic Press.
- FARRINGTON, DP., BIRON, L., LEBLANC, M. (1982), « Personality and Delinquency in London and Montreal », dans GUNN, J., FARRINGTON, DP., *Abnormal Offenders, Delinquency and the Criminal Justice System*, Toronto, John Wiley & Sons, pp. 153-202.
- FARRINGTON, DP., TARLING, R. (1985), « Criminological Prediction : an Introduction. Chap.VIII : Predicting Self-reported and Official Delinquency », *Prediction in Criminology*, Albany, State University of New York Press.
- FAURE, J., LAFON, R. (1967), *Introduction à la compréhension psychologique*, Paris, Éditions du Centurion.
- FAVARD, A.M. (1980), *Étude du devenir criminologique de quatre cohortes de naissance de la région bayonnaise*, Bayonne, Sauvegarde de l'enfance du Pays Basque.

- FAVARD, A.M. (1983), « La reproduction de l'inadaptation », *Les cahiers du C.T.NE.R.H.I.*, vol. 22, pp. 19-49.
- FAVARD, A.M. (1985), *Opérationnalisation et validation du modèle clinique de personnalité criminelle*, rapport double, Bayonne, Sauvegarde de l'enfance du Pays Basque.
- FELDMAN, MP. (1977), *Criminal Behavior : A Psychological Analysis*, London, Wiley & Sons.
- FELDMAN, R.A., CAPLINGER, T.E., WODARSHI, J.J. (1983), *The St Louis Conundrum. The Effective Treatment of Antisocial Youths*, Englewood Cliffs, Prentice-hall.
- FERDINAND, F.N. (1966), *Typologies of Delinquency : A Critical Analysis*, New York, Random House.
- [357]
- FIELD, E. (1967), *A Validation Study of Hewitt and Jenkins Hypothesis, Types of Delinquency and Home Background*, London, HMSO.
- FINCKENAUER, J.O. (1982), *Scared Straight and The Panacea Phenomenon*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall.
- FINCKENAUER, J.O. (1984), *Juvenile Delinquency and Corrections : The Cap between Theory and Practice*, Don Mills, Academic Press.
- FOLLMAN, J. (1972), « Reported Delinquency of College Student and Delinquents », *Psychological Report*, vol. 31, n° 3, p. 998.
- FORGET, J. (1977), *Validité prédictive de l'inventaire de Jesness et profil de personnalité de l'adolescent de la cour du Bien-Être social*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie.
- FRÉCHETTE, M. (1970), « Le criminel et l'autre : analyse des relations interpersonnelles de l'homme criminel », *Acta Criminologica*, vol. III. pp. 11-102.
- FRÉCHETTE, M. (1977), *La personnalité de base du délinquant*, document de travail, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.

- FRÉCHETTE, M. (1980), *Portrait de la délinquance*, rapport final, Université de Montréal, École de criminologie.
- FRÉCHETTE, M. LEBLANC, M. (1978), *La délinquance cachée des adolescents montréalais*, vol. 1 du rapport final, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.
- FRÉCHETTE, M., LEBLANC, M. (1979), *La délinquance cachée à l'adolescence*, cahier 1, Inadaptation juvénile, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.
- FRÉCHETTE, M., LEBLANC, M. (1980), *Pour une pratique de la criminologie : configurations de conduites délinquantes et portraits de délinquants*, cahier V, Inadaptation juvénile, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.
- FREIDLANDER, K. (1947), *The Psychoanalytic Approach to Juvenile Delinquency*, New York, International University Press.
- GAGNÉ, D. (1970), *Caractère social et déviance chez les adolescents de milieux ouvrier et aisé*, thèse de doctorat inédite, Université de Montréal, École de criminologie.
- GAGNON, D. (1978), *Histoire de la Loi sur les jeunes délinquants*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie.
- GAGNON, R. (1979), *Analyse d'une typologie des jeunes délinquants*, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.
- GARIÉPY, J., LEBLANC, M. (1976), *Écologie sociale et inadaptation juvénile à Montréal*, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.
- GENDREAU, P., MADDEN, P., LEIPCIGER, M. (1979), « Norms and Recidivism Rates for Social History and Institutional Experience of First Incarcerated : Implications for Programming », *Revue canadienne de criminologie*, vol. 21, n° 4, pp. 416-441.
- GIBBENS, T.C.N. (1969), *The Identification of Key Problems in Criminological Research*, Strasbourg, Conseil de l'Europe.

GIBBONS, D.C. (1965), *Changing the Lawbreakers*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall.

GIBBONS, D.C. (1970), *Delinquent Behavior*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall.

[358]

GIBSON, H.B. (1968), « Early Delinquency in Relation to Broken Homes », *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, vol. 10, p. 195-204.

GIBSON, H.B., MORRISON, S., WEST, J.D. (1970), « The Confession of Know Offences in Response to a Self-reported Delinquency Schedule », *British Journal of Criminology*, vol. 10, n° 3, pp. 277- 280.

GILLIS, J.R. (1974), *Youth and History*, New York, Academie Press.

GLASER, D. (1978), *Crime in Our Changing Society*, New York, Holt, Rinehart and Winston.

GLASSER, D. (1972), *Reality Therapy*, New York, Academic Press.

GLOVER, E. (1960), *The Roots of Crime*, London, Imajo Publishing.

GLUECK, E.T. (1968), *Delinquents and Non-delmquents in Perspective*, Cambridge, Harvard University Press.

GLUECK, S., GLUECK, E. (1930), *Five Undred Delinquent Women*, New York, A.A. Knopf.

GLUECK, S., GLUECK, E. (1934), *One Thousand Juvenile Delinquents*, Cambridge, Harvard University Press.

GLUECK, S., GLUECK, E. (1950), *Unraveling Juvenile Delinquency*, Cambridge, Harvard University Press.

GLUECK, S., GLUECK, E. (1962), *Family Environment and Delinquency*, London, Routledge & Kegan Paul.

GLUECK, S., GLUECK, E. (1970), *Toward a Typology of Juvenile Offenders*, New York, Grune & Stratton.

GLUECK, S., GLUECK, E. (1974), *Of Delinquency and Crime*, Springfield, Charles C. Thomas

GOLD, M. (1970), *Delinquent Behavior in an American City*, Belmont, Brooks & Cole.

- GOLD, M., REIMER, D.J. (1974), « Changing Patterns of Delinquent Behavior among Americans 13 through 16 Years Old : 1967-72 », *Crime and Delinquency Literature*, vol. 7, n° 4, pp. 483-517.
- GORDON, R.A. (1976), « Prevalence : The Rate Datum in Delinquency Measurement and its Implication of the Theory of Delinquency », dans KLEIN, M.W., *The Juvenile Justice System*, Beverly Hills, Sage.
- GOTTFREDSON, M.R., GOTTFREDSON, D M. (1980), *Decisionmaking in Crimimal Justice : Toward the Rational Exercise of Discretion*, Cambridge, Ballinger.
- GOUGH, H.B. (1960), *Manual for the California Psychological Inventory*, Palo Alto, Consulting Psychologists Press.
- GOULD, L.E. (1969), « Who Defines Delinquency : A Comparison of Self-reported and Officially Reported Indices of Delinquency for Three Racial Groups », *Social Problems*, vol. 16, pp. 325- 336.
- GRYGIER, T., CHESLEY, J., TUTERS, E.N. (1969), « Parental Deprivation : A Study of Delinquent Children », *The British Journal of Criminology*, vol. 9, pp. 209-253.
- GUINDON, J. (1970), *Les étapes de la rééducation*, Paris, Fleurus
- HACKLER, J.C., LAUTT, M, (1969), « Systematic Bias in Measuring Self-reported Delinquency », *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol. 6, n° 2, pp. 92-106.
- [359]
- HAGAN, J. (1977), « Rediscovering Delinquency : Social History, Political Ideology and the Sociology of Law », *American Sociological Review*, vol, 42, pp. 587-598.
- HAMEL-MAURICE, D. (1982), *Le contexte d'application de la contrainte sociale et la délinquance juvénile*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie.
- HAMPARIAN, D M., SCHUSTER, R., DINITZ, S., CONRAD, J.P. (1978), *The Violent Few. A Study of Dangerous Juvenile Offenders*, Toronto, Lexington.

- HARDT, R.N., BODINE, G.E. (1965), *Development of Self-report Instruments in Delinquency Research : A Conference Report*, Syracuse University, Youth Development Centre.
- HARDT, R.N., PETERSON, S. (1972), « On Determining the Quality of the Delinquency Self-report Method », *Journal of Research in Crime and Delinquency*, vol. 14, n° 2, pp. 247-261.
- HARE, R.D. (1970), « Psychopathy and Response to Electrical Stimulation », *Journal of Abnormal Psychology*, vol. 76, p. 370.
- HARRIS, P. (1979), *The Interpersonal Maturity of Delinquents and Nondelinquents*, thèse de doctorat, State University of New York Albany, School of Criminal Justice.
- HAWKINS, J., DAVID, P.A., PASTAIC, M., BELE, M., MORRISON, S. (1980), *A Typology of Caused Focused Strategies of Delinquency Prevention*, Washington, Office of Juvenile Justice and Delinquency Prevention.
- HEALY, W., BRONNER, A.F. (1936), *Delinquency and its Treatment*, New Haven, Yale University Press
- HEISE, F.R. (1968), « Norms and Individual Patterns in Student Delinquency », *Social Problems*, vol. 16, pp. 78-92.
- HESNARD, A. (1959), *Apport de la phénoménologie à la psychiatrie contemporaine*, Paris, Masson et Cie.
- HESNARD, A. (1963), *Psychologie du crime*, Paris, Payot.
- HETHERINGTON, M.R., RIDBERG, E.N., STONWIE, R. (1971), « Patterns of Family Interactions and Child-rearing Attitudes Related to Three Dimensions of Juvenile Delinquency », *Journal of Abnormal Psychology*, vol. 78, pp. 160-170.
- HEWITT, L.E., JENKINS, R.L. (1946), *Fundamental Patterns of Maladjustment the Dynamics of Their Origin*, Springfield, State University of Illinois.
- HINDELANG, M.J. (1971), « Age, Sex and the Versability of Delinquent Involvements », *Social Problems*, vol. 18, pp. 522-535
- HINDELANG, M.J., HIRSCHI, T., WEISS, J.G. (1979), « Correlates of Delinquency : The Illusion of Discrepancy between Self-

report and Official Measures », *American Sociological Review*,
déc., vol. XLIV, n° 6, pp. 995-1014.

HINDELANG, M.J., HIRSCHI, T., WEISS, J. (1981), *Measuring
Delinquency*, Beverly Hills, Sage.

HIRSCHI, T. (1969), *Causes of Delinquency*, Berkeley, University of
California Press.

HIRSCHI, T., HINDELANG, M.J. (1977), « Intelligence and
Delinquency : A Revisionist Review », *American Sociological
Review*, vol. 42, n° 4, pp. 571-587.

HIRSCHI, T., SELVIN, H.C. (1975), *Recherche en délinquance :
problèmes de l'analyse quantitative*, Paris, Mouton.

[360]

HIRSCHI, T., STARK, R. (1969), « Hellfire and Delinquency », *Social
Problems*, vol. 17, pp. 202-213.

HOOD, R., SPARKS, R. (1970), *Key Issues in Criminology*, London,
Weidenfeld and Nicholson.

HOUCHON, G. (1962), « Le principe des niveaux d'interprétation en
criminologie », *Revue de droit pénal et de criminologie*, pp. 1-
25.

HUSEMANN, L.R., ERON, L.D., LEFKOWITZ, M.M., WOLDER,
L.O. (1984), « Stability of Agression Over Time and
Generation », *Developmental Psychology*, vol. 20, n° 6, pp.
1130-1134.

IRVINE, L. (1948), *Personality Structure of Delinquent and Truant
Boys*, mémoire de maîtrise inédit, McGill University,
Department of Psychology.

JEFFERY, C.R. (1959), « An Integrated Theory of Crime and Criminal
Behavior », *Journal of Crimmal Law, Criminology & Police
Science*, vol. 49, n° 6, pp. 533-552.

JENSEN, G.F., ROJEK, D.G. (1980), *Delinquency : A Sociological
View*, Toronto, Lexington.

JESNESS, C.F. (1963), *Development and Validation of the Jesness
Inventory*, Sacramento, California Youth Authority.

- JESNESS, C.F. (1971), *The Jesness Inventory Manual*, Palo Alto, Consulting Psychologists Press.
- JESNESS, C.F., HAAPANEN, R.A. (1982), *Early Identification of the Chronic Offender*, Sacramento, Department of the Youth Authority.
- JESSOR, R., JESSOR, S.L. (1977), *Problem Behavior and Psychological Development : A Longitudinal Study of Youth*, New York, Academic Press.
- JOHNSON, G., COHEN, G., BIRD, T. (1981), *A Guide for Delinquency Prevention Programs Based in School Activities : A Working Paper*, Washington, Office of Juvenile Justice and Delinquency Prévention.
- JUNGER-TAS, J. (1976), *Verbogen jeugddelinkiventic en gerechtelijke selectie. Een onderzoek in een stadsmilieu*, Bruxelles, Centre d'étude de la délinquance juvenile.
- KAGAN, S. (1984), *The Nature of the Child*, New York, Basic Books.
- KAGAN, J., MOSS, H.A. (1969-1983), *Birth to Maturity*, New Haven, Yale University Press.
- KANDEL, D.B. (1978), *Longitudinal Research on Drug Use : Empirical Findings and Methodological Issues*, Washington, Hemisphere.
- KARPMAN, B. (1959), *Child and Juvenile Delinquency*, Washington, Psychodynamics Monograph Series.
- KATZENBACK, N. (1967), *The Challenge of Crime in a Free Society*, Washington, The President Commission on Law Enforcement and Administration of Justice.
- KELLY, G.A. (1955), *The Psychology of Personal Constructs*, New York, Morton Company (2 vol.).
- KELLOG, C.E., NORTON, N.W. (1966), *Examen Beta* (nouvelle édition révisée), Ottawa, Institut de recherches psychologiques.
- KLECKA, W.R. (1975), *Discriminant Analysis in SPSS Primer*, New York, McGraw-Hill.

KLEIN, M. (1955), « On Identification », dans KLEIN, M., HEIMANN, P., MONEY-KYPLE, R.E., *New Direction in Psychoanalysis*, London, Tavistock.

[361]

- KLEIN, M.M. (1984), « Offence Specialisation and Versatility among Juveniles », *British Journal of Criminology*, vol. 24, n° 2, pp. 185-194.
- KLEIN, M.M. (1984), *Western Systems of Juvenile Justice*, Beverly Hills, Sage.
- KLEIN, M.W. (1976), *The Juvenile Justice System*, Beverly Hills, Sage.
- KOBRIN, S., KLEIN, M.W. (1983), *Community Treatment of Juvenile Offenders : The DSO Experiments*, Beverly Hills, Sage
- KOHLBERG, L., LACROSSE, J., RICKS, D. (1972), « The Predictability of Adult Mental Health from Childhood Behavior », dans WOLMAN, B.B. (édit.), *Manual of Child Psychopathology*, New York, McGraw-Hill.
- KOLLER, K.M., GESDEN, S.D. (1980), « Recidivists : Their Past and Families Compared with First Time only Prisoners », *Australian and New Zealand Journal of Criminology*, vol. 13, pp. 117-123.
- KULIK, J.A. (1968), « Disclosure of Delinquent Behavior under Conditions of Anonymity and Nonanonymity », *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, vol. 32, pp. 506-509.
- LABERGE-ALTMEJD, D. (1976), *Désengagement et inadaptation scolaires : prélude à la délinquance*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie.
- LAGACHE, D. (1951), « La psycho-criminogénèse », *Revue française de psychanalyse*, vol. 15, n° 1, pp. 103-161.
- LAGACHE, D. (1965), « Le modèle psychanalytique de la personnalité », *Les modèles de la personnalité en psychologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- LAGIER, P.M. (1979), *L'enracinement criminel*, thèse de doctorat inédite, Université de Montréal, École de criminologie.
- LAGIER, P.M. (1980), *Soixante ans de recherche longitudinale*, document inédit.
- LAJOIE, J., THIBAUT, L. (1980), *Étude des décisions prises au niveau des « articles 40 » au C.S S M.M. entre le 15 janvier et le*

15 juillet 1979 et proposition de critères de décision, Montréal, Centre des services sociaux du Montréal métropolitain.

LASZLO, E. (1972), *The Systems View of the World*, Toronto, Doubleday Canada.

LAWRENCE, J.S., SHIREMAN, C.H. (1980), *The Finding of Self-report Studies of Juvenile Misbehavior : A Summary*. Chicago, School of Social Service Administration, University of Chicago.

LEBLANC, M. (1968), *La délinquance juvénile à Montréal : 1960-66*, Université de Montréal, Département de criminologie.

LEBLANC, M. (1969), *Délinquance juvénile : perspective épidémiologique et stigmatisée*, thèse de doctorat inédite, Université de Montréal, Département de criminologie.

LEBLANC, M. (1971), « La réaction sociale à la délinquance juvénile : une analyse stigmatisée », *Acta Criminologica*, vol. IV, pp. 112-191.

LEBLANC, M. (1972), *La probation juvénile au Québec : inventaire du case-load*, Université de Montréal, École de criminologie.

LEBLANC, M. (1976), *L'adolescent montréalais de 12 à 16 ans : sa vie quotidienne*, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.

LEBLANC, M. (1977a), « La délinquance à l'adolescence : de la délinquance cachée et de la délinquance apparente », *Annales de Vaucluse*, vol. 14, pp. 15-50.

[362]

LEBLANC, M. (1977b), *La délinquance juvénile au Québec*, Éditeur officiel du Québec, ministère des Affaires sociales.

LEBLANC, M. (1978b), « Activités délinquantes et activités sexuelles : deux phénomènes concomitants », dans DUPRAS, A., LEVY, J., TREMBLAY, R., *Éducation sexuelle des personnes en difficultés*, Montréal, Conseil québécois de l'enfance exceptionnelle.

LEBLANC, M. (1978d), « Police Diversion of Juveniles in the 60's and 70's : A New or an Old Phenomenon », *Crime and Justice*, vol. 63, pp. 165-169.

- LEBLANC, M. (1982), « La délinquance des mineurs au Québec, un phénomène social inquiétant ? », *Le médecin du Québec*, vol. 17, n° 9, pp. 43-48.
- LEBLANC, M. (1983a), « La délinquance cachée : une alternative aux statistiques criminelles », *Connaître la criminalité : le dernier état de la question*. Actes du XXXI^e Cours international de criminologie, Aix, Presses de l'Université d'Aix-Marseille.
- LEBLANC, M. (1983b), *Boscoville : la rééducation évaluée*, Montréal, Hurtubise.
- LEBLANC, M. (1983c), « Une théorie intégrative de la régulation de la conduite délinquante », *Annales de Vaucresson*, vol. 20, pp. 1-33.
- LEBLANC, M. (1984a), « La loi sur les jeunes contrevenants et les intervenants du système de justice pour mineurs au Québec », *Annales de Vaucresson*, vol. 21, pp. 67-92.
- LEBLANC, M. (1984b), « L'opinion des juges, avocats de la défense et procureurs de la couronne sur le système de justice pour mineurs et la Loi sur les jeunes contrevenants », *Revue du droit*, vol. 14, n° 2, pp. 591-624.
- LEBLANC, M. (1984c), « Les policiers, la Loi sur les jeunes contrevenants et le système de justice pour mineurs », *Criminologie*, vol. XVII, n° 1, pp. 91-116.
- LEBLANC, M. (1984d), « De la délinquance juvénile à la criminalité adulte », *Santé mentale au Québec*, vol. IX, n° 2, pp. 83-87.
- LEBLANC, M. (1985a), « Les agents de relations humaines des C.S.S., la Loi sur les jeunes contrevenants et le système de justice pour mineurs », *Service social*, vol. 33, nos 2-3, pp. 324-356.
- LEBLANC, M. (1985b), « [La délinquance à l'adolescence](#) », dans SZABO, D., LEBLANC, M., *Traité de criminologie empirique : le phénomène criminel et la justice pénale au Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- LEBLANC, M. (1985c), « [Les mesures pour jeunes délinquants](#) », dans SZABO, D., LEBLANC, M., *Traité de criminologie empirique : le phénomène criminel et la justice pénale au Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

- LEBLANC, M. (1985d), « L'école : un mécanisme amplificateur de la délinquance des adolescents », dans CRESPO, M., LESSARD, C., *Éducation en milieu urbain*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- LEBLANC, M. (1985e), « De l'efficacité de l'internat québécois », *Revue canadienne de psychoéducation*, vol. 14, n° 2, pp. 113-120.
- LEBLANC, M. (1985f), « Inadaptation et réussite sociale : épidémiologie prospective », *Revue canadienne de criminologie*, vol. 28, n° 4, pp. 363-377.
- LEBLANC, M. (1985g), *La condition de mineur au Québec*, Montréal, Cérij.
- LEBLANC, M. (1986), « [La prédiction de la carrière criminelle](#) », *Criminologie*, vol. XIX, n°2.
- [363]
- LEBLANC, M., BEAUMONT, H. (1985), *Description du fonctionnement des tribunaux pour mineurs au Québec*, Montréal, Cérij.
- LEBLANC, M., BIRON, L., CAPLAN, A. (1972), *La délinquance juvénile commise, subie, observée : prolégomènes à une étude extensive*, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.
- LEBLANC, M., BIRON, L., CÔTÉ, G., PRONOVOST, L. (1978a), « La délinquance juvénile : son développement en regard du développement psychosocial durant l'adolescence », *Annales de Vaucresson*, vol. 15, p. 11-65.
- LEBLANC, M., BIRON, L. (1978e), *Psychological and Sociological Correlates of a Behavioral Typology of Self-reported Delinquency*, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.
- LEBLANC, M., BIRON, L. (1980), *Vers une théorie intégrative de la régulation de la conduite délinquante des garçons*, rapport final IV, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.

- LEBLANC, M., CHARTRAND, R., CÔTÉ, G., PRONOVOST, L. (1980), *Développement psycho-social et évolution de la délinquance au cours de l'adolescence*, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.
- LEBLANC, M., MEILLEUR, T. (1978c), *La clientèle de Boscoville : expérience scolaire, famille, pairs et délinquance*, Université de Montréal, Groupe de recherche sur l'inadaptation juvénile.
- LEBLANC, M., PRONOVOST, L. (1980), « Transition statutaire et délinquance », *Revue canadienne de criminologie*, pp. 288-297.
- LEDUC, R. (1975), *La réaction sociale et la délinquance*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie.
- LEFKOWITS, M.M., ERON, L.D., WALDER, L.O., ROWELL HUESMAN, L. (1977), *Growmg Up to Be Violent : A Longitudinal Study of the Development of Aggression*, New York, Pergamon Press.
- LEMAY, M. (1973), *Psychopathologie juvénile : les désordres de la conduite chez l'enfant et l'adolescent*, Paris, Fleurus (2 vol.).
- LERMAN, P. (1975), *Community Treatment and Social Contract*, Chicago, University of Chicago Press.
- LERMAN, P. (1982), *Desinstitutionalization and the Welfare State*, New Brunswick, Rutgers University Press.
- LIPTON, D., MARTINSON, R., WILKS, J. (1975), *The Effectiveness of Correctional Treatment : A Survey of Treatment Evaluation Studies*, New York, Praeger.
- LOEBER, R. (1982), « The Stability of Antisocial and Delinquent Child Behavior : A Review », *Child Development*, vol. 53, pp. 1431-1446.
- LOEBER, R., DISHION, T. (1983), « Early Predictor of Male Delinquency : A Review », *Psychological Bulletin*, vol. 94, n° 1, pp. 68-99.
- LOEBER, R., DISHION, T.J., PATTERSON, G.R. (1984), « Multiple Gating : A Multistate Assessment Procedure for Identifying Youths at Risk for Delinquency », *Journal of Research in Crime and Delinquency*, vol. 21, n° 1, pp. 7-32.

LOI sur les jeunes contrevenants, S.C., 1982, C.110.

LOI sur la protection de la jeunesse, L.R.Q., 1984.

[364]

LUNDMAN, R.J., SCARPITTI, F.R. (1978), « Delinquency Prevention : Recommendations for Future Projects », *Crime of Delinquency*, vol. 24, n° 2, pp. 207-220.

MacIVER, R.M. (1964), *Social Causation*, New York, Harper & Row.

MAILLOUX, N. (1963), « Rapport général sur l'état actuel des recherches concernant la personnalité du délinquant mentalement anormal », *Actes du 4^e Congrès international de criminologie*, La Haye.

MAILLOUX, N. (1971), *Jeunes sans dialogue*, Paris, Fleurus.

MAISONNEUVE, D. (1977), *L'inventaire de personnalité de Eysenck : approche méthodologique*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie.

MALEWSKA, H., PEYRE, V. (1973), *Délinquance juvénile, famille, école et société*, Paris, Cujas.

MANDELZYS, N. (1979), « Correlates of Offense Severity and Recidivism Probability in Canadian Sample », *Journal of Clinical Psychology*, vol. 35, pp. 897-907.

MANNHEIM, N. (1965), *Comparative Criminology*, London, Routledge & Kegan Paul.

MARCEAU, B. (1978), *Le jeune délinquant violent : son profil et son identification*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie.

MARINEAU, D., FRÉCHETTE, M., LIMOGES, T., LEBLANC, M. (1971), « Projet de prévention spécifique et criminologie », *Revue canadienne de criminologie*, vol. 13, n° 3, pp. 233-250

MASSÉ, M. (1976), *Délinquance juvénile et faiblesse relationnelle : capacité prédictive du répertoire des construits de rôle de G.A. Kelly*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie.

- MASSÉ, M. (1982), *Développement, maturité interpersonnelle et délinquance*, thèse de doctorat inédite, Université de Montréal, École de criminologie.
- MATZA, D. (1964), *Delinquency and Drift*, New York, Wiley.
- MAUSE, L. (1974), *The History of Childhood*, New York, Psychohistory Press.
- MAZEROL, M.T. (1977), *Évolution et devenir du criminel*, France, Éditions du Centurion.
- McCORD, J. (1979), « Some Child Rearing Antécédents of Criminal Behavior in Adult Men », *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 9, pp. 477-486.
- McCORD, J. (1981), « A Longitudinal Perspective on Patterns of Crime », *Criminology*, vol. 19, pp. 211-218.
- McCORD, J., McCORD, W.J., ZOLA, K.I. (1959), *Origins of Crime : A New Evaluation of the Cambridge Somerville Youth Study*, New York, Columbia University.
- McCORD, W.J. (1956), *The Psychopath*, New York, Van Nostrand.
- McCORD, W.J. (1982), *The Psychopath and Milieu Therapy : A Longitudinal Study*, New York, Academic Press.
- MEAD, G.H. (1934), *Mind, Self and Society*, Chicago, University of Chicago Press.
- MEDNICK, S.A., BAERT, A.E. (1981), *Prospective Longitudinal Research. An Empirical Basis for the Primary Prevention of Psychological Disorders*, Oxford, Oxford University Press.
- MEGARGEE, E.E., BOHN, M.J. (1979), *Classifying Criminal Offenders*, Beverly Hills, Sage.
- [365]
- MEGARGEE, E.E., BOLDEN, R. (1973), « Parental Attitudes of Psychopathic and Substructural Delinquents », *Criminology*, vol. 10, pp. 427-440.
- MERLEAU-PONTY, M. (1957), *La structure du comportement*, Paris, Gallimard.

- MILLER, W.B. (1958), « Lower Class Culture as a Generating Milieu of Gang Delinquency » *Journal of Social Issues*, vol. 14, pp. 5-19.
- MISCHEL, W. (1978), « On the Interface of Cognition and Personality », *American Psychologist*, vol. 34, pp. 750-754.
- MITCHELL, S., ROSA, P. (1981), « Boyhood Behavior Problems as Precursors of Criminality : A Fifteen Year Follow-up », *Journal of Child Psychology*, vol. 22, pp. 19-23.
- MONAHAN, J. (1981), *Predicting Violent Behavior, an Assessment of Clinical Techniques*, Beverly Hills, Sage.
- MONRANGE, E.R. (1979), *La criminalité réelle à Aix-en-Provence, thèse pour le doctorat de 3^e cycle de droit, sciences pénales et criminologie*, Université de droit, d'économie et des sciences d'Aix-Marseille.
- MONTMARQUETTE, C., NERLOVE, M. (1981), *Deterrence and Delinquency : An Application of the Multivariate Log-linear Probability Model*, Université de Montréal, Centre de recherche en développement économique
- MOTT, J. (1969), *The Jesness Inventory : Application to Approved School Boys*, London, Home Office
- MOURANT, F. (1976), *La typologie des niveaux de maturité interpersonnels : validation de construit*, thèse de doctorat inédite, Université de Montréal, École de criminologie.
- MOYER, S. (1980), *The Prejudicial Exercise of Discretion and its Impact on Children : A Review of the Literature*, Ottawa, Solliciteur général.
- MUCCHIELLI, R. (1965), *Comment ils deviennent délinquants : genèse et développement de la socialisation et de la dissocialité*, Paris, Éditions sociales françaises
- MURPHY, F.J. (1946), « The Incidence of Hidden Delinquency », *American Journal of Orthopsychiatry*, vol. 16, pp. 686-696
- MURRAY, CA, COX, L.A. (1979), *Beyond Probation : Juvenile Corrections and the Chronic Delinquent*, Beverly Hills, Sage.

- NESSELROADE, J.J., BALTES, P.B. (1974), « Adolescent Personality Development and Historical Change : 1970-72 », *Monograph of the Society for Research in Child Development*, vol. 39, n° 154, pp. 1-80.
- NIE, N.M., HULL, C.H., JENKINS, J.G., STRAINBRUMER, R., BENT, D.H. (1975), *SPSS : Statistical Package for the Social Sciences*, 2e éd., Montréal, McGraw-Hill.
- NUNNALLY, J.C. (1967), *Psychometric Theory*, New York, McGraw-Hill.
- NYE, F. I. (1958), *Family Relationships and Delinquency*, Westport, Greenwood Press
- NYE, F.I., SHORT, J.F. (1958), « Socio-economic Status and Delinquent Behavior », *American Journal of Sociology*, vol. 63, pp. 381-389.
- OHLIN, L.E. (1974), « Organizational Reform in Correctional Organism », dans GLASER, D., *Handbook of Criminology*, Chicago, Ravel McNally
- OHLIN, L.E.. MILLER, A.D., COATES, R.B. (1977), *Juvenile Correctional Reform in Massachusetts*, Washington, National Institute for Juvenile Justice and Delinquency Prevention.
- [366]
- OLWEUS, D. (1979), « Stability of Aggressive Reaction Patterns in Males : A Review », *Psychological Bulletin*, vol. 56, pp. 852-857.
- OUSTON, J. (1984), « Delinquency, Family Background and Educational Attainment », *British Journal of Criminology*, vol. 24, pp. 2-26.
- PALMER, T. (1978), *Correctional Intervention and Research*, Toronto, Lexington
- PALMER, T., LEWIS, R.V. (1980), *An Evaluation of Juvenile Diversion*, Cambridge, Oelgeschlager, Gunn and Hainn.
- PARISÉ, H. (1980), *Adolescence, famille et délinquance*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie

- PARIZEAU, A., DELISLE, M.A. (1974), *Ces jeunes qui nous font peur*, Montréal, R. Ferron.
- PATTERSON, G.R. (1982), *Coercive Family Process*, Eugène, Castalia.
- PATTERSON, G.R., REID, J.B., JONES, R.R., CONGER, R.E. (1972), *Families with Aggressive Children*, Eugène, Castalia.
- PIAGET, J. (1954), *Le parallélisme entre l'intelligence et l'affectivité dans le développement de l'enfant*, Paris, Centre de documentation universitaire.
- PINATEL, J. (1963), *Criminologie*, Paris, Dalloz.
- PINATEL, J. (1968), « Synthèse criminologique », dans SZABO, D., *Criminologie en action*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- PINATEL, J. (1970), *La société criminogène*, Paris, Calman-Lévy.
- PLATT, A.M. (1969), *The Child Savers. The Invention of Delinquency*, Chicago, University of Chicago Press.
- PODGORECKI, A. (1976), *Problèmes de psychologie sociale* (Panatwowe Wydawnictwo Naukowe), Varsovie.
- POLK, K., SCHAFFER, N.E. (1972), *Schools and Delinquency*, Englewood Cliffs, Prentice- Hall.
- PORTERFIELD, A.L. (1946), *Youth in Trouble*, Austin, New Pottzman.
- PRONOVOST, L. (1979), *Transition école-travail et délinquance*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, Département de sociologie.
- PRONOVOST, L., LEBLANC, M. (1979), « Le passage de l'école au travail et la délinquance », *Apprentissage et socialisation*, vol. 2, n° 2, pp. 69-73.
- QUAY, H.C. (1964a), « Dimension of Personality in Delinquent Boys as Inferred from the Factor Analysis of Base History Data », *Child Development*, vol. 35, pp. 479-484.

- QUAY, H.C. (1964b), « Personality Dimensions in Delinquents Males as Inferred from Factor Analysis of Behavior Ratings », *Journal of Research in Crime and Delinquency*, vol. 1, p. 33- 37.
- QUAY, H.C. (1965), « Personality and Delinquency », dans QUAY, H.C., *Juvenile Delinquency*, New York, Litton.
- QUAY, H.C. (1966), « Personality Patterns in Preadolescent Boys », *Educational and Psychological Measurement*, vol. 26, p. 99-110.
- QUAY, H.C. (1977), « Measuring Dimensions of Deviant Behavior : the Behavior Problem Check- list », *Journal of Abnormal Child Psychology*, vol. 5, pp. 277-287.
- [367]
- QUAY, H.C., PARSONS, L.B. (1970), *The Differential Behavioral Classification of the Juvenile Offender*, Washington, US Bureau of Prisons.
- QUAY, H.C., PETERSON, D.R. (1958), « A Briet Scale for Juvenile Delinquency », *Journal of Clinical Psychology*, vol. III, pp. 1139-1142.
- QUAY, H.C., PETERSON, D.R. (1964), *The Questionnaire Measurement of Personality Dimensions Associated with Juvenile Delinquency*, inédit.
- QUAY, H.C., PETERSON, D.R. (1975), *Manual for the Behavior Checklist*, inédit.
- QUÉBEC, COMMISSION PARLEMENTAIRE SPÉCIALE SUR LA PROTECTION DE LA JEUNESSE (1982), *Rapport de la Commission*, Québec, ministère des Communications.
- QUÉBEC, MINISTÈRE DE LA JUSTICE, DIRECTION GÉNÉRALE DE LA SÉCURITÉ PUBLIQUE (1980), *Statistiques : criminalité et application des règlements de la circulation au Québec*, Québec, ministère de la Justice.
- QUÉBEC, MINISTÈRE DES AFFAIRES SOCIALES, COMITÉ BATSHAW (1975), *Rapport du comité d'étude sur la réadaptation des enfants et des adolescents placés en centre d'accueil*, Québec, ministère des Affaires sociales.

- RABINOVITCH, R.D. (1959), « Primary Psychogenic Acathexis », dans KARPMAN, B. (édit.), *Symposia on Child and Juvenile Delinquency*, Washington, Psychodynamics Monograph Series.
- REDL, R., WINEMAN, D. (1957), *The Aggressive Child*, Glencoe, Free Press.
- REED, J.P., BAALI, F. (1972), *Faces of Delinquency*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall.
- REISS, A.J., RHODES, A.L. (1959), *A Socio-psychological Study of Conforming and Deviation Behavior among Adolescent*, Washington, U.S., Office of Education.
- REMSCHMIDT, H. (1978), « Recent Results of Juvenile Delinquency Research — West Germany », *Praxis Der Kinderpsychologie und Kinderpsychiatrie*, vol. 27, n° 2, pp. 29-40.
- RIBORDY, F.X. (1977), *Conscience et connaissance du droit dans les écoles*, Université laurentienne de Sudbury, Département de sociologie.
- ROBINS, L.N. (1978), « Study of Childhood Predictors of Adult Antisocial Behavior : Replication from Longitudinal Studies », *Psychological Medicine*, vol. 8, pp. 611-622.
- ROBINS, L.N., HILL, S.Y. (1966), « Assessing the Contribution of Family, Class and Peers in Juvenile Delinquency », *Journal of Criminal Law, Criminology and Police Science*, vol. 57, n° 3, pp. 325- 334.
- ROBINS, L.N., RATCLIFF, K.A. (1979), « Risk Factors in the Continuation of Childhood Antisocial Behavior into Adulthood », *International Journal of Mental Health*, vol. 7, pp. 96-116.
- ROBINSON, S.M. (1936), *Can Delinquency Be Measured ?* Montclair, Patterson Smith.
- ROCHER, G. (1968), *Sociologie générale : regards sur la réalité sociale*, Montréal, Hurtubise.
- ROEBUCK, J.B. (1965), « Criminal Typology », dans SLOVENKO, R., *Crime, Law and Correction*, Springfield, C.C. Thomas

- ROJEK, D.G., ERICKSON, M.O. (1982), « Delinquent Careers : A Test of the Career Escalation Model », *Criminology*, vol. 12, pp. 5-28.
- ROMIG, D.A. (1978), *Justice for Our Children : An Examination of Juvenile Delinquent Rehabilitation Programs*, Lexington, Lexington.
- [368]
- ROSS, H. (1932), *Juvenile Delinquency in Montreal*, mémoire de maîtrise inédit, McGill University, Department of sociology
- ROSS, R.R., GENDREAU, P. (1980), *Effective Correctional Treatment*, Toronto, Butterworths.
- RUTTER, M. (1980), *Changing Youth in a Changing Society : Patterns of Adolescent Development and Disorder*, Cambridge, Harvard University Press.
- RUTTER, M., GILLER, H. (1983), *Juvenile Delinquency : Trends and Perspectives*, New York, Penguin Press.
- RUTTER, M., GRAHAM, P., CHASWICK, O., YULE, W. (1976), « Adolescent Turmoil : Fact of Fiction ? », *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, vol. 17, pp. 35-56.
- RUTTER, M., MADGE, N. (1976), *Cycles of Desadvantage*, London, Heineman.
- SARRAZIN, M. (1979), *Aspects comparatifs et développementaux de la délinquance cachée*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie.
- SAS, L., JAFFE, P., RIDDON, J.R. (1985), « Unravelling the Needs of Dangerous Young Offenders : A Clinical Rational and Empirical Approach », *Revue canadienne de criminologie*, vol. 27, n° 1, pp. 83-96.
- SCHUESSLER, K.F., CRESSEY, P.R. (1950), « Personality Characteristics of Criminals », *American Journal of Sociology*, vol. 55, n° 5, p. 475.
- SCHUR, E.M. (1973), *Radical Non-intervention : Rethinking the Delinquency Problem*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall.

- SÉGUIN, G. (1981), *La capacité de prédiction de l'inventaire de personnalité d'Eysenck*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie
- SELLIN, T. (1938), *Culture Conflict and Crime*, New York, Social Science Research Council.
- SELOSSE, J. (1982-83), « Délinquance et délinquants : réflexions sur l'articulation entre psychologie criminelle et psychologie judiciaire », *Bulletin de psychologie*, tome 359, vol. XXXVI, nos 5- 10, pp. 209-216.
- SHANNON, L.W. (1978), *Assessing the Relationship of Adult Criminal Careers to Juvenile Careers*, Iowa, Urban Community Research Center.
- SHAW, C.R., McKAY, H.D. (1942), *Juvenile Delinquency and Urban Areas*, Chicago, University of Chicago Press.
- SHELDON, F.M.H., McDERMOTT, E. (1949), *Varieties of Delinquent Youth*, New York, Harper & Row.
- SHOEMAKER, D.J. (1984), « Theories of Delinquency », *An Examination of Explanation of Delinquent Behavior*, New York, Oxford University Press.
- SHORT, J.F. (1954), « A Report on the Incidence of Criminal Behavior, Arrests and Convictions in Selected Groups », *Research Studies of the State College*, Washington, vol. 22, pp. 110-118.
- SHORT, J.F., NYE, F. I. (1958), « Extent of Unrecorded Juvenile Delinquency Tentative Conclusions », *Journal of the American Institute of Criminal Law and Criminology*, vol. 49, pp. 296-302.
- SIEGEL, S. (1956), *Nonparametric Statistics for the Behavioral Sciences*, Toronto, McGraw-Hill.
- SIMARD-GRÉGOIRE, M. (1974), *Une mesure de comportements agressifs*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie.

[369]

- SKRZYPEK, G.J. (1969), « Effect of Perceptual Isolation and Arousal of Anxiety, Complexity Preference and Novelty Preference in Psychopathic Delinquents », *Journal of Abnormal Psychology*, vol. 74, pp. 321-329.
- SMITH, C.P., BERKMAN, D.J., FRASER, W.M., SUTTON, J., A *Preliminary National Assessment of the Status Offender and the Juvenile Justice System : Role, Conflicts, Constraints and Information Gap*, Washington, U.S., Dept. of Justice.
- SOLOMON, H.M. (1977), *Crime and Delinquency : Typologies*, Washington, University Press of America.
- STINCHCOMBE, A.L. (1964), *Rebellion in a High School*, Chicago, Quadrangle Books.
- STRONG, D. (1983), *La représentation de la déjudiciarisation chez les adolescents de quatorze à dix-huit ans*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie.
- STULHEN, E.H. (1972), « Misconceptions About Juvenile Delinquency », dans REED, P., BAALI, F., *Faces of Delinquency*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall.
- SULLIVAN, D.E., GRANT, M.W., GRANT, J.D. (1957), « The Development of Interpersonal Maturity : Application to Delinquency », *Psychiatry*, vol. 20, n° 4.
- SUTRIDGE, C. T., LAMBERT, L.(1972), *A Survey of Drug Use Among Wards Prior to Admission to Training School*, Toronto, Department of Correctional Services.
- SUTHERLAND, E. (1934), *Principles of Criminology*, Philadelphia, Lippincott.
- SUTHERLAND, J.W. (1973), *A General System Philosophy for the Social and Behavioral Sciences*, Doubleday Canada.
- SZABO, D., LEBLANC, M. (1985), *Traité de criminologie empirique : le phénomène criminel et la justice pénale au Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- TANGUAY, C. (1976), *Loisirs et délinquance*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie.

- TAPPAN, P.W. (1949), *Juvenile Delinquency*, New York, McGraw-Hill.
- TARDE, G. (1924), *La criminalité comparée*, Paris, Alcan.
- TARDIF, G. (1976), *Le contrôle social de la délinquance : la police*, Université de Montréal, École de criminologie.
- TENNENBAUM, D.R. (1977), « Personality and Criminality : A Summary and Implications of the Literature », *Journal of Criminal Justice*, vol. 5, n° 3, pp. 225-235.
- THIBAUT, L. (1974), *Le groupe de pairs et la délinquance chez les adolescents*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie.
- THORNTON, W.E., JAMES, S.A., DOERNER, W.G. (1982), *Delinquency and Justice*, Glenview, Scott Foresman.
- TITTLE, C.R., VILLEMEZ, W.J., SMITH, D., « The Myth of Social Class and Criminality : An Empirical Assessment of the Empirical Evidence », *American Sociological Review*, vol. 43, n° 5, pp. 643-656.
- TREMBLAY, P. (1978), *Évaluation d'un instrument de prédiction de la délinquance : le test d'information familiale de P.S. Venezia*, mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, École de criminologie.
- TREMBLAY, R.E., CHARLEBOIS, P., BERTRAND, L., HURTEAU, M., GENDREAU, G. (1974), *La prévention des comportements anti-sociaux chez des garçons agressifs : un projet pilote*, Montréal, [370] Équipe de recherche sur les interventions en sciences humaines, École de psycho-éducation, Université de Montréal.
- TRÉPANIÉ, J., GAGNON, R. (1984), *La déjudiciarisation à la cour du Bien-Être social de Montréal*, Montréal, École de criminologie.
- TRÉPANIÉ, J., MARCEAU, B. (1985), « La justice des mineurs », dans SZABO, D., LEBLANC, M., *Traité de criminologie empirique : le phénomène criminel et la justice pénale au Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

- TRUDEAU-LEBLANC, P. (1978), *Famille et maturité interpersonnelle, mémoire de maîtrise inédit*, Université de Montréal, École de criminologie.
- VALLANCE, R.C., FOREST, A.R. (1971), « A Study of the Jesness Inventory with the Scottish Children », *British Journal of Educational Psychology*, vol. 41, n° 3, pp. 338-344.
- VOSS, H.L. (1963), « Ethnic Differentials in Delinquency in Honolulu », *Journal of Criminal Law, Crimmology and Police Science*, vol. 54, n° 3, pp. 322-327.
- WADSWORTH, M. (1979), *Roots of Delinquency : Infancy, Adolescence and Crime*, Oxford, Martin Robertson.
- WALDO, G.P., DINITZ, S. (1967), « Personality Attribute of the Criminal : An Analysis of Research Studies, 1950-65 », *Journal of Research in Crime and Delinquency*, vol. 4, pp. 185-202.
- WALKER, N. (1977), *Behavior and Misbehavior : Explanations and Non-explanations*, New York, Basic Books.
- WALLER, I., WEILER, D. (1984), *La prévention du crime par le développement social*, Ottawa, Conseil canadien de développement social.
- WALLERSTEIN, J.S., WYLE, D.J. (1947), « Our Law-abiding Law-breakers », *Probation*, vol. 25, pp. 107-112.
- WARREN, J.Q. (1966), *Interpersonal Maturity Level Classification : Juvénile Diagnosis and Treatment of Low, Middle and High Maturity Delinquents*, Sacramento, California Youth Authority.
- WEST, D.J. (1969), *Present Conduct and Future Delinquency*, New York, International University Press.
- WEST, D.J. (1982), *Delinquency : Roots, Careers and Prospects*, London, Heinemann.
- WEST, D.J., FARRINGTON, D.P. (1973), *Who Becomes Delinquent ?* London, Heinemann.
- WEST, D.J., FARRINGTON, D.P. (1977), *The Delinquent Way of Life*, London, Heinemann.
- WEST, G.W. (1984), *Young Offenders and the State : Canadian Perspective on Delinquency*, Toronto, Butterworth.

- WHITAKER, V.B. (1975), *An Exploration of Factors Influencing the Development of Values and Behavior Patterns of Non-delinquent, Predelinquent and Delinquent Youth*, thèse de doctorat, University of California.
- WHITE, B. (1974), « Un regard fondamental sur l'éducation et l'apprentissage », communication scientifique au *Douzième congrès du C.Q.E.E. (15-17 novembre)*, Québec, Centre municipal des congrès.
- WHITEHEAD, P.C., SMART, R.G. (1971), « Validity and Reliability of Self-reported Drug Use », dans BOYDELL, C.L., *Deviant Behavior and Reaction*, Toronto, Holt, Rinehart & Winston.
- [371]
- WHYTE, W.F. (1943), *Street Corner Society : The Social Structure of an Italian Slum*, Chicago, University of Chicago Press.
- WILKINS, L.T. (1960), *Delinquent Generation*, London, H.M.S.O.
- WILLIAM, J.R., GOLD, M. (1972), « From Delinquent Behavior to Official Delinquency », *Social Problems*, vol. 20, n° 2, pp. 209-229.
- WOLFGANG, M.E. (1964), « Age, Adjustment and the Treatment Process », *Psychiatric Digest*, vol. 25, pp. 21-35.
- WOLFGANG, M.E. (1968), « The Viable Future of Criminology », dans SZABO, D., *Criminologie en action*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal
- WOLFGANG, M.E. (1974), « Crime in a Birth Cohort », dans HOOD, R., *Crime, Criminology and Public Policy : Essays in Honour of Sir Leon Radjinowicz*, London, Heinemann.
- WOLFGANG, M.E. (1977), *Serious Juvenile Offender : Proceedings from a National Symposium*, 19-20 sept., Minneapolis, Minnesota, Office of Juvenile Justice and Delinquency Prevention, U.S., Dept. of Justice.
- WOLFGANG, M.E. (1984), *Delinquency in a Birth Cohort II : A Summary*, inédit.

- WOLFGANG, M.E., FERRACUTI, F. (1967), *The Subculture of Violence towards an Integrated Theory in Criminology*, Beverly Hills, Sage.
- WOLFGANG, M.E., FIGLIO, R M., SELLIN, T. (1972), *Delinquency in a Birth Cohort*, Chicago, University of Chicago Press.
- WRIGHT, W.E., DIXON, M.C. (1977), « Community Prevention and Treatment of Juvenile Delinquency », *Journal of Research in Crime and Delinquency*, vol. 14, n° 1, pp. 35-67.
- YOCHELSON, S., SAMENOW, S.E. (1976), *The Criminal Personality, vol. 1 : A Profile for Change*, New York, Jason Aronson.
- ZIMRING, F.E. (1982), *The Changing Legal World of Adolescence*, New York, Free Press.

[372]

[373]

Délinquances et délinquants
INDEX DES AUTEURS

[Retour à la table des matières](#)

A

ADENAES, J. 353
AGETON, S. 37, 355
AICHORN, A. 194, 351
ALEXANDER, F. 194, 351
ANDERSEN, C. 20, 194, 234, 351
ANDERSON, N. 351
ANDRY, R.B. 153, 351
ARIES, P. 7, 351
ARISTOTE 7
ARNOLD, W.R. 351

B

BAALI, F. 18, 92, 367
BACHMAN, J.G. 35, 47, 107, 161,
173, 175, 187, 231, 351
BACHY, Y. 157, 351
BAERT, A.E. 364 BALTES, P.B. 172,
182, 365
BANDURA, A. 153, 351

BATSHAW (rapport) 320, 367
BAYREUTHER, J. 146-147, 296, 351,
354
BEAUMONT, H. 319, 363
BEAUSOLEIL, J. 194, 343, 347, 351
BECKER, H.S. 21
BELE, M. 359
BELLOT, S. 338, 351
BELSON, W.A. 25, 167-168, 351
BENNET 20
BENT, D.H. 365
BERKMAN, D.J. 369
BERTRAND, L. 369
BIRD, T. 36
BIRON, L. 25, 40, 79, 145-148, 154,
157, 159-160, 165-168, 170, 171,
189, 206-207, 241, 245, 306,
318, 344, 351-352, 356
BLACKMORE, J. 36, 352
BLUMSTEIN, A. 326, 352
BODINE, G.E. 34, 359

- BOISCLAIR-LÉGARÉ, S. 210, 238, 241, 246, 258, 352
- BOHN, MJ. 22, 364
- BOLDEN R. 240, 365
- BRONNER, E 20, 234, 353
- BORKOVER, T.D. 240, 352
- BOSSÉ, M. 35-36, 352
- BOYER, R. 10, 352
- BRAITWAITE, J.202, 352
- BRAITWAITE, V. 202, 352
- BRIGGS, P.F. 326, 352
- BRILLON, Y. 15, 353
- BROUSSEAU, G. 353
- BRUNGARDT, T. 351, 353
- BURSIK, RJ. 108, 353
- C**
- CAPLAN, A. 24-25, 36, 108, 118, 123, 147, 159-160, 165, 169, 241, 351-353, 363
- CAPLINGER, T.E. 329-330, 356
- CATTEL, R.B. 198-199, 201, 353
- CAVAN, R.S. 18, 353
- CHARBONNEAU, L. 13-14, 27, 150, 340, 353
- CHARBONNEAU (Commission) 321, 367
- CHARLAND, R. 212, 232, 353
- CHARLEBOIS, P. 369
- CHARTRAND, R. 363
- CHASWICK, O. 368
- CHESLEY, J. 358
- CHEVRIER, P. 333, 341, 353
- CHILTON, R. 167, 353
- CHRISTIE, N. 35-36, 353
- CLARK, J.P. 34-35, 353
- CLARK, R.E. 353
- CLAVEAU, C.N. 143, 165, 353
- CLECKLEY, H. 20, 234, 353
- CLINARD, M. 239, 354
- CLOWARD, R.A. 19, 21, 144, 164
- COATES, R.B. 365
- COHEN, A.K. 18, 21, 23, 144, 164, 354
- COHEN, G. 360
- CONGER, R.E. 366
- CONRAD, J.P. 359
- Conseil de l'Europe 336-337, 341, 354
- Conseil des œuvres de Montréal 346, 354
- CORMIER, B.M. 93-94, 201, 354
- CORRADO, R.R. 9, 12-13, 309, 354 [374]
- CÔTÉ, G. 197, 203, 205, 207, 231-232, 250, 280, 354, 363
- COX, LA. 327, 365
- CRESSY, D.R. 194, 209, 368
- CUSSON, M. 18-19, 41, 145, 163, 170-171, 327-328, 352, 354
- D**
- D'AMOURS, O. 9, 12, 354
- DAVID, P.A. 354, 359
- DAVIS, J.A. 161, 182, 354
- DEBUYST, C. 20, 234, 354

- DE GREEFF, E. 20, 142, 234, 354, 355
- DELISLE, MA 343, 366
- DE MAUSE, L. 7, 364
- DEMERS, L. 343, 355
- DENTLER, RA 35-36, 355
- D.G.S.P. (Direction générale de la Sécurité publique) 338-339, 343-344
- DICKES, P. 22, 108, 355
- DIJKSTERHUIS, JAD. 239-240, 355
- DINITZ, S. 194, 209, 370
- DINITZ, W.T. 79, 355
- DISHION, T.J. 99-100, 139, 148, 164, 363
- DIXON, M.C. 327, 371
- DOERNER, W.G. 369
- DONAVAN, J.E. 239-240, 355
- DUCASSE, R. 16, 339, 355
- DUNFORD, F.W. 132, 172, 239-240, 245
- DURKHEIM, E. 19, 355
- E**
- ÉLIE, D. 212, 338, 351, 355
- ELLIOTT, D. 36-37, 47, 106-107, 112, 132, 157, 161, 165, 172-175, 238-240, 245, 355
- ELMHORN, K. 34, 36, 40, 355
- EMPEY, L.T. 8, 10, 13, 18, 35-36, 78-79, 92, 165, 355
- EPSTEIN, S. 100, 355
- ERICKSON, M.L. 35-36, 79, 108, 355-356, 367
- ERON, L.D. 360, 363
- ESCALONA, S. 140, 196, 356
- EYSENCK, H.J. 198-199, 201, 203, 212, 220, 246, 252-253
- F**
- FARRINGTON, D.P. 9-10, 14, 16, 23, 35-36, 40, 90, 93, 100, 106-107, 119, 139, 171-172, 175, 194, 209, 326, 352, 356, 370
- FAURE, J. 95, 356
- FAVARD, A.M. 106, 108, 119, 234, 356
- FELDMAN, M.P. 356
- FELDMAN, RA. 327-330, 356
- FERDINAND, F.N. 239, 356
- FERRACUTI, F. 90, 371
- FIELD, E. 240, 357
- FIGLIO, R.M. 93, 99, 371
- FINCKENAUER, J.O. 327-330, 332, 357
- FOLLMAN, J. 79, 357
- FOREST, A.R. 205, 370
- FORGET, J. 212, 220, 357
- FRASER, W.M. 369
- FRÉCHETTE, M. 20, 22, 26, 33-38, 42-43, 46, 60, 64, 66, 78-81, 90, 98, 102, 106, 111, 114, 120, 122, 128-129, 132, 134, 140, 143, 150, 163, 170, 187-188, 194-197, 202, 210, 215-216, 228, 235, 241-244, 250, 258, 260, 264, 269, 271, 273, 278-279, 292, 309, 320, 322, 339, 347, 357, 364

FRIEDLANDER, K. 194, 357

G

GAGNÉ, D. 144, 357

GAGNON, D. 11, 357

GAGNON, R. 246, 250, 264, 316, 352,
357, 370

GARIÉPY, J. 144, 346, 357

GAUVREAU, D. 344, 352

GENDREAU, P. 93, 327, 330, 332,
357, 368

GESDEN, S.D. 73, 361

GIBBENS, T.C.N. 321, 327, 357

GIBBONS, D.C. 18, 22, 25, 239, 308,
312, 330, 357

GIBSON, H.B. 34, 36, 358

GILLER, H. 146, 148, 321

GILLIS, J.R. 7, 358

GLASER, D. 345, 358

GLASSER, D. 331, 358

GLOVER, E. 20, 234, 358

GLUECK, E. 20, 90, 139, 167-168,
172, 188, 234, 238-240, 358

GLUECK, S. 20, 90, 139, 167-168,
172, 188, 234, 238-240, 358

GOLD, M. 36-37, 40, 371

GORDON, R.A. 143, 346, 358

GOTTFREDSON, D.M. 358

GOTTFREDSON, M.R. 358

GOUGH, H.B. 246, 358

GOULD, L.E. 36, 358

GRAHAM, P. 368

GRANT, M.W. 22, 239-240, 369

GRANT, J.D. 22, 239-240, 369

GREEN, S. 351

[375]

GRYGIER, T. 153, 358

GUINDON, J. 331

GUTTMAN, H. 108

H

HAAPANEN, R.A. 20, 132, 234, 347,
360

HACKLER, J.C. 36, 358

HAGAN, J. 10, 359

HAMEL-MAURICE, D. 170, 359

HAMPARIAN, D.M. 93, 100, 132,
359

HARDT, R.N. 34, 36, 359

HARE, R.D. 20, 234, 359

HARRIS, P., 194, 209, 359

HAUSMAN, P. 22, 108, 355

HAWKINS, J. 321, 330, 359

HEALY, W. 20, 194, 234, 351, 359

HEISE, F.R. 16, 34, 359

HESNARD, A. 20-21, 195, 234, 359

HETHERINGTON, M.R. 240, 359

HEWITT, L.E. 234, 239-240

HILL, S.Y. 234, 367

HINDELANG, M.J. 19, 34-37, 43, 47,
143, 160, 202, 346, 359

HIRSCHI, T. 19, 21-22, 34, 36, 146,
157, 160, 165, 167, 174, 202,
221, 228, 246, 321, 359-360

HOOD, R. 238-245

HOUCHON, G. 21, 234

HUIZINGA, D. 106, 112, 355

HULL, C.H. 365

HURTEAU, M. 369

HUSEMANN, L.R. 326, 360

I-J

IRVINE, L. 194, 360

JAFFE, P. 368

JAMES, S.A. 369

JEFFERY, C.R. 21, 360

JENKINS, J.G. 365

JENKINS, R.L. 234, 239-240, 359-360

JENSEN, G.F. 92, 337, 341, 345, 360

JESNESS, C.F. 20, 32, 198-203, 205,
212, 234, 246, 251-253, 264,
272, 292, 296, 347, 360

JESSOR, R. 20, 46, 107, 172, 175,
182, 187, 231, 360

JESSOR, S.L. 20, 46, 107, 172, 175,
182, 187, 231, 360

JOHNSON, G. 321, 360

JOHNSON, R. 352

JOHNSTON, J. 35, 351

JONES, R.R. 366

JUNGER-TAS, J. 40, 360

K

KAGAN, J. 99, 196, 360

KAGAN, S. 360

KANDEL, D.B. 107-108, 172, 360

KARPMAN, B. 20, 234, 360

KATZENBACK, N. 334, 336, 360

KELLOG, C.E. 199, 202, 360

KELLY, G.A. 198, 212, 220, 246, 264

KENNEDY, M. 354

KLECKA, W.R. 248, 360

KLEIN, M.M. 109, 118, 194, 309,
360-361

KLEIN, M.W. 108, 327, 361

KOBRIN, S. 108, 327, 361

KOHLBERG, L. 91, 361

KOLLER, K.M. 93, 361

KULIK, JA 34-36, 361

L

LABERGE-ALTMEJD, D. 157-160,
361

LACROSSE, J. 361

LAFON, R. 95, 356

LAGACHE, D. 20, 194, 234, 361

LAGIER, P.M. 188, 209, 212, 232,
295-296, 322, 361

LAMBERT, L. 34, 369

LAJOIE, J. 361

LASZLO, E. 361

LAUTT, M. 36, 358

LAWRENCE, J.S. 41, 43, 47, 361

LEBLANC, M. 16-28, 33-38, 40, 42-
43, 46-47, 52, 60, 64, 66, 78-81,
90, 102, 106, 108, 112, 114, 118,
123, 133, 142-150, 156-157, 160-
162, 165, 168-174, 182, 187-189,
194, 206-210, 231-232, 241-245,
250, 258, 260, 264, 269, 271,
273, 278-280, 305, 316-320, 326-
347, 351-353, 356, 361-364,
366, 369

LEDUC, R. 160, 170, 363

- LEFKOWITS, M.M. 91, 363
 LEIPCIGER, M. 357
 LEMAY, M. 194, 363
 LERMAN, P. 363
 LEWIS, R.V. 366
 LIMOGES, T. 364
 LINDNER 20
 LIPTON, D. 20, 327, 363
 LOCKE 7
 LOEBER, R. 35, 90, 99, 106, 119,
 139, 148, 158, 164, 298, 326
 LOUIS-GUÉRIN, C. 15, 353
 LUBECK, S.G. 78, 165, 355
 LUNDMAN, R.J. 327, 364
 [376]
- M**
- MacIVER, R.M. 22, 364
 MADDEN, D. 357
 MADGE, N. 368
 MAILLOUX, N. 20-21, 153, 194, 220,
 234, 364
 MAISONNEUVE, D. 36, 212, 352,
 364
 MALEWSKA, H. 157, 364
 MALLEY, M.P. 35, 351
 MANDELZYS, N. 93, 364
 MANNHEIM, N. 92, 234
 MARCEAU, B. 71, 212, 319, 364, 370
 MARINEAU, D. 326, 364
 MARTINSON, R. 363
 MASSÉ, M. 212, 220, 232, 364
 MATZA, D. 41, 144, 318, 364
- MAUSE, L. de 7, 364
 MAZEROL, M.T. 194, 364
 McCORD, J. 20, 93, 99, 194, 234, 364
 McCORD, W.J. 20, 93, 99, 194, 234,
 364
 McDERMOTT, E. 239, 368
 McKAY, H.D. 368
 MEAD, G.H. 200, 364
 MEDNICK, S.A. 364
 MEGARGEE, E.E. 22, 240, 364-365
 MEILLEUR, T. 149-150, 163, 363
 MERLEAU-PONTY, M. 195
 MILLER, A.D. 144, 365
 MILLER, W.B. 365
 MISCHEL, W. 91, 365
 MITCHELL, S. 99, 365
 MOITRA, S. 352
 MONAHAN, J. 90, 100, 365
 MONRANGE, E.R. 40, 353
 MONROE, J.J. 35-36, 355
 MONTMARQUETTE, C. 170, 353,
 365
 MORRISON, S. 358-359
 MOSS, H .A. 99, 196, 360
 MOTT, J. 205, 365
 MOURANT, F. 212, 365
 MOYER, S. 19, 78, 365
 MUCCHIELLI, R. 21-22, 215, 323,
 365
 MURPHY, F.J. 79, 365
 MURRAY, CA 327, 365
- N - O**

- NERLOVE, 170
- NESSELROADE, J.J. 172, 182, 365
- NIE, N.M. 221, 248, 365
- NIJOBBER, J. A. 239-240, 355, 365
- NORTON, N.W. 199, 202
- NUNNALLY, J.C. 248, 365
- NYE, F. I. 19, 25, 34-37, 47, 79, 81, 143, 146-147, 168, 365, 368
- OHLIN, LE. 19, 21, 92, 144, 164, 354, 365
- OLWEUS, D. 91, 99, 366
- OUSTON, J. 202, 366
- P-Q**
- PALMER, T. 308, 327, 330, 366
- PARISÉ, H. 143, 150, 152, 366
- PARIZEAU, A. 343, 366
- PARSONS, L.B. 240, 367
- PASTAIC, M. 359
- PATTERSON, G.R. 90, 99, 363
- PETERSON, D.R. 367
- PETERSON, S. 36, 240, 359
- PEYRE, V. 157, 364
- PIAGET, J. 196, 366
- PINATEL, J. 21, 23, 142, 194, 234, 366
- PLATON 7
- PLATT, A.M. 8, 366
- PODGORECKI, A. 40, 366
- POLK, K. 157, 166, 366
- PORTERFIELD, A.L. 19, 32, 366
- PRONOVOST, L. 143, 161, 175, 366
- QUAY, H.C. 22, 240, 366-367
- QUINNEY, R. 239, 354
- R**
- RABINOVITCH, R.D. 235, 367
- RATCLIFF, K.A. 93, 119, 367
- REDL, R. 234, 367
- REED, J.P. 18, 92, 367
- REID, J.B. 366
- REIMER, D.J. 40, 358
- REISS, AJ. 35
- REMSCHMIDT, H. 40, 367
- RHODES, A.L. 35, 367
- RIBORDY, F.X. 16, 367
- RICKS, D. 36
- RIDBERG, E.N. 359
- RIDDON, J.R. 368
- ROBINS, L.N. 20, 90, 93-94, 99, 119, 234, 367
- ROBINSON, S.M. 18, 36
- ROCHER, G. 18, 367
- ROEBUCK, J.B. 239, 367
- ROJEK, D.G. 92, 108, 337, 341, 345, 360, 367
- ROMIG, DA. 327, 367
- ROSA, P. 99, 365
- ROSS, H. 142, 368
- ROSS, R.R. 327, 330, 332, 368
- ROUSSEAU 7
- [377]
- ROWER HUESMAN, L. 363
- RUTTER, M. 91. 94, 146, 148, 308, 321, 368

S

SAMENOW, S.E. 194, 234, 305, 332, 371
 SANGOWICZ, J. 354
 SARRAZIN, M. 79, 81, 143, 169, 368
 SAS, L. 239, 368
 SCARPITTI, F.R. 329, 364
 SCHAFFER, N.E. 157, 166, 366
 SCHMIDEBERG 20
 SCHUESSLER, K.F. 194, 209, 368
 SCHUR, E.M. 368
 SCHUSTER, R. 359
 SÉGUIN, G. 153, 212, 220, 368
 SELLIN, T. 42, 92-93, 99, 241, 371
 SÉLOSSE, J. 23, 368
 SELVIN, H.C. 221, 359
 SHANNON, L.W. 93, 100
 SHAW, C.R. 368
 SHÉIER, I.H. 198-199, 201, 353
 SHELDON, F.M.H. 239, 368
 SHIREMAN, C.H. 41, 43, 47, 361
 SHOEMAKER, D.J. 368
 SHORT, J.F. 19, 25, 34-35, 37, 47, 79, 81, 143, 365, 368
 SIEGEL, S. 217, 368
 SIMARD-GRÉGOIRE, M. 212, 368
 SKERBAEKK, S. 353
 SKRZYDEK, G.J. 240, 369
 SMART, R.G. 34-35, 370
 SMITH, D. 13, 36, 369

SOLOMON, H.M. 238, 369
 SPARKS, R. 238, 245, 360
 STARK, R. 168, 360
 STINCHCOMBE, A.L. 34, 369
 STONWIE, R. 359
 STRAINBRUMER, R. 365
 STRONG, D. 16, 369
 STULHEN, E.H. 15, 369
 SULLIVAN, D.E. 22, 239-240, 369
 SURRIDGE, C.T. 34, 369
 SUTHERLAND, E. 164, 369
 SUTHERLAND, J.W. 369
 SUTRIDGE, C.T. 119
 SZABO, D. 369

T

TANGUAY, C. 166, 369
 TAPPAN, P.W. 19, 369
 TARDE, G. 164, 369
 TARDIF, G. 333, 369
 TARLING, R. 326, 356
 TENNENBAUM, D.R. 194, 209, 369
 THIBAUT, L. 165, 361
 THORNTON, W.E. 337
 TIFFT, L.T. 34-35, 353
 TITTLE, C.R. 346, 369
 TREMBLAY, P. 212, 369
 TREMBLAY, R.E. 369
 TRÉPANER, J. 9, 316, 319, 370
 TROTTIER, M. 354
 TRUDEAU-LEBLANC, P. 212
 TULKENS, S. 9

TUTERS, E.N. 358

V - W

VALLANCE, R.C. 205, 370

VENEZIA, P.S. 212

VOSS, H.L. 35-36, 47, 107, 157, 161,
173, 175, 355, 370

WADSWORTH, M. 93, 146, 234, 370

WALDER, L.O. 363

WALDO, G.P. 194, 209

WALKER, N. 18, 370

WALLER, I. 321, 370

WALLERSTEIN, J.S. 32, 370

WARREN, J.Q. 197, 370

WEILER, D. 321, 370

WEISS, J.G. 359

WENNINGER, E.P. 35, 353

WEST, D.J. 20, 25, 90, 107, 132, 139,
146, 158, 164, 172, 305, 332,
347, 358, 370

WHITAKER, V.B. 168, 370

WHITE, B. 196, 370

WHITEHEAD, P.C. 34-35, 370

WILKINS, L.T. 92, 371

WILKS, J. 363

WILLIAM, J.R. 40, 371

WINEMAN, D. 234, 367

WIRT, R.D. 352

WIRTANEN, I.D. 351

WODARSHI, J.J. 329-330, 356

WOLFGANG, M.E. 21, 42, 90-93, 99-
100, 107-108, 132, 202, 234,
241, 347, 371

WRIGHT, W.E. 327, 371

WYLE, D.J. 32, 370

Y - Z

YOCHELSON, S. 20, 194, 234, 305,
332, 371

YULE, W. 368

ZIMRING, F.E. 14, 371

[378]

[379]

Délinquances et délinquants

INDEX DES SUJETS

[Retour à la table des matières](#)

A

Abandon scolaire 161-162

Activation de la délinquance 112-118

Activités sexuelles 43, 169, 344

Adéquate (famille) 150

Adolescents 16

conventionnels 38, 203-208, 240-242, 258-264, 278-280

judiciarisés 38, 211-230, 242, 245, 264-277, 280-293

Âge (variations) 46, 50, 81

Agression 42, 52, 54, 102, 123, 126, 341

Aliénation (sentiment d') 201

Alloagressivité 201

Allocentrisme 195, 208, 210, 215, 220, 230, 233

Alloplastie 201

Amis délinquants (pairs) 164-166, 177

Ampleur de la délinquance

adolescents conventionnels 39, 81

adolescents judiciarisés 48, 81

Anxiété 200

Apparente (délinquance) 19

Appauvrissement interpersonnel 202

Approche longitudinale XIII

Atmosphère familiale 146-147

Attachement 146, 176-177, 183-184

Attaque contre la personne 71-72, 102, 350

C

Capacité

adaptative 199, 200, 203, 221, 228, 281

interpersonnelle 201, 212, 228, 281

sociale 199, 200, 203, 221, 228, 281

Causes de délinquance (voir aussi Facteurs)

conditions

déclenchantes 190

précipitantes 189

prédisposantes 189

psychologiques 323

sociales 323

Code criminel 11, 310, 315

Communication 146, 176

Comparaison : conventionnels et judiciairisés

attachement 176-177, 183-184

continuum 277

contraintes sociales 181-182, 185-186

délinquance 77, 106-107, 116, 133, 244-245, 311-312

école 163-164

engagement 179-180, 184-185

famille 149-150

influences sociales 169

pairs 165-166

personnalité 209-211

portraits 254-258

variables psychologiques et sociales 244-258

Concept de soi diffus 200

Condition délinquante

symptôme 20

syndrome 20

Conduites délinquantes 240-245, 270-277, 288-298

explosive 243, 269-270

persistante grave 244, 275-277
persistante intermédiaire 243, 273-274
sporadique 243, 269-270
représentativité 37

Conflictuelle

délinquance 150, 310
famille 150

Contraintes sociales 181-182, 185-186

Criminalité

adulte 298-300

niveaux d'interprétation XII, XIII

Criminelle (délinquance) 15, 25, 41-42, 79

Criminogène (famille) 150-156

D

Délinquance

activation 112-118
ampleur
adolescents conventionnels 39, 81
adolescents judiciarisés 48, 81
catégories de délits (voir Délits)
causes (voir ce mot)

[380]

chronique 347
comparée 77, 106-107, 116, 133, 244- 245, 311-312
criminelle 15, 25, 41-42, 79
définition
criminologique 28
délinquance apparente (officielle) 19
institutionnelle 27
judiciaire (sanctionnée) 24, 27
policrière 27
délinquance cachée 19, 24
racontée 39
révélée 38
étymologique 6
par les adolescents 16
par les citoyens 15
par les intervenants 16

- par une législation (voir Code criminel et lois)
- scientifique
 - condition délinquante 20
 - légale 18
 - non-légale (déviance) 18
- description statistique 333-347
- distinctive 310-311, 323-325
- développement 172-186
- durée (persistance) 99-107, 110
- épiphénomène 41
- facteurs (voir ce mot) fréquence
- (productivité) 48-51,102,117
- gradation 108-112
- gravité (intensité) 41, 215-216
- hétérogénéité 42, 81, 118-133
- mesures 33
 - entrevue 33-38
 - fidélité 34
 - questionnaire 33, 38
 - représentativité des conduites 37
 - représentativité des échantillons 38
 - validité 35
 - vraisemblance 34
- nature (formes, secteurs) 42, 52, 81, 123, 341, 343
 - commune 134
 - distinctive 134
 - extensive 132
 - interpersonnelle (dirigée contre la personne, agression) 42, 52, 54, 71-72, 102, 123, 126, 341, 350
 - malveillante (dirigée contre les objets, vandalisme) 42, 52, 54, 69-71, 102, 115, 123, 126, 350
- nature
 - matérielle (vols matériels, contre la propriété) 52, 53, 341
 - vols bénins (mineurs) 42, 123, 126
 - vols intermédiaires 123-124, 127, 128
 - vols graves 42, 123-124
 - régressive 132, 241
 - reliée à la drogue (circulation) 42, 53, 54, 123, 126

- niveaux d'interprétation XII-XIII, 23
- polymorphisme 42, 81, 118-133
- précocité 91-97, 99, 109, 117
- spécifique 337
- statutaire 15-25
- variations (épidémiologie) 43,343-347
 - âge 46, 50, 81
 - région 341-342
 - sexe 43, 344
 - statut social 47, 346
- variété (hétérogénéité, polymorphisme) 42, 81, 118-133
- volume 334-340
 - aujourd'hui 337-340
 - évolution 334-337
- Délinquant 12
 - Délits 48-51, 102, 117
 - attaque contre la personne 71-72, 102, 350
 - délits sexuels 73, 76-77, 169, 350
 - désordres publics 73, 75, 77, 102, 350
 - drogue 42, 53-54, 73-74, 77, 102, 116, 123, 126, 169, 350
 - menus larcins 73, 76, 102, 115, 349
 - vandalisme 69, 71, 102, 115, 350
 - vol à l'étalage 60,62,98,102, 114-116, 128, 349
 - vol avec effraction 55, 59, 98, 102,115, 128-129, 339, 341, 349
 - vol d'une personne 67, 69, 98, 102, 115-116, 349
 - vol de véhicules à moteur 62, 64, 102, 115-116, 128, 341, 350
 - vol grave 67, 69, 102, 115, 350
 - vol simple 65-66, 102, 116, 128, 349
- Description statistique de la délinquance 333-347
- Désordres publics 73, 75, 77, 102, 350
- Développement
 - de la délinquance 172-186
 - psychosocial 172-186
- Déviance 18
- [381]
 - activités sexuelles 73,76-77,169,350
 - drogue 42, 53-54, 73-74, 77, 102, 116,123, 126, 169, 350

Drogue 42, 53-54, 73-74, 77, 102, 116, 123, 126, 169, 350

Droits des enfants 8

Durée de la délinquance 99-107, 110

E

Échantillons 38

représentativité 38

École 156-164

abandon 161-162

engagement 158-159

fonctionnement 158-159

inadaptation 156-157

Égocentrisme 195, 208, 210, 215, 220, 230, 233

Égotisme 199

Enfance

au Québec 9

définition 7

délinquante 10

protection (de) 10

Engagement

scolaire 158-159

social 179-180, 184-185

Entrevue (technique d') 33, 38

Épidémiologie 43, 343-347

Évaluation de l'agir délinquant 319-320

Évolution de la délinquance 277, 288-298, 334-337

F

Facteurs de délinquance 139, 318-319

actuels 140

psychologiques 323

sociaux 323

interaction 190

rôle 188-189

Faiblesse intellectuelle 202, 225-226

Famille 8, 145-156

- atmosphère 146-147
- attachement 146
- communication 146, 176
- handicaps 149
- interactions 146
- méthodes disciplinaires 146
- rôle du père 155-156
- structure 146
- supervision des parents 146-148, 154
- Famille (suite)
- types
 - adéquate 150
 - conflictuelle 150
 - criminogène 150-156
 - inexistante 150

Fatalisme 199

Fidélité (mesure) 34

Flânerie 166, 179

Fonctionnement

- scolaire 158-159
- social 300-301

Formes de délinquance

- commune (occasionnelle) 310, 317- 322
- distinctive 310-311,322-332

Fréquence des délits 48-51, 102, 117

G - H

Gradation de la délinquance 108-112

Gravité de la délinquance 41, 215-216

Handicaps familiaux 149

Hétérogénéité de la délinquance 42, 81, 118-133

Hyposocialité 199, 203-206, 214-217, 220-229

I-J

Identité 175

- Inadaptation scolaire 156-157
- Inefficience sociale 200
- Influences sociales 169
- Insécurité (paramètre) 200, 203, 205, 216, 224, 226, 228
- Institutionnelle (délinquance) 27
- Intégrative (perspective) 140
- Intellectuelle (faiblesse) 202, 225-226
- Intelligence 202, 225-226
- Intensité de la délinquance 41, 215-216
- Interpersonnelle
 - capacité 201, 212, 228, 281
 - délinquance 42, 52, 54, 102, 123, 126, 341
- Intervenants sociaux 16
- Intervention
 - diagnostic différentiel 325-326
 - dirigée 326-332
 - évaluation de l'agir 319-320
 - exigences contradictoires 313-315
 - politique de tolérance (de prudence) 312-313, 320-322
 - stratégie 311-315
 - traitement différentiel 320-322, 330-331
- [382]
- Irréalisme 199
- Isolement interpersonnel (paramètre) 201, 214, 217, 219-220, 223-224, 226, 228
- Judicialisés
 - adolescents 38, 211-230, 242-245, 264-277, 280-293
- Justice
 - action du système de 84

L - M

- Légale (définition) 18
- Législation 10-11, 13-14, 309-310, 315
- Liens 174

attachement 176-177, 183-184

engagement 179-180, 184-185

Loi

sur la protection de la jeunesse 13, 309, 315

sur les écoles de réforme 10

sur les écoles industrielles 10

sur les jeunes contrevenants 14, 309, 315

Longitudinale (approche) XIII

Malveillante (délinquance) 42, 52, 54, 123, 126

Matériel(le)s

délinquance 52-53, 341

vols 52-53, 341

Menus larcins 73, 76, 102, 115, 349

Mesures de la délinquance 33

entrevue 33, 38

fidélité 34

questionnaire 33, 38

représentativité des conduites 37

représentativité des échantillons 38

validité 35

vraisemblance 34

Méthode d'analyse 248-249

Méthodes disciplinaires 146

Milieu

inéluçtable 142

statut socioculturel 144-145

statut socio-économique 143-144

partagé 145-170

subi 170-171

N - O

Négativité (paramètre) 200-201, 203, 205- 206, 214, 216-217, 220, 226, 228

Niveaux d'interprétation de la délinquance XII-XIII, 23

Occasionnelle (délinquance) 310, 317- 322

P

Pairs délinquants (amis) 164-166, 177

Père (rôle) 155-156

Persistance de la délinquance 99-107, 110

grave 244, 275-277, 331

intermédiaire 243, 273-274, 330

Personnalité

allocentrisme - égocentrisme 195, 208-211, 215, 220, 230, 233

dimensions 195-197

et délinquance

adolescents conventionnels 206- 208

adolescents judiciairisés 216-221

importance respective 221-230

identité 175

paramètres 198

faiblesse intellectuelle

(intelligence) 202, 225-226

hyposocialité 199, 203, 205-206, 214, 216-217, 220-221, 223-224, 226, 228-229

insécurité 200, 203, 205, 216, 224, 226, 228

isolement interpersonnel 201, 214, 217, 219, 220, 223-224, 226, 228

négativité 200, 201, 203, 205-206, 214, 216-217, 220, 226, 228

primitivité 199, 203, 205-206, 214, 216, 220, 226, 228

profil

adolescents conventionnels 203- 206

adolescents judiciairisés 211-230

seuil normatif 212-215

psychocriminodynamique 231-232

schéma normatif 196-197

secteurs

psychoaffectif 200-201, 203, 212, 224, 22

psychocognitif 201, 214

psychorelationnel 201, 212, 228

psychosocial 199-200, 203, 221, 228

structures 196

traits secondaires 194, 199-204

alloagressivité 201

alloplastie 201

anxiété 200

appauvrissement interpersonnel 202

concept de soi diffus 200

traits secondaires
égotisme 199
fatalisme 199
inefficience sociale 200
irréalisme 199
repliement 201
sentiment d'aliénation 201
subnormalité intellectuelle 202
suspicion 201

Personne (crimes contre la) 42, 52, 54, 102, 123, 126, 341

Perspective intégrative 140

Politique de tolérance 312-313, 320-322

Polymorphisme 42, 81, 118-133

Portraits de délinquants 254-258

Précocité de la délinquance 91-97, 99, 109, 117

Primitivité (paramètre) 199, 203, 205-206, 214, 216, 220, 226, 228

Principe du transformateur 234

Productivité 48-51, 102, 117

Propriété (crimes contre la) 52-53, 341

Protection de l'enfance 10

Psychoaffectif

secteur 200-201, 203, 212, 224, 228

Psychocognitif

secteur 201, 214

Psychocriminodynamique 231-232

Psychologique(s)

causes 323

variables 244, 246, 251-252, 260-268, 279-281, 286, 288-298

Psychorelationnel

secteur 201, 212, 228, 281

Psychosocial

développement 172-186

secteur 199-200, 203, 221, 228, 281

Q - R

Québec

enfance au___ 9

Questionnaire (mesure) 33, 38

Réaction sociale

contraintes sociales 181-182, 185-186

milieu subi 170-171

système de justice 84

Religion 168

Repliement sur soi 201

S

Schéma normatif 196-197

Secteur

psychoaffectif 200-201, 203, 212, 224, 228

psychocognitif 201, 214

psychorelationnel 201, 212, 228, 281

psychosocial 199-200, 203, 221, 228, 281

Sentiment d'aliénation 201

Sexe (variations selon le) 43, 344

Social(e)(s)

causes___ de délinquance 323

contraintes 181-182, 185-186

fonctionnement 300-301

inefficience 200

influences 169

milieu 143-171

statut 47, 174, 184, 346

variables 246, 251-252, 260-268, 279- 281, 286-287

Sociopathie 233-235

Statistique (description___ de la délinquance) 333-347

Statut

social 47, 174, 184, 346

socio-économique 143-144

Stratégie d'intervention 311-315

Structure(s) 196

familiale 146

Subnormalité intellectuelle 202

Supervision parentale 146-148, 154

Suspicion 201

Système de justice 84

T

Temps libres 166-170, 179

flânerie 166, 179

loisirs 166, 179

religion 168

travail 167

Théorie de la transition 186-188

Traitement différentiel du délinquant 320- 322, 330-331

Traits de personnalité secondaires 199- 204 (voir aussi Personnalité)

Transformateur (principe du ___) 234

Tribunal pour mineurs 8

Types de conduite délinquante 240-245, 271-277, 288-298

Types de famille

adéquate 150

conflictuelle 150

criminogène 150-156

inexistante 150

Typologie 238-240

méthode 248-249

[384]

variables psychologiques 246, 251-252, 260-268, 279-281, 286, 288-298

variables sociales 246, 251-252, 260- 268, 278-279, 286-287

V

Validité (mesure) 35

Vandalisme 42, 52, 54, 69, 71, 115, 123, 126, 350

Variables

psychologiques 244, 246, 251-252, 260-268, 279-281, 286, 288-298

sociales 246, 251-252, 260-268, 278- 279, 286-287

Variations de la délinquance 43, 343-347

âge 46, 50, 81

région 341-342

sexe 43, 344

statut social 47, 346

Variété des actes délinquants

(polymorphisme) 42, 81, 118-133

Visibilité sociale 23

Vol(s)

à l'étalage 60, 62, 98, 102, 114-116, 128, 349

avec effraction 55, 59, 98, 102, 115, 128-129, 339, 341, 349

bénins (mineurs) 42, 123, 126

d'une personne 115-116, 349

de véhicules à moteur 62, 64, 102, 115-116, 341, 350

graves 42, 67, 69, 102, 115, 123- 124, 350

intermédiaires 123-124, 127-128, 350

matériels 52-53, 349

Volume de la délinquance 334-340

aujourd'hui 337-340

évolution 334-337

Vraisemblance (mesure) 34